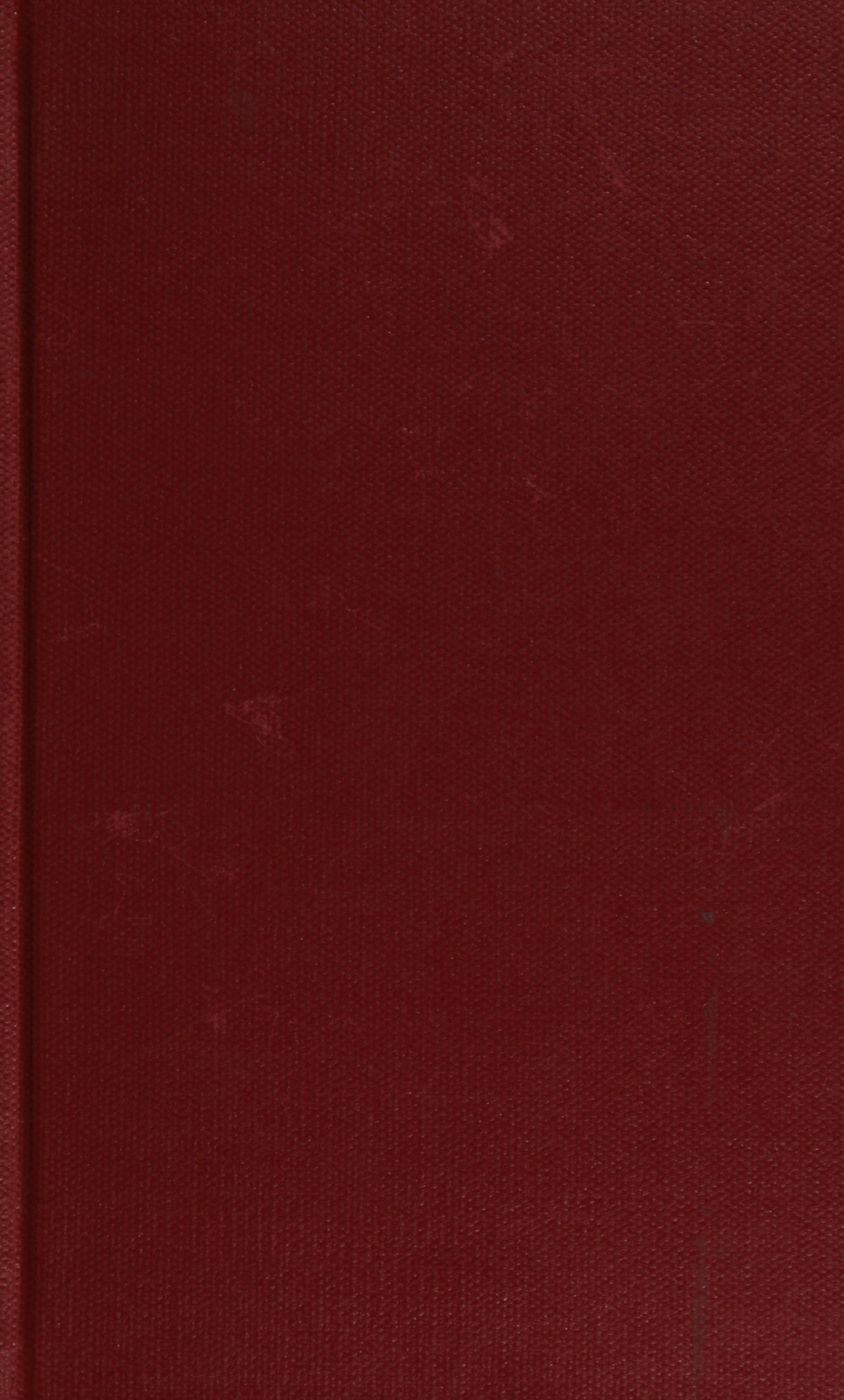


HISTOIRE

DES

CROISADES

Paris. — Imprimerie Renou et Maulde, rue de Rivoli, 144.

HISTOIRE

DES

CROISADES

PAR MICHAUD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

FAITE D'APRÈS LES DERNIERS TRAVAUX ET LES DERNIÈRES INTENTIONS DE L'AUTEUR

ET AUGMENTÉE D'UN APPENDICE

PAR

M. HUILLARD BRÉHOLLES

Membre du Comité des Monuments écrits près le Ministère
de l'Instruction publique.

TOME II

PARIS

FURNE ET CIE, ÉDITEURS

DEZOBRY, MAGDELEINE ET CIE, ÉDITEURS

—

1860

HISTOIRE

DES CROISADES

LIVRE VII

1151-1188

[Situation politique de l'Asie; prise d'Ascalon; mariage de Baudouin III; troubles à Antioche; mort du roi; son frère lui succède; expédition en Égypte; révolution dans cette province; mariage d'Amaury; prise de Bilbéis; siége de Damiette; Amaury assiége Panéas; il vient mourir à Jérusalem; minorité de Baudouin IV, Sibille, sa sœur, épouse le marquis de Montferrat, qu'elle perd cinq mois après; Saladin entre en Palestine; deuxième bataille d'Ascalon; fausse trêve; Baudouin confère la régence à Lusignan, puis au comte de Tripoli; il meurt; couronnement de Sibille et de Lusignan son nouvel époux; Aphdal, fils de Saladin, pénètre dans la Galilée; Saladin maître de Tibériade; il fait Lusignan prisonnier, et s'empare de Jérusalem. — Préparatifs pour une nouvelle croisade.]

A mesure que le grand tableau des croisades se déroule devant nos yeux, on peut s'apercevoir que les guerres saintes ont presque toujours le même mobile et que les mêmes passions animent toujours les croisés. Lorsqu'on ne jette qu'un coup d'œil rapide sur ces temps reculés, on pourrait d'abord penser que des événements qui paraissent tous se ressembler entre eux doivent à la fin, par la confusion des objets

et l'uniformité du spectacle, affaiblir la curiosité et lasser l'attention du lecteur. Mais, en approfondissant les époques historiques dont nous parlons, en entrant plus avant dans l'étude des passions et des affaires humaines, on se pénètre de l'idée que les événements ont une physionomie qui leur est propre, et qu'il en est des faits de l'histoire comme des êtres d'une même espèce dans la nature. Tous ces êtres se ressemblent au premier aspect, et néanmoins ils présentent une variété infinie à la vue attentive de l'observateur. Dans la carrière qui nous reste à parcourir, de grandes révolutions se mêlent partout au récit des guerres saintes, et nous offrent une foule de leçons et de scènes diverses. A chaque secousse, ce sont des peuples nouveaux qui se montrent sur la scène politique, ce sont des lois différentes que la fortune ou la victoire imposent aux sociétés. Ici, c'est un empire qui s'élève, et dont la puissance nouvelle change tout à coup la face du monde ; plus loin, c'est un empire qui tombe, et dont les ruines attestent l'instabilité des grandeurs de la terre. Non-seulement les révolutions se succèdent sans cesse ; mais, à chaque époque mémorable, nous voyons apparaître des hommes que leurs qualités élèvent au-dessus du vulgaire et qui diffèrent entre eux par leur génie, leurs passions ou leurs vertus. Ces hommes extraordinaires, comme les figures qui animent les productions des grands peintres, impriment leur caractère à tout ce qui les environne, et l'éclat qu'ils répandent autour d'eux, l'intérêt qu'ils font naître par leurs actions et par leurs sentiments, nous aideront souvent à rajeunir et à varier les récits et les tableaux de cette histoire.

Ceux qui ont étudié les mœurs et les annales de l'Orient, ont pu remarquer que la religion de Mahomet, quoiqu'elle soit toute guerrière, ne donnait point à ses disciples cette bravoure opiniâtre, cette persévérance dans les revers, ce dévouement sans bornes dont les croisés avaient offert tant d'exemples. Le fanatisme des musulmans avait besoin du succès pour conserver sa force. Élevés dans les idées d'un aveugle fatalisme, ils étaient accoutumés à regarder les succès ou les revers comme un arrêt du ciel : victorieux, ils se montraient pleins de confiance et d'ardeur ; vaincus, ils se laissaient abattre et cédaient sans honte à un ennemi qu'ils regardaient comme l'instrument du destin. L'envie d'acquérir de la renommée excitait rarement leur audace, et, dans les accès mêmes de leur ferveur belliqueuse, la crainte des châtiments et des supplices les retenait sur le

champ de bataille bien plus que la passion de la gloire. Il leur fallait un chef à redouter pour oser braver leurs ennemis, et le despotisme semblait nécessaire à leur valeur.

Après la conquête des chrétiens, les dynasties des Sarrasins et des Turcs furent dispersées et presque anéanties ; les Seldjoucides eux-mêmes étaient relégués au fond de la Perse, et les peuples de Syrie connaissaient à peine le nom de ces princes dont les ancêtres avaient régné sur l'Asie. Tout, jusqu'au despotisme, fut détruit en Orient. L'ambition des émirs profita du désordre : les esclaves se partagèrent les dépouilles de leurs maîtres ; les provinces, les villes même devinrent autant de principautés dont on se disputait la possession incertaine et passagère. Le besoin de défendre la religion musulmane, menacée par les chrétiens, avait conservé quelque crédit aux califes de Bagdad. Ils étaient encore les chefs de l'islamisme, leur approbation semblait nécessaire au pouvoir des usurpateurs et des conspirateurs ; mais leur puissance, fantôme sacré, ne s'exerçait que par des prières, que par de vaines cérémonies, et n'inspirait point la crainte. Dans cet abaissement, ils ne paraissaient occupés qu'à consacrer le fruit de la trahison et de la violence, et distribuaient sans relâche des villes ou des emplois qu'ils ne pouvaient refuser. Tous ceux que la victoire et la licence avaient favorisés, venaient se prosterner devant les vicaires du prophète, et des nuées d'émirs, de visirs, de sultans, semblaient, pour nous servir d'une expression orientale, *sortir de la poussière de leurs pieds.*

Les chrétiens ne connurent point assez l'état de l'Asie, qu'ils pouvaient conquérir, et, peu d'accord entre eux, ils ne profitèrent jamais de la division de leurs ennemis. Il suffit d'avoir observé l'esprit de désordre et d'imprévoyance qui régnait dans les croisades, pour comprendre aussi l'esprit de cette république chrétienne que les guerres saintes avaient fondée en Syrie et dont elles étaient l'âme et l'appui. Les Francs poursuivirent avec assez d'activité la conquête des villes et des provinces maritimes, conquête à laquelle le commerce de l'Europe se trouvait intéressé et qui assurait leurs fréquentes relations avec l'Occident ; mais leur attention et leurs efforts se dirigèrent rarement sur les villes et les provinces de l'intérieur du pays, dont les peuples entretenaient des rapports continuels avec le nord de l'Asie et recevaient chaque jour des secours et des encouragements de Mossoul de Bagdad. et de toutes les contrées musulmanes

de l'Orient[1]. Tous ces peuples, longtemps affaiblis, comme nous l'avons vu, par la division de leurs chefs, étaient animés par une haine commune contre les chrétiens, et cette haine, qui leur tenait lieu de patriotisme, tendait sans cesse à les rapprocher. Les Francs, tout occupés de conserver leurs établissements sur les côtes de la mer, n'employèrent aucun moyen pour empêcher que, d'un autre côté, leurs ennemis ne parvinssent à se rallier et qu'une puissance, sortant tout à coup du sein des ruines, ne vînt leur disputer le fruit de leurs victoires. Les plus sages ou les moins imprévoyants ne virent point alors que toute cette population de Syrie, abattue mais non anéantie, dispersée mais non vaincue, n'attendait, pour réunir ses forces et déployer sa redoutable énergie, qu'un chef habile et heureux, poussé à la fois par le fanatisme religieux et par l'ambition des conquérants.

Noureddin, fils de Zenghi, qui s'était emparé de la ville d'Édesse avant la seconde croisade, avait hérité des conquêtes de son père et les avait augmentées par sa valeur. Il fut élevé par des guerriers qui avaient juré de verser leur sang pour la cause du prophète; lorsqu'il monta sur le trône, il rappela l'austère simplicité des premiers califes. « Noureddin, dit un poëte arabe, unissait l'héroïsme le plus « noble à la plus profonde humilité. Quand il priait dans le temple, « ses sujets croyaient voir un sanctuaire dans un autre sanctuaire. » Il encourageait les sciences, cultivait les lettres, et s'appliquait à faire fleurir la justice dans ses États. Ses peuples admiraient sa clémence et sa modération; les chrétiens mêmes vantaient son courage et son héroïsme profane. A l'exemple de son père Zenghi, il devint l'idole des guerriers par ses libéralités et surtout par son zèle à combattre les ennemis de l'islamisme[2]. Au milieu des armées qu'il avait formées lui-même et qui le respectaient comme le vengeur du prophète, il contint l'ambition des émirs, et répandit la terreur parmi ses rivaux; chacune de ses conquêtes, faites au nom de Mahomet, ajoutait à sa

[1] Nous avons remarqué que la domination de la Syrie était attachée à la possession des villes de Damas et d'Alep. Les chrétiens ne purent jamais y être les maîtres, parce qu'ils ne possédèrent jamais ces deux villes.

[2] On trouvera au tome IV de la *Bibliothèque des Croisades* le tableau fort intéressant qu'un auteur arabe fait des qualités de Noureddin. Ce portrait est d'autant plus curieux, qu'il nous vient d'un homme qui était contemporain de ce prince et qui avait pu le bien connaître. L'historien arabe est surtout curieux lorsqu'il nous parle des soins que prit le sultan de soumettre les émirs eux-mêmes aux lois de la justice.

renommée comme à sa puissance; de toutes parts les peuples, entraînés par le zèle de la religion et par l'ascendant de la victoire, se précipitèrent au-devant de son autorité; enfin l'Orient trembla devant lui, et le despotisme, se relevant au milieu des nations musulmanes avec la confiance et la crainte qu'il inspire tour à tour à ses esclaves, fut rendu aux disciples de l'islamisme, qui semblaient l'implorer comme un moyen de salut. Dès lors toutes les passions et tous les efforts des peuples de la Syrie furent dirigés vers un même objet, le triomphe du Coran et la destruction des colonies chrétiennes.

Baudouin III, qui entreprit d'arrêter les progrès de Noureddin, avait fait admirer sa valeur dans plusieurs combats. On se rappelle que les Latins dirigèrent souvent leurs armes contre Ascalon, le plus ferme boulevard de l'Égypte, du côté de la Syrie. Baudouin, suivi de ses chevaliers, s'était porté vers cette place dans l'intention de ravager son territoire [1]. L'approche des chrétiens répandit la terreur parmi les habitants, ce qui inspira au roi de Jérusalem la résolution de former le siége de la ville. Il envoya aussitôt des messagers dans toutes les cités chrétiennes, annonçant son entreprise inspirée par Dieu lui-même et conjurant les guerriers de se rendre à l'armée. Bientôt on vit accourir les barons et les chevaliers; les prélats et les évêques de la Judée et de la Phénicie vinrent aussi prendre part à la sainte expédition ; le patriarche de Jérusalem était à leur tête, portant avec lui la vraie croix de Jésus-Christ.

La ville d'Ascalon s'élevait en cercle sur le bord de la mer, et présentait, du côté de la terre, des murailles et des tours inexpugnables; tous les habitants étaient exercés au métier de la guerre, et l'Égypte, qui avait un si grand intérêt à la conservation de cette place, y envoyait, quatre fois chaque année, des vivres, des armes et des soldats. Tandis que l'armée chrétienne attaquait les remparts de la ville, une flotte de quinze navires à éperons, commandée par Gérard de Sidon, secondait les efforts des assiégeants. L'abondance régnait dans le camp des chrétiens; la discipline y était sévèrement observée; on veillait jour et nuit. La vigilance n'était pas moins grande parmi les assiégés; les chefs ne quittaient point les murs, encourageant sans cesse leurs soldats; et, pour que la ville ne pût être surprise au milieu des ténèbres, des lanternes de verre suspendues aux créneaux des

[1] Guillaume de Tyr.

tours les plus élevées, répandaient, pendant la nuit, une lumière semblable à celle du jour.

Le siége durait depuis deux mois, lorsqu'aux environs des fêtes de Pâques on vit débarquer dans les ports de Ptolémaïs et de Joppé un grand nombre de pèlerins d'Occident. Les chefs de l'armée s'étant assemblés, il fut décidé que les navires arrivés d'Europe seraient retenus par ordre du roi et qu'on inviterait les pèlerins à venir au secours de leurs frères qui assiégeaient Ascalon. Une foule de ces nouveaux venus, répondant aux espérances qu'on mettait aussi dans leur piété et dans leur bravoure, accoururent aussitôt au camp des chrétiens, et plusieurs navires se rangèrent sous les ordres de Gérard de Sidon. A leur arrivée, toute l'armée fut dans la joie et ne douta plus de la victoire.

On construisit, avec du bois tiré des vaisseaux, un grand nombre de machines, et entre autres une tour roulante d'une immense hauteur, semblable à une forteresse avec sa garnison. Poussée vers les remparts, elle portait d'affreux ravages dans la ville. Toutes les machines agissaient ensemble, les unes lançant des pierres, les autres ébranlant les murs; les assauts, les combats sanglants se renouvelaient sans cesse. Cinq mois s'étaient écoulés depuis le commencement du siége, et les forces de l'ennemi s'épuisaient, lorsqu'une flotte égyptienne de soixante-dix voiles entra dans le port d'Ascalon, apportant des renforts et tous les secours dont la ville avait besoin. Le courage des assiégés redoubla avec leur nombre; cependant l'ardeur des chrétiens ne se ralentissait point; leurs attaques devenaient plus fréquentes et plus meurtrières; leur tour mobile, que rien ne pouvait atteindre, répandait chaque jour plus d'effroi parmi les infidèles. A la fin ceux-ci, déterminés à détruire cette machine formidable, jetèrent entre la tour et le rempart une grande quantité de bois sur lequel on répandit de l'huile, du soufre et d'autres matières combustibles; on y mit ensuite le feu; mais le vent qui venait de l'orient, au lieu de pousser la flamme contre la tour, la poussa contre la ville; cet incendie dura tout le jour et toute la nuit, et, comme le vent ne changea point de direction, les pierres de la muraille se trouvèrent calcinées par le feu. Le lendemain au point du jour le mur tout entier s'écroula avec un fracas horrible; les guerriers chrétiens accoururent au bruit, couverts de leurs armes; Ascalon allait enfin tomber en leur pouvoir: un incident singulier vint tout à coup leur dérober

la victoire. Les templiers [1] étaient déjà entrés dans la place, et, pour s'emparer seuls des dépouilles de l'ennemi, ils avaient posté sur la brèche des sentinelles chargées d'écarter tous ceux qui se présenteraient pour les suivre. Tandis qu'ils se répandaient dans les rues et pillaient les maisons, la foule des ennemis s'aperçoit de leur petit nombre et s'étonne d'avoir pris la fuite. Les soldats et les habitants se rallient, reviennent au combat, et les templiers dispersés tombent sous les coups de leurs adversaires, ou s'enfuient par la brèche dont ils avaient interdit le passage à leurs compagnons d'armes. Perdant l'espoir de s'emparer de la ville, et pressés par les musulmans, qu'anime une ardeur nouvelle, les chrétiens se retirent tristes et confus dans leur camp ; le roi de Jérusalem convoque aussitôt les prélats et les barons, et leur demande d'une voix émue quel parti on devait prendre dans une circonstance aussi fâcheuse. Lui-même, ainsi que les principaux chefs des guerriers, désespérait de la conquête d'Ascalon, et proposait d'abandonner le siége ; le patriarche et les évêques, pleins de confiance dans la bonté divine, s'opposaient à la retraite, et, pour appuyer leur avis, invoquaient les passages de l'Écriture dans lesquels Dieu promet de secourir tous ceux qui combattent ou qui souffrent pour sa cause. L'opinion du patriarche et des prélats ayant prévalu dans le conseil, on se prépara à de nouvelles attaques, et le lendemain l'armée chrétienne se présenta devant les murailles, excitée par les exhortations des prêtres et par la présence de la vraie croix. Pendant toute la journée on combattit de part et d'autre avec une ardeur égale ; mais la perte des musulmans fut plus grande que celle des chrétiens ; on convint d'une trêve pour ensevelir les morts. En voyant le grand nombre de guerriers qu'ils avaient perdus, les infidèles tombèrent dans le découragement ; l'aspect de leurs murailles renversées ajoutait encore à leur douleur ; des bruits sinistres venus du Caire ne leur laissaient plus l'espérance d'être secourus par le calife d'Égypte. Tout à coup le peuple s'assemble en tumulte ; il demande à grands cris qu'on mette un terme à ses maux. « Hommes

[1] Guillaume de Tyr, en racontant ce fait, cite un vers latin :

Non habet eventus sordida præda bonos,

Le vieux traducteur Dupréau a rendu ainsi ce vers :

De proie avare et sordide butin,
N'advient jamais que bonne en soit la fin.

Aboulfarage, dans sa *Chronique syriaque*, fait mention de ce trait si honteux pour les templiers,

« d'Ascalon, s'écriaient ceux dont la foule éperdue semblait invo-« quer les conseils et l'appui, nos pères sont morts en combattant « les Francs ; leurs fils sont morts à leur tour, sans espoir de vaincre « *une nation de fer*. Le sable stérile de ce rivage et ces ruines qu'on « nous a données à défendre ne nous montrent partout que des images « funèbres ; ces murailles, élevées au milieu des provinces chré-« tiennes, sont pour nous comme des sépulcres sur une terre étran-« gère. Retournons donc en Égypte, et laissons à nos ennemis une « cité que Dieu a frappée de sa malédiction. » La multitude en pleurs applaudissait à ces discours, et personne ne songeait plus à prendre les armes; des députés furent nommés pour se rendre au camp des chrétiens et proposer une capitulation au roi de Jérusalem. On offrait d'ouvrir aux assiégeants les portes de la ville, à la seule condition que les habitants auraient la faculté de se retirer dans trois jours avec leurs biens et leurs bagages. Pendant que les assiégés prenaient une résolution dictée par le désespoir, le souvenir des derniers combats répandait encore la tristesse et le deuil dans l'armée chrétienne. Les députés se présentèrent au camp, sans que personne pût soupçonner l'objet de leur mission. Ils furent admis devant les chefs, et, dans une attitude suppliante, ils annoncèrent la capitulation proposée. A cette ouverture inattendue, tout le conseil fut frappé d'une si grande surprise, que, lorsqu'on demanda aux barons et aux prélats leur avis, aucun d'eux ne trouva de paroles pour répondre, et que tous se mirent à remercier Dieu, en versant des larmes de joie. Peu d'heures après, on vit l'étendard de la croix flotter sur les murs d'Ascalon, et l'armée applaudit par des cris d'allégresse à une victoire qu'elle regardait comme un miracle du ciel.

Les musulmans abandonnèrent la ville avant le troisième jour : les chrétiens en prirent possession et consacrèrent la grande mosquée à l'apôtre saint Paul. La conquête d'Ascalon leur offrait un immense avantage, en ce qu'elle leur ouvrait le chemin de l'Égypte et qu'elle fermait aux Égyptiens l'accès de la Palestine. Mais, tandis que d'un côté ils rejetaient leurs ennemis au delà du désert, de nouveaux périls les menaçaient du côté de la Syrie. Noureddin, à force de séductions et de promesses, s'était rendu maître de Damas, et cette possession rendait sa puissance redoutable à tous les peuples du voisinage.

[1154.] Cependant les colonies chrétiennes restèrent quelque temps

dans un état d'inaction qui ressemblait à la paix. Le seul événement remarquable de cette époque fut l'expédition de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, dans l'île de Chypre. Renaud et ses chevaliers fondirent à l'improviste sur une population paisible et désarmée; ces guerriers barbares, ne respectant ni les lois de la religion, ni celles de l'humanité, pillèrent les villes, les monastères et les églises, et revinrent à Antioche chargés des dépouilles d'un peuple chrétien. Renaud avait entrepris cette guerre impie, pour se venger de l'empereur grec, qu'il accusait de n'avoir pas tenu ses promesses.

[1156.] Dans le même temps, le roi de Jérusalem fit une expédition qui ne blessait pas moins les lois de la justice. Quelques tribus arabes avaient obtenu de lui et de ses prédécesseurs la faculté de faire paître leurs troupeaux dans la forêt de Panéas. Depuis plusieurs années ils vivaient dans une sécurité profonde, se reposant sur la foi des traités. Tout à coup Baudouin et ses chevaliers tombent l'épée à la main sur ces pasteurs sans armes; ils massacrent ceux qui résistent, dispersent les autres, et rentrent à Jérusalem avec les troupeaux et les dépouilles des Arabes. Baudouin fut conduit à cette action coupable par la nécessité de payer ses dettes qu'il ne pouvait acquitter avec ses ressources ordinaires. Guillaume de Tyr n'en condamne pas moins le roi de Jérusalem et trouve la juste punition de cette iniquité dans la défaite qu'essuya ensuite Baudouin près du Gué de Jacob. Surpris par Noureddin, il resta presque seul sur le champ de bataille, et se réfugia, à travers les plus grands périls, dans la forteresse de Saphet, bâtie sur une montagne à la droite du Jourdain. Lorsque le bruit de ce désastre se répandit dans les cités des Francs, les fidèles, couverts de deuil, coururent au pied des autels, en repétant ces paroles du psalmiste : *Domine, salvum fac regem.* Le ciel ne repoussa point les prières d'un peuple désolé, et Baudouin reparut bientôt au milieu de ses sujets qui le croyaient mort.

[1157.] Ce fut alors qu'on vit débarquer à Beïrouth plusieurs navires montés par Étienne, comte du Perche, avec des croisés du Mans et d'Angers, et par Thierri, comte de Flandre, accompagné d'un grand nombre de pèlerins flamands. Dès lors les chrétiens oublièrent leurs défaites, et l'ange du grand conseil leur inspira des résolutions généreuses. Réunis aux renforts qu'ils venaient de recevoir, le roi et ses chevaliers allèrent combattre les ennemis, dans le comté de Tripoli et dans la principauté d'Antioche. La ville de Schaizar ou Césarée et

la forteresse d'Harenc tombèrent en leur pouvoir; Baudouin, revenu dans son royaume, livra une bataille à Noureddin et détruisit son armée près du lieu où les eaux du Jourdain se séparent du lac de Génésareth.

[1157-1159.] Peu de temps après, dans l'année 1157, Baudouin épousa une nièce de l'empereur Manuel. Ce mariage lui apporta des richesses dont le royaume avait besoin, et le fit sortir de cet état de pauvreté qui l'avait poussé à l'expédition de Panéas. Son alliance avec Manuel lui offrait un autre avantage : elle pouvait suspendre ou affaiblir les funestes antipathies qui divisaient les Grecs et les Latins, et qui les empêchaient de réunir leurs forces contre l'ennemi commun.

La paix de Jérusalem fut alors troublée par ceux-là mêmes que Dieu avait établis pour la maintenir. Il s'éleva de grands débats entre les frères de l'Hôpital et le clergé de la ville sainte. Les hospitaliers refusaient de payer la dîme de leurs biens; ils s'obstinaient à méconnaître en toute circonstance la juridiction ecclésiastique du patriarche. La discussion s'échauffa tellement, qu'on en vint d'un côté à des malédictions, de l'autre à des violences. Les chevaliers de Saint-Jean allèrent jusqu'à élever un mur devant l'église de la Résurrection, et plusieurs fois, par le bruit de leurs armes, ils étouffèrent la voix du clergé qui célébrait les louanges de Dieu au pied des autels; enfin, on poursuivit un jour des prêtres à coups de flèches, et le sanctuaire ne fut point pour eux un asile. Pour toute vengeance, les prêtres ramassèrent en faisceau les flèches qu'on leur avait lancées, et les placèrent dans le lieu le plus élevé du Calvaire, afin que chacun pût voir le sacrilége. Le patriarche fit le voyage de Rome, pour adresser ses plaintes au souverain pontife; mais on ne l'écouta point, ce qui fait dire à Guillaume de Tyr que les cardinaux furent corrompus par des présents, et que la cour romaine *suivit les voies de Balaam fils de Bosor*. Sur ces entrefaites le patriarche Foucher, qui était fort vieux, vint à mourir, et la discorde cessa.

[1160.] Baudouin III, comme la plupart de ses prédécesseurs, fut souvent appelé à Antioche, pour y rétablir l'ordre. Il s'éleva à plusieurs reprises de vives querelles entre les patriarches de cette cité et les princes qui la gouvernaient. Le patriarche Raoul de Domfront, homme vain et superbe, qu'on aurait pris, selon l'expression de Guillaume de Tyr, pour un successeur de l'apôtre Pierre, eut de grands démêlés avec Raymond d'Aquitaine, qu'il voulait soumettre

à son autorité ecclésiastique. Plus tard, la division éclata de nouveau entre le patriarche Amaury et Renaud de Châtillon, qui avait épousé la veuve de Raymond de Poitiers. Dans ces débats, Renaud poussa la violence jusqu'aux derniers excès. Par ses ordres, le prélat, très-avancé en âge, fut conduit sur le haut de la citadelle, et, la tête nue et enduite de miel, resta exposé tout un jour aux mouches et aux rayons brûlants du soleil. Le roi Baudouin intervint dans ces scandaleux différends et y mit un terme.

Antioche avait d'autres causes de trouble. Il était dans la destinée de tous ceux qui étaient appelés à gouverner cette principauté de ne faire que passer dans l'exercice du pouvoir, et de mourir sur le champ de bataille ou de tomber entre les mains des infidèles. De grands désordres survinrent dans ce pays sans chefs, et le roi de Jérusalem vint prendre les rênes du gouvernement. Ce fut pendant son séjour à Antioche qu'il fut atteint de la maladie dont il mourut. L'archevêque de Tyr accuse de sa mort les médecins de Syrie, que les princes latins et surtout les princesses préféraient aux médecins francs. Consumé par une fièvre lente, il se fit transporter à Tripoli, puis à Beirouth, où il expira. Jamais roi ne fut plus regretté de ses sujets et même des étrangers. On transporta ses restes mortels à Jérusalem, pour être ensevelis au pied du Calvaire. Les chrétiens du Liban descendirent de leurs montagnes, une multitude innombrable accourut de toutes parts pour accompagner le convoi funèbre; on dit même que Noureddin respecta la douleur d'un peuple qui pleurait son roi et qu'il suspendit pour quelques jours ses attaques contre les chrétiens.

On regretta d'autant plus Baudouin III qu'on n'aimait point son frère Amaury, qui devait lui succéder. On redoutait dans ce dernier une avarice funeste pour les peuples, une ambition dangereuse pour le royaume, un orgueil insupportable pour les barons et les seigneurs. Ces défauts étaient exagérés par la haine et surtout par la secrète prétention de quelques-uns des grands du pays à la couronne de Jérusalem; on alla, dit l'histoire contemporaine, jusqu'à proposer de changer l'ordre de la succession au trône et de choisir un roi qui, dans les jours de péril, méritât plus qu'Amaury l'amour et la confiance des chrétiens. Des factions s'élevèrent, et la guerre civile allait éclater, lorsque les plus sages des barons représentèrent que le droit d'hérédité était la sauvegarde du royaume; ils ajoutaient que ceux qui

voulaient changer l'ordre établi, allaient, comme le traître Judas, livrer le Sauveur du monde à ses ennemis. Leurs discours, appuyés par la présence des troupes qu'Amaury avait rassemblées pour défendre sa cause, ramenèrent la concorde et la paix; le frère de Baudouin fut couronné roi de Jérusalem.

Dès qu'Amaury fut monté sur le trône, il dirigea toutes ses entreprises vers l'Égypte, affaiblie par ses propres divisions et par les victoires des chrétiens. Le calife du Caire ayant refusé de payer le tribut qu'il devait aux vainqueurs d'Ascalon, le nouveau roi de Jérusalem se mit à la tête de son armée, traversa le désert, porta la terreur de ses armes sur les bords du Nil, et ne revint dans son royaume qu'après avoir forcé les Égyptiens d'acheter la paix. L'état où se trouvait alors l'Égypte devait bientôt y rappeler les chrétiens : heureux si leurs tentatives, renouvelées plusieurs fois, n'avaient dans la suite favorisé les progrès d'une puissance rivale!

L'Égypte était alors le théâtre d'une guerre civile occasionnée par l'ambition de deux chefs qui se disputaient l'empire. Depuis longtemps les califes du Caire, enfermés dans leur sérail, comme ceux de Bagdad, ne ressemblaient plus à ce guerrier dont ils tiraient leur origine et qui disait, en montrant ses soldats et son épée : *Voilà ma famille et ma race*. Énervés par la mollesse et les plaisirs, ils avaient abandonné le gouvernement à leurs esclaves, qui les adoraient à genoux et leur imposaient des lois. Ils n'exerçaient plus leur puissance que dans les mosquées, et ne conservaient que le honteux privilége de confirmer le pouvoir usurpé des visirs, qui corrompaient les armées, troublaient l'État, et se disputaient sur le champ de bataille le droit de régner sur le peuple et sur le prince. Chacun des visirs, pour faire triompher sa cause, invoquait tour à tour les armes des puissances voisines. A l'arrivée de ces dangereux auxiliaires, tout était dans la confusion sur les bords du Nil. Le sang coulait dans toutes les provinces, versé tantôt par les bourreaux, tantôt par les soldats; l'Égypte était désolée à la fois par ses ennemis, ses alliés et ses habitants [1].

Chaver, qui, au milieu de ces révolutions, s'était élevé de l'humble condition d'esclave à la place de visir, avait été vaincu et remplacé

[1] Les notions les plus justes sur l'état déplorable de l'Égypte à cette époque nous sont fournies par les auteurs arabes. Nous y renvoyons (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

par Dargam, un des principaux officiers de la milice égyptienne. Obligé de fuir une patrie où régnait son rival, il alla chercher un asile à Damas, sollicita les secours de Noureddin, et lui promit des tributs considérables, si ce prince lui fournissait des troupes pour protéger son retour en Égypte. Le sultan de Damas se rendit aux prières de Chaver. L'armée qu'il résolut d'envoyer sur les rives du Nil eut pour chef Chirkou, le plus habile de ses émirs, qui, s'étant toujours montré dur et farouche dans ses expéditions militaires, devait être sans pitié pour les vaincus, et mettre à profit, pour la fortune de son maître, les malheurs d'une guerre civile. Le visir Dargam ne tarda pas à être averti des projets de Chaver et des préparatifs de Noureddin. Voulant résister à l'orage qui allait fondre sur lui, il implora les armes des Chrétiens de la Palestine, et jura de leur livrer ses trésors, s'ils l'aidaient à conserver sa puissance.

Tandis que le roi de Jérusalem, séduit par cette promesse, rassemblait son armée, Chaver, accompagné des troupes de Noureddin, traversait le désert et s'approchait de l'Égypte. Dargam, qui vint à sa rencontre, fut défait par les Syriens, et perdit la vie dans la bataille. Bientôt la ville du Caire ouvrit ses portes au vainqueur. Chaver, que la victoire avait délivré de son ennemi, fit répandre des flots de sang dans la capitale pour assurer son triomphe, et reçut, au milieu de la consternation générale, les félicitations du calife.

Cependant la division ne tarda pas à s'élever entre le général de Noureddin, qui mettait chaque jour un prix plus excessif à ses services, et le visir que Chirkou accusait de perfidie et d'ingratitude. Chaver voulut en vain renvoyer les musulmans de Syrie : on lui répondit par des menaces; il fut sur le point d'être assiégé dans le Caire par ses propres libérateurs. Au milieu d'un aussi pressant danger, le visir met son dernier espoir dans les guerriers chrétiens, dont il redoutait l'approche, et fait au roi de Jérusalem les promesses qu'il avait faites à Noureddin. Amaury, qui voulait entrer en Égypte, quel que fût le parti qui pouvait y dominer, se met en marche pour défendre Chaver avec la même armée qu'il avait rassemblée pour le combattre. Arrivé sur les bords du Nil, il réunit ses troupes à celles du visir, et vint assiéger Chirkou, qui s'était retiré dans la ville de Bilbéis. Le lieutenant de Noureddin résista pendant trois mois à toutes les attaques des chrétiens et des Égyptiens; et, lorsque le roi de Jérusalem lui proposa la paix, il exigea qu'on lui payât les frais de la

guerre. Après une négociation dans laquelle il montra tout l'orgueil d'un vainqueur, il sortit de Bilbéis, en menaçant encore les chrétiens, et reconduisit à Damas son armée chargée des dépouilles de ses ennemis[1].

Pendant que les Francs poursuivaient la guerre en Égypte, les provinces d'Antioche et de Tripoli se trouvaient exposées aux attaques de Noureddin. Menacés par cet ennemi formidable, les chrétiens avaient plusieurs fois imploré les secours de l'Occident. La Palestine vit arriver, pour la quatrième fois, le comte de Flandre, qui ne se lassait point de traverser les mers pour combattre les infidèles; des guerriers du Poitou et de l'Aquitaine vinrent aussi visiter et défendre les saints lieux, ayant à leur tête Hugues Lebrun et Geoffroi, frère du duc d'Angoulême. Hugues Lebrun amenait avec lui ses deux fils, Geoffroi de Lusignan, déjà célèbre par sa bravoure, et Guy de Lusignan, que la fortune devait plus tard élever au trône de Jérusalem.

Aidés de ces renforts, les guerriers chrétiens qui restaient à la garde de la Syrie entreprirent plusieurs expéditions contre les musulmans. Dans une de ces expéditions, Noureddin fut surpris et vaincu sur le territoire de Tripoli, en un lieu que les chroniques appellent *la Boquée*. Les auteurs arabes rapportent la prière que le sultan de Damas adressa au Dieu de Mahomet pendant le combat et dans laquelle il se plaignait d'être abandonné par son armée. Après sa défaite, il écrivit, disent les mêmes historiens, à tous les *hommes pieux et dévots*. Sa lettre, qui fut lue dans les chaires des mosquées, réveilla l'enthousiasme des soldats de l'islamisme, et tous les émirs de la Syrie et de la Mésopotamie accoururent sous ses drapeaux. Noureddin fondit sur le territoire d'Antioche, et reprit la forteresse de Harenc. Non loin de cette forteresse, une grande bataille se livra, dans laquelle les chrétiens furent vaincus, plusieurs de leurs princes faits prisonniers. Parmi ces derniers, on remarquait Raymond, comte de Tripoli, que les musulmans appelaient le *Satan des Francs*, et Bohémond III, prince d'Antioche, qui alla rejoindre dans les prisons d'Alep son prédécesseur Renaud de Châtillon, retenu en captivité depuis plusieurs années.

A la suite de cette victoire, les musulmans s'emparèrent de Panéas,

[1] *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, § 25.

et firent plusieurs incursions dans la Palestine. Tous ces revers des chrétiens donnaient à Noureddin la facilité de suivre sans péril ses entreprises contre l'Égypte. Chirkou avait reconnu les richesses de ce pays et la faiblesse de son gouvernement. Revenu à Damas, il fit adopter à Noureddin le projet de réunir cette riche contrée à son empire. Le sultan de Syrie envoya des ambassadeurs au calife de Bagdad, non point pour lui demander des secours, mais pour donner un motif religieux à son entreprise. Depuis plusieurs siècles les califes de Bagdad et du Caire étaient divisés par une haine implacable : chacun d'eux se vantait d'être le vicaire du prophète, et regardait son rival comme l'ennemi de Dieu. Dans les mosquées de Bagdad, on maudissait les califes d'Égypte et leurs sectateurs; dans celles du Caire, on dévouait aux puissances de l'enfer les Abbassides et leurs partisans.

[1165.] Le calife de Bagdad n'hésita point à se rendre aux vœux de Noureddin. Tandis que le sultan de Syrie ne s'occupait que d'étendre son empire, le vicaire du prophète cédait à l'ambition de présider seul à la religion musulmane. Il chargea les imans de prêcher la guerre contre les fatimites, et promit les délices du paradis à tous ceux qui prendraient les armes dans la sainte expédition. A la voix du calife, un grand nombre de fidèles musulmans accouraient sous les drapeaux de Noureddin, et Chirkou, par les ordres du sultan, se préparait à retourner en Égypte à la tête d'une puissante armée.

Le bruit de ces préparatifs se répandit dans tout l'Orient et surtout en Égypte, où il causa les plus vives alarmes. Amaury, qui était revenu dans ses États, reçut à Jérusalem des ambassadeurs de Chaver chargés de solliciter ses secours et son alliance contre les entreprises de Noureddin. Les États du royaume de Jérusalem s'étant assemblés à Naplouse, le roi leur exposa les avantages d'une nouvelle expédition en Égypte. Un impôt extraordinaire fut levé pour une guerre sur laquelle on fondait les plus grandes espérances, et bientôt l'armée chrétienne partit de Gaza pour aller combattre sur les bords du Nil les troupes de Noureddin.

[1166.] Pendant ce temps-là, Chirkou traversait le désert, où il courut les plus grands dangers. Une violente tempête le surprit dans sa marche; tout à coup le ciel s'obscurcit, et la terre que foulaient les Syriens fut semblable à une mer orageuse. Des flots de sable étaient emportés par les vents, et s'élevaient en tourbillons ou for-

maient des montagnes mouvantes qui dispersaient, entraînaient, engloutissaient les hommes et les chevaux. Dans cette tempête, l'armée syrienne abandonna ses bagages, perdit ses provisions et ses armes, et, lorsque Chirkou arriva sur les bords du Nil, il n'avait pour sa défense que le souvenir de ses premières victoires. Il eut soin de cacher la perte qu'il venait d'éprouver, et les débris d'une armée dispersée par la tempête suffirent pour jeter l'effroi dans toutes les villes d'Égypte.

[1167.] Le visir Chaver, épouvanté de l'approche des Syriens, envoya de nouveaux ambassadeurs aux chrétiens pour leur promettre d'immenses richesses et les presser de hâter leur marche. De son côté, le roi de Jérusalem députa auprès du calife d'Égypte Hugues de Césarée, et Foulcher, chevalier du Temple, pour obtenir la ratification du traité d'alliance. Les députés d'Amaury furent introduits dans un palais où jamais on n'avait vu entrer un chrétien[1]. Après avoir traversé plusieurs galeries remplies de gardes maures, un grand nombre de salles et de cours où resplendissaient toutes les merveilles de l'Orient, ils arrivèrent dans l'espèce de sanctuaire où les attendait le calife, assis sur un trône tout éclatant d'or et de pierreries. Chaver, qui les conduisait, se prosterna aux genoux de son maître, et le supplia d'accepter le traité d'alliance fait avec le roi de Jérusalem. Le commandeur des croyants, toujours docile aux volontés du dernier de ses esclaves, fit un signe d'approbation et tendit sa main nue aux députés chrétiens, en présence de ses officiers et de ses courtisans, qu'un spectacle aussi nouveau remplissait de douleur et de surprise.

Bientôt l'armée des Francs s'approcha du Caire; mais, comme la politique d'Amaury était de faire durer la guerre pour prolonger son séjour en Égypte, il négligea les occasions d'attaquer les Syriens avec avantage, et leur donna le temps de réparer leurs forces. Après les avoir laissés plusieurs jours en repos, il leur livra enfin bataille dans l'île de Maallé, non loin de la ville du Caire, enleva leurs retranchements, mais ne poursuivit point sa victoire. Dans sa retraite vers la haute Égypte, Chirkou s'efforça de réveiller l'ardeur des soldats de Noureddin. Ceux-ci se rappelaient tous les maux qu'ils

[1] Guillaume de Tyr est le seul des historiens latins que nous ayons consulté avec fruit sur les guerres d'Égypte.

avaient éprouvés dans le passage du désert : ce souvenir, encore récent, et les premiers succès des chrétiens semblaient abattre leur courage, lorsqu'un des lieutenants de Chirkou s'écria dans un conseil des émirs : « Vous qui craignez la mort ou l'esclavage, retournez en « Syrie ; allez dire à Noureddin, qui vous a comblés de ses bienfaits, « que vous abandonnez l'Égypte aux infidèles, pour vous enfermer « dans vos sérails avec des femmes et des enfants[1]. » Ces paroles ranimèrent le zèle et le fanatisme des guerriers de Damas. Les Francs et les Égyptiens qui poursuivaient l'armée de Chirkou furent vaincus dans une bataille, et forcés d'abandonner en désordre les collines de Baben. Le général de Noureddin, profitant de sa victoire, alla mettre une garnison dans Alexandrie, qui avait ouvert ses portes aux Syriens, et revint assiéger la ville de Koutz, capitale de la Thébaïde. L'habileté avec laquelle Chirkou avait discipliné son armée et disposé l'ordre du dernier combat, ses marches et ses contre-marches dans les plaines et les vallées de l'Égypte, depuis le tropique jusqu'à la mer, annonçaient les progrès des musulmans de Syrie dans la tactique militaire, et faisaient d'avance connaître aux chrétiens l'ennemi qui devait bientôt borner le cours de leurs victoires et de leurs conquêtes.

Les Turcs se défendirent pendant plusieurs mois dans Alexandrie contre les séditions des habitants et contre les attaques multipliées des chrétiens. Ils obtinrent à la fin une capitulation honorable, et, comme leur armée s'affaiblissait chaque jour par la disette et la fatigue, ils se retirèrent une seconde fois à Damas, après avoir fait payer chèrement la tranquillité passagère qu'ils laissaient aux peuples d'Égypte.

Délivré de ses ennemis, le visir Chaver se hâta de renvoyer les chrétiens, dont il redoutait la présence. Il s'engagea à payer au roi de Jérusalem un tribut annuel de cent mille écus d'or, et consentit à recevoir une garnison dans le Caire. Il combla de riches présents les chevaliers et les barons ; les soldats mêmes eurent part à ses largesses, proportionnées à la crainte que lui inspiraient les Francs. Les guerriers chrétiens revinrent à Jérusalem, emportant avec eux des richesses dont la vue éblouit le peuple et les grands, et dut leur

[1] Nous suivons ici le récit de l'auteur arabe Ibn-Alatir. (Voyez au t. II de la *Bibliothèque des Croisades*, § 25.)

inspirer une autre pensée que celle de défendre l'héritage de Jésus-Christ[1].

Tandis qu'Amaury revenait vers sa capitale, l'aspect de ses provinces montueuses et stériles, la pauvreté de ses sujets, les étroites limites de son royaume, lui faisaient regretter d'avoir manqué l'occasion de conquérir un grand empire. A son retour, il épousa une nièce de l'empereur Manuel. Tandis que le peuple et la cour se livraient à la joie et formaient des vœux pour la prospérité de son royaume et de sa famille, une seule pensée l'occupait nuit et jour et le suivait au milieu des fêtes. Les richesses du calife du Caire, la population et la fertilité de l'Égypte, ses nombreuses flottes, la commodité de ses ports, se présentaient sans cesse à l'esprit d'Amaury.

Il voulut d'abord mettre à profit, pour l'exécution de ses projets, l'union qu'il venait de contracter, et fit partir pour Constantinople des ambassadeurs chargés d'engager Manuel à l'aider dans la conquête de l'Égypte. Manuel applaudit aux projets du roi de Jérusalem; il promit de lui envoyer des flottes et de partager les périls et la gloire d'une entreprise qui devait intéresser le monde chrétien. Alors Amaury ne craignit plus d'annoncer hautement ses desseins, et convoqua les barons et les grands de son royaume. Dans cette assemblée, où l'on proposa de marcher vers l'Égypte, les plus sages, parmi lesquels on remarqua le grand maître du Temple, déclarèrent hautement qu'une telle guerre était injuste.

« Les chrétiens, disaient-ils, ne devaient point donner aux musul-« mans l'exemple de la violation des traités. Il était facile de con-« quérir l'Égypte, difficile de la conserver. On n'avait rien à craindre « de la puissance égyptienne, et tout à redouter de Noureddin; « c'était contre ce dernier qu'il fallait réunir toutes les forces du « royaume. L'Égypte devait appartenir à celui qui resterait le maître « de la Syrie; il n'était pas sage de hâter les faveurs de la fortune, et « d'envoyer des armées dans un pays dont on ne ferait qu'ouvrir les

[1] Cette campagne, ainsi que celle qui précède et celle qui suit, a été longuement rapportée par les auteurs arabes, dont plusieurs étaient contemporains. Les principaux sont Ibn-Aboutaï, originaire d'Alep, et Ibn-Alatir, l'un et l'autre fort bien instruits des événements. Leur récit sert à éclaircir celui des Latins. Nous avons cru devoir nous borner ici à présenter les résultats généraux; mais on trouvera les détails dans le tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, § 23 et suiv. M. Reinaud y a rassemblé tout ce que les Arabes nous offrent de curieux et d'intéressant sur l'époque. Parmi les auteurs latins qui ont parlé sur le même sujet, on doit citer principalement Guillaume de Tyr, liv. XVII; il n'alla pas lui-même en Égypte; mais il vivait au temps de ces expéditions, et connaissait les chefs de l'armée chrétienne.

« portes au fils de Zenghi, comme on lui avait déjà ouvert les portes « de Damas. On sacrifiait les villes chrétiennes, Jérusalem elle-même, « à l'espoir de conquérir une contrée lointaine. Déjà Noureddin, pro- « fitant du moment où le roi de Jérusalem était occupé sur les bords « du Nil, s'était emparé de plusieurs places qui appartenaient aux « chrétiens. Bohémond, prince d'Antioche, Raymond, comte de Tri- « poli, avaient été faits prisonniers de guerre, et gémissaient dans « les fers des musulmans, victimes d'une ambition qui avait entraîné « le roi de Jérusalem loin de son royaume, loin des colonies chré- « tiennes, dont il devait être l'appui et le défenseur [1]. »

Les chevaliers et les barons qui s'exprimaient de la sorte ajoutaient que la vue seule de l'Égypte ne manquerait pas de corrompre les guerriers chrétiens, et d'amollir le courage et le patriotisme des habitants et des défenseurs de la Palestine. Ces discours pleins de sagesse ne purent convaincre ni le roi de Jérusalem ni les partisans de la guerre, parmi lesquels se faisait remarquer le grand maître des hospitaliers, qui avait épuisé les richesses de son ordre par de folles dépenses, et levé des troupes dont il avait assigné la solde sur les trésors de l'Égypte. Le plus grand nombre des seigneurs et des chevaliers, que la fortune semblait attendre sur les bords du Nil pour leur distribuer ses faveurs, se laissèrent aisément entraîner à la guerre, et n'eurent point de peine à regarder comme leurs ennemis les souverains d'un pays qui leur offrait un immense butin.

[1168.] Tandis qu'on pressait à Jérusalem les préparatifs de l'expédition, des projets semblables occupaient les émirs et le conseil de Noureddin. A son retour des bords du Nil, Chirkou avait annoncé au prince de Damas « que le gouvernement du Caire manquait d'offi- « ciers et de soldats; que la guerre civile, l'avidité des Francs et la « présence des Syriens avaient affaibli et ruiné la puissance des fati- « mites. Le peuple égyptien, ajoutait l'ambitieux émir, accoutumé à « changer de maître, n'était attaché ni au calife, qu'il ne connaissait « point, ni au visir, qui lui attirait toutes sortes de calamités. Ce peuple, « longtemps troublé par ses propres discordes, ne soupirait qu'après « le repos, et semblait disposé à reconnaître toute domination qui le

[1] Ce qu'il y a de curieux, c'est que le discours qu'on voit ici dans la bouche des barons, les auteurs arabes le mettent dans celle du roi. A les en croire, le roi ne se porta à cette expédition que comme malgré lui. (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV.)

« protégerait contre ses ennemis et contre lui-même. Les chrétiens « ne connaissaient que trop l'état de décadence de l'empire du Caire, « toute leur politique était de s'en emparer ; il fallait donc les devan- « cer dans leurs projets, et ne pas dédaigner une conquête que la for- « tune offrait en quelque sorte à la première puissance qui se pré- « senterait en Égypte. »

Ainsi le roi de Jérusalem et le sultan de Damas avaient la même pensée et formaient les mêmes desseins. Dans les églises des chrétiens, comme dans les mosquées des musulmans, on adressait au ciel des prières pour le succès de la guerre qu'on allait porter sur les bords du Nil. Chacune des deux puissances rivales cherchait à légitimer ses projets et ses démarches : à Damas, on accusait le calife d'Égypte d'avoir contracté une alliance impie avec les disciples du Christ, et à Jérusalem on disait que le visir Chaver, manquant à la foi des serments, entretenait une correspondance perfide avec Noureddin.

Les chrétiens furent les premiers à violer les traités. A la tête d'une nombreuse armée, Amaury se mit en marche, et parut en ennemi devant Bilbéis qu'il avait promise aux chevaliers de Saint-Jean, pour prix de l'ardeur et du zèle qu'ils montraient dans cette expédition. Cette ville, située sur la rive droite du Nil, fut prise d'assaut, et toute la population passée au fil de l'épée; car moins on avait de motifs pour commencer cette guerre, plus on la poursuivait avec fureur.

Les malheurs de Bilbéis jetèrent la consternation dans toute l'Égypte ; le peuple s'irrita au récit des cruautés exercées par les Francs, prit les armes et chassa du Caire la garnison chrétienne. Chaver rassembla des troupes dans les provinces, fortifia la capitale, et, pour réveiller dans les peuples le courage du désespoir, fit mettre le feu à l'ancienne Fostat[1], dont l'incendie dura plus de six semaines. Le calife du Caire implora de nouveau les armes de Noureddin, et lui envoya dans une lettre les cheveux des femmes de son sérail, gage de sa confiance et signal de sa détresse profonde. Le sultan de Damas se rendit avec joie aux prières du calife d'Égypte, et, comme son armée était prête à se mettre en marche, il donna l'ordre à Chirkou de traverser le désert et d'accourir sur les bords du Nil.

Si, après la prise de Bilbéis, le roi de Jérusalem s'était rapidement

[1] C'est ainsi qu'un héroïque désespoir a fait, dans les temps modernes, brûler la ville de Moscou.

porté sur le Caire, il aurait pu prévenir ses ennemis et s'emparer de la capitale; mais, par une politique qu'on ne peut expliquer et comme si tout à coup il eût été lui-même effrayé de son entreprise, ce prince, qui avait méprisé les traités et ne voulait rien devoir qu'à la victoire, écouta les ambassadeurs du calife, dont la voix suppliante s'adressait tantôt à sa pitié, tantôt à son avarice. Amaury n'était pas moins entraîné par l'amour de l'argent que par l'ambition des conquêtes, et l'offre d'une somme exorbitante suffit pour l'arrêter dans sa marche et lui faire suspendre les hostilités. Tandis qu'il attendait les trésors annoncés et qu'il prêtait l'oreille aux propositions de ceux auxquels il avait lui-même manqué de foi, les Égyptiens achevaient leurs préparatifs de défense : on relevait les fortifications des villes, le peuple s'assemblait en armes. Les Francs, environnés d'ennemis, attendirent vainement la flotte que les Grecs devaient leur envoyer. Enfin, après un mois de négociations, dans lesquelles le visir n'épargna ni les flatteries, ni les fausses protestations, Amaury, au lieu de recevoir les trésors qu'on lui promettait et de voir arriver des auxiliaires, apprit tout à coup que Chirkou entrait pour la troisième fois en Égypte, à la tête d'une armée formidable[1].

[1169.] Ce fut alors seulement qu'il reconnut le piége dans lequel il était tombé. Il vola au-devant des Syriens pour les combattre; mais leur chef évita sa rencontre et se joignit aux Égyptiens. Les chrétiens ne pouvaient résister à deux armées réunies. Dès lors toutes les négociations furent rompues, on menaça ceux qu'on flattait naguère; l'Égypte n'offrit plus ses trésors, mais montra ses soldats irrités. Le roi de Jérusalem, attaqué de toutes parts, précipita sa retraite vers le désert, et rentra dans son royaume, avec la honte d'avoir échoué dans une guerre que le succès seul pouvait lui faire pardonner, et qui paraissait d'autant plus injuste qu'elle avait été mal conduite et qu'elle était malheureuse.

Non-seulement les chrétiens avaient à regretter les avantages qu'ils retiraient d'un pays voisin et tributaire, mais cette riche contrée, dont ils s'étaient fermé l'accès, allait passer entre les mains du plus redoutable de leurs ennemis, dont elle devait accroître la puissance. Chirkou fit arborer ses drapeaux sur les tours du Caire; l'Égypte, qui croyait recevoir un libérateur, ne vit bientôt qu'un conquérant. Le

[1] Auteurs arabes, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

visir Chaver paya de sa vie les maux qu'il avait attirés sur sa patrie : il fut tué dans le camp même de Chirkou, et son autorité devint le partage du vainqueur. Le calife, qui, pour se sauver lui-même, avait demandé la tête de son premier ministre, lui donna pour successeur le général de Noureddin, qu'il appela dans ses lettres *le prince victorieux*. C'est ainsi que le monarque avili de l'Égypte se jouait de ses propres faveurs, en flattant un homme qu'il ne connaissait point et dont il avait peut-être souhaité la mort : image de l'aveugle fortune, qui répand au hasard les biens et les maux, et voit avec la même indifférence ses favoris et ses victimes.

Deux mois après son élévation, Chirkou mourut subitement. Pour le remplacer, le calife choisit le plus jeune des émirs de l'armée de Noureddin. Saladin, à peine âgé de trente ans, quoiqu'il se fût distingué au siége d'Alexandrie, n'avait point encore de renommée; mais bientôt son nom devait occuper l'Orient et l'Occident. Il était neveu de Chirkou et fils d'Ayoub; son oncle et son père avaient quitté les montagnes sauvages du Curdistan pour servir les puissances musulmanes de la Mésopotamie, et s'étaient attachés à la fortune des Atabeks, quelque temps avant la seconde croisade. Saladin, dans sa jeunesse, aima la dissipation et les plaisirs, et resta longtemps étranger aux soins de la politique et de la guerre; mais, arrivé aux dignités suprêmes, il changea sa conduite et réforma ses mœurs. Jusqu'alors il semblait fait pour les loisirs et l'obscurité d'un sérail[1]; tout à coup on vit en lui un homme nouveau, qui paraissait né pour l'empire : sa gravité inspira le respect aux émirs; ses libéralités lui attirèrent les suffrages de l'armée; l'austérité de sa dévotion le rendait cher à tous les vrais croyants.

[1170.] Les Francs, qui ne voyaient point dans Saladin un ennemi redoutable, n'avaient pas encore renoncé à leurs projets sur l'Égypte. La flotte grecque, vainement attendue pendant l'expédition précédente, arriva enfin dans le port de Ptolémaïs. Dès lors on résolut de retourner sur les bords du Nil. La flotte et l'armée chrétienne, commandées par le roi de Jérusalem, allèrent mettre le siége devant la ville de Damiette. Là, les chrétiens perdirent la moitié de leurs soldats, moissonnés par la famine ou le fer de l'ennemi, et tous leurs

[1] Bernard le Trésorier rapporte que Saladin avait la surveillance des femmes prostituées. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, t. I.) Pour le portrait et la jeunesse de Saladin, voyez Ibn-Alatir, Ibn-Aboutaï et Aboulféda, analysés dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

vaisseaux, brûlés par le feu grégeois ou dispersés par la tempête; ils se virent enfin obligés de renoncer à leur entreprise, après cinquante jours d'un siége où leurs chefs furent accusés de manquer à la fois de courage, de prudence et d'habileté. Ainsi l'opiniâtreté d'Amaury à poursuivre une guerre malheureuse ne fit que servir les progrès des musulmans, et dut rappeler aux Francs de la Palestine ces paroles que les prophètes répétaient aux Hébreux : *Fils d'Israël, ne dirigez ni vos regards ni vos pas vers l'Égypte.*

Comme les députés qu'on avait envoyés en Occident étaient revenus en Syrie sans espérance de secours, le roi de Jérusalem plaça tout son espoir dans les Grecs, et partit pour Constantinople, laissant, ainsi qu'il le disait lui-même, à Jésus-Christ, dont il était le ministre, *le soin de gouverner son royaume.* Les chroniques contemporaines s'étendent longuement sur la brillante réception que reçut Amaury à la cour de Byzance, mais elles ne font point connaître les traités conclus avec Manuel, qui restèrent d'ailleurs sans exécution. Quand le roi retourna à Jérusalem, il trouva son royaume de toutes parts menacé par les forces toujours croissantes de Noureddin.

Si la guerre avait cessé un moment ses ravages, cet intervalle de paix n'était dû qu'à un horrible fléau qui venait de désoler la Syrie. Un tremblement de terre avait ébranlé toutes les cités : Tyr, Tripoli, Antioche, Émèse, Alep, n'offraient plus que des pierres entassées; la plupart des places fortes virent tomber leurs plus solides remparts, et perdirent à la fois leurs habitants et leurs défenseurs. Chaque prince, chaque peuple, occupé de ses alarmes et de ses calamités, ne songea plus à s'armer contre ses voisins, et *la crainte des jugements de Dieu*, dit Guillaume de Tyr, devint comme un traité de paix entre les chrétiens et les musulmans.

[1171.] Cependant Saladin achevait de soumettre l'Égypte à l'empire de Noureddin; et, pour qu'il ne manquât rien à sa conquête, il réussit à réformer les opinions religieuses du peuple vaincu. L'autorité des Fatimites fut abolie, et peu de temps après, le calife Aded, toujours invisible dans son palais, mourut sans savoir qu'il avait perdu sa puissance. Les chrétiens accusèrent alors Saladin de l'avoir tué de sa propre main[1]; mais aucun des historiens musulmans n'a

[1] Guillaume de Tyr accuse ici Saladin; on peut voir à ce sujet le conte singulier et invraisemblable que fait Bernard le Trésorier (*Bibliothèque des Croisades*, t. I). Quant aux auteurs orientaux, pas un ne fait mention d'un trait aussi déshonorant pour Saladin.

révélé cet horrible secret de la politique orientale. Les trésors du calife servirent à apaiser les murmures du peuple et des soldats. La couleur noire des Abbassides remplaça la couleur blanche des enfants d'Ali, et le nom du calife de Bagdad fut seul prononcé dans les mosquées. La dynastie des Fatimites, qui régnait depuis plus de deux siècles, et pour laquelle on avait versé tant de sang, s'éteignit dans un seul jour, et ne trouva pas un défenseur. Dès lors les musulmans d'Égypte et de Syrie n'eurent qu'une même religion et qu'une seule cause à défendre.

Saladin n'avait plus rien à redouter de ses ennemis; mais une fortune aussi rapide, une aussi grande puissance, devaient exciter à la fois la jalousie de ses rivaux et les défiances de son maître. Le souverain de Damas ne jetait plus que des regards inquiets sur une conquête qui avait fait sa joie. On doit croire néanmoins que Saladin ne songea point d'abord à l'empire; mais telle était la position où les circonstances l'avaient placé, qu'il ne fut plus le maître de choisir le parti qu'il avait à prendre : le pouvoir suprême qu'on l'accusait de vouloir usurper devint pour lui comme le seul moyen qui lui restât de se sauver. C'est un spectacle curieux de voir dans les historiens arabes comment le sultan de Damas et le fils d'Ayoub emploient tour à tour le mensonge et la dissimulation, l'un pour prévenir les projets d'un lieutenant infidèle, l'autre pour échapper aux soupçons d'un maître irrité. Noureddin, afin de faire sortir Saladin de l'Égypte, où il était tout puissant, l'appela plusieurs fois en Syrie, pour l'associer, disait-il, à ses entreprises contre les chrétiens; Saladin, feignant d'obéir, traversait le désert, ravageait les frontières de l'Idumée, et se hâtait de retourner sur les bords du Nil, alléguant tantôt une nouvelle conquête à faire en Nubie ou vers la mer Rouge, tantôt un soulèvement à réprimer dans quelques villes égyptiennes. Cependant la ruse et la perfidie ne pouvaient longtemps suffire à cacher les secrets desseins d'une ambition impatiente ou d'une autorité jalouse, et la guerre, avec tous ses périls, allait éclater, lorsqu'on apprit tout à coup la mort de Noureddin.

Ce prince mourut à Damas en 1174. Il ne laissait qu'un fils, *Malek Saleh Ismaël*, encore dans l'adolescence et incapable de gouverner. Une mort si brusque et si imprévue jeta tous les peuples de la Syrie dans une extrême agitation. Depuis Damas jusqu'à Mossoul, il n'y avait pas une cité, un sultan ou un émir qui ne songeât à profiter de

ce grand événement pour recouvrer son indépendance, pour reprendre son ancienne domination ou s'en faire une nouvelle. Les États voisins des colonies chrétiennes ne dédaignèrent point, en cette occasion, l'alliance des Francs; ils conclurent avec eux des traités, et s'engagèrent même à leur payer des tributs, à condition qu'on ferait la guerre à Saladin; car tout le monde avait les yeux sur le redoutable conquérant de l'Égypte, à qui on supposait, avec raison, la pensée de se mettre à la place de Noureddin et de s'emparer du puissant empire des Atabeks.

Amaury assiégea Panéas, tombée précédemment au pouvoir de Noureddin; il pressa d'abord le siége avec vigueur; mais les émirs qui gouvernaient alors Damas lui offrirent une somme considérable, s'il renonçait à son entreprise. Ils le menaçaient en même temps d'appeler à leur secours Saladin et de livrer la Syrie au fils d'Ayoub. Amaury accepta l'or qu'on lui proposait, et, de plus, obtint la liberté de vingt chevaliers chrétiens, retenus en captivité chez les musulmans. A peine rentré à Jérusalem, il tomba malade, et mourut sans rien prévoir des grandes révolutions dont son règne devait être suivi.

Nous ne quitterons point Amaury sans dire quelques mots de la situation où il laissait le royaume. On peut voir dans les Assises de Jérusalem qu'à cette époque, les villes et les diverses baronnies de la terre sainte devaient, pour le service de l'État, plus de quatre mille chevaliers et près de six mille sergents d'armes, ce qui pouvait former une armée de douze à quinze mille hommes, dans les temps ordinaires. Les Assises ne parlent point des templiers, des hospitaliers, ni des autres ordres militaires dont la milice s'accroissait et devenait chaque jour plus redoutable. Il faut ajouter que toutes les villes du royaume avaient des remparts et des tours gardés par les habitants; sur toutes les frontières du pays, sur toutes les avenues de Jérusalem, s'élevaient des forteresses remplies d'armes et de soldats; les montagnes de la Judée, les revers du Liban, les pays de Moab et de Galaad avaient, en outre, des cavernes ou des grottes fortifiées et transformées en places de guerre; les ressources pécuniaires ne manquaient point : les pèlerinages, l'industrie et le commerce maritime avaient attiré beaucoup de richesses; la plupart des villes de la côte étaient florissantes. Dès la troisième année de son règne, Amaury assembla à Naplouse le patriarche et les évêques, les grands et le peuple : les besoins du royaume furent exposés dans

cette assemblée; on arrêta, d'un commun accord, que tout le monde, sans exception, paierait le dixième de ses propriétés mobilières pour le service de l'État. Il existait d'autres taxes qu'on acquittait régulièrement, et Guillaume de Tyr nous dit que le roi Amaury ne négligeait aucune occasion de recourir à la richesse de ses sujets. Pourquoi donc le royaume de Jérusalem était-il chaque jour moins redouté de ses voisins? Comment les fils et les successeurs des premiers soldats de la croix, avec tout ce qui fait d'ordinaire la force, la gloire et le salut des nations, étaient-ils réduits à trembler devant des ennemis que leurs pères avaient vaincus sans avoir ni armées, ni solde, ni places fortes? comment enfin un gouvernement fondé par la victoire et pourvu de tout ce qu'il fallait pour se défendre conservait-il avec tant de peine des villes et des provinces conquises naguère par des rois pauvres et par quelques chevaliers qui n'avaient que leur épée?

Un historien, Jacques de Vitri, fait remarquer à ce sujet que les mœurs, les caractères, les vertus belliqueuses, tout avait dégénéré : les héros de la croix avaient disparu, et les hommes qui sortaient de cette race illustre étaient comme le marc impur qui sort de l'olive, ou comme la rouille qui provient du fer.

Le fils et le successeur d'Amaury, qui n'était pas encore en âge de gouverner, reçut l'onction royale, et, sous le nom de Baudouin IV, fut couronné dans l'église du Saint-Sépulcre. L'historien Guillaume de Tyr, qui avait été chargé de son éducation, nous parle des dispositions heureuses qu'il apporta à l'étude de l'histoire et des lettres. Dès son enfance, il aimait la gloire, la vérité et la justice; mais ces bonnes qualités furent perdues pour le royaume, car la lèpre qui le dévorait le condamnait à ne jamais régner par lui-même. Aussi l'histoire contemporaine n'a-t-elle trouvé d'autre titre ou d'autre nom à lui donner que celui de *roi mesel*, ou *roi lépreux*.

Deux hommes se disputèrent la régence : Milon de Plancy, et Raymond, comte de Tripoli. Le premier, noble champenois, était seigneur de l'Arabie Sobal; il avait dirigé la politique d'Amaury, et prétendait diriger encore celle de son fils. Milon de Plancy avait la réputation d'un homme dissolu et méchant : il était d'une arrogance insupportable et d'une présomption excessive; jaloux de toute espèce d'autorité, il ne souffrait pas qu'on approchât du trône et qu'on exerçât quelque influence à la cour et dans l'État, ce qui l'avait

rendu odieux aux grands et aux petits. Au reste, l'histoire du temps ne parle de lui en cette occasion que pour nous dire qu'il fut trouvé percé de plusieurs coups d'épée dans une rue de Ptolémaïs; et nous-même nous n'en parlons que pour faire voir en quelles mains était tombé l'héritage de Jésus-Christ.

Raymond, quatrième descendant du fameux Raymond de Saint-Gilles, avait la bravoure, l'activité, l'ambition du héros dont il tirait son origine, et surtout cet indomptable caractère qui, dans les temps difficiles, irrite les passions et provoque des haines implacables. Guillaume de Tyr nous dit qu'il avait employé le temps de sa captivité à s'instruire et qu'il était lettré; mais, dans les affaires, la vivacité de son esprit l'aidait encore mieux que son savoir. Ses longs malheurs ne lui avaient point enseigné le néant des grandeurs humaines : plus impatient de régner sur les chrétiens que de vaincre les infidèles, Raymond regardait le droit de commander aux hommes comme le seul prix des maux qu'il avait soufferts; il demandait avec hauteur la récompense de ses services, de ses travaux, et ne voyait le triomphe de la justice, le salut du royaume que dans sa propre élévation. Nommé à la régence et sans cesse obligé de se défendre contre les passions jalouses qui le poursuivaient, nous le trouvons à peine occupé des soins du gouvernement. L'histoire contemporaine ne parle guère que des inimitiés qu'il s'était attirées et des craintes qu'il inspirait au roi Baudouin.

Tandis que Jérusalem restait presque sans chef et sans direction, le fils de Noureddin, à peu près du même âge que Baudouin IV et faible de corps comme lui, se trouvait à Damas entouré d'une foule d'émirs qui se disputaient son autorité, et qui régnaient en son nom. Saladin se déclara d'abord pour *Malek Saleh*, et prit parti contre les émirs, qu'il accusait d'opprimer le jeune prince. A la fin ceux-ci, moitié crainte, moitié séduction, appelèrent le fils d'Ayoub à Damas. Une fois qu'il fut maître de la capitale, son armée victorieuse et l'or pur, appelé *obrysum*, qu'il tirait de l'Égypte, lui soumirent les autres cités de la Syrie. Guillaume de Tyr fait remarquer à ce sujet qu'en ce temps-là il n'y avait point, parmi les musulmans et même parmi les chrétiens, de moyen plus efficace pour subjuguer les cœurs, que de répandre l'or à pleines mains. En vain les partisans de la famille de Noureddin, dans leur désespoir, invoquèrent les armées de Mossoul et les poignards du Vieux de la Montagne; Saladin triompha de tous

les obstacles. Sa politique fut de persuader aux vrais croyants que toute son ambition était de défendre la cause de l'islamisme. Comme il s'annonçait pour succéder à la mission apostolique de Noureddin et de Zenghi, on crut facilement qu'il devait aussi succéder à leur puissance. Le calife de Bagdad lui donna, au nom du prophète, la souveraineté des villes conquises par ses armes, et n'excepta pas même la ville d'Alep, où l'héritier de Noureddin avait trouvé un dernier asile. Dès lors, Saladin fut proclamé sultan de Damas et du Caire, et la prière se fit en son nom dans toutes les mosquées de la Syrie et de l'Égypte.

Nous ne savons pas quels moyens employèrent alors les Francs pour arrêter les progrès de Saladin. Guillaume de Tyr nous apprend que, sous la conduite du comte de Tripoli et du roi de Jérusalem, ils entreprirent plusieurs excursions au delà du Liban : dans la première, ils s'avancèrent jusqu'à Darie, à cinq milles de Damas ; dans la seconde, partis du territoire de Sidon, ils pénétrèrent dans la riche vallée de *Baccar* (aujourd'hui Bekaa), alors pays fertile, maintenant triste solitude, et descendirent jusqu'à Balbek[1]. L'armée chrétienne revint à Tyr, chargée de butin, amenant des troupeaux de bœufs et de moutons, mais sans avoir combattu l'ennemi. Pendant ce temps-là, Saladin remportait d'utiles victoires, s'emparait des cités et des provinces, et fondait presque sans résistance la redoutable dynastie des Ayoubites.

Dans l'année 1178, Renaud de Châtillon, resté longtemps captif à Alep, racheta sa liberté et reparut parmi les chrétiens. La destinée aventureuse de Renaud est une des pages les plus curieuses de cette histoire, et nous fait très-bien connaître cette chevalerie errante que les croisades conduisaient en Orient. Renaud de Châtillon était arrivé en Syrie avec Louis le Jeune, et s'était attaché au service du prince d'Antioche. Constance, femme de Raymond de Poitiers, avait remarqué la beauté et les manières chevaleresques de Renaud, et, lorsque Raymond eut perdu la vie sur le champ de bataille, la princesse d'Antioche ne voulut pas prendre d'autre époux que le jeune chevalier venu du pays des Francs. Renaud, appelé ainsi à gouverner une principauté, se rendit odieux à son peuple par de violents démêlés

[1] Guillaume de Tyr donne à Balbek le nom d'*Amégarre ;* il la confond ainsi avec Palmyre. Balbek (ou Baal-bek) est l'ancienne *Héliopolis* d'Asie.

avec le patriarche Amaury, par la guerre cruelle qu'il fit à l'île de Chypre, et par plusieurs excursions peu dignes d'un chevalier chrétien. Dans une de ces entreprises, il tomba entre les mains des infidèles, et ce fut Ayoub, père de Saladin, qui le fit prisonnier. Lorsqu'il sortit de captivité, sa femme Constance n'était plus, et le jeune Bohémond, fils de Raymond, occupait le trône d'Antioche. Renaud se rendit à Jérusalem, où le souvenir de ses exploits et le récit de ses malheurs le firent accueillir du roi et des barons. Il épousa, en secondes noces, la veuve de Homfroi de Thoron, qui lui donna la seigneurie de Carac et de Montréal. Renaud de Châtillon avait un caractère bouillant et impétueux; jamais son ardeur belliqueuse ne respecta ni les lois ni les traités. Dans un temps où l'imprudence d'un seul homme pouvait tout perdre, cette ardeur sans frein, que l'âge et l'infortune n'avaient point tempérée, pouvait amener de grands malheurs. Nous verrons plus tard comment Renaud rompit une trêve faite avec Saladin, et précipita le royaume dans une guerre où s'éteignit la gloire du nom chrétien.

A peu près dans le même temps, on vit débarquer à Sidon un jeune marquis de Montferrat, surnommé Longue-Épée. Il venait pour épouser la princesse Sibille, fille d'Amaury et sœur aînée de Baudouin IV. Le marquis de Montferrat avait des liens de parenté avec le roi de France, avec l'empereur d'Allemagne, et avec les plus puissants monarques de la chrétienté. On était persuadé, à Jérusalem, que des alliances avec les plus nobles familles d'Occident serviraient efficacement la cause des colonies latines, et que rien n'était plus propre à réveiller l'ardeur des guerres saintes. Le roi Baudouin donna au mari de sa sœur les comtés de Joppé et d'Ascalon. Le jeune marquis de Montferrat, qui était l'espoir des chrétiens, ne vécut que deux mois après son mariage; de cet hymen naquit un enfant qui ne fit que passer dans cette vie et qui cependant mourut roi.

Alors vint à Jérusalem Philippe, comte de Flandre, avec un grand nombre de chevaliers. Le roi Baudouin, dont la maladie empirait, proposa à l'illustre pèlerin de prendre l'administration de son royaume et de gouverner à sa place la ville sainte. Celui-ci refusa, en disant qu'il n'était venu que pour se consacrer au service de Dieu. Il se préparait contre l'Égypte une nouvelle expédition, pour laquelle l'empereur grec offrait ses trésors et ses flottes; on en proposa le commandement à Philippe, il refusa encore, disant qu'il ne voulait point aller sur les

bords du Nil, pour y mourir de misère avec ses compagnons d'armes. L'humeur inconstante de ce seigneur l'entraîna enfin dans la principauté d'Antioche, toujours menacée par les Turcs; il assista au siége d'Harenc, qui devint un véritable sujet de scandale et dans lequel le jeu de dés, la chasse aux faucons, les baladins et les femmes de mauvaise vie, firent tout à fait oublier la guerre sainte. Après être restés quatre mois devant la place, les chefs reçurent des assiégés une somme d'argent, et se retirèrent[1]. Cette expédition honteuse aurait jeté le découragement parmi les chrétiens, si dans le même temps Dieu ne leur avait envoyé une victoire à laquelle ils ne s'attendaient guère.

Saladin, voyant que les forces des Francs s'étaient dirigées vers Antioche, se mit en marche pour attaquer la Palestine. A cette nouvelle, le roi Baudouin, avec tous les chevaliers qu'il put rassembler, se rendit dans Ascalon. L'armée de Saladin ne tarda point à paraître, et vint dresser ses tentes près de la ville. Comme l'armée chrétienne restait enfermée dans la place, les musulmans se crurent assurés de la victoire, et se dispersèrent par bandes dans la vaste plaine de Saron. Ramla fut livrée aux flammes, le territoire de Lidda ravagé. A l'approche des infidèles, tous les habitants fuyaient; l'épouvante se répandit dans les montagnes de la Judée et jusque dans Jérusalem. Cependant les guerriers chrétiens ne purent voir de sang-froid la désolation de tout le pays, et résolurent de mourir plutôt que de rester spectateurs immobiles de cette ruine universelle. Le matin de la fête de sainte Catherine, ils sortirent en armes des murs d'Ascalon, et s'avancèrent sur la rive de la mer, où des bancs de sable[2] cachaient leur marche. Arrivés en face du lieu où campait Saladin, ils se rangèrent en bataille, et se présentèrent devant l'ennemi, qui ne les avait pas vus s'avancer. Aussitôt Saladin fait sonner les trompettes pour rappeler ses soldats dispersés, et s'efforce de relever le courage des troupes restées au camp. Baudouin marche à la tête de son armée, précédé du bois de la vraie croix; il n'avait avec lui que trois cent soixante-quinze chevaliers, *mais tous remplis de la grâce céleste, qui les rendait plus forts que de coutume*. Les musulmans, qui résistèrent d'abord avec quelque courage, ne purent jamais se rallier; l'ange

[1] Guillaume de Tyr donne de longs détails sur Philippe et sur le siége d'Harenc.
[2] Cette rive de la mer, que nous avons parcourue, est en effet couverte de bancs de sable.

exterminateur semblait suivre les chrétiens dans la mêlée; la présence de la croix n'avait jamais produit d'aussi grands miracles : plusieurs fois, pendant le combat, on crut voir ses branches s'élever jusqu'au ciel et s'étendre jusqu'au bout de l'horizon. Saladin perdit tous ses mameluks à *robes de soie* et *couleur de safran*, qui combattaient à ses côtés. La déroute des musulmans fut complète; on les poursuivit depuis le lieu appelé *le mont de Girard* jusqu'au marais dit *des Étourneaux*. Ils jetaient sur les chemins leurs cuirasses, leurs casques et leurs bottines de fer; la faim, la soif, le froid de novembre, en firent périr un grand nombre dans leur fuite. Pendant quatre jours, on vit revenir à Ascalon des soldats chrétiens qui apportaient des tentes, des armes de toute espèce, qui conduisaient des troupes de captifs et quantité de chevaux et de chameaux. Alors les Arabes bédouins se mirent aussi à piller les mulsumans fugitifs; Guillaume de Tyr compare les Bédouins à la chenille qui dévore les restes de la sauterelle. Après une si grande victoire [1], Baudouin revint à Jérusalem, pour remercier le Tout-Puissant. Dans le même temps, Saladin fuyait à travers le désert, sans escorte et monté sur un dromadaire.

[1179.] Malgré cette importante victoire, de tristes pressentiments subsistaient encore dans les esprits. Tout en chantant le *Te Deum*, on s'aperçut que les remparts et les tours de Jérusalem tombaient de vétusté. Pour les réparer, les habitants les plus riches s'imposèrent une contribution. D'un autre côté, comme la Galilée était sans cesse menacée par les musulmans, on fit construire une forteresse au lieu appelé le *Gué de Jacob*. Dans le même temps, arrivèrent en Palestine plusieurs nobles pèlerins de l'Occident : Henri, comte de Troyes, fils du comte Thibaut l'ancien; le seigneur Pierre de Courtenay, frère du roi de France; et le seigneur Philippe, fils du comte Robert. Ces renforts furent reçus avec joie; mais ils n'empêchèrent point Saladin de reparaître avec une armée et de reprendre ses premiers avantages sur les chrétiens. Ceux-ci éprouvèrent un échec presque dans le même temps sur le territoire de Sidon et dans la forêt de Panéas. Pour comble de malheur, on apprit bientôt à Jérusalem que le château du Gué de Jacob, destiné à défendre la Galilée et les deux rives

[1] Voyez Guillaume de Tyr, liv. XX et suiv., et Bernard le Trésorier, *Bibliothèque des Croisades*, t. I. Les auteurs arabes appellent cette bataille *Combat de Ramla*. Aboulfarage attribue, dans sa Chronique syriaque, la victoire des chrétiens à un vent miraculeux qui tout à coup porta la poussière dans les yeux des musulmans.

du Jourdain, venait d'être pris d'assaut et qu'il n'y restait pas pierre sur pierre. Les fidèles purent alors se demander pourquoi Dieu leur avait envoyé la victoire d'Ascalon; aussi l'histoire contemporaine s'écrie-t-elle ici avec le Psalmiste : *Qui te comprendra, ô Seigneur, dans tes desseins sur les enfants des hommes?*

Baudouin, toujours malade, n'avait plus la force de se faire obéir parmi les siens, ni de conduire les soldats de la croix au milieu des périls. On ne manquait pas alors de *fils de Bélial, vrais artisans de ruine*, qui cherchaient à profiter des infirmités du roi et qui semaient partout les haines, les jalousies, les défiances. Ce malheureux prince aurait eu besoin que des hommes sages l'aidassent à gouverner; la voix publique lui en désignait plusieurs, mais la voix du peuple importunait le faible Baudouin, et toute réputation d'habileté lui portait ombrage; ainsi ceux qui pouvaient servir le royaume se trouvaient éloignés du gouvernement. Ce fut alors qu'un homme dont personne ne parlait parut tout à coup, et se plaça sur les avenues du pouvoir suprême. Guy de Lusignan, arrivé naguère avec Hugues le Brun, son père, dans la terre sainte, avait élevé ses prétentions jusqu'à la fille d'Amaury, veuve du marquis de Montferrat. Guy, qu'on admirait pour sa grâce et sa beauté, entretint avec la sœur du roi un commerce de galanterie qu'il fallut enfin consacrer par une union légitime, et ce fut pour lui le chemin du trône de David et de Salomon[1].

Dans l'année 1180 et les précédentes, il n'était pas tombé de pluie en Syrie et surtout dans le territoire de Damas. La terre n'avait rien produit; les peuples mouraient de faim, on ne pouvait plus entretenir les armées; Saladin conclut une trêve de deux ans avec le roi de Jérusalem, et se retira en Égypte, entraînant avec lui une partie de la population syrienne, qui fuyait la famine.

Tandis que le royaume était en paix, dit Guillaume de Tyr, une race de Syriens habitant dans la province de Phénicie, saisie tout à coup d'une inspiration divine, abjura les erreurs où l'avait conduite un hérésiarque nommé Maron, et revint à l'unité de l'Église catholique. Cette population, qui a conservé le nom de Maronites, était vaillante à la guerre et composée d'hommes forts et vigoureux[2]; redou-

[1] C'est Benoît de Péterborough qui nous a transmis ce fait sur lequel Guillaume de Tyr garde le silence (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

[2] Voyez, pour les Maronites, la *Correspondance d'Orient*, t. VI et t. VII.

table gardienne du Liban, elle arrêta souvent les infidèles dans leurs invasions, et fut un utile auxiliaire pour les Francs. Son retour à la sincérité de la foi causa une grande joie au peuple chrétien.

Avant que la trève avec Saladin fût expirée, une circonstance imprévue vint donner naissance à de nouvelles guerres. Un gros vaisseau qui portait quinze cents pèlerins, poussé par la tempête, échoua sur les côtes de Damiette; le sultan du Caire ordonna qu'on saisît le bâtiment et que tous ceux qui le montaient fussent retenus prisonniers. Le roi de Jérusalem envoya des députés pour se plaindre de cette infraction aux traités et au droit des gens; Saladin se plaignit à son tour des excursions que Renaud de Châtillon, seigneur de Montréal, faisait chaque jour sur le territoire des musulmans. La ville d'Héla ou d'Hélis, sur la mer Rouge, avait appartenu un moment aux chrétiens, Renaud voulut la reprendre; des barques furent construites à Carac et transportées à dos de chameau : on voulait attaquer la ville par terre et par mer; mais des secours envoyés par Saladin firent lever le siége. Dans une autre expédition, Renaud se mit à la tête de ses guerriers les plus intrépides, enrôla sous ses drapeaux deux ou trois cents Arabes bédouins, et marcha contre la Mecque et Médine. Cette troupe était déjà parvenue dans la vallée de Rabi, lorsqu'elle fut attaque et dispersée par les Turcs. Plusieurs soldats chrétiens tombés entre les mains des infidèles furent envoyés à la Mecque, et égorgés avec les brebis et les agneaux qu'on a coutume de sacrifier au prophète dans la cérémonie du grand Beiram[1]; on conduisit les autres en Égypte, où ils périrent, immolés par les sophis, les dévots et les docteurs de la loi.

Dès lors on ne parla plus de la paix, et la guerre se poursuivit de part et d'autre avec fureur; c'étaient tous les jours de nouveaux combats : les provinces et les cités vivaient dans de continuelles alarmes. Saladin, après avoir menacé la place de Carac et ravagé la

[1] On trouve, dans une lettre écrite par Saladin à son frère Malek-Adhel, ce passage remarquable: *Les infidèles ont violé le berceau et l'asile de l'islamisme; prenons garde que les prisonniers et les Arabes qui ont fait route avec eux ne servent plus tard de guides à ceux qui auraient le même dessein*. On sait que les Arabes du désert n'ont jamais été regardés comme de bons musulmans; Mahomet s'en défiait, car nous lisons dans le Coran ces paroles : *L'Arabe du désert est le plus opiniâtre des infidèles*. Les dispositions des Arabes qui habitent les contrées voisines de la mer Rouge n'ont jamais changé; aussi est-ce dans ces provinces que les temps modernes ont vu s'élever la formidable secte des *Wahabites*, qui, au commencement de ce siècle, ont pillé la Mecque et Médine, et dont le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, n'a jamais pu triompher. Cette opposition des Arabes de la mer Rouge remonterait-elle au temps de Saladin?

Galilée, vint assiéger la ville de Beirouth, et, comme la place résistait avec vigueur, il partit tout à coup avec ses troupes pour la Mésopotamie, et ne daigna pas même, à son départ, parler d'une trêve avec ses ennemis. Il resta plus d'une année sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Les Francs, au lieu de tenter quelque grande entreprise, ne profitèrent de cette absence de Saladin que pour repasser le Liban et piller de nouveau les bourgs et les campagnes de la Syrie. Ces excursions, dans lesquelles il n'y avait ni péril ni gloire, ne rendaient point aux chrétiens leur sécurité : le nouveau sultan de Damas et du Caire était toujours présent à leur pensée; on recueillait avec une avidité inquiète tout ce qu'en disait la renommée; chaque jour on s'attendait à le voir revenir avec de nouvelles forces. Les principaux du royaume s'assemblèrent plusieurs fois pour délibérer sur les moyens de défense qu'on pourrait lui opposer. Dans une de ces réunions on arrêta qu'il serait levé un impôt extraordinaire et que chaque habitant du royaume paierait un pour cent sur la valeur de ses propriétés et deux pour cent sur ses revenus. Ceux dont la fortune ne s'élevait pas à cent besants payaient un droit de fouage d'un besant ou d'un demi-besant; dans chaque *cazal* ou village, on payait un besant par feu. Quatre commissaires percepteurs, hommes de bien et craignant Dieu, furent nommés dans chaque cité : tout le monde était soumis à la taxe, même les juifs et les musulmans. Les produits de l'impôt devaient être portés à Jérusalem ou à Ptolémaïs, et déposés dans une caisse à trois clefs : on ne pouvait les employer que pour l'entretien de l'armée et pour la réparation des places fortes.

Sur ces entrefaites, Saladin revint à Damas (1183). Dans ses guerres lointaines, il avait conquis plusieurs grandes cités telles qu'Édesse, Amide ou Diarbékir; il avait obtenu la soumission de Mossoul, où régnaient encore les Atabeks, et s'était à la fin emparé d'Alep, où venait de mourir le fils et l'héritier de Noureddin; tous les sultans et les émirs de la Mésopotamie étaient devenus ses alliés ou ses tributaires; il n'avait plus désormais que les chrétiens pour ennemis, et la puissance des Francs en Syrie se trouvait comme enveloppée, comme assiégée par une foule de nations qui la haïssaient et qui n'obéissaient plus qu'à un seul homme. Depuis que Saladin était revenu à Damas, les chrétiens se demandaient chaque jour avec crainte sur quels points et de quel côté l'orage allait tomber. Les troupes destinées à la défense du royaume se rassemblèrent, selon la coutume,

à la fontaine de Séphouri, et là, elles attendirent le signal des combats.

La maladie de Baudouin faisait des progrès effrayants. Ce malheureux prince avait perdu la vue; les extrémités de son corps tombaient en putréfaction; il ne pouvait plus se servir de ses pieds ni de ses mains. Dans cet état désespéré, il consentit enfin à quitter l'autorité suprême, et, conservant seulement la dignité royale avec la ville de Jérusalem, il nomma régent du royaume Guy de Lusignan, et lui abandonna les soins de l'administration. Ce choix de Lusignan n'inspira de confiance ni au peuple ni à l'armée; les hommes prévoyants commencèrent à croire que la sagesse divine s'était retirée du conseil des princes et que Dieu ne voulait plus sauver le royaume de Godefroy. Bientôt on apprit que Saladin, avec une formidable cavalerie, avait pénétré sur le territoire des chrétiens. Après avoir campé entre les deux branches du Jourdain, il envoya des corps d'armée dans toutes les contrées voisines, et vint lui-même dresser ses tentes près de la source de Tubanie, entre le mont Gelboé et l'ancienne cité de Betzan ou Scythopolis. Alors l'armée chrétienne, commandée par le nouveau régent du royaume, se mit en marche, et vint camper en présence des musulmans. L'ennemi dévastait les campagnes, brûlait les bourgs et les villages, emmenait les femmes et les enfants, pillait et livrait aux flammes les monastères et les églises. Au milieu de cette désolation générale, les troupes latines restaient immobiles, et cependant on comptait sous les drapeaux de la croix jusqu'à treize cents chevaliers et plus de vingt mille hommes de pied, ce qui ne s'était point vu en Orient depuis la première croisade. Les hommes sages croyaient que l'occasion était favorable pour vaincre Saladin; mais on ne lui présenta point le combat, et l'ennemi ne fut pas même poursuivi dans sa retraite.

On accusa Guy de Lusignan d'avoir hésité devant le péril ou plutôt devant la victoire. De toutes parts il s'éleva contre lui des murmures et des plaintes. Baudouin lui-même partagea l'indignation générale, et se repentit d'avoir donné tant de puissance à un homme aussi peu capable de sauver le royaume; il résolut de lui retirer la régence, et, ne gardant aucune mesure dans sa colère, il voulut le dépouiller des comtés d'Ascalon et de Joppé et faire casser le mariage de Sibille. Guy fut sommé de comparaître devant la cour des barons et des évêques; comme il refusa d'obéir, Baudouin, quoique infirme et aveu-

gle, se rendit lui-même à Ascalon. Les portes de la ville étaient fermées. Le malheureux prince (nous suivons le récit de Bernard) appela et commanda qu'on lui ouvrît; trois fois de sa main il frappa la porte, et personne ne vint. Tant que le roi fit son commandement, ajoute la chronique déjà citée, les bourgeois de la ville étaient montés sur les murs et les tourelles, et *n'osaient se mouvoir, attendant la fin de cette affaire.* Baudouin, prenant le ciel à témoin d'un si grand outrage, s'en alla à Joppé, où il fut reçu par le peuple et les chevaliers, et mit son *bailli* à la place de celui de Guy de Lusignan. Revenu à Jérusalem, il manda le comte de Tripoli, et lui donna l'administration du royaume; il voulut en même temps placer la couronne sur la tête d'un enfant de cinq ans, né du premier mariage de Sibille avec le marquis de Montferrat. La régence donnée à Raymond causa une grande joie aux barons et à tout le peuple; car depuis longtemps on disait dans Jérusalem que, sans le comte de Tripoli, *il ne viendrait du côté du roi que des malheurs.* Lorsqu'on eut réglé les affaires de la régence, le fils de Sibille fut couronné sous le nom de Baudouin V. « Parce que l'enfant était petit (ce sont les expressions de Bernard) et que le roi ne voulait pas qu'il fût au-dessous des autres, on le fit porter dans les bras d'un chevalier jusqu'au temple du Seigneur. » On prépara ensuite au palais de Salomon un grand banquet où, selon la coutume, *les bourgeois de Jérusalem servirent le nouveau roi et ses barons.* Depuis ce jour-là, il n'y eut plus de fêtes ni de joies dans la cité sainte.

Le patriarche Héraclius et les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital furent envoyés alors en Occident pour solliciter les secours de la chrétienté. Lorsque ces députés arrivèrent en Italie, le pape Lucius, chassé de Rome, avait convoqué à Vérone un congrès, où assistait Frédéric, empereur d'Allemagne, pour délibérer sur les moyens de rétablir la paix dans le monde chrétien. Les députés de la Palestine furent entendus dans cette assemblée, et rappelèrent les périls et les calamités de la terre sainte. Ils traversèrent les Alpes, et sollicitèrent la piété et la valeur des guerriers français. Philippe-Auguste, qui régnait alors, les reçut avec les plus grands honneurs, mais il venait de monter sur le trône, et l'intérêt de son royaume ne lui permit pas d'aller lui-même à la défense de Jérusalem. Henri II, roi d'Angleterre, dont la réputation militaire s'étendait jusqu'en Orient, semblait être la dernière espérance des chrétiens de Syrie.

Comme ce prince, pour expier le meurtre de l'archevêque de Cantorbéry, avait promis au pape de conduire une armée en Palestine, Héraclius se rendit à sa cour, et, lui présentant les clefs et le drapeau du saint sépulcre, le pressa d'accomplir son serment. L'Angleterre était alors remplie de troubles, et l'esprit de révolte avait pénétré jusque dans la famille du monarque. Henri protesta de son zèle pour la délivrance des saints lieux, promit de fournir aux dépenses de la guerre sacrée, mais refusa de prendre la croix : « Gardez vos « trésors, s'écria le patriarche irrité de ce refus, car nous cherchons « un homme qui ait besoin d'argent, et non de l'argent qui ait besoin « d'un homme. » Ces paroles, qui n'étaient point inspirées par l'esprit de l'Évangile, semblaient plus propres à irriter qu'à persuader le monarque anglais; et, comme Henri II en témoigna sa surprise, le patriarche redoubla d'insolence et d'orgueil. « Vous avez juré, s'é« cria-t-il, de partir avec une armée pour la terre sainte, et dix ans « se sont écoulés sans que vous ayez rien fait pour remplir votre « promesse. Vous avez trompé Dieu; mais ignorez-vous ce que Dieu « réserve à ceux qui refusent de le servir ? » En écoutant ce discours, le monarque ne put retenir son indignation. « Je vois, poursuivit « Héraclius, que j'excite votre colère; mais vous pouvez me traiter « comme vous avez traité mon frère Thomas; car il m'est indifférent « de mourir en Syrie de la main des infidèles, ou de périr ici par « vous, qui êtes plus méchant que les Sarrasins[1]. »

Ce qui caractérise les opinions de ce temps-là, c'est qu'un puissant monarque n'osa point punir un envoyé des chrétiens d'Orient qui lui parlait de la sorte, et qu'il fut obligé de tolérer des outrages auxquels se mêlait le nom de Jérusalem. Henri, persistant dans sa résolution de ne point abandonner son royaume, offrit d'envoyer une partie de ses trésors aux défenseurs de la Palestine, et permit à ses sujets de prendre les armes contre les infidèles.

Le temps n'était point venu où les souvenirs de la ville sainte devaient ébranler de nouveau l'Occident. Déjà plusieurs ambassadeurs, arrivés de Jérusalem, dont les paroles étaient plus persuasives que celles d'Héraclius, n'avaient pu ranimer l'enthousiasme belliqueux des chrétiens. Si on en excepte Pierre de Courtenay, frère de Louis VII,

[1] Brompton est le premier qui ait raconté ces circonstances de l'ambassade d'Héraclius; un autre historien anglais, Henri Knigton, en a parlé aussi d'après Brompton (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

un comte de Troyes, un comte de Louvain, Philippe, comte de Flandre, un duc de Nevers, qui, dans ces époques malheureuses, visitèrent les saints lieux, les barons et les chevaliers de l'Occident ne songeaient plus à combattre pour l'héritage de Jésus-Christ. Le pape, affligé de l'abandon dans lequel on laissait les colonies chrétiennes de Syrie, et se confiant à la seule puissance de ses paroles, avait écrit à Saladin et à son frère Malek-Adhel, pour les conjurer de mettre un terme à l'effusion du sang et de rendre la liberté aux prisonniers chrétiens. On doit croire que le pontife employa ces moyens de persuasion, parce qu'il n'en avait pas d'autres. L'ardeur des croisades n'était point éteinte dans les esprits, mais, pour retrouver sa première énergie et se réveiller dans toute sa force, elle avait besoin de quelques événements extraordinaires, de quelques grandes calamités qui pussent émouvoir les cœurs et parler à l'imagination des peuples.

Quand le patriarche Héraclius revint à Jérusalem, toutes choses continuaient à marcher vers une rapide décadence. « Nous détestons le présent, écrivait alors l'archevêque de Tyr, et nous demeurons interdits devant l'avenir ; nos ennemis ont repris tous leurs avantages, et nous sommes arrivés à ce point, que nous ne pouvons supporter ni les maux ni les remèdes. » Après avoir prononcé ces paroles, l'historien du royaume de Jérusalem ne se sent plus le courage de poursuivre son récit, et laisse à d'autres le soin de raconter les calamités qu'il prévoit. Beaucoup d'auteurs contemporains ne manquent pas de rapporter ici les présages qui annoncèrent la fin des colonies chrétiennes, tels que des tremblements de terre, des éclipses de lune et de soleil, un vent *violent dont les quatre points du monde furent ébranlés*. Les hommes pieux voyaient aussi les signes de la ruine prochaine du royaume dans l'extrême licence des mœurs [1] et dans l'entier oubli de la morale évangélique. « L'ancien ennemi du genre humain, dit un historien de ce temps-là [2], portait partout son esprit de séduction, et régnait surtout à Jérusalem. Les autres nations qui avaient reçu de ce pays les lumières de la religion en recevaient alors

[1] Nous n'oserions donner place dans cette histoire au tableau que fait l'évêque d'Acre, Jacques de Vitri, de la corruption des mœurs dans la Palestine ; nous n'oserions pas non plus répéter ici ce que dit Bernard le Trésorier des liaisons scandaleuses entre le patriarche Héraclius et la fameuse Pâque de Rivery, femme d'un mercier de Naplouse, à laquelle ledit patriarche avait donné une *bonne maison de pierre à Jérusalem*, et qui *étoit aussi parée, quand elle alloit au moutier, que si c'eût été une impératrice, et avoit toujours devant elle six valets.*

[2] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

l'exemple de toutes les iniquités; aussi Jésus-Christ méprisa-t-il son héritage et permit-il que Saladin devînt la verge de sa colère. » Un signe non moins certain des révolutions et des calamités futures, c'est que les plus imprudents ou les plus pervers dirigeaient les affaires, qu'il n'y avait plus que faiblesse, impuissance, aveuglement dans la plupart des chefs, et qu'il ne restait plus pour gouverner le royaume que les princes et les rois des mauvais jours.

Le malheureux Baudouin avait entièrement perdu les facultés du corps et de l'esprit, et, tourmenté par l'excès des douleurs, il ne songeait plus qu'à mourir. Tandis que l'approche de son trépas remplissait son palais de deuil, tous les partis se disputaient l'autorité suprême, et ne laissaient pas un moment de repos à ce royaume qu'ils voulaient gouverner. Dès que le monarque eut fermé les yeux, le mal ne fit que s'accroître et la discorde ne connut plus de frein. Le comte de Tripoli voulait conserver les rênes de l'État comme régent du royaume ; Sibille voulait donner le sceptre à son époux. Au milieu de ces dissensions, Baudouin V, faible et fragile espoir du peuple chrétien, mourut subitement. On déposa ses restes dans le lieu où reposaient les cendres de Godefroy, et sa tombe fut la dernière tombe royale placée au pied du Calvaire.

Quand le jeune roi eut été enseveli, le comte de Tripoli rassembla les barons du royaume à Naplouse. Le patriarche et le grand maître du Temple restèrent à Jérusalem, et dirent à la comtesse de Joppé, femme de Lusignan, qu'ils la *couronneraient malgré tous ceux du pays*[1]. D'après leur conseil, Sibille fit dire aux barons réunis à Naplouse de venir à son couronnement; mais ceux-ci refusèrent, alléguant les conventions faites et les serments prêtés au *temps du roi lépreux*. Le patriarche et le grand maître du Temple renvoyèrent les messagers des barons, en disant qu'ils *ne tiendraient ni foi ni serments et qu'ils couronneraient la dame*. Alors furent fermées les portes de la cité, et Sibille se rendit à l'église du Saint-Sépulcre, pour la cérémonie du couronnement. Le patriarche, ayant pris au trésor deux couronnes, en mit une sur l'autel, et plaça l'autre sur le front de la comtesse de Joppé. Quand la comtesse eut été couronnée, le patriarche lui dit : « Dame, vous êtes femme ; il convient que vous « ayez avec vous un homme qui vous aide à gouverner. Prenez cette

1 Nous n'avons plus d'autre guide, dans cette partie de notre histoire, que Bernard le Trésorier

« couronne, et la donnez à tel homme qui puisse aider au gouverne-« ment du royaume. » Elle prit la couronne, et, appelant son seigneur qui était devant elle, elle lui dit : « Sire, avancez et recevez « cette couronne ; car je ne saurais comment la mieux placer. » Guy s'agenouilla, et elle lui mit la couronne sur la tête ; ainsi il fut roi et elle fut reine. La nouvelle de ce couronnement, étant parvenue à Naplouse, répandit la désolation parmi les barons. Baudouin de Ramla, un des premiers seigneurs du royaume, fut plus affligé que tous les autres, et dit à ses compagnons que *le pays était perdu et qu'il s'en irait;* car il ne voulait pas encourir le reproche et le blâme d'avoir assisté à sa perte. Le comte de Tripoli conjura Baudouin de Ramla de prendre pitié du peuple chrétien et de rester avec les autres barons pour sauver le royaume en péril. « Nous avons ici, ajouta Raymond, le jeune Homfroi de Thoron, mari d'Isabelle, seconde fille d'Amaury ; nous irons à Jérusalem, et nous le couronnerons, car nous avons pour nous toute la baronnie du pays. Quant aux Sarrasins ils ne nous troubleront point, et nous aideront, s'il le faut, car j'ai une trêve avec eux. » Ainsi les barons s'accordèrent tous, et s'engagèrent à couronner Homfroi dès le lendemain. Mais Homfroi, qui touchait à peine à sa quinzième année, apprenant qu'on voulait le faire roi, pensa à la peine qu'il lui faudrait prendre et au mal qu'il pourrait en souffrir ; il courut à Jérusalem, et se jeta aux pieds de Sibille, en lui disant qu'il préférait le repos et la vie à la couronne qu'on voulait lui donner. On sut bientôt à Naplouse qu'Homfroi s'était enfui à Jérusalem. Alors les barons *furent très-dolents, et ne surent que faire;* la plupart crurent qu'ils ne pouvaient sans blâme *renier* le roi qui venait d'être couronné et vinrent lui rendre hommage, chacun pour son fief et sa terre. Baudouin de Ramla ne voulut point tenir de terres du roi Guy, et se retira à Antioche, ce qui fut grand dommage pour les chrétiens et un sujet de joie pour les infidèles, dont il était redouté. Le comte de Tripoli alla s'enfermer dans la ville de Tibériade, qui lui appartenait du chef de sa femme, et fit demander des secours à Saladin, dans le cas où Lusignan viendrait l'attaquer.

Au temps de Baudouin le Lépreux, on avait fait avec Saladin une trêve qui durait encore. Cette trêve, dans les circonstances dont nous venons de parler, était comme le salut du royaume. Chose digne de remarque, les musulmans respectèrent la foi jurée, et ce fut du côté

des chrétiens que vint le signal d'une nouvelle guerre. Dans cette année 1186, Renaud de Châtillon, toujours entraîné par son caractère ardent, attaqua et dépouilla en pleine paix une riche caravane musulmane qui passait près de Carac. A cette nouvelle, Saladin, transporté de colère, jura de venger la violation des traités et l'outrage fait à l'islamisme. Il adressa une circulaire à ses émirs, à ses alliés; tous les musulmans en état de porter les armes, en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie, furent appelés à la guerre sacrée. Après ces préparatifs, le sultan quitta Damas au mois de mars 1187, pour protéger la caravane qui se rendait du nord de la Syrie à la Mecque et à Médine, et, traversant l'Arabie Pétrée, il vint avec toute son armée assiéger Renaud de Châtillon dans Carac.

Pendant que ce siége se poussait avec vigueur, une partie de la cavalerie musulmane, sous les ordres d'Aphdal, fils de Saladin, passa le Jourdain et s'avança dans la Galilée [1]. Lorsqu'il approchait de Nazareth, tout le peuple des campagnes accourut dans la ville en criant : *Voilà les Turcs! voilà les Turcs!* Des crieurs publics parcouraient la cité en répétant à haute voix : *hommes de Nazareth, armez-vous pour défendre la ville du vrai Nazaréen.* Les templiers et les hospitaliers, qui purent être avertis du danger, accoururent couverts de leurs armes et prêts au combat. Il se rassembla ainsi jusqu'à cent trente chevaliers, auxquels se réunirent trois ou quatre cents hommes de pied. Cette troupe intrépide n'hésita point à marcher au-devant des cavaliers turcs, dont le nombre s'élevait à sept mille. Les soldats de la croix se précipitèrent les premiers au combat [2]. Les chroniques du temps, en célébrant la bravoure des chevaliers chrétiens, ont raconté des prodiges qu'on a peine à croire; elles s'arrêtent surtout à nous décrire la mort glorieuse de Jacques de Maillé, maréchal du Temple. Cet indomptable défenseur du Christ, monté sur un cheval blanc, restait seul debout, et combattait parmi des monceaux de morts. Quoiqu'il fût assailli de toutes parts, il refusait de se rendre. Le cheval qu'il montait, épuisé de fatigue, s'abattit et l'entraîna dans sa chute. Aussitôt l'intrépide chevalier se relève,

[1] Bernard le Trésorier rapporte que le fils de Saladin n'était entré sur le territoire des chrétiens que d'après une convention faite avec le comte de Tibériade, ce qui nous a paru peu vraisemblable.

[2] M. Gillot, dans ses Lettres sur la Galilée, croit avoir reconnu le théâtre de ce combat héroïque au village d'*El-Maed*, à une heure vers l'est-nord-est de Nazareth. C'est une étroite vallée entre des collines pierreuses et nues; le plus fort de l'action avait eu lieu dans une aire où l'on bat le blé. M. Gillot a retrouvé jusqu'à cette partie du théâtre du combat. (*Correspondance d'Orient*, t. V.)

et, la lance à la main, couvert de sang et de poussière, tout hérissé de flèches, se précipite dans les rangs ennemis; enfin il tombe percé de coups, et combat encore. Les musulmans le prirent pour saint George, que les chrétiens croyaient voir descendre du ciel au milieu de leurs batailles. Après sa mort, les Turcs, qu'un historien appelle *des enfants de Babylone et de Sodome*, s'approchèrent avec respect de son corps meurtri de mille blessures; ils essuyaient son sang, se partageaient les lambeaux de ses habits, les débris de ses armes, et, dans leur brutale ivresse, lui témoignaient leur admiration par des actions d'une bizarrerie qui ferait aujourd'hui rougir la pudeur.

Le grand maître du Temple et deux de ses chevaliers échappèrent seuls au carnage. Ce combat eut lieu le premier jour de mai. Tous les chrétiens furent dans l'affliction. Le roi de Jérusalem, qui avait le projet de faire la guerre au comte de Tripoli, ne songea plus qu'à s'en rapprocher, et sentit le besoin d'agir par ses conseils; de son côté, Raymond jura d'oublier ses propres injures, et se rendit à Jérusalem. Guy de Lusignan vint au-devant de lui, et le reçut avec les témoignages d'une sincère affection. Les deux princes s'embrassèrent à la vue de tout le peuple, et promirent de combattre ensemble jusqu'à la mort pour l'héritage de Jésus-Christ.

Chaque jour, il arrivait de nouveaux renforts à l'armée de Saladin. Le sultan promettait déjà les dépouilles des chrétiens aux familles musulmanes chassées de la Palestine, il distribuait les villes et les terres aux plus braves de ses émirs; le calife de Bagdad et tous les fidèles qui reconnaissaient son empire spirituel, depuis le Korasan jusqu'aux rivages du Nil, adressaient au ciel des prières pour ses armées et pour la conquête de Jérusalem. Vers les premiers jours de juin, Saladin traversa le fleuve, et s'avança vers Tibériade avec une armée de quatre-vingt mille hommes.

Guy de Lusignan, le comte de Tripoli et les principaux des barons s'étaient rassemblés à Jérusalem, pour délibérer sur les dangers du royaume. On arrêta que toutes les forces des chrétiens se réuniraient pour se porter dans les lieux menacés. Il fut résolu aussi dans cette assemblée qu'on emploierait à la défense de la terre sainte les trésors que le roi Henri II avait envoyés à Jérusalem et qui étaient gardés par la maison du Temple; le conseil des barons décida en outre que les armes d'Angleterre seraient représentées sur les drapeaux de l'armée chrétienne. On n'oublia point le bois de la vraie croix,

qui reparaissait toujours dans les grands périls. Le signe du salut fut porté en procession hors de la ville, et remis par le patriarche aux évêques chargés de le porter à l'armée. De tristes pressentiments se mêlaient à cette cérémonie, et beaucoup de gens croyaient, d'après certaines prédictions, que la croix véritable ne rentrerait plus à Jérusalem.

Tous les hommes en état de porter les armes s'étaient rendus à la plaine de Séphouri [1]. Les forteresses du royaume restaient sans garnisons, et dans les villes on ne voyait plus que des femmes et des enfants. Le prince d'Antioche avait envoyé à l'armée chrétienne cinquante chevaliers commandés par son fils; il était venu des guerriers de toutes les villes du comté de Tripoli. Les pèlerins qui se trouvaient alors dans la terre sainte, les équipages des navires chrétiens arrivés d'Occident, avaient accouru pour défendre la terre de Jésus-Christ. L'armée se composait ainsi de plus de cinquante mille combattants. Bientôt on apprit que Saladin était entré dans Tibériade [2] et que les musulmans assiégeaient la citadelle où s'était réfugiée la femme du comte de Tripoli. Un grand conseil s'assembla pour savoir si on devait aller au secours de la ville tombée entre les mains des infidèles. Tous les chefs donnèrent leur avis. Quand le tour de Raymond arriva, il s'exprima ainsi :

« Tibériade [3] est ma ville; ma femme est dans la citadelle; per-
« sonne n'a donc plus à perdre que moi dans cette affaire; personne
« n'est plus intéressé à secourir Tibériade et ceux qui l'habitent.

[1] Séphouri, Sepphoris ou Séphorie, l'ancienne *Diocésarée*, était une des principales villes de la Galilée au temps des Romains: elle fut la patrie de Joachim, père de la Vierge; il ne reste plus que son emplacement couvert de ruines. Un misérable village, que les habitants appellent *Saphoreh*, est situé à un mille au-dessous de l'ancienne cité. On trouve au sud-est une fontaine qui jaillit de la terre et murmure dans un lit pierreux. Kléber, avant d'aller rejoindre Junot dans la plaine de Loubi, campa auprès de la fontaine de Séphouri, comme y avaient campé, six siècles auparavant les guerriers de la croix. La même fontaine désaltéra au même lieu le vaincu de Tibériade et le vainqueur d'Héliopolis (*Correspondance d'Orient*, t. V).

[2] Tibériade s'élève sur la rive occidentale du lac ou de la mer de Galilée; elle a la forme d'un carré long; ses murailles, bâties par les croisés, ont été reconstruites par le cheik Daher, vers le milieu du siècle dernier. M. Baptistin Poujoulat, le frère de mon compagnon de voyage en Orient, qui se trouvait à Tibériade au mois de septembre 1837, nous a écrit une lettre d'où nous tirons le passage suivant : « Tibériade ne m'a offert qu'un amas de décombres. Le 1er janvier 1837, un « quart d'heure avant le coucher du soleil, le sol galiléen fut ébranlé par un tremblement de terre, « et les villes de Saphet, de Tibériade, plusieurs villages du pays, furent bouleversés, et des popu- « lations entières disparurent sous les débris... Je n'ai pu trouver à Tibériade aucun abri pour y « dormir, et j'ai passé la nuit couché sur la rive droite du lac de Génésareth. »

[3] Ce discours de Raymond est rapporté à peu près de même par Raoul Coggeshale et par Bernard le Trésorier.

« Malheur à nous tous, cependant, si nous entraînons cette multitude « d'hommes et de chevaux dans des solitudes arides, où ils seront dé- « vorés par la soif, par la faim et par l'ardeur de la saison ! Vous savez « que dans le lieu même où nous sommes, notre armée a de la peine à « soutenir les feux d'un soleil brûlant et que sans le voisinage des « eaux elle périrait ; d'un autre côté, vous savez aussi que nos enne- « mis ne peuvent venir jusqu'à nous, sans perdre un grand nombre « d'hommes par le manque d'eau et la chaleur. Restez donc près des « eaux, dans un lieu où les vivres ne vous manquent pas. Il est cer- « tain que les Sarrasins, tout enflés d'orgueil après une ville prise, « n'iront ni à droite ni à gauche, mais traverseront le pays désert « qui nous sépare, pour venir droit à nous et nous provoquer au com- « bat. Alors notre peuple, ne manquant de rien, ayant de l'eau et « des vivres en abondance, sortira de ses retranchements avec joie, « et se précipitera au-devant d'un ennemi que la soif et la faim au- « ront à moitié vaincu ; alors nous et nos chevaux nous serons dispos « et agiles ; alors, protégés par la croix vivifiante, nous combattrons « avec avantage cette nation incrédule, qui sera épuisée de fatigue « et qui n'aura aucun refuge. Les ennemis de Jésus-Christ succom- « beront ainsi dans leurs agressions imprudentes, et avant qu'ils « puissent regagner le Jourdain ou la mer de Tibériade, périront « tous, je vous le jure, par la soif et par le glaive, ou tomberont « vivants entre nos mains. Pour nous, s'il nous arrive quelque mal- « heur, si nous sommes obligés de fuir (que Dieu éloigne de nous « cette honte !), nous ne resterons point sans secours ni sans asile. « Pour toutes ces raisons, je suis d'avis que vous laissiez perdre « Tibériade, afin que le royaume ne soit pas perdu. »

Les écrivains arabes qui parlent de cette délibération des chefs de l'armée chrétienne, reproduisent exactement le sens et l'esprit du discours prononcé par Raymond. Dans l'histoire orientale [1], appelée les deux *Jardins*, nous voyons que Saladin, de son côté, avait fait assembler le conseil des émirs et que l'on était convenu d'en venir aux mains avec l'armée chrétienne. Le sultan était de cet avis, par la raison que les chrétiens avaient peu de choses à gagner dans une victoire et tout à perdre dans une défaite. Ainsi le comte de Tripoli avait pénétré habilement le plan de campagne de Saladin, et propo-

[1] Voyez les Extraits des auteurs arabes à l'année 1187 (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

sait le moyen le plus propre à déjouer les desseins de l'ennemi : il trouva néanmoins des contradicteurs. Le grand maître des templiers voyait encore le *poil du loup* dans le discours de Raymond. Renaud de Châtillon lui reprochait d'exagérer le nombre des musulmans. « Que nous fait le nombre de nos ennemis? ajoutait-il. Ne-sait-on pas que la quantité de bois ne nuit pas au feu ?» Malgré cette opposition dictée par la haine, les chefs reconnurent que le comte de Tripoli avait dit la vérité. Le roi Guy décida qu'on ne quitterait point Séphouri; mais, lorsque ce prince se trouva seul dans sa tente, le grand maître du Temple revint et lui dit : « Ne suivez pas le conseil d'un traître; vous êtes roi depuis peu de temps, et vous avez une grande armée : quelle honte pour vous, si vous commencez votre règne en laissant perdre une cité chrétienne! Pour nous autres templiers, sachez que nous mettrons bas nos blancs manteaux et que nous vendrons tout ce que nous avons, plutôt que de souffrir l'opprobre qu'on veut faire subir au peuple de Jésus-Christ. Sire, faites donc crier par tout le camp que chacun se tienne prêt à partir et que la vraie croix précède l'armée. » Le faible Guy de Lusignan ne put résister aux paroles du grand maître; il avait déjà donné plusieurs ordres opposés, il donna celui de marcher à l'ennemi. Pour la première fois, le roi de Jérusalem se fit obéir, et ce fut pour la ruine des chrétiens.

« L'armée sortit de son camp de Séphouri dans la matinée du « 3 juillet. Le comte de Tripoli marchait en tête avec ses troupes; à « la droite et à la gauche de l'armée se trouvaient plusieurs corps « commandés par les barons et seigneurs de la terre sainte; au « centre, s'avançaient la vraie croix, confiée à la garde d'une troupe « d'élite, et le roi de Jérusalem entouré de ses braves chevaliers; les « frères du Temple et de l'Hôpital formaient l'arrière-garde de l'ar- « mée. Les chrétiens, marchant droit à Tibériade, arrivèrent à un « village, ou cazal appelé *Marescalcia* [1], situé à trois milles de la « cité. Là, ils rencontrèrent les Sarrasins, et commencèrent à souffrir « de la soif et de la chaleur. Comme il fallait franchir des défilés « étroits et des lieux couverts de rochers pour arriver à la mer de « Galilée, le comte de Tripoli fit dire au roi de se hâter et de traver- « ser le village sans s'arrêter, afin de pouvoir atteindre les bords du

[1] Le nom de *Marescalcia* avait été sans doute donné par des chrétiens à un *cazal* ou village qui appartenait au *maréchal* du Temple ou de l'Hôpital. Le village de Loubi est tout ce qui reste sur le chemin que durent parcourir les chrétiens.

« lac. Lusignan répondit qu'il allait suivre le comte. Cependant les « Turcs se précipitèrent tout à coup sur les derrières de l'armée, de « telle manière que les templiers et les hospitaliers en furent ébran- « lés[1]. Alors le roi, n'osant plus avancer et ne sachant plus que faire, « donna l'ordre de planter les tentes. On l'entendit en même temps « s'écrier : *Hélas! hélas! tout est fini pour nous; nous sommes tous « morts, et le royaume est perdu!* On lui obéit avec désespoir. Quelle « nuit l'armée allait passer en ce lieu! Les enfants d'Ésaü (les Turcs) « se pressèrent en foule autour du peuple de Dieu, et mirent le feu « à la plaine, couverte d'herbes sèches et de bruyères; les chrétiens « furent toute la nuit tourmentés par la flamme et la fumée, par une « nuée de flèches, par la faim et la soif. Le lendemain, au lever du « jour, le sultan sortit de Tibériade, et vint offrir le combat à l'armée « chrétienne. Les bataillons de la croix s'apprêtaient à traverser les « défilés et les hauteurs escarpées qui les séparaient de la mer de « Galilée; car, disaient-ils, nous trouverons de l'eau et nous pourrons « nous servir de nos épées. Déjà l'avant-garde du comte Raymond « se dirigeait vers une colline[2] que les Turcs avaient commencé à « occuper. Quand tous les corps furent rangés en bataille et prêts à « marcher, on s'attendait que les gens de pied écarteraient l'ennemi « en lançant des javelots : ainsi l'exigeaient l'ordre et la discipline; « les gens de pied devaient défendre les chevaliers contre les archers « ennemis, et les chevaliers devaient protéger avec leurs lances les « gens de pied; cette règle de salut ne fut point suivie. A l'approche « des Sarrasins, l'infanterie chrétienne se forma en coin, et courut « pour gagner le sommet de la colline, abandonnant le reste de l'ar-

[1] Les chrétiens, d'après les auteurs arabes, partirent de Séphouri le 3 juillet. Voici le récit d'Emmad-Eddin, témoin oculaire. « Les Francs s'étaient dirigés vers Tibériade, semblables à des montagnes en mouvement ou aux flots d'une mer agitée; le sultan se plaça devant eux, ayant le lac de Tibériade derrière lui. En ce moment la chaleur du jour était brûlante; l'ennemi paraissait accablé, il souffrait de la disette d'eau, car la cavalerie musulmane, répandue sur les deux ailes, lui fermait l'approche du lac. Le sultan veilla toute la nuit et ordonna aux archers de remplir leurs carquois. Il fit distribuer quatre cents charges de flèches... En vain les Francs firent les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage vers les eaux; ils avaient bu toute l'eau des outres, ils avaient mis à sec leurs vases lorsque la nuit survint. Cependant, ils ne se laissèrent point abattre, et ils se dirent entre eux : Demain nous trouverons de l'eau avec nos épées. »

[2] Le versant méridional formé par la chaîne des hauteurs dont la colline d'Hitin ou la montagne des Béatitudes est la plus culminante, voilà le champ de bataille de Tibériade. C'est un vaste plateau couvert d'une pâle verdure, ayant la couleur des sites de la campagne de Rome, situé entre trois vallées, celle de Batouf à l'ouest, celle d'Hitin au nord, celle de Hama au sud-est. Ce plateau est d'un côté à trois lieues du Thabor, de l'autre à une heure du lac de Tibériade. Le lieu précis où fut livrée la bataille a pour bornes, les cornes d'Hitin au nord, la colline de la *Multiplication des*

« mée [1]. Le roi, les évêques et les principaux chefs, voyant les fantassins s'éloigner, leur envoyèrent dire de revenir pour défendre la vraie croix et l'étendard de Jésus. Nous ne pouvons y aller, répondirent-ils, parce que nous sommes accablés par la soif et que nous n'avons plus la force de combattre. On leur envoya un nouveau message, et ils refusèrent encore de venir, parce qu'ils n'en pouvaient plus. Les frères du Temple et de l'Hôpital et tous ceux de l'arrière-garde se battaient vigoureusement, sans pouvoir prendre le moindre avantage sur les ennemis, dont le nombre s'accroissait d'heure en heure et qui semaient partout la mort avec leurs flèches. Accablés par la multitude des Sarrasins, ils appelèrent le roi à leur secours, disant qu'ils ne pouvaient plus soutenir le poids du combat. Mais le roi, voyant que les gens de pied ne voulaient pas revenir et que lui-même par là restait sans défense contre les archers turcs, s'abandonna à la grâce de Dieu, et fit de nouveau déployer les tentes pour arrêter, s'il se pouvait, les charges impétueuses de l'ennemi. Les bataillons quittèrent leurs rangs et revinrent autour de la vraie croix, confondus et mêlés ensemble. Lorsque le comte de Tripoli s'aperçut que le roi, les templiers, les hospitaliers et toute l'armée chrétienne ne présentaient plus qu'une multitude confuse ; lorsqu'il reconnut qu'une nuée de barbares se portait de tous les côtés et qu'il se trouvait séparé des autres corps, il s'ouvrit un chemin à travers les rangs ennemis, et se retira avec son avant-garde. De moment en moment il arrivait des milliers de Sarrasins qui accablaient les chrétiens avec leurs flèches. L'évêque d'Accon, qui portait la croix du Sauveur, reçut une blessure mortelle, et laissa le bois sacré à l'évêque de Lidda. Alors les gens de pied qui avaient fui sur la colline virent s'avancer contre eux les Sarrasins,

pains au nord-est, les rives escarpées du lac à l'est, et le village de Loubi au midi (*Correspondance d'Orient*, t. V, lett. CXXXV).

[1] Ibn-Alatir raconte ainsi la seconde journée de cette bataille si malheureuse pour les chrétiens : « Le samedi matin, les musulmans sortirent de leur camp en ordre de bataille ; les Francs s'avançaient aussi, mais affaiblis par la soif qui les tourmentait. Les flèches firent un grand ravage parmi les cavaliers chrétiens ; l'infanterie des Francs s'était ébranlée pour se porter vers le lac et y faire de l'eau. Aussitôt, Saladin courut se placer sur son passage ; bientôt il n'y eut plus pour les chrétiens d'espoir de salut. Le comte de Tripoli essaya de se frayer un chemin ; Taki-Eddin, neveu du sultan, fit ouvrir les rangs, et le comte put échapper. L'armée chrétienne était alors dans une situation horrible : on avait mis le feu aux bruyères de la plaine où elle se trouvait ; la fumée, la chaleur de l'incendie, celle du jour, celle du combat, tout concourait à accabler les Francs. Poussés par le désespoir, ils attaquèrent les musulmans avec une grande impétuosité ; enfin, ils furent entourés de toutes parts et repoussés jusqu'à une colline voisine du village d'Hitin ; là ils essayèrent de dresser quelques tentes et de se défendre. Tout l'effort du combat se porta de ce côté. »

« et furent tous tués ou faits prisonniers. Balian de Naplouse et ceux « qui purent échapper à la mort passèrent, pour s'enfuir, sur un pont « de cadavres. Toute l'armée des Turcs accourut au lieu où se trou- « vaient le bois de la vraie croix et le roi de Jérusalem. Il est plus « facile de s'exprimer par des sanglots et de pleurer à chaudes larmes « que de raconter en détail ce qui se passa à la fin de cette journée. « La vraie croix fut prise [1] avec l'évêque de Lidda et tous ceux qui « la défendaient ; le roi, son frère, le marquis de Montferrat, tom- « bèrent entre les mains de l'ennemi ; tous les templiers et hospita- « liers furent tués ou faits prisonniers. Ainsi Dieu humilia son peuple, « et versa sur lui jusqu'à la lie le calice de sa colère. »

Ce qu'on vient de lire est le récit abrégé d'un pèlerin, Raoul Coggeshale, qui assistait à cette bataille et fut témoin des derniers malheurs du peuple chrétien. Toutes les circonstances de cette narration se trouvent répétées dans les historiens arabes : ce qui prouve qu'elle est exacte et conforme à la vérité. Ibn-Alatir et Emmad-Eddin disent de même que la croix du Sauveur fut prise avant le roi et que les derniers combats de cette terrible journée eurent lieu sur la montagne ou la colline d'Hitin. La colline d'Hitin ou la montagne des *Béatitudes*, est celle où Jésus venait souvent avec ses disciples ; c'est là que le Rédempteur prononça ces divines paroles : *Beati pauperes !... Beati qui esuriunt !...* Ainsi la croix de notre salut fut perdue dans un lieu qu'aimait à fréquenter le Christ et sur la colline même où il choisit ses apôtres. L'historien arabe Emmad-Eddin rapporte comment le roi fut pris, et répète ce qu'il avait entendu raconter au fils de Saladin : « J'étais auprès de mon père, disait le jeune prince. « Quand le roi des Francs se fut retiré sur la hauteur, les braves qui « étaient autour de lui fondirent sur nous, et repoussèrent les musul- « mans jusqu'au bas de la colline. Je regardai alors mon père, et je « vis que son visage était triste. *Faites mentir le diable!* cria-t-il à « ses guerriers en se prenant la barbe. A ces mots, notre armée se « précipita sur l'ennemi, et lui fit regagner le haut de la montagne. « Je m'écriai alors plein de joie : *Ils fuient! ils fuient!* Mais les

[1] Voici comment l'historien arabe, Emmad-Eddin, raconte la prise de la croix : « La grande croix fut prise avant le roi, et beaucoup d'*impies* se firent tuer autour d'elle. Quand on la tenait levée, les *infidèles* fléchissaient le genou et inclinaient la tête. Ils l'avaient enrichie d'or et de pierreries ; ils la portaient les jours de grande solennité, et regardaient comme leur premier devoir de la défendre dans les combats. La captivité de cette croix leur fut plus douloureuse que la captivité de leur roi. »

« Francs revinrent à la charge et s'avancèrent de nouveau vers le bas « de la colline. Je m'écriai encore : *Ils fuient! ils fuient!* Alors mon « père me regarda et me dit : *Tais-toi, ils ne seront vraiment vain-« cus que lorsque le pavillon du roi tombera.* Or, il finissait à peine « de parler, que le pavillon tomba. Aussitôt mon père descendit de « cheval, se prosterna devant Dieu, et lui rendit grâces en versant « des larmes de joie. »

Raymond, après la bataille, s'enfuit à Tripoli, où, peu de temps après, il mourut de désespoir, accusé par les musulmans d'avoir violé les traités, et par les chrétiens d'avoir trahi sa religion et sa patrie[1]. Le fils du prince d'Antioche, Renaud de Sidon, le jeune comte de Tibériade, avec un petit nombre de soldats, suivirent Raymond dans sa fuite, et furent les seuls qui échappèrent au désastre de cette journée, si funeste au royaume de Jérusalem.

Les écrivains orientaux, en racontant la victoire des Turcs, ont célébré la bravoure et la constance que montrèrent dans cette journée les chevaliers francs, couverts de leurs cuirasses, faites d'anneaux de fer. Ces braves guerriers présentèrent d'abord une muraille impénétrable aux coups des ennemis ; mais, lorsque leurs chevaux tombèrent, épuisés par la fatigue ou blessés par les lances et les javelots, ils succombèrent eux-mêmes, accablés et vaincus par le poids de leurs propres armes. Un auteur arabe, secrétaire et compagnon de Saladin, qui fut présent à ce terrible combat, décrit le spectacle des collines et des vallées couvertes des traces du carnage. Il vit les drapeaux des chrétiens déchirés en lambeaux, souillés de poussière et de sang, des têtes séparées de leurs troncs, des bras, des jambes, des cadavres

[1] Plusieurs historiens chrétiens prétendent que Raymond servit la cause de Saladin. Aucun historien musulman ne partage cette opinion ; plusieurs d'entre eux parlent de Raymond comme du plus cruel ennemi des Sarrasins. Ibn-Alatir, dont on peut lire le récit au tome IV de la *Bibliothèque des Croisades*, dit formellement que le comte de Tripoli s'opposa à ce que les Francs marchassent vers Tibériade. Ce même historien, en parlant de la bataille de Tibériade, rapporte que le comte, s'apercevant de l'infériorité des guerriers francs, se précipita avec sa troupe sur ceux qui lui étaient opposés, et que Taki-Eddin, craignant son désespoir, fit ouvrir ses rangs et lui livra passage. Le comte s'étant échappé, les ennemis reprirent aussitôt leurs rangs.

M. Marin, dans son histoire de Saladin, a discuté ce point d'histoire, et les preuves qu'il produit ne laissent aucun doute sur la sincérité des intentions de Raymond. Aboulféda, dans la courte description qu'il donne de la journée d'Hitin, loue la valeur de Raymond, et dit qu'il mourut de la douleur que lui avait causée la défaite des chrétiens. Dans une lettre écrite par Saladin au calife de Bagdad, on trouve ces mots remarquables : *Aucun personnage connu d'entre les chrétiens ne put échapper, si ce n'est le comte* (de Tripoli), *que Dieu le maudisse! Dieu le fit mourir ensuite, et l'envoya du royaume de la mort aux enfers.* Cette lettre de Saladin, qui parle aussi de la prise de Jérusalem, nous a été conservée par Ebn-Khilcan, dans sa *Biographie des hommes illustres de l'islamisme.* On en trouvera un extrait dans la *Bibliothèque des Croisades.*

jetes pêle-mêle comme des pierres. Le même historien se plaît à exprimer la joie barbare qu'il éprouvait à cette vue, et parle des *parfums suaves*[1] qui s'exhalaient pour lui de ce vaste champ de mort. Un autre auteur musulman, qui traversa, un an après la bataille, la campagne de Tibériade et d'Hitin, y trouva encore les misérables débris d'une armée vaincue, entassés en monceaux et s'offrant de loin aux regards du voyageur. A chaque pas qu'on faisait dans la plaine, on foulait quelques ossements des soldats chrétiens; on en rencontrait jusque dans les vallées et sur les montagnes voisines, où ils avaient été transportés par les torrents et les animaux sauvages.

Après ce carnage horrible, on aurait dû croire qu'aucun soldat de la croix n'était tombé vivant entre les mains du vainqueur; mais, lorsqu'à la fin de cette sanglante journée on vit la foule des prisonniers, on aurait pu croire aussi que personne n'avait péri dans la mêlée. Les cordes des tentes ne pouvaient suffire à lier les guerriers échappés au glaive et condamnés à l'esclavage. On voyait jusqu'à quarante cavaliers attachés ensemble par un seul lien; deux cents, gardés par un seul homme. Enfin la multitude des captifs était si grande, qu'au rapport d'une chronique arabe, les musulmans victorieux ne trouvaient plus à les vendre et qu'un chevalier chrétien fut donné pour une chaussure.

Saladin fit dresser au milieu de son camp une tente où il reçut Guy de Lusignan et les principaux chefs de l'armée chrétienne, que la victoire venait de mettre entre ses mains. Il traita le roi des Francs avec bonté, et lui fit servir une boisson rafraîchie dans de la neige. Comme le monarque, après avoir bu, présentait la coupe à Renaud de Châtillon, qui se trouvait près de lui, le sultan l'arrêta, et lui dit : « Ce traître ne doit point boire en ma présence, car je ne veux pas « lui faire grâce. » S'adressant ensuite à Renaud, il lui fit les reproches les plus sanglants sur la violation des traités, et le menaça de la mort s'il n'embrassait la religion du prophète, qu'il avait outragé. Renaud de Châtillon répondit avec une noble fermeté, et brava les menaces de Saladin, qui le frappa de son sabre. Des soldats musulmans, au signal de leur maître, se jetèrent sur le prisonnier désarmé, et la tête d'un martyr de la croix alla tomber aux pieds du roi de Jérusalem.

[1] Ces expressions d'un auteur arabe rappellent le mot de Vitellius, qui disait que le cadavre d'un ennemi sent toujours bon.

Le lendemain le sultan fit amener les chevaliers du Temple et de Saint-Jean qui se trouvaient au nombre des prisonniers, et dit, en les voyant passer devant lui : « Je veux délivrer la terre de ces deux « races immondes. » Il fit grâce au grand maître des templiers, sans doute parce que ses conseils imprudents avaient livré l'armée chrétienne aux coups des musulmans. Un grand nombre d'émirs, de docteurs de la loi, entouraient le trône de Saladin ; le sultan permit à chacun d'eux de tuer un chevalier chrétien. Quelques-uns refusèrent de répandre le sang, et détournèrent leurs regards d'un spectacle odieux ; mais les autres s'armèrent du glaive et massacrèrent, sans pitié, des chevaliers couverts de chaînes, tandis que Saladin, assis sur son trône, applaudissait à cette horrible exécution. Les chevaliers reçurent avec joie la palme du martyre ; la plupart des prisonniers désiraient la mort ; plusieurs d'entre eux, quoiqu'ils n'appartinssent point aux ordres militaires, criaient à haute voix qu'ils étaient hospitaliers ou templiers ; et, comme s'ils eussent craint de manquer de bourreaux, on les voyait se presser à l'envi les uns des autres, pour tomber les premiers sous le glaive des infidèles. Gauthier Vinisauf raconte que, pendant les trois nuits qui suivirent le massacre des chevaliers chrétiens, un rayon miraculeux brilla sur les corps de ces martyrs.

Les musulmans, sur le champ de bataille, remercièrent leur prophète de la victoire qu'il venait d'accorder à leurs armes ; Saladin s'occupa ensuite de la mettre à profit. Maître de la citadelle de Tibériade, il renvoya la femme de Raymond à Tripoli, et bientôt la ville de Ptolémaïs le vit devant ses remparts. Cette ville, pleine de marchands et qui, dans la suite, soutint l'attaque des plus formidables armées de l'Occident pendant deux années, ne résista que deux jours à Saladin. La terreur qui précédait son armée ouvrit au sultan victorieux les portes de Naplouse, de Jéricho, de Ramla et d'un grand nombre d'autres villes qui restaient presque sans habitants. Les villes de Césarée, d'Arsur, de Joppé, de Beirouth, eurent le sort de Ptolémaïs, et virent flotter sur leurs murailles les étendards jaunes de Saladin. Sur les rivages de la mer, les seules villes de Tyr, de Tripoli, d'Ascalon, restaient encore aux chrétiens.

Saladin attaqua sans succès la ville de Tyr, et résolut d'attendre un moment plus favorable pour en recommencer le siége. Ascalon lui présentait une conquête plus importante, en assurant ses com-

munications avec l'Égypte. Cette ville fut assiégée par les musulmans; mais elle opposa d'abord à Saladin une résistance qu'il ne prévoyait point. Quand la brèche fut ouverte, le sultan fit proposer la paix; les habitants, dont le désespoir exaltait le courage, renvoyèrent les députés sans les entendre. Le roi de Jérusalem, que Saladin conduisait avec lui en triomphe, engagea lui-même les défenseurs d'Ascalon à ne pas compromettre le sort de leurs familles et celui des chrétiens par une défense inutile. Alors les principaux d'entre eux vinrent dans la tente du sultan : « Ce n'est point pour « nous, lui dirent-ils, que nous venons vous implorer, mais pour nos « femmes et nos enfants. Que nous importe une vie périssable? Nous « désirons un bien plus solide, et c'est la mort qui doit nous le pro-« curer. Dieu seul, maître des événements, vous a donné la victoire « sur les malheureux chrétiens; mais vous n'entrerez point dans « Ascalon si vous ne prenez pitié de nos familles, et si vous ne pro-« mettez de rendre la liberté au roi de Jérusalem. »

Saladin, touché de l'héroïsme des habitants d'Ascalon, accepta les conditions proposées. Un pareil dévouement méritait de racheter un prince plus habile et plus digne de l'amour de ses sujets que Guy de Lusignan. Au reste, Saladin ne consentit à briser les fers du monarque captif qu'après le délai d'une année.

Le moment était venu où Jérusalem devait tomber de nouveau au pouvoir des infidèles. Tous les musulmans imploraient Mahomet pour ce dernier triomphe des armes de Saladin. Après avoir pris Gaza et plusieurs forteresses du voisinage, le sultan rassembla son armée et marcha vers la ville sainte. Une reine en pleurs, les enfants des guerriers morts à la bataille de Tibériade, quelques soldats fugitifs, quelques pèlerins venus de l'Occident, étaient les seuls gardiens du saint sépulcre. Un grand nombre de familles chrétiennes qui avaient quitté les provinces dévastées de la Palestine, remplissaient la capitale, et, bien loin d'apporter des secours, ne faisaient qu'augmenter le trouble et la consternation qui régnaient dans la ville.

Lorsque Saladin s'approcha de la cité sainte, il fit venir auprès de lui les principaux des habitants, et leur dit : « Je sais, comme vous, « que Jérusalem est la maison de Dieu; je ne veux point la profaner « par l'effusion du sang; abandonnez ses murailles, et je vous livre-« rai une partie de mes trésors, je vous donnerai autant de terres que « vous pourrez en cultiver. — Nous ne pouvons, lui répondirent-ils,

« vous céder une ville où notre Dieu est mort; nous pouvons encore « moins vous la vendre. » Saladin, irrité de leur refus, jura sur le Coran de renverser les tours et les remparts de Jérusalem, et de venger la mort des musulmans égorgés par les compagnons et les soldats de Godefroy de Bouillon.

Au moment où Saladin parlait aux députés de Jérusalem, une éclipse de soleil couvrit tout à coup le ciel de ténèbres, et parut comme un présage sinistre pour les chrétiens. Cependant les habitants, encouragés par le clergé, se préparaient à défendre la ville; ils avaient choisi pour leur chef Baléan d'Ibelin, qui s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Ce vieux guerrier, dont l'expérience et les vertus inspiraient la confiance et le respect, s'occupa de faire réparer les fortifications de la place et de former à la discipline les nouveaux défenseurs de Jérusalem. Comme il manquait d'officiers, il créa cinquante chevaliers parmi les bourgeois de la ville; tous les chrétiens en état de combattre prirent les armes et jurèrent de verser leur sang pour la cause de Jésus-Christ. On n'avait point d'argent pour payer les frais de la guerre, mais tous les moyens d'en trouver parurent légitimes au milieu du danger qui menaçait la cité de Dieu. On dépouilla les églises, et le peuple, effrayé de l'approche de Saladin, vit, sans scandale, convertir en monnaie[1] le métal précieux qui couvrait la chapelle du Saint-Sépulcre.

Bientôt les étendards de Saladin flottèrent sur les hauteurs d'Emmaüs; l'armée musulmane vint asseoir son camp aux lieux mêmes où Godefroy, Tancrède et les deux Robert avaient déployé leurs tentes lorsqu'ils attaquèrent la ville sainte. Les assiégés opposèrent d'abord une vive résistance, et firent de fréquentes sorties, dans lesquelles on les voyait tenir d'une main la lance ou l'épée, et de l'autre une pelle, avec laquelle ils jetaient de la poussière aux musulmans. Un grand nombre de chrétiens reçurent alors la palme du martyre, et montèrent, disent les historiens, dans la Jérusalem céleste. Plusieurs musulmans, tombés sous le glaive de leurs ennemis, allèrent habiter les rivages *du fleuve qui arrose le Paradis*.

[1187.] Saladin, après avoir campé quelques jours à l'occident de la ville, dirigea ses attaques vers le nord, et fit miner les remparts

[1] Ibn-Alatir et Emmad-Eddin parmi les historiens arabes, Bernard le Trésorier et Raoul Coggeshale parmi les auteurs chrétiens, sont ceux qui ont donné le plus de détails sur le siége de Jérusalem (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

qui s'étendent depuis la porte de Josaphat jusqu'à celle de Saint-Étienne. Les plus braves des chrétiens sortirent de la place, et s'efforcèrent de détruire les machines et les travaux des assiégeants; ils s'encourageaient les uns les autres, en répétant ces mots de l'Écriture : *Un seul de nous fera fuir dix infidèles, et dix en mettront en fuite dix mille.* Ils firent des prodiges de valeur, mais ne purent interrompre les progrès du siége. Repoussés par les musulmans, ils rentrèrent dans la ville, où leur retour porta le découragement et l'effroi. Les tours et les remparts étaient prêts à s'écrouler au premier signal d'un assaut général. Alors le désespoir s'empara des habitants, qui ne trouvèrent plus pour leur défense que des larmes et des prières. Les soldats couraient aux églises au lieu de voler aux armes; la promesse de cent pièces d'or ne pouvait les retenir pendant une nuit sur les remparts menacés. Le clergé faisait des processions dans les rues pour invoquer la protection du ciel. Les uns se frappaient la poitrine avec des pierres; les autres se déchiraient le corps avec des cilices, en criant *Miséricorde!* On n'entendait que des gémissements dans Jérusalem; mais *notre sir Jésus-Christ*, dit une vieille chronique, *ne les voloit ouïr, car la luxure et l'impureté qui en la Cisté estoient, ne laissoient monter oraison ni prière devant Dieu.* Le désespoir des habitants leur inspirait à la fois mille projets contraires. Tantôt ils prenaient la résolution de sortir de la ville et de chercher une mort glorieuse dans les rangs des infidèles, tantôt ils mettaient leur dernière espérance dans la clémence de Saladin.

Au milieu du trouble et de l'agitation générale, les chrétiens grecs et syriens, et les chrétiens melchites, supportaient avec peine l'autorité des Latins, et les accusaient des malheurs de la guerre. On découvrit un complot qu'ils avaient formé pour livrer Jérusalem aux musulmans[1]; cette découverte redoubla les alarmes, et détermina les principaux de la ville à demander une capitulation à Saladin. Accompagnés de Baléan d'Ibelin, ils vinrent proposer au sultan de lui rendre la place aux conditions qu'il avait lui-même imposées avant le siége. Mais Saladin se rappela qu'il avait fait le serment de prendre la ville d'assaut et de passer au fil de l'épée tous les habitants. Il renvoya les députés sans leur donner aucune espérance; Baléan d'Ibelin revint

[1] Ce fait est rapporté par l'auteur arabe de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie.* Cet auteur était lui-même chrétien, mais du rite jacobite; rien n'est plus curieux que le ton d'indifférence avec lequel il raconte cette perfidie. (Voyez t. IV de la *Bibliothèque des Croisades.*)

plusieurs fois, renouvela ses supplications et ses prières, et trouva toujours Saladin inexorable. Un jour que les députés chrétiens le conjuraient vivement d'accepter leur capitulation, se tournant vers la place et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles : « Comment voulez-vous, leur dit-il, que j'accorde des conditions pour « une ville prise? »

Cependant les musulmans furent repoussés. Alors Baléan, ranimé par les succès que venaient d'obtenir les chrétiens, répondit au sultan : « Vous voyez que Jérusalem ne manque pas de défenseurs; « si nous ne pouvons obtenir de vous aucune miséricorde, nous pren- « drons une résolution terrible, et les excès de notre désespoir vous « rempliront d'épouvante. Ces temples et ces palais que vous voulez « conquérir seront renversés de fond en comble; toutes nos richesses, « qui excitent l'ambition et l'avidité des Sarrasins, deviendront la « proie des flammes. Nous détruirons la mosquée d'Omar; la pierre « mystérieuse de Jacob, objet de votre culte, sera brisée et mise en « poussière. Jérusalem renferme cinq mille prisonniers musulmans; « ils périront tous par le glaive. Nous égorgerons de nos propres « mains nos femmes, nos enfants, et nous leur épargnerons ainsi la « honte de devenir vos esclaves. Quand la ville sainte ne sera plus « qu'un amas de ruines, un vaste tombeau, nous en sortirons, suivis « des mânes irrités de nos amis, de nos proches; nous en sortirons « le fer et la flamme à la main. Aucun de nous n'ira en paradis sans « avoir envoyé en enfer dix musulmans. Nous obtiendrons ainsi un « trépas glorieux, et nous mourrons en appelant sur vous la malé- « diction du Dieu de Jérusalem[1]. »

Effrayé de ces menaces, Saladin invita les députés à revenir le jour suivant. Il consulta les docteurs de la loi, qui décidèrent qu'il pouvait accepter la capitulation proposée par les assiégés, sans violer son serment. Les conditions furent signées le lendemain dans la tente du sultan. Ainsi Jérusalem retomba au pouvoir des infidèles, après avoir été quatre-vingt-huit ans sous la domination des chrétiens. Les historiens latins ont remarqué que les croisés étaient entrés dans la ville sainte un vendredi, à l'heure même où Jésus-Christ avait subi la mort pour expier les crimes du genre humain. Les

[1] Ce même discours se retrouve presque mot pour mot dans l'auteur arabe Ibn-Alatir (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

musulmans reprirent la ville[1] l'anniversaire du jour où, selon leur croyance, Mahomet partit de Jérusalem pour monter au ciel. Cette circonstance, qui put déterminer Saladin à signer la capitulation qu'on lui proposait, ne manqua pas d'ajouter un nouvel éclat à son triomphe parmi les musulmans, et le fit regarder comme le favori du prophète.

Le vainqueur accorda la vie aux habitants, et leur permit de racheter leur liberté. La rançon fut fixée à dix pièces d'or pour les hommes, à cinq pour les femmes, à deux pour les enfants. Ceux qui ne pouvaient se racheter devaient rester dans l'esclavage. Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem, lors de la capitulation, obtinrent la permission de se retirer à Tyr ou à Tripoli[2], dans un délai de quarante jours.

Ces conditions avaient d'abord été reçues avec joie par les chrétiens; mais, lorsqu'ils virent s'approcher le jour où ils devaient sortir de Jérusalem, ils n'éprouvèrent plus que la profonde douleur de quitter les saints lieux; ils arrosaient de leurs larmes le tombeau de Jésus-Christ, et regrettaient de n'être pas morts pour le défendre; ils parcouraient en gémissant le Calvaire et les églises qu'ils ne devaient plus revoir; ils s'embrassaient, les larmes aux yeux, dans les rues, et déploraient leurs fatales divisions. Ceux qui ne pouvaient payer leur rançon et qui allaient devenir les esclaves des musulmans, se livraient à tous les excès du désespoir. Mais tel était, dans ces moments cruels, leur attachement à la religion dont ils n'avaient pas toujours suivi les préceptes, que les outrages faits aux objets sacrés de leur culte les affligeaient plus que leurs propres malheurs. Une croix d'or ayant été arrachée du dôme de l'église des templiers et traînée dans les rues par les musulmans, tous les chrétiens jetèrent des cris d'indignation, et Jérusalem désarmée fut sur le point de se soulever contre ses vainqueurs.

Enfin arriva le jour fatal où les chrétiens devaient s'éloigner de

[1] Baronius et Pagi citent les diverses dates que les historiens ont données à la prise de Jérusalem par Saladin. Le savant commentateur Mansi démontre, par l'autorité de Coggeshale, témoin oculaire, que cette prise eut lieu le 3 octobre 1187, le samedi et non le vendredi, et que le siége de cette ville, ayant commencé le 20 septembre, ne dura que treize jours, et non vingt-trois, comme quelques historiens le prétendent. Toutefois, les auteurs arabes disent que Saladin choisit le vendredi pour traiter de la capitulation de la place.

[2] Un historien arabe reproche cette politique à Saladin : il se préparait ainsi des obstacles et donnait à ses ennemis des moyens de résistance. C'est par suite de cette politique qu'il échoua devant la ville de Tyr, défendue par tous ceux qu'il y avait envoyés.

Jérusalem. On ferma toutes les portes de la ville, excepté celle de David. Saladin, élevé sur un trône, vit passer devant lui un peuple désolé. Le patriarche, suivi du clergé, parut le premier, emportant les vases sacrés, les ornements de l'église du Saint-Sépulcre, et des trésors dont Dieu seul, dit un auteur arabe, connaissait la valeur. La reine de Jérusalem, accompagnée des principaux barons et chevaliers, venait ensuite; Saladin respecta sa douleur, et lui adressa des paroles pleines de bonté. Cette princesse était suivie d'un grand nombre de femmes qui portaient leurs enfants dans leurs bras et qui faisaient entendre des cris déchirants. Plusieurs d'entre elles s'approchèrent du trône de Saladin : « Vous voyez à vos pieds, lui dirent-« elles, les épouses, les mères, les filles des guerriers que vous « retenez prisonniers; nous quittons pour toujours notre patrie, qu'ils « ont défendue avec gloire; ils nous aidaient à supporter la vie; en « les perdant, nous avons perdu notre dernière espérance; si vous « daignez nous les rendre, ils soulageront les misères de notre exil, « et nous ne serons plus sans appui sur la terre. » Saladin fut touché de leurs prières, et promit d'adoucir les maux de tant de familles malheureuses. Il rendit aux mères leurs enfants, aux épouses leurs maris qui se trouvaient parmi les captifs. Plusieurs chrétiens avaient abandonné leurs meubles et leurs effets les plus précieux, et portaient sur leurs épaules, les uns leurs parents affaiblis par l'âge, les autres leurs amis infirmes et malades. Touché de ce spectacle, Saladin récompensa par ses aumônes la vertu et la piété de ses ennemis; prenant pitié de toutes les infortunes, il permit aux hospitaliers de rester dans la ville pour soigner les pèlerins et ceux que des maladies graves empêchaient de sortir de Jérusalem. Remarquons ici que la générosité de Saladin à l'égard des chrétiens est célébrée avec plus d'éclat par les historiens latins que par les historiens arabes; on trouve même, dans les chroniques musulmanes, des passages qui prouvent que les disciples de Mahomet n'avaient pas vu sans quelque peine la noble compassion du sultan. Plus d'une fois l'histoire a montré que, dans les guerres religieuses, les chefs ne sont pas toujours maîtres d'user de tolérance.

Lorsque les Turcs avaient commencé le siége, la ville sainte renfermait plus de cent mille chrétiens[1]. Le plus grand nombre d'entre

[1] La multitude de ceux qui avaient cherché un refuge à Jérusalem était si grande, dit le conti-

eux rachetèrent leur liberté; Baléan d'Ibelin, dépositaire des trésors destinés aux dépenses du siége, les employa à délivrer une partie des habitants. Malek-Adhel, frère du sultan, paya la rançon de deux mille captifs; Saladin suivit son exemple, en brisant les fers d'une grande quantité de pauvres et d'orphelins. L'historien arabe Ibn-Alatir raconte qu'un grand nombre d'habitants de Jérusalem échappèrent au tribut, les uns en se glissant furtivement du haut des murs à l'aide de cordes, les autres en empruntant à prix d'argent des vêtements musulmans. Il ne resta dans l'esclavage que seize mille chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quatre à cinq mille enfants en bas âge, qui ne sentaient point leur infortune, mais dont les fidèles déplorèrent d'autant plus le sort, que ces innocentes victimes de la guerre allaient être élevées dans la religion de Mahomet.

Plusieurs écrivains modernes ont opposé la conduite généreuse de Saladin aux scènes révoltantes qui accompagnèrent l'entrée des premiers croisés dans Jérusalem; mais on ne doit pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, tandis que les musulmans soutinrent un long siége avec une constance opiniâtre, et que les compagnons de Godefroy, qui se trouvaient dans un pays inconnu, au milieu de nations ennemies, emportèrent la ville d'assaut après avoir essuyé mille périls et souffert tous les genres de misère. Les premiers croisés, après la conquête de la ville sainte, avaient encore tout à craindre des musulmans de Syrie et d'Égypte, et cette crainte les rendit barbares. Le sultan de Damas ne se montra pas plus humain, tant qu'il eut à redouter les armes des Francs, et la victoire même de Tibériade, qui ne calma pas toutes ses inquiétudes, ne lui avait point inspiré des sentiments généreux envers ses prisonniers. Tant il est vrai que la force seule peut être modérée; mais il faut pour cela que la force croie à elle-même. Si on examinait bien tous les actes de barbarie commis par la politique, on en trouverait presque toujours la source dans la crainte. Au reste ces observations, livrées au jugement de nos lecteurs, n'ont point pour but de justifier les excès commis par les guerriers de la première croisade, encore moins d'affaiblir les éloges que l'histoire doit à Saladin et qu'il obtint de ceux mêmes qu'il avait vaincus.

nuateur de Guillaume de Tyr, *qu'ils ne pouvoient estre dedans lez maisons; ains les convenoit estre parmi les rues.* (*Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 370.)

Quand le peuple chrétien eut quitté la ville conquise, Saladin ne s'occupa plus que de célébrer son triomphe. Il entra à Jérusalem, précédé de ses étendards victorieux; un grand nombre d'imans, de docteurs de la loi, les ambassadeurs de plusieurs princes musulmans, formaient son cortége. Toutes les églises, excepté celle du Saint-Sépulcre, avaient été converties en mosquées. Le sultan fit laver avec de l'eau de rose, venue de Damas, les murs et les parvis de la mosquée d'Omar; il y plaça lui-même la chaire construite par Nour-eddin. « On entendit la voix de ceux qui appellent à la prière, dit « Emmad-Eddin; les cloches se turent. La foi exilée revint dans son « asile : les derviches, les dévots, les grands, les petits, tous vinrent « adorer le Seigneur; du haut de la chaire s'éleva une voix qui « avertit les croyants du jour de la résurrection et du jugement « dernier. » Le premier vendredi qui suivit l'entrée du sultan dans Jérusalem, le peuple et l'armée s'assemblèrent dans la principale mosquée; le chef des imans monta dans la chaire du prophète, et remercia Dieu des victoires de Saladin. « Gloire à Dieu, dit-il à ses « nombreux auditeurs; gloire à Dieu, qui fait triompher l'islamisme, « qui a brisé la puissance des infidèles! Louez avec moi le Seigneur, « qui nous a rendu Jérusalem, la demeure de Dieu, le séjour des « saints et des prophètes. C'est du sein de cette demeure sacrée que « Dieu a fait voyager son serviteur pendant les ténèbres de la nuit; « c'est pour faciliter à Josué la conquête de Jérusalem que Dieu « arrêta autrefois la course du soleil. C'est dans cette ville que doi- « vent, à la fin des jours, se réunir les peuples de la terre[1]. » Après avoir rappelé les merveilles de Jérusalem, le prédicateur de l'islamisme s'adressa aux soldats de Saladin, et les félicita d'avoir bravé les périls, d'avoir versé leur sang pour accomplir la volonté de Mahomet. « Les soldats du prophète, ajouta-t-il, les compagnons « d'Abou-Beker et d'Omar ont marqué votre place dans leur milice « sainte et vous attendent parmi les élus de l'islamisme. Témoins de « votre dernier triomphe, les anges se sont réjouis à la droite de « l'Éternel; le cœur des envoyés de Dieu a tressailli de joie. Louez « donc avec moi le Seigneur; mais ne vous laissez point aller aux « faiblesses de l'orgueil, et ne croyez pas, surtout, que ce soient vos « épées d'acier, vos chevaux rapides comme le vent, qui ont triom-

[1] Ibn-Kalekan. *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

« phé des infidèles. Dieu est Dieu; Dieu seul est puissant; Dieu seul « vous a donné la victoire; il vous ordonne de ne pas vous arrêter « dans une carrière glorieuse où lui-même vous conduit par la main. « *La guerre sainte! la guerre sainte!* voilà la plus pure de vos ado- « rations, la plus noble de vos coutumes. Abattez tous les rameaux « de l'impiété; faites triompher partout l'islamisme; délivrez la terre « des nations contre lesquelles Dieu est irrité. »

Le chef des imans pria ensuite pour le calife de Bagdad, et, terminant la prière en nommant Saladin : « O Dieu! s'écria-t-il, veille sur « les jours de ton fidèle serviteur, qui est ton glaive tranchant, ton « étoile resplendissante, le défenseur de ton culte, le libérateur de « ta demeure sacrée! O Dieu! fais que tes anges environnent son « empire, et prolonge ses jours pour la gloire de ton nom! »

Ainsi, le peuple, les lois, la religion, tout était changé dans la malheureuse Jérusalem. Tandis que les saints lieux retentissaient des hymnes d'un culte étranger, les chrétiens s'éloignaient tristement, plongés dans la plus profonde misère et détestant la vie que leur avaient laissée les musulmans. Repoussés par leurs frères d'Orient, qui les accusaient d'avoir livré le tombeau de leur Dieu aux infidèles, ils erraient dans la Syrie, sans secours et sans asile; plusieurs moururent de faim et de douleur; la ville de Tripoli leur ferma ses portes. Au milieu de leur foule éperdue, une femme poussée par le désespoir jeta son enfant à la mer, en maudissant la barbarie de ses frères les chrétiens. Ceux qui se rendirent en Égypte furent moins malheureux, et touchèrent le cœur des musulmans[1]; plusieurs s'embarquèrent pour l'Europe, où ils vinrent annoncer en gémissant les malheurs de Jérusalem. On disait alors, parmi les chrétiens, que cette ville était tombée comme Ninive ou Babylone; les chroniques contemporaines, du moins, n'expliquent pas autrement ce grand événement, car on expliquait tout alors par la sainteté ou par la corruption des fidèles. Sans doute la corruption dut contribuer à la décadence de la ville sainte; toutefois une décadence aussi rapide eut plusieurs autres causes, que nous avons indiquées dans le cours de cette histoire. Les empires musulmans tombaient quand les premiers croisés arrivèrent en Asie; mais Dieu permit que ces empires

[1] On peut consulter à ce sujet le récit de Bernard le Trésorier (*Biblioth. des Croisades*, t. I). Il est confirmé par l'auteur arabe de l'histoire des patriarches d'Alexandrie (*Ibid*).

se relevassent sous la main de plusieurs princes puissants par leurs armes et par leur génie. Le royaume de Godefroy, qui les avait vaincus avec trois cents chevaliers, ne possédait plus ce qu'il fallait pour leur résister. Les chefs que la providence lui donna semblaient uniquement envoyés pour annoncer que toute gloire allait finir. A force de voir sur le trône de David des femmes, des enfants, des rois infirmes, des princes faibles, on n'eut plus de foi dans son avenir, et l'enthousiasme guerrier, le patriotisme chrétien furent étouffés par la discorde et je ne sais quel esprit de fatalité. A la fin on entendit un roi de la ville sainte s'écrier sur le champ de bataille : *le royaume est perdu ;* il ne fallut que quelques semaines pour l'accomplissement de cette prophétie, si étrange dans la bouche d'un roi. Ajoutons ici, et cette cause est la première de toutes, que l'esprit des croisades, qui avait fait tant de prodiges, s'affaiblissait depuis longtemps, et avec lui tout ce qu'il avait fondé en Orient. Le royaume de Godefroy de Bouillon s'éteignit, semblable aux fragiles créatures d'ici-bas, qui disparaissent tout à coup, lorsque Dieu ne les regarde plus.

Cependant, comme on était persuadé alors que le salut de la foi chrétienne, que la gloire même de Dieu se trouvait liée à la conservation de Jérusalem, la dernière conquête de Saladin répandit la consternation dans tout l'Occident. La nouvelle en arriva d'abord en Italie ; le pape Urbain III, qui était alors à Ferrare, en fut saisi d'une douleur profonde, et ne put survivre à une si grande calamité ; tous les chrétiens, oubliant leurs propres misères, n'eurent plus qu'un seul sujet d'affliction, et le nom de la ville sainte volait de bouche en bouche, mêlé aux cris du désespoir. On déplorait dans des chants lugubres la captivité du roi de Jérusalem et de ses chevaliers, la ruine des cités chrétiennes de l'Orient. Des prêtres portaient de ville en ville des images où l'on voyait le saint sépulcre foulé sous les pieds des chevaux, et Jésus-Christ terrassé par Mahomet[1]. De si grands malheurs avaient été annoncés au monde chrétien par des prodiges sinistres. Le jour que Saladin était entré dans la ville sainte, dit Rigord, les moines d'Argenteuil avaient vu la lune descendre du ciel sur la terre et remonter ensuite vers le ciel. Dans plusieurs églises, le crucifix et les images des saints avaient versé des larmes de sang en

[1] Ce fait, qui n'est point rapporté dans nos auteurs occidentaux, est raconté avec beaucoup de détails par Boha-Eddin et par Ibn-Alatir (*Biblioth. des Croisades*).

présence de tous les fidèles. Un chevalier chrétien avait vu en songe un aigle tenant dans ses serres sept javelots, et volant au-dessus d'une armée, en proférant ces paroles avec des accents terribles[1] : *Malheur à Jérusalem!*

Chacun s'accusait d'avoir, par ses fautes, excité la vengeance du ciel; tous les fidèles cherchaient à fléchir par la pénitence un Dieu qu'ils croyaient irrité. « Le Seigneur, disaient-ils entre eux, a ré-« pandu partout les flots de sa colère, et les flèches de son courroux « se sont enivrées du sang de ses serviteurs. Que notre vie tout « entière s'écoule dans la douleur, puisque nous avons entendu une « voix gémissante sur la montagne de Sion et que les enfants de « Dieu ont été dispersés. » Les orateurs sacrés s'adressaient à Dieu lui-même, et faisaient retentir les églises de leurs invocations et de leurs prières. « O Dieu puissant! s'écriaient-ils, ta main s'est armée « pour le triomphe de ta justice. Nous venons, les yeux pleins de « larmes, implorer ta bonté, afin que tu te souviennes de ton peuple « et que tes miséricordes surpassent nos misères; ne livre point ton « héritage à l'opprobre, et que les anges de la paix obtiennent pour « Jérusalem les fruits de la pénitence. »

En pleurant la perte du tombeau de Jésus-Christ, on se ressouvint des préceptes de l'Évangile, et les hommes devinrent tout à coup meilleurs. Le luxe fut banni des villes; on oubliait les injures, on prodiguait les aumônes. Les chrétiens couchaient sur la cendre et se couvraient de cilices; ils expiaient par le jeûne et les mortifications[2] leur vie déréglée. Le clergé donna l'exemple : les mœurs des cloîtres furent réformées; les cardinaux se condamnèrent à la pauvreté des apôtres, et promirent de se rendre dans la terre sainte en demandant l'aumône.

[1188.] Ces pieuses réformes ne durèrent pas longtemps, mais les esprits n'en furent pas moins préparés à une nouvelle croisade, et toute l'Europe se leva bientôt à la voix de Grégoire VIII, qui exhorta les fidèles à prendre la croix et les armes. Dans sa bulle, le pontife parle de la redoutable sévérité des jugements de Dieu, et déplore les

[1] Ces prodiges rappellent ceux que raconte l'historien Josèphe, dans le récit du siége de Jérusalem par Titus. Une voix aussi s'était fait entendre dans le temple et avait prononcé ces mêmes paroles : *Malheur à Jérusalem!*

[2] Voyez dans l'extrait de Benoît de Péterborough la lettre que Pierre de Blois écrit à ce sujet au roi d'Angleterre, Henri II (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

malheurs de Jérusalem, qui n'est plus qu'un désert où les corps des saints ont servi de pâture aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel; il raconte les victoires de Saladin, qui a été secondé par les discordes des habitants de la terre sainte et par la méchanceté des hommes. Dans un si grand désastre nul ne pourrait retenir ses larmes, nul ne pourrait résister non-seulement à la compassion que la religion nous recommande pour toutes les infortunes, mais au sentiment que la providence a placé dans le cœur de tous les hommes. La langue ne saurait expliquer, l'esprit ne saurait comprendre l'affliction du souverain pontife et aussi l'affliction du peuple chrétien en apprenant que la terre de promission souffre maintenant ce qu'elle a souffert sous ses anciens tyrans. « Nous surtout, disait Grégoire, qui avons à gémir « sur les iniquités par lesquelles la colère de Dieu s'est allumée, nous « qui craignons que d'autres malheurs n'arrivent en Judée au milieu « des dissensions des rois et des princes chrétiens, des cités et des « villages, nous devons pleurer avec le prophète et répéter avec lui : « *La vérité, la science de Dieu, ne sont plus sur la terre; je ne vois « régner à leur place que le mensonge, l'homicide, l'adultère et la « soif du sang*. Pensez, nos très-chers frères, pour quelle fin vous êtes « venus en ce monde, et comment vous devez en sortir; songez que « vous passerez comme passent toutes choses; vous ne pouvez pas « dire des biens dont vous jouissez, du souffle même qu'on appelle « la vie, Ceci est à moi; vous ne vous êtes pas faits vous-mêmes, et « le pouvoir de créer un ciron est au-dessus de toutes les puissances « de la terre. Donnez donc ces trésors qui peuvent vous échapper, « cette vie qui n'est qu'un point dans la durée, pour secourir vos « frères, pour vous assurer le salut éternel. Si les infidèles ont bravé « les périls de la guerre, s'ils ont sacrifié le repos et les délices de « leurs jours pour attaquer l'héritage du Christ, hésiterez-vous à faire « les mêmes sacrifices pour sauver la foi chrétienne ? La colère « céleste a permis que les impies aient un moment de triomphe ; mais « sa miséricorde peut changer pour eux les jours de victoire en jours « d'humiliation. Adressez-vous donc à la miséricorde divine; nous « n'avons pas le droit de demander compte à Dieu de ses jugements, « mais ne devons-nous pas croire que dans sa bonté il veut notre « salut, et que celui qui se sacrifie pour ses frères, même lorsqu'il « aurait à peine atteint les jours de la jeunesse, sera traité comme « celui qui a passé une longue vie au service de Dieu ? »

Des règlements pour la croisade terminaient la bulle de Grégoire VIII. Le pape promettait aux pèlerins pieux le pardon entier de leurs fautes ; le saint voyage devait leur tenir lieu de toute autre pénitence. Les biens des croisés et de leurs familles étaient placés sous la protection spéciale des archevêques et des évêques. Nulle recherche ne devait être faite sur la validité des droits de possession d'un croisé à l'égard d'un bien quelconque, jusqu'à ce qu'on fût certain de son retour ou de son décès. Les pèlerins étaient dispensés de payer des intérêts à un créancier, durant les jours passés sous les drapeaux de la croix. Il leur était interdit de se vêtir avec luxe et d'emmener avec eux des chiens et des oiseaux. A la suite de ces règlements, venait l'ordonnance d'un jeûne général pour apaiser la colère de Dieu et obtenir la délivrance de Jérusalem. Le jeûne du carême devait être observé tous les vendredis pendant cinq ans. La bulle, les règlements et l'ordonnance étaient datés de Ferrare.

Le souverain pontife songeait à rétablir la paix parmi les peuples chrétiens. Dans cette vue, il se rendit à Pise, pour terminer les vives querelles qui s'étaient élevées entre les Pisans et les Génois. Grégoire mourut avant d'avoir achevé l'ouvrage qu'il avait commencé, et laissa la direction de la croisade à son successeur Clément III, qui, dès son avénement au trône pontifical, ordonna des prières pour la paix de l'Occident et la délivrance de la terre des pèlerins.

SUITE DU LIVRE VII.

[Guillaume de Tyr prêche la troisième croisade. Dans la conférence de Gisors, l'archevêque décide Philippe-Auguste et Henri II d'Angleterre à délivrer la terre sainte; la *dîme saladine;* Richard, duc de Guienne, encourt l'excommunication; il monte sur le trône et prend la croix; massacre des juifs à Londres et à York; entrevue de Richard et de Philippe-Auguste à Nonancourt; froideur du zèle en Allemagne; l'empereur Frédéric Barberousse envoie des ambassadeurs à tous les princes qui règnent en Orient; détails sur les croisés allemands; ils partent de Ratisbonne; Isaac l'Ange est puni de sa duplicité envers eux; ils s'embarquent à Gallipoli; leur itinéraire en Asie; passage du Taurus; Frédéric se noie par accident, et le duc de Souabe reçoit le commandement suprême; cinq mille hommes, seuls restes de cette armée, parviennent jusqu'en Palestine; mauvais accueil qu'ils y reçoivent.]

GUILLAUME, archevêque de Tyr[1], avait quitté l'Orient pour venir en Europe solliciter les secours des princes chrétiens; il fut chargé par le pape de prêcher la guerre sainte. Guillaume était plus habile, plus éloquent qu'Héraclius, qui l'avait précédé dans cette mission, et surtout plus digne, par ses vertus, d'être l'interprète des chrétiens et de parler au nom de Jésus-Christ. Après avoir enflammé le zèle des peuples d'Italie, il se rendit en France, et se trouva dans une assemblée convoquée près de Gisors par Henri II, roi d'Angleterre, et le roi de France, Philippe-Auguste. A l'arrivée de Guillaume de Tyr, ces deux rois, qui se faisaient la guerre pour le Vexin, avaient déposé les armes; les plus braves guerriers de la France et de l'Angleterre, réunis par les périls de leurs frères d'Orient, s'étaient rendus à l'assemblée

[1] Marin, dans son *Histoire de Saladin*, et plusieurs autres auteurs, ont prétendu que Guillaume, venu en Europe pour prêcher la croisade, n'était point celui qui a écrit l'histoire du royaume de Jérusalem. Cette assertion n'est fondée que sur un passage assez obscur du continuateur de cet historien. Voyez ce que nous en avons dit dans l'extrait de Guillaume de Tyr. (*Bibliothèque des Croisades*, t. I.)

Le continuateur de Baronius disserte sur l'époque de la mort de Guillaume, et ne trouve rien de certain à cet égard. Cependant son commentateur Mansi croit que cette mort dut arriver avant 1193, puisqu'au commencement de cette année, Jocsius occupait le siége de Tyr, et qu'en qualité de chancelier royal, il souscrivit une charte de Henri de Troyes, comte palatin, en faveur de l'hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem. L'auteur de l'*Oriens christianus* n'a point éclairci les doutes des gens éclairés; mais il paraît porté à croire que Guillaume mourut en 1191.

où l'on devait s'occuper de la délivrance des saints lieux. Guillaume y fut accueilli avec enthousiasme, et lut, à haute voix, devant les princes et les chevaliers, une relation des derniers désastres de Jérusalem. Après cette lecture, qui arracha des larmes à tous les assistants, le pieux envoyé exhorta les fidèles à prendre la croix. « La « montagne de Sion, leur dit-il, retentit encore de ces paroles d'Ézé« chiel : *O fils des hommes, ressouvenez-vous de ce jour où le roi de « Babylone a triomphé de Jérusalem!* Dans un seul jour est arrivé « tout ce que les prophètes ont annoncé de malheurs à la ville de « Salomon et de David. Cette cité, naguère remplie de peuples chré« tiens, est restée seule, ou plutôt elle n'est plus habitée que par un « peuple sacrilége. La souveraine des nations, la capitale de tant de « provinces a payé le tribut imposé aux esclaves. Ses portes ont été « brisées et ses gardiens exposés avec les vils troupeaux dans les « marchés des villes infidèles. Les États chrétiens d'Orient qui fai« saient fleurir la religion de la croix en Asie et devaient défendre « l'Occident de l'invasion des Sarrasins, sont réduits à la ville de Tyr, « à celles d'Antioche et de Tripoli. Nous avons vu, selon l'expression « d'Isaïe, le Seigneur *étendant sa main et ses plaies depuis l'Eu« phrate jusqu'au torrent de l'Égypte.* Les habitants de quarante cités « ont été chassés de leurs demeures; dépouillés de leurs biens, ils « errent, avec leurs familles éplorées, parmi les peuples de l'Asie, « *sans trouver une pierre où reposer leurs têtes.* »

Après avoir retracé ainsi les malheurs des chrétiens d'Orient, Guillaume reprocha aux guerriers qui l'écoutaient de n'avoir point secouru leurs frères, d'avoir laissé ravir l'héritage de Jésus-Christ. Il s'étonnait qu'on pût avoir une autre pensée, qu'on pût chercher une autre gloire que celle de délivrer les saints lieux; et, s'adressant aux princes et aux chevaliers : « Pour arriver jusqu'à vous, leur dit-il, « j'ai traversé les champs du carnage; à la porte même de cette « assemblée, j'ai vu se déployer l'appareil de la guerre. Quel sang « allez-vous répandre? Pourquoi ces glaives dont vous êtes armés? « Vous vous battez ici pour la rive d'un fleuve, pour les limites d'une « province, pour une renommée passagère, tandis que les infidèles « foulent les rives du Siloé, qu'ils envahissent le royaume de Dieu, et « que la croix de Jésus-Christ est traînée ignominieusement dans les « rues de Bagdad! Vous versez des flots de sang pour de vains trai« tés, tandis qu'on outrage l'Évangile, ce traité solennel entre Dieu

« et les hommes! Avez-vous oublié ce qu'ont fait vos pères? Un « royaume chrétien a été fondé par eux au milieu des nations musul- « manes. Une foule de héros, une foule de princes nés dans votre « patrie, sont venus le défendre et le gouverner. Si vous avez laissé « périr leur ouvrage, venez du moins délivrer leurs tombeaux qui « sont au pouvoir des Sarrasins. Votre Europe ne produit-elle donc « plus des guerriers comme Godefroy, Tancrède et leurs compagnons? « Les prophètes et les saints ensevelis à Jérusalem, les églises chan- « gées en mosquées, les pierres même des sépulcres, tout vous crie « de venger la gloire du Seigneur et la mort de vos frères. Eh quoi! « le sang de Naboth, le sang d'Abel, qui s'est élevé vers le ciel, a « trouvé un vengeur, et le sang de Jésus-Christ s'élèverait en vain « contre ses ennemis et ses bourreaux!

« L'Orient a vu de lâches chrétiens que l'avarice et la crainte « avaient rendus les alliés de Saladin: sans doute ils ne trouveront « point d'imitateurs parmi vous; mais rappelez-vous que Jésus-Christ « a dit: *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi.* Si vous ne ser- « vez point la cause de Dieu, quelle cause oserez-vous défendre? Si « le roi du ciel et de la terre ne vous trouve point sous ses drapeaux, « où sont les puissances dont vous suivrez les étendards? Pourquoi « donc les ennemis de Dieu ne sont-ils plus les ennemis de tous les « chrétiens? Quelle sera la joie des Sarrasins au milieu de leurs « triomphes impies, lorsqu'on leur dira que l'Occident n'a plus de « guerriers fidèles à Jésus-Christ, et que les princes et les rois de « l'Europe ont appris avec indifférence les désastres et la captivité « de Jérusalem! »

Ces reproches, faits au nom de la religion, touchèrent vivement le cœur des princes et des chevaliers. D'après le chroniqueur Benoît de Péterborough, Guillaume de Tyr *précha d'une manière si admirable qu'il les détermina tous à prendre la croix, et que ceux qui étaient ennemis devinrent amis.* Henri II et Philippe-Auguste s'embrassèrent en pleurant et se présentèrent les premiers pour recevoir la croix. Richard, fils de Henri et duc de Guienne; Philippe, comte de Flandre; Hugues, duc de Bourgogne; Henri, comte de Champagne; Thibaut, comte de Blois; Rotrou, comte du Perche; les comtes de Soissons, de Nevers, de Bar, de Vendôme; les deux frères Joscelin et Mathieu de Montmorenci, une foule de barons et de chevaliers, plusieurs évêques et archevêques de France et d'Angleterre, firent le

serment de délivrer la terre sainte. L'assemblée entière répéta ces mots : *la croix ! la croix !* et ce cri de guerre retentit dans toutes les provinces.

Le lieu où les fidèles s'étaient réunis fut appelé le *Champ sacré*. On y fit bâtir une église pour conserver le souvenir du pieux dévouement des chevaliers chrétiens. Bientôt toute la France et tous les pays voisins furent animés du vif enthousiasme que l'éloquence de Guillaume de Tyr avait fait naître dans l'assemblée des barons et des princes. L'Église ordonna des prières pour le succès de la croisade. Chaque jour de la semaine on récitait à l'office divin des psaumes qui rappelaient la gloire et les malheurs de Jérusalem. A la fin de l'office, les assistants répétaient en chœur ces paroles : « O Dieu tout-« puissant ! qui tiens dans tes mains le sort des empires, daigne jeter « un regard de miséricorde sur les armées chrétiennes, afin que les « nations infidèles qui se reposent dans leur orgueil et leur vaine gloire « soient abattues par la force de ton bras[1]. » En priant ainsi, les guerriers chrétiens sentaient leur courage se ranimer, et juraient de prendre les armes contre les musulmans.

Comme on manquait d'argent pour la sainte entreprise, on résolut, dans le conseil des princes et des évêques, que tous ceux qui ne prendraient point la croix paieraient la dixième partie de leurs revenus et de la valeur de leurs meubles. La terreur qu'avaient inspirée les armes de Saladin fit donner à cet impôt le nom de *Dîme saladine*[2]. On publia des excommunications contre ceux qui refuseraient d'acquitter une dette aussi sacrée. En vain le clergé, dont Pierre de Blois entreprit la défense, allégua la liberté, l'indépendance de l'Église, et prétendit n'aider les croisés que de ses prières : on répondit aux ecclésiastiques qu'ils devaient donner l'exemple, que le clergé n'était point l'Église et que les biens de l'Église appartenaient à Jésus-Christ. L'ordre des Chartreux, les ordres de Cîteaux et de Fontevrault, les hospices des lépreux, furent seuls exempts d'un tribut levé pour une cause qu'on croyait être celle de tous les chrétiens.

L'histoire a conservé les statuts d'après lesquels les évêques et les princes avaient réglé la levée de la dîme saladine. Cette levée se faisait dans chaque paroisse, en présence d'un prêtre, d'un archiprêtre,

[1] Les pièces sont rapportees par Baronius à l'année 1188.

[2] Le décret sur la dîme saladine, conservé par Rigord, est traduit dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

d'un templier, d'un hospitalier, d'un homme du roi, d'un homme et d'un clerc du baron, et d'un clerc de l'évêque. Lorsque ces hommes réunis jugeaient que quelqu'un donnait moins qu'il ne devait, on choisissait dans la paroisse quatre ou six prud'hommes qui le taxaient et l'obligeaient à payer selon la justice. Cependant les produits de cette dîme ne suffisaient pas aux préparatifs de l'expédition ; Philippe s'occupait avec sollicitude des moyens de pourvoir à toutes les dépenses de son pèlerinage, lorsque le frère Bernard, solitaire de Vincennes, se présenta devant le monarque, et lui dit du ton d'un prophète : *Qu'Israël soit confondu.* Après avoir entendu ces paroles, qu'on regarda comme un avertissement du ciel, le roi de France fit arrêter les juifs dans leurs synagogues, et les força de verser cinq mille marcs d'argent dans son trésor.

La dîme fut levée en Angleterre comme en France par des commissaires [1] ; mais tous ceux qui se trouvèrent revêtus d'une mission qu'on appelait sainte, ne donnèrent pas l'exemple d'un désintéressement apostolique : les chroniques du temps nous parlent de la conduite honteuse d'un templier [2] qui fut surpris dérobant les tributs des fidèles et les cachant dans les larges replis de ses vêtements. Henri II ne dédaigna point de présider lui-même à la rentrée d'un impôt établi en quelque sorte par les opinions dominantes et que ses sujets regardaient comme une dette envers Dieu. Il manda devant lui les habitants les plus riches des premières villes de son royaume, et, d'après l'estimation des arbitres [3], il exigea d'eux la dîme de leurs revenus et de leur mobilier : tous ceux qui refusaient ou différaient de payer la taxe étaient mis en prison, et ils ne recouvraient leur liberté qu'après s'être entièrement acquittés. Ces violences, exercées au nom de Jésus-Christ, excitèrent beaucoup de mécontentement, et l'on doit croire que les bourgeois de Londres, de Lancastre, d'York, auxquels le roi demandait ainsi la dîme saladine, ne furent pas de ceux qui montrèrent le plus d'enthousiasme pour la guerre sainte.

Dans les deux premières croisades, la plupart des villageois avaient pris la croix pour se soustraire à la servitude. Il devait en résulter quelques désordres : les campagnes pouvaient rester désertes, les terres sans culture. On entreprit de mettre des bornes au zèle trop

[1] Il en fut de même dans tous les États de l'Allemagne et en Pologne.
[2] Benoît de Péterborough (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).
[3] Roger de Hoveden (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

empressé des laboureurs : tous ceux qui s'enrôlaient pour la guerre sainte sans la permission de leurs seigneurs, furent condamnés à payer la dîme saladine, comme ceux qui ne prenaient point la croix.

Cependant la paix qui venait d'être jurée par les rois de France et d'Angleterre, ne tarda pas à être troublée. Richard, duc de Guienne, ayant eu un démêlé avec le comte de Toulouse, Henri prit les armes pour secourir son fils. Philippe vola à la défense de son vassal; tout fut en feu dans la Normandie, le Berri et l'Auvergne. Les deux monarques, poussés par les sollicitations des seigneurs et des évêques, se réunirent un moment dans le champ sacré où ils avaient mis bas les armes, mais on ne put s'entendre sur les conditions de la paix; l'orme sous lequel on tenait les conférences, fut abattu par les ordres de Philippe[1]. On reprit plusieurs fois les négociations sans pouvoir arrêter les fureurs de la guerre : le roi de France demandait que Richard fût couronné roi d'Angleterre du vivant de son père, et qu'il épousât sur-le-champ Alix, princesse française, que Henri retenait en prison. Le roi d'Angleterre, jaloux de son autorité, ne put se résoudre à accepter ces conditions, et ne voulut céder ni sa couronne, ni la sœur de Philippe dont il était épris[2]. Richard, irrité, se jeta dans le parti de Philippe-Auguste, et se déclara contre son père; de toutes parts on courut aux armes, et les produits de la dîme saladine furent employés à soutenir une guerre sacrilége qui outrageait la morale et la nature.

Cette guerre n'était pas d'un bon augure pour celle qu'on devait faire en Asie. Le légat du pape excommunia Richard, et menaça Philippe de mettre son royaume en interdit. Philippe méprisa les menaces du légat, et lui répondit qu'il n'appartenait point au saint-

[1] Voici ce qu'on lit dans un historien de France, au sujet de cet arbre : Il y avait devant Gisors un orme dont le tronc était d'une grosseur si prodigieuse que huit hommes pouvaient à peine l'embrasser. Ses branches s'étendaient si loin, que, l'art ayant aidé la nature, elles couvraient un espace de plusieurs arpents. Des milliers de personnes se garantissaient, sous cet arbre touffu, des ardeurs du soleil et de l'incommodité de la pluie. Le temps était alors fort chaud. Pendant qu'on traitait de la paix, Philippe et les Français se tenaient au soleil et souffraient beaucoup de la chaleur; le roi Henri, avec un grand nombre d'Anglais, étaient au frais sous l'orme. Les Anglais se moquaient des Français, et riaient à gorge déployée de les voir brûlés par l'ardeur du soleil. Les trois jours de trêve étant écoulés sans qu'on eût rien conclu, les Français, indignés des insultes des Anglais, tombèrent sur eux, et les forcèrent à prendre la fuite vers la ville. La presse fut grande à la porte; plusieurs furent étouffés; d'autres, voulant se sauver du côté de la rivière, furent tués par les Français, qui les serraient de près, ou se noyèrent en essayant de passer à l'autre rive. Alors les Français, pour se venger des railleries des Anglais, coupèrent l'orme par le pied, ce qui déplut extrêmement au roi Henri (*Montfaucon*, *Monarchie française*, t. III).

[2] Il la tenait, disent les historiens, étroitement gardée.

siége de se mêler des querelles des princes; Richard, plus violent, tira son épée, et fut sur le point de frapper le légat. La paix s'éloignait tous les jours davantage. En vain des cris d'indignation s'élevèrent parmi les peuples; en vain les grands vassaux refusèrent de prendre part à une lutte qui n'intéressait ni la religion ni la patrie : Henri, qui avait consenti à une entrevue, rejetait toujours avec hauteur les conditions qui lui étaient proposées. Il résista longtemps aux prières de ses sujets, aux conseils des évêques; la terreur que lui inspira la foudre du ciel, tombée à ses côtés pendant les conférences, put seule vaincre son obstination. Il accepta enfin les conditions de Philippe, mais il ne tarda pas à s'en repentir; et, peu de temps après, il mourut de douleur, en chargeant de malédictions Richard, qui lui avait fait une guerre ouverte, et le plus jeune de ses fils, qui avait conspiré contre lui.

Richard s'accusa en gémissant de la mort de son père; pressé par le repentir, il se rappela le serment qu'il avait fait dans le champ sacré. Devenu roi d'Angleterre, il ne s'occupa qu'à faire les préparatifs de la sainte expédition. Il se rendit dans son royaume, et convoqua, près de Northampton, l'assemblée des barons et des prélats, dans laquelle Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prêcha la croisade [1]. Le prédicateur de la guerre sainte parcourut ensuite les provinces pour exciter le zèle et l'émulation des fidèles. Des aventures miraculeuses [2] attestèrent la sainteté de sa mission, et firent accourir sous les drapeaux de la croix les sauvages habitants du pays de Galles et de plusieurs contrées où l'on n'avait point encore parlé des malheurs de Jérusalem. Dans tous les pays que traversa Baudouin, l'enthousiasme de la croisade dépeupla les campagnes : une vieille chronique rapporte que le prélat donna la croix à un grand nombre d'hommes qui étaient accourus presque nus, parce que leurs femmes avaient caché leurs vêtements. Partout la multitude abandonnait les travaux des champs et des villes, pour entendre l'archevêque de Cantorbéry. On recueillait avec respect la terre sur laquelle était marquée

[1] Le moine Gervais de Cantorbéry a donné les capitulaires qui furent arrêtés dans cette assemblée (*Biblioth. des Croisades*, t. II).

[2] Il nous reste une relation en latin du voyage de l'archevêque Baudouin dans le pays des Galles, intitulé *Itinerarium Cambriæ*, rédigée par Barry, qui accompagnait le prédicateur de la croisade. Ce voyage est curieux par les prodiges et les miracles singuliers qui y sont rapportés et qu'on racontait alors parmi le peuple. (Voyez l'extrait de l'Itinéraire du pays de Galles, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.)

l'empreinte de ses pas, et la poussière que ses pieds avaient touchée guérissait les infirmes et les malades. Chacune de ses paroles convertissait des pécheurs, consolait les malheureux et donnait des soldats à Jésus-Christ. Cette ardeur religieuse et guerrière qu'il répandait parmi ses auditeurs, se communiquait de ville en ville, de province en province, et pénétra jusque dans les îles qui avoisinent l'Angleterre.

L'enthousiasme des Anglais pour la croisade se manifesta d'abord par une persécution violente contre les juifs, qui furent massacrés dans les villes de Londres et d'York. Un grand nombre de ces malheureux ne purent échapper à la poursuite de leurs meurtriers qu'en se donnant eux-mêmes la mort. Ces scènes horribles se renouvelaient à chaque croisade. Comme on avait besoin d'argent pour la sainte expédition, on s'apercevait alors que les juifs étaient les dépositaires de toutes les richesses; la vue des richesses accumulées dans leurs mains conduisait le peuple à se ressouvenir qu'ils avaient crucifié son Dieu.

Richard ne mit pas trop d'empressement à contenir une multitude égarée, et profita de la persécution des juifs pour augmenter ses trésors; mais ni les dépouilles des Israélites, ni les produits de la dîme saladine toujours exigée avec une cruelle rigueur, ne suffisaient au roi d'Angleterre. Richard aliéna les domaines de la couronne, et mit à l'encan toutes les grandes dignités du royaume: il aurait vendu, disait-il, la ville de Londres, s'il eût trouvé un acheteur. Il vint ensuite en Normandie, où les barons lui permirent d'épuiser cette riche province, et lui donnèrent tous les moyens de soutenir une guerre à laquelle les peuples prenaient un si grand intérêt [1].

Nombre de guerriers avaient pris la croix dans les deux royaumes de France et d'Angleterre, et les préparatifs de la croisade s'achevaient au milieu de la fermentation générale. Cependant plusieurs barons, plusieurs seigneurs, n'annonçaient point encore l'époque de leur départ et retardaient, sous différents prétextes, le pèlerinage auquel ils s'étaient engagés par serment. Le célèbre Pierre de Blois leur adressa une exhortation pathétique, dans laquelle il les compara à des moissonneurs qui attendraient, pour se mettre à l'ouvrage, que

[1] Roger de Hoveden a donné des détails sur les mesures rigoureuses qui furent employées par le roi Henri II et par son fils Richard pour la levée de la dîme. Le même historien raconte des faits merveilleux sur l'entreprise de la croisade. Il cite, entre autres, l'aventure d'une fille qui fut accouchée par le diable et qui prédit le mauvais succès de l'expédition (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

la moisson fût finie. L'orateur de la guerre sainte leur représentait que les hommes forts et courageux trouvaient partout leur patrie, et que les véritables pèlerins devaient ressembler aux oiseaux du ciel. Il rappelait à leur ambition l'exemple d'Abraham, qui abandonna sa demeure pour s'élever parmi les nations, qui traversa le Jourdain avec un bâton et revint suivi de deux troupes de guerriers. Cette exhortation ranima l'enthousiasme de la croisade, qui commençait à se ralentir. Les monarques de France et d'Angleterre eurent une entrevue à Nonancourt, et y convinrent de se rendre par mer dans la Palestine. Ils publièrent en même temps plusieurs règlements pour assurer l'ordre et la discipline dans les armées qu'ils devaient conduire en Asie. Les lois de la religion et les peines qu'elle inflige ne leur parurent point suffisantes dans cette circonstance. La justice de ces siècles barbares fut chargée de réprimer les passions et les vices des croisés[1] : quiconque donnait un soufflet devait être plongé trois fois dans la mer; on coupait le poing à celui qui frappait de l'épée; celui qui disait des injures payait à l'offensé autant d'onces d'argent qu'il avait proféré d'invectives; lorsqu'un homme était convaincu de vol, on versait de la poix bouillante sur sa tête rasée qu'on couvrait de plumes, et le coupable était abandonné sur le rivage; le meurtrier, lié au cadavre de sa victime, devait être jeté dans les flots ou enterré vivant.

Comme la présence des femmes, dans la première croisade, avait occasionné beaucoup de désordres, on leur défendit le voyage de la terre sainte[2]. Le jeu de dés et tous les jeux de hasard furent sévèrement interdits; on réprima, par une loi, le luxe de la table et des habits. L'assemblée de Nonancourt fit beaucoup d'autres règlements, et ne négligea rien pour rappeler les soldats de Jésus-Christ à la simplicité et aux vertus de l'Évangile.

Toutes les fois que les princes, les seigneurs et les chevaliers partaient pour la guerre sainte, ils faisaient leur testament comme s'ils eussent dû ne revenir jamais en Europe. A son retour dans sa capitale, Philippe exprima ses dernières volontés[3], et régla, pour le temps

[1] Benoît de Péterborough. (*Bibliothèque des Croisades*, t. II.)

[2] Il y eut une exception pour les femmes chargées de laver le linge. La défense, d'ailleurs, ne fut pas observée sévèrement, car il y avait plusieurs femmes au siége de Ptolémaïs. On peut consulter à ce sujet Emmad-Eddin et Mogir-Eddin. (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV.)

[3] L'histoire a conservé le testament de Philippe. (Voyez l'extrait de Rigord, *Bibliothèque des Croisades*, t. I.)

de son absence, l'administration de son royaume, qu'il confia à la reine Adèle sa mère, et à son oncle, le cardinal de Champagne. Après avoir rempli les devoirs d'un roi, il quitta le sceptre pour prendre à Saint-Denis la panetière et le bourdon du pèlerin, et se rendit à Vézelay, où il devait avoir une nouvelle entrevue avec Richard. Là, les deux rois se jurèrent encore un attachement éternel, et tous les deux appelèrent les foudres de l'Église sur la tête de celui qui manquerait à ses serments. Ils se quittèrent pleins d'amitié l'un pour l'autre; Richard alla s'embarquer à Marseille, et Philippe à Gênes. Un historien anglais remarque qu'ils furent les deux seuls rois d'Angleterre et de France qui aient combattu ensemble pour la même cause; mais cette harmonie, ouvrage de circonstances extraordinaires, ne devait pas durer longtemps entre des princes qui avaient tant de sujets de rivalité. Tous deux jeunes, ardents, braves, magnifiques, Philippe plus grand roi, Richard plus grand capitaine, avaient la même ambition et la même passion pour la gloire. La soif de la renommée, bien plus que la piété, les entraînait à la terre sainte; l'un et l'autre, pleins de fierté, prompts à venger une injure, ne connaissaient, dans leurs différends, d'autre juge que leur épée; la religion n'avait pas assez d'empire sur leur esprit pour faire plier leur orgueil, et chacun d'eux aurait cru s'abaisser s'il avait demandé ou reçu la paix. Pour savoir quelle espérance on pouvait fonder sur l'union de ces princes, il suffira de dire que Philippe, en montant sur le trône, s'était montré le plus ardent ennemi de l'Angleterre, et que Richard était le fils de cette Éléonore de Guienne, première femme de Louis VII, qui, après la seconde croisade, avait quitté son époux en menaçant la France.

Après la conférence de Gisors, l'archevêque de Tyr s'était rendu en Allemagne pour solliciter Frédéric Barberousse de prendre la croix. Ce prince avait signalé sa valeur dans quarante batailles; un règne long et fortuné avait illustré son nom; mais son siècle ne connaissait de véritable gloire que celle qu'on allait chercher en Asie. Il voulut mériter les éloges de ses pieux contemporains, et prit les armes pour la délivrance de la terre sainte; il fut sans doute entraîné aussi par les scrupules que lui avaient laissés ses démêlés avec le pape et par l'envie d'achever sa réconciliation avec le saint-siége.

En Allemagne, on montrait moins d'enthousiasme qu'en d'autres pays, soit qu'on y connût peu les malheurs de Jérusalem, soit que

les esprits y fussent encore préoccupés des démêlés de l'empereur avec le souverain pontife. Les légats de Rome parurent d'abord dans une assemblée tenue à Strasbourg, où Frédéric traitait des affaires de l'empire. Leur présence et leurs discours ne réveillèrent pas l'ardeur de la guerre sainte, et personne n'aurait pris la croix si l'évêque de Strasbourg lui-même n'eût vivement parlé de la nécessité de délivrer la terre de Jésus-Christ. Le prélat reprochait à son auditoire une coupable indifférence pour la cause du fils de Dieu. « Qui de vous, « disait-il aux assistants, voyant son souverain légitime attaqué, ou- « tragé, chassé de ses États, resterait spectateur immobile? Vous « n'êtes pas seulement les sujets, les serviteurs de Jésus-Christ, mais « vous êtes ses enfants, vous êtes son sang et sa chair, et vous de- « meurez froids et tranquilles ! » L'éloquence de l'évêque de Strasbourg, qu'un chroniqueur contemporain compare à celle de Tullius, finit par toucher les cœurs ; la plupart de ceux qui l'écoutaient prirent la croix, et l'enthousiasme de la guerre sainte commença à se répandre sur les bords du Rhin. Peu de temps après, l'empereur Frédéric convoqua à Mayence une assemblée où furent appelés tous les princes, les seigneurs, les prélats, et les principaux du peuple de la Germanie ; cette assemblée était désignée sous le nom de *cour* ou *diète du Christ* [1]. Dans cette réunion, Godefroy, évêque de Wurtzbourg, fit entendre des paroles qui enflammèrent les auditeurs. L'empereur avait l'intention de se croiser, mais il voulait attendre à l'année suivante ; l'assemblée se leva pour l'engager à prendre la croix à l'instant même, ce qu'il fit, et son exemple entraîna tous ceux qui étaient présents.

Les exhortations de la cour de Rome retentissaient dans les églises de la Germanie ; les envoyés du pape, les prédicateurs de la guerre sacrée, les députés de la terre sainte, allaient partout déplorant le sort des chrétiens d'Orient et les sanglants outrages faits à la croix du Sauveur. « Autrefois, s'écriaient-ils, au bruit des clous enfoncés sur la croix, la terre trembla, l'astre du jour s'obscurcit, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent; maintenant quel cœur ne sera brisé, en apprenant que le bois sacré de la Rédemption est foulé aux pieds par les impies? » Les orateurs sacrés invoquaient la Jérusalem

[1] *Curia Christi*. Annales de Godefroy, moine de Saint-Pantaléon à Cologne (*Bibliothèque des Croisades*, t. III).

céleste, et présentaient la croisade comme un moyen efficace d'accrîotre le nombre des élus de Dieu. « Heureux, disaient-ils, ceux qui partent pour le saint voyage, plus heureux ceux qui ne reviendront point ! » Parmi les prodiges qui annonçaient la volonté du ciel, on citait la vision miraculeuse d'une vierge de Lowenstein : elle avait appris la perte de Jérusalem le jour même que les musulmans étaient entrés dans la ville sainte; elle se réjouissait de cet événement lamentable, en disant qu'il allait être une occasion de salut pour les guerriers de l'Occident.

Frédéric, qui avait suivi son oncle Conrad dans la seconde croisade, avait connu les désordres de ces lointaines expéditions; il mit toute sa sollicitude à les prévenir. Dans la diète de Mayence où il s'était revêtu du signe des pèlerins et dans plusieurs autres assemblées ayant pour objet les préparatifs de la guerre, l'empereur fit rédiger de sages règlements. On prit des précautions pour qu'une armée nombreuse qui allait combattre sous un ciel étranger et traverser des pays inconnus, ne pérît point par l'indiscipline, ni par les misères qu'elle devait trouver sur sa route. Il fut déclaré par un édit impérial qu'un homme à pied, peu propre à l'exercice des armes et n'ayant pas assez d'argent pour fournir à la dépense de deux ans, ne pourrait s'enrôler sous les bannières de la croix : on éloignait par là les aventuriers et les vagabonds, qui avaient fait tant de mal dans les guerres précédentes. Comme on avait plus d'hommes qu'il n'en fallait, on permit aux pèlerins de se racheter de leur vœu; on se procura ainsi l'argent dont on manquait. Il est à remarquer que cette dispense du pèlerinage ne s'accordait ni dans la première ni dans la seconde croisade. Les chroniques allemandes ne parlent pas de la dîme saladine; le rachat du vœu fut un des moyens qu'on avait pris pour subvenir aux frais de la guerre sainte.

L'empereur et les princes croisés se réunirent l'année suivante à Nuremberg, pour s'occuper des derniers préparatifs de la croisade. On y conclut un traité avec les ambassadeurs du souverain de Byzance; le passage à travers les terres de l'empire grec était accordé. Il fut convenu que les pèlerins seraient reçus dans les villes et logés dans les maisons des Grecs; on devait leur fournir les fruits des arbres, les légumes des jardins et du bois pour le feu; de la paille et du foin pour les chevaux, mais rien autre. Le reste devait s'acheter à un prix raisonnable, selon l'état du pays et l'exigence des temps. Les croisés

s'engageaient à ne commettre aucun dégât, à n'exercer aucune violence. Le duc de Souabe et les autres chefs de la croisade reçurent la promesse du libre passage, et, de leur côté, jurèrent de faire respecter la paix et les lois de l'hospitalité. Frédéric envoya à Isaac une nouvelle ambassade pour obtenir une plus grande assurance d'amitié. Pendant ce temps, l'empereur grec négociait avec Saladin, et s'engageait envers son allié musulman à faire la guerre aux Latins.

Le départ fut différé d'une année ; on indiqua Ratisbonne comme le rendez-vous général des croisés teutons, au commencement d'avril 1189. Depuis les fêtes de Noël jusqu'à la mi-carême on vit arriver dans cette ville des troupes de pèlerins à pied et à cheval. Frédéric se mit en marche avec son armée vers l'époque des fêtes de la Pentecôte ; il avait laissé son fils Henri à la tête de l'empire. Dans une dernière assemblée tenue à Presbourg, on jura d'observer la paix publique pendant tout le temps que durerait la croisade.

L'empereur allemand, qui avait envoyé des ambassadeurs à tous les princes musulmans ou chrétiens dont il devait traverser les États, envoya aussi une ambassade à Saladin, avec lequel il avait entretenu quelques relations d'amitié. Henri, comte de Hollande, partit vers l'Ascension, chargé d'un message pour le sultan du Caire et de Damas. Frédéric déclarait au prince musulman qu'il ne pouvait plus rester son ami et que tout l'empire romain allait se lever contre lui, s'il ne rendait Jérusalem et la croix du Sauveur, tombée entre ses mains. Saladin répondit au manifeste de l'empereur, et sa réponse fut aussi une déclaration de guerre. Plusieurs députés avaient été envoyés en même temps auprès du sultan d'Iconium. *Kilig-Arslan* était accusé, parmi les siens, de tenir à la *secte des philosophes;* on croyait pour cela en Europe que le sultan s'était fait chrétien, et, dans une lettre qui nous a été conservée, le pape Alexandre III lui avait donné des conseils pour le diriger dans sa conversion. Kilig-Arslan accueillit les ambassadeurs de Frédéric, et lui-même envoya une ambassade en Occident. Le sultan d'Iconium, qui prenait le titre de *Souverain des Turcs, des Arméniens et des Syriens,* promettait toutes sortes de secours à Frédéric ; ses députés étaient accompagnés de cinquante cavaliers musulmans, ce qui présentait un spectacle tout nouveau chez les peuples d'Europe.

L'armée de la croix trouva des peuples hospitaliers et des vivres

en abondance dans les États de Léopold d'Autriche[1] et dans la Hongrie, où régnait alors le roi Béla. Elle descendit paisiblement le Danube et la Drave. Béla reçut avec magnificence Frédéric et les chevaliers teutons à Gran; la reine de Hongrie, sœur de Philippe-Auguste, fit présent d'une riche tente à l'empereur allemand. Gran, l'ancienne *Strigonium*, situé près du confluent du Gran et du Danube, et appelé en hongrois Esztergom, est aujourd'hui le siége de l'archevêque primat de Hongrie. Cette ville a sept faubourgs, un château fort, et est peuplée de neuf mille habitants : c'est la patrie du martyr Stéphan, qui le premier occupa ce siége épiscopal[2]. Ce fut en entrant dans la Bulgarie que les croisés commencèrent à éprouver les misères du saint pèlerinage; les Blaques, les Serviens, les Bulgares et les Grecs incommodaient l'armée chrétienne. La difficulté des chemins fit partager en quatre corps les troupes allemandes. Les barbares lançaient des traits empoisonnés sur les croisés qui s'écartaient; plusieurs pèlerins perdirent la vie, furent blessés ou dépouillés. Frédéric tendit des embûches aux ennemis comme à des animaux sauvages; « ceux « qui tombèrent entre nos mains, dit une relation contemporaine, « furent pendus à des arbres le long de la route, la tête en bas, « comme des chiens immondes ou des loups rapaces. » Pour se venger, les Bulgares déterraient les croisés qui mouraient de maladie et pendaient aux arbres ces morts enlevés à leurs tombeaux. Tantôt les brigands se tenaient cachés dans les chênes ou les sapins touffus et lançaient leurs flèches, tantôt ils faisaient rouler des rocs du haut des montagnes. Quand les chrétiens arrivaient dans des pays habités, tout le monde avait fui; on avait détruit les moulins, enlevé les vivres. Au milieu de cette guerre singulière, les fils du duc de Brandéis et d'autres seigneurs de la Servie et de la Rascie vinrent saluer l'empereur Frédéric à Nyssa, et lui offrirent de l'orge, de la farine, des moutons et des bœufs; parmi leurs autres présents on remarquait des veaux marins ou phoques, un sanglier apprivoisé, trois cerfs vivants aussi apprivoisés; ils distribuèrent à chacun des princes et seigneurs teutons des provisions en vin et en bétail. Ils étaient venus, disent les chroniques, pour proposer le secours de leurs armes à Frédéric, s'il voulait combattre Isaac. Dans une guerre contre Byzance,

[1] Léopold VI.

[2] On construit actuellement (en 1831) à Gran une immense et majestueuse église aux frais de l'archevêché.

les Bulgares accoutumés à la rapine auraient pillé les Grecs; mais, comme l'empereur d'Allemagne persistait dans son entreprise de la guerre sainte, ils n'avaient plus d'autre parti à prendre que d'attaquer et de dépouiller les pèlerins. Les brigandages continuèrent donc toujours, et les attaques étaient vives et cruelles dans les défilés et les vallées profondes. Les Hongrois et les Bohémiens ouvraient un chemin dans les forêts avec la hache et la flamme; enfin on arriva aux *portes de Saint-Basile*, dernier défilé de la Bulgarie. Là des soldats grecs réunis aux Bulgares se préparaient à disputer le passage aux pèlerins; mais, à la vue de la cavalerie allemande couverte de fer, ils prirent la fuite. L'armée chrétienne arriva au mois de septembre sous les murs de Philippopolis.

On apprit alors que les ambassadeurs envoyés à Constantinople avaient été arrêtés et jetés dans une prison; alors on ne se ressouvint plus des traités, et tout le pays fut en feu pendant plusieurs mois. Au bout de quelques semaines, les ambassadeurs allemands, remis en liberté, revinrent à l'armée; mais ce qu'ils racontèrent des perfidies des Grecs ne fit qu'enflammer davantage l'animosité des pèlerins. Il n'est pas de trahison qu'on ne reprochât aux Grecs : on les accusait d'avoir empoisonné le vin; il fut défendu d'en boire, mais les pèlerins allemands ne tinrent aucun compte ni des bruits répandus ni de la défense; et, *s'abandonnant à la miséricorde de Dieu*, disent les chroniqueurs, ils continuèrent à boire le vin qu'ils trouvaient. Il est possible que les chefs de l'armée eussent eux-mêmes accrédité ces rumeurs pour sauver le vin des Grecs, ou plutôt pour ramener les soldats de la croix à la tempérance. Les Teutons, n'ayant plus de ménagements à garder avec Isaac, prirent Andrinople, Démotique, toute la Macédoine, et la Thrace jusqu'aux murs de Byzance. Ce fut d'Andrinople que Frédéric écrivit à Henri son fils pour lui annoncer les perfidies de l'empereur grec et pour recommander l'armée de la croix aux prières des fidèles. « Quoique nous ayons « une belle armée, disait le monarque, nous avons besoin de recou-« rir à la protection divine; car un roi ne se sauve pas par la multi-« tude de ses soldats, mais par la grâce du roi éternel. » L'empereur engageait son fils à demander à Venise, à Ancône, à Gênes, des vaisseaux grands et petits pour assiéger Constantinople par mer. Il écrivit aussi au pape pour le presser de prêcher une croisade contre les Grecs. Isaac, *le saint et le très-puissant empereur*, *l'ange de toute la*

terre, s'humilia devant ses ennemis victorieux, et sentit le besoin de mettre la mer entre lui et les croisés : il leur accorda des vaisseaux pour passer l'Hellespont; il avait demandé des otages, il en donna lui-même neuf cents. Les personnages les plus notables de l'empire jurèrent avec lui dans l'église de Sainte-Sophie de faire observer toutes les conditions des traités.

Tandis que les Allemands se réjouissaient d'avoir obtenu plus qu'ils n'avaient demandé, la vanité grecque s'applaudissait de leur avoir fermé le chemin de Byzance. Isaac écrivait en même temps à son allié Saladin que les pèlerins de l'Occident étaient réduits à l'impuissance de nuire, et qu'il *avait coupé les ailes à leurs victoires.*

Saladin s'était plaint d'Isaac, qui avait promis d'arrêter les croisés dans leur marche, et Isaac, se vantant du mal qu'il n'avait pas fait, lui montrait les Latins si affaiblis par leurs misères et leurs défaites, qu'ils n'atteindraient pas les frontières musulmanes; « *s'ils y arrivent*, disait Isaac à Saladin, *ils seront hors d'état de faire le moindre mal à votre Excellence.* » Cette lettre, rapportée par Boha-Eddin, ne permet pas de douter de la trahison des Grecs, et nous fait voir jusqu'à quel degré d'abaissement étaient tombés les maîtres de Byzance. Nous verrons plus tard dans cette histoire ce qu'allait devenir l'empire grec en de pareilles mains. Nous verrons comment ce même Isaac, dépouillé de la pourpre par son frère Alexis, remonta sur le trône par le secours d'une armée venue d'Occident, et comment il disparut lui-même et toute sa race au milieu de cette grande révolution des croisades qu'il ne comprenait point et dont il avait voulu se jouer.

Cependant les otages grecs arrivèrent à l'armée, et en même temps ceux que le sultan d'Iconium envoyait à Frédéric et qui avaient été arrêtés à Constantinople. Quinze cents navires et vingt-six galères attendaient l'armée de la croix à Gallipoli pour la transporter sur la côte d'Asie. Le passage des pèlerins se fit vers les fêtes de Pâques, au bruit des clairons et des trompettes, en présence d'une immense multitude rassemblée sur les deux rives. Frédéric partit de Lampsaque, suivit la route d'Alexandre et passa le Granique au lieu même où l'avait passé le héros macédonien; il se dirigea ensuite vers Laodicée en traversant les villes de Pergame, de Sardes, de Philadelphie. Nous pouvons décrire ici en quelques mots l'itinéraire de l'empereur allemand. En allant de Sardes à Philadelphie, l'armée des

Teutons chemina pendant onze heures à travers une vaste plaine bornée au midi par le Tmolus et le Cadmus, au nord par la chaîne de Bellendji-dagh. Les pèlerins, poursuivis par la faim sous les murs de Philadelphie, voulaient couper les moissons et se procurer des vivres par la violence : on en vint aux mains; Frédéric menaça d'attaquer la place; mais les hommes sages, disent les chroniques, l'en détournèrent, en lui représentant que cette ville était remplie de reliques et de choses saintes, qu'elle était dans ces contrées la dernière cité chrétienne et le dernier refuge des disciples du Christ contre les Turcs. A l'extrémité orientale de la plaine commencent les monts Messogis; ils offrent d'abord un vallon tortueux au fond duquel serpente un courant d'eau ombragé par des peupliers et des platanes; puis se déploie une forêt de chênes nains, de sapins et de mélèzes. Laissant derrière eux les monts Messogis et la forêt, les Allemands arrivèrent à Tripoli. Les ruines de cette ville couvrent un plateau au pied duquel, vers le nord-est, s'étend un vallon où coule le Méandre bordé de saules et de roseaux; les croisés germains y avaient vu des myrtes, des figuiers et des cardamomes. Ils y campèrent avant de se porter sur la rive gauche du Méandre. Ils passèrent ensuite le Lycus, qui se jette dans le Méandre au nord de Tripoli, et, s'avançant à l'est, ils arrivèrent à Laodicée après deux heures de marche. Cette ville où, quarante-deux ans auparavant, s'était arrêté le roi de France Louis VII, était la capitale de l'Asie Mineure au temps des empereurs romains. D'importantes ruines, répandues sur un plateau d'une lieue de tour, témoignent aujourd'hui de la splendeur ancienne de la cité; six théâtres, un stade, une nécropole, y frappent l'attention des voyageurs. L'empereur Frédéric trouva à Laodicée des vivres pour son armée.

La marche des croisés allemands depuis Laodicée est décrite avec beaucoup de détails dans plusieurs relations[1] contemporaines. Nous donnerons ici, en l'abrégeant, une lettre écrite au souverain pontife par un pèlerin qui suivait l'armée de Frédéric : « Six jours après les « Rogations, nous partîmes de Laodicée, et nous arrivâmes à la « source du Méandre[2]; là, nous fûmes attaqués par les Turcs. Avec

[1] Il nous est resté trois relations étendues de la croisade de Frédéric : 1° celle de Tagenon; 2° une relation anonyme; 3° celle d'Ansbert, publiée pour la première fois à Prague en 1827; elles sont longuement analysées dans le troisième tome de la *Bibliothèque des Croisades*.

[2] Voyez, sur les sources du Méandre, (*Correspondance d'Orient*, lett. LXXVI.)

« le secours de Dieu, dont la croix nous servait d'étendard, la vic-
« toire se déclara pour nous. Le jour suivant, nous étions près de
« *Susopolis*. L'armée entra dans des gorges de montagnes où elle
« souffrit du froid et de la disette. Après avoir marché quelque temps
« dans d'étroits défilés, elle quitta la route royale d'Iconium,
« et s'avança vers la gauche, dans une région moins montueuse
« et moins aride. Le jour de l'Ascension, nous descendîmes dans la
« plaine de Philomélium, où nous attendaient les Turcs. Pendant le
« combat, une pierre blessa le duc de Souabe au visage, et lui brisa
« deux dents; plusieurs de nos soldats furent blessés, un seul tué;
« nous perdîmes beaucoup de nos bêtes de somme, avec l'argent,
« les habillements et les bagages qu'elles portaient. Plus on tuait de
« barbares, plus ils se multipliaient; nous eûmes à combattre à la
« fois l'émir de *Philomélium* et l'émir de *Ferma* avec une multitude
« accourue des pays voisins. Pendant plusieurs jours, on se battit
« depuis le matin jusqu'au soir. Le lundi de l'Ascension, nous plan-
« tâmes nos tentes devant Philomélium[1]. Les Turcs vinrent nous
« attaquer dans notre camp; mais nous les mîmes en fuite, et nous
« en tuâmes six mille : nous ne perdîmes que des chevaux. A la suite
« de ce combat, une disette nous fit beaucoup souffrir; point de
« farine, point d'eau, point de fourrage. Le lendemain de la Pente-
« côte, un des fils du sultan d'Iconium vint nous offrir la bataille; les
« cavaliers turcs couvraient la plaine, aussi nombreux que les saute-
« relles. Oubliant la faim et nos blessures, nous levâmes contre eux
« nos aigles victorieuses : quoique nous fussions à peine six cents
« hommes à cheval, nous les combattîmes sous le signe de la croix
« vivifiante, et ils furent vaincus. Il arriva là un fait digne de mémoire.
« Un pèlerin déclara, par serment et sur la foi du pèlerinage, en pré-
« sence de l'empereur et de l'armée, qu'il avait vu saint George com-
« battant à la tête de nos bataillons. Les musulmans eux-mêmes
« nous ont rapporté qu'ils avaient vu dans la mêlée une milice revêtue
« de robes blanches et montée sur des chevaux blancs. Après cette
« victoire miraculeuse, nous passâmes la nuit dans un désert sablon-
« neux, n'ayant ni eau ni vivres, errant au hasard comme des brebis
« égarées. Dès que le jour parut, nous entrâmes sur le territoire

[1] La petite cité turque d'Ilguin, située à huit ou neuf heures d'Iconium, nous représente la cité de Philomélium (*Correspondance d'Orient*, lett. LXIII).

« d'Iconium, où nous trouvâmes des sources et des ruisseaux; nous « approchâmes de la ville, et nous détruisîmes deux beaux palais du « sultan. Comme la faim nous pressait toujours et qu'il nous restait à « peine cinq cents hommes à cheval, que nous n'avions plus aucun « moyen d'avancer ni de reculer, nous écoutâmes la voix de la né- « cessité : l'armée fut partagée en deux corps, et, le sixième jour « après la Pentecôte, nous marchâmes droit sur Iconium. Chose « étonnante et merveilleuse à raconter! le duc de Souabe avec un « petit nombre des siens, aidé du secours de Dieu, se rendit maître « de la ville et passa au fil de l'épée les habitants qu'il rencontra. « L'empereur, qui était resté derrière, combattait l'armée des Turcs « dans la plaine. Quoique ceux-ci fussent environ deux cent mille « cavaliers, il les mit en fuite par la vertu du Très-Haut. Cette action « n'est pas indigne d'être transmise à la mémoire des hommes; car « la ville d'Iconium égale Cologne en grandeur. »

Voici maintenant, avec plus de détails, l'itinéraire des croisés allemands depuis Laodicée jusqu'à Iconium : il y avait d'une cité à l'autre cinq ou six journées de marche, et les pèlerins restèrent plus de trente-cinq jours à faire ce trajet. Ils ne rencontrèrent sur leur passage que deux villes ou bourgades; dans le reste du chemin, ils ne trouvèrent que des solitudes sans nom : là, des plaines incultes, des terres brûlées où ne croissaient ni bois ni gazon; plus loin, des montagnes arides; ailleurs, des lacs salés, des marais bourbeux et pestilentiels. C'est dans une région qui offrait aussi peu de ressources, que l'armée de Frédéric eut à combattre toutes les populations musulmanes de l'Asie Mineure.

Les croisés teutons avaient sans cesse à combattre les soldats de Kilig-Arslan, et conduisaient avec eux des ambassadeurs qui leur parlaient de l'amitié du sultan : ce qui fait dire à nos vieux chroniqueurs que *les Turcs dissimulaient encore mieux que les Grecs.* On se rappelle que dans la première guerre sainte les soldats de la croix voyaient de toutes parts accourir au-devant d'eux des chrétiens, habitants du pays : personne ne vint au secours des pèlerins allemands; les Grecs comme les musulmans fuyaient à l'approche de Frédéric. Au milieu d'une contrée qui leur était inconnue, les croisés teutons n'avaient pas de guides. Perdus à travers d'horribles solitudes ils commençaient à se désespérer lorsque le *Dieu miséricordieux* leur envoya un secours sur lequel ils ne comptaient pas. Un

Turc tombé entre leurs mains fut amené devant Frédéric, qui lui promit de le laisser vivre s'il faisait sortir l'armée de ces lieux déserts et impraticables. Le Turc qui ne *trouvait rien de plus doux que la vie*, disent les relations contemporaines, conseilla de prendre le chemin vers la gauche de Susopolis, dont nous n'avons pu retrouver l'emplacement : le pays, quoique montueux, devait offrir aux croisés de riches campagnes. De ville en ville, jusque sous les murs d'Iconium, le Turc, une chaîne au cou, et gardé à vue, marcha à la tête de l'armée. Lorsque les pèlerins approchèrent de cette cité, le sultan leur envoya des députés pour leur offrir un passage au prix de trois mille pièces d'or : « Je n'ai pas coutume, leur répondit Frédéric, d'acheter mon chemin avec de l'or, mais de me l'ouvrir avec le fer et avec le secours de Notre Seigneur Jésus-Christ, dont nous sommes les soldats. » Les musulmans menacèrent l'empereur de l'attaquer le lendemain avec une armée de trois cent mille hommes; l'armée chrétienne comptait à peine mille chevaliers dont les armes fussent en bon état. Les chroniques nous apprennent que Frédéric tint alors conseil pour savoir si on ne gagnerait pas les terres d'Arménie au lieu de marcher contre Iconium. On s'arrêta au parti le plus périlleux; l'armée de la croix s'était avancée contre la ville, après avoir entendu la messe et reçu la communion.

Dans leur marche, depuis Laodicée jusqu'à Iconium, il n'y eut presque pas un jour sans combat. Les chrétiens étaient toujours victorieux, mais la victoire ne leur donnait ni gloire ni butin, et les laissait en proie à toutes leurs misères. Quand l'armée n'avait pas à se défendre contre l'ennemi, elle était aux prises avec la faim et la soif. Les chroniqueurs nous parlent des souffrances et des gémissements des croisés dans ces lieux arides : les uns buvaient leur urine, les autres le sang de leurs chevaux; l'eau croupissante des marais leur semblait douce comme l'eau des plus pures fontaines. On brûlait les selles, les vêtements, le bois des lances pour faire cuire la chair de cheval, qu'il fallait manger sans sel et sans poivre, et cette nourriture était réservée aux plus riches croisés : les pauvres n'avaient que des racines. Des pèlerins, accablés de fatigue, de faim et de maladies, ne pouvant plus suivre l'armée, s'étendaient à terre en forme de croix, récitaient tout haut l'oraison dominicale, et attendaient la mort au nom du Seigneur. Quelques-uns, pressés par le désespoir et *entraînés par le démon*, abandonnaient les drapeaux du

Christ et passaient dans les rangs des infidèles; mais de tels exemples de désertion étaient rares. Les ennemis des chrétiens admirèrent souvent leur courage invincible et leur résignation qui tenait du prodige. Une lettre écrite par le patriarche d'Arménie à Saladin nous explique comment les soldats et les compagnons de Frédéric eurent assez de force pour résister à d'aussi terribles épreuves. « Les Allemands, dit-il, sont des hommes extraordinaires : ils ont une volonté inébranlable, rien ne peut les détourner de leurs desseins; l'armée est soumise à la discipline la plus sévère, jamais une faute ne reste impunie. Chose singulière! ils s'interdisent tout plaisir; malheur à celui qui se permettrait quelque volupté! Tout cela vient de la tristesse où ils sont d'avoir perdu Jérusalem; ils rejettent pour leurs vêtements toute étoffe précieuse, et ne veulent être habillés que de fer; quant à leur patience dans la fatigue et l'adversité, elle passe toute croyance. »

En traversant l'Asie Mineure, les croisés germains avaient eu à combattre plusieurs tribus de barbares : les *Turcomans*, les *Turcobares*, les *Turcogistes* et les *Turcoscytes*. Les *Turcobares*, venus des bords de la mer Caspienne, s'étaient emparés de la Colchide, aujourd'hui la Circassie. Ce peuple ne connaissait point l'agriculture, il avait de nombreux troupeaux et recherchait les pâturages. Les *Turcogistes* formaient une nation moins nombreuse; ils habitaient les âpres montagnes de la Cappadoce et de la Paphlagonie; seuls de tous les Turcs, ils combattaient à pied; ils furent presque tous exterminés dans cette guerre. Les *Turcoscytes* étaient de tous les Turcs les plus grossiers et les plus féroces; ils avaient chassé les Basternes du royaume de Pont, pour se mettre à leur place; ils étaient très-habiles cavaliers et d'une adresse merveilleuse à lancer des flèches. La quatrième tribu, la plus nombreuse de toutes, se composait des Turcomans de la race des Ougs; ils étaient répandus comme aujourd'hui dans toutes les parties de l'Asie Mineure. Nous les avons vus sous leurs tentes, environnés de leurs troupeaux, comme ils étaient au temps des croisades; le temps n'a rien changé ni à leurs mœurs, ni à leurs costumes, ni à leur vie errante.

Nous empruntons ces détails sur les diverses nations musulmanes, à l'italien Boïardo, qui s'était servi, dit Muratori, de *cinq livres des histoires arabes* qu'on gardait de son temps dans les archives de l'église de Ravenne.

Toutes ces nuées de barbares étaient accourus pour combattre les croisés. On peut croire qu'il y avait parmi ces peuples des sujets de discorde, ce qui devait favoriser les armes des chrétiens. Le sultan d'Iconium avait fait à ces tribus musulmanes des promesses qu'il ne pouvait tenir : elles devaient être mécontentes d'un prince qui les appelait au butin et qui ne les payait pas. Ajoutons aussi que des divisions avaient éclaté dans la famille du sultan. Nous avons besoin de tout cela pour expliquer l'espèce de miracle de la marche triomphante des Allemands à travers tant d'ennemis, d'obstacles et de misères.

Les croisés, vainqueurs d'Iconium après un merveilleux combat, se trouvèrent tout à coup dans l'abondance de toutes choses. Au milieu de leur triomphe, leur situation n'était pas sans périls : il y avait toujours là une nation ennemie qu'il fallait combattre. On sait qu'il n'y a pas de conquête plus difficile que celle des pays défendus par les opinions religieuses, parce que tout le monde est intéressé à la guerre. Aux temps anciens, il s'agissait de décider si l'Asie appartiendrait à Darius ou à Alexandre; au temps des croisades, si elle serait chrétienne ou musulmane.

L'armée de la croix ne resta que deux jours dans la capitale de la Lycaonie, et prit la route de Laranda, aujourd'hui *Caraman;* elle eut à souffrir, durant ce trajet, de nouvelles misères. « Si je voulais, dit « Ansbert[1], raconter toutes les misères et les persécutions que les « pèlerins souffrirent pour le nom du Christ et l'honneur de la croix, « sans murmures et d'un air joyeux, mes efforts, quand même je par- « lerais la langue des anges, ne pourraient atteindre la vérité. » Près de Laranda, les croisés furent réveillés la nuit par un bruit semblable au retentissement des armes ; c'était un tremblement de terre; les sages virent là un sinistre présage pour l'avenir.

Les Teutons touchaient aux frontières des pays chrétiens. La vue de plusieurs croix plantées sur les chemins fit succéder à leurs sombres pensées quelques lueurs d'espérance. Le prince d'Arménie envoya des ambassadeurs à Frédéric, pour lui offrir tous les secours dont il aurait besoin; mais il lui conseillait en même temps de ne pas trop s'arrêter dans son pays, car tout le monde redoutait le voisinage d'une armée qui venait d'éprouver la faim et les plus horri-

[1] *Bibliothèque des Croisades,* t. III.

bles tourments d'une guerre malheureuse. Les pèlerins n'avaient plus à redouter les attaques et les surprises des Turcs ; mais les passages difficiles du Taurus devaient encore éprouver leur patience et leur courage. En apprenant que l'armée avait de mauvais chemins à passer, Frédéric avait défendu qu'on en parlât. « Qui n'eût été touché « jusqu'aux larmes, dit Ansbert, témoin oculaire, en voyant des évê- « ques, d'illustres chevaliers, malades et languissants, portés sur des « lits à dos de cheval à travers les précipices? Il fallait voir les « écuyers, le visage couvert de sueur, porter sur les boucliers leurs « seigneurs malades. » Des prélats, des princes, s'aidaient des pieds et des mains *comme des quadrupèdes.* « Toutefois, dit le même chro- « niqueur, l'amour de ces princes pour celui qui dirige les pas des « hommes, le désir de la patrie céleste à laquelle ils aspiraient, leur « faisaient supporter tous ces maux sans se plaindre. » De plus grandes calamités attendaient l'armée chrétienne. Elle suivait les rives du Sélef, appelé en turc *Guieuk-Sou,* petite rivière qui prend sa source à deux heures de Laranda et va se perdre dans la mer, près des ruines de Séleucie, aujourd'hui *Sélefké.* L'empereur Frédéric marchait avec l'arrière-garde. Laissons parler ici le chroniqueur qui fut témoin de la catastrophe :

« Tandis que le reste des pèlerins, riches et pauvres, dit Ansbert, « s'avançait à travers des rochers à peine accessibles aux chamois et « aux oiseaux, l'empereur, qui voulait se rafraîchir (on était alors au « mois de juin) et éviter aussi les dangers de la montagne, essaya de « traverser àla nage la rivière rapide de Séleucie. Ce prince, qui avait « échappé à tant de périls, entra dans l'eau malgré l'avis de tous, et « fut misérablement englouti. Remettons-nous-en au jugement secret « de ce Dieu à qui nul n'ose dire : *Pourquoi avez-vous fait cela? « pourquoi faire si tôt mourir un si grand homme?...* Plusieurs « seigneurs qui étaient avec lui se hâtèrent de secourir l'empereur, « mais ils le ramenèrent mort sur la rive. Cette perte porta le trouble « dans l'armée : les uns expirèrent de douleur ; les autres, désespérés « et se persuadant que Dieu ne protégeait pas leur cause, renon- « cèrent à la foi chrétienne et embrassèrent la religion des gentils. « Le deuil et une douleur sans bornes remplissaient les cœurs ; les « croisés pouvaient s'écrier avec le prophète : *La couronne est tombée « de notre tête, malheur à nous qui avons péché !* »

Tous les chroniqueurs du temps déplorent la mort de l'empereur

Frédéric, et tous expriment le même sentiment : ils n'osent pas approfondir ce mystère terrible de la providence. « Dieu, dit le chro-« niqueur Godefroy, fit ce qu'il lui plut et le fit avec justice, suivant « ses volontés inflexibles et immuables, mais non avec miséricorde, « s'il est permis de le dire, eu égard à l'état de l'Église et de la terre « de promission. » Les chroniqueurs musulmans remercient au contraire la providence, et regardent la mort de Frédéric comme un de ses grands bienfaits. « Frédéric se noya, dit Boha-Eddin, dans un « lieu où il n'avait pas d'eau jusqu'à la ceinture : ce qui prouve que « Dieu voulut nous en délivrer. »

Le duc de Souabe fut salué chef de l'armée chrétienne. Les croisés poursuivirent tristement leur marche, emportant avec eux les restes de l'empereur qui avait jusque-là soutenu leur courage. Frédéric, selon Ansbert, fut enseveli à Antioche, dans la basilique de Saint-Pierre ; selon les auteurs arabes, ses dépouilles furent portées jusqu'à Tyr. Le *catholique* ou patriarche des Arméniens, dans une seconde lettre à Saladin, disait que le nombre des guerriers allemands s'élevait encore à plus de quarante mille ; mais que pour toute armure il ne leur restait plus que le bâton des pèlerins. Lui-même les vit passer sur un pont, et, comme il demanda pourquoi ils n'avaient ni chevaux ni armes, on lui répondit que les Teutons avaient brûlé le bois de leurs lances pour se chauffer et tué leurs chevaux pour se nourrir. Ils se divisèrent en plusieurs corps : les uns passèrent par Antioche, où ils furent en proie à des maladies pestilentielles, les autres par Bogras, d'autres par le territoire d'Alep; ces derniers tombèrent presque tous entre les mains des musulmans ; dans tout le pays, dit Emmad-Eddin, il n'y avait pas une famille qui n'eût trois ou quatre Allemands pour esclaves. Il était parti d'Europe plus de cent mille croisés teutons : il n'en arriva pas cinq mille dans la Palestine, et ces débris de la grande armée de Germanie y furent mal reçus. « Leur « renommée nous aidait, disaient les chrétiens du pays, leur pré-« sence a coupé les ailes à nos victoires. » Parmi les victimes moissonnées par les maladies, l'histoire cite l'évêque de Wurtzbourg, qui avait été l'oracle de cette croisade, comme Adhémar l'avait été de la première. De même que l'évêque du Puy, il mourut à Antioche, et ses restes furent déposés dans la basilique de Saint-Pierre, peut-être à côté du tombeau de l'empereur Frédéric, dont il avait été le conseil. En voyant périr ainsi une puissante armée, devant laquelle

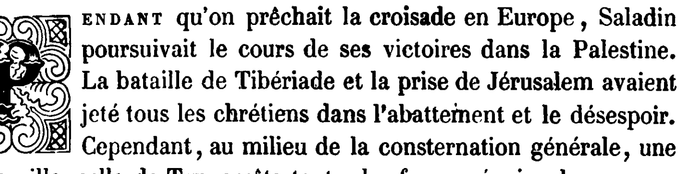
avaient tremblé les infidèles et qui allait défendre l'héritage de Jésus-Christ, plusieurs des contemporains restaient confondus et ne savaient plus que penser de la miséricorde divine. Mais, en songeant à la discipline si sévère établie dans cette armée, en songeant à tout ce qu'avait fait pour assurer son salut le génie prévoyant de Frédéric, l'histoire ne pourrait-elle pas demander aussi ce qu'on doit penser de la sagesse humaine?

Par une fatalité étrange, l'armée allemande triompha de tous les ennemis qu'elle rencontra, et disparut tout à coup lorsque les obstacles et les dangers allaient cesser. C'est ici qu'il faut répéter ce que nous avons dit plusieurs fois : les croisades ne furent pas seulement une guerre semée de périls, mais aussi un voyage plus périlleux que la guerre elle-même. L'Europe et l'Asie avaient les yeux sur cette armée d'Allemagne, car on croyait que Dieu avait réservé à Frédéric la gloire de délivrer Jérusalem. Qu'on se figure tout ce qui aurait pu sortir d'une expédition comme celle de la troisième croisade, offrant la réunion des peuples les plus belliqueux de l'Occident et des trois plus puissants monarques de cette époque! « Si « Dieu, par un effet de sa bonté pour nous, dit Ibn-Alatir, n'eût pas « fait périr l'empereur allemand au moment où il passait le Taurus, « on eût pu dire plus tard de la Syrie et de l'Égypte : *Ici régnèrent « jadis les musulmans.* » Chose singulière! la seule croisade qui réussit fut la première, où il n'y eut point de chef suprême et que nous avons pu appeler une république sous les armes.

LIVRE VIII.

1187-1190.

[Conrad, marquis de Montferrat, pénètre dans Tyr qu'assiége Saladin; sa conduite généreuse; le sultan se porte sur Tripoli; il se rejette sur l'Oronte; rendu à la liberté, le roi de Jérusalem viole son serment; il investit Ptolémaïs; description de la ville et de ses environs; travaux du siége; affluence de nouveaux croisés; le sultan pénètre dans la place; vaincus dans une bataille sanglante, les chrétiens se réfugient dans leur camp; retraite des infidèles; leur retour offensif; Malek-Adhel amène un renfort à son frère; à la nouvelle de la marche de Conrad, les musulmans sont découragés; échecs réciproques que subissent les assiégés et les assiégeants; le duc de Souabe arrive avec ses Allemands; sa présomption; sa mort; Sibille et ses deux enfants descendent au tombeau; Conrad fait rompre le mariage d'Homfroy de Thoron afin d'épouser Isabelle; conséquences funestes de cet acte; Richard et Philippe-Auguste; leur voyage, leur haine naissante; Saladin appelle à la *guerre sainte* tous les enfants du prophète; les deux rois tombent malades; ils envoient des députés à Saladin; l'armée chrétienne serre de plus près Ptolémaïs, qui enfin capitule. Comparaison entre la bravoure, les armes, les mœurs, des parties belligérantes.]



PENDANT qu'on prêchait la croisade en Europe, Saladin poursuivait le cours de ses victoires dans la Palestine. La bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem avaient jeté tous les chrétiens dans l'abattement et le désespoir. Cependant, au milieu de la consternation générale, une seule ville, celle de Tyr, arrêta toutes les forces réunies du nouveau vainqueur de l'Orient. Saladin avait rassemblé deux fois ses flottes et ses armées pour attaquer cette cité, dont il désirait ardemment la conquête; mais tous les habitants avaient juré de mourir plutôt que de se rendre aux musulmans : cette généreuse détermination était l'ouvrage de Conrad, qui venait d'arriver dans la place et que le ciel semblait avoir envoyé pour la sauver.

Conrad, fils du marquis de Montferrat, portait un nom célèbre dans l'Occident, et le bruit de ses exploits l'avait précédé en Asie. Dès sa plus tendre jeunesse, il se distingua dans la guerre du saint-siége contre l'empereur d'Allemagne. La passion de la gloire et le besoin de chercher des aventures l'amenèrent ensuite à Constantinople, où il dissipa une sédition qui menaçait le trône impérial et

tua sur le champ de bataille le chef des rebelles. La sœur d'Isaac l'Ange et le titre de César furent le prix de son courage et de ses services; mais son caractère inquiet ne lui permit pas de jouir longtemps de sa fortune. Au milieu de ses paisibles grandeurs, éveillé tout à coup par le bruit de la guerre sainte, il se déroba à la tendresse de son épouse, à la reconnaissance d'un empereur, pour voler dans la Palestine. Conrad arriva sur les côtes de la Phénicie quelques jours après la bataille de Tibériade. Déjà la ville de Tyr avait nommé des députés pour demander une capitulation à Saladin : sa présence ranima les courages; tout changea de face. Ce prince, que les auteurs arabes appellent le plus *vorace des loups* de la chrétienté, le plus *rusé des chiens* de la foi du Messie, se fit donner le commandement de la ville, agrandit les fossés, répara les fortifications. Les habitants de Tyr, attaqués par terre et par mer, devenus tout à coup d'invincibles guerriers, apprirent sous ses ordres à combattre les armées et les flottes des Turcs.

Le vieux marquis de Montferrat, père de Conrad, qui, pour visiter la terre sainte, avait quitté ses paisibles États, s'était trouvé à la bataille de Tibériade. Fait prisonnier par les musulmans, il attendait dans les prisons de Damas que ses enfants pussent le délivrer ou racheter sa liberté.

Saladin le fit venir dans son armée, et promit au brave Conrad de lui rendre son père et de lui donner de riches possessions en Syrie s'il lui ouvrait les portes de Tyr. Il le menaça en même temps de faire placer le vieux marquis de Montferrat devant les rangs des musulmans et de l'exposer aux traits des assiégés[1]. Conrad répondit avec fierté qu'il méprisait les présents des infidèles; que la vie de son père lui était moins chère que la cause des chrétiens. Il ajouta que rien n'arrêterait ses coups, et que, si les musulmans étaient assez barbares pour faire mourir un vieillard qui s'était rendu sur sa parole, il se ferait gloire de descendre d'un martyr. Après cette réponse, les soldats de Saladin recommencèrent leurs attaques, et les Tyriens se défendirent avec fureur. Les hospitaliers, les templiers, les plus braves guerriers qui restaient encore dans la Palestine, étaient accourus dans les murs de Tyr pour partager l'honneur d'une si belle défense. Parmi les Francs qui se distinguaient par leur valeur, on

[1] Gauthier Vinisauf et Sicardi. (*Bibliothèque des Croisades.*)

remarquait surtout un gentilhomme espagnol, connu dans l'histoire sous le nom de *chevalier aux armes vertes*[1]. Lui seul, disent les vieilles chroniques, il repoussait et dispersait des bataillons ennemis; il se battit plusieurs fois en combat singulier, terrassa les plus intrépides des musulmans, et fit admirer de Saladin sa bravoure et ses faits d'armes.

La ville n'avait point de citoyen qui ne fût soldat; les enfants mêmes portaient les armes; les femmes animaient les guerriers par leur présence et leurs discours. Sur les flots, au pied des remparts, il se livrait sans cesse de nouveaux combats. Partout les musulmans retrouvaient ces héros chrétiens qui les avaient fait trembler tant de fois.

Saladin était fatigué d'une attaque longue et inutile : deux fois il s'était présenté devant Tyr sans pouvoir la soumettre : il résolut de lever le siége pour aller attaquer Tripoli, mais il ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle expédition. Guillaume, roi de Sicile, instruit des malheurs de la Palestine, avait envoyé des secours aux chrétiens. L'amiral Margarit, que ses talents et ses victoires avaient fait surnommer *le roi de la mer* et *le nouveau Neptune*, arriva sur les côtes de Syrie avec soixante galères, trois cents cavaliers et cinq cents fantassins[2]. Les guerriers siciliens volèrent à la défense de Tripoli, et, commandés par le *chevalier aux armes vertes*, ils forcèrent Saladin d'abandonner son entreprise.

La ville et le comté de Tripoli, depuis la mort de Raymond, appartenaient à Bohémond, prince d'Antioche. Saladin, plein de colère et de dépit, porta les ravages de la guerre sur les bords de l'Oronte, et força Bohémond d'acheter une trève de huit mois. Dans cette expédition, les musulmans s'emparèrent de Tortose et de quelques châteaux bâtis sur les hauteurs du Liban. La forteresse de Carac, d'où était sortie cette guerre si funeste aux chrétiens, se défendait depuis un an contre une armée musulmane[3]. Les assiégés, dépour-

[1] Bernard le Trésorier parle beaucoup de ce chevalier; il raconte que Saladin voulut le voir et lui fit de belles offres que le chevalier refusa avec beaucoup de noblesse. (*Bibliothèque des Croisades*, t. II.)

[2] Sicardi, tome II de la *Bibliothèque des Croisades*.

[3] Suivant l'auteur arabe Ibn-Alatir, c'était le frère de Saladin, Malek-Adhel, qui dirigeait le siége de Carac, pendant que le sultan faisait d'autres conquêtes. Après la reddition de Carac, il prit possession des places voisines, telles que Schaubek, etc. (Voir la *Bibliothèque des Croisades*, t. IV. On y trouvera de longs détails sur les conquêtes de Saladin, dont nous n'avons pu parler ici qu'en peu de mots.)

vus de secours, en proie à toutes sortes de maux et de privations, avaient porté jusqu'à l'héroïsme la résignation et la bravoure. *Devant qu'ils se rendissent*, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, *ils vendirent los fames et los enfants as Sarrasins, et ne demora beste ne chose nule à chastel qu'ils ne pussent mangier*. Ils furent enfin obligés de capituler; le sultan leur accorda la vie et la liberté, et leur fit rendre les femmes et les enfants qu'un héroïsme barbare avait condamnés à l'esclavage.

Au milieu de ses victoires, Saladin retenait toujours Guy de Lusignan dans les fers. Maître de Carac et de la plus grande partie de la Palestine, il rendit enfin la liberté au malheureux roi de Jérusalem, après lui avoir fait jurer sur l'Évangile de renoncer à son royaume et de retourner en Europe. Cette promesse, arrachée par la violence, ne pouvait être regardée comme une loi dans une guerre où le fanatisme faisait mépriser, de part et d'autre, la foi du serment. Saladin lui-même ne pensait pas que le roi de Jérusalem tînt sa parole; et, s'il consentit à le renvoyer, ce fut sans doute dans la crainte qu'on ne choisît un prince plus habile et dans l'espoir que sa présence jetterait la discorde parmi les chrétiens.

[1189.] A peine sorti de sa captivité, Guy de Lusignan fit annuler son serment par un conseil d'évêques. Gauthier Vinisauf, en parlant de cet acte, dit que le prince chrétien eut raison de se faire délier de son serment, d'abord parce que les promesses faites par la crainte méritent d'être révoquées, ensuite parce que la foule des croisés qui arrivaient trouvait un chef et un guide. Il ajoute : « L'artifice doit être « trompé par l'artifice; la perfidie d'un tyran doit être frustrée par « son exemple; car un trompeur invite à le tromper. Saladin avait « le premier manqué à sa foi, et il avait arraché à un roi captif l'en- « gagement de se retirer en exil. Cruelle liberté que celle qu'on achète « par l'exil ! Cruelle délivrance que celle qui fait renoncer au trône ! « Mais le dessein de *Bélial* fut détruit par l'ordre de Dieu. » Guy de Lusignan chercha l'occasion de relever un trône où la fortune l'avait un moment fait asseoir. Il se présenta en vain devant la ville de Tyr, qui s'était donnée à Conrad et ne voulait pas reconnaître pour roi un prince qui n'avait pas su défendre ses États[1]. Le roi de Jérusalem erra longtemps dans son propre royaume, accompagné de quelques

[1] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

serviteurs fidèles, et résolut enfin de tenter quelque entreprise qui pût fixer sur lui les regards et réunir sous ses drapeaux des guerriers accourus de toutes les parties de l'Europe pour délivrer la terre sainte.

Guy de Lusignan alla mettre le siége devant Ptolémaïs, qui s'était rendue à Saladin quelques jours après la bataille de Tibériade. Cette ville, que les historiens appellent tour à tour *Acca*, *Accon*, *Acre*, était bâtie à l'occident d'une vaste plaine; la Méditerranée baignait ses murailles; la commodité de son port appelait les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, et elle méritait de régner sur les mers comme la ville de Tyr qui s'élevait dans son voisinage. Du côté de la terre des fossés profonds entouraient ses murailles; de distance en distance s'élevaient des tours formidables, parmi lesquelles on remarquait la *tour maudite*, qui dominait sur la ville et sur la plaine, et la *tour des Mouches*, bâtie à l'entrée du port et que les voyageurs retrouvent aujourd'hui encore avec son ancien nom. Une digue de pierre fermait le port vers le midi, et se terminait par une forteresse bâtie sur une roche isolée au milieu des flots. En 1831, nous avons vu Saint-Jean-d'Acre avec des murailles rebâties à neuf; elles présentaient un état de fortification redoutable, surtout du côté de la terre; on avait fortifié un peu moins le côté de la mer, suffisamment défendu par la difficulté du rivage. La ville actuelle occupe à peine les deux tiers de l'espace qu'elle couvrait au temps des croisades. Une population de six mille habitants vivait dans ses murs à l'époque de notre passage. La guerre d'Ibrahim-pacha en Syrie[1] a fait de l'enceinte d'Acre un amas solitaire de débris.

La plaine de Saint-Jean-d'Acre est bornée au nord par le mont Saron, que les Latins appelaient *Scala Tyriorum*, l'Échelle des Tyriens; au sud, par le mont Carmel, qui s'avance dans la mer; elle s'étend du septentrion au midi sur un espace d'environ quatre lieues. Le Bélus, que les auteurs arabes ont appelé *Nahr-Alhalou* (rivière d'eau douce) et que les gens du pays appellent tour à tour *Nahr-el-Ramyn*, *Nahr-el-Kardané*, traverse une partie de la plaine, et se jette dans la mer à un quart d'heure à l'est de la ville, sous la petite éminence où gisent quelques ruines nommées *Akkah-el-Kharab* (Acre la Ruinée). La plaine, peu boisée, est marécageuse en beaucoup d'endroits, et de ces marais s'échappent en été des exhalaisons qui

[1] En 1832.

corrompent l'air et répandent le germe des maladies épidémiques. A diverses distances de Saint-Jean-d'Acre, au nord et au nord-est, plusieurs collines découpent la plaine. La première est celle de *Thuron*, appelée par les chroniqueurs musulmans la colline des *Mosallins* ou des *Prians*, et aussi *Mossallaba*. La seconde colline est celle que Boha-Eddin nomme *Aïadia*, et Gauthier Vinisauf *Mahaméria;* la troisième est la colline de *Kison*. Les montagnes citées dans les chroniques arabes sous le nom de *Karouba*, sont les montagnes de Saron qui partent du cap Blanc, appelé en arabe *El-Mécherfi*, et courent de l'ouest à l'est jusqu'aux rives du Jourdain [1].

Les plaines de Ptolémaïs étaient fertiles et riantes : des bosquets, des jardins, couvraient les campagnes voisines de la ville; quelques villages s'élevaient sur le penchant des montagnes; des maisons de plaisance étaient bâties sur les collines. Les traditions religieuses et les traditions profanes avaient donné des noms à plusieurs sites du voisinage : un tertre élevé rappelait aux voyageurs le tombeau de Memnon; on montrait sur le Carmel les grottes d'Élie et d'Élisée, et la place où Pythagore vint adorer l'Écho. Tels étaient les lieux qui allaient être bientôt le théâtre d'une guerre sanglante et devaient voir combattre entre elles les armées de l'Europe et celles de l'Asie.

Ce fut à la fin du mois d'août 1189, le jour de la Saint-Augustin, que commença le siége de Ptolémaïs, qui dura deux ans. Guy de Lusignan avait à peine sous ses drapeaux neuf mille hommes lorsqu'il vint camper devant cette ville. Les Pisans, venus sur leur flotte, s'emparèrent d'abord du rivage et fermèrent toutes les avenues de la place du côté de la mer. La petite armée des chrétiens alla dresser ses tentes sur la colline de Thuron. Trois jours après leur arrivée, les croisés commencèrent leurs attaques; sans se donner le temps de préparer leurs machines, couverts de leurs simples boucliers, ils appliquèrent leurs échelles contre les murs, et montèrent à l'assaut. Une chronique contemporaine [2] ne craint pas d'affirmer que la ville aurait pu tomber alors au pouvoir des chrétiens, si tout à coup on n'avait répandu le bruit de l'arrivée de Saladin. A cette nouvelle, qui les remplit d'une terreur panique, ils abandonnèrent à la hâte l'attaque des remparts, et se retirèrent sur la colline où ils avaient établi leur camp.

[1] *Correspondance d'Orient*, t. V, lett. CXXXII.
[2] Gauthier Vinisauf.

Bientôt on vit s'avancer cinquante vaisseaux voguant à pleines voiles. En les apercevant des hauteurs de Thuron, les chrétiens n'osaient croire à un secours qu'ils n'attendaient point. De leur côté, les croisés montés sur les navires ne savaient que penser de ce camp qui s'offrait à leur vue. Mais, à mesure qu'ils approchaient, ils reconnurent les étendards de la croix; un cri de joie s'éleva sur la flotte et dans le camp des chrétiens; tous les yeux se mouillent de larmes; on accourt sur le rivage; on se précipite dans les flots pour embrasser plus tôt ceux qui arrivent. On se félicite réciproquement, on débarque les armes, les vivres, les munitions de guerre; et douze mille guerriers de la Frise et du Danemarck, sortis de leurs vaisseaux, viennent planter leurs drapeaux entre la colline de Thuron et la ville de Ptolémaïs [1].

La flotte danoise, partie des mers du Nord, avait partout excité, sur son passage, l'enthousiasme et le zèle impatient des peuples qui habitent les côtes de l'Océan. Elle fut bientôt suivie d'une autre flotte portant un grand nombre de guerriers anglais et flamands. L'archevêque de Cantorbéry, qui avait prêché la guerre de la croix en Angleterre, conduisait les croisés anglais. Ceux de la Flandre étaient dirigés par Jacques d'Avesnes, déjà célèbre par ses exploits et que les palmes du martyre attendaient dans la terre sainte.

Tandis que la mer apportait aux chrétiens de nombreux renforts, Saladin, abandonnant ses conquêtes de la Phénicie, accourut avec son armée. Il plaça ses tentes et ses pavillons aux extrémités de la plaine, sur la colline de Kisan, qui s'élevait derrière la colline de Thuron. D'un côté, son camp s'étendait jusqu'à la rivière du Bélus; de l'autre, jusqu'à *Mahaméria*, ou la colline de la Mosquée. Les musulmans attaquèrent plusieurs fois les chrétiens; mais ils les trouvèrent toujours semblables *à une montagne qu'on ne peut abattre ni faire reculer*. Saladin, pour animer ses soldats, résolut de livrer une bataille générale, un vendredi, à l'heure même où tous les peuples de l'islamisme sont en prières. Ce moment choisi pour le combat redoubla le fanatisme et l'ardeur de l'armée musulmane. Les chrétiens furent obligés d'abandonner les postes qu'ils occupaient sur le bord de la mer, du côté du nord, et le sultan victorieux pénétra dans les murs de Ptolémaïs. Après avoir reconnu du haut des

[1] Gauthier Vinisauf.

tours la position des croisés, il sortit avec la garnison, les surprit et les repoussa dans leur camp. Saladin avait relevé par sa présence le courage des habitants et des défenseurs de la place. Il donna tous les ordres nécessaires, il laissa dans la ville l'élite de ses guerriers, et choisit pour les commander deux de ses plus fidèles émirs, Hossam-Eddin, ancien compagnon de ses victoires, et Karacoush [1], dont il avait plusieurs fois éprouvé la sagesse et la bravoure dans la conquête de l'Égypte. Le sultan revint ensuite sur la colline de Kisan, prêt à combattre l'armée des croisés.

Les chrétiens ne cessaient de creuser des fossés autour de leur camp et de s'entourer de retranchements formidables. Tous ces préparatifs de défense donnaient sans doute quelques alarmes aux musulmans; mais ce qui devait surtout les remplir d'effroi, c'était la vue de cette foule de vaisseaux francs qui, semblables à une vaste forêt, couvraient le rivage de la mer. A mesure que quelques-uns de ces navires s'éloignaient, il en arrivait d'autres en plus grand nombre, et tous amenaient en Syrie des guerriers de l'Occident. On vit d'abord débarquer des croisés accourus de toutes les villes d'Italie, conduits par leurs tribuns et leurs évêques. Ils furent suivis d'un grand nombre de guerriers venus de la Champagne et de plusieurs provinces de France. Parmi les chefs se faisait remarquer l'évêque de Beauvais, que les vieilles chroniques comparent à l'archevêque Turpin et que la gloire des armes bien plus que la dévotion conduisait pour la seconde fois en Orient [2]. Après les croisés français parurent des guerriers d'Allemagne qui obéissaient au landgrave de Thuringe. Conrad, marquis de Tyr, ne voulut point rester oisif dans cette guerre. Il arma des vaisseaux, leva des troupes, et vint réunir ses forces à celles de l'armée chrétienne. Enfin, de toutes les parties du monde on voyait accourir des défenseurs de la croix, et plus de cent mille guerriers se trouvèrent rassemblés devant Ptolémaïs, lorsque les puissants monarques qui s'étaient mis à la tête de la croisade s'occupaient encore des préparatifs de leur départ.

[1] Karacoush était le premier ministre de Saladin en Égypte : c'est lui qui a fait creuser le puits de Joseph, qui a fait bâtir la citadelle et qui a commencé l'enceinte du Caire. Karacoush était petit et bossu ; son nom est donné aujourd'hui en Égypte à une espèce de polichinelle qui amuse le peuple dans les rues, et dans la bouche duquel on met des obscenités. Karacoush jouissait cependant parmi les chrétiens d'une sorte de considération. Un historien latin le fait vivre encore un siècle après, à l'époque de la ruine de Saint-Jean-d'Acre, en 1290.

[2] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

L'arrivée de ces innombrables auxiliaires ranima l'ardeur des croisés. Les chevaliers, suivant l'expression d'un historien arabe, revêtus de leurs longues cuirasses à écailles de fer, apparaissaient de loin comme des serpents qui couvraient la plaine; lorsqu'ils volaient aux armes, ils ressemblaient à des oiseaux de proie, et dans la mêlée à des lions indomptables. Plusieurs émirs avaient proposé à Saladin de se retirer devant un ennemi aussi nombreux, disaient-ils, que les sables de la mer, plus violent que les tempêtes, plus impétueux que les torrents.

Une vaste plaine qui s'étendait entre les collines occupées par les deux camps ennemis, avait été le théâtre des combats les plus sanglants. Depuis quarante jours les Francs assiégeaient Ptolémaïs, et sans cesse ils avaient à repousser la garnison ou les troupes de Saladin. Le quatrième jour d'octobre leur armée descendit dans la plaine et se rangea en bataille. Elle couvrait un espace immense. Les chevaliers et les barons d'Occident avaient déployé tout leur appareil de guerre, et marchaient à la tête de leurs soldats, couverts d'un casque de fer, armés de la lance et de l'épée. Le clergé lui-même avait pris les armes. Les archevêques de Ravenne, de Pise, de Cantorbéry, de Besançon, de Nazareth, de Montréal; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Cambrai, de Ptolémaïs, de Béthléem, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et conduisaient les guerriers de Jésus-Christ. L'armée chrétienne présentait un aspect si redoutable et paraissait si pleine de confiance, qu'un chevalier franc s'écria dans son enthousiasme : *Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous* [1].

Le roi de Jérusalem, devant lequel quatre chevaliers portaient le livre des Évangiles, commandait les Français et les hospitaliers. Ses lignes s'étendaient à la droite jusqu'au Bélus. Les Vénitiens et les Lombards formaient, avec les Tyriens, l'aile gauche, qui s'appuyait à la mer, et marchaient sous les drapeaux de Conrad. Le centre de l'armée était occupé par les Allemands, les Pisans et les Anglais, que commandait le landgrave de Thuringe. Le grand maître du Temple avec ses chevaliers, le duc de Gueldre avec ses soldats, formaient le corps de réserve, et devaient se porter partout où les appellerait le

[1] « Parole très-mauvaise et tout à fait condamnable, dit Gauthier Vinisauf, qui plaçait l'événe« ment du combat dans l'homme, et non dans la Divinité; car sans Dieu l'homme ne peut rien. »

danger; la garde du camp avait été confiée à Gérard d'Avesnes et à Geoffroi de Lusignan.

Lorsque l'armée chrétienne eut déployé son ordre de bataille dans la plaine, les musulmans sortirent de leurs retranchements et se préparèrent à soutenir le choc des croisés. Les historiens arabes disent que Saladin implora le secours de Dieu, et sa dévotion fut sans doute mêlée de quelque sentiment de crainte. Les archers et la gendarmerie des chrétiens commencèrent le combat. Dès le premier choc, l'aile gauche des musulmans, commandée par Taki-Eddin, neveu du sultan, se retira en désordre. Les Francs, dit l'historien Emmad-Eddin, se répandaient partout comme un déluge, et marchaient au combat *avec l'ardeur d'un cheval qui va au pâturage*[1]. Bientôt leurs étendards flottent sur la colline de la Mosquée, et le vaillant comte de Bar pénètre jusque dans la tente de Saladin. Les Francs victorieux descendent sur le revers de la colline, et chassent devant eux les musulmans éperdus. La terreur fut si grande parmi les infidèles, qu'un grand nombre d'entre eux s'enfuirent jusqu'à Tibériade. Les esclaves qui suivaient l'armée musulmane prirent la fuite, emportant les bagages et tout ce qu'ils avaient trouvé dans le camp. Cette fuite des esclaves augmenta la confusion, et Saladin, qui commandait le centre de son armée, ne put retenir autour de lui que quelques-uns de ses mameluks.

Un historien arabe, qui était présent, rapporte avec une franchise remarquable les premiers succès des chrétiens dans cette journée, et, tout rempli encore du souvenir de ses propres périls, il suspend tout à coup son récit pour exprimer ses alarmes. « Lorsque nous vîmes « (ce sont les paroles d'Emmad-Eddin) l'armée musulmane en « déroute, nous ne songeâmes qu'à notre salut, et nous arrivâmes à « Tibériade avec ceux qui avaient pris le même chemin que nous; « nous trouvâmes les habitants saisis de frayeur et le cœur brisé de la « défaite de l'islamisme... Nous tenions d'une main ferme les rênes « de nos chevaux; nous respirions à peine... » D'après ce récit, nous n'avons pas besoin de dire que la victoire des chrétiens eût été complète s'ils n'avaient pas méconnu les lois de la discipline. Mais comment retenir dans les rangs et sous les drapeaux une multitude qu'enivrait un triomphe trop facile? Quel chef pouvait se faire obéir de cette troupe confuse de pèlerins accourus de toutes les régions de

[1] Emmad-Eddin, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

la terre, étrangers les uns aux autres, armés et vêtus diversement, parlant des langues différentes, la plupart combattant pour la première fois et ne connaissant point l'ennemi qu'ils avaient devant eux? Maîtres du camp des Turcs, ils se répandent dans les tentes pour les piller, et bientôt le désordre est plus grand parmi les vainqueurs que parmi les vaincus. Les musulmans, s'apercevant qu'ils ne sont point poursuivis, reviennent de leur effroi, et se rallient à la voix de Saladin : la bataille recommence, et les croisés, dispersés dans la plaine et sur la colline, s'étonnent d'être de nouveau aux prises avec une armée qu'ils croyaient avoir anéantie. S'il faut ajouter foi au récit des vieilles chroniques, un incident singulier vint augmenter le trouble des croisés, et fut cause de tous les malheurs de cette journée : un cheval arabe pris sur l'ennemi s'étant échappé au milieu de la mêlée, quelques soldats se mettent à le poursuivre ; on croit qu'ils fuient devant les musulmans ; le bruit se répand aussitôt que la garnison de Ptolémaïs a fait une sortie et que le camp des chrétiens est livré au pillage, que les infidèles sont partout victorieux. Dès lors les Francs ne combattent plus pour la victoire ni pour le butin, mais pour défendre leur vie ; la campagne est couverte de croisés qui fuient et jettent leurs armes. En vain leurs chefs les plus intrépides s'efforcent de les retenir et de les ramener au combat : les chefs sont eux-mêmes entraînés par la multitude éperdue. André de Brienne est renversé de son cheval en cherchant à rallier ses soldats. Étendu à terre et couvert de blessures, il fait retentir l'air de gémissements : le danger qui le menace, ses cris déchirants ne touchent point ses compagnons d'armes, ni son propre frère Érard de Brienne, que rien ne pouvait arrêter dans leur fuite rapide. Le marquis de Tyr, abandonné des siens, resté seul dans la mêlée, dut son salut à la généreuse bravoure de Guy de Lusignan. Gérard d'Avesnes avait perdu son cheval de bataille, et ne pouvait plus ni fuir ni combattre. Un jeune guerrier dont l'histoire ne dit point le nom, lui offrit alors son propre cheval, et chercha la mort dans les rangs ennemis, satisfait d'avoir sauvé la vie de son illustre chef. La milice du Temple, qui résista presque seule aux musulmans, perdit ses plus braves chevaliers ; le grand maître, tombé aux mains des musulmans, fut chargé de chaînes, et, le lendemain de la bataille, reçut la palme du martyre[1] dans la tente

[1] Le grand maître du Temple, fait prisonnier à la bataille de Tibériade, avait été renvoyé par

de Saladin. A la suite de ce combat désastreux et vers la fin de la journée, les Francs qui avaient échappé à la poursuite des infidèles, rentrèrent, au milieu de mille dangers, dans leur camp de toutes parts menacé par une armée victorieuse.

Dans la plaine de Ptolémaïs, foulée pendant le combat par plus de deux cent mille guerriers, on ne vit plus le lendemain, pour nous servir d'une image orientale, que des oiseaux de proie et des loups attirés par l'odeur du carnage et de la mort. Les chrétiens n'osaient sortir de leurs retranchements; la victoire elle-même ne put rassurer Saladin, qui pendant plusieurs heures avait vu fuir toute son armée. Le plus grand désordre régnait dans le camp des Turcs, qui avait été pillé par les esclaves. Les soldats et les émirs s'étaient mis à la poursuite de ces esclaves fugitifs; chacun cherchait ses bagages; tout le camp retentissait de plaintes. Au milieu de la confusion et du tumulte, le sultan ne put poursuivre l'avantage qu'il venait de remporter sur les Francs.

L'hiver approchait, et la plupart des émirs engagèrent Saladin à quitter les plaines de Ptolémaïs. Dans un conseil réuni par le sultan, ils lui représentèrent que l'armée affaiblie par les combats, et lui-même, tombé malade, avaient besoin de repos. On discuta longtemps, dit Emmad-Eddin, tous les avis qui furent proposés, *comme on agite le lait pour en tirer le beurre;* à la fin, on décida que l'armée irait camper sur la montagne de Karouba.

Les chrétiens, attribuant cette retraite à la crainte, sentirent se ranimer leur courage, et reprirent avec ardeur les travaux du siége. Restés maîtres de la plaine, ils étendirent leurs lignes sur toute la chaîne des collines qui entourent la plaine de Ptolémaïs. Le marquis de Montferrat avec ses troupes, les Vénitiens, les Pisans, et les croisés commandés par l'archevêque de Ravenne et par l'évêque de Pise, campaient vers le nord, et s'étendaient depuis la mer jusqu'à la route de Damas. Près du camp de Conrad, les hospitaliers avaient déployé leurs tentes dans un vallon qui leur appartenait avant la prise de Ptolémaïs par les musulmans. Les Génois occupaient la colline que les historiens contemporains appellent le mont *Musard.* Les Français et les Anglais, qui voyaient devant eux la *tour Maudite,* étaient placés

Saladin, qui lui avait sans doute imposé la condition de ne plus prendre les armes contre les musulmans.

au centre, sous les ordres des comtes de Dreux, de Blois, de Clermont, des archevêques de Besançon, de Cantorbéry. Près du camp des Français flottaient les étendards des Flamands que commandaient l'évêque de Cambrai et Raymond II, vicomte de Turenne. Guy de Lusignan campait avec ses soldats et ses chevaliers sur la colline de Thuron; cette partie du camp servait comme de citadelle et de quartier général à toute l'armée. Le roi de Jérusalem avait auprès de lui la reine Sibille, ses deux frères, Geoffroi et Aimar de Lusignan; Homfroy de Thoron, l'époux de la seconde fille d'Amaury; le patriarche Héraclius et le clergé de la ville sainte. Les chevaliers du Temple et la troupe de Jacques d'Avesnes avaient placé leurs quartiers entre la colline de Thuron et le Bélus, et gardaient le chemin qui conduit de Ptolémaïs à Jérusalem. Au midi du Bélus, on voyait les tentes des Allemands, des Danois et des Frisons : ces guerriers du Nord, commandés par le landgrave de Thuringe et le duc de Gueldre, bordaient la rade de Ptolémaïs et protégeaient le débarquement des chrétiens qui arrivaient d'Europe par la mer.

Tels étaient la disposition de l'armée devant Ptolémaïs et l'ordre qui fut conservé pendant tout le siége. Les chrétiens creusèrent des fossés au penchant des collines dont ils occupaient les hauteurs; ils élevèrent autour de leurs quartiers de hautes murailles, et leur camp fut tellement fermé, dit un historien arabe, que les oiseaux pouvaient à peine y pénétrer. Tous les torrents qui tombaient des montagnes voisines avaient franchi leurs rivages, et couvraient la plaine de leurs eaux. Les croisés n'avaient plus à craindre d'être surpris par l'armée de Saladin, et poursuivaient sans relâche le siége de Ptolémaïs. Leurs machines battaient jour et nuit les remparts de la ville. La garnison opposait une résistance opiniâtre, mais elle ne pouvait se défendre longtemps sans le secours de l'armée musulmane. Chaque jour des pigeons qui portaient des billets sous leurs ailes, des plongeurs qui se jetaient à la mer, venaient avertir Saladin des dangers de Ptolémaïs.

[1190.] Ainsi se passa la saison des pluies. Aux approches du printemps, plusieurs princes musulmans de la Mésopotamie et de la Syrie vinrent se ranger avec leurs troupes sous les étendards du sultan. Alors Saladin quitta la montagne de Karouba, et son armée, descendant vers la plaine de Ptolémaïs, s'avança à la vue des chrétiens, les enseignes déployées, au bruit des cymbales et des trompettes. Les

croisés eurent bientôt des combats à soutenir; les fossés qu'ils avaient creusés furent souillés de leur sang et devinrent *leurs propres sépulcres*. L'espoir qu'ils avaient de s'emparer de la ville s'évanouit à l'aspect d'un ennemi formidable. Ils avaient construit, pendant l'hiver, trois tours roulantes semblables à celles que montait Godefroy de Bouillon à la prise de Jérusalem. Ces trois tours s'élevaient au-dessus des murailles de Ptolémaïs et menaçaient de renverser la ville. Mais, tandis que l'industrie guerrière des assiégeants augmentait ainsi leurs moyens d'attaque, un habitant de Damas, enfermé dans la place, leur opposait les inventions de son génie opiniâtre. Il avait composé un nouveau feu grégeois auquel rien ne pouvait résister, et, dans une bataille générale, au moment où les deux armées étaient aux prises, tout à coup les tours de bois des chrétiens furent consumées et réduites en cendres, comme si elles eussent été frappées par la foudre du ciel[1]. A la vue de cet incendie, la consternation fut si grande dans l'armée chrétienne, que le landgrave de Thuringe crut que Dieu ne protégeait plus la cause des croisés et quitta le siége de Ptolémaïs pour retourner en Europe.

Saladin attaquait sans cesse les Francs et ne leur laissait point de repos. Toutes les fois que les chrétiens livraient un assaut à la ville, le bruit des cymbales et des tambours retentissait sur les remparts pour avertir les troupes musulmanes, qui volaient aux armes et venaient menacer le camp des croisés.

La rade de Ptolémaïs était souvent couverte de vaisseaux venus d'Europe et de navires musulmans sortis des ports de l'Égypte et de la Syrie. Les uns apportaient des secours à l'armée chrétienne, les autres à la ville. De loin on voyait s'élever dans les airs et se mêler ensemble les mâts surmontés de l'étendard de la croix, et les mâts qui portaient les drapeaux de Mahomet. Plusieurs fois les Francs et les Turcs furent témoins des combats que leurs flottes, chargées d'armes et de vivres, se livraient près du rivage; la victoire ou la défaite apportaient tour à tour l'abondance ou la famine dans la ville ou dans le camp des chrétiens. A la vue d'une bataille navale, les guerriers de la croix et ceux de Saladin, frappant sur leurs boucliers, annonçaient par leurs cris leurs espérances ou leurs alarmes; quelquefois même les deux armées s'ébranlaient, s'attaquaient dans la

[1] Boha-Eddin et Ibn-Alatir, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

plaine pour assurer la victoire ou venger la défaite de ceux qui combattaient sur les flots.

Dans ces combats, les musulmans tendaient souvent des embûches aux chrétiens, et ne dédaignaient point d'employer tous les stratagèmes de la guerre. Les croisés, au contraire, n'avaient de confiance qu'en leur valeur et dans leurs armes. Un char, appelé *Standart* par Gauthier Vinisauf et par les Italiens *Caroccio*, sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc, leur servait de point de ralliement et les conduisait au milieu des batailles. Quand l'armée s'ébranlait, l'ardeur du butin leur faisait bientôt abandonner leurs rangs; leurs chefs, dont l'autorité était trop souvent méconnue, dans le tumulte des combats, devenaient eux-mêmes de simples soldats au milieu de la mêlée, et ne pouvaient opposer à l'ennemi que leur lance ou leur épée. Saladin, plus respecté des siens, commandait une armée disciplinée, et profitait souvent du désordre et de la confusion des chrétiens, pour les combattre avec avantage et leur arracher la victoire. Chaque bataille commençait au lever du jour; les croisés étaient presque toujours victorieux jusqu'au milieu de la journée; quelquefois ils avaient envahi et pillé les tentes des musulmans; et le soir, lorsqu'ils revenaient chargés de dépouilles, leur camp se trouvait attaqué, envahi par l'armée de Saladin ou par la garnison de la place.

Depuis que le sultan avait quitté la montagne de Karouba, une flotte égyptienne était entrée dans le port de Ptolémaïs. En même temps Saladin avait reçu dans son camp son frère Malek-Adhel, qui lui amenait des troupes levées en Égypte. Ce double renfort donnait aux infidèles l'espérance de triompher des chrétiens; mais leur joie ne tarda pas à être troublée par les bruits qui se répandaient alors en Orient. On venait d'apprendre que l'empereur d'Allemagne avait quitté l'Europe à la tête d'une nombreuse armée, et qu'il s'avançait vers la Syrie[1]. Saladin envoya des troupes au-devant d'un si redoutable ennemi, et plusieurs princes musulmans quittèrent l'armée du sultan pour aller défendre leurs États, menacés par les croisés qui arrivaient

[1] Nous avons déjà fait remarquer, d'après l'auteur arabe Boha-Eddin, qui parle assez longuement du départ de l'empereur Frédéric à la tête d'une puissante armée, que Saladin fut averti de l'approche de ce prince par l'empereur grec. Son témoignage confirme ce que dit la chronique allemande de Reichesperg des intelligences du sultan avec le prince grec (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

d'Occident. Des ambassadeurs furent envoyés au calife de Bagdad, aux princes de l'Afrique et de l'Asie, aux puissances musulmanes de l'Espagne, pour les engager à réunir leurs efforts contre les ennemis de l'islamisme. Dans une des lettres qu'il écrivait au calife, Saladin exprimait ses alarmes sur l'invasion continuelle des Francs. « Non-« seulement, dit-il, le pape de Rome a de sa propre autorité restreint « les chrétiens *dans le boire et le manger*, mais encore il a menacé « d'excommunication quiconque ne marcherait pas dans un esprit de « piété à la délivrance de Jérusalem. Il promet de partir lui-même au « printemps prochain avec une grande multitude. Si la chose est « ainsi, tous les chrétiens, hommes, femmes et enfants, voudront le « suivre, et alors nous verrons accourir tous ceux qui croient au *Dieu « engendré*. »

Tandis que les musulmans imploraient ainsi des secours, les croisés demandaient chaque jour à grands cris qu'on les conduisît au combat. Dans leur impatience, ils craignaient que les Allemands ne vinssent partager avec eux la conquête de Ptolémaïs. La multitude presse les chefs de donner le signal de la bataille et de déployer les enseignes victorieuses de la croix. Les chefs, qui ne jugeaient point l'occasion favorable, cherchent par leurs discours à calmer cette ardeur imprudente; le clergé fait parler le ciel pour ramener les soldats à la discipline. Mais tous les efforts des ecclésiastiques et des princes sont inutiles. Le plus grand nombre des pèlerins méprisent à la fois les conseils de la prudence humaine et les menaces de la colère divine. Le jour de la fête de saint Jacques, la révolte et la violence ouvrent toutes les portes du camp, et bientôt la plaine est couverte d'une foule innombrable que les auteurs arabes comparent à celle qui s'assemblera dans la vallée de Josaphat au dernier jugement. Cette multitude impétueuse, se précipitant contre les musulmans, pénètre jusqu'au milieu de leur camp, et, dans l'ivresse de son triomphe, croit avoir mis en fuite tous les ennemis de Jésus-Christ. Mais, tandis qu'elle se laisse emporter par l'ardeur du butin, les musulmans, d'abord saisis d'effroi, ont le temps de se rallier, et viennent surprendre les vainqueurs qui pillaient la tente du frère de Saladin. Comme la plupart des croisés avaient jeté leurs armes, ils ne peuvent opposer aucune résistance et sont frappés d'une terreur semblable à celle qu'ils avaient inspirée à leurs ennemis. Tous ceux qui s'étaient montrés les plus ardents au pillage, perdent la vie avec les dépouilles

dont ils étaient chargés, et sont égorgés sans défense dans les tentes mêmes qu'ils venaient d'envahir.

« Les ennemis de Dieu (nous nous servons des expressions de « Boha-Eddin) osèrent entrer dans le camp des lions de l'islamisme; « mais ils éprouvèrent les effets terribles de la colère divine : ils tom- « bèrent sous le fer des musulmans comme les feuilles tombent en « automne sous les coups de la tempête. La terre fut couverte de « leurs cadavres amoncelés les uns sur les autres, semblables à des « branches abattues qui remplissent les vallées et les collines dans « une forêt qu'on a coupée. » Un autre historien arabe parle ainsi de cette sanglante bataille : « Les chrétiens tombèrent sous le fer des « vainqueurs, comme les méchants tomberont au dernier jour dans « la demeure du feu. Neuf rangs de morts couvraient le terrain qui « s'étend entre la colline et la mer, et chaque rang était de mille « guerriers. »

Tandis que les chrétiens étaient vaincus et dispersés par l'armée de Saladin, la garnison de Ptolémaïs fit une sortie, pénétra dans leur camp, et emmena avec elle un grand nombre de femmes et d'enfants restés sans défense. Les croisés, que la nuit avait sauvés de la poursuite du vainqueur, rentrèrent dans leurs retranchements, en déplorant leur double défaite. La vue de leurs tentes dépouillées, les pertes qu'ils venaient de faire, abattirent leur courage. Bientôt ils apprirent la mort de Frédéric Barberousse et les désastres éprouvés par les Allemands. Les deux armées se préparaient l'une à la défense, l'autre à l'attaque, lorsque cette nouvelle leur arriva. On resta toute la journée sans combattre, les musulmans se livrant à la joie, les chrétiens à la douleur. Dans leur désespoir, les chefs des pèlerins ne songeaient plus qu'à retourner en Europe, et, pour assurer leur départ, ils cherchaient à obtenir de Saladin la paix à tout prix, lorsqu'une flotte parut dans la rade de Ptolémaïs et débarqua un grand nombre de Français, d'Anglais, d'Italiens, conduits par Henri, comte de Champagne.

Alors l'espérance fut rendue à l'armée des croisés; les chrétiens se trouvèrent de nouveau maîtres de la mer, et purent à leur tour faire trembler Saladin, qui se retira une seconde fois sur les hauteurs de Karouba. Leurs attaques recommencèrent contre la ville; le comte de Champagne, appelé par les auteurs arabes le *grand comte*, avait ranimé le courage des soldats de la croix; il fit construire des béliers

d'une grandeur prodigieuse, et deux énormes tours composées de bois, d'acier, de fer et d'airain, qui lui coûtèrent quinze cents pièces d'or. Tandis que ces machines formidables menaçaient les remparts, les croisés montèrent plusieurs fois à l'assaut, et plusieurs fois furent sur le point d'arborer l'étendard des chrétiens sur les murs des infidèles.

Les musulmans enfermés dans la ville supportaient les horreurs d'un long siége avec une constance héroïque. Les émirs Karacoush et Hossam-Eddin relevaient sans cesse le courage des soldats. Vigilants, présents partout, employant tantôt la force, tantôt la ruse, ils ne laissaient échapper aucune occasion de surprendre les chrétiens et de faire échouer leurs entreprises. Les musulmans brûlèrent toutes les machines des assiégeants et firent plusieurs sorties dans lesquelles ils repoussèrent les croisés jusque dans leur camp.

La garnison recevait chaque jour des renforts et des secours par la mer : tantôt des barques côtoyaient le rivage et se jetaient dans le port de Ptolémaïs à la faveur des ténèbres; tantôt des vaisseaux partis de Beirouth et montés par des musulmans habillés à la franque, arboraient le drapeau blanc avec une croix rouge, et trompaient ainsi la vigilance des assiégeants. Les croisés, pour empêcher toute communication entre la ville et la mer, résolurent de s'emparer de la *tour des Mouches* qui dominait le port de Ptolémaïs. Le duc d'Autriche fut chargé de cette expédition périlleuse. Un vaisseau sur lequel on avait placé une tour de bois, s'avança vers le fort qu'on voulait attaquer, tandis qu'une barque remplie de matières combustibles auxquelles on avait mis le feu fut lancée dans le port pour brûler les vaisseaux musulmans. Tout semblait annoncer le succès de cette tentative hardie; mais le vent, qui changea tout à coup, poussa le bateau embrasé vers la tour de bois des chrétiens, qu'on vit bientôt consumée par les flammes. Le duc d'Autriche, suivi des plus braves de ses guerriers, était déjà monté, l'épée à la main, dans la tour des infidèles. A la vue de l'incendie qui dévorait le vaisseau sur lequel il était arrivé, il se jeta à la mer, couvert de son sang et de celui des musulmans, et regagna presque seul le rivage.

Pendant que le duc d'Autriche attaquait la *tour des Mouches*, l'armée chrétienne était sortie de son camp pour livrer un assaut à la ville. Les assiégeants firent sans succès des prodiges de valeur, et furent bientôt obligés de venir défendre leurs tentes, livrées aux flammes et au pillage par l'armée de Saladin.

Ce fut au milieu de cette double défaite, que Frédéric, duc de Souabe, parut sous les murs de Ptolémaïs. Lorsqu'on avait appris dans la Palestine la marche des Allemands à travers l'Asie Mineure, la renommée annonçait partout leurs victoires; les chrétiens étaient remplis de confiance et d'ardeur; mais, lorsqu'on vit le petit nombre de ceux qui avaient survécu à leurs compagnons, lorsqu'on les vit arriver, la plupart exténués de faim, couverts de lambeaux, l'aspect de leur misère, leurs récits lamentables, durent remplir tous les cœurs des plus tristes pressentiments.

Frédéric voulut signaler son arrivée par un combat livré aux musulmans. Les chrétiens, disent les auteurs arabes, sortirent de leur camp, *semblables à des fourmis qni courent au butin*, et couvrirent les vallées et les collines. Ils vinrent attaquer les avant-postes de l'armée musulmane qui gardaient les hauteurs d'Aidhia; mais leurs bataillons ne purent ébranler les rangs des infidèles. Après avoir plusieurs fois renouvelé leurs attaques intrépides, accablés de fatigue et perdant l'espoir de triompher de leurs ennemis, ils rentrèrent dans leur camp, où la disette, qui commençait à se faire sentir, ne leur permettait point de réparer leurs forces épuisées[1].

Chaque chef, au milieu de cette multitude de croisés, était chargé de nourrir la troupe qu'il commandait, et n'avait jamais de vivres pour une semaine. Une foule de pèlerins ne reconnaissaient point de chefs, et n'avaient apporté en Syrie que le bâton et la panetière du pèlerinage. Lorsqu'il arrivait une flotte, les guerriers chrétiens étaient dans l'abondance; et, lorsqu'il ne leur arrivait point de vaisseaux, ils manquaient des choses les plus nécessaires à la vie. A mesure que l'hiver approchait et que la mer devenait plus orageuse, la disette se faisait sentir davantage.

Les croisés n'attendaient plus aucun secours de l'Occident, et n'avaient plus d'espoir que dans leurs armes. Ils sortaient chaque jour de leur camp pour attaquer les musulmans et se procurer des vivres. Dans une de leurs excursions, ils pénétrèrent jusqu'aux montagnes voisines de Karouba, où campait Saladin; mais les plus braves d'entre eux tombèrent entre les mains des infidèles, et leur valeur toujours malheureuse ne put les sauver de la famine, dont les

[1] Le récit des auteurs arabes est fort abondant et fort curieux. Voyez le récit détaillé des événements du siége de Ptolémaïs, dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

ravages s'accroissaient chaque jour. Une charge de farine, qui pesait deux cent cinquante livres, se vendait jusqu'à quatre-vingts écus, somme exorbitante que les princes mêmes ne pouvaient payer. Le conseil des chefs voulut fixer le prix des provisions apportées au camp. Alors ceux qui avaient des vivres les cachèrent dans la terre, et la disette s'accrut par les mesures mêmes qu'on avait prises pour la faire cesser. Des cavaliers pressés par la faim tuèrent leurs chevaux ; on vendait les intestins d'un cheval ou d'une bête de somme jusqu'à dix sous d'or; ceux à qui les plus vils aliments restaient pour dernière ressource, en vinrent jusqu'à se cacher pour faire leur misérable repas, devenu un objet d'envie. Des seigneurs, accoutumés aux délices de la vie, dévorèrent les herbes sauvages et recherchèrent avec avidité des plantes et des racines qu'ils n'auraient jamais cru pouvoir servir à l'usage de l'homme. Des croisés erraient dans le camp et autour du camp, comme des animaux qui cherchent leur pâture, et l'on vit des gentilshommes qui n'avaient pas de quoi acheter du pain, en dérober publiquement. Enfin, ce qui achève de peindre les horreurs du fléau qui désolait l'armée chrétienne, plusieurs soldats de la croix s'enfuirent chez les musulmans; les uns embrassèrent l'islamisme pour obtenir quelque secours dans leurs misères; les autres, montés sur des vaisseaux musulmans, et bravant les périls d'une mer orageuse, allèrent piller l'île de Chypre et les côtes de Syrie.

L'hiver avait commencé; les eaux couvraient la plaine, et la multitude des croisés restait entassée pêle-mêle sur les collines. Les cadavres, abandonnés sur le rivage ou jetés dans les torrents, exhalaient une odeur pestilentielle. Bientôt les maladies contagieuses se joignirent aux horreurs de la famine. Le camp des chrétiens fut rempli de deuil et de funérailles; on enterrait chaque jour deux ou trois cents pèlerins. Plusieurs des plus illustres chefs de l'armée trouvèrent dans la contagion la mort qu'ils avaient souvent cherchée sur le champ de bataille. Frédéric, duc de Souabe, échappé à tous les périls de la guerre, mourut dans sa tente, de misère et de maladie. Ses malheureux compagnons d'armes, donnant des larmes à son trépas, errèrent longtemps, selon l'expression d'une vieille chronique, *comme des brebis sans pasteur*. Ils allèrent à Caïfas; ils revinrent au camp de Ptolémaïs; plusieurs périrent de faim, et ceux qui restaient, désespérant de la cause des chrétiens, pour laquelle ils avaient souffert tant de maux, retournèrent en Occident.

Pour comble de malheur, Sibille, femme de Guy de Lusignan, mourut avec ses deux enfants, et sa mort jeta la discorde parmi les croisés. Isabelle, seconde fille d'Amaury et sœur de la reine Sibille, était l'héritière du trône de Jérusalem. Conrad, maître de Tyr, que le chroniqueur Gauthier Vinisauf[1] compare à Sinon pour la duplicité, à Ulysse pour l'éloquence, à Mithridate pour sa facilité à parler diverses langues, eut tout à coup l'ambition de régner sur la Palestine, et résolut d'épouser Isabelle, déjà mariée à Homfroy de Thoron. Il fallait faire casser le mariage de cette princesse, et, pour y amener les esprits, il flatta le peuple, il caressa les grands, il prodigua les dons et les promesses. En vain l'archevêque de Cantorbéry lui opposa les lois de la religion et le menaça des foudres de l'Église: un conseil d'ecclésiastiques cassa le mariage de Homfroy de Thoron, et l'héritière du royaume devint l'épouse de Conrad, à qui on reprocha, dans l'armée chrétienne, d'avoir deux femmes vivantes, l'une en Syrie, l'autre à Constantinople.

Un si grand scandale n'apaisa point les querelles. Guy de Lusignan ne cessa de réclamer ses droits à la couronne. Les croisés, mourant de faim, en proie aux maladies contagieuses, à tous les fléaux de la guerre, ne s'occupèrent plus, dans leur camp, que des prétentions des deux princes rivaux. Les uns étaient touchés des malheurs de Lusignan, et se déclarèrent pour sa cause; les autres admiraient la bravoure de Conrad, et pensaient que le royaume de Jérusalem avait besoin d'un maître qui sût le défendre. On reprochait à Guy de Lusignan d'avoir préparé la puissance de Saladin; on louait au contraire le marquis de Tyr d'avoir sauvé les seules villes qui restassent aux Francs.

Les dissensions passèrent des chefs aux soldats; on allait s'égorger pour savoir à qui appartiendraient un sceptre brisé et le vain titre de roi. Les évêques calmèrent enfin les esprits, et déterminèrent

[1] Nous croyons devoir rappeler ici ce que nous avons dit dans la *Bibliothèque des Croisades*, que l'ouvrage de Gauthier Vinisauf, dont le recueil de Bongars ne contient qu'un fragment sous le titre de : *Historia hierosolymitana*, et sans nom d'auteur, n'a été connu d'aucun des historiens qui ont parlé des croisades avant nous. C'est depuis notre première édition et en recherchant tous les recueils d'historiens anglais, que nous l'avons trouvé en entier sous son vrai titre et sous le nom de son véritable auteur. Il nous a fourni pour la troisième croisade des documents précieux et nouveaux. En le lisant attentivement, nous avons reconnu dans Gauthier Vinisauf un écrivain fort supérieur aux écrivains de son temps. Le fragment inséré dans le recueil de Bongars ne renferme pas le premier livre entier de l'ouvrage ; il s'arrête au mariage du marquis Conrad avec l'épouse de Homfroy de Thoron.

les deux partis à remettre cette affaire au jugement de Richard et de Philippe, dont on attendait la prochaine arrivée.

Ces deux monarques, partis de Gênes et de Marseille, s'étaient d'abord rendus à Messine [1]. A leur arrivée, Guillaume II venait de mourir au milieu des préparatifs de la guerre sainte, et sa succession avait allumé la guerre entre la Sicile et l'empire germanique. Constance, héritière de Guillaume, avait épousé Henri VI, roi des Romains, et l'avait chargé de défendre son héritage; mais le frère naturel de Constance, Tancrède, aimé de la noblesse et du peuple, avait usurpé le trône de sa sœur et s'y maintenait par la force des armes. Déjà des troupes allemandes, pour soutenir les droits de Constance, ravageaient la Pouille, triste prélude des fléaux qui fondirent plus tard sur ce malheureux royaume, et dont le douloureux récit se mêlera bientôt à l'histoire d'une autre croisade.

L'approche des princes croisés alarma Tancrède, mal affermi dans son autorité. Il craignait dans Philippe un allié de l'empereur d'Allemagne, et dans Richard, le frère de la reine Jeanne, veuve de Guillaume, qu'il avait maltraitée et qu'il retenait en prison. Ne pouvant les combattre, il entreprit de les désarmer par ses caresses obséquieuses. Il réussit d'abord au delà de ses espérances auprès de Philippe; il eut beaucoup plus de peine à calmer Richard, qui, dès les premiers jours de son arrivée, réclama avec hauteur la dot de Jeanne et s'empara de deux forts qui dominaient Messine. Bientôt les Anglais se trouvèrent aux prises avec les sujets de Tancrède, et l'étendard du roi d'Angleterre fut arboré dans la capitale même de la Sicile. Par cet acte de violence et d'autorité, Richard faisait outrage à Philippe, dont il était le vassal. Le roi de France donna des ordres pour faire disparaître le drapeau des Anglais; l'impétueux Richard obéit en frémissant. Cette soumission, quoiqu'elle fût accompagnée de menaces, parut apaiser Philippe et mit fin à la guerre; dès lors Richard se rapprocha de Tancrède, qui chercha à faire naître des soupçons sur la loyauté du roi de France, et, pour s'assurer la paix, jeta la division parmi les croisés.

Les deux rois s'accusèrent tour à tour de trahison et de perfidie; les Français et les Anglais s'associèrent à la haine de leurs monar-

[1] Roger de Hoveden, Brompton, Benoît de Péterborough, Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

ques. Au milieu de ces divisions, Philippe pressa Richard d'épouser la princesse Alix, qui lui était promise en mariage; mais les circonstances avaient changé, et le roi d'Angleterre rejeta avec mépris une sœur du roi de France qu'il avait recherchée lui-même, et pour laquelle il avait fait la guerre à son père.

Depuis longtemps Éléonore de Guienne, qui n'avait cessé d'être la reine des Français que pour devenir leur implacable ennemie, cherchait à détourner Richard de ce mariage exigé par Philippe. Voulant achever son ouvrage et jeter pour jamais la division entre les deux rois, elle amenait en Sicile Bérengère, fille de don Sanche de Navarre, qu'elle devait faire épouser au roi d'Angleterre. La nouvelle de son arrivée augmenta les soupçons de Philippe et fut encore pour lui un sujet de plaintes. La guerre était sur le point d'éclater; quelques hommes sages et pieux s'interposèrent; les deux rois firent de nouveaux serments et formèrent une nouvelle alliance. La discorde fut un moment étouffée; mais on devait se défier d'une amitié qui avait besoin d'être jurée aussi souvent, et d'une paix pour laquelle on faisait chaque jour un traité.

Richard, qui venait de faire la guerre à des croisés, se livra tout à coup aux excès du repentir et de la pénitence : il fit assembler dans une chapelle les évêques qui l'avaient accompagné, se présenta devant eux en chemise, et, tenant à la main, dit un historien anglais[1], *trois paquets de verges flexibles*, se jeta à leurs genoux, leur confessa ses péchés, écouta leurs remontrances, et se soumit avec docilité à la flagellation qu'avait subie, devant Pilate, le Sauveur du monde. Quelque temps après cette cérémonie singulière, comme son esprit était naturellement enclin à la superstition, il eut le désir d'entendre l'abbé Joachim, qui vivait retiré dans les montagnes de la Calabre et qui passait pour un prophète[2].

Dans un voyage de Jérusalem, ce solitaire avait, disait-on, reçu de Jésus-Christ la faculté d'expliquer l'Apocalypse, et d'y lire, comme dans une histoire fidèle, tout ce qui devait se passer sur la terre. Sur l'invitation du roi d'Angleterre, il quitta sa retraite et se rendit à Messine, précédé du bruit de ses visions et de ses miracles.

[1] Brompton est le chroniqueur qui rapporte ce fait. Un autre écrivain anglais, Gauthier d'Hemingford, le place à la mort du roi Richard qui, sentant sa fin approcher, se fit fustiger en expiation de ses péchés. Gauthier Vinisauf ne parle pas de cet acte de pénitence.

[2] Brompton. *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

L'austérité de ses mœurs, la singularité de ses manières, l'obscurité mystique de ses discours, lui attirèrent d'abord la confiance et la vénération des croisés. On l'interrogea sur l'issue de la guerre qu'on allait faire en Palestine; il prédit aux croisés que Jérusalem serait délivrée sept ans après la conquête de Saladin. « Pourquoi donc, lui dit Richard, sommes-nous venus si tôt? — Votre arrivée, répliqua Joachim, est fort nécessaire; Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis, et rendra votre nom célèbre sur tous les princes de la terre[1]. »

Cette explication, qui ne flattait point la passion et l'impatience des croisés, ne pouvait satisfaire l'amour-propre de Richard. Philippe fut peu frappé d'une prédiction qui se trouva d'ailleurs démentie par l'événement, et il ne songea plus qu'à affronter Saladin, ce vainqueur si redoutable, dans lequel l'abbé Joachim voyait une des sept têtes du dragon de l'Apocalypse. Dès que le printemps eut rendu la mer navigable, il s'embarqua pour la Palestine. Il y fut reçu comme l'ange du Seigneur : sa présence ranima la valeur et l'espérance des chrétiens, qui depuis deux ans assiégeaient Ptolémaïs. Les Français placèrent leur quartier à la portée du trait de l'ennemi; et, dès qu'ils eurent déployé leurs tentes, ils s'occupèrent de livrer un assaut. Ils auraient pu, dit-on, se rendre maîtres de la ville; mais Philippe, inspiré par un esprit chevaleresque bien plus que par une sage politique, voulut que Richard fût présent à cette première conquête. Cette généreuse condescendance devint funeste aux entreprises des chrétiens, et donna le temps aux assiégés de recevoir des secours.

Saladin avait passé l'hiver sur la montagne de Karouba; les fatigues, les combats, la disette et les maladies avaient affaibli son armée, il était affaibli lui-même par un mal que les médecins ne pouvaient guérir, et qui, plusieurs fois, l'avait empêché de suivre ses guerriers sur le champ de bataille. Lorsqu'il apprit l'arrivée de deux puissants monarques chrétiens, il sollicita de nouveau, par ses ambassadeurs, les secours des princes musulmans. Dans toutes les mosquées on fit des prières pour le triomphe de ses armes et la délivrance de l'islamisme; dans toutes les villes les imans exhortaient les peuples à s'armer contre les ennemis de Mahomet.

« D'innombrables légions de chrétiens, disaient-ils, sont venues

[1] Roger de Hoveden.

« des pays situés au delà de Constantinople, pour nous enlever les « conquêtes qui avaient réjoui les disciples du Coran, et pour nous « disputer une terre où les compagnons d'Omar avaient planté « l'étendard du prophète. N'épargnez ni votre vie ni vos richesses « pour les vaincre. Vos marches contre les infidèles, vos périls, vos « blessures, tout, jusqu'au passage du torrent, est écrit dans le livre « de Dieu. La soif, la faim, la fatigue, la mort même, deviendront « pour vous des trésors dans le ciel, et vous ouvriront les jardins et « les bocages délicieux du paradis. En quelque lieu que vous soyez, « la mort vous surprendra : ni vos maisons ni vos tours élevées ne « vous défendront contre ses coups. Quelques-uns d'entre vous ont « dit : *N'allons point chercher les combats pendant les chaleurs de « l'été et les rigueurs de l'hiver*; mais l'enfer sera plus terrible que « les rigueurs de l'hiver et que les chaleurs de l'été. Allez donc com- « battre vos ennemis dans une guerre entreprise pour la religion : la « victoire ou le paradis vous attendent; craignez Dieu plus que les « infidèles. C'est Saladin qui vous appelle sous ses drapeaux : Sala- « din est l'ami du prophète, comme le prophète est l'ami de Dieu. « Si vous n'obéissez, vos familles seront chassées de la Syrie, et « Dieu mettra à votre place d'autres peuples meilleurs que vous. « Jérusalem, la sœur de Médine et de la Mecque, retombera au « pouvoir des idolâtres qui donnent un fils, un compagnon, un égal « au Très-Haut, et veulent éteindre les lumières de Dieu. Armez- « vous donc du bouclier de la victoire; dispersez les enfants du feu, « les fils de l'enfer que la mer a vomis sur nos rivages, et rappelez- « vous ces paroles du Coran : *Celui qui abandonnera ses foyers pour « défendre la religion sainte, trouvera l'abondance et un grand « nombre de compagnons.* »

Animés par ces discours, les musulmans volèrent aux armes, et de toutes parts ils accoururent dans le camp de Saladin, qu'ils regardaient comme le bras de la victoire et le fils chéri du prophète.

Pendant ce temps-là, Richard était retardé dans sa marche par des intérêts étrangers à la croisade. Tandis que son rival l'attendait pour prendre une ville sur les Turcs et voulait tout partager avec lui, jusqu'à la gloire, il se rendait maître d'un royaume, et le retenait pour lui-même.

En sortant du port de Messine, la flotte anglaise fut dispersée par une violente tempête; trois vaisseaux périrent sur les côtes de

Chypre; les malheureux échappés au naufrage furent maltraités par les habitants et jetés dans les fers; un navire qui portait Bérengère de Navarre et Jeanne, reine de Sicile, s'étant présenté devant Limisso, ne put obtenir l'entrée du port. Peu de temps après, Richard arrive avec sa flotte qu'il avait réunie : il éprouve lui-même un refus outrageant. Isaac, de la famille des Comnènes, qui, pendant les troubles de Constantinople, s'était emparé de l'île de Chypre et la gouvernait sous le titre fastueux d'empereur, osa menacer le roi d'Angleterre.

Ces menaces devinrent le signal de la guerre, et de part et d'autre on courut aux armes. Isaac ne put résister au premier choc des Anglais; ses troupes furent battues et dispersées; ses villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs; l'empereur de Chypre tomba lui-même au pouvoir de Richard, qui, pour insulter à sa vanité et à son avarice, le fit charger de chaînes d'argent. Le roi d'Angleterre, après avoir délivré les habitants de Chypre d'un maître qu'ils appelaient un tyran, leur fit payer ce service de la moitié de leurs biens, et prit possession de l'île, qui fut érigée en royaume et qui resta plus de trois cents ans sous la domination des Latins.

Ce fut dans cette île, au sein même de sa victoire, et dans le voisinage de l'ancienne Amathonte, que Richard célébra son mariage avec Bérengère de Navarre; il partit ensuite pour la Palestine, traînant après lui Isaac, et la fille de ce malheureux prince, dans laquelle, dit-on, la nouvelle reine trouva une dangereuse rivale. Avant d'arriver sur les côtes de Syrie, il rencontra un vaisseau musulman monté par des guerriers intrépides et chargé de toutes sortes de provisions de guerre. A la suite d'un combat meurtrier, le vaisseau disparut, englouti dans les flots, et la nouvelle de cette victoire précéda Richard au camp des chrétiens. Son arrivée fut célébrée par des feux de joie allumés dans la campagne de Ptolémaïs[1].

Lorsque les Anglais eurent réuni leurs forces à celles de l'armée chrétienne, la ville assiégée vit devant ses murs tout ce que l'Europe avait d'illustres capitaines et de vaillants guerriers. Les tentes des Francs couvraient une vaste plaine, et leur armée présentait le plus imposant spectacle : en voyant sur le rivage de la mer, d'un côté les tours et les murs de Ptolémaïs, de l'autre le camp des chrétiens, où

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

l'on avait bâti des maisons, tracé des rues, élevé des forteresses, on aurait dit deux cités rivales qui s'étaient déclaré la guerre.

La présence des deux monarques jeta l'inquiétude et l'effroi parmi les musulmans. Le roi de France passait en Orient pour un des princes les plus illustres de la chrétienté ; les musulmans se disaient entre eux que le roi d'Angleterre surpassait les autres princes chrétiens par son courage et par l'activité de son génie. Richard et Philippe se témoignèrent d'abord une amitié réciproque, et toute l'armée, à leur exemple, parut avoir oublié ses anciennes divisions.

Si cet accord avait pu subsister quelque temps, les chrétiens auraient facilement triomphé de leurs ennemis; mais quelle union pouvait résister aux souvenirs du passé et aux motifs de rivalité que chaque jour faisait naître? On célébrait sans cesse dans le camp la conquête de l'île de Chypre, et les louanges données à Richard importunaient Philippe-Auguste, qui réclamait en vain la moitié du pays conquis, d'après les conditions du traité de Vézelay. L'armée de Richard était beaucoup plus nombreuse que celle de Philippe; et, comme le premier avait épuisé son royaume avant de s'embarquer, son trésor se trouvait plus considérable que celui du roi de France. Philippe, à son arrivée, avait promis trois écus d'or par mois aux chevaliers qui étaient sans solde, et tous louaient sa générosité; Richard leur promit quatre pièces d'or, et fit oublier les bienfaits du monarque français. Philippe ne pouvait voir sans jalousie qu'un prince, qui était son vassal, eût plus de crédit que lui sur l'armée, et Richard dédaignait d'obéir à un souverain qu'il surpassait en puissance et peut-être en bravoure.

Cependant les travaux du siége se poursuivaient sans relâche : on dressait des machines, on livrait chaque jour des assauts; mais rarement les Français et les Anglais combattaient ensemble, et chaque combat devenait un sujet de discorde; car les croisés restés au camp reprochaient à ceux qui avaient combattu de n'avoir pas triomphé de l'ennemi, et ceux-ci reprochaient aux autres de ne les avoir pas secourus dans le péril.

Les débats occasionnés par les prétentions au trône de Jérusalem se renouvelèrent alors avec plus de fureur. Philippe, à son arrivée, s'était déclaré pour Conrad : ce fut une raison pour que Richard se déclarât pour Guy de Lusignan. L'armée chrétienne fut remplie de troubles et divisée de nouveau en deux partis. On voyait d'un côté

les Français, les Allemands, les templiers, les Génois ; de l'autre, les Anglais, les Pisans, les hospitaliers. Au milieu de ces dissensions, Conrad se retira dans la ville de Tyr, et montra qu'il ne voulait faire aucun sacrifice à l'union des chrétiens.

Le roi d'Angleterre et le roi de France étaient tombés malades à leur arrivée au camp de Ptolémaïs. Cette circonstance malheureuse ralentit un moment les progrès du siége, et rendit quelque espérance aux assiégés. Philippe ne resta que quelques jours dans sa tente, et ne tarda pas à monter à cheval pour encourager les combattants par sa présence; Richard, dont la maladie était plus grave, se montrait impatient de combattre, et cette impatience, dit son historien, le tourmentait plus que la fièvre qui brûlait son sang.

Pendant leur maladie, Philippe et Richard avaient envoyé des députés à Saladin, et l'histoire se plaît à remarquer les procédés généreux, les recherches de politesse qui accompagnèrent les négociations entre des souverains qui se faisaient la guerre. Saladin, au rapport de Brompton, offrait aux rois chrétiens des fruits de Damas, et ceux-ci donnaient en présent au prince musulman des bijoux et des joyaux. Ces manières, inconnues jusqu'alors, présentaient un étrange contraste avec l'animosité barbare des combattants. Aussi la multitude des croisés ne pouvait s'expliquer ces relations qui causaient sa surprise, et, dans l'état de trouble et d'agitation où se trouvaient les esprits, on se montra plus disposé à croire à la perfidie et à la trahison qu'à la générosité. Les partisans de Richard accusèrent Philippe, et ceux de Philippe reprochèrent à Richard d'entretenir de coupables intelligences avec les musulmans. Le roi de France répondait à ces accusations en livrant chaque jour des combats aux Turcs, et le roi d'Angleterre, toujours malade, se faisait souvent porter au pied des remparts de la ville, pour exciter par son exemple l'ardeur des assiégeants.

Cependant les périls de l'armée, la gloire de la religion, l'intérêt de la croisade, étouffèrent un moment la voix des factions, et persuadèrent aux croisés de se réunir contre l'ennemi commun. Après de longues discussions, on décida que Guy de Lusignan conserverait le titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succéderaient au royaume de Jérusalem[1]. On convint en même temps

[1] La décision prise à l'égard de Guy n'eut lieu qu'après la reddition d'Acre; mais on dut s'entendre d'abord sur les bases de l'arrangement.

que, lorsque l'un des deux monarques attaquerait la ville, l'autre veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin. Cette convention rétablit l'harmonie; les guerriers chrétiens, qui avaient été sur le point de prendre les armes les uns contre les autres, ne se disputèrent plus que la gloire de vaincre les infidèles.

Le siége fut repris avec une nouvelle ardeur; mais les assiégés avaient employé à fortifier la ville le temps que les croisés venaient de perdre en de vaines disputes. Ceux-ci, lorsqu'ils se présentèrent devant les murailles, trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point. L'armée de Saladin secondait sans cesse les efforts des assiégés, en attaquant l'armée chrétienne. Dès le lever du jour, le bruit des cymbales et des trompettes, signal du combat, retentissait dans le camp des Turcs et sur les remparts de Ptolémaïs; Saladin stimulait ses soldats par sa présence; son frère, Malek-Adhel, donnait l'exemple de la bravoure à tous les émirs. Plusieurs grandes batailles furent livrées au pied des collines où campaient les chrétiens. Deux fois les croisés tentèrent un assaut général, et deux fois ils furent obligés de revenir sur leurs pas pour défendre leur camp, menacé par Saladin.

Dans une de ces attaques, un chevalier défendit seul une des portes du camp contre une foule de musulmans. Les auteurs arabes comparent ce chevalier à un démon animé par tous les feux de l'enfer. Une énorme cuirasse le couvrait tout entier; les flèches, les pierres, les coups de lance, ne pouvaient l'atteindre; tous ceux qui l'approchaient recevaient la mort, et lui seul, au milieu des ennemis, tout hérissé de javelots, semblait n'avoir rien à redouter. Ce brave guerrier ne put être mis hors de combat que par le feu grégeois jeté sur sa tête; dévoré par les flammes, il périt, semblable à ces machines énormes des chrétiens que les assiégés avaient brûlées sous les murailles de la ville[1].

Chaque jour les croisés redoublaient d'efforts, et tour à tour repoussaient l'armée de Saladin ou menaçaient la ville de Ptolémaïs. Dans un de leurs assauts, on les vit combler les fossés de la place avec leurs chevaux morts et les cadavres de leurs compagnons tombés sous le fer de l'ennemi ou moissonnés par les maladies. Les assiégés relevaient les morts entassés sous leurs murailles par les

[1] Boha-Eddin, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

chrétiens, et les rejetaient en lambeaux sur le bord des fossés, où le glaive des combats frappait sans cesse de nouvelles victimes. Ni le spectacle de la mort, ni les obstacles, ni les fatigues, rien ne pouvait arrêter les chrétiens. Lorsque leurs tours de bois et leurs béliers étaient réduits en cendres, ils creusaient la terre et s'avançaient, par des chemins souterrains, jusque sous les fondements des remparts. Chaque jour ils employaient un nouveau moyen, de nouvelles machines pour battre la place. Un historien arabe rapporte qu'ils élevèrent auprès de leur camp une colline de terre d'une hauteur prodigieuse; en jetant sans cesse la terre devant eux, ils firent avancer peu à peu cette montagne vers les remparts de la ville. Elle n'en était plus séparée que par la moitié de la distance que parcourt une flèche; les assiégés sortirent de la place, et se précipitèrent au-devant de cette masse énorme qui s'approchait chaque jour et menaçait leurs murailles. Armés de glaives, de pioches, de pelles, ils combattirent ceux qui la faisaient mouvoir, et ne purent l'arrêter qu'en creusant de vastes fossés sur son passage.

Les Français se distinguaient parmi tous les guerriers chrétiens, et dirigeaient leurs attaques sur la *tour Maudite*, à l'est de la ville. Déjà elle commençait à s'ébranler, et devait bientôt offrir aux assaillants un chemin pour entrer dans la place. La guerre, les maladies, la disette, avaient affaibli la garnison; la ville manquait de vivres, de munitions de guerre et de feu grégeois; les guerriers, qui avaient résisté à toutes les fatigues, tombaient dans le découragement; le peuple murmurait contre Saladin et contre les émirs. Dans cette extrémité, le commandant de la ville, appelé Meschtoub, se rendit à la tente de Philippe-Auguste et lui dit : « Il y a quatre années que « nous sommes maîtres de Ptolémaïs. Lorsque les musulmans y en- « trèrent, ils laissèrent à tous les habitants la liberté de se transporter « partout où ils voudraient avec leurs familles : nous vous offrons « aujourd'hui de vous rendre la ville, et nous ne vous demandons « que les conditions que nous avons accordées aux chrétiens. » Le roi de France, après avoir assemblé les principaux chefs de l'armée, répondit que les croisés ne consentiraient point à épargner les habitants et la garnison de Ptolémaïs, si les musulmans ne rendaient Jérusalem et toutes les villes chrétiennes tombées en leur pouvoir depuis la bataille de Tibériade. Le chef des émirs, irrité de ce refus, se retira en jurant par Mahomet de s'ensevelir sous les ruines de la ville;

nos derniers efforts seront terribles, s'écria-t-il, et, *lorsque l'ange Redouan conduira un de nous en paradis, le sinistre Malek en précipitera cinquante des vôtres en enfer.*

A son retour dans la place, le commandant fit passer son courage et son indignation dans toutes les âmes. Lorsque les chrétiens recommencèrent leurs assauts, ils furent repoussés avec une vigueur qui les remplit de surprise. « Les flots tumultueux des Francs, pour em-« prunter le langage des auteurs arabes, roulaient vers les murs de « la place avec la rapidité d'un torrent qui va se jeter dans un lac ; « ils montaient sur les remparts à demi ruinés, comme les chèvres « sauvages montent sur les roches escarpées, tandis que les musul-« mans se précipitaient sur les assiégeants comme les pierres déta-« chées du sommet des montagnes. »

Le courage des musulmans leur était inspiré par le désespoir ; mais l'ardeur qu'inspire le désespoir est passagère : bientôt les soldats de l'islamisme retombèrent dans l'abattement. Les secours que Saladin avait promis n'arrivaient point, et rien ne pouvait sauver la ville. Plusieurs émirs se jetèrent, la nuit, dans une barque pour aller chercher un asile dans le camp de Saladin, aimant mieux s'exposer aux reproches du sultan ou périr au milieu des eaux, que de mourir sous le glaive des chrétiens. Cette désertion et la vue des tours ruinées ajoutèrent à l'effroi des musulmans. Tandis que les pigeons et les plongeurs annonçaient à Saladin l'horrible détresse des assiégés, ceux-ci formèrent le projet de sortir de la place au milieu de la nuit, et de braver tous les périls pour rejoindre l'armée du sultan ; mais leur projet fut découvert par les croisés, qui gardèrent tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait leur échapper. Dès lors les assiégés ne songèrent plus qu'à sauver leur vie par une capitulation qui fut acceptée. Ils promettaient de faire rendre aux Francs le bois de la vraie croix avec seize cents prisonniers ; ils s'engagèrent en outre à payer deux cent mille pièces d'or aux chefs de l'armée chrétienne. Des otages et tout le peuple enfermé dans Ptolémaïs devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité [1].

Un soldat musulman s'échappa de la ville et vint annoncer à Saladin que la garnison était forcée de capituler. Le sultan, qui se proposait de tenter un dernier effort, apprit cette nouvelle avec une pro-

[1] Gauthier Vinisauf et Brompton, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

fonde douleur. Il convoqua son conseil pour savoir s'il approuverait la capitulation; mais à peine les principaux émirs étaient réunis dans sa tente, qu'on vit flotter sur les murs et les tours de Ptolémaïs les étendards des croisés.

Tel fut le siége de Ptolémaïs qui dura plus de deux années, et dans lequel les croisés versèrent plus de sang et montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir l'Asie. « Dans l'espace de « deux ans, dit Emmad-Eddin, le fer des musulmans immola plus de « soixante mille infidèles; à mesure qu'ils périssaient sur terre, ils se « multipliaient sur mer; toutes les fois qu'ils osèrent nous attaquer, « ils furent tués ou faits prisonniers; néanmoins d'autres leur succé- « daient, et, pour cent qui succombaient, il en reparaissait mille. » Quel sujet de méditation et de surprise que cette guerre à laquelle accouraient des peuples du Nord et du Midi, qui, sans s'être entendus entre eux, sans être excités ou contraints par aucune puissance de la terre, venaient combattre, sous les murs d'une ville de Syrie, un ennemi qu'ils ne connaissaient point et dont ils n'avaient rien à craindre pour eux-mêmes!

Lorsqu'on reporte sa pensée sur les événements que nous venons de décrire, on admire l'héroïsme, la constance, la résignation des croisés; mais on s'étonne en même temps de la direction que des circonstances peu importantes en elles-mêmes donnent quelquefois aux affaires humaines. Un roi fugitif, qui ne trouve pas un asile dans ses États, va tout à coup, suivi de quelques soldats, mettre le siége devant une ville : dès lors c'est sur ce point que toute la chrétienté a les yeux et que se dirigent toutes les forces de l'Occident, sans qu'aucun prince, aucun monarque songe à tenter une entreprise plus importante. D'un côté, on voit les empires s'agiter et se lever en armes à la voix de la religion éplorée; que voit-on de l'autre? la colline de Thuron et les rives stériles du Bélus, sur lesquelles vient se concentrer et mourir ce violent orage qui a ébranlé le monde. Ce long siége de Ptolémaïs, si rempli de gloire, ne fut-il pas pour les Francs comme un piége de la fortune des musulmans, et l'opiniâtreté qu'on mit alors à la conquête d'une ville qui n'était point la ville sainte, ne contribua-t-elle pas à sauver l'Orient et peut-être l'islamisme des entreprises du monde chrétien?

Dans les nombreux combats que se livrèrent les vaisseaux turcs et les vaisseaux francs, pendant le siége, on a pu remarquer que les

chrétiens avaient le plus souvent l'avantage sur leurs ennemis, et ce fut cette supériorité de la marine de l'Occident qui sauva l'armée chrétienne. Souvent une tempête et la saison des pluies et des orages firent plus de mal aux croisés que tous les guerriers de Saladin. Si les musulmans s'étaient rendus redoutables par leurs forces navales, et si Saladin, au lieu de rassembler des armées, avait rassemblé des flottes pour garder les côtes de la Syrie, les armées de l'Europe n'auraient jamais pu se réunir, et la faim aurait moissonné tous les chrétiens arrivés en Palestine[1].

C'est au milieu des grands événements que se montrent la force, le génie et les passions de l'homme; c'est dans cette longue lutte entre les chrétiens et les musulmans qu'on peut connaître leur force et leur puissance, qu'on peut étudier leur caractère et leurs mœurs.

Nous ne parlerons point ici de leurs armures différentes, ni de leur tactique et de leurs évolutions militaires. Dans le siége de Ptolémaïs, les Francs et les Turcs perfectionnèrent tour à tour les moyens d'attaque et de défense. Les musulmans donnèrent au feu grégeois une force et une activité qu'on n'avait point connues dans les guerres précédentes; de leur côté, les chrétiens construisirent des machines qui furent à la fois l'admiration et l'effroi de leurs ennemis. De part et d'autre, on ne négligea rien de tout ce qui peut rendre la guerre plus meurtrière et plus cruelle, et, dans la fureur qui animait les combattants, on s'étonne qu'ils n'aient point fait usage des flèches empoisonnées, connues alors en Asie. Dans un vaisseau musulman qui portait des munitions de guerre à Ptolémaïs et dont Richard se rendit maître en arrivant en Syrie, on trouva des serpents et des crocodiles destinés à porter la mort et la terreur parmi les assiégeants. Les croisés n'eurent point recours à ces horribles auxiliaires; mais ils avaient apporté de la Sicile des pierres noires[2] provenant des laves de l'Etna, qui causaient un grand ravage dans la ville et que les musulmans comparaient aux foudres lancées contre les anges rebelles.

Au milieu des combats et des assauts qui se livraient chaque jour, nous ne voyons point le courage des soldats de la croix soutenu par des visions et des miracles comme dans les autres guerres saintes.

[1] Gauthier Vinisauf donne sur l'état de la marine au moyen âge des détails assez curieux dans son liv. I, ch. XXXIV. (Voyez aussi *Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 675.)

[2] Gauthier Vinisauf dit qu'une de ces pierres noires fut envoyée à Saladin comme un objet de curiosité.

Une seule chronique[1] rapporte que la Vierge, mère du Sauveur, dans un costume d'une blancheur éclatante, apparut pendant la nuit à quelques guerriers qui veillaient sous les remparts de la ville; mais le récit de cette apparition ne fit aucune sensation dans l'armée chrétienne. Néanmoins l'enthousiasme religieux n'avait point de bornes, et jamais on ne vit un plus grand nombre de prélats et d'ecclésiastiques sous les armes. Le clergé latin qui, dans ses prédications, avait si souvent répété que la mort, dans une guerre contre les musulmans, ouvrait aux pèlerins les portes du ciel, ne voulut point se priver lui-même de ce moyen de salut. Quoique les prêtres de l'islamisme ne prissent pas les armes, nous avons vu déjà qu'ils ne regardaient pas moins cette guerre comme une guerre sacrée, et le plus illustre des cadis musulmans écrivait à Saladin : *La langue de nos épées est assez éloquente pour nous obtenir le pardon de nos fautes*[2].

Le fanatisme redoubla souvent les fureurs du carnage. Dans l'excès de leur animosité religieuse, les musulmans massacrèrent plusieurs fois les captifs désarmés; on les vit brûler des prisonniers chrétiens sur le champ de bataille; les croisés imitèrent la barbarie de leurs ennemis.

Tel est néanmoins l'ascendant de l'humanité sur les cœurs les plus féroces, qu'on vit alors des guerriers reculer d'horreur en présence du carnage qu'ils avaient fait, et se dérober eux-mêmes aux transports de leur propre furie. Dans un assaut livré à la ville, des mineurs musulmans et des mineurs chrétiens se rencontrèrent dans les souterrains, et, comme si la vue des débris accumulés autour d'eux, comme si l'aspect du tombeau qu'ils avaient creusé leur eût tout à coup donné des sentiments généreux, ils déposèrent les armes, et firent entre eux un traité de paix, laissant à d'autres le soin de poursuivre une guerre qui les rendait plus barbares qu'ils n'auraient voulu l'être.

On a comparé le siége de Ptolémaïs au siége de Troie, et cette comparaison ne manque pas de vérité. Les guerriers musulmans et les guerriers chrétiens se provoquaient souvent à des combats singuliers, et s'accablaient d'injures comme les héros d'Homère; des

[1] Brompton. L'auteur musulman Boha-Eddin cite de son côté une légion d'anges habillés de vert qui descendit du ciel pendant la nuit pour secourir la garnison de Saint-Jean-d'Acre. (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV.)

[2] *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

femmes couvertes du casque et de la cuirasse disputèrent aux chevaliers le prix de la bravoure, et furent trouvées parmi les morts qui couvraient le champ de bataille[1]; l'enfance même ne resta point étrangère à cette lutte : on vit des enfants sortir de la ville assiégée, et se battre contre les enfants des chrétiens, en présence des deux armées.

Quelquefois les fureurs de la guerre faisaient place aux plaisirs de la paix; les Francs et les Turcs oubliaient pour un moment la haine qui leur avait fait prendre les armes. Pendant le cours du siége, on célébra dans la plaine de Ptolémaïs plusieurs tournois où les musulmans furent invités. Les champions des deux partis, avant d'entrer en lice, se haranguaient les uns les autres; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu racheté comme prisonnier de guerre. Dans ces fêtes guerrières qui réunissaient les deux nations, les Francs dansaient souvent au son des instruments arabes, et leurs ménestrels chantaient ensuite pour faire danser les musulmans.

La plupart des émirs, à l'exemple de Sàladin, affectaient une austère simplicité dans leurs vêtements et leurs manières. Un auteur arabe compare le sultan, au milieu de sa cour, entouré de ses fils et de ses frères, à l'astre des nuits qui jette une lueur sombre au milieu des étoiles; toute leur parure était dans la beauté de leurs chevaux, dans l'éclat de leurs armes et dans leurs étendards, sur lesquels ils faisaient peindre des plantes, des fleurs, des abricots et d'autres fruits à la couleur d'or. Les principaux chefs de la croisade n'avaient pas la même simplicité. Les chroniques anglaises se plaisent à vanter le faste et la magnificence que déploya le roi Richard dans son pèlerinage; comme on l'avait vu dans la première guerre sainte, les princes et les barons s'étaient fait suivre en Asie de leurs équipages de pêche et de chasse, et du luxe de leurs palais et de leurs châteaux. Parmi les faucons du roi de France, dit un auteur arabe, il s'en trouvait un de couleur blanche et d'une espèce rare; *le roi* (nous répétons ici le récit naïf du chroniqueur oriental) *aimait beaucoup cet oiseau, et l'oiseau aimait le roi de même;* ce faucon s'étant échappé alla se

[1] Les chroniques d'Occident ne disent rien de ces femmes qui combattaient parmi les croisés; les auteurs arabes qui en parlent, nous apprennent qu'elles furent reconnues parmi les morts ou parmi les prisonniers. Le seul Gauthier Vinisauf cite un acte de dévouement d'une femme chrétienne qui, blessée à mort, demanda à être jetée dans le fossé de la ville, afin que son corps pût contribuer à le combler (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

percher sur les remparts de la ville; toute l'armée chrétienne fut en mouvement pour rattraper l'oiseau fugitif. Comme il fut pris par les musulmans et porté à Saladin, Philippe envoya un ambassadeur au sultan pour le racheter, et fit offrir une somme d'or qui aurait suffi à la rançon de plusieurs guerriers chrétiens.

Le camp de Ptolémaïs, où tous les métiers et les arts mécaniques avaient suivi les pèlerins, ressemblait à une grande ville d'Europe. On y trouvait des marchés où s'étalaient toutes les productions de l'Orient et de l'Occident: le mouvement du commerce, les travaux de l'industrie, se mêlaient partout à l'activité de la guerre et au bruit des armes. On doit croire que la cupidité et l'avarice profitèrent souvent de la misère des croisés; les chroniques parlent d'un Pisan qui, au milieu de la disette, avait ramassé une grande quantité de blé, et refusait de le vendre, dans l'espoir d'en tirer une somme excessive. Les flammes consumèrent le magasin de cet avide marchand, et les pauvres pèlerins ne manquèrent pas de reconnaître en cette occasion l'éclatante justice de Dieu.

Abd-Allatif, qui se trouvait au siége de Saint-Jean-d'Acre, nous donne des détails sur le camp des musulmans. « Au milieu était une « vaste place, dit le choniqueur arabe, contenant jusqu'à cent qua- « rante loges de maréchaux ferrants; on voyait partout des cuisines, « et dans une seule se trouvaient vingt-huit marmites pouvant conte- « nir chacune une brebis. Je fis moi-même l'énumération des bou- « tiques enregistrées par l'inspecteur du marché; j'en comptai jusqu'à « sept mille. Une de ces boutiques du camp en eût fait cent comme « celles de nos cités. Toutes étaient bien approvisionnées. Quand « Saladin changea de camp pour se retirer à Karouba, bien que la « distance fût assez courte, il en coûta à un seul marchand de beurre « soixante et dix pièces d'or pour le transport de son magasin. Quant « au marché des habits neufs et des vieux habits, c'est une chose qui « passe l'imagination. On comptait dans le camp plus de mille bains, « tenus par des hommes d'Afrique. »

La misère qui affligea si souvent le camp des croisés, n'empêchait point un grand nombre d'entre eux de se livrer à tous les excès de la licence et de la débauche. On voyait rassemblés dans le même lieu tous les vices de l'Europe et de l'Asie. Si l'on en croit un historien arabe, au moment même où les Francs étaient en proie à la disette, aux maladies contagieuses, il arriva dans leur camp une troupe de trois cents

femmes qui venaient des pays d'Occident. Ces trois cents femmes, dont la présence dans l'armée chrétienne était un scandale pour les musulmans, se prostituaient aux soldats de la croix, et n'avaient pas besoin, pour les corrompre, d'employer les enchantements de l'Armide du Tasse.

Cependant le clergé exhortait sans cesse les pèlerins à suivre les préceptes de l'Évangile. Dans le camp des chrétiens, plusieurs églises surmontées d'un clocher de bois rassemblaient chaque jour les fidèles. Souvent les musulmans profitaient du moment où les croisés assistaient à la célébration de la messe, pour attaquer leurs retranchements dégarnis de soldats. Au milieu de la corruption générale, le siége de Ptolémaïs présenta plusieurs sujets d'édification. Dans les camps, sur le champ de bataille, la charité veillait sans cesse autour des soldats chrétiens pour soulager leur misère, pour soigner les malades et les blessés.

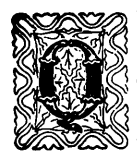
Il s'était formé des associations d'hommes pieux pour assister les mourants et ensevelir les morts. Un pauvre prêtre d'Angleterre fit construire à ses frais, dans la plaine de Ptolémaïs, une chapelle consacrée aux trépassés; il avait fait bénir autour de la chapelle un vaste cimetière, dans lequel, chantant lui-même l'office des morts, il suivit les funérailles de plus de cent mille pèlerins.

Pendant le siége, les guerriers du Nord s'étaient trouvés dans la plus grande détresse et ne pouvaient se faire entendre des autres nations. Quelques gentilshommes de Lubeck et de Brême vinrent à leur secours, formèrent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux pour y recevoir les pauvres soldats de leur nation, et les soignèrent dans leurs maladies; quarante seigneurs allemands prirent part à cette généreuse entreprise, et leur association fut l'origine de l'ordre hospitalier et militaire des chevaliers teutoniques[1]. Ce fut aussi à cette époque que s'établit l'institution de la Trinité, qui avait pour objet de racheter les chrétiens retenus en captivité chez les musulmans.

[1] Voyez l'Éclaircissement sur les ordres de chevalerie, à la fin du tome I.

SUITE DU LIVRE VIII.

[Philippe et Richard se partagent les richesses trouvées dans Ptolémaïs; dispute entre celui-ci et le duc Léopold d'Autriche; Conrad retourne brusquement à Tyr; Philippe-Auguste rentre en France; Saladin manque aux conditions de la capitulation, et Richard fait massacrer les captifs musulmans; les croisés prennent la route de Jérusalem; difficultés qu'ils rencontrent; ils sont victorieux à Arsur; position respective des chrétiens et des Turcs après cette bataille; Conrad et Richard négocient avec le sultan ; cruauté du roi d'Angleterre ; il marche sur Jérusalem, que Saladin défend en personne ; les croisés se retirent à Ascalon et en relèvent les murailles; désunion parmi les chefs; Conrad, nommé roi de Jérusalem, est assassiné par deux Ismaéliens; Henri, comte de Champagne, lui succède dans le marquisat de Tyr, puis va rejoindre Richard qui guerroyait contre les infidèles ; le monarque anglais songe à retourner dans sa patrie; ses hésitations; un conseil composé de chevaliers et de barons décide la retraite vers la mer; le sultan enlève Joppé, que Richard lui arrache après des exploits prodigieux ; Saladin consent à signer la paix ; Richard s'embarque et quitte l'Orient. — Résumé de la troisième croisade.]



UAND je visitai en 1831 Saint-Jean-d'Acre et ses environs, pour y suivre les traces de nos vieux croisés, j'y trouvai des souvenirs de la France plus rapprochés de notre temps. On se rappelle qu'en 1798, le général Bonaparte, vainqueur de l'Égypte, passa en Syrie avec son armée, et mit le siége devant Saint-Jean-d'Acre, ou Ptolémaïs : j'ai vu sur le mont Carmel et sur les rives du Bélus, les tombeaux des Français moissonnés dans ce dernier siége; le mont Thabor et les campagnes de la Galilée gardent encore le souvenir des victoires de Bonaparte et de ses compagnons. Ces deux guerres produisirent également des prodiges de bravoure; mais quelle différence dans les sentiments qui animent les chefs et les soldats à l'une et à l'autre époque! Dans la première expédition, on se bat au nom de la religion des aïeux; dans la seconde, on ne combat plus qu'au nom d'une révolution nouvelle qui menace de détruire la religion elle-même. Dans la croisade de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, le nom de Jérusalem suffit pour enflammer tous les courages; dans la campagne de Napoléon, on ne prononce pas même le nom de la ville sainte, et, dans

cette armée venue de l'ancien royaume de saint Louis, personne ne songe à saluer le tombeau du Christ. N'y a-t-il pas là quelque chose de mystérieux que l'histoire ne peut expliquer? car dans les deux guerres, c'est toujours l'Occident qui va chercher l'Orient, et qui tend à s'en rapprocher.

Tandis que les hommes font à grand bruit leurs révolutions, dont ils ne connaissent pas toujours la portée, la providence poursuit les siennes en silence, et se sert des moyens et des instruments qu'elle juge convenables à ses desseins. Le besoin d'un rapprochement entre des nations éloignées, ce mystère caché jusqu'ici à notre faible politique, ne commencerait-il pas à s'expliquer par ce qui arrive au delà des mers, au moment où nous écrivons[1]? Nous reviendrons sur ce sujet quand nous en serons à examiner quels ont été les résultats probables et le véritable objet des croisades. Reprenons notre récit.

Lorsque les émirs qui commandaient dans Ptolémaïs eurent signé la capitulation, plusieurs chevaliers chrétiens entrèrent dans la place pour y recevoir les otages et prendre possession des tours et des forteresses. La garnison musulmane en sortant de la ville, trouva toute l'armée chrétienne rangée en bataille sur son passage; on voyait dans la démarche et dans la contenance des guerriers musulmans une sorte d'assurance et de fierté qu'on aurait pu prendre pour l'orgueil de la victoire. Ce spectacle irrita les soldats chrétiens, déjà mécontents de ce qu'on n'avait pas pris la ville de vive force pour la livrer au pillage; ce mécontentement augmenta encore lorsque les deux rois firent placer des sentinelles à toutes les portes pour défendre l'entrée de la place à la multitude des croisés qui l'avaient conquise. Richard et Philippe se partagèrent les vivres, les munitions, toutes les richesses qu'on trouva dans Ptolémaïs, et tirèrent au sort les otages et les prisonniers de guerre. « Que l'Église et la postérité, s'écrie ici l'évêque « de Crémone, jugent s'il convenait que tout fût donné ainsi à deux « princes arrivés à peine depuis trois mois, lorsque les autres pèle- « rins avaient sur les dépouilles de l'ennemi tant de droits acquis par « de longs travaux et par leur sang prodigué pendant plusieurs « hivers. »

Lorsque Philippe et Richard eurent partagé le prix de la victoire, toute l'armée entra dans la ville. Le clergé purifia les églises qui

[1] En 1836

avaient été changées en mosquées, et remercia le ciel du dernier triomphe accordé aux armes des croisés. Les chrétiens chassés de Ptolémaïs lors de la conquête de Saladin, vinrent réclamer leurs anciennes possessions, et ce ne fut qu'à la pressante sollicitation du roi de France qu'on leur permit de rentrer dans leurs demeures. Richard usait de la victoire sans ménagement, non-seulement envers les vaincus, mais envers les vainqueurs eux-mêmes. On rapporte que Léopold d'Autriche, qui s'était distingué par des prodiges de valeur, avait arboré sa bannière sur une tour de la ville; par l'ordre de Richard, cette bannière fut enlevée et jetée dans les fossés[1]; les guerriers allemands prenaient déjà les armes pour venger cet outrage; mais Léopold dissimula son ressentiment : la fortune devait bientôt lui offrir une occasion d'en tirer une vengeance cruelle. Conrad, mécontent, se retira brusquement à Tyr avec ses troupes; et, lorsque des prélats et des barons lui furent envoyés pour l'engager à rejoindre les drapeaux de la croisade, il déclara qu'il ne se croyait point en sûreté dans une ville et dans une armée où commandait Richard. Ce fut alors que Philippe, soit qu'il fût mécontent de la conduite du roi d'Angleterre, soit qu'il manquât d'argent pour poursuivre la guerre, soit enfin que sa maladie eût fait des progrès, annonça son dessein de retourner dans ses États. Cette résolution affligea vivement tous les croisés. Brompton rapporte que le duc de Bourgogne et les barons qu'il envoya à Richard pour lui faire part de son projet, ne purent proférer une seule parole, tant leur voix était étouffée par les sanglots; les barons du roi d'Angleterre se mirent aussi à pleurer; mais Richard, qui n'était pas fâché de n'avoir plus de rival dans l'armée chrétienne, consentit sans peine au départ de Philippe, et se contenta d'exiger de lui sa promesse royale qu'à son retour en France il n'entreprendrait rien contre les domaines et les provinces de la couronne d'Angleterre. Philippe alla s'embarquer à Tyr, et laissa en Palestine dix mille Français sous les ordres du duc de Bourgogne. Lorsqu'il sortit de Ptolémaïs, ses fidèles chevaliers et les croisés qui avaient embrassé son parti contre Richard, lui adressaient de touchants adieux; tous les autres l'accablaient de malédictions, et lui reprochaient en face de déserter la cause de Jésus-Christ.

Richard restait seul chargé de faire exécuter la capitulation de

[1] Gauthier d'Hemingford, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

Ptolémaïs. Plus d'un mois s'était écoulé, et Saladin ne payait point les deux cent mille besants qu'on avait promis en son nom; il n'avait point rendu le bois de la vraie croix, et les prisonniers chrétiens qu'il devait délivrer étaient encore dans les fers. « Alors le roi d'Angleterre, « dit Gauthier Vinisauf, dont toute l'ambition était d'abattre l'orgueil « des musulmans, de confondre leur malice et leur arrogance, de « punir l'islamisme des outrages faits à la chrétienté, fit sortir de « la ville, le vendredi après l'Assomption, deux mille sept cents mu-« sulmans enchaînés, et donna l'ordre de les mettre à mort. Ceux qui « étaient chargés d'exécuter cet ordre s'empressèrent avec joie de « faire subir aux captifs musulmans la peine du talion, et de venger « par leur mort celle des prisonniers chrétiens tués à coups de traits « et de flèches[1]. » Nous avons cru devoir copier ici la relation d'un témoin oculaire, parce que, dans une circonstance aussi grave, l'historien doit toujours craindre de dénaturer un fait et de changer quelque chose aux circonstances qui le caractérisent. Nous ajouterons, d'après le récit de l'auteur anglais, que Richard ne doit pas être seul accusé de cet acte de barbarie, car l'exécution des captifs avait été résolue dans un conseil des chefs de l'armée chrétienne. Les chroniques arabes ne manquent point de raconter le massacre des prisonniers musulmans; et, si on en juge d'après les circonstances qu'elles rapportent, Saladin aurait été sommé plusieurs fois d'accomplir ses promesses; les chrétiens l'auraient menacé plusieurs fois de mettre à mort les musulmans qu'ils avaient entre les mains, s'il ne remplissait les conditions des traités; ce fut alors seulement que les croisés, suivis de leurs prisonniers, s'avancèrent dans la plaine jusqu'au lieu où campait Saladin, et leurs terribles menaces ne furent accomplies qu'en présence de l'armée musulmane, qui sortit de ses retranchements et livra un combat à l'armée chrétienne. Il n'est pas inutile d'ajouter ici que les chroniques orientales, sans caractériser cette scène barbare, se bornent à dire que les prisonniers, martyrs de

[1] Voyez Gauthier Vinisauf, liv. IV, ch. IV. Au rapport de Brompton, Saladin avait déjà fait trancher la tête aux prisonniers chrétiens qu'il devait échanger contre des prisonniers musulmans, et le roi Richard attendit, pour se venger, le terme fixé pour l'exécution du traité. (*Bibliothèque des Croisades*, t. II.) Les auteurs arabes ne font pas mention d'un trait aussi honteux pour Saladin. Ils disent, au contraire, que déjà ce prince avait fait venir de Damas une partie des prisonniers chrétiens pour les rendre, suivant le traité, et qu'à la nouvelle du massacre de ses soldats, il se contenta de les renvoyer à Damas, sans leur faire aucun mal. Boha-Eddin, témoin oculaire, ajoute seulement que, dans le mois qui suivit, Saladin, exaspéré, fit mourir tous les chétiens qui tombèrent entre ses mains.

l'islamisme, *allèrent boire les eaux de la miséricorde dans le fleuve du Paradis* [1]. On ne doit pas douter que les croisés n'eussent préféré à ces actes de sanglantes représailles le paisible accomplissement d'un traité qui leur offrait de grands avantages; et ce fut sans doute pour ne point leur donner ces avantages que la politique de Saladin sacrifia la vie des captifs et des otages qu'il lui était facile de racheter. Lorsque la guerre allait se poursuivre avec une nouvelle fureur, le sultan, honteux de ses défaites, craignant d'autres revers, ne pouvait se résoudre à remettre entre les mains de ses ennemis plus de deux mille prisonniers prêts à s'armer de nouveau contre lui, deux cent mille pièces d'or qui devaient servir à l'entretien de cette armée qu'il n'avait pu vaincre, et le bois de la vraie croix, dont l'aspect échauffait dans les combats l'enthousiasme et l'ardeur des guerriers chrétiens [2]. Au reste, la plupart des musulmans qui n'étaient point frappés par ces considérations d'une politique inflexible, et qui d'ailleurs avaient souvent égorgé leurs captifs sans avoir à reprocher aux chrétiens l'inexécution des traités, n'accusèrent point en cette occasion la barbarie de leurs ennemis, et ne reprochèrent qu'à Saladin la mort de leurs frères abandonnés au glaive des Francs. Les plaintes même qui s'élevèrent à ce sujet contre lui parmi ses émirs et ses soldats, nuisirent beaucoup dans la suite aux progrès de ses armes, et le forcèrent enfin de terminer la guerre, sans avoir pu, comme il en avait le projet, anéantir les colonies chrétiennes de la Syrie.

Les croisés victorieux jouirent enfin dans Ptolémaïs d'un repos qu'ils n'avaient point connu depuis leur arrivée en Syrie. Les plaisirs de la paix, l'abondance des vivres, le vin de Chypre, des femmes venues des îles voisines, leur firent oublier un moment le but de leur entreprise. Lorsqu'un héraut d'armes annonça à haute voix que l'armée allait se mettre en marche et se diriger vers Joppé, le plus grand nombre des pèlerins eurent quelque peine à s'éloigner d'une ville remplie de délices. Cependant le clergé leur rappela la captivité de Jérusalem; après avoir campé quelques jours hors de la ville,

[1] Ce sont les expressions d'Emmad-Eddin. Cet auteur représente ensuite les musulmans tués par Richard comme ayant pour un moment recouvré la parole, et met dans leur bouche le récit de leurs souffrances et de la récompense éclatante qu'ils avaient reçue de Dieu. (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV.)

[2] Emmad-Eddin remarque que Saladin garda cette croix, non parce qu'il y attachait du prix, mais parce qu'il savait que rien ne ferait autant de peine aux chrétiens que de la savoir entre les mains des sectateurs de l'islamisme (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV.)

Richard donna le signal du départ; cent mille croisés traversèrent le Bélus, s'avançant entre la mer et le mont Carmel. Une flotte partie du port de Ptolémaïs côtoyait le rivage, chargée de bagages, de vivres et de munitions de guerre. Un char monté sur quatre roues recouvertes de fer portait l'étendard de la guerre sainte suspendu à un mât élevé. C'était autour de ce char qu'on transportait les blessés au milieu des combats; c'était là que l'armée se ralliait dans les périls. Les croisés marchaient lentement, parce que les musulmans les attendaient partout sur leur passage et cherchaient à les surprendre dans tous les lieux difficiles. Ceux-ci n'étaient point comme les soldats chrétiens, couverts d'une pesante armure; chaque soldat n'avait qu'une épée, un poignard, un javelot; quelques-uns portaient une massue hérissée de pointes de fer. Montés sur des chevaux arabes, ils erraient autour de l'armée chrétienne, fuyant lorsqu'ils étaient poursuivis, revenant à la charge lorsqu'on cessait de les poursuivre : une chronique contemporaine compare leurs évolutions, tantôt au vol de l'hirondelle, tantôt au rapide essor de ces mouches importunes dont l'essaim s'envole quand on les chasse, et reparaît quand on les a chassées. L'armée chrétienne avait à lutter aussi contre les difficultés de la route. Gauthier Vinisauf parle d'un lieu appelé les *Chemins étroits*, situé à trois heures au delà de Caïpha : une voie y a été taillée de main d'homme, au milieu d'une couche rocheuse qui couvre la plaine; on s'avance ainsi entre deux bancs de rochers pendant près d'un demi-mille [1]. Des herbes et des plantes qui s'élevaient à la hauteur de l'homme, embarrassaient souvent la marche des cavaliers et des fantassins. Des animaux sauvages s'échappaient de leurs retraites et fuyaient à travers les soldats, qui abandonnaient leurs rangs pour les poursuivre. Pendant le jour, le soleil embrasait la terre; pendant la nuit, les croisés se trouvaient en proie à une multitude d'insectes qu'on appelait *tarentes*, dont les piqûres faisaient enfler leur corps et leur causaient d'insupportables douleurs. On se souvient que les pèlerins de la première croisade avaient eu aussi à souffrir des *tarentes*. Ces insectes ne paraissaient point le jour, mais, à l'approche de la nuit, ils accouraient en foule, armés de leur cruel aiguillon.

Dans cette marche pénible, l'armée perdit un grand nombre de

[1] *Correspondance d'Orient*, t. IV.

chevaux blessés par les traits de l'ennemi; plusieurs soldats périrent de fatigue. Lorsqu'un pèlerin rendait le dernier soupir, la troupe à laquelle il appartenait l'ensevelissait au lieu même où il avait expiré, et poursuivait sa route en chantant les hymnes des morts. L'armée faisait à peine trois lieues par jour; chaque soir elle dressait ses tentes; avant que les soldats se livrassent au sommeil, un héraut d'armes criait dans tout le camp : *Seigneur, secourez le saint sépulcre ;* il prononçait trois fois ces paroles; toute l'armée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel. Le lendemain, à la pointe du jour, le char qui portait l'étendard de l'armée, s'ébranlait au signal des chefs; les croisés s'avançaient en silence, et les prêtres, dans leurs chants religieux, rappelaient les voyages, les souffrances, les périls d'Israël marchant à la conquête de la terre promise.

Enfin, après six jours de fatigues, on arriva à Césarée, dont les ruines se montrent maintenant de loin sur le rivage de la mer; on campa autour d'un lac, à peu de distance de la cité. Les croisés avaient repoussé plusieurs attaques des musulmans; mais de plus grands obstacles leur restaient encore à vaincre. Saladin avait rassemblé toute son armée, impatiente de venger la perte de Ptolémaïs et le massacre des captifs musulmans. Les croisés durent éprouver quelque effroi en voyant la contenance, les préparatifs et la multitude de leurs ennemis. Si l'on en croit les historiens orientaux [1], le roi d'Angleterre proposa la paix au frère de Saladin; mais comme il demandait Jérusalem et qu'il irrita l'orgueil des Turcs, les menaces et l'appareil d'une guerre sanglante succédèrent bientôt aux négociations pacifiques. L'armée du sultan tantôt devançait les croisés, tantôt menaçait de les attaquer en flanc ou sur leurs derrières. A chaque passage d'un torrent, à chaque défilé, à chaque village, on livrait un combat; les archers musulmans, placés sur les hauteurs, ne cessaient de lancer des flèches; les armures des guerriers chrétiens étaient hérissées de traits, ce qui a fait dire à un auteur arabe que les chevaliers étaient semblables à des porcs-épics. Ce fut à peu de distance de Césarée que Richard, comme il le raconte lui-même, fut atteint d'une flèche au côté gauche [2]. L'armée chrétienne avait toujours la mer à sa droite; à sa gauche s'élevaient des montagnes

[1] Boha-Eddin, t. IV de la *Bibliothèque des Croisades.*
[2] *Quodam pilo vulnerati fuimus in latere sinistro.*

couvertes de guerriers musulmans. Les croisés traversèrent une forêt de chênes que les chroniqueurs appellent la forêt d'Arsur; et toujours serrant leurs rangs, toujours prêts à combattre, ils arrivèrent à la rivière de Rochetalie, appelée *Leddar* par les Arabes. Dans ces plaines, deux cent mille musulmans attendaient l'armée chrétienne pour lui disputer le passage ou lui livrer une bataille décisive.

Lorsqu'on aperçut les ennemis, le roi Richard se prépara au combat. Les chrétiens furent partagés en cinq corps : les templiers formaient le premier; les guerriers de la Bretagne et de l'Anjou, le second; le roi Guy et les Poitevins occupaient le troisième rang; le quatrième corps était composé des Anglais et des Normands, rangés autour du grand étendard; les hospitaliers marchaient ensuite, et derrière eux s'avançaient lentement les archers, l'arc tendu et le dos chargé de flèches et de javelots. Le comte de Champagne, avec ses chevaliers, s'était approché des montagnes, pour observer les mouvements des Turcs; le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, avec une troupe d'élite, se transportaient tantôt vers le front, tantôt sur les derrières et sur les flancs de l'armée. Les bataillons des chrétiens étaient si serrés, dit Gauthier Vinisauf, qu'un fruit jeté au milieu d'eux n'aurait pu tomber sans toucher un homme ou un cheval. Tous les guerriers avaient reçu l'ordre de ne point quitter leurs rangs et de rester immobiles à l'approche de l'ennemi.

Vers la troisième heure du jour, l'armée étant ainsi rangée en bataille, on vit arriver une multitude de musulmans, descendus des montagnes et s'approchant de l'arrière-garde des croisés. Dans cette foule d'ennemis, se faisaient remarquer des Arabes bédouins, portant des arcs, des carquois et des boucliers ronds; des Scythes à longue chevelure, montés sur de grands chevaux et armés de flèches; des Éthiopiens au teint noir, d'une taille élevée, le visage peint de blanc et de rouge. Après cette troupe, accouraient plusieurs autres phalanges, portant au bout de leurs lances des drapeaux de toutes sortes de couleurs. Tous ces barbares s'avançaient contre les chrétiens avec la rapidité de l'éclair, et la terre tremblait sous leurs pas. Le bruit de leurs sistres, de leurs clairons, de leurs cymbales, n'aurait pas permis d'entendre les éclats du tonnerre. Ils avaient parmi eux des hommes dont l'unique emploi était de pousser d'affreux hurlements, et tout ce fracas n'avait pas seulement pour but d'effrayer leurs ennemis, mais d'échauffer au carnage les guerriers musulmans, d'entretenir

dans leurs cœurs, avec l'oubli du péril, l'ardeur des combats et l'ivresse de la victoire. Leurs bataillons, ainsi animés, se précipitaient vers les croisés; de nouveaux bataillons suivaient les premiers, et d'autres les suivaient encore. Bientôt l'armée musulmane, pour parler comme les historiens arabes, entoura l'armée chrétienne *comme le cil environne l'œil.* Les archers et les balistaires arrêtèrent la première impétuosité de l'ennemi; mais, semblables aux eaux qui se débordent, les Turcs, poussés par ceux qui arrivaient après eux, revinrent à la charge. L'attaque des musulmans s'était dirigée à la fois vers la mer et vers les montagnes; ils se portèrent en plus grand nombre sur l'arrière-garde, où se trouvaient les hospitaliers; ils avaient quitté leurs flèches, et combattaient avec la lance, la massue et l'épée. Une chronique anglaise les compare à des forgerons, et les croisés à l'enclume qui retentit sous les coups redoublés. Cependant l'armée chrétienne n'avait point interrompu sa marche vers Arsur, et les musulmans, qui ne pouvaient ébranler les Francs, les appelaient une *nation de fer.*

Richard avait renouvelé l'ordre de rester sur la défensive, et de ne se porter contre l'ennemi qu'au signal qui devait être donné par six trompettes, deux à la tête de l'armée, deux au centre, deux à l'arrière-garde. Ce signal était impatiemment attendu; les barons et les chevaliers pouvaient tout supporter, excepté la honte de rester ainsi sans combattre en présence d'un ennemi qui redoublait à chaque instant ses attaques. Ceux de l'arrière-garde reprochaient à Richard de les abandonner; ils appelaient à leur secours saint George, le patron des braves. A la fin quelques-uns des plus ardents et des plus intrépides, oubliant l'ordre qu'ils avaient reçu, se précipitent sur les musulmans : leur exemple entraîne la valeureuse milice des hospitaliers. Aussitôt le comte de Champagne avec sa troupe d'élite, Jacques d'Avesnes avec ses Flamands, Robert de Dreux et son frère l'évêque de Beauvais, accourent vers le lieu où le péril était le plus pressant. Après eux, s'ébranlent les Bretons, les Angevins, les Poitevins; la bataille devient générale, et les scènes du carnage s'étendent depuis la mer jusqu'aux montagnes. Le roi Richard se montrait partout où les chrétiens avaient besoin de son secours; partout la fuite des Turcs annonçait sa présence et marquait son passage. La mêlée était si confuse et la poussière si épaisse, que plusieurs croisés tombèrent sous les coups de leurs compagnons, qui les prenaient pour des musul-

mans. Des étendards déchirés, des lances rompues, des épées brisées, jonchaient la plaine. Vingt chariots, dit un témoin oculaire, n'auraient pu porter les javelots et les traits qui couvraient la terre. Ceux des combattants qui avaient perdu leurs chevaux et leurs armes, se cachaient dans des buissons, montaient sur des arbres, où le trait mortel venait les atteindre ; d'autres fuyaient vers la mer, et du haut des rochers escarpés se précipitaient dans les flots.

A chaque moment le combat s'animait davantage et devenait plus sanglant ; toute l'armée chrétienne se trouvait engagée dans la bataille ; et, rebroussant chemin, le char qui portait le grand étendard s'était rapproché du fort de la mêlée. Bientôt les musulmans ne peuvent plus supporter le choc impétueux des Francs ; Boha-Eddin, témoin oculaire, nous apprend lui-même qu'ayant quitté le centre de l'armée musulmane, mis en déroute, il voulut se retirer à l'aile gauche qui prenait la fuite, et qu'il se réfugia enfin vers le pavillon de Saladin, où il trouva le sultan, qui n'avait plus autour de lui que dix-sept mameluks. Tandis que leurs ennemis fuyaient ainsi, les chrétiens, croyant à peine à leur victoire, restent immobiles dans le lieu où ils avaient vaincu. Ils s'occupaient de soigner les blessés et de ramasser les armes éparses sur le champ de bataille, lorsque tout à coup vingt mille musulmans, que leur chef avait ralliés, accoururent pour recommencer le combat. Les croisés, accablés par la chaleur et la fatigue et ne s'attendant plus à être attaqués, éprouvent d'abord une surprise qui ressemble à la crainte. Taki-Eddin, neveu du sultan et le plus valeureux des émirs, conduisait la milice musulmane, à la tête de laquelle on remarquait les mameluks de Saladin avec leurs bannières jaunes. Les chrétiens, qui s'étaient repliés autour de leur étendard, eurent besoin, pour résister au choc de l'ennemi, d'être encouragés par la présence et l'exemple de Richard, devant lequel aucun musulman ne pouvait rester debout, et qui, selon les chroniques contemporaines, ressemblait, dans l'horrible mêlée, au moissonneur abattant les épis. Au moment où les chrétiens victorieux se remettaient en marche et s'avançaient vers Arsur, les musulmans, poussés par le désespoir, vinrent encore attaquer l'arrière-garde. Richard, qui avait repoussé deux fois l'ennemi, vole au lieu du combat, suivi seulement de quinze chevaliers et répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens : *Dieu, secourez le saint sépulcre!* Les plus braves suivent le roi ; les musulmans sont dispersés au pre-

mier choc, et leur armée, vaincue trois fois, eût été détruite si les bois n'eussent recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée.

Dans cette bataille, Saladin perdit plus de huit mille de ses soldats et trente-deux de ses émirs. La victoire ne coûta aux chrétiens que mille de leurs guerriers. Ce fut avec une profonde douleur que les croisés reconnurent parmi les morts un de leurs chefs les plus habiles et les plus intrépides, l'illustre Jacques d'Avesnes. On le trouva couvert de blessures au milieu de ses compagnons et de ses parents tués à ses côtés. Après avoir eu un bras et une jambe coupés, il n'avait point cessé de combattre; il s'écria en mourant : « *O Richard, venge ma mort !* » Le lendemain du combat il fut enseveli à Arsur, dans l'église de la Vierge. Tous les soldats de la croix assistèrent en pleurant à ses funérailles.

La bataille d'Arsur aurait pu décider du sort de cette croisade. Tout ce que la chrétienté et l'islamisme avaient de braves défenseurs combattirent en cette circonstance : si Saladin avait été victorieux, aucune ville de la Syrie n'aurait vu désormais flotter sur ses murailles les bannières de la croix ; si les Francs avaient profité de leur victoire et poursuivi leurs ennemis vaincus, la Syrie et l'Égypte auraient pu échapper à la puissance des musulmans. Malheureusement pour les chrétiens, cette journée leur apporta plus de gloire que de véritables avantages. Les musulmans, appuyés sur leur territoire, environnés de leurs alliés, conservaient une nombreuse armée et pouvaient réparer leurs pertes; les Francs, au contraire, éloignés de leur pays n'espérant point de nouveaux secours, ni de l'Orient ni de l'Occident, avaient encore, après une grande bataille gagnée, les mêmes obstacles à surmonter et les mêmes ennemis à combattre.

Les Turcs restaient les maîtres de la plupart des villes et des places fortes de la Palestine; mais, d'un côté, les forteresses qu'ils venaient de conquérir pouvaient avoir besoin d'être réparées pour soutenir l'attaque des ennemis; de l'autre, les soldats musulmans, effrayés par les souvenirs du siége de Ptolémaïs, hésitaient à s'enfermer dans des remparts. Ces considérations réunies donnèrent à Saladin la pensée de détruire les villes et les châteaux qu'il ne pouvait défendre, et lorsque l'armée chrétienne arriva à Joppé, elle en trouva les murailles et les tours abattues.

Les chefs de l'armée se réunirent en conseil pour délibérer sur le

parti qu'ils avaient à prendre. Les uns voulaient qu'on marchât sur Jérusalem, persuadés que la terreur qui s'était emparée des musulmans en faciliterait la conquête. Les autres pensaient que, pour assurer leur marche et le succès de leur entreprise, les croisés devaient, avant tout, fortifier les cités et relever les places démolies qu'ils trouveraient sur leur passage. Ce dernier avis était celui de Richard ; le duc de Bourgogne et quelques autres chefs soutenaient un avis contraire, moins sans doute par conviction que par cet esprit d'opposition et de rivalité dont ils étaient dès lors animés contre le roi d'Angleterre : déplorable germe de discorde, qui se développa dans la suite d'une manière si funeste pour la croisade ! Cependant Richard fit prévaloir son opinion, et les croisés s'occupèrent de relever les murailles de Joppé.

La reine Bérengère, la veuve de Guillaume, roi de Sicile, et la fille d'Isaac, vinrent rejoindre le roi d'Angleterre. L'armée chrétienne était campée dans des vergers et des jardins où les arbres se courbaient sous le poids des figues, des pommes et des grenades. Le spectacle d'une cour, l'abondance des vivres, les charmes du repos et les beaux jours de l'automne, firent oublier aux croisés la conquête de Jérusalem.

Ce fut pendant le séjour de l'armée chrétienne à Joppé, que le roi d'Angleterre courut le danger de tomber entre les mains des musulmans. Étant un jour à la chasse dans la forêt de Saron, il s'arrêta et s'endormit sous un arbre. Tout à coup il est réveillé par les cris de ceux qui l'accompagnaient : une troupe de musulmans accourait pour le surprendre ; il monte à cheval et se met en défense ; mais, entouré de toutes parts, il allait succomber sous le nombre, lorsqu'un chevalier de sa suite, que les chroniques nomment Guillaume de Pratelles, s'écrie dans la langue des musulmans : *Je suis le roi ! sauvez ma vie.* A ces mots, ce généreux guerrier est entouré par les musulmans, qui le font prisonnier et le conduisent à Saladin. Le roi d'Angleterre, sauvé ainsi par le dévouement d'un chevalier français, échappe à la poursuite des ennemis et revient à Joppé, où son armée apprend avec effroi qu'elle a couru le danger de perdre son chef. Guillaume de Pratelles fut conduit dans les prisons de Damas, et Richard ne crut point dans la suite trop payer la liberté de son fidèle serviteur, en rendant à Saladin dix de ses émirs tombés au pouvoir des croisés.

Les musulmans, après avoir démoli Joppé, avaient aussi détruit la ville d'Ascalon, les forteresses de Ramla, de Latroun, de Gaza, et tous les châteaux bâtis dans les montagnes de la Judée et de Naplouse. A la fin de septembre, l'armée chrétienne se mit de nouveau en marche, et, vers la fête de tous les saints, vint camper entre le château des Plans et celui de Mahé, qu'elle trouva en ruines et dont elle releva les murailles. Ces deux châteaux étaient près de Latroun; bâtis à l'entrée des montagnes de la Judée, ils étaient comme les gardiens du chemin de Jérusalem [1]. C'était un singulier spectacle que celui de deux armées qu'on avait vues si redoutables sur le champ de bataille, ne cherchant plus de nouveaux combats et parcourant un pays ravagé par leurs victoires, l'une pour renverser, l'autre pour rebâtir les tours et les cités.

Cependant quelques exploits guerriers se mêlaient encore aux travaux de l'armée chrétienne. Un jour que les templiers cherchaient du fourrage à travers les plaines et les vallées, ils furent surpris par une troupe de musulmans. Les chroniques du temps célèbrent ici la bravoure du comte de Leicester et du comte de Saint-Paul; mais les croisés, malgré leurs exploits héroïques, étaient près de céder au nombre, et par leurs cris ils appelaient à leur secours leurs compagnons d'armes restés au camp. Aussitôt Richard s'élance sur son cheval fauve de Chypre et vole au lieu du péril; son escorte était si peu nombreuse qu'on voulut le retenir en lui disant qu'il s'exposait inutilement à une mort certaine. « Quand tous ces guerriers, répon-« dit le monarque en colère, ont suivi une armée dont je suis le chef, « je leur ai promis de ne jamais les abandonner; s'ils trouvaient la « mort sans être secourus, serais-je digne de les commander et pour-« rais-je encore prendre le titre de roi? » En proférant ces paroles, Richard s'élance contre les ennemis; de toutes parts les musulmans tombent sous ses coups; son exemple relève le courage des guerriers chrétiens; les bataillons des infidèles se dispersent et prennent la fuite; les templiers victorieux retournent à leur camp, traînant à leur suite un grand nombre de captifs et célébrant les louanges de Richard.

Ainsi, dans toutes les rencontres, le roi d'Angleterre triomphait des musulmans; mais il avait des ennemis plus redoutables parmi

[1] *Correspondance d'Orient*, lett. CXXIX.

les chefs des chrétiens, qu'irritaient chaque jour l'éclat de ses exploits et l'indomptable fierté de son caractère. Le duc de Bourgogne et ses Français supportaient avec peine le joug de son autorité et semblaient rester neutres entre les croisés et les Turcs. Conrad s'obstinait à demeurer dans la ville de Tyr sans prendre part à la guerre; et, comme cette fatale inaction ne suffisait plus à sa haine, il offrit aux musulmans de s'allier avec eux contre le monarque anglais. Informé des négociations du marquis de Tyr, Richard voulut le prévenir, et de son côté envoya des ambassadeurs à Saladin. Il renouvelle la promesse qu'il avait faite à Malek-Adhel[1] de retourner en Europe, si on rendait aux chrétiens Jérusalem et le bois de la vraie croix. « Jérusalem, lui répondit le sultan, ne vous a jamais appartenu; nous ne pouvons sans crime vous l'abandonner, car c'est là que *les anges ont coutume de s'assembler: c'est de là que le prophète dans une nuit mémorable, est monté au ciel.* » Pour le bois de la vraie croix, Saladin le regardait comme un objet de scandale, comme un outrage à la Divinité. Il avait refusé de le céder au roi de Géorgie, à l'empereur de Constantinople, qui lui offraient, pour l'obtenir, des sommes considérables. « Tous les avantages de la paix, disait-il, ne pouvaient le faire consentir à rendre aux chrétiens ce honteux monument de leur idolâtrie. » Ainsi les divisions qui existaient parmi les croisés, enflaient l'orgueil de Saladin; et, plus ces divisions s'échauffaient, plus le sultan se montrait difficile sur les conditions de la paix.

Richard fit d'autres propositions auxquelles il intéressa adroitement l'ambition de Malek-Adhel, frère du sultan. La veuve de Guillaume de Sicile fut proposée en mariage au prince musulman; sous les auspices de Saladin et de Richard, les deux époux devaient régner ensemble sur les musulmans et les chrétiens, et gouverner le royaume de Jérusalem. L'historien Boha-Eddin fut chargé de communiquer cette proposition à Saladin, qui parut l'adopter sans répugnance. Le projet de cette union singulière causa une grande surprise aux imans et aux docteurs de la loi; de leur côté, les évêques chrétiens, lorsqu'ils en furent instruits, firent éclater leur indignation et menacèrent

[1] On peut comparer, sur ces négociations, les historiens arabes et Gauthier Vinisauf. Ce dernier dit que Saladin amusa Richard par de trompeuses promesses. Pendant les négociations, les deux rois s'envoyèrent des présents. Richard donna un repas somptueux à Malek-Adhel : mais ce ne fut pas lui-même qui le traita; il chargea Étienne de Torneham d'en faire les honneurs (Voyez liv. IV, ch. XXXI, de Gauthier Vinisauf, et la *Bibliothèque des Croisades*, t. II et t. IV).

Jeanne et Richard des foudres de l'Église. L'exécution d'un pareil projet paraissait impossible au milieu d'une guerre religieuse. Richard ne put vaincre l'opposition du clergé. Les auteurs arabes rapportent qu'une autre cause fit échouer la négociation, et un d'eux ajoute que *cette cause était connue de Dieu seul*[1].

Richard et Malek-Adhel, que les chroniques latines représentent comme un ami des Francs, avaient eu plusieurs entrevues où ils se témoignèrent des égards qui ressemblaient à une amitié réciproque; mais toutes ces démonstrations, qui n'amenaient aucun résultat, finirent par exciter des murmures dans l'armée musulmane et surtout dans l'armée chrétienne. On accusait Richard de sacrifier la gloire des chrétiens à son ambition; il s'en justifia par une action barbare : tous les captifs qu'il avait entre ses mains furent décapités et leurs têtes exposées au milieu du camp.

Pour achever de regagner la confiance des croisés et pour effrayer Saladin, il marcha vers les montagnes de la Judée, annonçant le projet de délivrer enfin Jérusalem. On était au milieu de l'hiver : les pluies faisaient périr un grand nombre de bêtes de somme; l'orage renversait les tentes; les chevaux mouraient de froid; les vivres se gâtaient; les armes et les cuirasses se couvraient de rouille; les vêtements des croisés tombaient en lambeaux; les plus robustes des pèlerins perdaient leur vigueur et leur force; plusieurs étaient malades. Cependant comme on s'avançait vers la ville sainte, l'espoir de voir bientôt la cité de Jésus-Christ soutenait les courages; les guerriers chrétiens accouraient de tous côtés pour se réunir sous les étendards de la croix; ceux que la maladie avait retenus à Joppé ou à Ptolémaïs, arrivaient portés sur des lits ou des brancards; ils bravaient à la fois les rigueurs de la saison et les attaques des Turcs, qui les attendaient sur les chemins.

Tandis que les croisés s'avançaient vers la ville sainte, Saladin s'occupait de la mettre en état de défense : des ouvriers habiles à tailler les pierres et qui auraient pu, dit une chronique, couper une montagne, étaient venus de Mossoul, et travaillaient sans cesse, soit à creuser les vallées qui entouraient la place, soit à réparer les tours

[1] Cette négociation est rapportée par les principaux historiens arabes. Quoique les auteurs chrétiens n'en aient point parlé, il serait difficile de la révoquer en doute et d'affaiblir le témoignage d'écrivains qui s'étaient mêlés eux-mêmes de cette affaire. C'est cette négociation qui a donné à madame Cottin l'idée de son roman de *Mathilde*, ouvrage rempli de peintures éloquentes et des sentiments héroïques puisés dans l'histoire de la chevalerie.

et à construire des fortifications nouvelles. Non content de ces préparatifs, Saladin avait fait dévaster tout le pays que devait traverser l'armée chrétienne. Toutes les routes qui conduisaient à Jérusalem étaient gardées par la cavalerie musulmane, qui harcelait les croisés et les empêchait de recevoir des vivres de Ptolémaïs et des villes maritimes.

Cependant la multitude des pèlerins ne voyait ni les périls ni les obstacles. C'était en vain que quelques voix s'élevaient dans l'armée contre le projet d'entreprendre le siége de Jérusalem au milieu de l'hiver et en présence d'une armée ennemie qu'on n'avait pu vaincre: les sentiments qui animaient les croisés leur faisaient croire que Dieu favorisait leur entreprise et que rien ne pouvait leur résister. La plupart des chefs, réunis en conseil, décidèrent qu'on se rapprocherait des rivages de la mer; mais ils n'osèrent d'abord publier leur résolution, tant les croisés montraient encore d'ardeur et d'enthousiasme pour la conquête des saints lieux. Ils espéraient que la fatigue et la misère les aideraient à ramener les esprits des soldats de la croix; mais l'armée chrétienne ne devait sentir ses maux qu'en renonçant à l'espérance de visiter Jérusalem. Lorsqu'un nouveau conseil se fut assemblé et qu'on eut résolu d'aller rebâtir Ascalon, cette décision répandit partout la tristesse et le découragement. Ceux qui avaient tout bravé pour marcher vers la cité sainte ne se trouvaient plus de forces pour s'en éloigner; la rigueur du froid, la faim, les difficultés du chemin, se faisaient sentir plus vivement. Les uns gémissaient en joignant leurs mains ou se frappant le visage; les autres, dans l'excès de leur désespoir, se répandaient en plaintes amères contre leurs chefs, contre Richard et contre le ciel lui-même; plusieurs abandonnèrent des drapeaux qui ne leur montraient plus la route de Jérusalem. L'armée revint tristement vers les côtes de la mer, laissant sur les chemins un grand nombre de chevaux, de bêtes de somme et presque tous ses bagages.

Le duc de Bourgogne, avec les Français, avait quitté les drapeaux de Richard : on leur envoya des députés qui leur parlèrent au nom de Jésus-Christ et parvinrent à les ramener au camp. Les croisés, en arrivant à Ascalon, n'y trouvèrent qu'un amas de pierres : Saladin en avait ordonné la destruction; après avoir consulté les imans et les cadis, il avait, de ses propres mains, travaillé à renverser les tours et les mosquées. Un auteur arabe, déplorant la chute d'Ascalon, nous

apprend que lui-même s'assit et pleura sur les ruines de l'*épouse de Syrie.*

L'armée réunie s'occupa de rebâtir la ville. Tous les pèlerins étaient remplis d'ardeur et de zèle : les grands et les petits, les prêtres et les laïcs, les chefs et les soldats, même les valets d'armée, tous travaillaient ensemble, se passaient de main en main les pierres et les décombres, et Richard les encourageait, soit en travaillant avec eux, soit en leur adressant des discours, soit en distribuant de l'argent aux pauvres. Les croisés, comme on nous peint les Hébreux construisant le temple de Jérusalem, tenaient d'une main les instruments de maçonnerie et de l'autre l'épée. Ils avaient à se défendre des surprises de l'ennemi, et souvent même quelques-uns d'entre eux faisaient des courses sur le territoire des musulmans[1]. Dans une excursion vers le château de Daroum, Richard délivra douze cents prisonniers chrétiens qu'on emmenait en Égypte, et ces captifs vinrent partager les travaux des croisés. Cependant les murmures ne tardèrent pas à se faire entendre dans l'armée. Léopold d'Autriche, accusé par le roi d'Angleterre de rester oisif avec ses Allemands, répondit avec humeur qu'il n'était ni *charpentier* ni *maçon*[2]. Plusieurs chevaliers qu'on occupait ainsi à remuer des pierres, s'indignèrent à la fin contre Richard : ils disaient hautement qu'ils n'étaient point venus en Asie pour rebâtir Ascalon, mais pour conquérir Jérusalem. Le duc de Bourgogne, que Conrad avait mis dans ses intérêts, quitta brusquement l'armée; la plupart des croisés français ne tardèrent pas à le suivre. Pour comble de malheur, les querelles qui avaient si longtemps agité l'armée chrétienne se renouvelèrent. Les Génois et les Pisans, restés à Ptolémaïs, s'étaient armés les uns contre les autres : les Génois voulaient livrer la ville au marquis de Tyr, les Pisans la conserver pour le roi Richard. Conrad vint avec une flotte, et tint les Pisans assiégés dans la place pendant plusieurs jours; d'un autre côté, Richard accourut avec quelques-uns de ses guerriers. A son approche, Conrad se hâta de retourner à Tyr. La présence et les discours du roi d'Angleterre parvinrent à rétablir la concorde; mais les

[1] Consultez, pour tous les détails qui suivent, Gauthier Vinisauf, liv. V, ch. VI et suiv., et Brompton, p. 1242 et suiv. (Voir aussi *Bibliothèque des Croisades*, t. I, p. 703, 4 et 5.)

[2] Brompton ajoute que le roi Richard, indigné de cette réponse, donna un coup de pied à Léopold, et défendit qu'à l'avenir l'étendard du duc fût arboré dans son camp. Léopold s'éloigna de l'armée en jurant de se venger s'il en trouvait l'occasion. (*Bibliothèque des Croisades*, t. II.)

germes de division subsistaient toujours, et, tandis que Saladin rassemblait ses émirs, à qui il avait permis de s'éloigner des drapeaux pendant l'hiver, l'armée chrétienne perdait chaque jour de ses forces. Toutes les entreprises des croisés se bornaient alors à tenter quelques incursions vers la province de Gaza et vers les montagnes de Naplouse; chaque jour voyait se ralentir l'ardeur de ceux qui travaillaient à relever les murs d'Ascalon, et les fortifications à peine commencées étaient loin encore de pouvoir défendre cette ville contre une attaque sérieuse de l'ennemi. Tous ceux qui s'étaient retirés dans Tyr semblaient avoir juré de ne plus prendre part à la guerre sainte. Gauthier Vinisauf n'épargne pas, dans ses peintures satiriques, les guerriers français, qu'il nous représente passant les jours et les nuits au milieu des festins, maniant la coupe et non l'épée, remplaçant le casque belliqueux par des guirlandes de fleurs, fermant les larges manches de leurs habits avec des bracelets à plusieurs rangs, et portant à leur cou des colliers garnis de pierres précieuses.

Les plus sages des croisés cherchèrent à ramener l'union parmi les chefs. Le roi d'Angleterre et le marquis de Tyr eurent une entrevue au château d'Imbrique, près de Césarée; mais, après tant d'outrages et de menaces, quel espoir restait-il d'une réconciliation sincère? Leur haine réciproque ne fit que s'accroître. Richard, à peine sorti de cette conférence, défendit de payer à Conrad le tribut que celui-ci devait lever sur chaque ville chrétienne de la Palestine. De son côté, Conrad redoubla d'efforts pour fomenter la trahison et la discorde parmi les guerriers chrétiens. Il eut de nouveau recours aux musulmans, et n'oublia rien pour faire entrer Saladin dans les projets de son ambition et de sa vengeance.

Le printemps venait de commencer : l'armée chrétienne célébra les fêtes de Pâques dans la plaine d'Ascalon. Au milieu des cérémonies de cette solennité, on dut souvent penser à Jérusalem, et des plaintes s'élevèrent contre Richard. Ce fut alors que des messagers d'Angleterre vinrent lui annoncer que son royaume était troublé par les complots de son frère Jean. D'après les avis qu'il reçut, il annonça dans un conseil des chefs que les intérêts de sa couronne le rappelleraient bientôt en Occident; mais il déclara en même temps que, s'il quittait la Palestine, il y laisserait trois cents cavaliers et deux mille fantassins d'élite. Tous les chefs, déplorant la nécessité de son départ, proposèrent d'élire un roi qui pût rallier les esprits et faire cesser les

discordes. Richard leur demanda quel prince pourrait mériter leur confiance, et tous s'accordèrent pour désigner Conrad, qu'ils n'aimaient point, mais dont ils estimaient l'habileté et la bravoure. Richard, qui s'étonna d'un pareil choix, n'hésita pas néanmoins à y donner son adhésion; son neveu, le comte de Champagne, fut chargé d'aller annoncer au marquis de Tyr qu'il venait d'être nommé roi de Jérusalem.

Lorsque Conrad reçut cette ambassade, il ne put retenir sa surprise ni sa joie, et, levant les yeux au ciel, il adressa à Dieu cette prière : *Seigneur, vous qui êtes le roi des rois, permettez que je sois couronné si vous m'en trouvez digne; sinon, éloignez la couronne du front de votre serviteur.* Ainsi parla le marquis de Tyr devant les députés de Richard; mais sa conscience ne devait-elle pas être déchirée par le remords? car il venait de contracter une alliance offensive et défensive avec les musulmans. Après cet acte de félonie, il osait invoquer le témoignage du Dieu des chrétiens; mais, disent les chroniques contemporaines, le Dieu des chrétiens l'avait condamné : le fer des meurtriers était déjà levé sur sa tête, et cette terrible sentence lui devait être bientôt annoncée : *Tu ne seras plus ni marquis ni roi*[1].

Deux jeunes esclaves avaient quitté les jardins remplis de délices où le Vieux de la Montagne les élevait pour sa vengeance; ils arrivèrent à Tyr, et, pour mieux cacher leur projet, ils reçurent le baptême, s'attachèrent au prince de Sidon, et restèrent six mois auprès de lui; ils s'étaient faits *religieux* et *dévots*, dit un auteur arabe, et ne paraissaient occupés que de prier le Dieu des chrétiens. Ils profitèrent du moment où la ville de Tyr célébrait par des réjouissances l'élévation de Conrad, et, comme ce prince revenait d'un festin préparé pour lui chez l'évêque de Beauvais[2], les deux ismaéliens l'attaquèrent et le blessèrent mortellement. Tandis que le peuple s'assemblait en tumulte, l'un des assassins s'enfuit dans une église voisine, où le marquis de Tyr fut porté tout sanglant : l'ismaélien, qui s'y était caché, perça tout à coup la foule assemblée, tomba de nouveau sur Conrad, et le frappa de plusieurs coups de poignard

[1] Ce sont les paroles que prononcèrent les meurtriers de Conrad, en lui portant le coup mortel. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, Extrait de Sicardi, t. II.)

[2] Le continuateur de Guillaume de Tyr raconte ce fait avec d'autres circonstances. Tome I de la *Bibliothèque des Croisades*.

dont il mourut sur-le-champ. Les assassins furent arrêtés, et tous deux expirèrent dans les supplices sans proférer une plainte et sans nommer celui qui leur avait demandé la vie du prince de Tyr.

L'auteur arabe Ibn-Alatir dit que Saladin avait offert dix mille pièces d'or au Vieux de la Montagne, s'il faisait assassiner le marquis de Tyr et le roi d'Angleterre; mais le prince de la Montagne, ajoute le même historien, ne jugea pas à propos de délivrer tout à fait Saladin de la guerre des Francs, et ne fit que la moitié de ce qu'on lui demandait. Cette explication est peu vraisemblable; car Saladin n'aurait point payé un crime qui ne le servait point et qui rendait ses ennemis plus puissants, en étouffant toute discorde parmi leurs chefs. Quelques chroniques attribuent l'assassinat de Conrad à Homfroi de Thoron, qui avait à venger l'enlèvement de sa femme et la perte de ses droits au trône de Jérusalem. Au reste, on n'accusa dans l'armée chrétienne ni Homfroi de Thoron ni Saladin; mais plusieurs croisés, surtout les Français, n'hésitèrent point à attribuer au roi d'Angleterre un meurtre dont il devait profiter. Quoique la bravoure héroïque de Richard dût repousser toute idée d'une vengeance honteuse, l'accusation dirigée contre lui s'accrédita par la haine qu'on lui portait[1]. Le bruit de la mort de Conrad arriva bientôt jusqu'en Europe; Philippe-Auguste craignit le même sort, et ne parut plus en public qu'entouré d'une garde; le chroniqueur Rigord nous dit que de cette époque date l'origine des gardes attachés à la personne du roi. La cour de France accusait Richard des plus grands attentats; il est probable cependant que Philippe montra en cette occasion plus de crainte qu'il n'en avait, pour rendre son rival odieux, et pour armer contre lui la haine du pape et l'indignation de tous les princes de la chrétienté.

Au milieu du trouble occasionné par la mort de Conrad, le peuple de Tyr, qui restait sans chef et sans maître, jeta les yeux sur Henri, comte de Champagne; les principaux de la ville le supplièrent de prendre les rênes du gouvernement et d'épouser la veuve du prince qu'ils avaient perdu; Isabelle vint elle-même lui offrir les clefs de la ville.

Henri s'excusa d'abord, en disant qu'il voulait consulter Richard;

[1] Plus tard, si on en croit Brompton, Richard, quand il fut retenu prisonnier par le duc d'Autriche, obtint du Vieux de la Montagne deux lettres par lesquelles ce chef de sectaires attestait l'innocence du roi. (*Bibliothèque des Croisades*, t. II.)

mais il céda enfin aux instances qu'on lui faisait, et le mariage fut célébré solennellement en présence du clergé et du peuple. Vinisauf ajoute qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le persuader; *car il n'est pas difficile de faire faire à quelqu'un ce qu'il désire.* Cette union convenait également aux Français et aux Anglais, parce que le comte Henri était neveu du roi d'Angleterre et du roi de France.

Les députés qu'on avait envoyés à Richard pour lui annoncer la mort de Conrad et l'élévation de Henri, ne le trouvèrent point au camp des croisés. Le roi d'Angleterre était alors dans les plaines de Ramla, faisant la guerre aux musulmans descendus des montagnes de la Judée; chaque jour il signalait son bras par de nouveaux exploits. Il ne revenait jamais au camp, dit Vinisauf, sans être suivi d'un grand nombre de prisonniers, et sans apporter avec lui *dix, vingt ou trente têtes de musulmans tombés sous ses coups.* Jamais un seul homme ne détruisit autant de musulmans dans les croisades; en lisant la relation de ses travaux, on croit lire les pages dans lesquelles l'épopée antique raconte les exploits des héros; et, pour achever la ressemblance avec les guerriers des temps fabuleux, il arriva un jour que le monarque anglais, n'ayant point rencontré d'ennemis sur sa route, se mesura avec un sanglier plus terrible que celui de Calydon. Ces sortes de prouesses héroïques s'étaient renouvelées quelquefois dans les guerres saintes; on se rappelle que Godefroy de Bouillon avait combattu et terrassé un ours dans les montagnes de la Cilicie.

Richard, lorsqu'il reçut à Ramla les députés de Tyr, donna son approbation à ce qui avait été fait, et céda au comte Henri de Champagne toutes les villes chrétiennes qu'il avait conquises. Henri, qu'il appela auprès de lui, ne tarda pas à se mettre en marche avec ses chevaliers, et se rendit d'abord à Ptolémaïs, accompagné du duc de Bourgogne et de sa nouvelle épouse, dont *il ne pouvait point encore se passer* (ce sont les expressions de la chronique anglaise). Plus de soixante mille hommes, couverts de leurs armes, allèrent au-devant du nouveau roi de Jérusalem; les rues étaient tapissées d'étoffes de soie; l'encens brûlait sur les places publiques; les femmes et les enfants dansaient en chœur. Le clergé conduisit à l'église le successeur de David et de Godefroy, et célébra son avénement par des cantiques et des actions de grâces.

On doit rappeler ici que Guy de Lusignan et Conrad s'étaient dis-

puté le royaume de Jérusalem, et qu'une décision des princes avait donné la couronne à celui des deux rivaux qui survivrait à l'autre. Après la mort de Conrad, personne ne se souvint de cette décision, et le roi dont on avait souvent admiré la bravoure, fut oublié de l'armée chrétienne. On ne trouvait en lui qu'un homme simple et dépourvu d'habileté. La simplicité d'esprit, s'écrie à ce sujet un chroniqueur anglais, serait-elle donc un obstacle à la possession d'un droit? La même chronique ajoute quelques réflexions qui peignent encore mieux peut-être nos temps modernes que l'esprit et les mœurs des vieux âges. « Sans doute, dit-elle, que, dans nos « temps de corruption, celui-là est jugé plus digne de gloire, qui « s'est distingué par l'oubli de toutes les lois de l'humanité et de « la justice; c'est par là que les habiles (nous citons toujours notre « vieille chronique) s'attirent la considération et le respect, tandis « que la simplicité n'obtient que des mépris : tels sont les jugements « du siècle ! »

Lorsque le comte Henri et le duc de Bourgogne rejoignirent Richard avec leurs troupes, le roi d'Angleterre venait de s'emparer de la forteresse de Daroum; la fortune semblait sourire à tous ses projets : triomphant partout des musulmans, il ne voyait plus sous ses drapeaux que des guerriers dociles et des alliés fidèles. Ce fut alors que de nouveaux messagers arrivés de l'Occident lui donnèrent de vives inquiétudes sur son royaume, troublé chaque jour davantage par le prince Jean, et sur la Normandie, menacée par Philippe. Quand les nouvelles qu'on lui apportait furent répandues dans l'armée, tout le monde crut qu'il allait quitter la Syrie [1]. Comme les esprits étaient dans l'incertitude et que l'incertitude amenait le découragement, tous les chefs se rassemblèrent et firent le serment de ne point abandonner la croisade, soit que Richard partît, soit qu'il différât son départ. Cette résolution unanime releva le courage et ranima l'ardeur des croisés; la multitude des pèlerins manifesta sa joie par des danses, des festins et des chansons; tout le camp fut illuminé en signe de réjouissance. Richard seul, livré à de sombres rêveries, ne partageait point l'allégresse générale; peut-être même était-il importuné de cette joie qu'on faisait éclater, lorsque des circonstances malheureuses pouvaient l'éloigner du théâtre de la guerre sainte.

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

L'armée alla camper dans le voisinage d'Hébron, près d'une vallée où naquit, dit-on, sainte Anne, mère de la Vierge. On entrait alors dans le mois de juin; l'enthousiasme qui animait les guerriers chrétiens leur fit supporter, sans se plaindre, les chaleurs de l'été, comme il leur avait fait supporter, l'année précédente, les rigueurs de l'hiver.

Cependant le roi Richard paraissait toujours occupé de tristes pensées; personne n'osait lui donner des conseils ni même des consolations, tant on redoutait son humeur sévère. Un jour que le monarque anglais était seul dans sa tente, plongé dans la méditation et les regards attachés vers la terre, un prêtre poitevin, nommé Guillaume, se présenta dans une attitude triste, montrant par sa contenance qu'il déplorait le sort du prince. Comme il attendait un signal pour s'approcher, il se mit à pleurer en regardant le roi; Richard, devinant que Guillaume voulait lui parler, l'appela auprès de lui, et lui dit : « Maître chapelain, je vous somme, au nom de la fidélité « que vous me devez, de me dire sans détour quel est le sujet de vos « larmes et si vous êtes triste à cause de moi. » Le chapelain, les yeux humides de pleurs, répondit d'une voix tremblante : « Je ne « parlerai point avant que Votre Majesté m'ait promis de ne pas s'ir-« riter contre moi de ce que je lui dirai. » Le roi l'ayant promis par serment, le prêtre commença ainsi : « Seigneur, la résolution que « vous avez prise de quitter cette terre désolée, excite des plaintes « dans l'armée chrétienne, surtout parmi ceux qui ont le plus à cœur « votre gloire. Je dois vous déclarer que l'honneur d'une grande « entreprise sera effacé par votre départ; la postérité vous repro-« chera éternellement d'avoir déserté la cause des chrétiens. Prenez « garde de finir honteusement ce que vous avez glorieusement com-« mencé. » Le chapelain rappela ensuite à Richard les exploits par lesquels ce prince s'était rendu célèbre jusqu'alors; il lui retraça les bienfaits dont la providence l'avait comblé, et termina son discours par ces paroles : « Les pèlerins vous regardent comme leur appui, « comme leur père : abandonnerez-vous aux ennemis du Christ cette « terre que les croisés sont venus délivrer, plongerez-vous toute la « chrétienté dans le désespoir? »

Pendant que le chapelain Guillaume parlait, Richard garda le silence; quand il eut cessé de parler, le roi ne répondit rien, et son front parut plus sombre. Néanmoins, si l'on en croit Gauthier Vinisauf, le cœur du monarque fut touché de ce qu'il avait entendu; il n'oubliait point

d'ailleurs que les chefs de l'armée avaient juré d'assiéger Jérusalem en son absence, et cette pensée troublait son esprit. Le lendemain, Richard déclara au comte Henri et au duc de Bourgogne qu'il ne repartirait point pour l'Occident avant les fêtes de Pâques de l'année suivante; peu de temps après, un héraut d'armes, proclamant cette résolution, annonça que l'armée chrétienne allait marcher vers la ville sainte.

A cette heureuse nouvelle, tous les pèlerins tendirent leurs mains au ciel, en disant : *Seigneur Dieu, grâces vous soient rendues, le temps de nos bénédictions est arrivé.* Les soldats, reprenant leur courage et leurs forces, s'offraient eux-mêmes pour porter les provisions et les bagages; personne ne se plaignait plus; rien ne semblait pénible; on ne voyait plus devant soi ni obstacles ni périls. Les croisés se mirent en marche le dimanche de l'octave de la Trinité; les plus riches compatissant aux besoins des pauvres, leur prodiguaient toutes sortes de secours; ceux qui avaient des chevaux, abandonnant leurs montures aux infirmes et aux malades, marchaient à pied; les biens paraissaient être en commun, parce que tous les pèlerins avaient le même sentiment. Cette armée chrétienne, longtemps livrée à tous les genres de misère et qui la veille ressemblait à une armée vaincue, offrit tout à coup un spectacle imposant et magnifique. Les guerriers avaient orné leurs casques des aigrettes les plus brillantes; des panaches, des drapeaux de mille couleurs, flottaient dans l'air; les épées nues, les lances récemment polies, réfléchissaient les rayons du soleil; on entendait partout les louanges de Richard mêlées aux cantiques de la victoire. Au rapport des témoins oculaires, rien n'aurait pu résister à cette armée, *remplie de l'esprit du Seigneur*, si la discorde et je ne sais quelle fatalité n'avaient rendu inutiles tant de dispositions généreuses.

Les croisés vinrent camper au pied des montagnes de la Judée, dont tous les passages étaient gardés par les troupes de Saladin et par les paysans de Naplouse et d'Hébron. Le sultan, en apprenant l'approche des chrétiens, avait redoublé de soins pour mettre Jérusalem en état de défense; la plupart des troupes musulmanes rejoignirent leurs drapeaux; on poursuivit avec une nouvelle activité les réparations des murailles, et deux mille prisonniers chrétiens furent condamnés à relever des fortifications qui devaient protéger leurs ennemis.

Richard, soit qu'il fût effrayé des préparatifs des musulmans, soit qu'il s'abandonnât de nouveau à l'inconstance de son humeur et que l'irrésolution de ses pensées ébranlât son courage, s'arrêta tout à coup dans sa marche, et, sous prétexte d'attendre Henri de Champagne, qu'il avait envoyé à Ptolémaïs pour lui amener de nouveaux renforts, il resta plusieurs semaines dans la ville de Béthenopolis, aujourd'hui Béthamasi, située à sept lieues de Jérusalem.

Les discordes mal assoupies des chrétiens ne tardèrent pas à éclater de nouveau. Le duc de Bourgogne et plusieurs autres chefs, obéissant toujours avec peine au roi d'Angleterre, hésitaient à le seconder dans une entreprise dont le succès devait accroître son orgueil et sa renommée. Toutes les fois que Richard prenait la résolution de conquérir la ville sainte, leur zèle paraissait se ralentir; lorsque le monarque anglais cherchait à différer cette conquête, ils enflammaient par leurs discours l'enthousiasme des croisés, et répétaient avec plus de chaleur leur serment de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Ainsi l'approche de Jérusalem, qui aurait dû ranimer et réunir les chrétiens, jetait parmi eux le trouble et le désespoir.

Après un mois de séjour à Béthenopolis, les croisés recommencèrent leurs plaintes; ils s'écriaient avec amertume : *Nous n'irons donc point à Jérusalem ?* Richard, le cœur agité de plusieurs sentiments contraires, tout en dédaignant les plaintes des pèlerins, partageait leur douleur et s'indignait contre sa propre fortune. Un jour que son ardeur à poursuivre les musulmans l'avait entraîné jusque sur les hauteurs voisines d'Emmaüs, il aperçut les murailles et les tours de Jérusalem. A cette vue, il se mit à fondre en larmes, et se couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler cette ville sainte que ses armes n'avaient pu délivrer. Lorsqu'il revint au camp, les chefs le pressèrent de nouveau d'accomplir sa promesse, et telle était la singularité de son caractère, que plus l'opinion des croisés lui imposait l'obligation d'agir, plus il se roidissait contre toutes les volontés, même contre la sienne. Il répondait à ceux qui s'efforçaient de l'entraîner par leurs conseils et leurs sollicitations, que l'entreprise qu'on voulait tenter sur Jérusalem ne présentait que des périls et qu'il ne pouvait y exposer ni l'honneur de la chrétienté ni sa propre gloire. Il s'appuyait surtout du témoignage des seigneurs de la Palestine, qui, dirigés par leur intérêt personnel et mettant plus de prix à la conquête des villes maritimes qu'à celle de la cité sainte,

ne partageaient point l'opinion de la plupart des croisés. Au milieu de ces débats, l'agitation des esprits, le mécontentement de l'armée, ne faisaient que s'accroître chaque jour. Richard cherchait tantôt à effrayer ses rivaux et ses adversaires par des menaces, tantôt à les séduire par des promesses. Au reste, toutes ces plaintes, tous ces débats, ne l'empêchaient point d'attaquer sans cesse les musulmans, comme s'il eût voulu justifier sa conduite à force de bravoure, ou cacher le trouble de ses pensées dans le tumulte des combats.

Enfin, d'après son avis, on forma un conseil[1] composé de cinq chevaliers du Temple, de cinq chevaliers de Saint-Jean, de cinq barons français et de cinq barons ou seigneurs de la Palestine. Ce conseil délibéra pendant plusieurs jours sur le parti qu'on avait à prendre. Ceux qui pensaient qu'on devait assiéger Jérusalem annonçaient, sur la foi de plusieurs transfuges venus de cette ville, qu'une révolte avait éclaté en Mésopotamie contre Saladin et que le calife de Bagdad menaçait le sultan de ses armes spirituelles[2]; que les mameluks reprochaient à leur maître le massacre des habitants de Ptolémaïs et qu'ils refusaient de s'enfermer dans la ville sainte, si Saladin ne partageait leurs périls. Ceux qui soutenaient une opinion contraire disaient que « toutes ces nouvelles n'étaient qu'un piége du sultan pour attirer les « croisés vers des lieux où il pourrait les détruire sans combat. Dans « le territoire aride et montueux de Jérusalem, on manquerait d'eau « au milieu des chaleurs de l'été. A travers les montagnes de la Judée, « les chemins bordés de précipices, taillés dans le roc en plusieurs « endroits, étaient dominés par des hauteurs escarpées, d'où quel- « ques soldats pouvaient anéantir les phalanges des chrétiens. Si la « bravoure des croisés parvenait à surmonter tous les obstacles, con- « serveraient-ils leurs communications avec les côtes de la mer, d'où

[1] Gauthier Vinisauf, au chap. I de son liv. VI, rapporte le discours que le roi Richard tint dans cette occasion pour montrer les difficultés de l'entreprise sur Jérusalem ; il ajoute ensuite qu'on choisit vingt personnes discrètes au jugement desquelles on devait s'en rapporter. Ces arbitres décidèrent qu'il fallait marcher sur le Caire plutôt que sur Jérusalem. Le roi se rangea à cet avis; mais les Français s'y opposèrent. Raoul de Coggeshale dit au contraire que ce furent les Français qui ne voulurent pas aller à Jérusalem et que Richard et les Anglais voulaient y aller. (*Bibliothèque des Croisades*, t. II.) Boha-Eddin parle aussi des arbitres choisis par l'armée chrétienne. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.)

[2] L'origine de cette querelle venait de ce que Taki-Eddin, neveu du sultan, ayant été investi de quelques places de Mésopotamie, avait commencé à inquiéter tous les princes du voisinage, sans excepter les protégés du calife. Ensuite Taki Eddin étant mort, son fils avait prétendu lui succéder, sans attendre l'agrément de Saladin, son grand oncle et son souverain. Ces divers événements avaient jeté le trouble dans le conseil du sultan.

« ils devaient attendre des vivres? S'ils étaient vaincus, comment « feraient-ils leur retraite, poursuivis par l'armée de Saladin? »

Telles étaient les raisons qu'alléguaient Richard et ses partisans pour s'éloigner de Jérusalem; mais ces raisons devaient leur être connues, lorsqu'ils avaient donné l'ordre à l'armée chrétienne de marcher vers la ville sainte. Plus nous avançons dans cette partie de notre récit, plus la vérité se couvre à nos yeux d'un voile impénétrable. Pour juger toutes ces contradictions, il faudrait connaître les négociations que Richard ne cessait d'entretenir avec les musulmans, négociations auxquelles étaient sans doute subordonnés les mouvements divers de l'armée chrétienne, et qui, restant toujours dans l'ombre, ne laissaient voir dans les événements extérieurs de la guerre que l'aveugle influence de deux génies opposés l'un à l'autre.

Il ne serait pas juste cependant de faire retomber sur Richard toute la sévérité des jugements historiques. Les autres chefs, livrés à l'ambition, à la jalousie, à toutes les fureurs de la discorde, avaient oublié comme lui le principal objet de la guerre sainte. On a pu souvent remarquer que dans les croisades la multitude des pèlerins ne perdait jamais de vue la délivrance de Jérusalem et que les chefs étaient presque toujours détournés du but de leur entreprise par des projets ambitieux et des intérêts profanes. On sent que la tâche de l'historien devient par là plus difficile. S'il est aisé de décrire les passions humaines lorsqu'elles éclatent dans les camps et sur le champ de bataille, il n'en est pas de même lorsqu'elles se renferment dans le conseil des princes et qu'elles s'y mêlent à mille intérêts inconnus. C'est là qu'elles parviennent facilement à échapper aux regards de l'histoire et qu'elles dérobent presque toujours leurs secrets les plus honteux aux recherches de la postérité.

Pendant que le conseil des vingt arbitres délibérait, quelques Syriens vinrent avertir Richard qu'une riche caravane arrivait d'Égypte et se rendait à Jérusalem. Le roi rassembla aussitôt l'élite de ses guerriers, auxquels se réunirent les Français. Cette troupe intrépide quitta le camp vers la fin du jour, marcha toute la nuit à la clarté de la lune, et, le lendemain matin, elle arriva sur le territoire d'Hébron, dans un lieu appelé Hary, où la caravane s'était arrêtée avec son escorte. Les archers et les balistaires s'avancèrent les premiers; les guerriers musulmans, au nombre de deux mille, s'étaient rangés par bataillons au pied d'une montagne, tandis que la caravane, retirée à

l'écart, attendait l'issue du combat. Richard fondit à la tête des siens sur les musulmans, qui furent ébranlés au premier choc et s'enfuirent, dit une chronique, *comme des lièvres que des chiens poursuivent*. La caravane fut enlevée ; ceux qui la gardaient vinrent se livrer eux-mêmes ; ils tendaient aux croisés des mains suppliantes, implorant leur miséricorde, et, pour nous servir des expressions de la chronique souvent citée, *regardant tout ce qui pouvait leur arriver comme peu de chose, pourvu qu'on leur laissât la vie*[1].

Richard et ses compagnons revinrent triomphants à l'armée chrétienne, emmenant à leur suite quatre mille sept cents chameaux, un grand nombre de chevaux, d'ânes, de mulets, chargés des marchandises les plus précieuses de l'Asie. On distribua les ânes à tous les valets de l'armée, et l'on fit des pâtés avec la chair fraîche des chameaux. Le roi d'Angleterre distribua les dépouilles de l'ennemi à ceux qui étaient restés au camp comme à ceux qui l'avaient accompagné ; ainsi le roi David, disait-on dans l'armée chrétienne, récompensait ceux qui allaient au combat et ceux qui gardaient les bagages. On célébra cette victoire par des festins, où, selon la chronique de Gauthier Vinisauf, la blanche chair des chameaux enlevés aux musulmans parut une nourriture délicieuse à la multitude des croisés. On ne se lassait pas d'admirer les riches dépouilles des ennemis, et les pèlerins se livraient d'autant plus à la joie, qu'un succès si éclatant pouvait donner à leur chef la pensée de mettre à profit la terreur des musulmans et de conduire les croisés devant Jérusalem.

La plus grande confusion régna dans la ville sainte, lorsqu'on y apprit que la riche caravane d'Égypte était tombée entre les mains des chrétiens. Boha-Eddin, témoin oculaire, rapporte que le sultan crut devoir assembler ses émirs pour ranimer leur courage et qu'il leur fit jurer sur la pierre mystérieuse de Jacob de combattre jusqu'à la mort. Dans les conseils qui suivirent cette cérémonie, les murmures du mécontentement ou du désespoir se firent entendre, et des reproches se mêlèrent aux avis donnés à Saladin. Ces signes, avant-coureurs des discordes, montraient à la fois la terreur qu'inspirait le nom de Richard et l'esprit d'insubordination qui commençait à se faire remarquer dans l'armée musulmane.

Cependant le conseil des chevaliers et des barons, après plusieurs

[1] Boha-Eddin et Ibn-Alatir. *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

jours de délibération, décida enfin que l'armée s'éloignerait des montagnes de la Judée et retournerait vers les rivages de la mer. Cette résolution répandit dans le camp une désolation générale; les pèlerins commencèrent à maudire le temps qu'ils avaient passé dans la terre sainte; l'esprit de rivalité réveilla les haines anciennes; les croisés, plus divisés que jamais, ne purent plus se réunir ni pour combattre l'ennemi ni pour supporter leurs misères. Les Français et les Anglais ne marchaient plus ensemble et campaient dans des lieux séparés. Vinisauf rapporte que le duc de Bourgogne composa des chansons dans lesquelles il n'épargnait ni le roi d'Angleterre ni les princesses qui l'avaient suivi à la croisade. Richard répondit par des sirventes ou satires dans lesquelles il traitait avec mépris les Français et leur chef. On disait dans l'armée que le duc de Bourgogne recevait des musulmans le prix de sa haine contre Richard. Si l'on en croit les chroniques anglaises, le roi surprit et fit tuer, à coups de flèches, des messagers de Saladin chargés de porter au duc de riches présents. Que pouvaient désormais contre les infidèles les croisés affaiblis par de telles dissensions? Déjà même la cause de Jésus-Christ n'avait plus d'armée pour sa défense, et les chemins étaient couverts de pèlerins, qui, n'espérant plus rien de la guerre sainte, se rendaient les uns à Tyr, les autres à Joppé ou à Ptolémaïs, avec le dessein de s'embarquer pour l'Occident.

La paix devenait plus que jamais nécessaire à Richard. Le roi d'Angleterre porta de nouveau ses espérances vers Saladin. Abandonné d'un grand nombre des siens, il montrait encore la fierté que donne la victoire : tantôt il ordonnait de raser la forteresse de Daroum, qu'on lui demandait; tantôt il envoyait une garnison dans la ville d'Ascalon, qu'on voulait démolir; tantôt enfin il menaçait d'assiéger la ville de Beirouth. Saladin, qui ne désirait point la paix, prolongeait les négociations pour avoir le temps de rappeler ses émirs, dont plusieurs rejoignaient ses drapeaux avec quelque répugnance. Lorsqu'il eut reçu dans son armée les émirs d'Alep, de la Mésopotamie et de l'Égypte, attirés bien moins par ses ordres que par l'espoir du butin et d'une victoire facile, il quitta Jérusalem et vint assiéger, avec toutes ses forces, la ville de Joppé, défendue seulement par trois mille guerriers chrétiens.

Après plusieurs assauts, la ville est prise; les musulmans égorgent tous ceux qu'ils rencontrent, et commettent d'horribles cruautés sur

les malades. Déjà la citadelle, où s'était réfugiée la garnison, proposait de capituler, lorsque Richard, venant par mer de Ptolémaïs, parut tout à coup devant le port avec plusieurs navires montés par des guerriers chrétiens; aussitôt il fait tourner ses barques vers la ville, et, se jetant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il atteint le premier le rivage défendu par une multitude de musulmans. Les plus braves suivent Richard, à qui rien ne résiste; cette généreuse troupe pénètre dans la place, en chasse les Turcs, les poursuit jusque dans la plaine, et va dresser ses tentes au lieu même où Saladin avait eu les siennes quelques heures auparavant. Gauthier Vinisauf nous dit que les annales des temps anciens n'offrent pas un tel prodige, et l'auteur arabe Boha-Eddin ne peut s'empêcher de rendre hommage à cet exploit presque fabuleux du roi d'Angleterre. Mais, quoiqu'il eût mis en fuite ses ennemis, Richard était loin encore d'avoir triomphé de tous les périls. Après avoir réuni à ses guerriers la garnison de la citadelle, il comptait à peine deux mille combattants. Le troisième jour après la délivrance de Joppé, les Turcs résolurent de le surprendre dans son camp; un Génois qui en était sorti au crépuscule du matin, aperçut dans la plaine des bataillons musulmans, et revint en criant: *Aux armes! aux armes!* Richard s'éveille en sursaut, endosse sa cuirasse; déjà les musulmans accouraient en foule: le roi et la plupart des siens marchèrent au combat les jambes nues, quelques-uns en chemise. On ne trouva dans l'armée chrétienne que dix chevaux; un d'eux fut donné à Richard, et les chroniques nomment les neuf guerriers qui suivaient le roi à cheval; les musulmans sont forcés à la retraite. Le roi d'Angleterre profite de ce premier avantage pour ranger ses soldats en bataille dans la plaine et pour les exhorter à de nouveaux combats. Bientôt les Turcs revenant à la charge, au nombre de sept mille cavaliers, se précipitent sur les chrétiens; ceux-ci, pressant leurs rangs et présentant la pointe de leurs lances, résistent à l'impétuosité de l'ennemi, semblables à une muraille de fer ou d'airain. Les cavaliers musulmans reculent d'abord, reviennent ensuite en poussant des cris affreux, et s'éloignent encore sans oser combattre; enfin Richard s'ébranle avec les siens et fond sur les Turcs, étonnés de son audace. Alors on vient lui annoncer que l'ennemi est rentré dans la ville de Joppé et que le glaive musulman moissonne ceux des chrétiens qui étaient restés à la garde des portes[1]: Richard

[1] Raoul de Coggeshale, qui est plus étendu dans cette partie de son récit que Gauthier Vinisauf,

vole à leur secours; les mameluks se dispersent à son approche; il tue tout ce qui résiste : il n'avait avec lui que deux cavaliers et quelques balistaires. Quand la ville est délivrée de la présence des ennemis, il revient dans la plaine, où sa troupe était aux prises avec la cavalerie musulmane. C'est ici que son historien ne sait quelles expressions employer pour rendre la surprise que lui cause un spectacle si nouveau. Au seul aspect de Richard, les plus braves des musulmans frémissaient de crainte et *leurs cheveux se hérissaient sur leurs fronts*. Un émir qui se distinguait par sa taille et l'éclat de ses armes ose le défier au combat; d'un seul coup il lui abat la tête, l'épaule droite et le bras droit. Au fort de la mêlée, l'intrépide comte de Leicester et plusieurs de ses valeureux compagnons allaient succomber, accablés par le nombre; mais Richard, toujours invincible, toujours invulnérable, les sauve du péril en renversant autour d'eux la foule des musulmans; enfin il se précipite avec tant d'ardeur dans les rangs ennemis, que personne ne peut le suivre et qu'il disparaît aux yeux de tous ses guerriers. Lorsqu'il revint au milieu des croisés, qui le croyaient mort, son cheval était couvert de sang et de poussière; et lui-même, pour nous servir des expressions naïves d'un chroniqueur, témoin oculaire, *tout hérissé de flèches*, *paraissait semblable à une pelote couverte d'aiguilles*[1].

Quelques historiens rapportent que Malek-Adhel, plein d'admiration pour la bravoure de Richard, lui envoya deux chevaux arabes sur le champ de bataille. Lorsque après le combat, Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme : « Personne, répondit « un d'eux, ne peut supporter les coups qu'il porte; son impétuosité « est terrible, sa rencontre est mortelle, et ses actions sont au-dessus « de la nature humaine[2]. »

Les chrétiens eux-mêmes ne pouvaient s'expliquer cette victoire extraordinaire qu'en l'attribuant à la puissance divine. Mais, sans chercher à diminuer la gloire de Richard et de ses compagnons d'armes, nous devons rappeler ici les discordes qui s'étaient élevées

dit que Hugues de Nevil étant venu tout effrayé dire au roi que le nombre des ennemis allait accabler les pèlerins, le roi le menaça de lui faire couper la tête s'il en disait le moindre mot aux guerriers chrétiens.

[1] Gauthier Vinisauf, dans son enthousiasme pour Richard, le met au-dessus d'*Antée*, d'*Achille*, d'*Alexandre le Grand*, de *Judas Machabée* et de *Roland*. Son corps, dit-il, était comme d'airain, *caro tanquam ænea nullorum cedebat armorum generibus*. Chap. XXIII, liv. VI.

[2] Gauthier Vinisauf.

parmi les guerriers de Saladin et qui durent affaiblir et distraire leur courage. Les soldats qui appartenaient à la nation des Curdes voyaient avec peine la faveur dont jouissaient les mameluks. Boha-Eddin nous apprend qu'à la prise de Joppé, ceux-ci, placés à la porte de la ville, avaient enlevé aux autres guerriers les dépouilles des chrétiens. Cet acte d'injustice et de violence indigna l'armée musulmane, et, dans le dernier combat livré à Richard, les soldats curdes osèrent faire entendre ces paroles : *O Saladin! on nous appelle pour le danger, et l'on nous repousse pour le butin. Dis à tes mameluks d'avancer et de combattre.*

Cependant tant de travaux et de gloire devaient être perdus pour la croisade. Le duc de Bourgogne s'était retiré à Tyr et refusait de prendre aucune part à la guerre. Les Allemands, commandés par le duc d'Autriche, avaient quitté la Palestine. Comme Richard était tombé malade et qu'il voulait se rendre à Ptolémaïs, les chefs qui l'avaient suivi jusqu'alors lui reprochèrent de les abandonner et s'éloignèrent eux-mêmes. Le roi d'Angleterre, pour retenir les plus fidèles de ses guerriers auprès de lui, fut obligé de leur abandonner tout ce qui lui restait des dépouilles de la caravane surprise dans les campagnes d'Hébron. Jusque-là l'ambition de Richard avait été d'accroître par des prodiges de valeur sa renommée dans le monde chrétien. Il supportait tous les travaux de la guerre, dans l'espoir que ses exploits en Palestine l'aideraient à triompher de ses rivaux et de ses ennemis au delà des mers; mais, comme son armée l'abandonnait, il ne s'occupa plus que de reprendre les négociations avec Saladin. Les sentiments divers dont il était agité, la honte de n'avoir pu délivrer Jérusalem, la crainte de perdre son royaume, lui faisaient adopter et rejeter tour à tour les résolutions les plus opposées[1] ; tantôt il voulait retourner en Europe sans conclure la paix, tantôt il menaçait Saladin et cherchait à l'effrayer en répandant le bruit que le pontife de Rome devait arriver en Palestine avec deux cent mille croisés. L'hiver approchait, et bientôt la Méditerranée allait cesser d'être navigable : « Tandis qu'on peut encore passer la mer, écrivait-il au « sultan, acceptez la paix et je retournerai en Europe. Si vous refusez « les conditions que je vous propose, je passerai l'hiver en Syrie et

[1] Gauthier Vinisauf dit que Richard écrivit à Malek-Adhel, prince grand et généreux, et qui, selon l'historien, avait une profonde estime pour le roi d'Angleterre. (*Bibliothèque des Croisades*, t. II.)

« je poursuivrai la guerre. » Saladin convoqua ses émirs pour délibérer sur les propositions de Richard. « Jusqu'ici, leur dit-il, nous « avons combattu avec gloire, et la cause de l'islamisme a triomphé « par nos armes. J'ai peur que la mort ne me surprenne dans la paix, « et ne m'empêche de terminer l'entreprise que nous avons com- « mencée. Puisque Dieu nous donne la victoire, il veut que nous « poursuivions la guerre, et nous devons suivre sa volonté. » La plupart des émirs applaudirent au courage et à la fermeté de Saladin; mais ils lui représentèrent « que les villes étaient sans défense et « les provinces dévastées; les fatigues de la guerre avaient affaibli « les armées musulmanes; les chevaux manquaient de fourrage, « les soldats de vivres. Si nous réduisons les Francs au désespoir, « ajoutaient-ils, ils peuvent encore nous vaincre et nous arracher « nos conquêtes. Il est sage d'obéir à la maxime du Coran, qui « nous ordonne d'accorder la paix à nos ennemis lorsqu'ils nous la « demandent. La paix nous donnera le temps de fortifier nos villes, « de réparer nos forces, et de recommencer la guerre avec avantage, « lorsque les Francs, toujours infidèles aux traités, nous fourniront « de nouveaux motifs pour les attaquer. »

Saladin pouvait voir, par ce discours des émirs, que la plupart des guerriers musulmans commençaient à perdre l'ardeur et le zèle qu'ils avaient montrés pour la cause de l'islamisme. Le sultan était abandonné par plusieurs de ses auxiliaires et craignait de voir s'élever des troubles dans son empire. D'ailleurs il ne pouvait se rappeler sans frémir le refus qu'avaient fait ses troupes de combattre devant Joppé. Les deux armées campaient tout près l'une de l'autre, et la poussière qui s'élevait des deux camps, dit un auteur arabe, se mêlait dans l'air et ne formait qu'un seul nuage. Ni les chrétiens ni les musulmans ne montraient l'impatience de franchir l'enceinte de leurs remparts et de leurs fossés; les uns et les autres paraissaient également fatigués de la guerre; les deux chefs avaient le même intérêt à conclure la paix. La disposition des esprits et l'impossibilité de poursuivre les entreprises guerrières firent enfin adopter une trêve de trois ans et huit mois. « Richard, dit Gauthier Vinisauf, ne pouvait espérer un meilleur traité; quiconque pensera autrement sera convaincu de mauvaise foi. »

On convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime depuis

Joppé jusqu'à Tyr. Les Turcs et les croisés avaient des prétentions sur Ascalon, qu'on regardait comme la clef de l'Égypte. Pour terminer les débats, on arrêta que cette ville serait de nouveau démolie. Il n'est pas inutile de remarquer qu'on ne parla point de la restitution de la vraie croix, qui avait été le sujet des premières négociations et pour laquelle Richard avait d'abord envoyé plusieurs ambassades à Saladin. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur le Coran, les autres sur l'Évangile, d'observer les conditions du traité. La majesté royale parut alors avoir quelque chose de plus imposant et de plus auguste que la sainteté même du serment : le sultan et le roi d'Angleterre se contentèrent de se donner leur parole et de toucher la main des ambassadeurs.

Tous les princes chrétiens et les émirs de la Syrie furent invités à signer le traité conclu entre Richard et Saladin. Parmi ceux qu'on appela pour être garants de la paix, on n'oublia ni le prince d'Antioche, qui avait pris peu de part à la guerre, ni le chef des Ismaéliens, l'ennemi des chrétiens et des musulmans.

Le seul Guy de Lusignan ne fut point nommé dans le traité. Ce prince eut un moment d'importance par les divisions qu'il avait fait naître; il tomba dans l'oubli aussitôt que les croisés eurent d'autres sujets de discorde. Dépouillé de son royaume, il obtint celui de Chypre, qui était une possession plus réelle, mais qu'il fallut payer aux templiers, auxquels Richard l'avait vendue ou engagée. La Palestine fut cédée à Henri, comte de Champagne, le nouveau mari de cette Isabelle qui semblait être promise à tous les prétendants au royaume de Jérusalem, et qui, par une singulière destinée, avait donné à trois époux le droit de régner, sans pouvoir elle-même monter sur le trône.

Quand la paix eut été proclamée, les pèlerins, avant de retourner en Europe, voulurent visiter le tombeau de Jésus-Christ et voir cette Jérusalem qu'ils n'avaient pu délivrer. La plupart des croisés de l'armée de Richard se partagèrent en plusieurs caravanes, et se mirent en route pour la ville sainte. Quoiqu'ils fussent sans armes, leur présence réveilla parmi les musulmans les sentiments qu'avait nourris la guerre. « Les Turcs, dit Gauthier Vinisauf, lançaient des regards menaçants sur les pèlerins, et ceux-ci auraient mieux aimé être à Tyr ou à Saint-Jean-d'Acre que sur le chemin de Jérusalem. » Saladin fut obligé d'employer son pouvoir pour faire respecter les lois de l'hos-

pitalité. L'évêque de Salisbury, dont le sultan avait éprouvé la bravoure et qui faisait le pèlerinage au nom de Richard, fut accueilli avec distinction. Saladin lui montra le bois de la vraie croix, et s'entretint longtemps avec lui sur la guerre sainte.

Les Français qui, dans la paix comme dans la guerre, restaient presque toujours séparés des Anglais, ne firent point le pèlerinage de Jérusalem. Depuis la bataille de Joppé ils n'avaient pas quitté la ville de Tyr, conservant toujours leurs préventions jalouses contre Richard. Ils s'étaient montrés mécontents du traité conclu avec Saladin, et avaient raillé le roi d'Angleterre. Ce prince, pour se venger, avait fermé aux Français les portes de Jérusalem. Lorsqu'ils furent partis, le roi disait aux siens : « *Chassez le moqueur, et la moquerie s'en ira aussi.* » Le duc de Bourgogne, qui était à la tête des Français, mourut tout à coup lorsqu'il s'occupait de son retour en Occident, et, comme il expira au milieu des accès d'une violente frénésie, les pèlerins anglais ne manquèrent pas de voir dans cette mort la punition de sa félonie et le jugement de la colère divine.

Richard, n'ayant plus rien à faire en Orient et ne songeant plus qu'aux ennemis qu'il avait en Europe, s'occupa de son départ. Quand il s'embarqua à Ptolémaïs, les chrétiens de la terre sainte ne purent retenir leurs pleurs. On n'avait jamais mieux connu ses vertus ni rendu plus de justice à ses qualités brillantes. Tous, en le voyant partir, se croyaient désormais sans appui et sans secours contre les agressions des musulmans; lui-même ne put retenir ses larmes, et, lorsqu'il fut sorti du port, tournant les yeux vers la terre qu'il venait de quitter : « *O terre sainte!* s'écria-t-il, *je recommande ton peuple à Dieu; fasse le ciel que je vienne encore te visiter et te secourir!* [1]

Ainsi finit cette troisième croisade, où tout l'Occident en armes ne put obtenir d'autres avantages que la conquête de Ptolémaïs et la démolition d'Ascalon. L'Allemagne y perdit sans gloire un de ses plus grands empereurs et la plus belle de ses armées; la France et l'Angleterre, la fleur de leur noblesse belliqueuse [2]. L'Europe eut d'autant plus à déplorer les pertes qu'elle fit dans cette guerre, que

[1] Gauthier Vinisauf (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

[2] L'historien Brompton nous a laissé une liste des personnages distingués qui moururent ou furent tués pendant cette croisade. Nous croyons devoir la copier ici, autant pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs que comme un monument honorable aux peuples et aux familles qui prirent part à cette expédition.

La reine Sibille, épouse du roi Guy, et ses deux filles; Héraclius, patriarche de Jérusalem;

les armées chrétiennes étaient mieux composées que dans les expéditions précédentes : les criminels, les aventuriers, les gens sans aveu, en avaient été bannis, et tout ce que l'Occident avait de plus illustre parmi ses guerriers s'était rangé sous les bannières du Christ.

Les croisés qui combattaient Saladin étaient mieux armés que ceux qui les avaient précédés dans la Palestine : on se servit de l'arbalète, négligée dans la seconde croisade; les cuirasses, les boucliers, recouverts d'un cuir épais, résistaient aux traits des musulmans : souvent on vit sur le champ de bataille des soldats hérissés de flèches sans être blessés et restant immobiles dans leurs rangs. L'infanterie, arme dédaignée, se forma et prit plus d'importance dans le long siége de Ptolémaïs. Cette guerre ne ressemblait point à celles qu'on faisait alors en Europe, où, d'après les lois féodales, les princes et les seigneurs ne pouvaient retenir longtemps les guerriers sous leurs dra-

Baudouin, archevêque de Cantorbéry; l'archevêque de Nazareth; l'archevêque de Besançon; l'archevêque de Mont-Réal; l'évêque de Sidon; le nouvel évêque d'Acre; l'évêque de Beirouth; l'évêque de Saint-George; l'évêque de Saint-Abraham; l'évêque de Tibériade; l'abbé du Temple-du-Seigneur; l'abbé du Mont-Sion; l'abbé du Mont-des-Oliviers; l'abbé de Fordes; le prieur du Saint-Sépulcre; Raoul, archidiacre de Glocester; Roger le Haule; Silvestre, sénéchal de l'archevêque de Cantorbéry; Jean de Norwich, chanoine d'York; Conrad, fils de l'empereur Frédéric, duc de Souabe; le comte du Perche; le comte de Ponthieu; Thibaut, comte de Blois; Étienne, son frère, comte de Sancerre; Guillaume, comte de Ferrière; le duc Berthold d'Allemagne; Roger, comte de la Pouille; le comte de Brennes et André son frère, comte de Touraine; Gilbert de Tilliars; Florent d'Angers; Joscelin, vicomte de Châtellerault; Anselme de Mont-Réal et toute sa famille; le vicomte de Châtillon et sa mère; Jean, comte de Vendôme; le châtelain d'Ypres; Gaufroy la Brivre; Robert de Beaune; Adam, chambellan du roi de France; Adam de Laon; Guillaume de Pimkemi, châtelain; Roger, baron de Pol; Robert, sénéchal de Guillaume de Mandeville; Raoul de Glanvil, justicier du roi d'Angleterre; Bernard de Saint-Vallier; Richard de Clare; Guy de Châtillon; Raoul de Croxiby; Richard de Lexeby et Bérenger son frère; Robert le Veneur de Pontret; Robert Scrope de Barton; Renou de Tonges; Henri Pigot, sénéchal du comte de Varennes; Gautier Scrope; Gautier de Kyme, fils de Philippe de Kyme; Jean de Libourne; Gautier de Ros, frère de Pierre de Ros; Louis d'Arsèles; Hugues d'Oiry; Guillaume de Moui; Guy de Darsey; Odon de Guines; Renault de Maigny, échanson de Senlis et maréchal du comte Henri.

Henri de Bracley et Henri de Maupalne furent faits prisonniers par les musulmans.

L'empereur Frédéric mourut dans le fleuve Selef; son fils, Frédéric de Souabe, périt devant Saint-Jean-d'Acre. Robert, comte de Leicester, dans la Romanie. Le landgrave de Thuringe y mourut aussi dans son retour. Philippe, comte de Flandre, et Raoul, clerc de la dépense du roi, moururent la seconde année. Dans la troisième moururent à Acre, Raoul d'Aubenay; Richard de Chamville; Drogon, fils de Raoul; Guillaume, fils de Nigel de Kent; le baron Guillaume, fils de Philippe de Kent; Renault de Sufflac; Hugues, duc de Bourgogne, et Robert Waulin, son clerc. Nigelle de Moubray; Simon de Wale et Guillaume de Chamville, furent précipités dans la mer; le marquis de Montferrat fut tué par les Ismaéliens; Jacques d'Avesnes fut tué dans un combat; Bertrand de Verdun et Osmond de Sutteville moururent à Joppé; Gilbert Pipart mourut à Brandéis; et Renault, vicomte d'York, dans l'île de Chypre. Le duc de Bourgogne mourut à Tyr.

A cette longue liste nous ajouterons les noms d'Albert, sire de Thieffries, et de Robert III, son frère. Le premier mourut de ses blessures au siége de Gaza, en 1171; le second revint avec les Belges dans sa patrie. Guillaume de Tyr nous a laissé, sur le siége et la prise de Gaza par Saladin, un récit assez intéressant, qu'on peut lire dans le chap. XXI de son liv. XX.

peaux. Trois ans de périls et de combats durent former les soldats à l'obéissance, les chefs au commandement.

Les musulmans avaient fait aussi des progrès dans la science de la guerre, et commençaient à reprendre l'usage de la lance, à laquelle ils paraissaient avoir préféré le sabre et l'épée lorsque les premiers croisés étaient arrivés en Syrie. Leurs armées n'offraient plus une multitude confuse et combattaient avec moins de désordre. Les Turcs et les Curdes surpassaient les Francs dans l'art d'attaquer et de défendre les places; leur cavalerie, qu'ils pouvaient facilement renouveler, l'emportait sur celle des croisés, qui devaient avoir beaucoup de peine à se procurer des chevaux. Les musulmans avaient plus d'un avantage sur les Francs : ils combattaient sur leur propre territoire, dans leur propre climat; ils n'étaient soumis qu'à un seul chef, qui leur donna toujours un même esprit et ne leur présenta jamais que la même cause à défendre.

La troisième croisade, quoique malheureuse, n'excita pas autant de plaintes en Europe que celle de saint Bernard, parce qu'elle ne fut pas sans gloire. Elle trouva néanmoins des censeurs, et les raisons par lesquelles on la défendit ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'employèrent les apologistes de la seconde guerre sainte. « Il s'est trouvé des gens, dit un d'eux, qui, raisonnant à tort et à « travers, ont osé soutenir que les pèlerins n'avaient rien gagné dans « la terre de Jérusalem, puisque la ville sainte était restée au pouvoir « des Sarrasins; mais ces hommes ne comptent-ils donc pour rien le « triomphe spirituel de cent mille martyrs? Qui peut douter du salut « de tant de nobles guerriers qui se sont condamnés à toutes sortes « de privations pour mériter le ciel et que nous avons vus nous-« mêmes, au milieu de tous les périls, assister chaque matin à la messe « que célébraient leurs propres chapelains? » Ainsi parlait Gauthier Vinisauf, auteur contemporain. Compter parmi les avantages d'une croisade le nombre immense des martyrs qu'elle a faits, doit paraître une idée singulière. Ceux qui s'exprimaient de la sorte étaient néanmoins conséquents aux idées de leur siècle, et surtout à l'esprit qui animait les soldats de la croix. Quand les papes et les orateurs sacrés cherchaient à exciter le zèle des chrétiens d'Occident pour la délivrance des saints lieux, ils ne leur promettaient que les palmes du martyre, et cette seule promesse suffisait pour faire partir des milliers de pèlerins. Lorsque ceux-ci mouraient dans la croisade, ils trou-

vaient le bien qu'on leur avait promis. Il n'est donc pas étonnant qu'après la guerre on regardât comme un bienfait l'accomplissement des promesses faites auparavant. D'ailleurs, on ne doit pas oublier que c'était là le langage des ecclésiastiques et des moines. Si des chevaliers et des barons avaient écrit cette histoire, ils auraient fait sans doute d'autres raisonnements : quand on lit les annales de ces temps reculés, on doit s'attendre à les trouver souvent plus remplies de dévotion que les temps mêmes qu'elles nous rappellent. Dans le monde et dans les camps, les événements allaient trop souvent au gré des passions humaines, et leur histoire ne s'écrivait guère que dans les cloîtres.

Dans cette croisade, les Francs se montrèrent plus policés qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. De grands monarques qui se combattaient sans cesser de s'estimer et d'avoir entre eux de généreux procédés, étaient pour le monde un spectacle nouveau. Les sujets suivirent l'exemple de leurs princes, et perdirent sous la tente quelque chose de leur barbarie. Les croisés furent parfois admis à la table de Saladin, et les émirs reçus à celle de Richard : en se mêlant ensemble, les musulmans et les chrétiens purent faire un heureux échange de leurs usages, de leurs manières, de leur savoir, et même de leurs vertus.

Les chrétiens, un peu plus éclairés que dans les deux croisades précédentes, eurent moins besoin d'être excités par des prodiges. La passion de la gloire fut pour eux un mobile presque aussi puissant que l'enthousiasme religieux. Aussi la chevalerie fit-elle de grands progrès dans cette croisade ; elle était tellement en honneur, même parmi les infidèles, que Saladin voulut en connaître les statuts, et que Malek-Adhel envoya son fils aîné à Richard, pour que le jeune prince musulman fût reçu chevalier dans l'assemblée des barons et des seigneurs chrétiens[1].

Le sentiment de l'honneur, l'humanité qui en est inséparable, essuyèrent souvent les pleurs que les malheurs de la guerre faisaient répandre ; des passions tendres et vertueuses s'associaient dans l'âme des héros avec les maximes austères de la religion et les images sanglantes des combats. Au milieu de la corruption des camps, l'amour, en inspirant des sentiments nobles et délicats aux chevaliers et aux

[1] Gauthier Vinisauf, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

troubadours qui avaient pris la croix, les préserva des séductions d'une débauche grossière. Plus d'un guerrier, animé par le souvenir de la beauté, fit admirer sa bravoure en combattant les musulmans. Ce fut dans cette croisade que mourut le châtelain de Coucy, blessé à mort à côté du roi Richard. Une chanson, qui nous est restée, contient ses adieux à la France : il allait dans la terre sainte, disait-il, afin d'obtenir trois choses d'un grand prix pour un chevalier : *le paradis, la gloire, et l'amour de sa mie.* Une chronique du moyen âge rapporte que, lorsqu'il eut reçu le coup mortel et qu'il fut près de rendre le dernier soupir, le fidèle châtelain se confessa d'abord au légat du pape, et chargea ensuite son écuyer de porter son cœur à la dame de Fayel. Les dernières volontés de Coucy et l'horrible festin qu'un mari cruel fit servir à la victime de sa jalousie, montrent à la fois ce que la chevalerie pouvait inspirer de plus touchant et ce que les mœurs du douzième siècle avaient de plus barbare[1]. Les troubadours célébrèrent dans leurs chansons l'amour chevaleresque du noble châtelain, et le désespoir qui s'empara de la belle de Vergy, lorsqu'elle apprit qu'elle avait mangé le cœur de son fidèle chevalier. Si nous en croyons les vieilles chroniques, le seigneur de Fayel, poursuivi par ses remords et par l'opinion de ses contemporains, fut obligé d'aller dans la terre sainte expier son crime et la mort d'une épouse infortunée.

Dans cette croisade, où s'illustrèrent tant de chevaliers, deux hommes, Richard et Saladin, s'acquirent une gloire immortelle : l'un par une bravoure inutile et par des qualités plus brillantes que solides, l'autre, par des succès réels et par des vertus qui auraient pu servir de modèle aux chrétiens. Le nom de Richard fut, pendant un siècle l'effroi de l'Orient; les Sarrasins et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes, longtemps après les croisades[2]. Il cultiva les lettres et

[1] Les aventures du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel sont racontées dans une vieille chronique rapportée par le président Fauchet. Il existe à la Bibliothèque du roi une copie manuscrite de cette chronique, qui paraît avoir été écrite au commencement du treizième siècle, peu de temps après la troisième croisade. M. Roquefort, auteur d'un Mémoire sur l'état de la poésie en France, au douzième et au treizième siècle, ne paraît pas adopter, dans l'article Coucy de la *Biographie universelle*, le récit de la chronique que nous venons de citer, et partage l'opinion du père Papon, qui attribue l'aventure du châtelain au troubadour Cabestan. Nous pourrions objecter à M. Roquefort que l'aventure de Cabestan n'est pas la même que celle de Coucy, et que l'une peut être vraie sans que l'autre doive être révoquée en doute. On trouve dans les œuvres de de Belloy une dissertation qui n'a point été réfutée et qui prouve la vérité, sinon de quelques détails, au moins des faits principaux rapportés par la chronique qui vient d'être citée.

[2] Voyez le continuateur de Guillaume de Tyr, t. I, *Bibliothèque des Croisades*.

mérita une place parmi les troubadours [1]; mais les arts n'adoucirent point son caractère impétueux et indomptable, qui lui fit donner par ses contemporains le surnom de *Richard Cœur-de-Lion* [2], qu'il a conservé dans l'histoire. Emporté par l'inconstance de ses inclinations, il changea souvent de projets, d'affections et de maximes; il brava quelquefois la religion, et très-souvent se dévoua pour elle. Tantôt incrédule, tantôt superstitieux, sans mesure dans sa haine comme dans son amitié, il fut excessif en toutes choses, et ne se montra constant que dans son amour pour la guerre. Les passions qui l'animaient permirent rarement à son ambition d'avoir un but, un objet déterminé. Son imprudence, sa présomption, l'incertitude de ses projets, lui firent perdre le fruit de ses exploits. En un mot, le héros de cette troisième croisade est plus fait pour exciter la surprise que pour inspirer l'estime, et semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie.

Avec moins d'audace et de bravoure que Richard, Saladin avait un caractère plus grave et surtout plus propre à conduire une guerre religieuse. Il mit plus de suite dans ses projets; plus maître de lui-même, il sut mieux commander aux autres. Sa naissance ne le destinait point au trône, et son crime fut d'y monter; mais on doit dire que, lorsqu'il y fut assis, il s'en montra digne. On sait d'ailleurs qu'en s'emparant de l'empire de Noureddin, il obéit moins à son penchant qu'à sa fortune et à sa destinée. Une fois qu'il fut le maître, il n'eut plus que deux passions : celle de régner et celle de faire triompher le Coran. Toutes les fois qu'il ne s'agissait pas d'un royaume ou de la gloire du prophète, qu'on ne contraria ni son ambition ni sa croyance, le fils d'Ayoub montra de la modération. Au milieu des fureurs de la guerre, il donna l'exemple des vertus pacifiques : « du sein des camps, dit un auteur oriental, *il couvrait les peuples des ailes de sa justice, et faisait pleuvoir sur les villes les nuées de sa libéralité.* » Les musulmans admiraient l'austérité de sa dévotion, sa constance dans les travaux, son habileté dans la guerre. Sa générosité, son respect pour le malheur et pour la foi jurée, furent célébrés par les chrétiens qu'avaient désolés ses victoires et dont il renversa la

[1] Il existe des poésies de Richard : elles ont été rapportées par Warburton, *History of the English Poetry*, et dans l'*Archæologia*.

[2] Lisez l'anecdote fabuleuse à laquelle l'historien anglais Knigthon rapporte l'origine de ce surnom donné à Richard (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

puissance en Asie. Dans une conversation qu'il eut après la guerre avec l'évêque de Salisbury et qui nous a été conservée par une chronique du temps, Saladin nous fait connaître à la fois son caractère et celui de Richard; le sultan loua beaucoup la bravoure du roi d'Angleterre. « Mais ce prince, ajouta-t-il, n'est pas assez prudent et se « montre trop prodigue de sa vie; j'aimerais mieux voir dans un « grand homme la prudence et la modestie que le mépris du péril et « l'amour d'une vaine gloire. »

Cette guerre, si glorieuse pour le chef des musulmans, ne fut pas sans avantages pour l'Europe. Des croisés, qui se rendaient en Palestine, s'arrêtèrent en Espagne, et, par leurs victoires sur les Maures, préparèrent la délivrance des royaumes chrétiens situés au delà des Pyrénées. Ainsi que dans la seconde croisade, un grand nombre d'Allemands, entraînés par les sollicitations du pape, firent la guerre aux barbares habitants des rives de la Baltique, et reculèrent, par d'utiles exploits, les limites de la république chrétienne en Occident.

Comme la plupart des pèlerins se rendirent par mer en Palestine, l'art de la navigation reçut de grands encouragements et fit de sensibles progrès. Pendant le siége de Ptolémaïs, il arriva une multitude de vaisseaux d'Europe dans les mers de Syrie. Si la plupart de ces navires avaient appartenu aux princes qui dirigeaient cette guerre, et non à des marchands qui profitaient de la croisade sans la servir, il n'est pas douteux que la marine des Orientaux n'ait été anéantie, et que les musulmans n'aient pas pu disputer aux chrétiens l'empire de la mer; toutefois, les flottes d'Occident eurent une supériorité marquée sur celles des Turcs. Les chroniques contemporaines parlent de plusieurs batailles navales, dans lesquelles les Francs eurent tout l'avantage; les connaissances techniques que déploient les vieux chroniqueurs[1] dans leurs descriptions et leurs récits, nous prouvent que les lumières sur cette partie importante de l'industrie humaine commençaient à se répandre. Une remarque qui n'est peut-être pas sans intérêt, c'est que Richard s'embarqua sur des vaisseaux anglais et que Philippe eut recours pour son expédition aux Génois. Il n'est pas inutile d'ajouter que le brillant combat livré par Richard dans la mer de Tyr à un gros vaisseau musulman fut un des premiers triomphes de la marine britannique.

[1] Gauthier Vinisauf.

Un des résultats les plus importants de la troisième croisade, celui auquel les croisés n'avaient pas songé, fut la conquête de Chypre, et l'érection de cette île en royaume. Chypre renfermait plusieurs villes florissantes; ses plaines étaient fertiles; ses coteaux produisaient un vin renommé; ses ports offraient un asile commode aux vaisseaux qui se rendaient de l'Occident en Asie et revenaient de la Syrie en Europe. Le royaume de Chypre fournit souvent d'utiles secours aux colonies chrétiennes d'Orient, et, lorsque ces colonies furent dispersées par les Turcs, il recueillit leurs débris. Conquis par Richard et gouverné par une longue suite de rois, il conserva, longtemps après les croisades, les lois que Godefroy de Bouillon et ses successeurs avaient faites pour Jérusalem; il transmit aux âges suivants le plus précieux monument de la législation de ces temps reculés[1].

Dans quelques États de l'Europe, le commerce et l'esprit même des guerres saintes avaient contribué à l'affranchissement des communes. Beaucoup de serfs, devenus libres, avaient pris les armes. Ce ne fut pas un des spectacles les moins intéressants de cette croisade que celui de voir les bannières de plusieurs villes de France et d'Allemagne flotter dans l'armée chrétienne parmi les drapeaux des seigneurs et des barons.

La croisade ruina l'Angleterre; elle entretint dans ce pays des germes de discorde; la France, quoiqu'elle eût à déplorer la perte d'un grand nombre de guerriers, vit, à la même époque, fleurir la paix dans toutes ses provinces, et profita des malheurs de ses voisins. La croisade fournit à Philippe-Auguste les moyens d'affaiblir les grands vassaux et de réunir la Normandie à la couronne. Elle lui donna la facilité de lever des tributs sur tous ses sujets, même sur le clergé, et d'avoir à sa solde des armées régulières; elle lui offrit de plus un prétexte pour s'entourer d'une garde fidèle. Ainsi s'élevait cette puissance royale dont la nation attendait ses libertés et qui devait plus tard triompher à Bouvines de la ligue la plus redoutable qui eût jamais été formée contre la France.

Une longue captivité attendait Richard à son retour en Europe. Jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique, entre Venise et Aquilée, il craignit de traverser la France où il redoutait la présence de Philippe-Auguste, et prit la route d'Allemagne, accompagné d'un

[1] Voyez l'Éclaircissement sur les assises, à la fin du tome I.

seul serviteur. Richard se reposa quelques jours près de Vienne, dans un village appelé Erdberg. Le serviteur allant à la ville pour y chercher des provisions, portait une bague de prix et une paire de gants de son maître; il excita des soupçons; on le questionna; il répondit qu'il voyageait avec un riche marchand. Maïs les soupçons ne furent point dissipés, car déjà la renommée commençait à annoncer que le roi d'Angleterre avait débarqué à Zadara et qu'il était dans le pays d'Autriche. Le domestique, cédant aux instances et aux menaces, confessa enfin la vérité. Richard fut arrêté par les soldats de Léopold, dans une hôtellerie, et sous l'habit d'un garçon de cuisine. Le duc d'Autriche ne fut point assez généreux pour oublier les outrages qu'il avait reçus du roi d'Angleterre au siége de Ptolémaïs, et retint le monarque prisonnier.

On ne savait plus en Europe ce qu'était devenu Richard, lorsqu'un gentilhomme d'Arras, nommé Blondel, résolut de parcourir l'Allemagne et de s'enquérir du lieu où était le prince jusqu'à ce qu'il l'eût découvert. Blondel *jura en lui-même*, dit une chronique, *qu'il querroit son Seigneur en toute terre tant qu'il l'averoit trové. Il advint par aventure* que ledit Blondel se trouva en Autriche dans une belle vallée en un lieu appelé Duresten, sur la rive gauche du Danube, à quelques milles de Vienne. Arrivé devant un vieux château où gémissait, disait-on, un illustre captif, le ménestrel entendit chanter le premier couplet d'une chanson qu'il avait faite autrefois avec Richard, et se mit à chanter le second couplet. Le prisonnier reconnut Blondel, et le fidèle troubadour revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi Richard [1]. Le duc d'Autriche,

[1] Les aventures de ce prince, et toutes les circonstances de sa captivité, brièvement racontées dans les monuments contemporains, ont fourni à un chroniqueur ou plutôt à un romancier du treizième ou du quatorzième siècle, le sujet d'un assez long ouvrage sous ce titre : *Blondeau*. Il est parmi les manuscrits de Sorbonne, n. 454 (Bibliothèque du roi). Cette chronique, dont nous ne pouvons garantir l'authenticité, s'occupe principalement du ménestrel Blondel et de la délivrance du prisonnier. Il est à croire que c'est cette chronique qui a fourni les premiers éléments des romans plus modernes sur la captivité du monarque. Les historiens anglais ont puisé leur récit sur Richard dans les chroniques contemporaines que nous avons consultées et dans les pièces diplomatiques conservées par Rymer.

Mills, *Additional Notes of the History of Crusades*, rapporte la chanson de Blondel et la réponse de Richard : ce chant est en langue romane extrêmement difficile à entendre; en voici la traduction libre :

Blondel. Personne, charmante dame, ne peut vous voir sans aimer; mais votre cœur froid ne satisfait aucune passion : c'est pourquoi je supporte mon mal, puisque tous souffrent comme moi.

Richard. Aucune dame ne peut dompter mon cœur, si elle garde des faveurs pour tous, sans se fixer à un seul J'aime mieux être haï tout seul que d'être aimé avec d'autres.

effrayé de cette découverte, n'osa plus retenir entre ses mains son redoutable captif, et le livra à l'empereur d'Allemagne. Richard était resté treize mois dans le château que Léopold lui avait assigné pour prison. Henri VI, qui avait aussi des griefs à venger, se réjouit d'avoir en son pouvoir le roi d'Angleterre ; il le fit enfermer dans le château de Trifels, dont le voyageur voit encore les ruines sur la rive gauche du Rhin, non loin de Landau. L'empereur d'Allemagne l'y retint près d'un an. Le héros de la croisade, dont le nom remplissait le monde, languissait dans les ténèbres d'un cachot, et demeura ainsi longtemps en proie à la vengeance de deux princes chrétiens.

On le fit comparaître devant la diète germanique, assemblée à Worms; on l'accusa de tous les crimes que lui avaient reprochés la haine et l'envie; mais l'aspect d'un roi dans les fers est un spectacle si touchant, que personne n'osa condamner Richard; et, lorsqu'il fit entendre sa justification, les évêques et les seigneurs fondirent en larmes, et conjurèrent Henri de le traiter avec moins d'injustice et de rigueur[1].

La reine Éléonore implora toutes les puissances de l'Europe pour obtenir la délivrance de son fils[2]. Les plaintes et les chagrins d'une mère touchèrent le cœur de Célestin, qui venait de monter sur la chaire de saint Pierre. Le pape réclama plusieurs fois la liberté du roi d'Angleterre, et lança même l'excommunication contre le duc d'Autriche et l'empereur : mais les foudres de Rome tombaient si souvent sur les trônes d'Allemagne, qu'elles n'inspiraient presque plus de crainte. Henri brava les anathèmes du saint-siége : la captivité de Richard dura encore plus d'une année; il n'obtint enfin sa liberté qu'après s'être engagé à payer une rançon considérable. Son royaume, qu'il avait ruiné à son départ, s'épuisa pour hâter son retour, et l'Angleterre donna jusqu'à ses vases sacrés pour briser les fers de son monarque. Il fut reçu avec enthousiasme par les Anglais; ses aventures, qui arrachaient des larmes, firent oublier ses cruautés, et l'Europe ne se ressouvint que de ses exploits et de ses malheurs[3].

Après la trêve conclue avec Richard, Saladin s'était retiré à Damas,

[1] Gauthier d'Hemingford. Mathieu Pâris, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

[2] Voyez, dans les actes de Rymer, t. I, les lettres de la reine Éléonore, et celles du vénérable Pierre de Blois, adressées au pape en faveur de Richard (*Bibliothèque des Croisades*).

[3] Rymer a rapporté une suite d'actes et de pièces diplomatiques relatifs à la captivité du roi : tels sont, par exemple, le traité conclu entre l'empereur Henri VI et Richard, les lettres écrites par ce prince pour rappeler les barons à leurs obligations féodales concernant sa rançon. L'Angle-

et ne jouit qu'une année de sa gloire. L'histoire contemporaine célèbre la manière édifiante dont il mourut[1]; il distribua également ses aumônes aux chrétiens et aux musulmans. Avant d'expirer, il ordonna à un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, en répétant à haute voix : *Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* Les chroniques latines sont les seules qui rapportent ce trait, et nous le reproduisons ici moins comme un fait historique, que comme une grande leçon de morale et l'expression vive et énergique de la fragilité des grandeurs humaines. On trouve dans les auteurs arabes une circonstance plus vraie et non moins remarquable qui peint très-bien à la fois la douleur qu'inspira la mort de Saladin et cette espèce de gouvernement où tout semble mourir avec le prince : Boha-Eddin, après avoir parlé du désespoir que firent éclater les Syriens, ajoute que tout le peuple de Damas resta comme frappé de stupeur, et qu'au milieu de la douleur publique on *oublia de piller la ville.*

Dans les derniers jours de sa vie, Saladin s'occupait de nouvelles conquêtes : il portait ses regards sur l'Asie Mineure, sur l'empire grec, et peut-être aussi sur l'Occident, dont il avait plusieurs fois vaincu les armées en Syrie.

terre et la commune de Londres furent chargées d'en payer les deux tiers ; le troisième fut acquitté par les juifs. (Voyez les *Actes de Rymer*, *Bibliothèque des Croisades*, t. I, et l'Éclaircissement sur les juifs, à la fin du tome I.)

[1] Boha-Eddin fut témoin de la mort de Saladin (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

LIVRE IX.

FIN DE LA QUATRIÈME CROISADE.

1193-1198

[Démembrement de l'empire fondé par Saladin; Malek-Adhel profite des rivalités de ses neveux pour s'emparer du trône; coup d'œil sur la situation politique en Orient et en Occident; le pape Célestin III fait prêcher la croisade; l'empereur d'Allemagne Henri VI; diète de Worms; départ des croisés allemands; leur conduite hautaine et impolitique en Palestine; conséquences qu'elle entraîne; les musulmans assiégent Joppé; mort du roi de Jérusalem; Malek-Adhel battu et mis en fuite; les chrétiens reprennent Beirouth; de nouveau maîtres de la Syrie, ils forment la résolution de rentrer dans la ville sainte; ils investissent le château de Thoron; leur fuite honteuse; leurs funestes divisions; la reine Isabelle donne sa main à Amaury, roi de Chypre; arrivée du comte de Montfort; les croisés allemands retournent en Europe; trêve avec Malek-Adhel. — Résumé de la quatrième croisade.]



PENDANT que je repasse dans cette histoire les grands événements des âges reculés, la discorde et la guerre agitent mes contemporains, et souvent une révolution éclate dans l'intervalle d'un volume à un autre. A peine avais-je achevé, au sein d'une tranquillité passagère, le récit des premières croisades, que de nouveaux orages viennent gronder autour de nous : tous les rois de l'Europe se lèvent en armes, non plus pour délivrer le sépulcre de Jésus-Christ, mais pour défendre leurs vieilles monarchies qui tombent. C'est au bruit d'une révolution nouvelle, d'une guerre formidable, c'est dans les loisirs inquiets d'un second exil que je poursuis ma tâche commencée [1].

Depuis trente ans, l'Europe est livrée à une perturbation profonde : une révolution partie de la France a ébranlé les trônes, remué violemment la société, et multiplié les ruines dans le monde moral comme dans le monde politique. Les constitutions, les croyances, les mœurs des aïeux, ont été attaquées avec fureur; on a démoli le lent ouvrage

[1] C'est en 1815 que j'ai écrit l'histoire de la quatrième et de la cinquième croisade.

des temps, et méprisé le souvenir des générations passées. Des opinions nouvelles se sont armées contre la vieille France, la France héroïque et religieuse où nous ramène le souvenir des expéditions de la croix. Cette révolution, devenue un si grand spectacle pour l'univers, a eu pour auxiliaires la guerre et la victoire, comme cette autre révolution qui précipita jadis l'Occident sur l'Orient : les champions de Jésus-Christ marchaient à la conquête du monde oriental au profit de l'Évangile ; les champions des idées nouvelles marchent vers un monde à venir que nul ne connaît. Tout en déplorant les malheurs de l'âge présent, j'y chercherai des leçons pour mieux comprendre les temps dont j'ai entrepris l'histoire.

Les révolutions, quoiqu'elles ne soient pas toujours poussées par le même mobile, se ressemblent toutes dans ce qu'elles ont de violent et de passionné. Les désastres dont j'ai été témoin ; les orages que j'entends gronder encore, me montrent le cœur humain toujours le même, et m'aideront sans doute à peindre avec plus de vérité les troubles et les passions d'un autre siècle.

Après la mort de Saladin, on vit ce qui arrivait presque toujours dans les dynasties d'Orient : un règne rempli d'agitation et de trouble succédait au règne de la force et de la puissance absolue. Dans ces dynasties, qui n'ont d'autre appui que la victoire et la volonté toute-puissante d'un seul homme, on obéit en tremblant, tant que le souverain commande entouré de ses soldats ; mais, dès qu'il a fermé les yeux, on se précipite vers la licence avec la même ardeur qu'on s'était précipité vers la servitude ; les passions, longtemps contenues par la présence du despote, ne font qu'éclater avec plus de violence lorsqu'il ne reste plus de lui qu'un vain souvenir.

Saladin, avant de mourir, ne régla point l'ordre de sa succession [1], et par cette imprévoyance il prépara la ruine de son empire. Un de ses fils, Aziz, qui commandait en Égypte, se fit proclamer souverain du Caire ; un autre [2] s'empara de la principauté d'Alep ; un troisième [3] de la souveraineté de Damas ; Malek-Adhel [4], frère de Saladin, se fit reconnaître comme souverain d'une partie de la Mésopotamie et de quelques villes voisines de l'Euphrate. Les principaux émirs, tous

[1] Saladin laissa dix-sept fils et une fille (*Bibliothèque des Croisades*).
[2] Almalek-Alaziz Emmad-Eddin Otsman.
[3] Almalek Aldaher Gaiat-Eddin Gazi.
[4] Almalek Aladel Séif-Eddin Abou-bekr Mohammed.

les princes de la famille des Ayoubites, se rendirent maîtres [1] des villes et des provinces dont ils avaient le commandement.

Afdal [2], fils aîné de Saladin, avait été proclamé sultan de Damas; maître de la Syrie et de la capitale d'un vaste empire, souverain de Jérusalem et de la Palestine [3], il semblait avoir conservé quelque chose de la puissance paternelle; mais tout était tombé dans le désordre et la confusion. Les émirs, vieux compagnons des victoires de Saladin, supportaient avec peine l'autorité d'un jeune sultan. Plusieurs avaient refusé de lui prêter le serment d'obéissance [4] rédigé par les cadis de Damas; d'autres consentirent à le prêter, mais à condition qu'on leur conserverait leurs fiefs, ou qu'on leur en donnerait de nouveaux. Loin de travailler à réduire cette milice turbulente, Afdal oubliait les devoirs du trône dans les excès de la débauche; et, tout entier livré à ses plaisirs, il abandonnait le soin de son empire à un visir qui le rendait odieux aux musulmans [5].

[1] Aboulféda et quelques autres historiens arabes indiquent assez succinctement le partage que se firent les princes Ayoubites, des vastes provinces qui formaient l'empire de Saladin. Cet empire se composait de la Syrie, de l'Égypte, de la Mésopotamie presque entière, et même d'une grande partie de l'Arabie.

Aziz, ainsi que nous l'avons dit, s'établit en Égypte; Afdal et Daher se partagèrent la Syrie: l'un régna à Damas et l'autre à Alep. Adhel retint pour sa part Carac, ainsi que quelques villes situées au delà de l'Euphrate et qui composaient les *provinces orientales :* c'est la Mésopotamie proprement dite. A ces trois grandes divisions se rattachaient plusieurs princes feudataires, qui possédaient en fiefs diverses villes de l'empire. Hamah, Salamiah, Marrah et Mambeg, appartenaient à Malek-Mansour : c'est de cette branche qu'est issu le célèbre Aboulféda. La famille de Chirkou était établie à Émèse; Dafer, fils de Saladin, jouissait de Bosra; Amged, arrière-petit-fils d'Ayoub, était prince de Baalbek; Schéizar, Abou Cobaïs, Sahyoun, Tell-Bacher, Kaukab, Agloun, Barin, Kafar-Tab et Apamée, étaient possédés par divers émirs qui avaient servi dans les armées de Saladin.

Quant à l'Yémen, province d'Arabie, où s'établit Saïf Elislam, frère de Saladin, la famille des Ayoubites y régna jusqu'en 1239 (Voyez *Bibliothèque des Croisades*, historiens arabes, t. IV).

[2] Almalek Alafdal Noureddin Ali.

[3] A la mort de Saladin, Jérusalem vint en la possession d'Afdal, son fils, qui la donna en fief à l'émir Aziz-Eddin Gerdik. Aziz s'étant emparé de Damas, la ville sainte fut le partage d'un autre émir Ilm-Eddin Caïsser : à celui-ci succéda Aboulhedja, favori de Malek-Adhel; car, dans le partage que ce prince et son neveu Aziz se firent peu de temps après de l'Égypte et de la Syrie, la Palestine resta au pouvoir d'Adhel. Aboulhedja fut à son tour remplacé par le fameux émir Acsankar el Kébir, et celui-ci par Meimoun, en 1197. Lorsque l'empire se trouva réuni sous la domination de Malek-Adhel, son fils Moadan eut en partage Damas, d'où dépendirent la Palestine et Jérusalem.

[4] Boha-Eddin, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

[5] Ce visir se nommait Nasr-allah, et portait le surnom de *Dhia-Eddin*, la splendeur de la religion; il était frère du célèbre historien Ibn-Alatir, que nous avons si souvent cité, et cultivait lui-même les lettres avec succès. L'étude de la plupart des sciences avait occupé sa jeunesse, et sa mémoire était ornée des plus beaux morceaux de poésie ancienne et moderne de sa nation. Saladin l'avait donné pour visir à son fils, et Nasr-allah montra par sa conduite qu'il était digne de ce choix. S'il fit des fautes comme ministre, du moins honora-t-il son caractère en restant fidèle à son maître, partageant ses malheurs et le suivant dans son exil. Après être resté quelque temps à Samosate,

L'armée demandait le renvoi du visir [1], qu'elle accusait d'avoir usurpé l'autorité du prince; le visir proposa à son maître le renvoi des émirs séditieux. Le faible sultan, qui ne voyait que par les yeux de son ministre, importuné de la présence et des plaintes d'une armée mécontente, renvoya de son service un grand nombre de soldats et d'émirs; ils allèrent chez tous les princes voisins se plaindre de l'ingratitude d'Afdal, et l'accusèrent d'oublier, au sein de l'oisiveté et de la mollesse, les saintes lois du prophète et la gloire de Saladin.

Le plus grand nombre d'entre eux qui s'étaient retirés en Égypte, exhortèrent Aziz à prendre les armes contre son frère. Le souverain du Caire écouta leurs discours, et, sous prétexte de venger la gloire de son père, conçut le projet de s'emparer de Damas. Il rassembla toutes ses forces, et se rendit en Syrie à la tête d'une armée. A l'approche du péril, Afdal invoqua le secours des princes qui régnaient sur les pays de Hamah et d'Alep. Bientôt il éclata une guerre formidable, dans laquelle fut entraînée toute la famille des Ayoubites [2]. Aziz avait mis le siége devant Damas. L'espoir d'une conquête facile animait ses émirs, et leur faisait croire qu'ils combattaient pour la justice; mais comme ils eurent d'abord peu de succès, et que la victoire s'éloignait chaque jour de leurs drapeaux, cette guerre commença à leur paraître injuste. Ils firent entendre des murmures; ils se révoltèrent enfin contre Aziz, et se réunirent aux troupes de Syrie. Le souverain du Caire, ainsi abandonné, fut obligé de lever honteusement le siége et de retourner en Égypte. Le sultan de Damas et son oncle Malek-Adhel le poursuivirent à travers le désert, avec le dessein de l'attaquer jusque dans sa capitale. Afdal, à la tête d'une armée victorieuse, avait déjà porté la terreur sur les rivages du Nil; Aziz allait être détrôné, et l'Égypte conquise par les Syriens, si le

où Afdal se trouvait relégué, il vint à Alep, entra au service de Daher, qui y régnait; et mécontent de sa conduite, il quitta la cour et se retira à Mossoul, où il fixa sa demeure. Il mourut à Bagdad en 1239, lorsqu'il remplissait une mission diplomatique dont l'avait chargé le prince de Mossoul. Nasr allah a laissé plusieurs ouvrages de littérature, dont la biographie d'Ibn-Khilcan offre la nomenclature.

[1] Le jeune prince, suivant Aboulféda, mettait encore quelque retenue et quelque pudeur dans ses plaisirs : aussi Malek-Adhel, qui était bien aise de le voir s'avilir pour s'élever sur ses ruines, lui cita un vers arabe dont voici le sens :

Qu'est-ce que le plaisir si l'on en fait mystère?

[2] Voyez, sur ces guerres et sur le repos qu'elles procurent aux colonies chrétiennes, la *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

frère de Saladin, conduit par une politique dont on put connaître plus tard le motif, n'eût opposé aux armes du vainqueur l'autorité de ses conseils et rétabli la paix dans la famille des Ayoubites.

Les princes et les émirs respectaient l'expérience de Malek-Adhel, et le prenaient pour arbitre de leurs différends. Les guerriers de la Syrie et de l'Égypte, accoutumés à le voir dans les camps, le regardaient comme leur chef et le suivaient avec joie au combat; les peuples, qu'il avait si souvent étonnés par ses exploits, invoquaient son nom dans les revers et dans les périls. Les musulmans voyaient avec surprise qu'il eût été comme exilé dans la Mésopotamie, et qu'un empire fondé par sa valeur fût abandonné à de jeunes princes qui n'avaient aucun nom parmi les guerriers : lui-même s'indignait en secret de n'avoir pas reçu la récompense de ses travaux, et savait tout ce que les vieux soldats qu'il avait menés à la victoire pouvaient faire un jour pour son ambition. Il importait à ses desseins que l'empire ne fût point réuni dans les mêmes mains, et que les provinces restassent encore quelque temps partagées entre deux puissances rivales. La paix qu'il avait fait conclure ne pouvait être de longue durée, et la discorde, toujours prête à éclater parmi ses neveux, devait bientôt lui offrir une occasion de recueillir à lui seul le vaste héritage de Saladin.

Afdal, averti par les dangers qu'il avait courus, résolut de changer de conduite. Jusqu'alors il avait scandalisé les fidèles musulmans en se livrant aux excès du vin. A son retour d'Égypte, il se montra plus docile aux leçons des *hommes pieux et dévots;* mais il ne fit que tomber d'un excès dans un autre : on le voyait sans cesse en prières, sans cesse occupé des pratiques les plus minutieuses de la religion musulmane; il se mit à copier de sa propre main tout le Coran; dans son extrême dévotion, comme dans sa vie dissipée, Afdal resta toujours étranger aux soins de l'empire, et s'abandonna sans réserve aux conseils de ce même visir qui l'avait déjà exposé à perdre ses États. « Alors, dit Aboulféda, des plaintes s'élevèrent de toutes parts « contre lui, et ceux qui jusque-là avaient fait entendre ses louanges, « gardèrent le silence. »

Aziz crut que l'occasion était favorable pour reprendre les armes contre son frère. Malek-Adhel, persuadé que la guerre pouvait servir son ambition, ne parla plus de paix, et se mit à la tête de l'armée d'Égypte. Ayant intimidé par ses menaces ou gagné par ses largesses

les principaux émirs d'Afdal, il prit d'abord possession de Damas au nom d'Aziz, et gouverna bientôt en souverain les plus riches provinces de la Syrie.

Chaque jour de nouvelles discordes s'élevaient parmi les princes et les émirs : tous ceux qui avaient combattu avec Saladin crurent que le moment était arrivé de faire valoir leurs prétentions[1]; les princes qui restaient encore de la famille de Noureddin songèrent à reprendre les provinces dont les fils d'Ayoub avaient dépouillé les malheureux Atabeks. Tout l'Orient était troublé : de sanglantes divisions désolaient la Perse, que se disputaient les faibles rejetons des Seldjoucides. L'empire du Karisme, qui s'étendait chaque jour par des conquêtes, menaçait à la fois la capitale du Korasan et la ville de Bagdad, où tremblait le pontife de la religion musulmane. Depuis longtemps les califes ne pouvaient prendre une part active aux événements qui changeaient la face de la Syrie, et n'avaient plus d'autorité que pour consacrer les victoires du parti triomphant. Afdal, chassé de Damas, invoqua en vain la protection du calife de Bagdad, qui l'exhorta à prendre patience, en lui disant que *ses ennemis rendraient compte à Dieu de ce qu'ils avaient fait.*

Au milieu des rivalités qui divisaient les princes musulmans, Malek-Adhel ne trouvait point d'obstacles à ses projets; les troubles, les discordes, que son usurpation avait fait naître, les guerres entreprises contre lui, tout contribuait à consolider, à étendre sa puissance. Il devait bientôt réunir sous ses lois la plupart des provinces conquises par Saladin. Ainsi se vérifia, pour la seconde fois, dans l'espace de peu d'années, cette observation d'un historien arabe, Ibn-Alatir, qui s'exprimait ainsi en parlant de la succession de Chirkou : *La plupart de ceux qui ont fondé des empires ne les ont pas laissés à leur postérité.* Cette instabilité de la puissance n'est point une chose étrange dans des pays où le succès rend tout légitime, où les caprices de la fortune sont souvent des lois, où les plus redoutables ennemis d'un empire fondé par les armes sont ceux-là mêmes qui lui ont prêté l'appui de leur bravoure. L'historien que nous venons de citer déplore ces révolutions du despotisme militaire, sans en approfondir les causes naturelles, et ne peut expliquer tant de changements qu'en remontant à la justice de Dieu, toujours prête à punir, au moins dans leurs en-

[1] *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

fants, ceux qui ont employé la violence et répandu le sang des hommes pour arriver à l'empire.

Telles furent les révolutions qui, pendant plusieurs années, troublèrent les États musulmans de la Syrie et de l'Égypte. La quatrième croisade que nous allons faire connaître, et dans laquelle les chrétiens auraient pu mettre à profit les troubles de l'Orient, ne servit qu'à réunir les débris dispersés de l'empire de Saladin. Malek-Adhel dut les progrès de sa puissance non-seulement aux divisions des infidèles, mais encore à l'esprit de discorde qui régnait parmi les chrétiens.

Après le départ du roi d'Angleterre, ainsi que cela s'était toujours vu après chaque croisade, les colonies chrétiennes, environnées de périls, marchaient plus rapidement à leur décadence. Henri de Champagne, chargé du gouvernement de la Palestine, dédaignait de prendre le titre de roi : impatient de retourner en Europe, il regardait son royaume comme un lieu d'exil. Les trois ordres militaires, retenus en Asie par leurs serments, formaient la principale force d'un État qui naguère avait tous les guerriers de l'Europe pour défenseurs. Guy de Lusignan, retiré dans l'île de Chypre, ne s'occupait plus de Jérusalem et mettait tous ses soins à se maintenir dans son nouveau royaume, troublé par la révolte continuelle des Grecs et menacé par les empereurs de Constantinople.

Bohémond III[1], petit-fils de Raymond de Poitiers, et descendant par les femmes du célèbre Bohémond, un des héros de la première croisade, gouvernait la principauté d'Antioche et le comté de Tripoli. Au milieu des malheurs qui affligeaient les colonies chrétiennes, ce prince ne s'occupait que d'agrandir ses États, et tous les moyens lui semblaient bons pour parvenir à ses desseins. Bohémond prétendait avoir des droits sur la principauté d'Arménie : pour s'en emparer, il employa tour à tour la force et la ruse. Après plusieurs tentatives inutiles, il attira dans sa capitale Rupin de la Montagne, un des princes d'Arménie, et le retint en captivité. Il lui offrit ensuite la liberté, à condition que celui-ci lui rendrait hommage. Sur le refus de Rupin, Bohémond entra dans l'Arménie : Livon, vainqueur du prince d'Antioche, le força de briser les fers de son prisonnier. Plusieurs années après, de nouveaux débats s'élevèrent entre Bohémond

[1] Voyez le Continuateur de Guillaume de Tyr, et Bernard le Trésorier dans la *Bibliothèque des Croisades*.

et Livon, devenu prince d'Arménie. Sous prétexte de parler de la paix, Bohémond invita Livon à une entrevue. Les deux princes s'engagèrent par serment à venir sans escorte et sans suite au lieu de la conférence; mais chacun d'eux avait la secrète pensée de ne point tenir son serment et de n'écouter que sa haine. Le prince arménien fut le plus heureux ou le plus perfide : il surprit Bohémond, le chargea de fers et l'enferma dans une de ses forteresses. Dès lors la guerre recommença avec plus de fureur. Les peuples d'Arménie et ceux d'Antioche coururent aux armes; les campagnes et les villes des deux principautés furent tour à tour envahies et ravagées. Cependant on parla de rétablir la paix. Après quelques débats sur les conditions, le prince d'Antioche fut renvoyé dans ses États. Par un accord fait entre les deux princes, Alix, fille de Rupin, épousa le fils aîné de Bohémond. Cette union semblait être le gage d'une paix durable; mais le germe de tant de divisions subsistait encore : les deux partis conservaient le ressentiment des outrages qu'ils avaient reçus; chaque traité de paix devenait un nouveau sujet de discorde; la guerre était toujours prête à se rallumer.

D'un autre côté, l'ambition et la jalousie avaient divisé les ordres du Temple et de Saint-Jean. A l'époque de la troisième croisade, les hospitaliers et les templiers étaient aussi puissants que des princes souverains : ils possédaient en Asie et en Europe des villages, des villes et même des provinces. Les deux ordres, rivalisant de puissance et de gloire, s'occupaient moins de défendre les saints lieux que d'accroître leur renommée et leurs richesses; chacune de leurs immenses possessions, chacune de leurs prérogatives, la renommée des chevaliers, le crédit des chefs, tout, jusqu'aux trophées de la valeur, était pour eux un sujet de rivalité. Le chroniqueur anglais Mathieu Pâris nous dit que la principale cause de la rivalité entre les deux ordres, était l'inégalité de leurs richesses : les hospitaliers possédaient dix-neuf mille manoirs, et les templiers neuf mille. A la fin, cet esprit de discorde et de jalousie éclata par une guerre ouverte. Un gentilhomme français établi en Palestine possédait, en qualité de vassal des hospitaliers, un château voisin de Margat, sur les côtes de Syrie. Les templiers prétendirent que ce château leur appartenait, et s'en emparèrent de vive force. Robert Séguin, c'est le nom du gentilhomme, en porta ses plaintes aux hospitaliers : ceux-ci prennent aussitôt les armes et chassent les tem-

pliers du château qu'ils viennent d'envahir. Dès lors les chevaliers des deux ordres ne se rencontraient plus sans se provoquer au combat. La plupart des Francs et des chrétiens établis en Syrie prirent parti, les uns pour l'ordre de Saint-Jean, les autres pour celui du Temple. Le roi de Jérusalem et les plus sages des barons firent des efforts impuissants pour ramener la paix; plusieurs princes chrétiens tentèrent en vain de rapprocher les deux ordres rivaux; le pape lui-même eut quelque peine à faire adopter sa sainte médiation, et ce ne fut qu'après de longs débats que le saint-siége, tantôt armé des foudres évangéliques, tantôt employant le langage paternel du chef de l'Église, termina, par sa sagesse et son suprême ascendant, une contestation que les chevaliers auraient mieux aimé décider avec la lance et l'épée.

Au milieu de ces fatales divisions, personne ne songeait à se défendre contre les Turcs. Une des suites les plus funestes de l'esprit de faction, c'est qu'il conduit à une fâcheuse indifférence pour la cause publique. Plus les partis s'attaquaient avec acharnement, moins ils voyaient les dangers qui menaçaient les colonies chrétiennes; ni les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, ni les chrétiens d'Antioche, ni ceux de Ptolémaïs, ne pensaient à demander des secours contre les infidèles, et l'histoire ne dit pas qu'aucun envoyé de l'Orient ait fait alors retentir en Europe les gémissements de Sion[1].

La situation des chrétiens en Palestine était d'ailleurs si incertaine et si périlleuse, que les plus sages n'osaient ni prévoir les événements ni prendre une détermination. S'ils invoquaient les secours des guerriers de l'Occident, ils rompaient la trêve faite avec Saladin et s'exposaient à toutes les fureurs des infidèles; s'ils respectaient les traités, la trêve pouvait être rompue par les musulmans, toujours prêts à profiter des calamités qui affligeaient les chrétiens. Dans cet état de choses, rien ne semblait annoncer une nouvelle croisade. D'abord elle n'était point provoquée par les chrétiens de la Syrie. D'un autre côté, quel motif religieux pouvait porter la chrétienté à

[1] Ibn-Alatir dit cependant que l'émir qui commandait à Beirouth ayant fait des courses sur les navires des chrétiens, ceux-ci, n'ayant pu obtenir aucune satisfaction, écrivirent en Occident : « Si vous ne vous hâtez de nous porter secours nous sommes perdus et dépouillés des villes qui nous restent encore. » Le compilateur des *Deux Jardins* rapporte que les Francs s'adressèrent surtout à l'empereur d'Allemagne (Voyez les extraits des historiens arabes, *Bibliothèque des Croisades*).

secourir un peuple lointain livré à la corruption et à la discorde? Quel intérêt l'Occident trouvait-il à prodiguer ses trésors et ses armées pour défendre des provinces couvertes de ruines et dépouillées de tout ce qui pouvait les rendre florissantes? Il faut dire néanmoins que le grand nom de Jérusalem frappait encore vivement l'esprit des peuples; les souvenirs des premières croisades animaient encore l'enthousiasme des chrétiens; la vénération pour les saints lieux, qui semblait s'affaiblir dans le royaume même de Jésus-Christ, se conservait au delà des mers et dans les principales contrées de l'Occident.

Célestin III avait encouragé, par ses exhortations, les guerriers de la troisième croisade; à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il poursuivait avec zèle tous les projets de ses prédécesseurs, et souhaitait ardemment que les derniers jours de sa vie et de son pontificat fussent marqués par la conquête de Jérusalem. Après le retour de Richard, la mort de Saladin avait répandu la joie dans l'Occident et ranimé les espérances des chrétiens. Célestin écrivit à tous les fidèles pour leur apprendre que le plus redoutable ennemi de la chrétienté avait cessé de vivre; et, sans être arrêté par la trève de Richard Cœur-de-Lion, il ordonna aux évêques et aux archevêques de prêcher une nouvelle croisade dans leurs diocèses. Le souverain pontife écrivit deux lettres à Hubert, archevêque de Cantorbéry, et s'adressait en même temps à tous les archevêques et évêques d'Angleterre : « Nous espérons et vous devez espérer, leur disait Célestin, que le « Seigneur favorisera vos prédications et vos prières et qu'il jettera « le filet pour la pêche miraculeuse; que les ennemis de Dieu seront « dispersés et que ceux qui le haïssent fuiront loin de sa face. » Le pape annonçait qu'il réintégrerait dans le sein de l'Église et relèverait de toute censure ecclésiastique tous ceux qui entreprendraient le pèlerinage pour le service de Dieu et dans le dessein de contribuer au succès de sa cause. Il promettait les mêmes priviléges et les mêmes avantages que dans les croisades précédentes. Le souverain pontife, en terminant sa première lettre, recommandait à *son très-cher fils en Jésus-Christ*, *l'illustre roi d'Angleterre*, d'envoyer au secours de la terre sainte une armée bien équipée, et d'exhorter lui-même tous ses peuples à s'armer du signe de la croix et à traverser les mers. La seconde lettre de Célestin III a pour but d'enjoindre, sous peine d'excommunication, à tous ceux qui, ayant fait le vœu

d'aller en terre sainte, en ont jusque-là négligé l'accomplissement, de se mettre en route sans retard, à moins que de très-fortes raisons ne puissent les en dispenser. Une pénitence devait être imposée à ceux que des raisons légitimes arrêtaient dans l'accomplissement de leur serment, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de commencer le voyage. Ceux qui étaient retenus en Europe par des infirmités corporelles, devaient se faire remplacer au service de Jésus-Christ.

L'archevêque de Cantorbéry, dans une lettre adressée aux officiaux de l'archevêché d'York, leur ordonne de rechercher avec soin tous ceux qui auraient promis de marcher à la croisade. « Lorsqu'on « saura leurs noms, dit-il, on les fera connaître dans la semaine qui « suivra le dimanche où se chante *lætare Jerusalem;* les prêtres les « exhorteront à reprendre la croix qu'ils ont quittée et prêcheront « pour que les croisés ne rougissent plus des œuvres dont ils doivent « recueillir les fruits spirituels. Si les croisés n'obéissent pas, ils « seront privés des saints mystères de la communion aux prochaines « fêtes le Pâques. » Le prélat espère d'une telle sévérité les plus heureux résultats.

Richard, depuis son retour, n'avait point quitté la croix, symbole du pèlerinage : on pouvait croire qu'il avait le projet de retourner dans la terre sainte; mais, à peine sorti d'une injuste captivité, instruit par sa propre expérience des difficultés et des périls d'une expédition lointaine, il n'avait d'autre pensée que de réparer ses pertes, de défendre ou d'agrandir ses États, et de se tenir en garde contre les attaques de Philippe-Auguste. Ses chevaliers et ses barons, qu'il exhorta lui-même à reprendre la croix[1], protestèrent comme lui de leur dévouement à la cause de Jésus-Christ, mais ne purent se décider à retourner dans la Palestine, qui avait été pour eux un lieu de souffrance et d'exil.

Les prédicateurs de la croisade, quoique leur présence inspirât partout le respect, n'eurent pas plus de succès dans le royaume de France, où, quelques années auparavant, cent mille guerriers avaient pris les armes pour voler à la défense des saints lieux. Si la crainte des entreprises de Philippe suffisait pour retenir Richard en Occident, la crainte qu'inspirait l'humeur vindicative et jalouse de Ri-

[1] Mathieu Pâris cite une curieuse et assez longue parabole que le roi Richard répétait souvent pour engager les chevaliers à la croisade. *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

chard devait aussi retenir Philippe dans ses États[1]. La plupart des chevaliers et des seigneurs suivirent l'exemple du roi de France, et se contentèrent de verser des larmes sur la captivité de Jérusalem. L'enthousiasme de la croisade n'entraîna qu'un très-petit nombre de guerriers, parmi lesquels l'histoire distingue le comte de Montfort, qui, dans la suite, fit une guerre si cruelle aux Albigeois[2].

Depuis le commencement des croisades, l'Allemagne n'avait cessé d'envoyer ses guerriers à la défense de la terre sainte. Elle déplorait la perte récente de ses armées dispersées dans l'Asie Mineure, et la mort de l'empereur Frédéric, qui n'avait trouvé qu'un tombeau en Orient ; mais le souvenir d'un aussi grand désastre n'éteignait point dans tous les cœurs le zèle et l'enthousiasme pour la cause de Jésus-Christ. Henri VI, qui occupait le trône impérial, n'avait point partagé, comme les rois de France et d'Angleterre, les revers et les

[1] Nous croyons qu'il ne sera pas inutile de donner ici une sorte de notice historique sur les rapports politiques de Richard et de Philippe-Auguste, depuis leur retour de la Palestine. Dès que Richard fut arrivé en Angleterre, il se fit couronner une seconde fois, à Wincester, afin d'effacer, disent les chroniques, les marques de ses fers ; il passa ensuite dans la Normandie avec une puissante armée, impatient de faire la guerre à Philippe. Déjà ce prince avait appris la délivrance du roi d'Angleterre, et il avait écrit à Jean, son confédéré : « Prenez garde à vous, le diable a brisé sa chaîne. » (Hoveden, p. 730-740). Cette guerre fut peu importante pour les deux couronnes. Richard obligea Philippe de lever le siége de Verneuil, prit Loches, petite ville de Touraine, Beaumont, et quelques autres places moins importantes On en vint alors à des propositions d'accommodement ; on fut arrêté par cette difficulté : Philippe exigeait que Richard stipulât dans le traité que ses barons ne pourraient plus faire la guerre privativement aux barons du roi de France ; mais le roi d'Angleterre déclara qu'une telle stipulation ne dépendait pas de lui, parce qu'elle touchait aux priviléges et immunités de ses barons. Les négociations étant rompues, les deux armées en vinrent aux mains. Il y eut un engagement de la cavalerie anglaise contre la cavalerie française, à Fréteval : l'avantage demeura aux troupes de Richard ; les archives, qui suivaient alors la personne du roi, tombèrent au pouvoir des Anglais. A leur tour ceux-ci furent battus à Vaudreuil ; une trève d'un an fut conclue.

Ce fut pendant cette trève que Jean sollicita et obtint le pardon de son frère Richard : cette réconciliation fut marquée par le massacre de la garnison d'Évreux, et par un traité offensif et défensif du roi d'Angleterre et de l'empereur d'Allemagne, qui n'eut aucune suite. Après quelques nouveaux combats, la paix fut conclue à Louviers entre Philippe et Richard. En 1196, le prince anglais sollicita et obtint les alliances des comtes de Flandre, de Toulouse, de Boulogne, de Champagne, et d'autres grands vassaux de la couronne de France. La guerre s'alluma avec toutes ses fureurs. Les deux princes y apportèrent tant d'animosité, que bien souvent ils firent crever les yeux à leurs prisonniers. Une trève de cinq ans fut conclue à la sollicitation du cardinal de Sainte-Marie, qui la maintint avec peine entre les deux monarques rivaux.

En 1199, Vidomar, vicomte de Limoges, vassal de la couronne d'Angleterre, ayant trouvé un trésor dans ses domaines, en envoya une partie à Richard à titre de présent. Celui-ci prétendit qu'en sa qualité de suzerain ce trésor tout entier lui appartenait. Le roi fit la guerre à son vassal et vint l'assiéger dans son château de Chalus, près de Limoges : c'est à ce siége qu'il fut atteint d'une flèche ; on sait qu'il mourut de cette blessure le 6 avril 1199. Gauthier d'Hemingford (*Bibliothèque des Croisades*, t. II), donne des détails très-curieux sur la mort de Richard.

[2] Voyez, sur le comte de Montfort et la croisade des Albigeois, l'Éclaircissement à la fin de ce volume.

périls de la dernière expédition : de fâcheux souvenirs et la crainte de ses ennemis en Europe ne pouvaient l'empêcher de prendre part à une expédition nouvelle, et le détourner du saint pèlerinage dont tant d'illustres exemples semblaient lui faire un devoir sacré.

Quoique ce prince eût été, l'année précédente, excommunié par le saint-siége, le pape lui envoya une ambassade chargée de lui rappeler l'exemple de son père Frédéric et de l'exhorter à prendre la croix. Henri, qui recherchait l'occasion de se rapprocher du chef de l'Église, et qui avait d'ailleurs de vastes projets dans lesquels une nouvelle croisade pouvait le servir, reçut avec de grands honneurs l'envoyé de Célestin.

De tous les princes du moyen âge, aucun ne montra plus d'ambition que l'empereur Henri VI : il avait, disent les historiens, l'imagination remplie de la gloire des Césars, et souhaitait de pouvoir dire, comme Alexandre : *Tout ce que mes désirs peuvent embrasser m'appartient.* Il crut que l'occasion était venue d'exécuter ses desseins et d'achever ses conquêtes. Un chroniqueur, Guillaume de Neubridge, a donné de pieux motifs à l'expédition de Henri VI : selon lui, ce qui détermina l'empereur à prendre les armes, ce fut le spectacle de deux grands rois abandonnant les affaires du Christ pour ne s'occuper que de leurs propres affaires, et brisant, par leurs divisions et leurs haines réciproques, les forces de la chrétienté. Le même chroniqueur regarde la détermination de l'empereur comme une expiation du crime d'avoir retenu Richard prisonnier. Mais l'histoire peut reconnaître les calculs d'une profane politique dans le dessein de Henri VI. L'expédition dont le saint-père lui proposait d'être le chef, pouvait favoriser ses vues ambitieuses : en promettant de défendre le royaume de Jérusalem, il ne songeait qu'à conquérir la Sicile ; et la conquête de la Sicile n'avait de prix à ses yeux que parce qu'elle lui ouvrait le chemin de la Grèce et de Constantinople. En même temps qu'il protestait de sa soumission aux volontés du chef de l'Église, il recherchait l'alliance des républiques de Gênes et de Venise, auxquelles il promettait les dépouilles des vaincus ; mais au fond de sa pensée il nourrissait l'espoir qu'un jour il renverserait les républiques d'Italie, il abaisserait l'autorité du saint-siége, et, sur leurs débris, relèverait, pour lui et pour sa famille, l'empire d'Auguste et de Constantin.

Tel était le prince à qui Célestin envoyait une ambassade et qu'il

voulait entraîner dans une guerre sainte. Après avoir annoncé sa résolution de prendre la croix, Henri convoqua à Worms une diète générale, dans laquelle il exhorta lui-même les fidèles à s'armer pour défendre les saints lieux. Cette assemblée dura huit jours. Depuis Louis VII, roi de France, qui harangua ses sujets pour les entraîner à la croisade, Henri était le seul monarque qui eût mêlé sa voix à celle des prédicateurs de la guerre sainte et fait entendre les plaintes de l'Église de Jérusalem. Son éloquence, célébrée par les historiens du temps, et surtout le spectacle qu'offrait un grand empereur prêchant lui-même la guerre contre les infidèles, firent une vive impression sur la multitude des auditeurs [1]. Après cette prédication solennelle, les plus illustres des prélats qui se trouvaient réunis à Worms, montèrent tour à tour dans la chaire évangélique pour entretenir l'enthousiasme toujours croissant des fidèles : pendant huit jours on n'entendit dans les églises que les gémissements de Sion et de la cité de Dieu. Henri, entouré de sa cour, se revêtit du signe des croisés ; un grand nombre de seigneurs allemands prirent la croix, les uns pour plaire à Dieu, les autres pour plaire à l'empereur. Parmi ceux qui firent le serment de combattre les musulmans, l'histoire nomme Henri, duc de Saxe ; Otton, marquis de Brandebourg ; Henri, comte palatin du Rhin ; Herman, landgrave de Thuringe ; Henri, duc de Brabant ; Albert, comte d'Hapsbourg ; Adolphe, comte de Schawenbourg ; Henri, comte de Pappenheim, maréchal de l'Empire ; le duc de Bavière ; Frédéric, fils de Léopold, duc d'Autriche [2] ; Conrad, marquis de Moravie ; Valeran de Limbourg ; les évêques de Wurtz-

[1] Tous les faits relatifs à la prédication de cette croisade se trouvent épars dans Roger de Hoveden, Mathieu Pâris, Godefroy Moine, Guillaume de Neubridge, Othon de Saint-Blaise et Arnold de Lubeck.

[2] Comme nous aurons quelquefois l'occasion de parler des ducs d'Autriche, nous allons donner une courte notice sur ceux qui prirent part aux croisades.

Léopold V, fils de Henri II, est le premier duc d'Autriche. Il mourut le 21 décembre 1194, suivant l'*Art de vérifier les dates*, et en 1195 suivant Mathieu Pâris : c'est celui qui retint Richard en captivité.

Frédéric I[er] succéda à son père Léopold ; il fit d'abord une croisade à la tête de plusieurs princes allemands contre les Sarrasins d'Espagne, et dans la terre sainte, où il mourut l'année suivante. Cornérius Herman le nomme Guillaume.

Léopold VI, dit le Glorieux, frère du précédent, assista au siége de Damiette en 1218 ; il commanda l'armée des croisés après la mort du comte de Berg, prit la tour du Phare, et se rembarqua en 1219. Les chroniques vantent sa générosité ; il donna, dit-on, cinq mille marcs d'argent aux chevaliers de l'ordre Teutonique pour faire l'acquisition de plusieurs terres, et cinquante marcs d'or aux templiers. Il mourut le 26 juillet 1230, à San-Germano (*Art de vérifier les dates*, t. III, p. 567).

bourg, de Bremen, de Verden, d'Halberstadt, de Passau, de Ratisbonne.

On prêcha la croisade dans toutes les provinces de l'Allemagne. Partout les lettres du pape et celles de l'empereur enflammèrent le zèle des guerriers. Jamais expédition contre les infidèles n'avait été entreprise sous de plus favorables auspices. Comme l'Allemagne presque seule prenait part à la croisade, la gloire des peuples allemands ne semblait pas moins intéressée dans cette guerre que la religion elle-même. Henri devait commander la sainte expédition.

Les croisés, pleins d'espérance et de joie, se préparaient à suivre l'empereur en Orient, mais Henri avait d'autres pensées. Plusieurs seigneurs de sa cour, les uns qui pénétraient ses secrets desseins, les autres qui croyaient lui donner un salutaire conseil, le conjurèrent de rester en Occident et de diriger la croisade du sein de ses États. Henri, après une légère résistance, se rendit à leurs prières, et ne s'occupa plus que de hâter le départ des croisés[1].

L'empereur d'Allemagne se mit à la tête de quarante mille hommes et prit le chemin de l'Italie, où tout était préparé pour la conquête du royaume de Sicile. Les autres croisés furent divisés en deux armées qui, par des routes différentes, devaient se rendre en Syrie : la première, commandée par le duc de Saxe et le duc de Brabant, s'embarqua dans les ports de l'Océan et de la Baltique ; la seconde traversa le Danube, et dirigea sa marche vers Constantinople, d'où la flotte de l'empereur grec Isaac devait la transporter à Ptolémaïs. A cette armée, commandée par l'archevêque de Mayence et Valeran de Limbourg, s'étaient joints les Hongrois qui accompagnaient leur reine Marguerite, sœur de Philippe-Auguste. La reine de Hongrie, après avoir perdu Béla son époux, avait fait le serment de ne vivre que pour Jésus-Christ et de finir ses jours dans la terre sainte.

[1] Roger de Hoveden, en racontant le départ des pèlerins allemands, cite un trait qui peint les mœurs de l'époque. Deux voisins, dit-il, avaient résolu d'aller à Jérusalem ensemble et à frais communs. La veille du départ, à l'heure de la nuit, l'un d'eux va trouver son compagnon et lui montre l'argent qu'il doit emporter pour son voyage. Celui-ci, par le conseil de sa femme, le tue et lui prend son argent. Ensuite, mettant le cadavre sur son cou, il sort pour aller le jeter dans l'eau ; mais il n'en peut venir à bout, le cadavre restant attaché sur ses épaules. Le meurtrier retourna chez lui et se tint caché pendant trois jours. Ne pouvant rester plus longtemps dans cet état, il alla consulter son évêque, qui lui ordonna, en expiation de son crime, de faire le voyage de Jérusalem avec le cadavre sur ses épaules. Le pénitent, ajoute le chroniqueur, partit donc avec les autres pèlerins, chargé de son fardeau, à la louange des bons et à la terreur des méchants.

Ne pourrait-on pas voir dans ce trait une sorte de parabole représentant Henri VI qui, couvert du sang des Siciliens, méditait la délivrance du saint sépulcre ?

[1197.] Les croisés que commandaient l'archevêque de Mayence et Valeran de Limbourg, furent les premiers qui arrivèrent dans la Palestine. A peine furent-ils débarqués, qu'ils montrèrent la résolution de commencer la guerre contre les infidèles. Les chrétiens, qui étaient alors en paix avec les Turcs, hésitaient à rompre la trève signée par Richard, et ne voulaient donner le signal des hostilités que lorsqu'ils pourraient ouvrir la campagne avec quelque espoir de succès. Henri de Champagne et les barons de la Palestine représentèrent aux croisés allemands les dangers auxquels une rupture imprudente allait exposer les États chrétiens d'Orient, et les conjurèrent d'attendre l'armée des ducs de Saxe et de Brabant. Les Allemands, pleins de confiance en leurs forces, s'indignèrent qu'on mît des obstacles à leur valeur par de vains scrupules et de chimériques alarmes; ils s'étonnaient que les chrétiens de la Palestine refusassent ainsi les secours que la providence elle-même leur avait envoyés; ils ajoutaient d'un ton de colère et de mépris que les guerriers de l'Occident ne savaient point différer l'heure du combat et que le pape ne leur avait point fait prendre la croix et les armes pour rester dans une honteuse oisiveté. Les barons et les chevaliers de la terre sainte ne pouvaient entendre sans indignation ces discours injurieux, et répondaient aux croisés allemands qu'ils n'avaient ni sollicité ni souhaité leur arrivée; qu'ils savaient mieux que les guerriers venus du nord de l'Europe ce qui convenait au royaume de Jérusalem; que, sans aucun secours étranger, ils avaient longtemps bravé les plus grands périls, et qu'au moment du combat, ils montreraient leur valeur autrement que par des paroles. Au milieu de ces vifs débats, les esprits s'aigrissaient davantage, et la plus cruelle discorde éclatait ainsi au milieu des chrétiens avant que la guerre fût déclarée aux infidèles.

Tout à coup les croisés allemands sortirent en armes de Ptolémaïs et commencèrent les hostilités en ravageant les terres des musulmans. Au premier signal de la guerre, les Turcs rassemblèrent leurs forces; le danger qui les menaçait fit cesser leurs discordes. Des rives du Nil et du fond de la Syrie, on vit accourir une foule de guerriers qui naguère étaient armés les uns contre les autres, et qui, réunis alors sous les mêmes drapeaux, n'avaient plus d'autres ennemis à combattre que les chrétiens.

Malek-Adhel, sur qui les musulmans avaient les yeux toutes les

fois qu'il s'agissait de défendre la cause de l'islamisme, sortit de Damas à la tête d'une armée, et se rendit à Jérusalem, où les émirs du voisinage vinrent prendre ses ordres. L'armée musulmane, après avoir dispersé les chrétiens qui s'étaient avancés vers les montagnes de Naplouse, vint mettre le siége devant Joppé.

Dans la troisième croisade, on avait attaché la plus grande importance à la conservation de cette ville. Richard Cœur-de-Lion l'avait fortifiée à grands frais; et, lorsque ce prince retourna en Europe, il y laissa une nombreuse garnison. De toutes les places maritimes, celle de Joppé était la plus voisine de la cité, objet des vœux des fidèles : si cette place restait aux chrétiens, elle leur ouvrait le chemin de la ville sainte et leur facilitait les moyens d'en faire le siége; si elle tombait au pouvoir des musulmans, elle donnait à ceux-ci les plus grands avantages pour la défense de Jérusalem.

Lorsqu'on apprit à Ptolémais que la ville de Joppé était menacée, Henri de Champagne, ses barons et ses chevaliers, prirent les armes pour la défendre, et, réunis aux croisés allemands, s'occupèrent des préparatifs d'une guerre qu'on ne pouvait plus ni différer ni éviter. Les trois ordres militaires, avec les troupes du royaume, allaient se mettre en marche lorsqu'un accident tragique vint de nouveau plonger les chrétiens dans le deuil, et retarder l'effet de l'heureuse harmonie que venait de rétablir parmi eux l'approche du péril. Henri de Champagne s'étant avancé dans une galerie extérieure de son palais, la fenêtre où il se trouvait s'écroula tout à coup et l'entraîna dans sa chute[1]. Ce malheureux prince expira à la vue de

[1] Tous les historiens du temps ont rapporté la mort de Henri de Champagne, mais tous ne sont pas également d'accord sur la cause de cette fin tragique et sur les circonstances qui l'accompagnèrent. Bernard le Trésorier dit que Henri de Champagne, étant à une fenêtre de son palais, l'esprit préoccupé, tomba du haut en bas et se tua; il ajoute que le roi de Jérusalem était sujet à des étourdissements (*Bibliothèque des Croisades*, t. I). D'après François Pipin, le roi de Jérusalem s'était mis à la fenêtre pour se laver les mains afin d'aller souper; le serviteur, lorsqu'il vit tomber son maître, se précipita après lui afin qu'on ne l'accusât pas (*Ibid.*). Albert de Stadt, raconte ainsi la mort de Henri : « Ce prince, se levant la nuit pour uriner, tomba d'une fenêtre, se brisa la tête et expira. Un de ses serviteurs, qui voulut le retenir, tomba après lui et mourut de même. » Roger de Hoveden raconte aussi la mort de Henri de Champagne. Arnold de Lubeck ajoute que ce prince s'était placé sous un portique de son palais pour prendre l'air. (Le latin se sert du mot *exedra;* d'après Ducange, c'est une petite chambre attenante au portique.) Le chroniqueur ne manque pas de dire que Dieu se vengea sur le comte Henri de la manière peu fraternelle dont il avait traité les Allemands : Henri, dit-il, avait partagé les sentiments des barons de la terre sainte, qui enviaient aux Allemands la gloire de délivrer le royaume de Jésus-Christ. Les accusations d'Othon de Saint-Blaise sont encore plus violentes (Voyez *Bibliothèque des Croisades*, t. I). Le comte Henri étant à Acre, tomba d'un lieu élevé et se tua, dit l'historien arabe Ibn-Alatir. (*Bibliothèque des Croisades*, ad. ann. 592 de l'hégire.)

ses guerriers, qui, au lieu de le suivre au combat, l'accompagnèrent à son tombeau, et perdirent plusieurs jours à célébrer ses funérailles. Les chrétiens de Ptolémaïs pleuraient encore la mort de leur roi, lorsque le malheur qu'ils redoutaient vint accroître leur douleur et leur consternation : la garnison de Joppé, ayant voulu faire une sortie, était tombée dans une embuscade; tous les guerriers qui la composaient, avaient été tués ou faits prisonniers; les musulmans étaient entrés presque sans résistance dans la ville, où vingt mille chrétiens avaient été passés au fil de l'épée.

Ces désastres avaient été prévus par ceux qui craignaient de rompre la trêve; mais les barons et les chevaliers de la Palestine ne perdirent point leur temps à exprimer de vains regrets, à faire entendre d'inutiles plaintes. On attendait avec impatience l'arrivée des croisés partis des ports de l'Océan et de la Baltique. Ces croisés s'étaient arrêtés sur les côtes du Portugal [1], où ils avaient défait les Maures, et pris sur eux la ville de Silves. Fiers de ce premier triomphe sur les infidèles, ils débarquèrent à Ptolémaïs au moment où tout le peuple déplorait la prise de Joppé et courait dans les églises implorer la miséricorde du ciel.

L'arrivée des nouveaux croisés rendit aux chrétiens l'espérance et la joie; on résolut de marcher contre les infidèles. L'armée chrétienne sortit de Ptolémaïs et s'avança vers la côte de Syrie, pendant qu'une flotte nombreuse côtoyait le rivage, chargée de vivres et de munitions de guerre. Les croisés, sans chercher l'armée de Malek-Adhel, allèrent mettre le siége devant Beirouth.

La ville de Beirouth, placée entre Jérusalem et Tripoli, était la rivale de Ptolémaïs et de Tyr, par sa population, par son commerce, par la commodité de son port. Les provinces musulmanes de la Syrie la reconnaissaient pour leur capitale; c'était dans Beirouth que les émirs et les princes qui se disputaient les villes du voisinage, venaient étaler la pompe de leur couronnement. Saladin, après la prise de Jérusalem, y fut salué souverain de la cité de Dieu, et couronné sultan de Damas et du Caire. Les pirates qui infestaient la mer, rapportaient dans cette ville les dépouilles des chrétiens; les guerriers musulmans y déposaient les richesses acquises par la victoire ou par

[1] Voyez, pour cette croisade dans le Portugal, l'Éclaircissement sur les croisades en Espagne, en Portugal, et dans le nord de l'Europe, à la fin de ce volume.

le brigandage. Tous les prisonniers francs des dernières guerres étaient entassés dans les prisons de Beirouth. Si les chrétiens avaient de puissants motifs pour s'emparer de cette place, les musulmans n'en avaient pas moins pour la défendre.

Malek-Adhel, après avoir détruit les fortifications de Joppé, s'était avancé avec son armée sur la route de Damas, jusqu'à l'Anti-Liban. En apprenant la marche et la résolution des croisés, il revint sur ses pas et s'approcha des bords de la mer. Les deux armées se rencontrèrent entre Tyr et Sidon, dans le voisinage d'une rivière appelée par les Arabes *Nahr-Kasmiek* et que nos chroniqueurs du moyen âge ont prise mal à propos pour l'Éleuthère des anciens[1]. Aussitôt les trompettes sonnent la charge; les chrétiens et les musulmans se rangent en bataille; l'armée des Turcs, qui couvrait un espace immense, cherche tantôt à envelopper les Francs, tantôt à les séparer du rivage de la mer; la cavalerie musulmane se précipite tour à tour sur les flancs, sur le front et sur les derrières de l'armée chrétienne.

Les croisés serrent leurs bataillons, et présentent partout des rangs impénétrables. Pendant que leurs ennemis les accablent de traits et de flèches, leurs lances et leurs épées se rougissent du sang des musulmans. On combattait avec des armes différentes, mais avec la même bravoure et le même acharnement. La victoire resta longtemps indécise; les chrétiens furent plusieurs fois sur le point de perdre la bataille, mais leur opiniâtre valeur triompha enfin de la résistance des musulmans. Les rives de la mer, les bords de la rivière, le penchant des montagnes, étaient couverts de morts. Les Turcs perdirent un grand nombre de leurs émirs. Malek-Adhel, qui avait montré dans cette journée l'habileté d'un grand capitaine, fut blessé sur le champ de bataille, et ne dut son salut qu'à la fuite. Toute son armée était dispersée; les uns fuyaient vers Jérusalem[2], les autres suivaient en désordre la route de Damas, où le bruit de cette sanglante défaite porta la consternation et le désespoir.

A la suite de cette victoire, toutes les villes de la côte de Syrie qui appartenaient encore aux musulmans, tombèrent au pouvoir des chrétiens; les Turcs abandonnèrent Sidon, Laodicée, Giblet. Lorsque

[1] L'Éleuthère descend des montagnes à la mer, en face de l'île d'Aradus, et se nomme en arabe *Nahr-el-Kébir* (*Correspondance d'Orient*).

[2] Nous n'avons, sur ce combat, qu'un seul document : c'est la lettre du duc de Saxe à l'archevêque de Cologne, traduite dans les pièces justificatives de ce volume.

la flotte et l'armée chrétienne parurent devant Beirouth, la garnison fut surprise et n'osa point se défendre : cette ville renfermait, disent les historiens, plus de vivres qu'il n'en fallait pour nourrir les habitants pendant plusieurs années ; deux grands vaisseaux, ajoutent les mêmes chroniques, n'auraient pu suffire à porter les traits, les arcs et les machines de guerre qui furent trouvés dans la ville de Beirouth[1]. Dans cette conquête, d'immenses richesses devinrent le partage des vainqueurs ; mais le prix le plus doux de leurs victoires fut sans doute la délivrance de neuf mille captifs impatients de reprendre les armes pour venger les longs outrages de leur captivité. Le prince d'Antioche, qui était venu se réunir à l'armée chrétienne, envoya une colombe dans sa capitale, pour annoncer à tous les habitants de sa principauté les triomphes miraculeux des soldats de la croix. Dans toutes les villes chrétiennes, on rendit des actions de grâces au Dieu des armées. Les historiens qui nous ont transmis le récit de ces glorieux événements, voulant peindre les transports du peuple chrétien, se contentent de répéter ces paroles de l'Écriture : *Alors Sion tressaillit d'allégresse, et les enfants de Juda furent remplis de joie.*

Pendant que les croisés poursuivaient ainsi leurs triomphes en Syrie, l'empereur Henri VI profitait de tous les moyens et de toutes les forces que la croisade avait remis entre ses mains, pour achever la conquête du royaume de Naples et de Sicile. Ce pays, que les historiens et les poëtes de l'ancienne Rome nous représentent comme le séjour du repos et de la paix, comme le rendez-vous des plaisirs, comme la retraite fortunée des muses latines, avait été, dans le moyen âge, le théâtre de toutes les calamités de la guerre et de tous les excès de la barbarie. Le dixième et le onzième siècle virent tour à tour ces belles contrées en proie à la domination des Grecs, des Arabes et des Francs. Nous ne parlerons point ici de la conquête et des expéditions romanesques de quelques guerriers normands, attirés sur ces bords lointains par la dévotion des pèlerinages et par la fécondité d'une terre favorisée du ciel. Ces farouches guerriers, qu'on pourrait comparer aux compagnons de Romulus, fondèrent d'abord une république militaire où l'on ne reconnaissait d'autre loi que l'épée, d'autre droit que la violence. Du sein même de leurs discordes naquit

[1] Cornérius Herman, Roger de Hoveden et Bernard le Trésorier ont donné de curieux détails sur la prise de Beirouth (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*).

une royauté qui fit oublier enfin aux peuples désolés de la Sicile et de la Calabre les maux inséparables de l'invasion et de la conquête. Sous la dynastie des princes normands, ce nouvel empire fit quelquefois trembler Constantinople, et triompha des Sarrasins d'Afrique. Des écoles où l'on enseignait les sciences humaines, s'ouvrirent dans les cités de Naples et de Salerne; les arts et l'industrie de la Grèce enrichirent les villes de Syracuse et de Palerme; le commerce florissant entretint d'utiles relations avec l'Asie, et les chrétiens de la Palestine, dans leurs périls, furent souvent secourus par les flottes victorieuses sorties des ports de Bari et d'Otrante.

Toute cette prospérité s'évanouit tout à coup avec la race des princes normands. Le mariage de Constance, dernier rejeton de cette famille, avec l'empereur Henri VI, fournit aux Allemands un prétexte pour porter la guerre dans des contrées objet de leur ambition. Tancrède, fils naturel de Roger, que la noblesse sicilienne avait choisi pour roi, repoussa pendant quatre années les guerriers de la Germanie; mais, à sa mort, le royaume, resté sans chef, divisé en mille factions opposées, fut de toutes parts ouvert à l'invasion des conquérants. Tel était le pays sur lequel Henri VI voulait établir sa domination. Pour accomplir son dessein, il n'avait pas besoin d'employer toutes les forces de son empire et toutes les rigueurs de la guerre : la clémence et la modération lui auraient suffi pour assurer sa conquête et soumettre à ses lois un peuple désolé; mais, tourmenté par le sentiment d'une implacable vengeance, il ne fut touché ni du malheur des vaincus, ni de la soumission de ses ennemis. Tous ceux qui avaient montré quelque respect, quelque fidélité pour la famille de Tancrède, furent jetés, par ses ordres, dans des cachots, ou périrent dans d'horribles supplices que lui-même avait inventés. L'armée qu'il conduisait avec lui ne secondait que trop sa politique sombre et farouche; la paix que les vainqueurs se vantaient d'avoir rendue aux peuples de Sicile, leur causait plus de maux et faisait plus de victimes que la guerre. Falcandus, qui était mort quelques années avant cette expédition, avait déploré d'avance, dans son histoire, les malheurs qui devaient désoler sa patrie; il voyait déjà les cités les plus florissantes et les riches campagnes de la Sicile, ravagées par l'irruption des barbares. « O malheureux Siciliens, s'écriait-il, il me semble déjà « voir les armées turbulentes des barbares frapper de terreur les cités « qui jusqu'alors avaient joui de la paix, les dévaster par la mort, les

« affliger par le pillage, les souiller par leur luxure : ces malheurs de « l'avenir m'arrachent des larmes. Les citoyens qui voudront arrêter « ce torrent, seront massacrés par le glaive, ou réduits à la plus « cruelle servitude ; les vierges seront outragées en présence de leurs « parents ; les matrones subiront la même violence, après avoir été « dépouillées de leurs plus précieux ornements. Cette antique noblesse « qui, abandonnant Corinthe, sa patrie, vint jadis habiter les bords « de la Sicile, tombera au service des barbares ! A quoi nous sert « d'avoir été autrefois la source des doctrines de la philosophie et « l'antique fontaine où s'abreuvait la muse des poëtes. Hélas ! triste « Aréthuse, tes eaux ne serviront plus qu'à tempérer l'ivrognerie des « Teutons[1]. »

Cependant ces guerriers sans pitié portaient la croix des pèlerins ; leur empereur, quoiqu'il n'eût point encore été relevé de son excommunication, se glorifiait d'être le premier des soldats de Jésus-Christ. Henri VI était regardé comme le chef de la croisade et comme l'arbitre suprême des affaires de l'Orient. Le roi de Chypre lui offrait d'être son vassal ; Livon, prince d'Arménie, lui demandait le titre de roi. L'empereur d'Allemagne, n'ayant plus d'ennemis à redouter en Occident, ne s'occupait que de la guerre contre les Turcs : une lettre adressée à tous les seigneurs, les magistrats et les évêques de son empire, les exhortait à presser le départ des croisés[2]. L'empereur s'engageait à entretenir une armée pendant un an, et promettait de payer trente onces d'or à tous ceux qui resteraient sous les drapeaux jusqu'à la fin de la guerre sainte. Un grand nombre de guerriers, séduits par cette promesse, prirent l'engagement de traverser la mer et d'aller combattre les infidèles. Henri n'avait plus besoin de leurs services pour ses conquêtes : il s'occupa de les faire partir pour l'Orient. Conrad, évêque de Hildesheim et chancelier de l'Empire, dont les conseils, dans les guerres de Sicile, n'avaient que trop servi l'ambition et la politique barbare de son maître, fut chargé du soin de conduire en Syrie la troisième armée des croisés.

L'arrivée d'un aussi puissant renfort dans la Palestine, y avait redoublé le zèle et l'enthousiasme des chrétiens. Alors les croisés auraient pu signaler leurs armes par quelque grande entreprise. La

[1] *Teutonicorum ebrietatem mitiges* (*Hist. Siculæ*, Muratori, t. VII).
[2] Nous renvoyons aux Pièces justificatives la lettre adressée par Henri VI aux archevêques évêques et prélats de son empire, pour les exhorter à presser le départ des croisés.

victoire qu'ils venaient de remporter dans les plaines de Tyr, la prise de Beirouth, de Sidon, de Giblet, avaient frappé de terreur tous les musulmans. Quelques-uns des chefs de l'armée chrétienne proposèrent de marcher contre Jérusalem. « Cette ville, disaient-ils, ne « peut résister aux armes victorieuses des croisés ; elle a pour gou- « verneur un neveu de Saladin, qui supporte avec impatience la « domination du sultan de Damas et s'est montré plusieurs fois dis- « posé à écouter les propositions des chrétiens[1]. » La plupart des princes et des barons ne partageaient point cette espérance et ne pouvaient croire aux paroles des musulmans. On savait que les infidèles, après le départ de Richard Cœur-de-Lion, avaient augmenté les fortifications de Jérusalem[2] ; qu'une triple muraille et des fossés d'une grande profondeur devaient rendre cette conquête plus périlleuse et surtout plus difficile qu'au temps de Godefroy de Bouillon. L'hiver s'approchait, l'armée chrétienne pouvait être surprise par la saison des pluies et forcée de lever le siége devant l'armée des Turcs. Ces motifs déterminèrent les croisés à renvoyer à l'année suivante l'attaque de la ville sainte.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que, dans les armées chrétiennes, on parlait souvent de Jérusalem, mais que les chefs dirigeaient toujours leurs efforts et leurs armes vers d'autres conquêtes. La ville sainte, située loin de la mer, ne renfermait dans ses murs d'autres trésors que des monuments religieux. Les villes maritimes de Syrie avaient d'autres richesses et semblaient présenter plus d'avantages aux conquérants ; elles offraient d'ailleurs des communications plus faciles avec l'Europe, et, si la conquête de Jérusalem tentait quelquefois la piété et la dévotion des pèlerins, celle des cités voisines de la mer devait éveiller sans cesse l'ambition des peuples navigateurs de l'Occident et des seigneurs de la Palestine.

Tous les rivages de la mer, depuis Antioche jusqu'à Ascalon, appartenaient aux chrétiens ; les musulmans ne conservaient plus sur les côtes que la forteresse de Thoron. La garnison de cette forteresse renouvelait souvent ses incursions dans les campagnes voisines, et,

[1] Roger de Hoveden raconte que le commandant musulman de Jérusalem, nommé par Aboulféda le grand *Sanker*, avait offert aux Francs de leur livrer la ville, et même de se faire chrétien ; si le prince musulman eût fait une pareille proposition, on ne voit pas trop pourquoi les chrétiens ne l'auraient pas acceptée. Au reste, Roger est le seul historien qui parle de cette circonstance tout à fait incroyable : les historiens orientaux n'en font point mention.

[2] Othon de Saint-Blaise.

par ses hostilités continuelles, interceptait les communications entre les villes chrétiennes. Les croisés résolurent d'assiéger le château de Thoron avant de marcher contre Jérusalem. Cette forteresse, bâtie par Hugues de Saint-Omer, sous le règne de Baudouin II, était située à une lieue de Tyr, sur une élévation entourée d'escarpements. On ne pouvait y arriver que par un chemin étroit et bordé de précipices. L'armée chrétienne n'avait point de machines qui pussent atteindre la hauteur des murailles. Les traits, les pierres, lancés du bas de la montagne, pouvaient à peine arriver jusqu'aux assiégés, tandis que les poutres, les débris de rochers, précipités du haut des remparts, causaient le plus grand ravage parmi les assiégeants. Dans les premières attaques, les assiégés se jouaient des vains efforts de leurs ennemis, et voyaient, presque sans danger pour eux, échouer contre leurs murailles tous les prodiges de la valeur et les plus meurtrières inventions de l'art des siéges. Cependant les difficultés presque insurmontables qui paraissaient devoir arrêter les croisés, ne firent que redoubler leur ardeur [1]. Chaque jour, ils renouvelaient leurs attaques, chaque jour ils faisaient de nouveaux efforts, et leur opiniâtre bravoure était secondée par de nouvelles machines de guerre. Par des travaux inouïs, ils creusèrent la terre et s'ouvrirent des chemins à travers les rochers; des ouvriers saxons, qui avaient travaillé aux mines de Rammesberg, furent employés à ouvrir le flanc de la montagne. Les croisés parvinrent enfin jusqu'au pied des remparts de la forteresse; les murailles, dont on démolissait les fondements, s'ébranlèrent en plusieurs endroits, sans être frappées par le bélier, et leur chute, qui semblait tenir du miracle, jeta l'épouvante parmi les assiégés.

Bientôt les musulmans perdirent tout espoir de se défendre, et proposèrent de capituler; mais tel était le désordre de l'armée chrétienne, qu'elle avait une multitude de chefs et qu'aucun d'eux n'osait prendre sur lui d'écouter les propositions des infidèles. Henri, palatin du Rhin, les ducs de Saxe et de Brabant, qui avaient une grande considération parmi les Allemands, ne pouvaient se faire obéir que de leurs propres soldats. Conrad, chancelier de l'Empire, qui représentait l'empereur d'Allemagne, aurait pu déployer un

[1] Arnold de Lubeck entre dans les plus grands détails sur le siége de Thoron; cet historien a été presque notre seul guide dans cette partie de notre récit. Nous avons trouvé quelques documents utiles dans l'auteur arabe Ibn-Alatir.

grand pouvoir; mais affaibli par les maladies, sans expérience de la guerre, toujours enfermé dans sa tente, il y attendait l'issue des combats, et ne daignait pas même assister au conseil des princes et des barons. Lorsque les assiégés eurent pris la résolution de capituler, ils restèrent plusieurs jours sans savoir à quel prince ils devaient s'adresser; quand leurs députés vinrent au camp des chrétiens, leurs propositions furent écoutées dans une assemblée générale, où l'esprit de rivalité, le zèle imprévoyant et l'aveugle enthousiasme devaient avoir plus d'empire que la raison et la prudence.

Les députés, dans leurs discours, se bornèrent à implorer la clémence de leurs vainqueurs; ils promettaient d'abandonner le fort avec toutes leurs richesses, et ne demandaient pour prix de leur soumission que la vie et la liberté. « Nous ne sommes pas sans religion, « disaient-ils; nous sommes descendus d'Abraham, et nous nous « appelons Sarrasins, de son épouse Sara. » L'attitude suppliante des députés devait toucher l'orgueil des guerriers chrétiens; la religion et la politique se réunissaient pour faire accepter les propositions qu'on venait d'entendre; la plupart des chefs étaient disposés à signer la capitulation; mais quelques-uns des plus ardents ne pouvaient voir sans indignation qu'on voulût obtenir par un traité ce qu'on obtiendrait bientôt par la force des armes. « Il est nécessaire, « disaient-ils, que tous nos ennemis soient frappés de terreur; si la « garnison de cette forteresse périt sous le glaive, les Sarrasins « effrayés n'oseront plus nous attendre ni dans Jérusalem ni dans « les autres villes qui sont encore en leur puissance. »

Comme leur avis n'était point adopté, ces guerriers ardents et fougueux résolurent d'employer tous les moyens pour rompre la négociation, et, reconduisant les députés du château, ils leur dirent: « *Défendez-vous; car, si vous vous rendez aux chrétiens, vous péri-* « *rez tous au milieu des supplices*[1]. » D'un autre côté, ils s'adressaient aux soldats chrétiens, et leur annonçaient, avec l'accent de la colère et de la douleur, qu'on allait faire une paix honteuse avec les ennemis de Jésus-Christ. En même temps, ceux des chefs qui penchaient pour la paix, se répandaient dans le camp, et représentaient à l'armée qu'il était inutile et dangereux peut-être d'acheter, par de nouveaux combats, ce que la fortune ou plutôt la providence elle-même

[1] Arnold de Lubeck.

venait offrir aux croisés. Parmi les guerriers chrétiens, les uns se rendaient aux conseils de la modération, les autres ne voulaient rien devoir qu'à leur épée. Ceux qui aimaient mieux la victoire que la paix couraient aux armes; ceux qui acceptaient la capitulation restaient dans leurs tentes. Le camp des chrétiens, où les uns demeuraient dans l'inaction et le repos, où les autres s'excitaient au combat, présentait à la fois l'image de la paix et l'image de la guerre; mais, dans cette diversité de sentiments, au milieu du spectacle étrange que donnait l'armée, il était facile de prévoir que bientôt on ne pourrait plus ni traiter avec les ennemis, ni les combattre.

Cependant, la capitulation fut ratifiée par les principaux chefs des croisés et par le chancelier de l'Empire. On attendait, dans le camp des chrétiens, les otages que devaient envoyer les musulmans. Les croisés croyaient déjà voir s'ouvrir devant eux les portes du château de Thoron; mais le désespoir avait tout à coup changé les résolutions des assiégés. Quand les députés venus au camp des chrétiens eurent rapporté à leurs compagnons d'armes ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient entendu; lorsqu'ils eurent parlé des menaces qu'on leur avait faites et des divisions qui venaient d'éclater parmi les ennemis, les assiégés oublièrent que leurs murs tombaient en ruines, qu'ils manquaient d'armes et de vivres, qu'ils avaient à se défendre contre une armée victorieuse : ils jurèrent tous de mourir plutôt que de traiter avec les croisés. Au lieu d'envoyer des otages, ils parurent en armes sur leurs remparts, et provoquèrent les assiégeants à de nouveaux combats.

Les chrétiens reprirent les travaux du siége et recommencèrent leurs attaques; mais leur courage s'affaiblissait chaque jour, tandis que, chaque jour, le désespoir ajoutait à la bravoure des musulmans. Les assiégés travaillèrent sans relâche à réparer leurs machines, à relever leurs murailles. Tantôt les croisés étaient attaqués dans les souterrains qu'ils avaient creusés, et périssaient ensevelis sous des décombres; tantôt une grêle de traits et de pierres pleuvait sur eux du haut des remparts. Souvent les musulmans parvinrent à surprendre quelques-uns de leurs ennemis; ils les entraînaient tout vivants dans la place, les massacraient sans pitié; les têtes de ces malheureux prisonniers étaient exposées sur les murailles, et lancées ensuite, à l'aide des machines, dans le camp des chrétiens. Les croisés paraissaient tombés dans une sorte d'abattement; les uns combat-

taient encore, et se ressouvenaient de leurs serments; les autres restaient spectateurs indifférents des dangers et de la mort de leurs compagnons et de leurs frères; plusieurs ajoutaient le scandale des mœurs les plus dépravées à leur indifférence pour la cause de Dieu. On vit alors, dit un historien, des hommes qui avaient quitté leurs épouses pour suivre Jésus-Christ, oublier tout à coup les plus saints devoirs et s'attacher à de viles prostituées; enfin les vices et les désordres des croisés étaient si honteux, que les auteurs des vieilles chroniques rougissent d'en retracer le tableau. Arnold de Lubeck, après avoir parlé de la corruption qui régnait dans le camp des chrétiens, semble demander pardon à son lecteur; afin qu'on ne l'accuse pas de faire une satire, il a soin d'ajouter qu'il ne rappelle point de si odieux souvenirs pour confondre l'orgueil des hommes, mais pour avertir les pécheurs et toucher, s'il se peut, le cœur de ses frères en Jésus-Christ.

Bientôt la renommée publia que les royaumes d'Alep et de Damas s'étaient levés en armes; que l'Égypte avait rassemblé une armée; que Malek-Adhel, suivi d'une innombrable multitude de guerriers, s'avançait à grandes journées, impatient de venger sa dernière défaite. A cette nouvelle, les chefs des croisés résolurent de lever le siége de Thoron, et, pour cacher leur retraite à l'ennemi, ils ne rougirent point de tromper leurs propres soldats. Le jour de la purification de la Vierge, lorsque les chrétiens se livraient aux exercices de la dévotion, les hérauts d'armes, au son des trompettes, annoncèrent à tout le camp que le lendemain on devait livrer un assaut général. Toute l'armée chrétienne passa la nuit à se préparer au combat; mais, le lendemain, au lever du jour, on apprend que Conrad et la plupart des chefs ont quitté l'armée et pris le chemin de Tyr. On se rassemble autour de leurs tentes pour reconnaître la vérité, on s'interroge avec inquiétude. Les plus noirs pressentiments s'emparent de l'esprit des croisés : comme s'ils eussent été vaincus dans une grande bataille, ils ne songent plus qu'à fuir. Rien n'avait été préparé pour la retraite; aucun ordre n'avait été donné. Chacun ne voit que son propre péril et ne prend plus conseil que de la crainte : les uns se chargent de ce qu'ils ont de plus précieux, les autres abandonnent leurs armes. Les malades et les blessés se traînent avec peine sur les pas de leurs compagnons; ceux qui ne peuvent marcher restent abandonnés dans le camp. La confusion était générale : les soldats mar-

chaient pêle-mêle avec les bagages; ils ne savaient point la route qu'ils devaient suivre et plusieurs s'égaraient dans les montagnes; on n'entendait que des cris, que des gémissements; et, comme si le ciel eût voulu marquer sa colère dans ce grand désordre, un violent orage venait d'éclater: d'affreux éclairs sillonnaient la nue, le tonnerre grondait et tombait en éclats, des torrents de pluie inondaient les campagnes. Dans leur fuite tumultueuse, aucun des croisés n'osa détourner ses regards vers cette forteresse qui, peu de jours auparavant, offrait de se rendre à leurs armes: leur terreur ne fut dissipée que lorsqu'ils aperçurent les murailles de Tyr.

L'armée étant à la fin réunie dans cette ville, on se demanda les causes du désordre qu'on venait d'éprouver. Alors un nouveau délire s'empara des chrétiens: les défiances, les haines mutuelles succédèrent à cette terreur panique dont ils venaient d'être les victimes; les soupçons les plus graves s'attachaient aux actions les plus simples, et donnaient une couleur odieuse aux discours les plus innocents. Les croisés se reprochaient les uns aux autres, comme des torts et comme des preuves de trahison, tous les malheurs qu'ils avaient soufferts, tous ceux dont ils étaient menacés. Les mesures qu'avait pu conseiller un zèle imprévoyant, comme celles qu'avaient dictées la nécessité et la prudence elle-même, étaient à leurs yeux l'ouvrage d'une perfidie sans exemple. Les saints lieux, que les croisés naguère semblaient voir avec indifférence, occupaient alors toutes leurs pensées: les plus fervents reprochaient aux chefs de ne porter que des vues profanes dans une guerre sainte, de sacrifier la cause de Dieu à leur ambition, d'abandonner à la fureur des musulmans les soldats de Jésus-Christ. Les mêmes croisés disaient hautement que Dieu s'était déclaré contre les chrétiens, parce que ceux qu'il avait choisis pour conduire les défenseurs de la croix, dédaignaient la conquête de Jérusalem. Les lecteurs se rappellent qu'après le siége de Damas, dans la seconde croisade, on avait accusé l'avarice des templiers et des Francs de la Palestine d'avoir trahi le zèle et la bravoure des guerriers chrétiens. Des accusations aussi graves se renouvelèrent en cette occasion avec la même amertume. Si nous en croyons les vieilles chroniques, Malek-Adhel avait promis à plusieurs chefs de l'armée chrétienne une grande quantité de pièces d'or pour les engager à lever le siége de Thoron. Othon de Saint-Blaise, entre autres, paraît persuadé que les templiers avaient reçu des sommes d'argent pour

faire échouer l'entreprise des croisés; les mêmes chroniques ajoutent que, lorsque le prince musulman leur fit payer la somme convenue, il ne leur donna que de l'or faux, digne prix de leur cupidité et de leur trahison. Les historiens arabes n'ont point accrédité, dans leurs récits, ces accusations odieuses; mais tel était l'esprit d'animosité qui régnait alors parmi les guerriers chrétiens, qu'ils furent jugés avec plus de sévérité par leurs frères et leurs compagnons d'armes que par leurs propres ennemis.

Enfin la fureur des discordes fut portée si loin, que les Allemands et les chrétiens de Syrie ne purent rester sous les mêmes drapeaux : les premiers se retirèrent dans la ville de Joppé, dont ils relevèrent les remparts; les autres retournèrent à Ptolémaïs. Malek-Adhel voulut profiter de leurs divisions, et vint provoquer les Allemands au combat. Une grande bataille fut livrée à quelque distance de Joppé. Le duc de Saxe et le duc d'Autriche périrent dans la mêlée. Les croisés perdirent un grand nombre de leurs plus braves guerriers; mais la victoire se déclara pour eux. Après un triomphe qui n'était dû qu'à leurs armes, l'orgueil des Allemands ne connut plus de bornes; ils ne gardèrent plus de mesure avec les chrétiens de la Palestine. « Nous avons, disaient-ils, traversé les mers pour défendre leur pays; « et, loin de s'associer à nos travaux, ces guerriers, sans vertu et « sans courage, nous ont abandonnés au moment du péril. » Les chrétiens de la Palestine reprochaient à leur tour aux Allemands d'être venus en Orient, non pour combattre, mais pour commander; non pour secourir leurs frères, mais pour leur imposer un joug plus insupportable que celui des Turcs. « Les croisés, ajoutaient-ils, n'ont « quitté l'Occident que pour faire une promenade guerrière en Syrie; « ils avaient trouvé la paix au milieu de nous, ils y laissent la guerre, « semblables à ces oiseaux de passage qui annoncent la saison des « tempêtes. »

Au milieu de ces fatales divisions, personne n'avait assez de crédit et de puissance pour contenir les esprits et rallier les opinions. Le sceptre de Jérusalem était dans les mains d'une femme; le trône de Godefroy, si souvent ébranlé, restait sans appui. La religion et les lois perdaient, chaque jour, leur empire : la violence avait seule le privilége de se faire respecter; on n'obéissait plus qu'à la nécessité ou à la force. La corruption et la licence qui régnaient parmi ce peuple, qu'on appelait encore le *peuple de Dieu*, faisaient des progrès

si effrayants, qu'on est tenté d'accuser d'exagération les récits des auteurs contemporains et des témoins oculaires.

Dans cet état de décadence, au milieu de ces honteux désordres, les plus sages des prélats et des barons songèrent à donner un chef aux colonies chrétiennes, et conjurèrent Isabelle, veuve de Henri de Champagne, de prendre un nouvel époux qui consentît à être leur souverain. Isabelle, par trois mariages, avait déjà donné trois rois à la Palestine. On lui proposa d'épouser Amaury, qui venait de succéder à Guy de Lusignan dans le royaume de Chypre. Un historien arabe dit qu'Amaury était un *homme sage et prudent, qui aimait Dieu et respectait l'humanité.* Ce prince ne craignit point de régner, au milieu de la guerre, des troubles et des factions, sur ce qui restait du malheureux royaume de Jérusalem, et vint partager avec Isabelle les vains honneurs de la royauté. Leur mariage fut célébré à Ptolémaïs avec plus de pompe, disent les historiens, que ne le permettait l'état des affaires. Quoique ce mariage ne pût remédier à tous les maux des chrétiens, il leur donnait du moins le consolant espoir que leurs discordes seraient apaisées et que les colonies des Francs, mieux gouvernées, pourraient retirer quelque fruit des victoires remportées sur les infidèles. Mais une nouvelle qui venait d'arriver d'Occident, devait bientôt répandre un nouveau deuil dans le royaume et mettre un terme aux stériles exploits de la guerre sainte. Au milieu des fêtes qui suivirent le mariage et le couronnement d'Amaury, on avait appris la mort de l'empereur Henri VI. L'élection d'un nouveau chef de l'Empire allait exciter de violents débats en Allemagne : chacun des princes et des seigneurs allemands qui se trouvaient alors en Palestine, ne songea plus qu'à ce qu'il devait craindre ou espérer dans les événements qui se préparaient en Europe. Ils prirent la résolution de retourner en Occident.

Le comte de Montfort et plusieurs chevaliers français venaient d'arriver dans la terre sainte : ils sollicitèrent les princes allemands de différer l'époque de leur retour. Le pape, à la première nouvelle de la mort de Henri VI, avait écrit aux chefs des croisés pour les conjurer d'achever leur ouvrage et de ne point abandonner la cause de Jésus-Christ. Mais ni les prières du comte de Montfort, ni les exhortations du pape, ne purent retenir les croisés, impatients de quitter la Syrie. De tant de princes partis de l'Occident pour faire triompher la cause de Dieu, la seule reine de Hongrie se montra fidèle à ses ser-

ments, et resta avec ses chevaliers dans la Palestine[1]. En retournant en Europe, les Allemands se contentèrent de laisser une garnison dans Joppé. Peu de temps après leur départ, cette garnison, qui célébrait la fête de saint Martin, au milieu de tous les excès de l'ivresse et de la débauche, fut surprise et massacrée par les musulmans[2]. L'hiver approchait : on ne pouvait tenir la campagne. La discorde régnait à la fois parmi les chrétiens et parmi les musulmans. De part et d'autre on désirait la paix, parce qu'on ne pouvait plus faire la guerre. Le comte de Montfort conclut avec les Turcs une trève de trois ans. Ainsi se termina cette croisade, qui ne dura que trois mois et qui ne fut pour les guerriers de l'Occident qu'un véritable pèlerinage. Les victoires des croisés avaient rendu les chrétiens maîtres de toutes les côtes de Syrie, mais leur départ précipité fit perdre le fruit de leurs conquêtes. Les villes qu'ils avaient conquises restèrent sans défenseurs et presque sans habitants.

Cette quatrième croisade, dans laquelle toutes les forces de l'Occident vinrent échouer contre une petite forteresse de la Syrie, et qui nous présente l'étrange spectacle d'une guerre sainte dirigée par un monarque excommunié, offre à l'historien moins d'événements extraordinaires, moins de grands malheurs que les expéditions précédentes. Les armées chrétiennes, qui ne firent qu'un séjour passager en Orient, n'éprouvèrent ni la disette ni les maladies qui avaient désolé les croisés dans les expéditions précédentes. La prévoyance et les soins de l'empereur d'Allemagne, devenu maître de la Sicile,

[1] Le père Maimbourg donne les plus grands éloges à la veuve de Béla. « Cet exemple, dit-il, fait voir ce qu'on a vu assez souvent en d'autres princesses, que la vertu héroïque ne dépend nullement de la qualité du sexe et qu'on peut suppléer à la faiblesse du tempérament et du corps par la grandeur de l'âme et par la force de l'esprit. »

[2] Fuller, historien anglais, parle avec détail de ce désastre. Comme son ouvrage est rare, je vais en traduire le passage qui concerne la fin de cette croisade, et dans lequel le lecteur impartial trouvera les injures grossières d'un ennemi passionné des croisés. « Dans cette guerre, dit-il, on voyait une armée épiscopale qui aurait pu servir pour un synode, ou plus véritablement, qui offrait l'image de l'*Église militante*. Plusieurs capitaines retournèrent secrètement chez eux, et, lorsque les soldats voulaient combattre, les officiers s'en allaient. Ce qui resta de cette armée se fortifia dans Joppe. La fête de saint Martin, ce grand saint de l'Allemagne, arriva dans ce temps. Ce saint homme, germain de naissance et évêque de Tours en France, se distingua éminemment par sa charité. Les Allemands changèrent sa charité pour les pauvres en excès pour eux-mêmes, observant le 11 de novembre, de manière qu'on ne devait plus l'appeler un jour saint, mais un jour de festin La débauche les mit dans un état tel, que les Turcs, tombant sur eux, en égorgèrent près de vingt mille Ce jour, que les Allemands écrivent en lettres rouges dans leurs calendriers, se teignit de leur propre sang; et, comme leur camp fut leur boucherie, les Turcs furent leurs bouchers. On pourrait les comparer aux bœufs de la Saint-Martin, qui diffèrent peu des troupeaux d'ivrognes. » (Nicol. Fuller, liv. II, chap. XVI, p. 135.)

pourvurent à tous les besoins des croisés, dont les exploits devaient servir ses projets ambitieux et qu'il regardait comme ses propres soldats.

Les guerriers allemands, qui composaient les armées chrétiennes, n'avaient point les qualités nécessaires pour s'assurer les avantages de la victoire. Toujours prêts à se jeter aveuglément au milieu des périls, ne comprenant point qu'on puisse allier la prudence au courage, et ne reconnaissant d'autre loi que leur volonté; soumis aux chefs qui étaient de leur nation et méprisant tous les autres; pleins d'un indomptable orgueil qui leur faisait dédaigner le secours de leurs alliés et les leçons de l'expérience, de pareils hommes ne pouvaient faire ni la paix ni la guerre[1].

Lorsque l'on compare ces nouveaux croisés aux compagnons de Godefroy et de Raymond, on retrouve en eux la même ardeur pour les combats, la même indifférence pour le danger; mais on ne leur trouve plus cet enthousiasme qui animait les premiers soldats de la croix à la vue des saints lieux. Jérusalem, toujours ouverte alors à la dévotion des chrétiens, ne voyait plus dans ses murs cette foule de pèlerins qui, au commencement des guerres saintes, s'y rendaient de toutes les parties de l'Occident. Le pape et les chefs de l'armée chrétienne défendaient aux croisés d'entrer dans la ville sainte avant de l'avoir conquise. Les croisés, qui ne se montraient pas toujours aussi dociles, obéirent sans peine à cette défense. Plus de cent mille guerriers qui avaient quitté l'Europe pour délivrer Jérusalem, revinrent dans leurs foyers sans avoir eu peut-être la pensée de visiter le tombeau de Jésus-Christ, pour lequel ils avaient pris les armes. Les trente onces d'or promises par l'empereur à tous ceux qui passeraient la mer pour combattre les infidèles, augmentèrent beaucoup le nombre des croisés, ce qui ne s'était point vu dans les précédentes expéditions, où la foule des soldats de la croix ne pouvait être entraînée que par des motifs religieux. Dans les autres guerres saintes, il était entré plus de religion que de politique : dans cette croisade, quoiqu'elle eût été directement provoquée par le chef de l'Église et qu'elle fût, en grande partie, dirigée par des évêques, on peut dire qu'il entra plus de politique que de religion. L'orgueil, l'ambition, la jalousie, les passions les plus honteuses du cœur humain, n'essayèrent

[1] Chronique d'Usberg, *Bibliothèque des Croisades*, t. III.

pas même, comme dans les précédentes expéditions, de se couvrir d'un voile religieux. L'archevêque de Mayence, l'évêque de Hildesheim, et la plupart des ecclésiastiques qui avaient pris la croix, ne firent admirer ni leur sagesse ni leur piété, et ne se distinguèrent par aucune qualité personnelle. Le chancelier de l'Empire, Conrad, revenu en Allemagne, y fut poursuivi par les soupçons qui s'étaient attachés à sa conduite pendant la guerre : lorsque, longtemps après son retour, il tomba sous les coups de plusieurs gentilshommes de Wurtzbourg conjurés contre lui, le peuple regarda cette mort tragique comme une punition du ciel[1].

Henri VI, qui avait prêché la croisade, ne vit dans cette expédition lointaine qu'un moyen et une occasion d'accroître sa puissance et d'étendre son empire. Tandis que la chrétienté adressait au ciel des prières pour une guerre sainte dont il était l'âme et le mobile, il poursuivait une guerre impie, désolait un pays chrétien pour l'asservir à ses lois, et menaçait les peuples de la Grèce. Le fils de Tancrède fut privé de la vue et jeté dans les fers; les filles du roi de Sicile furent emmenées en captivité. Henri poussa si loin les excès de la barbarie, qu'il irrita ses proches et qu'il trouva des ennemis dans sa propre famille. Lorsqu'il mourut, le bruit se répandit en Occident qu'il avait été empoisonné : les peuples qu'il avait rendus malheureux ne pouvaient croire que tant de cruautés fussent restées impunies : ils publièrent que la providence s'était servie de la propre épouse de l'empereur pour lui donner la mort et pour venger toutes les calamités qu'il avait répandues sur le royaume de Naples et de Sicile. A l'approche de son trépas, Henri se ressouvint qu'il avait persécuté Richard, qu'il avait retenu un prince croisé dans les fers, malgré les sollicitations du père des fidèles; il se hâta d'envoyer au roi d'Angleterre des ambassadeurs chargés de lui faire une réparation solennelle d'un aussi grand outrage. Après sa mort, comme il avait été excommunié, on crut devoir s'adresser au saint-siége pour obtenir la permission de l'ensevelir en terre sainte : le pape se contenta de répondre qu'on pouvait l'enterrer parmi les chrétiens, mais qu'auparavant il fallait faire beaucoup de prières pour fléchir la colère de Dieu.

En s'emparant des plus belles contrées de l'Italie par la perfidie et

[1] Le père Maimbourg donne à Conrad, pendant la croisade, le titre d'évêque de Wurtzbourg : nous avons redressé cette erreur dans une note que nous renvoyons, à cause de son étendue, aux Pièces justificatives. Cette note renferme quelques détails sur la vie politique et privée de Conrad.

la violence, Henri préparait à ce malheureux pays des révolutions qui devaient se renouveler d'âge en âge[1]. La guerre odieuse qu'il avait faite à la famille de Tancrède, devait enfanter d'autres guerres funestes à sa propre famille : en s'éloignant de l'Allemagne avec ses armées, Henri laissa se former des partis puissants qui, à sa mort, se disputèrent avec animosité le sceptre impérial, et firent à la fin éclater une guerre dans laquelle les principaux États de l'Europe furent entraînés. Ainsi cette quatrième croisade, bien différente des autres guerres saintes, qui avaient contribué à maintenir ou à rétablir la paix publique en Europe, divisa les États de la chrétienté sans avoir ébranlé la puissance des Turcs, et ne fit que jeter le trouble et la confusion dans plusieurs royaumes de l'Occident.

[1] On verra, dans la suite, ce que la Sicile coûta d'embarras et de malheurs à Frédéric II.

LIVRE X.

CINQUIÈME CROISADE.

1198-1203

[Empire franc de Constantinople. — Le pape Innocent III s'efforce de réchauffer le saint zèle; Richard Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste; prédications de Foulques de Neuilly et de Martin Litz; Thibaut IV, comte de Champagne, Louis, comte de Chartres et de Blois, prennent la croix; ils envoient des députés à Venise pour noliser des vaisseaux; mort de Thibaut IV; Boniface, marquis de Montferrat, est élu chef de la croisade; mort de Foulques de Neuilly; une partie des croisés arrivent à Venise, et concourent au siége de Zara malgré les injonctions du pape; les Vénitiens sont excommuniés; révolution à Constantinople; Alexis l'Ange (le jeune), fils d'Isaac, vient solliciter le secours des Vénitiens; la nouvelle de la conquête de la Pouille et du royaume de Naples par Gauthier de Brienne amène une scission; la flotte fait voile pour Constantinople; détails de cette expédition; Alexis l'Ange, replacé sur le trône, promet au pape de le reconnaître pour chef de l'Église universelle.]

Au point où nous sommes parvenus dans le récit des expéditions saintes, le lecteur sait à quoi s'en tenir sur la valeur guerrière de nos vieux chrétiens : en comparant entre elles les diverses annales de la guerre dans les temps anciens et dans les temps modernes, on pourrait penser que jamais la bravoure humaine n'enfanta des prodiges comme elle le fit au moyen âge sous les étendards de la croix. Quelle aveugle préoccupation entraînait donc l'auteur du *Contrat social*, lorsqu'il écrivait : « Les troupes chrétiennes sont, dit-on, excellentes : je le « nie; qu'on m'en montre de telles; quant à moi, je ne connais point « de troupes chrétiennes. » Nous pourrions nous borner à prononcer ici les noms de Godefroy, de Baudouin, de Raymond, de Tancrède et de Richard, pour réfuter un aussi étrange paradoxe; nous pourrions nous contenter de rappeler les victoires héroïques qui avaient jeté l'effroi dans tout l'Orient, ces étonnants triomphes qui faisaient croire aux musulmans que les Francs étaient d'une race supérieure au reste des hommes.

Mais Rousseau, pressé d'échapper aux souvenirs des expéditions sacrées, prétend que les croisés, *bien loin d'être des chrétiens, étaient des soldats du prêtre, des citoyens de l'Église, qui se battaient pour son pays spirituel qu'elle avait rendu temporel, on ne sait comment.* Il y a dans ce raisonnement une profonde ignorance des croisades, de leur caractère, de leur esprit. L'auteur du *Contrat social*, partageant l'erreur de plusieurs autres philosophes de son temps, était persuadé que les papes avaient fait les croisades. Dans le premier livre de cette histoire, on a vu au contraire que les expéditions de la croix naquirent de l'enthousiasme religieux et guerrier qui animait les peuples de l'Occident : sans cet enthousiasme, qui n'était point l'ouvrage des chefs de l'Église, les prédications du saint-siége n'auraient pu rassembler une seule armée sous les saintes bannières. Observez bien que pendant les guerres d'outre-mer, les souverains pontifes furent chassés de Rome, dépouillés de leurs États, et qu'ils n'appelèrent point les croisés à la défense du pouvoir ou du *pays temporel* de l'Église. Non-seulement les croisés n'étaient pas les aveugles instruments du saint-siége, mais ils résistèrent plus d'une fois aux volontés des papes, et n'offrirent pas moins dans les camps le modèle de la valeur unie à la piété. Il y eut sans doute des chefs, des princes entraînés aux pays d'Asie par l'ambition ou l'amour de la gloire; mais la religion, bien ou mal entendue, entraînait le plus grand nombre; les croyances chrétiennes, dont les croisés étaient les défenseurs, les élevaient au-dessus de tous les dangers par le désir des récompenses du ciel et le mépris de la vie. L'islamisme menaçait l'Europe; la religion chrétienne, qui se mêlait à tout, qui était la patrie, se trouvait en péril : quoi de plus naturel que de voler à sa défense et de sacrifier pour elle ses biens, son repos et sa vie? Voilà la vérité, telle que les petits enfants la comprennent; mais la vérité échappe, par sa simplicité même, à ceux qui, pour juger les choses humaines, ont besoin de déployer tout l'appareil d'une philosophie orgueilleuse et chagrine. Rousseau n'a jamais senti tout ce qu'il y a d'admirable et de grand dans les inspirations du christianisme : après avoir pensé que *les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves*, comment aurait-il pu les croire capables de bravoure, d'enthousiasme, de mouvements généreux? Le grand tort des philosophes du siècle dernier est d'avoir voulu refaire le monde selon leurs systèmes, et d'avoir créé l'homme d'après leurs fantaisies. L'histoire

a moins de prétentions : elle prend l'humanité telle qu'elle est, et ne sait opposer que des faits à d'éloquents sophismes. Nous ne pousserons donc pas plus loin nos raisonnements, et nous laisserons aux conquérants latins de Byzance le soin de répondre à l'auteur du *Contrat social.*

Le départ des croisés allemands avait plongé les chrétiens d'outre-mer dans le deuil et la consternation : les colonies chrétiennes, livrées à leurs propres forces, n'étaient protégées que par la trève qui venait d'être conclue entre Malek-Adhel et le comte de Montfort. Les infidèles avaient trop de supériorité sur leurs ennemis pour respecter longtemps un traité qu'ils regardaient comme un obstacle aux progrès de leur puissance. Les chrétiens, menacés de nouveaux périls, portèrent leurs regards vers l'Occident. L'évêque de Ptolémaïs, accompagné de plusieurs chevaliers, s'embarqua pour l'Europe, afin de solliciter le secours des fidèles. Le vaisseau sur lequel il était monté fut englouti dans les flots au moment où il s'éloignait des côtes de la Syrie : l'évêque de Ptolémaïs et toutes les personnes de sa suite périrent dans le naufrage; d'autres navires, partis peu de temps après, furent surpris par la tempête et forcés de rentrer dans le port de Tripoli. Ainsi les prières et les plaintes des chrétiens de la Palestine ne purent arriver jusqu'en Occident[1].

Cependant la renommée semait partout les nouvelles les plus affligeantes sur la situation du faible royaume de Jérusalem. Quelques pèlerins, échappés aux périls de la mer, racontaient à leur retour les triomphes et les menaces des Turcs; mais, dans l'état où se trouvait l'Europe, rien n'était plus difficile que d'entraîner les peuples dans une nouvelle croisade. La mort de l'empereur Henri VI avait divisé les prélats et les princes de l'Allemagne. Le roi de France, Philippe-Auguste, était toujours en guerre avec Richard, roi d'Angleterre. Un des fils de la reine de Hongrie venait de prendre la croix; mais il n'avait rassemblé une armée que pour troubler le royaume et s'emparer de la couronne. Au milieu des sanglantes discordes qui troublaient l'Occident, les peuples chrétiens semblaient avoir oublié le tombeau de Jésus-Christ : un seul homme fut touché des malheurs des fidèles d'Orient, et ne perdit point l'espoir de les secourir.

[1] On peut lire, à ce sujet, la lettre du grand maître des hospitaliers à ses frères d'Angleterre ; on en trouvera la traduction dans les Pièces justificatives.

Innocent III[1] venait de réunir, à l'âge de trente-trois ans, les suffrages du conclave. Dans l'âge des passions, voué à la plus austère retraite, sans cesse occupé de l'étude des livres saints et toujours prêt à confondre, par la seule autorité du raisonnement, les hérésies nouvelles, le successeur de saint Pierre versa des larmes en apprenant son élévation; mais, lorsqu'il fut assis sur le trône pontifical, Innocent déploya tout à coup un caractère nouveau : le même homme qui semblait redouter l'éclat du pouvoir, ne s'occupa plus que des moyens d'agrandir sa puissance, et montra l'ambition et l'inflexible opiniâtreté de Grégoire VII. Sa jeunesse, qui lui promettait un long règne; son ardeur à défendre la cause de la justice et de la vérité; son éloquence, ses lumières, ses vertus qui lui attiraient le respect des fidèles, donnaient l'espoir qu'il assurerait le triomphe de la religion et qu'il accomplirait un jour tous les projets de ses prédécesseurs[2].

Comme la puissance des papes était fondée sur les progrès de la foi et sur le pieux enthousiasme des chrétiens, Innocent mit d'abord tous ses soins à réprimer les innovations dangereuses, les doctrines imprudentes qui commençaient à corrompre son siècle et menaçaient le sanctuaire; il s'occupa surtout de ranimer l'ardeur des croisades; et, pour maîtriser l'esprit des rois et des peuples, pour rallier tous les chrétiens et les faire concourir au triomphe de l'Église, il leur parla de la captivité de Jérusalem, il leur montra le tombeau de Jésus-Christ et les saints lieux profanés par la présence et la domination des infidèles.

[1] Muratori et Baluze ont publié la vie d'Innocent III (Voyez Muratori, *Scriptor. rer. Italicar.* t. III, § 1, p. 486-568). Voici le portrait qu'en trace un manuscrit tiré de la bibliothèque d'Avignon :

Innocent était d'un esprit pénétrant, d'une mémoire tenace, versé dans les lettres divines et humaines, éloquent dans ses discours et dans ses écrits, exercé au chant et à la psalmodie, d'une taille médiocre, d'une belle figure. Tenant le milieu entre l'avarice et la prodigalité, mais libéral dans ses aumônes et dans les dépenses nécessaires aux choses de la vie, il était plus économe dans tout le reste, à moins que la nécessité ne le contraignît à se montrer généreux. Il était sévère pour les rebelles et les opiniâtres, mais doux pour les gens dévoués et les humbles; courageux, ferme, magnanime et fin, défenseur de la foi, ennemi de l'hérésie, rigide pour la justice, mais pieux dans la miséricorde; humble dans la prospérité, patient dans l'adversité; d'un naturel prompt à la colère, mais facile à apaiser. Il fit ses études à Paris et à Bologne. Il surpassa ses contemporains dans la philosophie et la théologie, ainsi que le prouvent les divers ouvrages qu'il fit ou publia en diverses circonstances.

[2] Un écrivain allemand, Hurter, a publié une *Histoire d'Innocent III*, traduite en français par M. de Saint-Chéron : il y a dans ce livre beaucoup de science et de sagacité, et la grande figure d'Innocent III s'y trouve tracée avec plus d'impartialité qu'on n'aurait espéré en rencontrer chez un historien protestant. Nous ne pouvons oublier de citer ici l'*Histoire de la papauté*, par Léopold Ranke, et l'*Histoire de Grégoire VII*, par Voigt. Ce mouvement, parti de l'Allemagne réformée, pour apprécier, avec une justice trop rare jusqu'à ce jour, la mission des souverains pontifes au moyen âge, est un des faits les plus remarquables de notre temps.

Dans une lettre adressée aux évêques, au clergé, aux seigneurs et aux peuples de France, d'Angleterre, de Hongrie et de Sicile, le souverain pontife annonçait les volontés, les menaces et les promesses du Dieu des chrétiens. « Depuis la perte lamentable de Jérusalem, « disait-il, le saint-siége n'a cessé de crier vers le ciel et d'exhorter « les fidèles à venger l'injure faite à Jésus-Christ, banni de son héri- « tage. Autrefois, Urie ne voulait point entrer dans sa maison, ni voir « sa femme, tandis que l'arche du Seigneur était dans le camp; et « maintenant nos princes, en cette calamité publique, s'abandonnent « à des amours illégitimes, se plongent dans les délices, abusent des « biens que le ciel leur a donnés, et se poursuivent mutuellement par « des haines implacables; ne songeant qu'à venger leurs injures per- « sonnelles, ils ne considèrent pas que nos ennemis nous insultent en « disant : « *Où est votre Dieu, qui ne se peut délivrer lui-même de* « *nos mains? Nous avons profané votre sanctuaire et les lieux où* « *vous prétendez que votre superstition a pris naissance; nous* « *avons brisé les armes des Français, des Anglais, des Allemands, et* « *dompté une seconde fois les fiers Espagnols; que nous reste-t-il* « *donc à faire, si ce n'est de chasser ceux que vous avez laissés en* « *Syrie et de pénétrer jusque dans l'Occident, pour effacer à jamais* « *votre nom et votre mémoire?* »

Prenant ensuite un ton plus paternel : « Montrez, s'écriait Innocent, « que vous n'avez point perdu votre courage; prodiguez pour la cause « de Dieu tout ce que vous avez reçu de lui : si, dans une occasion « aussi pressante, vous refusiez de servir Jésus-Christ, quelle excuse « pourriez-vous porter à son terrible tribunal? Si Dieu est mort pour « l'homme, l'homme craindra-t-il de mourir pour son Dieu? Refu- « sera-t-il de donner sa vie passagère et les biens périssables de ce « monde à celui qui nous ouvre les trésors de la vie éternelle? »

Des prélats furent envoyés en même temps dans toutes les contrées de l'Europe pour y prêcher la paix entre les princes et les exhorter à se réunir contre les ennemis de Dieu. Ces prélats, revêtus de toute la confiance du saint-siége, devaient engager les villes et les seigneurs à faire partir à leurs frais pour la terre sainte un certain nombre de chevaliers et de soldats. Ils promettaient la rémission des péchés et la protection spéciale de l'Église [1] à tous ceux qui prendraient la croix

[1] Au milieu des exhortations de la croisade, quelques barons élevèrent la question de savoir s'ils

et les armes, ou qui fourniraient à l'équipement et à l'entretien des milices de Jésus-Christ. Pour recevoir le pieux tribut des fidèles, on plaça des troncs[1] dans toutes les églises. Au tribunal de la pénitence, les prêtres devaient ordonner à tous les pécheurs de concourir à la sainte entreprise; aucune faute ne pouvait trouver grâce devant Dieu, sans la volonté sincère de participer à la croisade. Le zèle pour la délivrance des saints lieux semblait être alors la seule vertu que le pape exigeât des chrétiens; la charité elle-même perdait quelque chose de son prix, si elle n'était exercée envers les croisés. Comme on reprochait à l'Église de Rome d'imposer aux peuples des *fardeaux auxquels elle ne touchait que du bout du doigt*, le pape exhorta les chefs du clergé et le clergé lui-même à donner l'exemple du dévouement et des sacrifices. Innocent fit fondre sa vaisselle d'or et d'argent pour fournir aux frais de la guerre sainte; il ne voulut avoir sur sa table que des vases de bois et d'argile, pendant tout le temps que durerait la croisade.

Le souverain pontife était si plein de confiance dans le zèle et la piété des chrétiens, qu'il écrivit au patriarche et au roi de Jérusalem pour leur annoncer les secours de l'Occident. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait augmenter le nombre des soldats de Jésus-Christ. Il s'adressa à l'empereur de Constantinople, et lui reprocha son indifférence pour la délivrance des saints lieux[2]. L'empereur Alexis s'efforça, dans sa réponse, de montrer son zèle pour la cause de la religion, mais il ajoutait que l'époque de la délivrance n'était point encore venue, et qu'il craignait de s'opposer à la volonté de Dieu, irrité par les péchés des chrétiens. Le prince grec rappelait avec adresse les ravages qu'avaient exercés sur les terres de l'empire les soldats de Frédéric; il conjurait le pape de tourner ses réprimandes contre ceux qui, feignant de travailler pour Jésus-Christ, agissaient contre la volonté du ciel. « Il n'est pas encore temps, ajoutait Alexis, « d'arracher la terre sainte des mains des Sarrasins : je crains qu'en

pouvaient prendre la croix malgré la volonté de leurs femmes : *præter uxorum assensum*. Le pape répondit qu'ils le pouvaient, *in tantâ necessitate christianitatis* (*Epistol. Innocent.*). Quant au pèlerinage de la femme sans le consentement de son mari, la question ne fut point décidée, et le père d'Outreman déclare gravement qu'elle offrirait plus de difficultés (*Not. in Constantinopol. Belgica*, p. 602).

[1] Fleury remarque que, jusque-là, on n'avait jamais vu de troncs dans les églises; il pense que l'usage s'en est établi à cette époque.

[2] Le cardinal Albert et Albertini furent chargés de la négociation auprès de l'empereur Alexis; ils avaient pour objet de l'engager à travailler à la *destruction du mahométisme*.

« devançant l'époque marquée par Dieu, on n'entreprenne une « œuvre inutile. » Dans sa correspondance avec Alexis, Innocent III s'attachait à réfuter l'opinion de l'empereur grec : « Ceux qui ont été « régénérés dans les eaux du baptême, disait-il, doivent s'engager « d'eux-mêmes à suivre la croisade, de peur qu'en attendant le temps « inconnu de la délivrance du saint sépulcre et en ne faisant rien par « soi-même, on ne s'attire la juste punition de Dieu. » Le souverain pontife, écrivant à Alexis, ne dissimulait point ses prétentions à l'empire universel, et parlait comme l'arbitre souverain des rois de l'Orient et de l'Occident. Il s'appliquait ces paroles adressées à Jérémie : « Je « t'ai établi sur les nations et sur les royaumes pour arracher et dis- « siper, pour édifier et planter. » Il comparait le pouvoir des papes et celui des princes, l'un au soleil, qui éclaire l'univers pendant le jour, et l'autre à la lune, qui éclaire la terre pendant la nuit[1].

Les prétentions que montrait Innocent et la hauteur avec laquelle il cherchait à les faire valoir, nuisirent sans doute à l'effet de ses exhortations, et durent affaiblir le zèle des princes chrétiens qu'il voulait entraîner à la croisade. Les princes et les évêques de l'Allemagne étaient divisés entre Othon de Saxe et Philippe de Souabe : le souverain pontife se déclara hautement pour Othon, et menaça des foudres de l'Église tous ceux qui suivaient le parti contraire. Au milieu des troubles qui éclatèrent en cette occasion, les uns ne s'occupèrent qu'à profiter de la faveur du souverain pontife, les autres qu'à se garantir de ses menaces. Toute l'Allemagne se trouvait engagée dans cette grande querelle : personne ne prit la croix.

Un des légats du pape, Pierre de Capoue, parvint à rétablir la paix entre Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste. Richard, qui voulait se ménager l'appui du saint-siége, promettait sans cesse d'équiper une flotte et de rassembler une armée pour aller faire la guerre aux infidèles. Il convoqua dans sa capitale un tournoi, au milieu duquel il exhorta les chevaliers et les barons à le suivre en Orient ; mais toutes ces démonstrations, dont on pouvait soupçonner la sincérité, restèrent sans fruit. La guerre ne tarda pas à éclater de nouveau entre les deux royaumes de France et d'Angleterre ; et Richard, qui renouvelait chaque jour le serment de combattre les infidèles, mourut en combattant des chrétiens.

[1] *Epistol. Innocent.*

Philippe-Auguste venait de répudier sa femme Ingeburge, sœur du roi de Danemarck, pour épouser Agnès de Méranie. Le souverain pontife, dans la lettre adressée aux fidèles, avait vivement censuré les princes qui se livraient à des amours illégitimes : il ordonna à Philippe-Auguste de reprendre Ingeburge ; et comme Philippe-Auguste refusa d'obéir, l'interdit fut jeté sur le royaume de France. Pendant plusieurs mois toutes les cérémonies de la religion furent interrompues ; la chaire de l'Évangile cessa de retentir de la parole sainte ; on n'entendait plus ni le bruit des cloches, ni les accents de la prière ; la sépulture chrétienne était refusée aux morts, le sanctuaire était fermé à tous les fidèles ; un long voile de deuil couvrait les villes et les campagnes, d'où la religion chrétienne semblait bannie et qu'on aurait pu croire envahies par les musulmans. Quoique les croisés fussent exempts de l'interdit, le spectacle qu'offrait la France décourageait la plupart de ses habitants ; Philippe-Auguste, irrité contre le pape, se montrait fort peu disposé à réchauffer leur zèle. Le clergé, dont l'influence pouvait ranimer les courages et les tourner vers la guerre sainte, avait moins à déplorer la captivité de Jérusalem que le malheureux état du royaume [1].

[1199.] Cependant, un curé de Neuilly-sur-Marne remplissait la France du bruit de son éloquence et de ses miracles. Foulques avait d'abord mené une vie déréglée ; mais, à la fin, touché d'un sincère repentir, il ne se contenta pas d'expier ses désordres par la pénitence ; il voulut ramener tous les pécheurs à la voie du salut, et parcourut les provinces en exhortant le peuple au mépris des choses de la terre. Dieu, pour l'éprouver, permit que, dans ses premières prédications, Foulques fût exposé à la risée de ses auditeurs ; mais bientôt les vérités qu'il annonçait lui attirèrent le respect des fidèles. Les évêques l'invitèrent à venir prêcher dans leurs diocèses ; il recevait partout des honneurs extraordinaires ; le peuple et le clergé couraient au-devant de lui, comme s'il eût été un envoyé de Dieu. Foulques n'avait, dit la chronique de Saint-Victor, rien de singulier dans ses

[1] Tous les historiens ont parlé de l'impression profonde que produisirent en France l'excommunication de Philippe-Auguste et l'interdit jeté sur le royaume tout entier. Voyez principalement la chronique de Saint-Denis, dernières années de Philippe-Auguste (*Hist. de France*, t. XIV). C'est depuis cette époque que les rois de France ont cherché à établir le principe que les papes n'ont pas le droit de briser les liens qui unissent les sujets aux monarques, ni surtout de frapper d'un interdit général tout un royaume ; et que l'excommunication ne peut être lancée que contre les individus, et ne doit avoir que des effets religieux.

vêtements et sa manière de vivre; *il allait à cheval, et mangeait ce qu'on lui donnait.* On le voyait prêcher tantôt dans les églises, tantôt sur les places publiques; il se montrait aussi dans les assemblées des barons et des chevaliers. Son éloquence était simple et naturelle. Préservé, par son ignorance même, du mauvais goût de son siècle, il n'étonnait son nombreux auditoire, ni par les vaines subtilités de l'école, ni par le mélange bizarre des passages de l'Écriture et des pensées profanes de l'antiquité; ses paroles, dépouillées de l'érudition qu'on admirait alors, étaient plus persuasives, et trouvaient mieux le chemin des cœurs. Les prédicateurs les plus savants se rangeaient eux-mêmes parmi ses disciples, et disaient que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Animé de cette foi qui fait des prodiges, il enchaînait, à son gré, les passions de la multitude, et faisait retentir jusque dans le palais des princes [1] *le tonnerre des menaces évangéliques.* Après l'avoir entendu, tous ceux qui s'étaient enrichis par la fraude, le brigandage et l'usure, s'empressaient de restituer ce qu'ils avaient acquis injustement. Les libertins confessaient leurs péchés, et se vouaient aux austérités de la pénitence; les femmes prostituées déploraient, à l'exemple de Madeleine, le scandale de leur vie, se coupaient les cheveux, quittaient leur parure pour le cilice et la haire, promettaient à Dieu de vivre dans la retraite et de mourir sur la cendre. Enfin l'éloquence de Foulques de Neuilly produisait de si grands miracles, que la plupart des auteurs contemporains parlent de lui comme d'un autre Paul, envoyé pour la conversion de son siècle. Un d'eux va jusqu'à dire qu'il n'ose point raconter tout ce qu'il en sait, se défiant de l'incrédulité des hommes [2].

Innocent III jeta les yeux sur Foulques de Neuilly, et lui confia la mission qui avait été donnée, cinquante ans auparavant, à saint Bernard. Le nouveau prédicateur de la croisade prit lui-même la croix dans un chapitre général de l'ordre de Cîteaux. A sa voix, le zèle pour la guerre sainte, qui semblait éteint, se réveilla de toutes

[1] Si l'on en croit les chroniques contemporaines, Foulques s'adressa à Richard Cœur-de-Lion, et lui dit : « *Vous avez trois filles à marier, l'avarice, l'orgueil et la luxure.* — Je donne, répondit Richard, mon orgueil aux templiers, mon avarice aux moines de Cîteaux, ma luxure aux évêques.» (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, t. I.)

[2] Albéric, Rigord, Othon de Saint-Blaise, Jacques de Vitri, la chronique de Raoul de Coggeshale, la chronique de Brompton, et Marin Sanuto, nous ont laissé quelques détails sur la vie de Foulques. L'histoire ecclésiastique de Fleury, t. XVI, a rassemblé tous les matériaux épars dans les vieilles chroniques. L'abbé Lebeuf, dans son Histoire de Paris, cite une vie de Foulques, 1 vol. in-12, Paris, 1620, que nous avons en vain cherché à nous procurer.

parts : dans chaque ville qu'il traversait, on accourait pour l'entendre; tous ceux qui se trouvaient en état de prendre les armes, faisaient le serment de combattre les infidèles.

Plusieurs saints orateurs furent associés aux travaux de Foulques de Neuilly : Martin Litz, de l'ordre de Cîteaux, prêcha la croisade dans le diocèse de Bâle et sur les bords du Rhin; Herloin, moine de Saint-Denis, parcourut les campagnes encore sauvages de la Bretagne et du bas Poitou; Eustache, abbé de Flay, traversa deux fois la mer pour exciter l'enthousiasme et l'ardeur des peuples d'Angleterre.

Ces pieux orateurs n'avaient pas tous la même éloquence, mais tous étaient remplis du zèle le plus ardent. La profanation des saints lieux, les maux des chrétiens d'Orient, le souvenir de Jérusalem, animaient leurs discours. Tel était encore l'esprit répandu en Europe, qu'il suffisait aux orateurs, comme dans les premières croisades, de prononcer le nom de Jésus-Christ et de parler de la cité de Dieu, retenue dans les fers des infidèles, pour que leur auditoire fondît en larmes et se livrât aux transports d'un saint enthousiasme. Partout le peuple montrait la même piété et les mêmes sentiments; mais la cause de Jésus-Christ avait surtout besoin de l'exemple et du courage des princes et des seigneurs. Comme on venait de proclamer en Champagne un brillant tournoi où devaient se réunir les plus valeureux guerriers de France, d'Allemagne et de Flandre, Foulques accourut au château d'Écry-sur-Aisne, qui était le rendez-vous des chevaliers. Lorsque Foulques parla de Jérusalem, les chevaliers et les barons oublièrent tout à coup les joutes, les coups de lance, les hauts faits d'armes, et la présence *des dames et des demoiselles* qui donnaient le prix de la valeur, des gais ménestrels qui célébraient la *prouesse achetée et vendue au fer et à l'acier*. Tous firent le serment de combattre les infidèles, et l'on dut s'étonner de voir de nombreux défenseurs de la croix sortir de ces fêtes belliqueuses que l'Église avait sévèrement défendues.

[1200.] A la tête des princes et des seigneurs qui s'enrôlèrent dans la croisade, se faisaient remarquer Thibaut IV, comte de Champagne, et Louis, comte de Chartres et de Blois, tous deux parents des rois de France et d'Angleterre. Le père de Thibaut avait suivi Louis le Jeune à la seconde croisade; son frère aîné avait été roi de Jérusalem; deux mille cinq cents chevaliers lui devaient l'hommage et le

service militaire; la noblesse de Champagne excellait dans l'exercice des armes. Comme Thibaut avait épousé l'héritière de Navarre, il pouvait rassembler sous ses drapeaux les habitants les plus belliqueux des Pyrénées. Louis, comte de Chartres et de Blois, comptait parmi ses aïeux un des chefs les plus illustres de la première croisade, et possédait une province féconde en guerriers. A l'exemple de ces deux princes, se croisèrent le comte de Saint-Paul, les comtes Gauthier et Jean de Brienne, Manassès de l'Isle, Renard de Dampierre, Mathieu de Montmorency, Hugues et Robert de Boves, comtes d'Amiens, Renaud de Boulogne, Geoffroi de Perche, Renaud de Montmirail, Simon de Montfort, qui venait de signer une trêve avec les Turcs, et n'en renouvelait pas moins le serment de les combattre, et Geoffroi de Villehardouin[1], maréchal de Champagne[2], qui nous a laissé une relation de cette croisade dans le langage naïf de son temps.

Parmi les ecclésiastiques qui avaient pris la croix, l'histoire nomme Nivelon de Chérisi, évêque de Soissons; Garnier, évêque de Langres; l'abbé de Looz; l'abbé de Vaux-de-Cernay. L'évêque de Langres, qui avait été l'objet des censures du pape, croyait trouver dans le pèlerinage de la terre sainte une occasion de se réconcilier avec le saint-siége. L'abbé de Looz et l'abbé de Vaux-de-Cernay s'étaient fait remarquer par leur piété et leurs lumières : le premier, plein de sagesse et de modération; le second, rempli d'un saint enthousiasme, et d'un zèle ardent qu'il ne signala que trop dans la suite contre les Albigeois et les partisans du comte de Toulouse[3].

Lorsque les chevaliers et les barons revinrent dans leurs foyers, portant une croix rouge sur leurs baudriers et sur leurs cottes de mailles, ils réveillèrent, par leur présence, l'enthousiasme de leurs vassaux et de leurs frères d'armes. La noblesse de Flandre, à l'exemple de celle de Champagne, voulut montrer son zèle pour la délivrance des saints lieux[4]. Baudouin, qui avait pris le parti de Ri-

[1] Le nom de Villehardouin a tiré son origine d'un village ou château du diocèse de Troyes, entre Bar et Arcy; la branche aînée, à laquelle appartenait l'historien, ne subsista que jusqu'en 1400; la cadette, qui acquit la principauté d'Achaïe, se fondit dans la maison de Savoie. On trouvera une notice historique très-complète sur Villehardouin en tête de ses mémoires dans notre *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'Histoire de France*, t. I.

[2] Cet office était, par rapport aux grands fiefs, ce que la dignité de maréchal de France fut ensuite pour la monarchie.

[3] L'abbé de Vaux-de-Cernay nous a laissé une chronique sur la guerre des Albigeois; elle a été traduite dans la collection nouvelle publiée par M. Guizot.

[4] Les événements de la croisade, par rapport aux comtes de Flandre et à la noblesse de ce

chard contre Philippe-Auguste, chercha sous l'étendard de la croix un asile contre la colère du roi de France, et jura, dans l'église de Saint-Donatien de Bruges, d'aller en Asie combattre les musulmans. Marie, comtesse de Flandre, sœur de Thibaut, comte de Champagne, ne voulut point vivre séparée de son époux, et, quoiqu'elle fût alors dans la fleur de la jeunesse et qu'elle se trouvât enceinte depuis plusieurs mois, elle fit le serment de suivre les croisés au delà des mers et de quitter un pays qu'elle ne devait plus revoir. L'exemple de Baudouin fut suivi par ses deux frères[1], Eustache et Henri, comte de Sarbruck; par Conon de Béthune, dont on admirait la piété et l'éloquence, et par Jacques d'Avesnes, fils de celui qui, sous le même nom, s'était rendu célèbre dans la troisième croisade. La plupart des chevaliers et des barons de la Flandre et du Hainaut firent aussi le serment de partager les travaux et les périls de la guerre sainte.

Les principaux chefs de la croisade se réunirent d'abord à Soissons, ensuite à Compiègne. Dans leur assemblée ils donnèrent le commandement de la sainte expédition à Thibaut, comte de Champagne. On décida, dans la même assemblée, que l'armée des croisés se rendrait par mer en Orient. D'après cette décision, six députés furent envoyés à Venise[2], afin d'obtenir de la république les vaisseaux nécessaires pour le transport des hommes et des chevaux.

Les Vénitiens étaient alors parvenus au plus haut degré de prospérité. Au milieu des secousses qui avaient précédé et suivi la chute de la puissance romaine, ce peuple industrieux s'était réfugié dans les îles qui bordent le fond du golfe Adriatique; placé sur les flots, il avait porté ses vues vers l'empire de la mer, auquel les barbares ne songeaient point. Il fut d'abord soumis aux empereurs de Constantinople; mais, à mesure que l'empire grec marchait vers sa décadence, la république vénitienne prenait un accroissement de force

comté, ont été rassemblés par le père d'Outreman, dans l'ouvrage intitulé : *Constantinopol. Belgica*, Tournai, 1638, in-4°. Ducange en a tiré beaucoup d'indications pour ses notes, et la plupart des historiens l'ont ignoré. Gibbon déclare lui-même qu'il n'a pu s'en procurer un exemplaire.

[1] Rhamnusius donne une liste fort détaillée des chevaliers et des barons qui prirent la croix ; le père d'Outreman en donne aussi une liste fort étendue. Dans les notes qui accompagnent l'histoire de Villehardouin, Ducange nous a laissé beaucoup de détails curieux sur les chevaliers et les barons de la Flandre et de la Champagne qui avaient pris part à la croisade.

[2] Villehardouin nous a conservé les noms des six députés qui se rendirent à Venise. Le comte Thibaut en nomma deux : Geoffroi de Villehardouin et Milès de Brabant. Baudouin, comte de Flandre, deux autres : Conon de Béthune et Alard de Maqueriaux. Le comte de Blois, deux : Jean de Friaise et Gauthier de Goudonville (Liv. I).

et de splendeur qui devait la rendre indépendante. Dès le dixième siècle, des palais de marbre avaient remplacé les humbles cabanes de pêcheurs éparses dans l'île de Rialto. Les villes de l'Istrie et de la Dalmatie obéissaient aux souverains de la mer Adriatique. La république, devenue redoutable aux plus puissants monarques, pouvait armer, au moindre signal, une flotte de cent galères, qu'elle employa successivement contre les Grecs, les Sarrasins et les Normands; la puissance de Venise était respectée chez tous les peuples de l'Occident; les républiques de Gênes et de Pise lui avaient en vain disputé la domination des mers. Les Vénitiens rappelaient avec orgueil ces paroles que le pape Alexandre III avait adressées au doge en lui donnant un anneau : *Épouse la mer avec cet anneau : que la postérité sache que les Vénitiens ont acquis l'empire des flots, et que la mer leur a été soumise comme l'épouse l'est à son époux* [1].

Les flottes des Vénitiens visitaient sans cesse les ports de la Grèce et de l'Asie; elles transportaient les pèlerins dans la Palestine, et revenaient chargées des riches marchandises de l'Orient. Les Vénitiens montraient dans les croisades moins d'enthousiasme que les autres peuples chrétiens; ils surent mieux en profiter pour leurs propres intérêts : tandis que les guerriers de la chrétienté combattaient pour la gloire, pour des royaumes et pour le tombeau de Jésus-Christ, les marchands de Venise se battaient pour des comptoirs, pour des priviléges de commerce, et souvent l'avarice leur faisait entreprendre ce que les autres nations n'auraient pu faire que par l'excès d'un zèle religieux. La république, qui devait toute sa prospérité à ses relations commerciales, recherchait sans scrupule l'amitié et la protection des puissances musulmanes de la Syrie et de l'Égypte; souvent même, lorsque toute l'Europe s'armait contre les infidèles, les Vénitiens furent accusés de fournir des armes et des vivres aux ennemis des peuples chrétiens [2].

Lorsque les députés des croisés arrivèrent à Venise, la république

[1] Muratori, 25e et 30e dissertation, *Antiquit. ital. medii ævi.* Les monuments historiques relatifs à Venise ne remontent pas au delà du dixième siècle, à moins qu'on ne considère comme monuments quelques fragments épars dans les chroniques des nations barbares. L'histoire écrite par le doge Dandolo (1342-1354) que Muratori a publiée dans le douzième volume, offre des notions étendues et satisfaisantes sur les constitutions et les premiers âges de la république.

[2] Voyez les plaintes de Jacques de Vitri, de Marin Sanuto, les ordonnances du roi de France, les lettres des papes, qui se plaignirent de ces intelligences entre les Vénitiens et les infidèles. Nous avons rapporté quelques passages curieux à ce sujet, dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. II, collection de Struve.

avait pour doge Dandolo, si célèbre dans ses annales. Dandolo avait longtemps servi sa patrie dans des missions importantes, dans le commandement des flottes et des armées; à la tête du gouvernement, il veillait sur la liberté et faisait régner les lois. Ses travaux dans la guerre et dans la paix, d'utiles règlements sur les monnaies, sur l'administration de la justice et la sûreté publique, lui méritaient l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens. Il avait appris au milieu des orages d'une république à maîtriser par la parole les pas sions de la multitude. Personne n'était plus habile à saisir une occasion favorable, à profiter des moindres circonstances pour l'exécution de ses desseins. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le doge de Venise n'avait de la vieillesse que ce qu'elle donne de vertus et d'expérience. Villehardouin l'appelle *un homme sage et de grande valeur*, et, dans l'histoire de Nicétas, le vieux doge est appelé le *prudent des prudents*. Tout ce qui pouvait servir son pays, réveillait son activité, enflammait son courage; à l'esprit de calcul et d'économie qui distinguait ses compatriotes, Dandolo mêlait les passions les plus généreuses, et donnait un air de grandeur à toutes les entreprises d'un peuple marchand. Son patriotisme républicain, toujours soutenu par l'amour de la gloire, semblait avoir quelque chose de ce sentiment d'honneur et de cette noble fierté qui formaient le caractère dominant de la chevalerie[1].

Dandolo loua avec ardeur une entreprise qui lui parut glorieuse et dans laquelle les intérêts de sa patrie n'étaient point séparés de ceux de la religion. Les députés des princes et des barons demandaient des vaisseaux de transport pour quatre mille cinq cents chevaliers, pour vingt mille hommes d'infanterie, et des provisions pour toute l'armée chrétienne pendant neuf mois. Dandolo promit, au nom de la république, de fournir les vivres et les vaisseaux nécessaires, à condition que les croisés français s'engageraient à payer aux Vénitiens la somme de quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent. Comme il ne voulait point que le peuple de Venise restât étranger à l'expédition des croisés français, Dandolo proposa aux députés d'armer, aux frais de la république, cinquante galères, et demanda pour sa patrie la moitié des conquêtes qu'on allait faire en Orient.

[1] Plusieurs historiens disent que Dandolo était aveugle, et que l'empereur Manuel Comnène l'avait privé de la vue pendant un séjour qu'il avait fait à Constantinople. Un de ses descendants, André Dandolo, se contente de dire, dans son histoire, que son aïeul avait la vue faible: *visu debilis*. Villehardouin et d'autres écrivains disent que Dandolo perdit la vue dans une bataille.

Les députés acceptèrent sans répugnance la proposition plus intéressée que généreuse du doge de Venise. Les conditions du traité avaient été d'abord examinées dans le conseil du doge, composé de six patriciens; elles furent ratifiées[1] ensuite dans deux autres conseils, et présentées enfin à la sanction du peuple, qui exerçait alors le pouvoir suprême.

Une assemblée générale fut convoquée dans l'église de Saint-Marc. « Il (le doge) appela cent du peuple, dit Villehardouin, puis deux cents, puis mille, tant que tous l'approuvèrent; finalement il en appela bien dix mille en la chapelle de Saint-Marc, l'une des plus belles et magnifiques petites églises qui se puissent voir, où il leur fit ouïr la messe du Saint-Esprit, les exhortant à prier Dieu de les inspirer touchant la requeste des ambassadeurs. La messe dite, le duc les envoya quérir, et les admonesta de vouloir requérir *humblement* le peuple d'être content que cette convenance fût faite. » Lorsqu'on eut célébré la messe du Saint-Esprit, le maréchal de Champagne, accompagné des autres députés, se leva, et, s'adressant au peuple de Venise, prononça un discours dont les expressions simples et naïves peignent mieux que nous ne pourrions le faire l'esprit et les sentiments des temps héroïques de notre histoire :

« Les seigneurs et les barons de France[2], les plus hauts et les plus « puissants, nous ont à vous envoyés pour vous prier, au nom de « Dieu, de prendre pitié de Jérusalem, qui est en servage des Turcs; « ils vous crient merci, et vous supplient de les accompagner pour « venger la honte de Jésus-Christ. Ils ont fait choix de vous, parce « qu'ils savent que nuls gens qui soient sur la mer n'ont un si grand « pouvoir que vous et votre peuple. Ils nous ont recommandé de nous « jeter à vos pieds, et de ne nous relever que lorsque vous aurez « octroyé notre demande et que vous aurez pitié de la terre sainte « d'outre-mer. » A ces mots, les députés, émus jusqu'aux larmes et ne craignant point de s'abaisser pour la cause de Jésus-Christ, se jetèrent à genoux[3] et tendirent leurs mains suppliantes vers l'assem-

[1] On peut voir le traité original dans la chronique d'André Dandolo, p. 325 à 328 du douzième volume de Muratori. Nous le donnerons dans les Pièces justificatives.

[2] Voyez le discours de Villehardouin dans le liv. I de sa chronique.

[3] « Maintenant li six messagers s'agenoillent à lor pies mult plorant. » (Villehardouin, liv. I.)

En lisant l'histoire de Villehardouin, on ne peut s'empêcher de remarquer que ces bons chevaliers répandaient fréquemment des larmes : « Sachiez que là ot mainte larme plorée, nº 17; mult « plorant, *ib.;* mainte larme plorée, nº 34; si orent mult pitié et pleurerent mult durement, nº 60;

blée du peuple. La vive émotion des barons et des chevaliers se communiqua aux Vénitiens; dix mille voix s'écrièrent ensemble : *Nous accordons votre demande.* Le doge, montant à la tribune, loua la franchise et la loyauté des barons français, et parla avec enthousiasme de l'honneur que Dieu faisait au peuple de Venise, en le choisissant parmi tous les autres peuples, pour lui faire partager la gloire de la plus noble des entreprises, pour l'associer aux plus vaillants des guerriers. Il lut ensuite le traité fait avec les croisés, et conjura ses concitoyens assemblés d'y donner leur consentement dans les formes consacrées par les lois de la république. Alors le peuple se leva et s'écria d'une voix unanime : *Nous y consentons.* Tous les habitants de Venise assistaient à cette assemblée; une multitude immense couvrait la place de Saint-Marc, remplissait toutes les rues voisines; l'enthousiasme religieux, l'amour de la patrie, la surprise et la joie, se manifestèrent par des acclamations si bruyantes, qu'*on eût dit*, selon l'expression du maréchal de Champagne, *que la terre allait se fondre et s'abîmer.*

Le lendemain de cette journée mémorable, les députés des barons se rendirent dans le palais de Saint-Marc, et jurèrent sur leurs armes et sur l'Évangile de remplir toutes les promesses qu'ils venaient de faire. Le préambule du traité rappelait les fautes et les malheurs des princes qui, jusqu'alors, avaient entrepris la délivrance de la terre sainte, et louait la sagesse et la prudence des seigneurs et des barons français qui ne négligeaient rien pour assurer le succès d'une expédition remplie de difficultés et de périls. Les députés étaient chargés de faire adopter les conditions qu'on venait de jurer, à leurs frères d'armes les barons et les chevaliers, *à toute leur nation, et, s'ils le pouvaient, à leur seigneur le roi de France.* Le traité fut écrit sur parchemin, et envoyé sur-le-champ à Rome[1] pour recevoir l'approbation du pape[2]. Pleins de confiance dans l'avenir et dans l'alliance

« il y eut mainte larme plorée de pitié, n° 202. » Ceux qui ont reproché à Virgile la répétition trop fréquente du *Sic fatur lacrymans*, n'ont peut-être pas tenu assez compte des mœurs que le poëte avait à peindre et du siècle où il place son héros.

[1] Vigenère, traducteur de Villehardouin, nous apprend que, de son temps, le traité entre les Vénitiens et les Français, conclu au mois d'avril 1201, se trouvait encore à la chancellerie à Venise (Note sur le liv. I).

« Le duc, en délivrant le traité aux chevaliers, se mit à genoux, pleurant fort et ferme, et jura sur saintes reliques que de bonne foi ils entretiendroient de leur part le contenu en icelle. » (Villehardouin, liv. I.)

[2] Ce que le pape fit volontiers, a soin d'ajouter l'historien.

qu'ils avaient contractée, les chevaliers français et les patriciens de Venise se firent mutuellement les plus touchantes protestations d'amitié. Le doge prêta aux barons une somme de dix mille marcs d'argent, et ceux-ci jurèrent de ne jamais oublier les services que la république rendait à la cause de Jésus-Christ. Il y eut alors, dit Villehardouin, *maintes larmes plorées de tendresse et de joie.*

Le gouvernement de Venise était un spectacle nouveau pour les seigneurs français; les délibérations du peuple leur étaient inconnues, et durent les frapper d'étonnement. D'un autre côté, l'ambassade des chevaliers et des barons ne pouvait manquer de flatter l'orgueil des Vénitiens : ceux-ci se félicitaient d'être reconnus comme le premier peuple maritime, et, ne séparant jamais leur gloire des intérêts de leur commerce, ils se réjouissaient d'avoir fait un marché avantageux. Les chevaliers, au contraire, ne songeaient qu'à l'honneur et à Jésus-Christ, et, quoique le traité qu'ils venaient de conclure fût ruineux pour les croisés[1], ils en rapportèrent la nouvelle avec joie à leurs compagnons d'armes.

La préférence accordée aux Vénitiens par les croisés devait exciter la jalousie des autres peuples maritimes de l'Italie. Aussi les députés français s'étant rendus à Pise et à Gênes, afin de solliciter, au nom de Jésus-Christ, les secours de ces deux républiques, ne trouvèrent que des cœurs indifférents pour la délivrance des saints lieux[2].

Cependant le récit de ce qui s'était passé à Venise et la présence des barons réveillèrent l'enthousiasme des habitants de la Lombardie et du Piémont. Un grand nombre d'entre eux prirent la croix et les armes, et promirent de suivre, à la terre sainte, Boniface, marquis de Montferrat.

Le maréchal de Champagne, en traversant le Mont-Cenis, rencon-

[1] L'auteur de l'*Histoire des républiques d'Italie* récapitule ainsi les sommes qui étaient dues aux Vénitiens par les croisés.

Pour quatre mille cinq cents chevaux, à quatre marcs par cheval. . . .	18,000
Pour les chevaliers, à deux marcs par chevalier.	9,000
Pour deux écuyers par cheval, neuf mille écuyers.	18,000
Pour vingt mille fantassins, à deux marcs.	40,000
Total, marcs.	85,000

85,000 marcs d'argent répondent à la somme de quatre millions deux cent cinquante mille francs.

[2] Villehardouin dit seulement : « Estant arrivé à Plaisance, une des villes de Lombardie, le maréchal Geoffroi et Alard Margarin prindrent le chemin de France, et les aultres tournèrent à Pise et de là à Gesnes pour savoir quel secours ils voudroient donner à cette entreprise. » (Villehardouin, liv. I.) L'auteur n'ajoute pas si en effet les deux républiques fournirent quelque secours à la sainte expédition.

tra Gauthier de Brienne, qui avait pris la croix au château d'Écry et qui se rendait dans la Pouille. Il avait épousé une des filles de Tancrède, dernier roi de Sicile. Suivi de soixante chevaliers champenois[1], il allait faire valoir les droits de son épouse et conquérir le royaume fondé par les chevaliers normands. Le maréchal Villehardouin et Gauthier de Brienne se félicitèrent réciproquement sur les succès futurs de leurs expéditions, et promirent de se retrouver ensemble dans les plaines d'Égypte et de Syrie. Ainsi l'avenir n'offrait aux chevaliers de la croix que des victoires et des trophées, et l'espoir de conquérir des royaumes lointains redoublait leur enthousiasme pour la guerre sainte.

Lorsque les députés revinrent en Champagne, ils trouvèrent Thibaut dangereusement malade. En apprenant la conclusion du traité avec les Vénitiens, ce jeune prince eut tant de joie, qu'oubliant le mal qui le retenait dans son lit, il voulut se parer de ses armes et monter à cheval; mais, ajoute Villehardouin, *ce fut un grand malheur et dommage : la maladie s'accrut et se renforça tellement, qu'il fit sa devise et son lays, et plus ne chevaucha.* Thibaut, le modèle et l'espoir des chevaliers chrétiens, mourut à la fleur de son âge, vivement regretté de ses vassaux et de ses compagnons d'armes. Il déplora devant les barons le destin rigoureux qui le condamnait à mourir sans gloire, tandis qu'ils allaient cueillir les palmes de la victoire et celles du martyre dans les contrées de l'Orient; il les exhorta à remplir le serment qu'il avait fait à Dieu de délivrer Jérusalem, et leur laissa tous ses trésors pour être employés à la sainte entreprise. Une épitaphe en vers latins, qui nous a été conservée, célèbre les vertus et le zèle pieux du comte Thibaut, rappelle les préparatifs de son pèlerinage, et se termine en disant que ce jeune prince *trouva la Jérusalem du ciel, lorsqu'il allait chercher la Jérusalem terrestre.*

Après la mort du comte de Champagne, les barons et les chevaliers qui avaient pris la croix se réunirent pour choisir un autre chef: leur choix tomba sur le comte de Bar et sur le duc de Bourgogne. Le comte de Bar refusa de prendre le commandement de l'armée chrétienne. Eudes III, duc de Bourgogne, pleurait encore la perte de son

[1] On trouve des détails curieux sur cette expédition de Gauthier de Brienne, dans la vie d'Innocent III, *Gesta Innoc.;* le souverain pontife favorisa d'autant plus volontiers les conquêtes d'un simple chevalier français, que le saint-siége voyait avec peine que la domination des empereurs d'Allemagne s'étendît sur les provinces d'Italie.

père, mort dans la Palestine, après la troisième croisade; il ne put se résoudre à quitter son duché pour aller en Orient. « Il refusa tout « à plat, dit Villehardouin, et peut-être il eût pu mieux faire. » Le refus de ces deux princes fut un sujet de scandale pour les soldats de la croix. L'histoire contemporaine nous apprend qu'ils se repentirent dans la suite de l'indifférence qu'ils avaient montrée pour la cause de Jésus-Christ. Le duc de Bourgogne[1], qui mourut quelques années après, voulut prendre la croix à son lit de mort, et, pour expier sa faute, envoya plusieurs de ses guerriers dans la Palestine.

Les chevaliers et les barons offrirent le commandement à Boniface, marquis de Montferrat. Boniface appartenait à une famille de héros chrétiens : son frère Conrad s'était rendu célèbre par la défense de Tyr; lui-même avait déjà plusieurs fois combattu les infidèles. Il n'hésita point à se rendre aux vœux des croisés. Il vint à Soissons, où il reçut la croix des mains du curé de Neuilly, et fut proclamé le chef de la croisade dans l'église de Notre-Dame, en présence du clergé et du peuple.

Deux ans s'étaient écoulés depuis que le souverain pontife avait ordonné aux évêques de faire prêcher la croisade dans leurs diocèses. La situation des chrétiens en Orient devenait chaque jour plus déplorable : les rois de Jérusalem et d'Arménie, les patriarches d'Antioche et de la ville sainte, les évêques de Syrie, les grands maîtres des ordres militaires adressaient chaque jour au saint-siége leurs plaintes et leurs gémissements. Innocent, touché de leurs prières, fit de nouvelles exhortations aux fidèles, et conjura les croisés de presser leur départ. Il censurait vivement l'indifférence de ceux qui, après avoir pris la croix, semblaient oublier leur serment[2]. Le père des chrétiens reprochait surtout aux ecclésiastiques le retard qu'ils mettaient à payer le quarantième de leur revenu, destiné aux dépenses de la croisade. « Et vous et nous, disait-il, tout ce qu'il y a de personnes nourries des biens de l'Église, ne devons-nous pas craindre que les habitants de Ninive ne s'élèvent contre nous au jour du jugement dernier, et ne prononcent notre condamnation? car ils ont fait pénitence, à la prédication de Jonas; et vous, non-seulement vous n'avez pas brisé vos cœurs, vous n'avez pas même ouvert vos mains pour

[1] L'histoire de Bourgogne par Courtépée et Béguillet présente ici une erreur grave, en faisant partir Eudes III pour la croisade et en le faisant assister à la prise de Constantinople.

[2] *Epistol. Innoc. III, apud Baron.*, ad ann 1202.

secourir Jésus-Christ dans sa pauvreté. » L'époque d'une guerre sainte, comme nous l'avons déjà vu, devait être pour les chrétiens un temps d'expiation et de pénitence : le souverain pontife proscrivait dans ses lettres la somptuosité de la table, le luxe des habits, les divertissements publics. Quoique la nouvelle croisade eût été d'abord prêchée avec succès dans le tournoi d'Écry, les tournois furent au nombre des divertissements et des spectacles que le pape défendit aux chrétiens pendant l'espace de cinq ans.

Pour ranimer la confiance et le courage de ceux qui avaient pris la croix, Innocent leur parlait des nouvelles divisions qui s'étaient élevées entre les princes musulmans, et des fléaux[1] que Dieu venait de répandre sur l'Égypte. « Dieu, s'écriait le pontife, a frappé le pays « de Babylone de la verge de sa puissance ; le Nil, ce fleuve du para- « dis, qui féconde la terre des Égyptiens, n'a point eu son cours « accoutumé. Ce châtiment les a livrés à la mort, et prépare le « triomphe de leurs ennemis[2]. » Les lettres du pape ranimèrent l'ardeur des croisés. Le marquis de Montferrat était venu en France vers l'automne de l'année 1201 ; tout l'hiver fut employé aux préparatifs de la guerre sainte. Ces préparatifs ne furent accompagnés d'aucun désordre : les princes et les barons ne reçurent sous leurs drapeaux que des guerriers disciplinés et des hommes accoutumés à manier la lance et l'épée. Quelques voix s'élevèrent contre les juifs, auxquels on voulait faire payer les frais de la croisade[3]; mais le souverain pontife les mit sous la protection du saint-siége, et menaça de l'excommunication tous ceux qui attenteraient à leur vie et à leur liberté[4].

Avant de quitter leurs foyers, les croisés eurent à déplorer la perte du saint orateur qui, par ses discours, avait échauffé leur zèle et ranimé leur courage. Foulques tomba malade, et mourut dans sa paroisse de Neuilly. Quelque temps auparavant, il s'était élevé quelques murmures sur sa conduite, et ses paroles n'avaient plus le même empire sur l'esprit de ses auditeurs. Foulques avait reçu des sommes

[1] L'année 1202, qui a été appelée *annus famis*, année de la famine, fut désastreuse en Orient comme en Occident.

[2] *Epistol. Innoc.*, Baronius, ad ann. 1202.

[3] Le pape se contenta de décharger les croisés des usures qu'ils devaient aux juifs : on entendait alors par usure toute espèce d'intérêt de l'argent prêté. Saint Louis, dans une ordonnance, appelle du nom d'usure tout ce qu'on exigerait en sus du capital (*Ordonn. du Louvre*, t. I).

[4] *Epistol. Innoc.*, Baron., ad ann. 1202.

considérables, destinées aux frais de la guerre sainte ; et, comme on l'accusait d'en détourner une partie à son usage, plus il amassait d'argent, dit Jacques de Vitri, plus il perdait de son crédit et de sa considération. Cependant les soupçons qui s'attachaient à sa conduite n'étaient pas généralement accrédités. Le maréchal de Champagne nous apprend, dans son histoire, que la mort du curé de Neuilly affligea vivement les chevaliers et les barons. Foulques fut enseveli dans l'église de sa paroisse avec une grande pompe : son tombeau, monument de la piété de ses contemporains, attirait encore dans le siècle dernier le respect et la vénération des fidèles [1].

Dès les premiers jours du printemps, les croisés se disposèrent à quitter leurs foyers, et « sachez, dit Villehardouin, que maintes larmes « furent plorées à leur partement et au prendre congé de leurs parents et amis. » Le comte de Flandre, les comtes de Blois et de Saint-Paul, suivis d'un grand nombre de seigneurs flamands avec leurs vassaux ; le maréchal de Champagne, accompagné de plusieurs chevaliers champenois, s'avancèrent à travers la Bourgogne, et passèrent les Alpes pour se rendre à Venise. Le marquis Boniface vint bientôt les rejoindre, conduisant avec lui les croisés venus de la Lombardie, du Piémont, de la Savoie et des pays situés entre les Alpes et le Rhône. Venise reçut aussi dans ses murs les croisés partis des bords du Rhin, les uns sous la conduite de l'évêque d'Halberstadt, les autres sous celle de Martin Litz qui leur avait fait prendre les armes et continuait à échauffer leur zèle par l'exemple de ses vertus et de sa piété.

Lorsque les croisés arrivèrent à Venise, la flotte qui devait les transporter en Orient était prête à mettre à la voile ; ils furent reçus

[1] L'abbé Lebeuf, dans son *Histoire du diocèse de Paris*, t. VI, p. 20, nous donne la description suivante du tombeau de Foulques de Neuilly : Le tombeau de Foulques, fameux curé de ce lieu, vers l'an 1200, est dans la nef, devant la porte du chœur, élevé en pierre de la hauteur d'un pied et demi. C'est un ouvrage du temps même auquel mourut ce pieux personnage. Foulques est représenté en relief sur le sépulcre, revêtu en prêtre, ayant la tête nue et la tonsure faite sur le sommet, avec des cheveux si courts qu'on lui voit entièrement les oreilles. Il a sur sa poitrine un livre couché, qu'il ne tient pas, puisqu'il a les bras croisés par-dessous, le droit posé sur le gauche. Sa chasuble et son manipule représentent les vêtements de ce temps-là. Il a sous lui une espèce de marche-pied taillé dans la pierre, et deux anges en relief qui encensent sa tête posée vers l'occident ; car, selon l'ancienne manière, il a les pieds étendus vers l'orient ou vers l'autel. Il n'est pas vrai qu'on encense ce tombeau, comme quelques-uns l'ont cru, ni qu'il ait des armoiries. On l'appelle dans le pays sire Foulques, et quelquefois saint sire Foulques. On y dit, par tradition, que les chanoines de Saint-Maur ont essayé autrefois de l'emporter chez eux ; mais l'immobilité du chariot dont on orne ce récit, fait voir quelle foi il faut y ajouter. M. l'abbé Chastelain marque sa mort, en son *Martyrologe universel*, au 2 mars 1201, et le qualifie de vénérable. »

d'abord avec toutes les démonstrations de la joie; mais, au milieu des fêtes qui suivirent leur arrivée [1], les Vénitiens sommèrent les barons d'acquitter leur parole, et de payer la somme dont on était convenu pour le transport de l'armée chrétienne. Ce fut alors que les seigneurs et les barons s'aperçurent avec douleur de l'absence d'un grand nombre de leurs compagnons d'armes. Jean de Nesles, châtelain de Bruges, et Thierri, fils de Philippe, comte de Flandre, avaient promis à Baudouin de lui amener, à Venise, Marguerite son épouse et l'élite des guerriers flamands. Ils ne tinrent point leur promesse, et, s'étant embarqués sur l'Océan, ils firent voile vers la Palestine. Renaud de Dampierre, à qui Thibaut, comte de Champagne, avait légué tous ses trésors pour être employés au voyage de la terre sainte, était allé s'embarquer, avec un grand nombre de chevaliers champenois, dans le port de Bari. L'évêque d'Autun, Gilles, comte de Forez, et plusieurs autres chefs, après avoir juré sur les Évangiles de se réunir aux autres croisés, étaient partis, les uns du port de Marseille, les autres du port de Gênes. Ainsi la moitié des guerriers qui avaient pris la croix ne se rendirent point à Venise, qu'on avait désignée comme le rendez-vous général de l'armée chrétienne : « de « quoi, dit Villehardouin, ils reçurent grande honte, et maintes désa- « ventures leur en advinrent du depuis [2] ».

Leur manque de fidélité pouvait nuire au succès de l'expédition ; mais ce qui affligeait le plus les princes et les barons rassemblés à Venise, c'était l'impossibilité où ils se trouvaient de remplir, sans le concours de leurs infidèles compagnons, les engagements contractés avec la république. Ils envoyèrent de tous côtés des messagers pour avertir les croisés qui s'étaient mis en route, et les supplier de venir rejoindre l'armée ; mais, soit que la plupart des pèlerins fussent mécontents du traité fait avec les Vénitiens, soit qu'il leur parût plus commode et plus sûr de s'embarquer dans les ports de leur voisinage, on ne put déterminer qu'un très-petit nombre d'entre eux à se rendre à Venise. Ceux qui se trouvaient alors dans cette ville n'étaient ni assez nombreux ni assez riches pour acquitter les sommes promises et remplir les engagements contractés en leur nom. Quoique les Vé-

[1] Sur le séjour des croisés à Venise, on peut consulter *Gesta Innocentii*, Villehardouin et Ducange, Sanuto, Hérold, d'Outreman, Fleury (*Histoire ecclésiastique*, t. XVIII), l'abbé Laugier, etc., etc.

[2] Liv. I.

nitiens fussent plus intéressés à la croisade que les chevaliers français, puisqu'ils possédaient une partie des villes de Tyr et de Ptolémaïs qu'on allait défendre, ils ne voulaient faire aucun sacrifice ; de leur côté, les barons étaient trop fiers pour demander une grâce et solliciter les Vénitiens de changer et d'adoucir les conditions du traité. Chacun des croisés fut invité à payer le prix de son passage : les plus riches payèrent pour les pauvres ; les soldats, comme les chevaliers, s'empressèrent de donner tout l'argent qu'ils possédaient, persuadés, disaient-ils, que Dieu était assez puissant pour le leur rendre au centuple quand il lui plairait. Le comte de Flandre, les comtes de Blois et de Saint-Paul, le marquis de Montferrat et plusieurs autres chefs se dépouillèrent de leur argenterie, de leurs diamants, de tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et ne gardèrent que leurs chevaux et leurs armes. Malgré ce noble sacrifice, les croisés devaient encore à la république une somme de cinquante mille marcs d'argent. Alors le doge assembla le peuple, et lui représenta qu'il ne serait point honorable d'user de rigueur ; il proposa de demander aux croisés le secours de leurs armes pour la république, en attendant qu'ils pussent acquitter leurs dettes.

La ville de Zara[1], longtemps soumise aux Vénitiens, mais trouvant la domination d'un monarque moins insupportable que celle d'une république, s'était livrée au roi de Hongrie, et bravait, sous la protection d'un nouveau maître, l'autorité et les menaces de Venise. Après avoir obtenu l'approbation du peuple, Dandolo proposa aux croisés d'aider la république à soumettre une ville rebelle, et leur promit d'attendre, pour l'entière exécution du traité, que Dieu, par des conquêtes communes, leur eût donné les moyens de remplir leurs promesses. Cette proposition fut accueillie avec joie par la plupart des croisés, qui ne pouvaient supporter l'idée de manquer à la parole qu'ils avaient donnée. Les barons et les chevaliers croyaient devoir ménager les Vénitiens, dont ils avaient besoin pour leur entreprise, et ne pensaient pas faire beaucoup pour acquitter leurs dettes, dans une affaire où ils n'avaient que leur sang à prodiguer.

[1] Jadera, aujourd'hui Zara, était une colonie romaine qui reconnaissait Auguste pour son fondateur : cette ville a environ deux milles de tour, et l'on porte le nombre de ses habitants à cinq ou six mille (*Voyage de Dalmatie et de Grèce*, t. I, p. 64-70). Au temps où ce voyage fut fait, on voyait peu d'arbres dans les environs de Zara. « C'est sans doute après cette époque, dit Gibbon, qu'on a planté les cerisiers qui produisent l'excellent marasquin. » (Gibbon, liv. I, VI.)

Il s'éleva cependant des murmures dans l'armée chrétienne : beaucoup de croisés se rappelaient le serment qu'ils avaient fait de combattre les infidèles, et ne pouvaient se résoudre à tourner leurs armes contre des chrétiens. Le pape avait envoyé à Venise le cardinal Pierre de Capoue, pour détourner les pèlerins d'une entreprise qu'il appelait sacrilége[1]. Il leur représenta que le roi de Hongrie, protecteur de Zara, avait pris la croix, et s'était mis par là sous la protection spéciale de l'Église ; qu'attaquer une ville qui lui appartenait, c'était se déclarer contre l'Eglise elle-même. Henri Dandolo brava des menaces et des reproches qu'il croyait injustes. « Les priviléges des « croisés, disait-il, ne pouvaient dérober des coupables à la sévérité « des lois divines et humaines ; les croisades n'étaient point faites « pour protéger l'ambition des rois et la rébellion des peuples ; le pape « n'avait point le pouvoir d'enchaîner l'autorité des souverains et de « détourner les croisés d'une entreprise légitime, d'une guerre faite à « des sujets révoltés, à des pirates dont les brigandages troublaient « la liberté des mers et ne faisaient que nuire à la croisade en arrê« tant les pèlerins qui se rendaient dans la terre sainte. »

Pour achever de vaincre tous les scrupules et dissiper toutes les craintes, le doge résolut de s'associer lui-même aux périls et aux travaux de la croisade, et d'engager ses concitoyens à se déclarer les compagnons d'armes des croisés. Le peuple ayant été solennellement convoqué, Dandolo monta dans la chaire de Saint-Marc[2], et demanda aux Vénitiens assemblés la permission de prendre la croix. « Sei« gneurs, leur dit-il, vous avez pris l'engagement de concourir à la « plus glorieuse des entreprises ; les guerriers avec lesquels vous avez « contracté une sainte alliance, surpassent tous les autres hommes « par leur piété et leur valeur. Pour moi, vous le voyez, je suis acca« blé par les ans[3], j'ai besoin de repos ; mais la gloire qui nous est « promise me rend le courage et la force de braver tous les périls, « de supporter tous les travaux de la guerre ; je sens, à l'ardeur qui « m'entraîne, au zèle qui m'anime, que personne ne méritera votre « confiance et ne vous conduira comme celui que vous avez choisi « pour chef de la république. Si vous me permettez de combattre

[1] *Epistol. Innoc. III*, Baron., ad ann. 1203.
[2] « Il monta au pulpitre. » (Villehardouin, liv. I.)
[3] « Je suis vieil, vous le voyez, foible et débile, estropié en moult endroits de mon corps. » (Villehardouin, liv. I.)

« pour Jésus-Christ et de me faire remplacer par mon fils dans l'em-
« ploi que vous m'avez confié, j'irai vivre ou mourir avec vous et les
« pèlerins. »

A ce discours, tout l'auditoire fut attendri, le peuple applaudit à la résolution du doge. Dandolo descendit de la tribune et fut conduit en triomphe au pied de l'autel, où il se fit attacher la croix sur son bonnet ducal[1]. Un grand nombre de Vénitiens suivirent son exemple, et jurèrent de mourir pour la délivrance des saints lieux. Par cette habile politique, le doge acheva de gagner l'esprit des croisés, et se mit en quelque sorte à la tête de la croisade; il se trouva bientôt assez puissant pour méconnaître l'autorité du cardinal Pierre de Capoue, qui parlait au nom du pape et montrait la prétention de diriger la guerre sainte en qualité de légat du saint-siége[2]. Dandolo dit à l'envoyé d'Innocent que l'armée chrétienne ne manquait point de chefs pour la conduire et que les légats du souverain pontife devaient se contenter d'édifier les croisés par leurs exemples et leurs discours.

Ce langage plein de liberté causait une vive surprise aux barons français, accoutumés à respecter toutes les volontés du saint-siége; mais le doge, en prenant la croix, leur inspirait une confiance que rien ne pouvait ébranler. La croix des pèlerins était pour les Vénitiens et les Français un signe d'alliance, un lien sacré qui confondait tous leurs intérêts et faisait des deux peuples en quelque sorte une même nation. Dès lors on n'écouta plus ceux qui parlaient au nom du saint-siége[3] et s'obstinaient à faire naître des scrupules dans l'esprit des croisés. Les barons et les chevaliers mirent à l'expédition contre Zara le même zèle et la même ardeur que le peuple de Venise. L'armée des croisés était prête à s'embarquer, lorsqu'on vit arriver, dit Villehardouin, *une grande merveille*, *une aventure inespérée*, *et la plus étrange dont on ait ouï parler.*

Isaac, empereur de Constantinople, avait été détrôné par son frère Alexis[4]; abandonné de tous ses amis, privé de la vue et chargé de

[1] « On lui cousit la croix sur un gros bourlet emboulty de coton pour être plus éminent, parce qu'il vouloit que tous la vissent. » (Villehardouin, liv. I.)

[2] *Gesta Innoc. III*, Baronius, ad ann. 1202.

[3] Le moine Gunther n'épargne point les Vénitiens, et leur reproche amèrement d'avoir détourné les croisés de la sainte entreprise. La pieuse résolution des chefs de la croisade, dit-il, fut entravée par la perfidie et la méchanceté de ces maîtres de l'Adriatique, *fraude et nequitiâ Venetorum* (Canisius, *Monum. ecclesiast.*, t. IV, p. 4 à 8).

[4] Voyez sur la révolution de Constantinople, l'historien grec Nicétas, qui entre dans beaucoup de

fers, ce malheureux prince gémissait dans une prison. Le fils d'Isaac, appelé aussi Alexis[1], qui partageait la captivité de son père, ayant trompé la vigilance de ses gardes et brisé ses fers, s'était refugié en Occident, dans l'espoir que les princes et les rois prendraient un jour sa défense et déclareraient la guerre à l'usurpateur du trône impérial[2]. Philippe de Souabe, qui avait épousé Irène, fille d'Isaac[3], accueillit le jeune prince; mais il ne pouvait rien entreprendre alors pour sa cause, étant obligé de se défendre lui-même contre les armes d'Othon et les menaces du saint-siége. Le jeune Alexis alla vainement se jeter aux pieds du pape pour implorer son appui : le pontife, soit qu'il ne vît dans le fils d'Isaac que le beau-frère de Philippe de Souabe, regardé alors comme l'ennemi de la cour de Rome, soit qu'il portât toutes ses pensées vers la terre sainte, n'écouta point les plaintes d'Alexis, et craignit de favoriser une guerre contre la Grèce. Le prince fugitif avait en vain sollicité tous les monarques chrétiens, lorsqu'on lui conseilla de s'adresser aux croisés, l'élite des guerriers de l'Occident. L'arrivée de ses ambassadeurs produisit une vive sensation à Venise : au récit des malheurs d'Isaac, les chevaliers et les barons furent émus d'une généreuse pitié; ils n'avaient jamais défendu une cause plus glorieuse; l'innocence à venger, une grande infortune à secourir, touchaient l'âme de Dandolo; les fiers républicains dont il était le chef déplorèrent aussi le sort d'un empereur captif. Ils n'avaient pas oublié que l'usurpateur préférait à leur alliance celle des Génois et des Pisans; il leur semblait que la cause d'Alexis était leur propre cause et que leurs vaisseaux devaient rentrer avec lui dans les ports de la Grèce et de Byzance[4].

Cependant, comme tout était prêt pour la conquête de Zara, on

détails, liv. III, chap. IX du règne d'Alexis. Villehardouin en parle, mais très-succinctement (Liv. I).

[1] Villehardouin l'appelle quelquefois le *varlet de Constantinople :* ce terme revient à peu près aux dénominations d'*enfant de France*, *infant d'Espagne ;* les empereurs de Constantinople, depuis Constantin jusqu'à Justinien, nommaient souvent leur fils *nobilissimus* puer (Ducange, sur Villehardouin, nº 36).

[2] Villehardouin donne à l'empereur Isaac le titre de *Sursac ;* peut-être est-ce un composé de *sire Isaac*, de Kyr, syllabe initiale de Κύριος (maître), avec la terminaison du nom propre (Villehardouin, nº 35, et les notes de Ducange).

[3] Irène, fille d'Isaac, avait été fiancée à Guillaume, fils de Tancrède, roi de Sicile; conduite en Allemagne avec les restes de la famille de Tancrède, elle avait épousé Philippe de Souabe.

[4] Nicétas accuse formellement le doge et les Vénitiens d'avoir provoqué la guerre de Constantinople dans les intérêts purement commerciaux de la république, et en haine de l'empire (Liv. III, chap. IX).

renvoya la décision de cette affaire à un temps plus favorable ; la flotte qui portait l'armée des croisés mit à la voile au bruit des trompettes et des acclamations de tout le peuple de Venise. Jamais le golfe Adriatique n'avait vu une flotte plus nombreuse et plus magnifiquement équipée; la mer était couverte de quatre cent quatre-vingts bâtiments; le nombre des combattants s'élevait à quarante mille hommes, tant cavaliers que fantassins. Après avoir soumis Trieste et quelques autres villes maritimes de l'Istrie qui avaient secoué le joug de Venise, les croisés arrivèrent devant Zara le dixième jour de novembre, veille de la Saint-Martin. Zara, située sur la côte orientale du golfe Adriatique, à soixante lieues de Venise, à cinq lieues au nord de l'ancienne Jadera, colonie romaine, était une ville riche, peuplée, environnée de hautes murailles, entourée d'une mer semée d'écueils. Le roi de Hongrie venait d'envoyer des troupes pour la défendre, et les habitants avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de leur place plutôt que de se rendre aux Vénitiens. A la vue des remparts de la ville, les croisés reconnurent toute la difficulté de l'entreprise : « la « ville, dit Villehardouin, estoit close tout autour de murailles et de « forteresses moult hautes, si qu'on voudroit rechercher vainement « forteresse plus belle. » Le parti qui s'opposait à cette guerre commença de nouveau à murmurer. Cependant les chefs donnèrent le signal pour l'attaque. Aussitôt que les chaînes du port eurent été rompues et que les machines commencèrent à ébranler les murailles, les habitants de Zara oublièrent la résolution qu'ils avaient prise de mourir en défendant leurs remparts, et, remplis d'effroi, envoyèrent des députés au doge de Venise, qui promit de leur pardonner en faveur de leur repentir; mais les députés chargés de demander la paix trouvèrent parmi les assiégeants quelques croisés qui leur dirent : « Pourquoi vous rendez-vous? vous n'avez rien à craindre des Français. » Ces mots imprudents firent recommencer la guerre. Les députés, rentrés dans la ville, annoncèrent aux habitants que tous les croisés n'étaient pas leurs ennemis, et que Zara conserverait sa liberté, si le peuple et les soldats voulaient la défendre. Le parti des mécontents, qui cherchait à diviser l'armée des croisés, saisit cette occasion pour renouveler ses plaintes; les plus ardents parcouraient les tentes, et cherchaient à détourner les soldats d'une guerre qu'ils appelaient impie.

Guy, abbé de Vaux-de-Cernay, de l'ordre de Cîteaux, se faisait re-

marquer à la tête de ceux qui voulaient faire échouer l'entreprise de Zara[1] : tout ce qui pouvait retarder la marche des croisés vers les saints lieux[2] était à ses yeux un attentat contre la religion ; les plus brillants exploits, s'ils ne servaient la cause de Jésus-Christ, ne pouvaient obtenir son estime et son approbation. L'abbé de Cernay ne manquait ni d'adresse ni d'éloquence, et savait employer à propos les prières et les menaces ; il avait sur les pèlerins l'ascendant qu'obtient toujours sur la multitude un esprit inflexible, un caractère ardent et opiniâtre. Dans un conseil, il se leva, et défendit aux croisés de tirer leur épée contre des chrétiens. Il allait lire une lettre du pape, lorsqu'il fut interrompu par des cris menaçants.

Au milieu du tumulte qui s'éleva dans le conseil et dans l'armée, l'abbé de Cernay courait des dangers pour sa vie, si le comte de Montfort, qui partageait ses sentiments, n'eût tiré l'épée pour le défendre. Cependant les barons et les chevaliers ne pouvaient oublier la promesse qu'ils avaient faite de combattre pour la république de Venise ; ils ne pouvaient déposer les armes en présence d'un ennemi qui avait promis de se rendre et qui bravait leurs attaques. Plus le parti du comte de Montfort et de l'abbé de Vaux-de-Cernay redoublait d'efforts pour les détourner de la guerre, plus ils mettaient leur honneur et leur gloire à poursuivre le siége commencé. Tandis que les mécontents faisaient entendre leurs plaintes, les plus braves montaient à l'assaut. Les assiégés, qui mettaient leur espoir dans les dissensions des assiégeants, placèrent des croix sur leurs murailles, persuadés que ce signe révéré les protégerait mieux que leurs machines de guerre ; mais ils ne tardèrent pas à voir qu'il n'y avait pour eux de salut que dans la soumission. Au cinquième jour du siége, sans avoir opposé à leurs ennemis une sérieuse résistance, ils ouvrirent leurs portes, et n'obtinrent du vainqueur que la vie et la liberté. La ville fut livrée au pillage, et le butin partagé entre les Vénitiens et les Français.

A la suite de cette conquête, la discorde s'introduisit dans l'armée

[1] Au milieu des grands événements de la croisade, Gunther a soin de nous dire que plusieurs fois son abbé eut envie de quitter l'armée des pèlerins, parce que les croisés avaient été excommuniés (Canisius, t. IV, p. 9).

[2] Katona, dans son *Histoire critique des rois de Hongrie*, s'exprime avec amertume contre les croisés et rapporte des faits peu favorables aux Vénitiens et aux Français qui avaient fait le siége de Zara. L'archidiacre Thomas, un des historiens de Hongrie, ne ménage pas non plus les Vénitiens, qu'il accuse de tyrannie, et qui faisaient, dit-il, détester leur puissance maritime par tous les excès de la violence et de l'injustice.

victorieuse, et fit répandre plus de sang qu'on n'en avait versé dans le siége. La saison étant trop avancée pour que la flotte se remît en mer, le doge de Venise avait proposé aux croisés de passer l'hiver à Zara. Les deux nations se partagèrent les différents quartiers de la ville; mais, comme les Vénitiens avaient choisi pour eux les maisons les plus belles et les plus commodes, les Français firent éclater leur mécontentement. Après quelques plaintes et quelques menaces, on en vint aux armes : chaque rue devint le théâtre d'un combat. Les habitants de Zara voyaient avec joie les sanglantes disputes de leurs vainqueurs. Les partisans de l'abbé de Cernay applaudissaient en secret aux suites déplorables d'une guerre qu'ils avaient désapprouvée. Cependant le doge de Venise et les barons avaient accouru pour séparer les combattants. Leurs prières et leurs menaces ne purent d'abord apaiser cet horrible tumulte, qui se prolongea jusqu'au milieu de la nuit. Le lendemain, toutes les passions qui avaient divisé l'armée étaient sur le point d'éclater de nouveau. En enterrant les morts, les Français et les Vénitiens se menaçaient encore. Les chefs, pendant plus d'une semaine, désespérèrent de pouvoir calmer les esprits[1] et rapprocher les soldats des deux nations. A peine l'ordre fut-il rétabli, qu'on reçut une lettre du pape qui désapprouvait la prise de Zara : il ordonnait aux croisés de renoncer au butin qu'ils avaient fait dans une ville chrétienne, et de s'engager, par une promesse solennelle, à la réparation de leurs torts. Innocent reprochait avec amertume aux Vénitiens d'avoir entraîné les soldats de Jésus-Christ dans cette guerre impie et sacrilége[2]. Cette lettre du pape fut reçue avec respect par les Français, avec dédain par les croisés de Venise. Ceux-ci refusèrent ouvertement de se soumettre aux décisions du saint-siége, et ne songèrent qu'à s'assurer les fruits de la victoire, en démolissant les remparts de Zara. Les barons français ne pouvaient supporter l'idée d'avoir encouru la disgrâce du pape : ils envoyèrent à Rome des députés pour fléchir le souverain pontife et solliciter leur pardon, alléguant qu'ils n'avaient fait qu'obéir aux lois de la nécessité. La plupart d'entre eux, quoiqu'ils fussent déterminés à conserver les dépouilles des vaincus, avaient promis au pape de les rendre; ils avaient promis, par un acte solennel adressé à tous les chrétiens, de

[1] « Les barons employèrent toute la semaine à calmer cette noise. » (Villehardouin, liv. II.)
[2] *Epistol. Innoc. Gest.*, ch. LXXXVI, LXXXVII, LXXXVIII.

réparer leurs torts et de mériter par leur conduite le pardon des fautes passées. Leur soumission, plus encore que leurs promesses, désarma le pape, qui leur répondit avec douceur et chargea les chefs de saluer les chevaliers et les pèlerins, leur donnant l'absolution et sa bénédiction comme à ses enfants. Il les exhortait, dans sa lettre, à partir pour la Syrie, sans *regarder à droite et à gauche*, et leur permettait de traverser la mer avec les Vénitiens, qu'il venait d'excommunier, mais seulement par *nécessité et avec amertume de cœur*. Le pape ajoutait, en parlant des Vénitiens : « Tout excommuniés qu'ils sont, ils demeurent toujours liés par leurs promesses, et vous n'êtes pas moins autorisés à en exiger l'accomplissement ; c'est au reste une maxime de droit, que si l'on passe par la terre d'un hérétique ou de quelque excommunié que ce soit, on pourra en acheter et en recevoir les choses nécessaires. De plus, l'excommunication portée contre un père de famille n'empêche pas sa maison de communiquer avec lui[1]. »

Si les Vénitiens persistaient dans leur désobéissance, le souverain pontife conseillait aux barons, lorsqu'ils seraient arrivés dans la Palestine, de se séparer d'un peuple réprouvé de Dieu, de peur qu'il n'attirât la malédiction sur les armées chrétiennes, comme autrefois Achan avait attiré la colère divine sur Israël. Innocent promettait aux croisés de les protéger dans leur expédition et de veiller à leurs besoins dans les périls de la guerre sainte. « Afin que les vivres ne vous manquent pas, disait-il, nous écrivons à l'empereur de Constantinople qu'il vous en fournisse, comme il nous l'a promis ; si on vous refuse ce qu'on ne refuse à personne, il ne serait point injuste qu'à l'exemple des plus saints personnages, vous prissiez des vivres où vous en trouverez[2] ; car on saura que vous êtes dévoués au service de Jésus-Christ, à qui toute la terre appartient[3]. » Ces conseils et ces promesses, qui font connaître à la fois l'esprit du treizième siècle et la politique du saint-siége, furent reçus par les barons et les chevaliers comme un témoignage de la bonté paternelle du souverain pontife ; mais les choses allaient encore changer de face, et la for-

[1] *Epistol. Innoc. III*, lib. VI, ep. 102.

[2] Cette permission de vivre de pillage, même en pays ami, est remarquable, d'autant plus que le pape prétend l'autoriser par des exemples de l'Écriture (Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. LXXVI).

[3] Innocent, en donnant aux croisés la permission de prendre des vivres où ils en trouveraient, ajoutait : « Pourvu que ce soit avec la crainte de Dieu, sans faire de tort à personne, et dans la résolution de restituer. » (*Epistol. Innoc. III*, lib. VI.)

tune, qui se jouait des décisions du pape comme de celles des pèlerins, ne tarda pas à donner une nouvelle direction aux événements de la croisade.

[1203.] On vit bientôt arriver à Zara des ambassadeurs de Philippe de Souabe, beau-frère du jeune Alexis. Ils s'adressèrent au conseil des seigneurs et des barons réunis dans le palais du doge de Venise :

« Seigneurs, dirent-ils, le puissant roi des Romains nous envoie « pour vous recommander le jeune prince Alexis, et le remettre entre « vos mains, sous la sauve-garde de Dieu. Nous ne sommes point « venus pour vous détourner de votre sainte entreprise, mais pour « vous offrir un moyen sûr et facile d'accomplir vos nobles desseins. « Nous savons que vous n'avez pris les armes que pour l'amour de « Jésus-Christ et de la justice : nous venons vous proposer de secou- « rir ceux qu'opprime une injuste tyrannie, et de faire triompher à la « fois les lois de la religion et celles de l'humanité. Nous vous pro- « posons de porter vos armes triomphantes vers la capitale de la « Grèce, qui gémit sous un usurpateur, et d'assurer à jamais la con- « quête de Jérusalem par celle de Constantinople.

« Vous savez, comme nous, combien de maux ont soufferts nos « pères, compagnons de Godefroy, de Conrad et de Louis le Jeune, « pour avoir laissé derrière eux un empire puissant dont la conquête « et la soumission auraient pu devenir pour leurs armées une source « de victoires. Que n'avez-vous pas à craindre aujourd'hui de cet « Alexis, plus cruel et plus perfide que ses prédécesseurs, qui s'est « élevé au trône par un parricide, qui a trahi à la fois les lois de la « religion et celles de la nature, qui ne peut échapper à la punition « de son crime qu'en s'alliant aux Sarrasins? Nous ne vous dirons « point ici combien il est facile d'arracher l'empire aux mains d'un « tyran méprisé de ses sujets, car votre valeur aime les obstacles et « se plaît dans les dangers; nous n'étalerons point à vos yeux les « richesses de Byzance et de la Grèce, car vos âmes généreuses ne « voient dans cette conquête que la gloire de vos armes et la cause de « Jésus-Christ.

« Si vous renversez la puissance de l'usurpateur pour faire régner « le souverain légitime, le fils d'Isaac promet, sous la foi des ser- « ments les plus inviolables, d'entretenir pendant un an votre flotte « et votre armée, et de vous payer deux cent mille marcs d'argent

« pour les frais de la guerre. Il vous accompagnera en personne dans « la conquête de la Syrie ou de l'Égypte ; si vous le jugez à propos, « il vous donnera dix mille hommes à sa solde, et, pendant toute sa « vie, il entretiendra cinq cents chevaliers dans la terre sainte. Enfin, « ce qui doit déterminer des guerriers et des héros chrétiens, Alexis « est prêt à jurer sur les Évangiles de faire cesser l'hérésie qui souille « encore l'empire d'Orient et de soumettre l'Église grecque à l'Église « de Rome.

« Tant d'avantages attachés à l'entreprise qu'on vous propose, « nous portent à croire que vous ne résisterez point à nos prières. « Nous voyons dans l'Écriture que Dieu s'est servi quelquefois des « hommes les plus simples et les plus obscurs pour annoncer sa vo- « lonté à son peuple chéri : aujourd'hui, c'est un jeune prince qu'il a « choisi pour l'instrument de ses desseins ; c'est Alexis que la pro- « vidence a chargé de vous conduire dans la voie du Seigneur et de « vous montrer le chemin que vous devez suivre pour assurer la vic- « toire aux armées de Jésus-Christ. »

Ce discours avait fait une vive impression sur un grand nombre de barons et de chevaliers, mais il ne réunissait point tous les suffrages de l'assemblée. Le doge et les seigneurs firent sortir les ambassadeurs en leur disant qu'ils allaient délibérer sur les propositions d'Alexis. De vives contestations s'élevèrent bientôt dans le conseil. Ceux qui s'étaient opposés au siége de Zara, parmi lesquels se faisait encore remarquer l'abbé de Vaux-de-Cernay, s'opposaient avec véhémence à l'expédition de Constantinople : ils s'indignaient qu'on mît dans la même balance les intérêts de Dieu et ceux d'Alexis ; ils ajoutaient que cet Isaac dont on voulait défendre la cause, était lui-même un usurpateur jeté par une révolution sur le trône des Comnènes ; qu'il avait été dans la troisième croisade le plus cruel ennemi des chrétiens, le plus fidèle allié des Turcs ; qu'au reste, les peuples de la Grèce, accoutumés à changer de maîtres, supportaient sans se plaindre l'usurpation d'Alexis, et que les Latins n'avaient point quitté leur pays pour venger les injures d'une nation qui ne réclamait point leur secours.

Les mêmes orateurs disaient encore que Philippe de Souabe exhortait les croisés à secourir Alexis, mais que lui-même se bornait à faire des discours, à envoyer des ambassadeurs ; ils invitaient les croisés à se défier des promesses d'un jeune prince qui s'engageait à fournir des armées et n'avait pas un soldat ; qui offrait des trésors,

et ne possédait rien; qui, d'ailleurs, avait été élevé parmi les Grecs, et tournerait peut-être un jour ses armes contre ses propres bienfaiteurs. « Si le malheur vous touche, ajoutaient-ils, et si vous êtes « impatients de défendre la cause de la justice et de l'humanité, « écoutez les gémissements de nos frères de la Palestine, qui sont « menacés par les Sarrasins et qui n'ont plus d'espérance que dans « votre courage. » Les mêmes orateurs disaient enfin que, si les croisés recherchaient des victoires faciles, des conquêtes brillantes, ils n'avaient qu'à tourner leurs regards vers l'Égypte, dont tout le peuple était alors dévoré par une horrible famine et que les sept plaies de l'Écriture livraient presque sans défense aux armes des chrétiens.

Les Vénitiens, qui avaient à se plaindre de l'empereur de Constantinople, ne se laissaient point entraîner par ces discours, et semblaient plus disposés à combattre les Grecs que les infidèles; ils brûlaient de détruire les comptoirs des Pisans établis dans la Grèce, et de voir leurs vaisseaux traverser en triomphe le détroit du Bosphore. Leur doge conservait le ressentiment de quelques outrages personnels, et, pour enflammer les esprits, il exagérait tous les maux que les Grecs avaient faits à sa patrie et aux chrétiens d'Occident.

Si l'on en croit d'anciennes chroniques[1], Dandolo était entraîné par un autre motif qu'il n'avouait point devant les croisés. Averti qu'une armée chrétienne se réunissait à Venise, le sultan de Damas, effrayé de la croisade qui se préparait, avait envoyé un trésor considérable à la république, pour l'engager à détourner les croisés d'une expédition en Orient. Soit qu'on ajoute foi à ce récit, soit qu'on le regarde comme une fable inventée par la haine et l'esprit de parti, de semblables assertions, recueillies par des contemporains, prouvent du moins que de violents soupçons s'élevèrent alors contre Venise parmi les croisés mécontents, et surtout parmi les chrétiens de Syrie, justement irrités de n'être point secourus par les soldats de la croix. Au reste, nous croyons devoir ajouter que la plupart des croisés français, pour faire la guerre à l'empire grec, n'avaient pas besoin d'être excités par l'exemple et le discours du doge de Venise. Ceux mêmes qui s'opposaient le plus à l'expédition nouvelle, étaient, comme tous les autres croisés, pleins de haine et de mépris pour les Grecs, et leurs discours n'avaient fait qu'enflammer les

[1] Le continuateur de Guillaume de Tyr, Bernard le Trésorier.

esprits contre une nation regardée comme l'ennemie des Latins.

Plusieurs ecclésiastiques, ayant à leur tête l'abbé de Looz, personnage recommandable par sa piété et la pureté de ses mœurs, ne partageaient point l'opinion de l'abbé de Vaux-de-Cernay, et soutenaient contre leurs adversaires qu'il y avait du danger à conduire une armée dans un pays ravagé par la famine; que la Grèce offrait plus d'avantages aux croisés que l'Égypte, et qu'enfin la conquête de Constantinople était le moyen le plus sûr d'assurer aux chrétiens la possession de Jésusalem. Ces ecclésiastiques étaient surtout éblouis par l'espoir de voir un jour l'Église grecque se réunir à l'Église de Rome; ils ne se lassaient point d'annoncer dans leurs discours l'époque prochaine de la concorde et de la paix entre tous les peuples chrétiens.

Beaucoup de chevaliers voyaient avec joie la réunion des deux Églises, qui devait être l'ouvrage de leurs armes; mais ils cédaient encore à d'autres motifs non moins puissants sur leur esprit : ils avaient juré de défendre l'innocence et les droits du malheur; ils croyaient remplir leur serment en embrassant la cause d'Alexis. Quelques-uns sans doute, qui avaient entendu parler des richesses de Byzance, pouvaient croire qu'ils ne reviendraient pas sans fortune d'une aussi brillante expédition; mais tel était l'esprit des seigneurs et des barons, que le plus grand nombre furent entraînés par la perspective même des périls, et surtout par le merveilleux de l'entreprise. Après une longue délibération, il fut décidé dans le conseil des croisés qu'on accepterait les propositions d'Alexis et que l'armée chrétienne s'embarquerait pour Constantinople dans les premiers jours du printemps.

Avant le siége de Zara, le bruit de l'armement des croisés et d'une expédition dirigée contre la Grèce était parvenu à la cour de Byzance. L'usurpateur du trône d'Isaac avait songé dès lors à conjurer l'orage près de fondre sur ses États, et s'était hâté d'envoyer des ambassadeurs auprès du pape, qu'il regardait comme l'arbitre de la guerre et de la paix en Occident. Ces ambassadeurs devaient déclarer au souverain pontife que le prince qui régnait à Constantinople était le seul empereur légitime; que le fils d'Isaac n'avait aucun droit à l'empire; qu'une expédition contre la Grèce serait une entreprise injuste, périlleuse, et contraire aux grands desseins de la croisade. Le pape, dans sa réponse, ne chercha point à calmer les alarmes de l'usurpateur, et

dit à ses envoyés que le jeune Alexis avait de nombreux partisans parmi les croisés, parce qu'il avait fait la promesse de secourir en personne la terre sainte et de mettre un terme à la rébellion de l'Église grecque[1]. Le pape n'approuvait point l'expédition de Constantinople; mais en parlant de la sorte, il espérait que le souverain qui régnait alors sur la Grèce, ferait les mêmes promesses que le prince fugitif, et serait plus capable de les remplir; il conservait l'espoir qu'on pourrait traiter avantageusement sans tirer l'épée, et que les débats élevés pour l'empire d'Orient seraient jugés à son tribunal suprême; mais le vieil Alexis, soit qu'il fût persuadé qu'il avait intéressé le pape à sa cause, soit qu'il crût prudent de ne point montrer ses alarmes, soit qu'enfin la vue d'un péril éloigné ne pût émouvoir son indolence, n'envoya point de nouveaux ambassadeurs, et ne fit plus aucune démarche pour prévenir l'invasion des guerriers de l'Occident.

D'un autre côté, le roi de Jérusalem et les chrétiens de la Palestine ne cessaient de faire entendre leurs plaintes et d'implorer les secours que le chef de l'Église leur avait promis. Le pape, vivement touché de leurs prières et toujours plein de zèle pour la croisade qu'il avait prêchée, réunissait tous ses efforts pour diriger les armes des croisés contre les Turcs. Il venait d'envoyer en Palestine les cardinaux Pierre de Capoue et Siffred, légats du saint-siége, pour relever le courage des chrétiens d'Orient et leur annoncer le départ prochain de l'armée des croisés. Lorsqu'il apprit que les chefs de la croisade avaient pris la résolution d'attaquer l'empire de Constantinople, il leur adressa les plus vives réprimandes, et leur reprocha de *regarder en arrière* comme la femme de Loth. « Que personne de vous, disait-il, ne se « flatte qu'il soit permis d'envahir ou de piller la terre des Grecs, sous « prétexte qu'elle n'est pas assez soumise et que l'empereur de « Constantinople a usurpé le trône sur son frère; quelque crime qu'il « ait commis, ce n'est pas à vous d'en juger : vous n'avez pas pris « la croix pour venger l'injure des princes, mais celle de Dieu. »

Innocent terminait sa lettre sans donner sa bénédiction aux croisés; et, pour les effrayer sur leur nouvelle entreprise, il les menaçait des malédictions du ciel. Les seigneurs et les barons reçurent avec respect les remontrances du souverain pontife; mais ils

[1] Voyez, dans les *Gesta Innoc. III*, la lettre du pape à l'usurpateur. Baronius l'a aussi rapportée, ad ann. 1202, *ibid*. Nicétas ne parle pas de cette correspondance.

ne changèrent rien à la détermination qu'ils venaient de prendre.

Alors ceux qui jusque-là s'étaient opposés à l'expédition de Constantinople, recommencèrent leurs plaintes, et ne mirent plus de ménagements dans leurs discours. L'abbé de Vaux-de-Cernay, l'abbé Martin Litz, un des prédicateurs de la croisade, le comte de Montfort, un grand nombre de chevaliers, firent tous leurs efforts pour ébranler l'opinion de l'armée: et, ne pouvant y parvenir, ils ne songèrent plus qu'à s'éloigner, les uns pour retourner dans leurs foyers, les autres pour se rendre dans la Palestine [1]. Ceux qui abandonnaient leurs drapeaux et ceux qui restaient au camp, s'accusaient réciproquement de trahir la cause de Jésus-Christ [2]. Cinq cents soldats s'étant jetés sur un vaisseau firent naufrage, et périrent tous dans les flots; plusieurs autres, en traversant l'Illyrie, furent massacrés par les peuples sauvages de cette contrée. Ceux-là périssaient en maudissant l'esprit d'ambition et d'égarement qui éloignait l'armée chrétienne du véritable objet de la croisade; les autres, restés fidèles à leurs drapeaux, déploraient la mort tragique de leurs compagnons, et disaient entre eux : « *La miséricorde de Dieu est restée parmi nous : malheur à ceux qui s'écartent de la voie du Seigneur!* »

Les chevaliers et les barons s'affligeaient en secret de n'avoir point obtenu l'approbation du pape; mais ils étaient persuadés qu'à force de victoires ils justifieraient leur conduite aux yeux du saint-siége et que le père des fidèles reconnaîtrait dans leurs conquêtes l'expression des volontés du ciel.

Les croisés étaient près de s'embarquer pour leur expédition, lorsque le jeune Alexis arriva lui-même à Zara. Sa présence excita un nouvel enthousiasme pour sa cause; il fut reçu au bruit des trompettes et des clairons, et présenté à l'armée par le marquis de Montferrat [3], dont les frères aînés avaient été liés par un mariage et la dignité de César à la famille impériale de Constantinople. Les barons

[1] Gunther a célébré la résolution de son abbé Martin Litz, qui partit alors pour la Palestine (Canisius, *Monum. ecclesiast*, t. II, p. 9). L'obéissance docile du comte de Montfort envers le saint-siége pourrait expliquer la confiance que les pontifes mirent en lui dans les guerres sanglantes des Albigeois.

[2] Le maréchal de Champagne, qui professe l'opinion de la majorité des barons et des chevaliers, ne laisse échapper aucune occasion de blâmer avec amertume ceux qui abandonnaient l'armée des croisés.

[3] Une double alliance et la dignité de César avaient lié les deux frères aînés de Boniface avec la famille impériale. Reinier de Montferrat avait épousé Marie, fille de l'empereur Manuel Comnène; Conrad, qui avait défendu la ville de Tyr, était, avant la troisième croisade, marié à Théodore Angéla, sœur des empereurs Isaac et Alexis (Ducange, *Famille Byzant.*, p. 183 à 203).

saluèrent empereur le jeune Alexis, avec d'autant plus de joie que sa grandeur future devait être leur ouvrage. Alexis avait pris les armes pour briser les fers de son père; on admirait en lui le plus touchant modèle de la piété filiale; il allait combattre l'usurpation, punir l'injustice, étouffer l'hérésie; on le regardait comme un envoyé de la providence. Les infortunes des princes destinés à régner touchent plus les cœurs que celles des autres hommes. Dans le camp des croisés les soldats se racontaient entre eux les malheurs d'Alexis; ils plaignaient sa jeunesse, déploraient son exil et la captivité d'Isaac. Alexis, accompagné des princes et des barons, parcourait les rangs de l'armée, et répondait par toutes les démonstrations de la reconnaissance au généreux intérêt que lui témoignaient les croisés [1].

Animé des sentiments qu'inspire le malheur et qui souvent ne durent pas plus que lui, le jeune prince prodigua les serments, les protestations, et promit plus encore qu'il n'avait fait par ses envoyés, sans songer qu'il se mettait dans la nécessité de manquer à sa parole et de s'attirer un jour les reproches de ses libérateurs.

Cependant les croisés renouvelaient chaque jour le serment de placer le jeune Alexis sur le trône de Constantinople. L'Italie et tout l'Occident retentissaient du bruit de leurs préparatifs. L'empereur de Byzance semblait seul ignorer la guerre qu'on venait de déclarer à sa puissance usurpée, et s'endormait sur un trône près de s'écrouler.

L'empereur Alexis, ainsi que la plupart de ses prédécesseurs, était un prince sans vertus et sans caractère. Lorsqu'il déposséda son frère, il laissa commettre le crime à ses courtisans, et, quand il fut sur le trône, il leur abandonna le soin de son autorité. Il prodigua tous les trésors de l'État, afin de se faire pardonner son usurpation; et, pour réparer ses finances, il vendit la justice, il ruina ses sujets, et fit piller les navires marchands qui se rendaient de Venise à Constantinople. L'usurpateur avait répandu les dignités et les honneurs avec une telle profusion, que personne ne s'en croyait honoré, et qu'il ne lui restait plus de véritable récompense pour le mérite. « Il « ne refusait rien, dit Nicétas, quelque impertinente, quelque ridi- « cule demande qu'on lui fît : il aurait accordé la permission de « labourer la mer, de voguer sur la terre, de transporter les monta-

[1] Villehardouin, liv. II.

« gnes, et de mettre Athos sur Olympe. » Alexis avait associé à l'autorité souveraine sa femme Euphrosine, qui remplissait l'empire de ses intrigues et scandalisait la cour par ses mœurs. Sous son règne, l'empire avait été plusieurs fois menacé par les Bulgares et par les Turcs. Alexis se rendit quelquefois à l'armée, mais il ne vit jamais ses ennemis. Tandis que les Barbares ravageaient ses frontières, il s'occupait d'aplanir des collines, de tracer des jardins sur les bords de la Propontide. Livré à une honteuse mollesse, il licencia une partie de ses troupes; et, craignant d'être troublé dans ses plaisirs par le bruit des armes, il vendit les vases sacrés et dépouilla les tombeaux des empereurs grecs, pour acheter la paix de l'empereur d'Allemagne, devenu maître de la Sicile. L'empire n'avait plus de marine : les ministres d'Alexis avaient vendu les agrès et les cordages des vaisseaux; les forêts qui pouvaient fournir des bois de construction, étaient réservées aux plaisirs du prince, et gardées, dit Nicétas, comme celles qui étaient autrefois consacrées aux dieux[1].

Jamais on ne vit éclater plus de conspirations; sous un prince qu'on ne voyait jamais, l'État semblait être dans un interrègne, le trône impérial ne paraissait plus qu'une place vide, et tous les ambitieux prétendaient à l'empire. Le dévouement, la probité, la bravoure, n'obtenaient plus ni l'estime de la cour ni celle des citoyens : on ne récompensait avec éclat que ceux qui avaient inventé une volupté ou trouvé un nouvel impôt. Au milieu de cette dépravation générale, les provinces n'entendaient parler de l'empereur que pour payer des tributs[2]; l'armée, sans discipline et sans solde, n'avait point de chefs capables de la commander. Tout semblait annoncer une prochaine révolution dans l'empire. Le péril était d'autant plus grand, que personne n'osait le prévoir. Aucun des sujets d'Alexis ne songeait à faire parvenir la vérité jusqu'au pied du trône; des oiseaux instruits à répéter des satires interrompaient seuls le silence du peuple, et publiaient sur les toits des maisons et dans les carrefours les scandales de la cour et la honte de l'empire.

Les Grecs conservaient encore la mémoire des événements glo-

[1] Le tableau que fait Nicétas de la cour d'Alexis, est remarquable, quoiqu'il se ressente de l'exagération ordinaire de l'historien.

[2] Lebeau, dans son *Histoire du Bas-Empire*, décrit longuement la décadence de l'empire grec et les vices des empereurs. Gibbon, observateur plus éclairé, néglige pourtant quelques détails importants de cette époque, et, dans ses derniers volumes, oublie trop souvent les Grecs pour parler des nations barbares de l'Orient et de l'Occident qui s'étaient partagé les débris de l'empire romain.

rieux ; mais ces souvenirs ne leur donnaient point d'émulation et ne leur inspiraient qu'une vanité stérile. La gloire et les vertus des temps passés ne servaient qu'à montrer les misères de leur décadence ; et, plus ils parlaient de l'ancienne Grèce et de la vieille Rome, plus ils paraissaient dégénérés. Ils n'écoutaient plus la voix de la patrie, et ne savaient obéir qu'à des moines qui s'étaient mis à la tête de toutes les affaires et qui s'attiraient la confiance du peuple et du prince par des prédictions frivoles ou des visions insensées. Les Grecs se consumaient en de vaines disputes qui énervaient leur caractère, redoublaient leur ignorance, étouffaient leur patriotisme. Lorsque la flotte des croisés allait mettre à la voile, on agitait à Constantinople la question de savoir si le corps de Jésus-Christ, dans l'eucharistie, est corruptible ou incorruptible : chaque opinion avait ses partisans, dont on proclamait tour à tour les défaites ou les triomphes, et l'empire menacé restait sans défenseurs [1].

Les Vénitiens et les Français étaient partis de Zara ; toute la flotte devait se réunir à l'île de Corfou. Comme elle aborda sur les côtes de Macédoine, les habitants de Duras apportèrent au jeune Alexis les clefs de la ville, et le reconnurent pour leur maître. Le peuple de Corfou ne tarda pas à suivre cet exemple, et reçut les croisés comme des libérateurs. Les acclamations du peuple grec sur le passage des Latins étaient d'un heureux augure pour le succès de leur expédition.

L'île de Corfou, pays des anciens Phéaques, si célèbre par le naufrage d'Ulysse et par les jardins d'Alcinoüs, offrait aux croisés des pâturages et des vivres abondants. La fertilité de l'île engagea les chefs à y faire un séjour de plusieurs semaines ; un aussi long repos pouvait avoir des suites funestes pour une armée entraînée par l'enthousiasme, à laquelle il ne fallait pas laisser le temps de réfléchir. Au milieu de l'oisiveté, on vit bientôt renaître les plaintes et les murmures qui avaient éclaté au siége de Zara.

On venait d'apprendre que Gauthier de Brienne avait conquis la Pouille et le royaume de Naples. Cette conquête, faite dans l'espace de quelques mois par soixante chevaliers, avait enflammé l'imagina-

[1] Montesquieu a décrit éloquemment l'état de l'empire et les disputes théologiques qui agitaient les esprits au moment du siége de Constantinople par les Latins. C'est à ce grand écrivain qu'on pourrait appliquer cette pensée que lui-même appliquait à Tacite : *Il abrége tout parce qu'il voit tout*

tion des croisés, et donnait aux mécontents l'occasion de blâmer l'expédition de Constantinople, dont les préparatifs étaient immenses, les périls évidents et le succès incertain. « Tandis que nous allons, « disaient-ils, épuiser toutes les forces de l'Occident dans une entre- « prise inutile, dans une guerre lointaine, Gauthier de Brienne s'est « rendu maître d'un riche royaume, et se dispose à remplir les ser- « ments qu'il a faits avec nous de délivrer la terre sainte : pourquoi « ne lui demanderions-nous pas des vaisseaux? pourquoi ne parti- « rions-nous pas avec lui pour la Palestine? » Ces discours avaient entraîné un grand nombre de chevaliers qui étaient prêts à se séparer de l'armée.

Déjà les principaux des mécontents s'étaient réunis dans un vallon écarté pour y délibérer sur les moyens d'exécuter leur projet, lorsque les chefs de l'armée, avertis du complot, s'occupèrent des mesures les plus propres à en prévenir les suites. Le doge de Venise, le comte de Flandre, les comtes de Blois et de Saint-Paul, le marquis de Montferrat, plusieurs évêques couverts d'habits de deuil et faisant porter des croix devant eux, se rendirent dans le vallon où s'étaient rassemblés les dissidents. Aussitôt qu'ils eurent aperçu de loin leurs infidèles compagnons qui délibéraient à cheval, ils mirent pied à terre et s'avancèrent vers le lieu de l'assemblée dans une attitude suppliante. Les instigateurs de la désertion, voyant venir ainsi les chefs de l'armée et les prélats, suspendent leur délibération et descendent eux-mêmes de cheval. On s'approche de part et d'autre ; les princes, les comtes, les évêques, se jettent aux pieds des mécontents, et, fondant en larmes, jurent de rester ainsi prosternés jusqu'à ce que les guerriers qui voulaient les abandonner aient renouvelé le serment de suivre l'armée des chrétiens et de rester fidèles aux drapeaux de la guerre sainte. « Quand les autres virent cela, dit Villehardouin [1], « témoin oculaire ; quand ils virent leurs seigneurs liges, leurs plus « proches parents et amis se jeter ainsi à leurs pieds, et, par manière « de parler, leur crier merci, ils en eurent fort grand pitié, et le « cœur leur attendrit de façon qu'ils ne purent se tenir de plorer, « leur disant qu'ils en aviseroient par ensemble. » Après s'être écartés un moment pour délibérer, ils revinrent auprès de leurs chefs, et promirent de rester à l'armée jusqu'aux premiers jours de l'automne,

[1] Villehardouin, liv. III.

à condition que les barons et les seigneurs jureraient sur les Évangiles de leur fournir, à cette époque, des vaisseaux pour se rendre en Syrie. Les deux partis s'engagèrent par serment à remplir les conditions du traité, et retournèrent ensemble dans le camp, où les pèlerins ne parlèrent plus que de l'expédition de Constantinople.

La flotte des croisés partit de Corfou la veille de la Pentecôte, 1203. Les palendries, les galères et les navires de transport, auxquels s'étaient joints beaucoup de vaisseaux marchands, couvraient un espace immense; le ciel était pur et serein, le vent doux et favorable. A voir cette flotte, on pouvait croire qu'elle allait conquérir le monde : « Moi, Villehardouin, s'écrie ici l'historien de cette expédition, moi, « maréchal de Champagne, qui cette œuvre dictai, j'atteste *que jamais plus belle chose ne fut vue*. »

Au mois de juin 1830[1], nous avons suivi la même route que la flotte de Venise. Laissant derrière nous les îles Ioniennes, nous dirigeâmes notre marche entre les rives du Péloponèse et les îles de Sapience (les antiques Œnuses), nous côtoyâmes la terre du Péloponèse : nous avions à notre gauche Navarin ou l'ancienne Pylos, Modon ou Méthone; plus loin, dans le golfe de Messénie, les villes de Coron et de Calamata. Dans le tableau si varié que nous offraient les rivages de la Grèce, deux spectacles imposants frappaient nos regards : le mont Ithome, au pied duquel se trouvent encore les ruines de l'ancienne Messène, et le mont Taygète, dont les cimes, blanchies par les frimas, s'abaissent vers l'orient jusqu'au promontoire de Ténare, aujourd'hui le cap Matapan; au delà du Ténare s'élèvent les rives escarpées du Magne, dans l'ancienne Laconie; puis s'avance dans la mer le cap Malée, aujourd'hui cap Saint-Ange, si redouté des marins dans l'antiquité. Entre le cap Malée et l'île de Cérigo, la flotte vénitienne rencontra plusieurs navires portant des pèlerins qui avaient quitté les drapeaux de l'armée : ceux-ci, à l'aspect d'un si grand appareil de puissance et de force, restèrent tout honteux et se cachèrent au fond de leurs vaisseaux; un seul descendit par une corde et quitta ses compagnons en leur disant : Je vais avec ces gens-ci, qui ont bien *l'air de conquérir de grands royaumes*. On lui en sut fort bon gré, dit le maréchal de Champagne, et *l'armée le vit de bon œil*.

La flotte s'arrêta devant Négrepont, puis devant Andros, où le

[1] Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. I.

jeune Alexis fut proclamé empereur. Les vents d'Afrique poussèrent les navires vénitiens à travers la mer Égée; les croisés laissèrent à leur gauche l'île de Lesbos ou Mételin; entrés dans l'Hellespont, ils dépassèrent Lemnos, Samothrace, Ténédos, la côte où se montraient les tombeaux d'Achille et de Patrocle et les ruines d'*Alexandria Troas.* Ils vinrent jeter l'ancre devant la ville d'Abydos[1].

L'Hellespont, en cet endroit, n'a pas un mille et demi de largeur. La ville d'Abydos, que Villehardouin appelle *Avie,* couvrait une langue de terre sur laquelle on ne trouve aujourd'hui que des amas de pierres et une forteresse turque. Les seigneurs et les barons, à qui on vint présenter les clefs de la ville, *firent mult bien garder la cité, de telle sorte que les habitants ne perdirent pas un denier.* L'armée de la croix resta huit jours au mouillage d'Abydos; les chevaliers ne connaissaient rien des merveilles qui avaient autrefois illustré cette rive de l'Hellespont. Les clercs les plus instruits ne savaient pas que, dans la partie du détroit où la flotte s'était arrêtée, Xercès, roi de Perse, avait fait passer son armée sur un pont de bois, et que, plus tard, Alexandre avait traversé le même détroit pour marcher à la conquête de l'Asie; ils ne savaient pas non plus que les plaines voisines de l'Ida avaient vu dans l'antiquité l'élite belliqueuse de la Grèce renverser les remparts d'une royale cité, et qu'un grand empire avait été détruit dans une guerre assez semblable à celle que les pèlerins allaient faire aux maîtres de Byzance. Les croisés champenois et les italiens, sans s'occuper des ruines dispersées dans ces poétiques contrées, ramassèrent la moisson qui couvrait les champs, pour approvisionner la flotte et l'armée. Poursuivant leur marche, ils virent Lampsaque et Gallipoli, traversèrent la mer de Marmara[2] ou la Propontide, et s'arrêtèrent devant la pointe de Saint-Étienne ou *San-Stéphano,* à trois lieues de Constantinople[3]. Alors ceux qui n'avaient

[1] Nous nous sommes embarqués en 1830 dans un caïque grec, au mouillage même où s'était arrêtée la flotte de Venise. Cette rade ou ce mouillage porte le nom de Niagara; il est à un mille et demi des Dardanelles, et est abrité contre le vent du nord par la langue de terre où se trouvait bâtie Abydos.

Les croisés, pour faire leurs provisions, durent parcourir les rives du Rhodius et les terres arrosées par le Simoïs. Nous avons parcouru ce pays au temps de la moisson : tout ce qui n'est pas resté aujourd'hui sans culture produit toutes sortes de fruits et quantité de froment, d'orge et de maïs (*Correspondance d'Orient,* lett. XXVII, t. II).

[2] L'historien grec Nicétas dit, dans son histoire, que la navigation des croisés avait été si heureuse et si rapide qu'ils arrivèrent au port de Saint-Étienne sans être aperçus de personne (*Bibliothèque des Croisades,* t. III).

[3] Les vents nous empêchaient d'avancer, et nous avons été obligés de nous arrêter à *San-Sté-*

point vu cette magnifique cité purent la contempler à leur aise[1]. Baignée au midi par les flots de la Propontide, à l'orient par le Bosphore, au septentrion par le golfe qui lui sert de port, la reine des villes apparaissait aux croisés dans tout son éclat. Une double enceinte de murailles l'entourait dans une circonférence de plus de sept lieues; les rives du Bosphore, jusqu'à l'Euxin, ressemblaient à un grand faubourg ou à une suite continue de jardins. Dans le temps de sa splendeur, Constantinople tenait à son gré les portes du commerce ouvertes ou fermées; son port, qui recevait les vaisseaux de tous les peuples du monde, mérita d'être appelé par les Grecs la *corne d'or*, ou la *corne d'abondance*. Comme l'ancienne Rome, elle s'étendait sur sept montagnes, et, comme la cité de Romulus, elle porta quelquefois le nom de ville aux sept collines. La ville était divisée en quatorze quartiers; elle avait trente-deux portes; elle renfermait dans son sein des cirques d'une immense étendue, cinq cents églises, parmi lesquelles se faisait remarquer Sainte-Sophie, une des merveilles du monde, et cinq palais qui semblaient eux-mêmes des villes au milieu de la grande cité. Plus heureuse que Rome, sa rivale, la ville de Constantin n'avait point vu les barbares dans ses murs; elle conservait, avec son langage, le dépôt des chefs-d'œuvre de l'antiquité et les richesses accumulées de la Grèce et de l'Orient.

Le doge de Venise et les principaux chefs de l'armée descendirent à terre, et tinrent conseil dans le moustier ou le monastère de Saint-Étienne[2]. On délibéra d'abord pour savoir sur quel point on débarquerait. Nous devons regretter que Villehardouin ne rende pas compte en détail de tout ce qui fut dit dans ce conseil : combien il serait

phano. San-Stéphano ou Saint-Étienne est maintenant un village habité par des Grecs et par des Arméniens. Lorsque nous sommes descendus à terre, nous avons pu distinguer les tours et les minarets de Stamboul (*Correspondance d'Orient*, t. II, p. 139).

[1] Ayant jeté l'ancre, ceux qui n'y avoient jamais été se prirent à contempler attentivement cette belle cité magnifique dont ils ne pensoient qu'en tout le monde y en deust encore avoir une telle. Quand ils aperçurent ses hautes murailles et gros torrions si près l'un de l'autre, dont elle estoit revestue et munie tout à l'entour, et ses riches et superbes palais et ses magnifiques églises qui se rehaussoient beaucoup par-dessus, en si grand nombre que nul malaisément se pourroit croire s'il ne le voyoit de ses yeux; ensemble la belle assiette de la ville, de son long et en sa largeur, qui de toutes autres estoit souveraine, certes il n'y eut là cœur si asseuré ni si hardy qui ne frémit. » (Villehardouin, liv. III.)

[2] A la place où s'élevait l'ancien moustier de Saint-Étienne, on voit maintenant un kioske du sultan Mahmoud. On a remarqué que ce kioske impérial a été bâti au moment où les Russes s'approchaient de la capitale, dans la guerre de 1829. L'historien grec Nicétas reprochait à l'empereur Alexis de faire bâtir des palais et des maisons de plaisance pendant que les croisés marchaient contre la ville impériale. C'est un point de ressemblance entre les deux époques (*Correspondance d'Orient*, p. 140, t. II).

intéressant de connaître aujourd'hui quels furent les pensées et les sentiments des chevaliers de la croix, à la vue de Constantinople, et dans le moment même où allaient se livrer les combats décisifs de cette croisade !

L'histoire ne nous a laissé que le discours de Dandolo. « Je connais « mieux que vous, dit le doge de Venise à ses compagnons, l'état et « les façons d'agir de ce pays, y étant venu autrefois. Vous avez entre- « pris la plus grande affaire et la plus périlleuse que jamais on ait « entreprise; c'est pourquoi il faut y aller sagement et avec conduite. « Si nous nous abandonnons sur la terre ferme, le pays étant vaste « et spacieux, nos gens, ayant besoin de vivres, se répandront çà et « là pour s'en procurer; et, comme les campagnes sont très-peu- « plées[1], nous ne devons pas manquer de perdre beaucoup d'hommes, « ce qui serait un malheur pour nous, attendu le peu de monde que « nous avons pour achever l'entreprise commencée. Il y a tout près, « à l'orient, des îles que vous pouvez voir d'ici (les îles des Princes[2]), « qui sont habitées et fertiles en blé et toutes sortes de biens : allons-y « prendre terre; ramassons les vivres dont nous avons besoin, et, « quand la flotte et l'armée seront approvisionnées, alors nous irons « camper devant la ville impériale, et nous ferons ce que Dieu nous « conseillera de faire. »

Cet avis du doge fut approuvé unanimement par les barons; tous retournèrent à leurs vaisseaux, où ils passèrent la nuit. Le lendemain, au lever du jour, les bannières et les gonfalons furent arborés à la poupe des navires et sur le haut des mâts; les écus et les bou-

[1] Cette terre riche et peuplée dont parle le doge de Venise dans son discours, est l'espace qui s'étend depuis San-Stéphano jusqu'à Constantinople. Ce pays a bien changé depuis le passage des croisés français et des Vénitiens: il est sans culture et dépeuplé. Dans le voisinage occidental de la capitale, la plaine est coupée çà et là par des cimetières musulmans. Une remarque générale qu'on peut faire, c'est que les environs de Constantinople n'offrent aujourd'hui qu'une triste solitude. Cette véritable image du désert autour d'une grande capitale frappe beaucoup le voyageur.

[2] Ces îles sont au nombre de quatre; elles s'élèvent presque à pic les unes près des autres Leur éloignement de Constantinople n'est que de quatre heures. Antigone et Proti sont les plus petites îles de cet archipel de la Propontide. Prinkipo est peuplée de trois mille habitants, tous Grecs. La partie méridionale de cette île est aride et dépouillée d'arbres; le côté septentrional, où se trouve le village de Prinkipo, est couvert de vignes, de figuiers et d'amandiers. Les Grecs ont à Prinkipo une école où on enseigne le français, l'anglais, l'italien et le turc. Une distance d'une heure sépare Prinkipo de Kalkis. Cette île est moins peuplée que Prinkipo, mais elle est très-fertile. Le sultan Mahmoud fit construire, il y a cinq ans, à Kalkis, un vaste établissement destiné à une école de marine; cette école n'a pas encore été organisée. Les voyageurs qui vont à Kalkis n'oublient pas d'aller voir dans l'église du couvent d'*Agia-Triada* (Sainte-Trinité) un tableau représentant le Jugement dernier. Le peintre a rempli son enfer de musulmans à longue barbe, à grands turbans; il a peuplé son paradis de Grecs séculiers, de caloyers (moines grecs), de papas et d'évêques.

cliers des chevaliers étaient rangés le long du pont des vaisseaux, et présentaient comme les créneaux d'une forteresse[1]. Chaque croisé fit alors la visite de ses armes, pensant qu'il aurait bientôt besoin de s'en servir.

La flotte leva les ancres; le vent, qui venait du sud, la poussa vers Constantinople; quelques vaisseaux passèrent si près des murailles que plusieurs croisés furent atteints par des pierres et des traits lancés de la ville. Toute l'armée de la croix se trouvait sur le pont des navires. Les remparts étaient couverts de soldats, le rivage couvert de peuple. Le vent et la fortune avaient fait changer la résolution prise à San-Stéphano : au lieu de se diriger vers les îles des Princes, la flotte s'avança à pleines voiles vers la côte d'Asie, et s'arrêta devant Chalcédoine, presque en face de Constantinople; les croisés débarquèrent en cet endroit. Il y avait là un palais impérial, où les principaux chefs de la croisade prirent leur logement; l'armée tendit ses pavillons et ses tentes le long du rivage. La campagne était riche et féconde : des meules de blé couvraient les champs, et chacun put faire ses provisions à son gré. Trois jours après leur arrivée, le lendemain de la Saint-Jean-Baptiste, la flotte remonta le canal et alla jeter l'ancre devant un autre palais de l'empereur, qu'on appelait *Scutari*. L'armée se rendit par terre dans le même lieu; là, elle se trouvait en face de la ville impériale et du port de Constantinople. Les chefs s'étaient établis dans le palais et les jardins où l'empereur Alexis, selon l'expression de Nicétas[2], s'occupait naguère d'aplanir les montagnes et de combler les vallées, tandis qu'un terrible ouragan était près de fondre sur son empire. Alors les chevaliers de la croix se mirent à parcourir les riches campagnes qui s'étendent au delà de Scutari. Une de leurs troupes, s'étant avancée à trois lieues du camp, aperçut de loin des tentes et des pavillons sur le penchant d'un coteau : c'était le grand duc ou chef des armées de mer de l'empire, qui campait avec cinq cents soldats grecs. Les guerriers latins se dis-

[1] Ducange, dans ses observations sur Villehardouin, donne une note très-savante sur les armes et les écus que les guerriers du moyen âge faisaient ranger au bord des vaisseaux et qui leur servaient comme de créneaux pour les mettre à l'abri de tous les traits de l'ennemi.

[2] L'historien grec Nicétas nous dit que l'usurpateur Alexis, loin de redouter l'invasion des Latins, se moquait de ceux qui en paraissaient surpris ou effrayés. Le continuateur de Guillaume de Tyr nous parle aussi de cette aveugle sécurité d'Alexis; ce prince se persuadait qu'on n'aurait pas même besoin de combattre les Francs : il lui suffisait, disait-il, d'assembler les filles publiques de Constantinople. Il ne nous est pas permis ici de suivre plus loin le chroniqueur et de lui emprunter la fin de son récit.

posèrent à l'attaque, et, de leur côté, les Grecs se rangèrent en bataille. Le combat ne dura pas longtemps : les soldats du grand duc s'enfuirent au premier choc, abandonnant leurs tentes, leurs provisions et leurs bêtes de somme. Cette victoire facile des Latins acheva de répandre la terreur dans tout le pays : personne n'osait plus les attendre les armes à la main ; ce qui fait dire à Nicétas que les commandants grecs étaient timides comme des cerfs, et n'osaient combattre des hommes qu'ils appelaient des *anges exterminateurs*, des *guerriers de bronze*. Cependant l'usurpateur Alexis commença à sortir de son sommeil. Le dixième jour de leur arrivée, il envoya aux croisés un ambassadeur, pour les saluer et savoir quels étaient leurs desseins. Un Italien, Nicolas Rossi, choisi pour cette mission, se présenta devant les chefs de la croisade et leur parla ainsi[1] : « L'empe« reur sait que vous êtes les plus grands et les plus puissants princes « entre ceux qui ne portent point de couronne, et que vous com« mandez aux peuples les plus braves qui soient au monde ; mais il « s'étonne que vous, étant chrétiens et lui aussi, vous soyez venus « dans ses terres, sans le prévenir et lui demander son agrément. On « lui a dit que le principal objet de votre voyage était la délivrance « de la terre sainte. Si, pour accomplir ce pieux dessein, vous man« quez de vivres, il vous en donnera volontiers ; il n'épargnera rien « pour vous seconder dans l'exécution de votre entreprise ; mais il « vous conjure de sortir de son territoire de bonne volonté : il pour« rait bien vous contraindre par la force, car sa puissance est grande, « et, quand vous seriez *vingt fois plus de gens que vous n'êtes*, vous « ne pourriez vous sauver et vous mettre à l'abri de sa colère, s'il « voulait vous *attaquer et vous mal faire.* » Conon de Béthune, sage chevalier, *éloquent et bien disant*, fut chargé de répondre à l'envoyé d'Alexis[2]. « Beau sire, lui dit-il, votre maître s'étonne que nos sei« gneurs et barons soient entrés sur son territoire. Vous savez trop « bien que la terre dans laquelle nous sommes n'est pas à lui, puis« qu'il *occupe à tort, et contre Dieu et raison*, ce qui doit appartenir « à son neveu, que vous voyez assis au milieu de nous. S'il veut lui « demander pardon et lui restituer la couronne impériale, nous em-

[1] C'est d'après Villehardouin que nous avons rapporté ce discours.

[2] Le père d'Outreman parle ainsi de Conon de Béthune : *Vir domi militiæque nobilis et facundus in paucis* (Constantin. Belg., lib. II). Villehardouin dit que Conon de Béthune *était un sage chevalier et bien emparlé*. Conon était renommé aussi parmi les trouvères ou les troubadours. M. Paulin-Pâris a publié en un petit volume plusieurs poésies de ce brave chevalier de la croix.

« ploierons nos prières vers Isaac et son fils, afin qu'ils lui pardonnent « et lui donnent de quoi vivre honorablement et selon sa condition. « Au reste, à l'avenir, ne soyez si téméraire ni si hardi de venir ici « pour de semblables messages. »

Nicolas Rossi retourna avec cette réponse auprès d'Alexis. Le lendemain les barons, après s'être concertés entre eux, résolurent de faire une tentative auprès du peuple de la capitale, et de montrer aux Grecs le jeune Alexis, fils d'Isaac. On fit équiper plusieurs galères, où montèrent les barons et les chevaliers ; dans une de ces galères on remarquait le jeune Alexis, que le doge de Venise et le marquis de Montferrat tenaient par la main. Ils s'approchèrent ainsi des remparts de la capitale. Un héraut d'armes disait à haute voix : « Voici « votre seigneur légitime. Sachez que nous ne sommes pas venus ici « pour vous faire le moindre mal, mais pour vous garder et vous « défendre, si vous faites ce que vous devez. Vous savez que celui à « qui vous obéissez s'est méchamment et à tort emparé du pouvoir « suprême, et vous n'ignorez pas avec quelle déloyauté il s'est con- « duit envers son seigneur et sire. Vous voyez ici le fils et l'héritier « d'Isaac : si vous venez à son parti, vous ferez votre devoir ; sinon, « sachez bien que nous vous ferons le plus de mal que nous pour- « rons. » Il n'y eut pas un Grec de la ville ou de la campagne qui répondit à ces paroles des croisés : tous étaient retenus par la crainte de l'usurpateur. Alors les chevaliers et les barons s'en revinrent au camp, et ne s'occupèrent plus que de faire la guerre aux Grecs.

Le 6 juillet, après avoir ouï la messe, les chefs de la croisade s'assemblèrent, et tinrent conseil, à cheval, dans une vaste plaine, qui est aujourd'hui le grand cimetière de Scutari[1]. On arrêta dans cette assemblée que toute l'armée rentrerait dans la flotte et traverserait le détroit de Saint-George ou le Bosphore. Les croisés venus de France furent divisés en six bataillons. Baudouin de Flandre eut la conduite de l'avant-garde, parce qu'il avait sous ses drapeaux grand nombre de braves, et plus d'arbalétriers et d'archers que les autres chefs. Henri, frère de Baudouin, devait conduire le second bataillon avec Mathieu de Valincourt et autres bons chevaliers des provinces de Flandre et de Hainaut. Le troisième corps avait pour chef Hugues de Saint-Paul, auquel s'étaient réunis Pierre d'Amiens, Eustache de

[1] La grande caserne bâtie par Sélim III, non loin du champ des morts, occupe peut-être l'emplacement du palais des empereurs. (Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. II.)

Canteleu, Anseau de Cayeux, et plusieurs bons chevaliers de la Picardie. Louis, comte de Blois, seigneur riche et puissant, avait le quatrième bataillon, composé d'une foule de chevaliers et de braves guerriers partis des pays qu'arrose la Loire. La cinquième *bataille* était commandée par Mathieu de Montmorency et par André de Champlitte, conduisant sous leurs bannières les pèlerins de la Bourgogne, de la Champagne, de l'Ile-de-France et de la Touraine. Dans cette cinquième *bataille*, on remarquait Villehardouin, maréchal de Champagne, Oger de Saint-Cheron, Manassès de Lille, Milès de Brabant, Machaire de Sainte-Menehould. Les croisés de la Lombardie, de la Toscane, des pays voisins des Alpes, formaient le sixième corps, sous les ordres de Boniface, marquis de Montferrat.

Quand on eut divisé ainsi l'armée, les prêtres et les évêques firent *des remontrances à tous* ceux du camp, les exhortant à se confesser et à faire leur *devise ou leur testament*, *ce qu'ils firent de grand zèle et dévotion.* Le jour marqué pour traverser le détroit, toute l'armée fut sur pied de grand matin. Villehardouin, qui nous représente sans cesse les croisés marchant de prodige en prodige et de péril en péril, ne manque pas, en cette circonstance, d'exprimer sa surprise et de répéter ces paroles qui reviennent à chaque page de son récit : *Véritablement, ce fut la plus périlleuse entreprise qui se fit jamais.* Au premier signal, les barons et les chevaliers s'embarquèrent sur les navires appelés *palendries;* ils étaient armés de pied en cap, *les heaumes lacés, et leurs palefrois sellés et caparaçonnés;* les archers et les arbalétriers, tous les gens de pied, montèrent dans de gros et pesants vaisseaux. Les galères, à deux et à trois rangs de rames, s'avançaient à la tête de la flotte. A chaque galère on avait attaché, avec des câbles, un ou deux grands navires, pour les faire avancer contre les courants et les vents contraires.

L'empereur Alexis, qui avait vu les préparatifs des croisés, était venu camper avec une nombreuse armée sur la rive occidentale du Bosphore ; il occupait le penchant de la colline des Figuiers ou de Péra, depuis le lieu que les Turcs appellent la Pointe de Tophana, jusqu'au lieu appelé Betaschi, où s'élève aujourd'hui un palais des sultans. L'aspect de cette armée grecque ne ralentit point l'ardeur et le zèle impatient des croisés [1] : on ne demandait point *qui devoit aller*

[1] Le trajet du Bosphore depuis Scutari jusqu'à la pointe de Tophana, est de deux milles et demi. Il faut une heure pour le traverser par un beau temps.

le premier, qui après, mais c'étoit à qui prendroit les devants. A mesure qu'on approchait de la rive, les chevaliers, tous le casque en tête et l'épée à la main, s'élançaient dans les flots, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Chacun aborda où il se trouvait; les chevaux furent tirés à terre; les archers se placèrent en avant des bataillons. On était parti au lever du jour; le soleil n'avait pas atteint la moitié de son cours, que toute l'armée se trouvait rangée en bataille sur la côte. Il y eut sans doute beaucoup de confusion dans ce débarquement précipité, et l'ennemi aurait pu profiter du désordre; mais Alexis n'eut pas le courage de présenter le combat aux Latins : frappé de terreur, il se hâta d'abandonner son camp, et se retira dans la ville.

Les croisés, maîtres de toute la côte, s'emparèrent du camp des Grecs, et se présentèrent devant la tour de Galata [1]. L'armée passa la nuit dans le quartier de *Stanor, une moult bonne ville et riche*, habitée alors par les juifs. Le lendemain, au lever du jour, les croisés se préparaient à livrer un assaut à la forteresse : une foule de Grecs accoururent de la ville dans des barques, et se réunirent, pour attaquer l'armée des pèlerins, à ceux qui gardaient la tour. Jacques d'Avesnes, au milieu de ses Flamands, reçut un coup de lance dans le visage, et *se trouva en péril de mort.* La vue de leur chef blessé anima le courage des croisés, qui repoussèrent l'ennemi. Beaucoup de Grecs se précipitèrent dans la mer et se noyèrent, les autres s'enfuirent dans la forteresse de Galata; mais ils n'eurent pas le temps de fermer les portes de la tour, et les Latins y pénétrèrent avec ceux qui fuyaient. Alors on s'occupa de rompre la chaîne de fer qui fermait le port. Les historiens de Venise rapportent qu'un gros vaisseau qui portait le nom d'*Aquila*, poussé par un vent favorable, vint frapper violemment la chaîne tendue sur les flots, et la brisa avec d'énormes ciseaux d'acier attachés à sa proue. Bientôt les galères des Grecs furent prises, et toute la flotte des pèlerins s'avança en triomphe au milieu du golfe.

Maîtres ainsi du port et de tout le quartier de Galata, les croisés délibèrent pour savoir s'ils attaqueront la cité impériale par terre ou par mer. Les Vénitiens étaient d'avis qu'on dressât les échelles sur

[1] Voyez sur Galata les notes de Ducange dans Villehardouin, liv. IV, et le chap. de la *Constantinopolis christiana* du même auteur : il fait remarquer que les habitants de Galata étaient si vains et si ignorants, qu'ils s'appliquaient l'épître de saint Paul aux Galates.

les vaisseaux et qu'on attaquât du côté du port; les croisés français disaient qu'ils ne savaient point combattre sur mer et qu'ils ne pouvaient vaincre sans leurs chevaux. On décida que l'attaque des Vénitiens se ferait par mer et que les chevaliers et les barons livreraient leurs assauts du côté de la terre. La flotte alla se placer devant les remparts de la capitale, tandis que les six bataillons français, traversant le Cydaris entre la pointe du golfe et la vallée appelée aujourd'hui la *Vallée des eaux douces*, allèrent s'établir sur une colline où se trouve maintenant le faubourg d'*Ayoub*. L'armée était campée entre le palais des Blaquernes et une abbaye close de murs qu'on nommait alors la *tour de Bohémond*[1]. « Ce fut une chose étonnante « et bien hardie, dit Villehardouin, de voir qu'une si petite troupe de « gens, qui suffisoit à peine à l'attaque d'une des portes, entreprît « d'assiéger Constantinople, qui avoit trois lieues de front du côté de « la terre. » D'après un examen attentif des lieux, nous croyons que cette porte, devant laquelle campèrent les croisés, était la porte d'*Egri capou* ou *porte oblique*. Les barons et les chevaliers[2], sans s'étonner du nombre de leurs ennemis et des difficultés de l'entreprise, dressèrent leurs machines et se préparèrent à l'assaut; le jour et la nuit ils étaient sur pied, gardant leurs mangonaux, et repoussant les sorties de l'ennemi; cinq à six fois dans une journée, tous les pèlerins se mettaient sous les armes. Personne ne pouvait s'éloigner du camp, à plus de trois *arbalétrées*, pour reconnaître le pays et chercher des vivres, dont on avait grand besoin. Les Grecs, chaque jour, se présentaient devant les retranchements et les palissades des Latins: presque toujours repoussés avec perte, ils revenaient en plus grand nombre. Dix jours s'écoulèrent ainsi dans des combats et des escar-

[1] Les chroniqueurs ne désignent pas dans leur récit la porte qui fut assiégée par les Latins; mais on doit croire que les Français, dans leurs attaques, se rapprochèrent le plus qu'ils purent de la flotte de Venise. Leurs échelles, dit Villehardouin, furent dressées à une *barbacane auprès la mer*. L'historien grec Nicétas rapporte que les Flamands et les Champenois s'avancèrent du côté du monastère de *Saint-Cosme et Saint-Damien*, et qu'ils vinrent camper auprès de la colline d'où s'apercevait le palais des *Blaquernes*. Les habitants voyaient du haut des murs (c'est toujours Nicétas qui parle) les tentes de leurs ennemis, et pouvaient entendre parler ceux qui campaient à *Géroslémar*, dont ils ne se trouvaient séparés que par le rempart. Il faut conclure des récits de Nicétas et de Villehardouin que les tentes des croisés couvraient l'espace occupé aujourd'hui par le village ou le faubourg d'*Ayoub*, et qu'elles s'étendaient vers l'extrémité du port (*Correspondance d'Orient*, p. 121, t. III).

[2] Villehardouin porte environ à vingt mille hommes l'armée combinée des croisés et des Vénitiens; il compte quatre cent mille soldats grecs dans la ville de Constantinople. Cette cité ne contient aujourd'hui que le même nombre d'habitants, turcs et grecs, juifs et arméniens.

mouches continuels; le dixième jour du siége, qui était le 17 juillet, on résolut de livrer un assaut général par terre et par mer; on donna en même temps le signal à la flotte et à l'armée.

Trois corps ou bataillons de l'armée des barons restèrent à la garde du camp, les autres s'avancèrent contre les murs de la ville. Ceux qui gardaient le camp étaient les Bourguignons et les Champenois, les pèlerins de la Lombardie, du Piémont et de la Savoie, commandés par le marquis de Montferrat. Baudouin de Flandre, le comte de Blois, Hugues de Saint-Paul, avec les Flamands, les Picards et les croisés de la Loire, allèrent à l'assaut. Les assaillants dressèrent leurs échelles à un avant-mur défendu par des *Anglais et des Danois*[1] (Villehardouin désigne ainsi la troupe intrépide des *Varanges*, à qui les empereurs grecs confiaient la garde de leur personne et de leur palais). Les guerriers français se disputent l'honneur de monter sur la muraille; quinze des plus vaillants arrivèrent au sommet des échelles et combattirent à la hache et à l'épée. La fortune toutefois ne couronna point leur audace : les assaillants furent obligés d'abandonner l'attaque, et laissèrent deux des leurs entre les mains des Grecs. Les deux prisonniers furent conduits au palais des Blaquernes, et présentés à l'empereur Alexis, qui en montra une grande joie. Pendant ce temps les Vénitiens poursuivaient leur attaque par mer. Dandolo avait fait ranger sa flotte sur deux lignes : les galères étaient au premier rang, montées par des archers, et chargées de machines de guerre; derrière les galères s'avançaient de gros vaisseaux, sur lesquels on avait construit des tours qui dominaient les plus hautes murailles de Constantinople. Dès le point du jour, le combat s'était trouvé engagé entre la ville et la flotte. Le bruit des vagues battues par les rames, les cris des matelots et des combattants, le feu grégeois sillonnant la mer,

[1] Les Varanges qui étaient au service des empereurs grecs, ont donné lieu à plusieurs discussions parmi les savants. Villehardouin dit, dans son histoire, que les Varanges étaient un mélange d'Anglais et de Danois. Le comte de Saint-Paul, dans une lettre écrite de Constantinople, les appelle des *Anglais*, des *Livoniens*, des *Daces*. D'autres historiens les appellent des *Celtes*, des *Allemands*. Ce mot de *varanges* paraît tiré d'un mot anglais, *waring*, qui veut dire guerrier; ce mot se trouve dans la langue danoise et dans plusieurs langues du nord de l'Europe. Ducange pense que les Varanges venaient de l'Angleterre danoise, petite province du Danemarck, entre le Jutland et le Holstein. M. Malte-Brun, dans les notes qui accompagnent l'histoire de Russie par Lévesque, pense que les Varanges tiraient leurs recrues de la Scandinavie, que les uns venaient de la Suède par Nowogorod et Kiow, les autres de la Norwége et du Danemarck, par la mer Atlantique et la mer Méditerranée. Il nous reste de M. Villoison une dissertation sur les Varanges dans laquelle on trouve plus d'érudition que de critique. L'opinion la plus vraisemblable est celle de Ducange et de Malte-Brun.

s'attachant aux navires et bouillonnant sur les flots, des éclats de rocher lancés d'un côté sur les maisons et les palais, de l'autre sur les vaisseaux, présentaient un spectacle mille fois plus effrayant que celui de la tempête. Au milieu de cette terrible bataille, Henri Dandolo, qui *vieil home estoit et goutte ne veoit*, ordonnait aux siens de le descendre à terre, et les menaçait de *faire justice de leur corps* s'ils ne lui obéissaient. Les ordres de l'intrépide doge sont bientôt exécutés: les hommes de son équipage le prennent entre leurs bras et le déposent sur la rive, portant devant lui le gonfalon de Saint-Marc. A cet aspect, toutes les galères s'approchent de la terre; les plus braves soldats volent sur les pas de Dandolo; les vaisseaux, qui jusque-là étaient restés immobiles, s'avancent et viennent se placer entre les galères; toute la flotte se déploie sur une seule ligne devant les murs de Constantinople, et présente aux Grecs effrayés un formidable rempart élevé sur les eaux. Les tours flottantes des vaisseaux abattent leurs ponts-levis contre les tours de la ville, et, tandis qu'au pied des murs dix mille bras plantent des échelles et font mouvoir les béliers, on se bat sur le haut des murailles avec la lance et l'épée. Tout à coup l'étendard de Saint-Marc paraît sur une tour de la ville, placé comme par une main invisible: à cette vue, les Vénitiens jettent un cri de joie, persuadés que le patron de Venise combat à leur tête. Bientôt vingt-cinq tours sont en leur pouvoir. Ils poursuivent les Grecs dans la ville; mais, craignant de tomber dans quelque embuscade, ou d'être accablés par le peuple, dont la foule remplissait les rues et couvrait les places publiques, ils mettent le feu aux maisons qu'ils trouvent sur leur passage. L'incendie s'étend avec rapidité et chasse devant lui une multitude éperdue et tremblante.

Tandis que les flammes portaient au loin leurs ravages et que le plus grand désordre régnait dans Constantinople, Alexis, pressé par les cris du peuple, envoyait des troupes contre les Vénitiens, et lui-même sortait avec une armée par les portes de Sélivrée et d'Andrinople, pour attaquer ceux qui assiégeaient la ville par terre. L'armée impériale était en si grand nombre, qu'on eût pu croire, selon l'expression de Villehardouin, *que toute la ville étoit sortie*. A l'approche des Grecs, les croisés se mettent sous les armes; leurs six bataillons se rangent à cheval autour de leurs palissades; les arbalétriers et les archers étaient placés en avant; chaque chef de bannière avait à ses côtés des écuyers et des sergents d'armes. Les Grecs s'approchèrent

en bon ordre jusqu'à la portée de l'arc. *Il sembloit être chose bien périlleuse,* dit le maréchal de Champagne, *que six batailles, et encore foibles, voulussent en attendre soixante.* La nouvelle d'un si grand danger étant venue au doge de Venise, il donna l'ordre aux siens de cesser le combat et d'abandonner les tours qu'on avait prises; puis il se mit à leur tête, et les conduisit au camp des croisés français, disant qu'il voulait *vivre et mourir avec les pèlerins.* L'arrivée de Dandolo avec l'élite de ses Vénitiens redoubla le courage des barons et des chevaliers. Cependant les deux armées restèrent longtemps en présence, les Grecs n'osant en venir à la charge, les Latins demeurant immobiles devant leurs barrières et leurs palissades. Après une heure d'hésitation et d'incertitude, Alexis fit sonner la retraite; alors les Latins sortirent de leurs retranchements, et suivirent l'armée grecque jusqu'à un palais appelé *Philotas. Pour dire vrai,* s'écrie Villehardouin encore tout effrayé, *jamais Dieu ne sauva personne d'un plus grand péril, comme il fit les nostres en ce jour.*

Mais bientôt il arriva un plus grand miracle : quand on vit l'empereur rentré dans la ville sans avoir livré de combat, on fut plus effrayé que s'il avait été vaincu. Le peuple accusait l'armée, et l'armée accusait Alexis. L'empereur, se défiant des Grecs, redoutant les Latins, ne songea plus qu'à sauver sa vie; il abandonna ses proches, ses amis, sa capitale [1], et s'embarqua secrètement au milieu des ténèbres de la nuit, pour aller chercher une retraite dans quelque coin de son empire.

Quand le jour vint apprendre aux Grecs qu'ils n'avaient plus d'empereur, le désordre et l'agitation furent extrêmes dans Constantinople: on s'assemblait dans les rues, on racontait les fautes des chefs, la honte des favoris, les malheurs du peuple. Depuis qu'Alexis avait abandonné sa puissance, on se rappelait le crime de son usurpation, et mille voix s'élevaient pour invoquer contre lui la colère du ciel. Au milieu de la confusion et du tumulte, les plus sages ne savaient quel parti prendre, lorsque les courtisans volent à la prison où gémis-

[1] « Quant il fut rentré dans son palais, il fit mettre sur un vaisseau dix mille livres d'or et quantité de pierreries; il se rendit à Dibalte à la première veille de la nuit; sa lâcheté lui fit ainsi mépriser la compagnie de ses proches, et la possession de l'empire pour suivre une espérance incertaine de sauver sa vie.» (Nicétas, liv. III.) « Cette nuit même l'empereur Alexis prit de son trésor ce qu'il put, et avec ceux qui de leur bon gré voulurent le suivre, s'enfuit, en quittant la ville. » (Villehardouin, liv. IV.) Villehardouin, qui ne peut dissimuler les craintes des barons, considère cet événement comme un prodige du ciel. Il faut voir les réflexions que fait l'historien grec sur la chute d'Alexis et sur le caractère de ce prince.

sait Isaac; ils brisent ses fers, et l'entraînent en triomphe dans le palais des Blaquernes. Quoique aveugle, il est placé sur le trône, et, lorsqu'il croit encore être entouré de ses bourreaux, il s'étonne d'entendre autour de lui des flatteurs; en le voyant revêtu de la pourpre impériale, on s'attendrit pour la première fois sur des malheurs qu'il ne souffre plus. De toutes parts on s'excuse d'avoir été partisan d'Alexis, et d'avoir fait des vœux pour sa cause. On va chercher la femme d'Isaac, qu'on avait oubliée, et qui vivait dans une retraite dont personne ne savait le chemin sous le règne précédent[1].

Euphrosine, femme de l'empereur fugitif, était accusée d'avoir voulu profiter des troubles de Constantinople pour revêtir de la pourpre un de ses favoris. On la précipita dans un cachot en lui reprochant tous les maux de la patrie et surtout les longues infortunes d'Isaac. Ceux que cette princesse avait comblés de ses bienfaits se distinguaient parmi ses accusateurs, et s'efforçaient de se faire un mérite de leur ingratitude.

Dans les troubles politiques, tout changement est aux yeux du peuple un moyen de salut. On se félicitait dans Constantinople de la nouvelle révolution; l'espérance renaissait dans tous les cœurs, et la multitude saluait Isaac par ses cris de joie. Bientôt la renommée va publier dans le camp des croisés ce qui s'est passé dans la capitale de l'empire. A cette nouvelle, le conseil des seigneurs et des barons s'assemble dans la tente du marquis de Montferrat; ils remercient la providence, qui vient de délivrer Constantinople, qui vient de les délivrer eux-mêmes des plus grands dangers. Mais, en se rappelant qu'ils avaient vu la veille l'empereur Alexis entouré d'une armée innombrable, ils ne peuvent croire au miracle de sa fuite.

Cependant le camp des croisés se remplissait d'une multitude de Grecs sortis de la ville qui racontaient les merveilles dont ils venaient d'être les témoins. Plusieurs des courtisans qui n'avaient pu être remarqués par Isaac, accouraient auprès du jeune Alexis, dans l'espoir d'attirer ses premiers regards : ils bénissaient le ciel d'avoir exaucé leurs vœux pour son retour, et le conjuraient, au nom de la patrie et de l'empire, de venir partager les honneurs et la puissance de son père. Tant de témoignages ne purent persuader les Latins,

[1] Villehardouin, dans son langage naïf, dit seulement que les Grecs reconnurent leur naturel seigneur. C'est dans Nicétas qu'on doit étudier les mœurs et les habitudes de la cour de Byzance (Lib. I, *Règne d'Isaac l'Ange*).

accoutumés à se défier des Grecs. Les seigneurs et les barons rangent leur armée en bataille, et, toujours prêts à combattre, ils envoient à Constantinople Mathieu de Montmorency, Geoffroi de Villehardouin, et deux nobles Vénitiens, pour *voir à l'œil comment les choses se passoient*[1].

Les députés des croisés devaient complimenter Isaac, s'il était remonté sur le trône, et exiger de lui la ratification du traité fait avec son fils. En arrivant à Constantinople, ils sont conduits au palais des Blaquernes entre deux rangs de soldats qui, la veille, formaient la garde de l'usurpateur Alexis, et qui venaient de jurer de défendre Isaac. L'empereur, entouré de toute la magnificence des cours d'Orient, reçoit les députés sur un trône éclatant d'or et de pierreries. « Voilà, dit Villehardouin en s'adressant à Isaac, comment les croisés « ont rempli leurs promesses; c'est à vous, maintenant, à remplir « celles qui ont été faites en votre nom. Votre fils, qui est resté parmi « les seigneurs et les barons, vous supplie de ratifier le traité qu'il a « conclu, et nous charge de vous dire qu'il ne reviendra point dans « votre palais avant que vous ayez juré de faire tout ce qu'il nous a « promis. » Alexis avait promis de payer aux croisés deux cent mille marcs d'argent, de fournir des vivres à leur armée pendant un an, de prendre une part active aux travaux et aux périls de la guerre sainte, et de remettre l'Église grecque sous l'obéissance du saint-siége. Lorsque Isaac entendit les conditions du traité, il ne put s'empêcher de témoigner sa surprise, et d'exprimer aux croisés combien il était difficile d'accomplir d'aussi hautes promesses; mais il ne pouvait rien refuser à ses libérateurs, il remercia les députés de ne pas exiger davantage. *Vous nous avez si bien servis*, ajouta-t-il, *que, lors même qu'on vous donnerait tout l'empire, vous l'auriez bien mérité.* Les députés louèrent la franchise et la bonne foi d'Isaac, et rapportèrent au camp les patentes impériales, revêtues du sceau d'or, qui confirmaient le traité fait avec Alexis.

Bientôt les seigneurs et les barons montent à cheval et conduisent le fils d'Isaac à Constantinople. Le jeune Alexis marchait entre le comte de Flandre et le doge de Venise suivi de tous les chevaliers couverts de leurs armes. Le peuple, qui auparavant gardait à sa vue un morne silence, accourait en foule sur son passage, et le saluait

[1] Villehardouin, liv. IV.

par de vives acclamations ; le clergé latin accompagnait le fils d'Isaac, et la religion grecque avait envoyé au-devant de lui son magnifique cortége. L'entrée du jeune prince dans la capitale était comme un jour de fête pour les Grecs et pour les Latins. Dans toutes les églises on remerciait le ciel ; partout retentissaient les hymnes de l'allégresse publique ; mais ce fut surtout dans le palais des Blaquernes, naguère le séjour du deuil et de la crainte, qu'éclatèrent les plus grands transports de la joie. Un père aveugle et plongé depuis huit ans dans un cachot, pressant entre ses bras un fils auquel il devait la liberté et la couronne, présentait un spectacle nouveau qui dut pénétrer tous les cœurs des plus vives émotions. La foule des spectateurs se rappelaient les longues infortunes de ces deux princes, et tant de malheurs passés semblaient à tout le monde un gage des biens que le ciel réservait à l'empire[1].

L'empereur, réuni avec son fils, remercia de nouveau les croisés des services qu'ils lui avaient rendus, et conjura les chefs de s'établir avec leur armée au delà du golfe de Chrysocéras : il craignait que leur séjour dans la ville ne fît naître quelque querelle entre les Grecs et les Latins, trop longtemps divisés. Les seigneurs et les barons se rendirent à la prière d'Isaac et d'Alexis, et l'armée des croisés établit ses quartiers au faubourg de Galata, où, dans l'abondance et dans le repos, elle oublia les travaux, les périls et les fatigues de la guerre. Les Pisans, qui avaient défendu Constantinople contre les croisés, firent la paix avec les Vénitiens ; toutes les discordes furent apaisées ; aucun esprit de jalousie et de rivalité ne divisait les Francs. Les Grecs venaient sans cesse au camp des Latins, où ils apportaient des vivres et des marchandises de toute espèce. Les guerriers de l'Occident visitaient souvent la capitale, et ne pouvaient se lasser de contempler les palais des empereurs, les nombreux édifices, chefs-d'œuvre des arts, les monuments consacrés à la religion, et surtout les reliques des saints, qui, au rapport du maréchal de Champagne, se trouvaient en plus grand nombre à Constantinople *qu'en aucun lieu du monde*[2].

Quelques jours après son entrée dans Constantinople, Alexis fut

[1] « Ainsi fut démenée grande joie tant en la ville pour le recouvrement de leurs légitimes princes, que dehors au camp par les pèlerins, pour l'honneur de la belle victoire qu'il avoit plu à Dieu de leur octroyer. » (Villehardouin, liv. IV.)

[2] Villehardouin, liv. IV.

couronné dans l'église de Sainte-Sophie, et partagea la puissance souveraine avec son père. Les barons assistèrent à son couronnement, et firent des vœux sincères pour son règne. Alexis s'empressa d'acquitter une partie des sommes promises aux croisés. La plus heureuse harmonie régnait entre le peuple de Byzance et les guerriers de l'Occident. Les Grecs paraissaient avoir oublié leurs défaites, les Latins leurs victoires. Les sujets d'Alexis et d'Isaac voyaient les croisés sans défiance, et la simplicité des Francs n'était plus le sujet de leurs railleries. Les croisés, à leur tour, croyaient à la bonne foi des Grecs. La paix régnait dans la capitale, et semblait être leur ouvrage. Ils respectaient les empereurs qu'ils avaient placés sur le trône, et les deux princes conservaient une affectueuse reconnaissance pour leurs libérateurs.

Les croisés, devenus les alliés des Grecs et les protecteurs d'un grand empire, n'avaient plus d'autres ennemis à combattre que les Turcs. Ils ne songeaient plus qu'à remplir le serment qu'ils avaient fait en prenant la croix; toujours fidèles aux lois de la chevalerie, les seigneurs et les barons voulurent déclarer la guerre avant de la commencer. Des hérauts d'armes furent envoyés au sultan du Caire et de Damas, pour lui annoncer, au nom de Jésus-Christ, au nom de l'empereur de Constantinople, des princes et des seigneurs de l'Occident, qu'il éprouverait bientôt la valeur des peuples chrétiens, s'il s'obstinait à retenir sous ses lois la terre sainte et les lieux consacrés par la présence du Sauveur[1].

Les chefs de la croisade annoncèrent en même temps le succès merveilleux de leur entreprise à tous les princes et à tous les peuples de la chrétienté; en s'adressant à l'empereur d'Allemagne[2], ils le conjuraient de prendre part à la croisade, et de venir se mettre à la tête des chevaliers chrétiens. Le récit de leurs exploits excita l'enthousiasme des fidèles. La nouvelle qui en fut portée en Syrie répandit l'effroi parmi les Turcs, et ranima les espérances du roi de Jérusalem et des défenseurs de la terre sainte. Tant de succès glorieux devaient satisfaire l'orgueil et la valeur des croisés. Mais, tandis que le monde était rempli de leur gloire et tremblait au bruit de leurs

[1] Villehardouin, liv. IV.

[2] Les croisés s'adressaient à Otton, et non à Philippe de Souabe, ce qui est assez étrange, puisque Philippe était le beau-frère d'Alexis; mais il faut remarquer qu'à cette époque le pape se déclarait pour Otton, et menaçait Philippe des foudres de l'Église (Voyez cette lettre dans Baluzius).

armes, les chevaliers et les barons croyaient n'avoir rien fait pour leur renommée et pour la cause de Dieu, s'ils n'obtenaient l'approbation du saint-siége. Le marquis de Montferrat, le comte de Flandre, le comte de Saint-Paul et les principaux chefs de l'armée, en écrivant au pontife, lui représentèrent que les succès de leur entreprise n'étaient point l'ouvrage des hommes, mais l'ouvrage de Dieu. Ces guerriers pleins de fierté qui venaient de conquérir un empire; qui, selon Nicétas, se vantaient *de ne craindre que la chute du ciel*, abaissant ainsi leurs fronts victorieux devant le tribunal du pape, protestaient, aux pieds d'Innocent, qu'aucune vue mondaine n'avait dirigé leurs armes, et qu'on ne devait voir en eux que des instruments dont la providence s'était servie pour accomplir ses desseins.

Le jeune Alexis, de concert avec les chefs des croisés, écrivit en même temps au pape pour justifier sa conduite et celle de ses libérateurs. « Nous avouons, disait-il, que la principale cause qui a porté « les pèlerins à nous secourir, c'est que nous avons promis, avec « serment, de reconnaître le pontife romain pour chef ecclésiastique « et pour le successeur de saint Pierre. » Innocent III, en répondant au nouvel empereur de Constantinople, loua ses intentions et son zèle, et le pressa d'accomplir ses promesses; mais les excuses des croisés n'avaient pu apaiser le ressentiment que le pape conservait de leur désobéissance aux conseils et aux volontés du saint-siége. Dans sa réponse, il ne les salua point avec la bénédiction ordinaire[1], craignant qu'ils ne fussent retombés dans l'excommunication, en attaquant l'empereur grec contre sa défense. Si l'empereur de Constantinople, leur disait-il, ne se hâte point de faire ce qu'il a promis, il paraîtra que ni son intention ni la vôtre n'ont été sincères, et *que vous avez ajouté ce second péché à celui que vous avez déjà commis.* Le pape donnait aux croisés de nouveaux conseils; mais ni ses conseils ni ses menaces ne devaient avoir un meilleur effet qu'au siége de Zara : la providence préparait en secret des événements qu'elle sut dérober à la prévoyance des croisés, comme à celle du saint-siége, et qui allaient encore une fois changer l'objet et le but de la guerre sacrée.

[1] Cette pièce a été traduite dans les Pièces justificatives de ce volume.

LIVRE XI.

DEPUIS LA RESTAURATION D'ISAAC JUSQU'A LA MORT DE BAUDOUIN.

1203-1206.

[Propositions de l'empereur grec aux croisés; il fait proclamer la suprématie religieuse du saint-siége; expédition en Thrace; Joanice, roi des Bulgares; la moitié de Constantinople est détruite par un incendie; haine d'Isaac l'Ange contre son fils; Alexis Ducas (surnommé *Murzuffle*); événements en Palestine; le peuple de Constantinople essaie de brûler la flotte; sédition excitée par Murzuffle; Alexis meurt empoisonné; Isaac le suit au tombeau; Murzuffle usurpe le pouvoir; les croisés emportent la ville d'assaut; fuite de Murzuffle; Théodore Lascaris le remplace; son départ clandestin; partage des provinces de l'empire; Baudouin, comte de Flandre, reçoit la couronne; le roi, Boniface et Dandolo écrivent au pape; l'excommunication est levée; les chrétiens de terre sainte accourent en Grèce; mort de l'impératrice; réaction contre les vainqueurs; démêlés entre Baudouin et Boniface; l'empereur assiége Andrinople; bataille imprudemment livrée; Baudouin est fait prisonnier; secours demandés aux puissances de l'Occident; Henri de Hainaut succède à son frère; mort de Dandolo et de Boniface; réponse de Joanice au pape relativement au sort de Baudouin. — Récapitulation du livre XI.]

LORSQUE la guerre et les révolutions ont ébranlé un empire jusque dans ses fondements, il est des maux que la sagesse humaine ne peut réparer. C'est alors que les princes appelés sur le trône sont plus à plaindre que leurs sujets, et que leur puissance doit plus exciter la commisération qu'elle ne doit réveiller l'ambition et la haine des autres hommes. Le peuple, dans l'excès de la misère, ne sait point mettre de bornes à ses espérances, et demande toujours à l'avenir plus que l'avenir ne peut donner. Lorsqu'il continue de souffrir des malheurs irréparables, il s'en prend à ses chefs, dont il attendait toute espèce de prospérités; les murmures d'une haine injuste succèdent bientôt aux acclamations d'un enthousiasme irréfléchi, et souvent la vertu elle-même est accusée d'avoir causé des maux qui sont l'ouvrage de la révolte, de la guerre ou de la mauvaise fortune.

Les peuples même, lorsqu'ils ont succombé et qu'ils ont perdu

pour jamais leur existence politique, ne sont pas jugés avec moins de sévérité et d'injustice que les princes et les monarques : après la chute d'un empire, le terrible axiome *malheur aux vaincus* reçoit son application jusque dans les jugements de la postérité. Les générations, comme les contemporains, se laissent éblouir par la victoire, et n'ont que du mépris pour les nations qui succombent. Nous chercherons, en parlant des Grecs et de leurs princes, à nous défendre des préventions que l'histoire nous a transmises, et, lorsque nous porterons un jugement sévère sur le caractère et les peuples de la Grèce, notre opinion sera toujours appuyée sur des traditions authentiques et sur le témoignage des historiens de Byzance.

Tant que le jeune Alexis n'eut que des promesses à faire et des espérances à donner, il n'entendit autour de lui que les bénédictions des Grecs et des croisés; mais, lorsque le temps fut arrivé de faire tout ce qu'il avait promis, il ne trouva plus que des ennemis et des obstacles. Dans la situation où son retour l'avait placé, il lui était surtout difficile de conserver à la fois la confiance de ses libérateurs et l'amour de ses sujets. Si, pour remplir ses engagements, le nouvel empereur entreprenait de réunir l'Église grecque à l'Église de Rome; si, pour payer ce qu'il devait aux croisés, il accablait le peuple d'impôts, il devait s'attendre à voir de violents murmures s'élever dans son empire. Si, au contraire, il respectait la religion de la Grèce, s'il allégeait le fardeau des tributs, les traités restaient sans exécution, et le trône sur lequel il venait de monter pouvait être renversé par les armes des Latins.

Craignant chaque jour de voir s'allumer la révolte ou la guerre, forcé de choisir entre deux périls, ce prince, après avoir longtemps délibéré, n'osa point confier sa destinée à la valeur équivoque des Grecs, et vint conjurer le doge de Venise et les barons d'être une seconde fois ses libérateurs. Il se rendit dans la tente du comte de Flandre, et parla ainsi aux chefs de la croisade assemblés : « Seigneurs, leur dit-il, je puis dire qu'après Dieu, je vous ai l'obligation entière d'être empereur; vous m'avez rendu le plus signalé « service qu'on ait jamais pu rendre à un prince; mais il faut que « vous sachiez que *plusieurs me font bon visage, qui dans leur* « *intérieur ne m'aiment point*, les Grecs ayant un grand dépit de « ce que je suis rétabli dans mes droits par votre moyen. Du reste, « le terme approche où vous devez partir, et votre association avec

« les Vénitiens ne doit durer que jusqu'à la Saint-Michel; comme ce « terme est court, il me serait du tout impossible d'accomplir les « traités que j'ai faits avec vous. D'ailleurs, si vous m'abandonnez, « je serai en danger de perdre l'empire et même la vie, car les Grecs « me haïssent à cause de vous. *Si vous le trouvez bon, faisons une « chose que je vais vous dire.* Si vous voulez demeurer jusqu'au mois « de mars[1], je me charge de prolonger votre traité avec Venise, et « de payer aux Vénitiens ce qu'ils exigeront; je vous fournirai en « outre tout ce qui vous sera nécessaire jusqu'aux prochaines fêtes de « Pâques. Alors je n'aurai plus rien à craindre pour ma couronne; je « vous aurai payé ce qui vous est dû. J'aurai aussi le temps de me « pourvoir de vaisseaux pour m'en aller avec vous à Jérusalem, ou y « envoyer mes troupes, suivant les traités[2]. » Un conseil[3] fut convoqué pour délibérer sur la proposition du jeune empereur. Ceux qui avaient voulu se séparer de l'armée à Zara et à Corfou, représentèrent à l'assemblée qu'on avait jusqu'alors combattu pour la gloire et les intérêts des princes de la terre, mais que le temps était enfin venu de combattre pour la religion et pour Jésus-Christ. Ils s'indignaient qu'on voulût mettre de nouveaux retards à la sainte entreprise. Cette opinion fut vivement combattue par le doge de Venise et les barons, qui, ayant mis leur gloire à l'expédition de Constantinople, ne pouvaient se résoudre à perdre le fruit de leurs travaux. « Souffrirons-nous, disaient-ils, qu'un jeune prince dont « nous avons fait triompher la cause soit livré à ses ennemis, qui sont « aussi les nôtres, et qu'une entreprise si glorieusement commencée « devienne pour nous une source de honte et de repentir? Souffri- « rons-nous que l'hérésie, étouffée par nos armes dans la Grèce sou- « mise, relève ses autels impurs et soit de nouveau un sujet de scandale « pour l'Église chrétienne? laisserons-nous aux Grecs la dangereuse « faculté de se déclarer contre nous, et de s'allier avec les Sarrasins « pour faire la guerre aux soldats de Jésus-Christ? » A ces graves motifs, les princes et les seigneurs ne dédaignèrent pas de joindre les

[1] On était alors au mois d'avril de l'année 1204.

[2] Je me suis plus rapproché ici de Villehardouin que je ne l'avais fait dans mes premières éditions : le maréchal de Champagne assistait au conseil où parla le jeune Alexis, et son témoignage est d'un très-grand poids. Nicétas ne dit rien de ce conseil et ne met point de discours dans la bouche d'Alexis.

[3] Et le conseil fut assigné pour le lendemain, auquel furent appelés les principaux hommes d'armes, à qui l'on récita mot à mot l'ouverture qu'on leur avait faite (Villehardouin).

supplications et les prières. Enfin leur avis triompha d'une opposition opiniâtre : le conseil décida que le départ de l'armée serait différé jusqu'aux fêtes de Pâques de l'année suivante.

Alexis, de concert avec Isaac, remercia les croisés de leur résolution, et ne négligea rien pour leur montrer sa reconnaissance. Afin de payer les sommes qu'il avait promises, il épuisa ses trésors, il augmenta les impôts, et fit fondre les images des saints et les vases sacrés. En voyant dépouiller les églises, le peuple de Constantinople fut frappé de surprise et d'effroi, et n'eut pas le courage de faire entendre ses plaintes. Nicétas reproche amèrement à ses compatriotes d'être restés spectateurs immobiles d'un aussi grand sacrilége, et les accuse d'avoir, par leur lâche indifférence, attiré sur l'empire la colère du ciel. Les plus fervents des Grecs déploraient, comme Nicétas, la violation des lieux saints; mais des scènes plus douloureuses devaient s'offrir bientôt à leurs regards.

Les chefs de l'armée, conduits par les conseils du clergé latin et par la crainte du pontife de Rome, demandèrent que le patriarche, les prêtres et les moines de Constantinople, abjurassent les erreurs qui les séparaient de l'Église romaine. Ni le clergé, ni le peuple, ni l'empereur, n'entreprirent de résister à cette demande, qui alarmait toutes les consciences et révoltait tous les esprits. Le patriarche, monté dans la chaire de Sainte-Sophie, déclara en son nom, au nom des empereurs et de tout le peuple chrétien d'Orient, qu'il reconnaissait *Innocent, troisième du nom, pour successeur de saint Pierre, premier vicaire de Jésus-Christ sur la terre, pasteur du troupeau fidèle.* Les Grecs qui assistaient à cette cérémonie, crurent voir l'abomination de la désolation dans le saint lieu[1], et, s'ils pardonnèrent dans la suite un aussi grand scandale au patriarche, ce fut dans l'étrange persuasion où ils étaient que le chef de leur Église avait trompé les Latins, et que l'imposture de ses paroles rachetait en quelque sorte le crime du blasphème et la honte du parjure.

Les Grecs s'obstinaient à croire[2] que le Saint-Esprit ne procède point du Fils, et citaient, pour appuyer leur croyance, le symbole de

[1] Nicétas parle de la manière la plus outrageante de la religion romaine, p. 348.

[2] Les Grecs et les Latins étaient séparés dans trois points principaux : 1° l'addition faite par l'Église latine au symbole de Constantinople, pour exprimer que le Saint-Esprit procède du Fils; 2° le refus de la part des Grecs de reconnaître la primauté du pape; 3° la prétention des Grecs qu'on ne peut consacrer dans l'Eucharistie avec du pain azyme. Photius avait commencé le schisme; le patriarche Cérularius le fit prévaloir, 837-886 : ce dernier voulait être reconnu chef de l'Église

Nicée; la discipline de leur Église différait en quelques points de celle de l'Église romaine. Dans les premiers moments du schisme, il eût été facile d'opérer une réunion, mais les disputes des théologiens avaient aigri les esprits. La haine des Grecs et des Latins semblait devoir séparer à jamais les deux croyances[1]. La loi qu'on imposait aux Grecs ne faisait qu'accroître leur résistance invincible. Ceux d'entre eux qui connaissaient à peine le sujet des longs débats élevés entre Byzance et Rome, ne montraient pas moins de fanatisme et d'opposition que tous les autres; ceux mêmes qu'on accusait de manquer de foi adoptaient avec chaleur les sentiments des théologiens, et semblaient tout à coup disposés à mourir pour une cause qui jusque-là ne leur avait inspiré que de l'indifférence. Le peuple grec, en un mot, qui se croyait supérieur à tous les autres peuples, repoussait avec mépris les lumières qui lui venaient de l'Occident, et ne pouvait consentir à reconnaître la supériorité des Latins. Les croisés, qui avaient changé les empires, s'étonnaient de ne pouvoir changer les cœurs; mais, persuadés que tout devait céder enfin à leurs armes, ils mirent à soumettre les esprits et les opinions une rigueur qui ne fit qu'augmenter la haine des vaincus et préparer la chute des empereurs que la victoire avait replacés sur le trône.

Cependant l'usurpateur Alexis, en fuyant de Constantinople, s'était retiré dans la province de Thrace : plusieurs villes lui avaient ouvert leurs portes, et quelques-uns de ses partisans s'étaient réunis sous ses drapeaux. Le fils d'Isaac résolut d'aller combattre les rebelles. Henri de Hainaut, le comte de Saint-Paul, et plusieurs chevaliers l'accompagnèrent dans cette expédition. A leur approche, l'usurpateur, enfermé dans Andrinople, se hâta d'abandonner la ville et s'enfuit vers le mont Hémus. Tous les rebelles qui osèrent les attendre furent vaincus et dispersés. Le jeune Alexis et les croisés qui l'accompagnaient avaient un ennemi plus redoutable à combattre, c'était la nation des Bulgares. Cette nation sauvage et féroce, soumise aux lois de Constantinople au temps de la première croisade, avait profité des troubles pour secouer le joug des empereurs grecs.

universelle à la place du pape. Les monuments originaux du schisme et les prétentions de Photius sont déposés dans les lettres de Photius (*Epist. Encycl.*, p. 47-61) et de Michel Cérularius (Canis., *Antiq. sect.*, t. III, p. 281-324, édit. Bernag).

[1] L'historien anonyme de l'expédition de Frédéric (Canisius, t. II, p. 511) cite un sermon d'un patriarche grec où l'on trouve ces mots : *Pour la rémission des péchés, il faut tuer les pèlerins et les effacer de la terre.*

Le chef des Bulgares, Joanice, implacable ennemi des Grecs, avait embrassé la foi de l'Église romaine, et s'était déclaré le vassal du souverain pontife pour en obtenir le titre de roi; il cachait sous le voile d'une religion nouvelle les fureurs de la haine et de l'ambition, et se servait de l'appui et du crédit de la cour de Rome pour faire la guerre aux maîtres de Byzance. Joanice faisait sans cesse des incursions dans les contrées voisines de son territoire, et menaçait d'envahir les plus riches provinces de l'empire. Si le jeune Alexis avait été dirigé par de sages conseils, il aurait profité de la présence des croisés pour intimider les Bulgares et les retenir au delà du mont Hémus : cette expédition lui eût mérité l'estime et la confiance des Grecs, aurait assuré le repos de plusieurs de ses provinces; mais, soit qu'il ne fût pas secondé par les croisés, soit qu'il n'aperçût point les avantages de cette entreprise, il se contenta de menacer Joanice[1]; et, sans avoir fait ni la paix ni la guerre, après avoir reçu le serment des villes de la Thrace, il ne songea plus qu'à retourner à Constantinople.

La capitale de l'empire, qui avait déjà souffert tant de maux, venait d'éprouver une nouvelle calamité : la moitié de la cité avait été réduite en cendres. A la suite d'une querelle survenue entre des croisés flamands et les habitants d'un quartier voisin de la mer et situé entre les deux ports, le feu prit, dit Nicétas, à une synagogue[2], et, de proche en proche, se communiqua avec tant de violence qu'il fut impossible de l'arrêter. L'incendie dévora d'abord toute cette région de la ville couverte alors d'une population industrieuse, maintenant occupée par les jardins silencieux du sérail; en peu d'instants, il étendit ses ravages depuis *Sainte-Irène* jusqu'au voisinage de la grande église; le double rang de maisons qui commençait au milieu de la ville et finissait au *Philadelphin*, le marché de *Constantin*, le quartier de *l'Hippodrome*, devinrent la proie de ce rapide embrasement. Des tourbillons de flamme se rassemblaient de plusieurs côtés à la fois, et, courant de maison en maison, de quartier en quartier,

[1] Voici comment Villehardouin parle de ce chef des Bulgares : « Tous lui firent foi et homage, fors seulement Joanice, roi de Valachie et de Bulgarie. Ce prince-là estoit un Bulgare qui s'estoit rebellé contre son père et son oncle aussi, auxquels il avoit fait par vingt ans la guerre, et avoit tant conquis sur eux, qu'il s'estoit fait établir un fort riche et puissant Etat. » (Villehardouin, liv. IV)

[2] Quelques historiens disent que le feu prit à une mosquée : cette circonstance ne se trouve ni dans Nicétas, ni dans Villehardouin; elle nous a paru peu vraisemblable.

consumaient comme de la paille les colonnes, les galeries, les monuments des places publiques. Du foyer de l'incendie s'élançaient çà et là des gerbes de feu qui tombaient sur des quartiers fort éloignés. La flamme, qui avait d'abord été poussée par un vent du septentrion, était tout à coup reportée, par des vents venus d'un autre point de l'horizon, sur des lieux qui avaient paru jusque-là à l'abri de tout danger. Ainsi l'incendie s'était répandu partout, il avait gagné jusqu'aux faubourgs; plusieurs galères, des navires à l'ancre dans le port, furent brûlés au milieu des flots. L'embrasement dura plus d'une semaine. D'une mer à l'autre, on ne voyait que des décombres et des ruines noircis par le feu; les amis ne se visitaient plus que dans des barques; la plupart des habitants étaient ruinés; plusieurs avaient péri dans les flammes. Tel est le récit de l'historien Nicétas, témoin oculaire; Villehardouin, qui était présent, a décrit aussi ce terrible fléau.

« Une querelle, dit le maréchal de Champagne, s'alluma entre les « Grecs et les Latins, dans laquelle je ne sais quels gens mirent ma- « licieusement le feu dans la ville. Le feu fut si grand et si terrible, « qu'on ne le put éteindre ni apaiser. Ce que les barons de l'armée « ayant aperçu de Galata où ils étoient logés, ils en furent fort do- « lents, et eurent grande compassion de voir ces hautes églises et ces « hauts palais tomber et se consumer en cendres. Ils se lamentoient « de voir ces grandes rues marchandes avec des richesses inesti- « mables, toutes en flamme et sans qu'ils pussent y porter secours et « remède. Ce feu prit depuis le quartier qui avoisine le port, et, ga- « gnant le plus épais de la ville, brûla tout ce qui se rencontra jusqu'à « l'autre port qui regarde la mer de la Propontide, le long de l'église « de Sainte-Sophie, et dura huit jours sans qu'il pust estre esteint, « parcourant l'espace de plus d'une lieue. Quant au dommage que « causa l'incendie, c'est chose qu'on ne peut estimer, non plus que « le nombre des hommes, femmes et enfants qui perdirent la vie « dans les flammes [1]. »

Beaucoup de chevaliers étaient accourus pour arrêter les progrès du feu, et gémissaient d'avoir à combattre un fléau contre lequel leur valeur était impuissante. Les princes et les seigneurs envoyèrent une

[1] Villehardouin et Nicétas se trouvent ici d'accord dans les principales circonstances de leur récit.

députation à l'empereur Isaac, pour lui annoncer qu'ils partageaient son affliction. En déplorant un si grand désastre, ils donnaient leurs malédictions à ses coupables auteurs, et juraient de les punir, s'il s'en rencontrait parmi les soldats de la croix. Toutes ces protestations, les secours qu'ils s'empressèrent d'apporter aux victimes de l'embrasement, ne purent ni consoler ni apaiser les Grecs, qui à l'aspect des ruines et des malheurs de leur capitale, accusaient les deux empereurs et n'épargnaient pas les Latins dans leurs plaintes.

Un grand nombre de Francs étaient établis dans la capitale. Ils se trouvèrent alors en butte aux menaces et aux violences d'un peuple au désespoir; ils abandonnèrent leurs maisons, et se retirèrent, avec leurs familles et ce qu'ils avaient pu sauver, dans le quartier de Galata. Villehardouin porte le nombre de ces malheureux fugitifs à plus de quinze mille. Tous se plaignaient amèrement des Grecs, et, dans leurs misères, imploraient l'appui et les armes des croisés. Ainsi les grandes calamités, qui auraient dû rapprocher les deux peuples, ne faisaient que rallumer les haines et les animosités réciproques.

Lorsque Alexis revint à Constantinople, le peuple le reçut dans un morne silence; les croisés seuls applaudirent à la guerre qu'il venait de faire dans la Thrace. Son triomphe, qui contrastait avec les malheurs publics, acheva de le rendre odieux aux Grecs. Dès lors le jeune empereur fut obligé plus que jamais de se jeter entre les bras des Latins : il passait les jours et les nuits dans leur camp; il partageait leurs jeux et s'associait à leurs fêtes et à leurs orgies grossières. Dans l'ivresse des festins, les guerriers francs le traitaient avec une insolente familiarité; plus d'une fois ils arrachèrent son diadème orné de pierreries, pour placer sur sa tête le bonnet de laine des matelots de Venise. Les Grecs, qui mettaient leur orgueil dans la magnificence du trône, n'avaient plus que des mépris pour un prince qui, après avoir abjuré leur religion, avilissait la dignité impériale et ne rougissait point d'adopter les usages des nations barbares.

Nicétas, dont les jugements sont ordinairement pleins de modération, ne parle du fils d'Isaac qu'avec une sorte de colère et d'emportement : selon l'historien de Byzance, « Alexis avait un visage semblable à celui de l'ange exterminateur; il était un véritable incendiaire; et, loin de s'affliger de l'embrasement de la capitale, il eût souhaité que toute la ville fût réduite en cendres. » Isaac lui-même accusait son fils d'avoir de pernicieuses inclinations, et de se corrom-

pre tous les jours par la société des méchants; il s'indignait qu'Alexis fût nommé à haute voix à la cour et dans les cérémonies publiques, tandis qu'on prononçait à peine le nom d'Isaac. Dans son aveugle colère, il chargeait d'imprécations le jeune empereur; mais, conduit par une vaine jalousie, bien plus que par le sentiment de sa dignité, lorsqu'il applaudissait à la haine du peuple pour Alexis, il se dérobait lui-même au fardeau de l'empire, et ne faisait rien pour mériter l'estime des hommes vertueux; il vivait retiré dans son palais, entouré de moines et d'astrologues qui, en baisant ses mains meurtries encore des fers de sa captivité, célébraient sa puissance, lui faisaient croire qu'il délivrerait Jérusalem, qu'il placerait son trône sur le mont Liban, et régnerait sur tout l'univers. Plein de confiance dans une image de la Vierge qu'il portait toujours avec lui, et se vantant de connaître par l'astrologie tous les secrets de la politique, il n'imagina, pour prévenir les séditions, d'autre moyen que de faire transporter de l'Hippodrome dans son palais le sanglier de Calydon, qu'on regardait comme le symbole de la révolte et l'image du peuple en furie.

Le peuple de Constantinople, non moins superstitieux qu'Isaac, en déplorant les maux de la patrie, s'en prenait au marbre et à l'airain. Une statue de Minerve, qui décorait la place de Constantin, avait les yeux et les bras tournés vers l'occident : on crut qu'elle avait appelé les barbares; elle fut renversée et mise en pièces par une multitude irritée : « Cruel aveuglement des Grecs, s'écrie un historien bel esprit [1], qui s'armaient contre eux-mêmes et ne pouvaient souffrir au milieu de leur ville l'image d'une déesse qui préside à la prudence et à la valeur! »

[1204.] Tandis que la capitale de l'empire était ainsi troublée par des scènes populaires, les ministres d'Alexis et d'Isaac s'occupaient de lever des impôts pour payer les sommes promises aux Latins. Les dilapidations, les abus de pouvoir, les injustices, ajoutaient encore à l'infortune publique; des plaintes se faisaient entendre dans toutes les classes de citoyens. On voulut d'abord faire peser les impôts sur le peuple; mais le peuple, dit Nicétas, se souleva comme une mer agitée par les vents. On fut obligé d'imposer des tributs extraordinaires aux citoyens les plus riches, et de continuer de dépouiller les églises de leurs ornements d'or et d'argent. Les trésors qu'on put amasser

[1] Nicétas.

ne remplissaient point les désirs insatiables des Latins, qui se mirent à ravager les campagnes autour de la capitale et pillèrent les maisons et les monastères de la Propontide.

Les hostilités, les violences des croisés, excitèrent l'indignation du peuple encore plus que celle des grands et des patriciens. On peut s'étonner que dans le cours des révolutions, le sentiment de la patrie se retrouve souvent dans la multitude lorsqu'il est éteint dans les classes les plus élevées. Chez une nation corrompue, tant que les révolutions n'ont point éclaté et que le jour du péril et de la destruction n'est point venu, la richesse des citoyens est une sûre garantie de leur dévouement et de leur patriotisme; mais cette garantie n'est plus la même au plus fort du danger, lorsque la société se trouve aux prises avec tous les ennemis de son existence et de son repos : la fortune qu'on craint de perdre est souvent la cause de honteuses transactions avec le parti des vainqueurs; elle énerve plus qu'elle ne fortifie les courages. Au milieu des plus grands périls, la multitude, qui n'a rien à perdre, conserve quelquefois des passions généreuses qu'une politique habile pourrait diriger avec avantage. Malheureusement cette multitude n'obéit presque jamais qu'à un aveugle instinct; et, dans les moments de crise, elle devient un dangereux instrument entre les mains des ambitieux qui abusent du nom de la liberté et de la patrie. C'est alors qu'une nation n'a pas moins à se plaindre de ceux qui veulent la sauver que de ceux qui n'osent la défendre, et qu'elle périt victime à la fois d'une indifférence coupable et d'une ardeur insensée.

Le peuple de Constantinople, irrité contre les ennemis de l'empire et poussé par un esprit de faction, se plaignit d'abord de ses chefs; et, passant bientôt de la plainte à la révolte, il se précipita en foule au palais des empereurs, il leur reprocha d'abandonner la cause de Dieu, la cause de la patrie, et demanda à grands cris des vengeurs et des armes.

Parmi ceux qui animaient la multitude, on remarquait un jeune prince de l'illustre famille de Ducas. Il portait le nom d'Alexis, nom qui devait être toujours associé à l'histoire des malheurs de l'empire; on l'avait surnommé *Murzuffle*, mot grec indiquant que ses deux sourcils étaient joints ensemble [1]. Murzuffle cachait une âme dissimu-

[1] Le continuateur de Guillaume de Tyr donne au prince grec le nom de *Maroffle*. Villehardouin en fait un simple favori de l'empereur (Liv. IV). Ducange, dont les investigations laborieuses ont

lée sous cet air sévère et dur que le vulgaire ne manque jamais de prendre pour le signe et le caractère de la franchise. Les mots de patrie, de liberté, qui séduisent toujours le peuple; les mots de gloire, de religion, qui rappellent de nobles sentiments, étaient sans cesse dans sa bouche, et ne servaient qu'à voiler les complots de son ambition. Au milieu d'une cour timide et pusillanime, entouré de princes qui, selon l'expression de Nicétas, *craignaient plus de faire la guerre aux croisés que les cerfs ne craindraient d'attaquer un lion*, Murzuffle ne manquait point de bravoure, et sa réputation de courage suffisait pour attirer sur lui tous les regards de la capitale. Comme il avait la voix forte, le regard fier, le ton impérieux, on le jugeait propre à commander. Plus il déclamait avec véhémence contre la tyrannie, plus la multitude formait des vœux pour qu'il fût revêtu d'un grand pouvoir. La haine qu'il affectait de montrer pour les étrangers, donnait l'espoir qu'il défendrait un jour l'empire, et le faisait regarder comme le libérateur futur de Constantinople.

Habile à saisir toutes les occasions, à suivre tous les partis, Murzuffle, après avoir rendu des services criminels à l'usurpateur, en recueillait le prix sous le règne qui avait suivi l'usurpation, et celui qu'on accusait partout d'avoir été le geôlier et le bourreau d'Isaac[1] était devenu le favori du jeune Alexis. Il ne négligeait aucun moyen de plaire à la multitude, pour se rendre nécessaire au prince, et savait braver à propos la haine des courtisans pour augmenter son crédit parmi le peuple. Il ne tarda pas à profiter de cette double influence pour semer de nouveaux troubles et faire triompher son ambition.

Ses discours persuadèrent au jeune Alexis qu'il fallait rompre avec les Latins et se montrer ingrat envers ses libérateurs pour obtenir la confiance des Grecs; il enflamma l'esprit du peuple contre les croisés, et, pour décider une rupture, il prit lui-même les armes. Ses amis et quelques hommes du peuple suivirent son exemple. Conduite par Murzuffle, une troupe nombreuse se précipite hors de la ville, et croit surprendre les Latins; mais la multitude, toujours prête à déclamer contre les guerriers de l'Occident, ne put supporter leur aspect. Murzuffle, abandonné sur le champ de bataille, fut sur le point de tomber

éclairé beaucoup de points obscurs de cette époque, soupçonne qu'il était fils d'Isaac Ducas Sebastocrator, et cousin issu de germain du jeune empereur Alexis (nº 118).

[1] Lebeau dit que Mursuffle avait été employé à crever les yeux à Isaac. (Voyez *Histoire du Bas-Empire*, liv. XCIV.)

entre les mains des croisés. Cette action imprudente, qui aurait dû le perdre, ne fit qu'augmenter son pouvoir et son crédit; on pouvait l'accuser d'avoir exposé le salut de l'empire, en provoquant la guerre sans moyens de la soutenir; mais le peuple vanta l'héroïsme d'un jeune prince qui osait braver les phalanges belliqueuses des Francs; ceux mêmes qui l'avaient abandonné au milieu du combat, célébrèrent sa valeur, et jurèrent comme lui d'exterminer les ennemis de la patrie.

La fureur des Grecs était à son comble; de leur côté, les Latins faisaient éclater leur mécontentement. Dans le faubourg de Galata qu'habitaient les Français et les Vénitiens, dans les murs de Constantinople, on n'entendait que des cris de guerre, et personne n'osait plus parler pour la paix.

Ce fut alors qu'on vit arriver dans le camp des croisés une députation des chrétiens de la Palestine. Les députés, qui avaient à leur tête l'abbé Martin Litz, étaient couverts de vêtements de deuil; la tristesse peinte sur leur visage avertissait assez qu'ils venaient annoncer de grands malheurs. Leurs récits arrachèrent des larmes à tous les pèlerins [1].

Dans l'année qui précéda l'expédition de Constantinople, on avait vu débarquer à Ptolémaïs les croisés flamands et les champenois, partis des ports de Bruges et de Marseille; plusieurs guerriers anglais, commandés par les comtes de Northumberland, de Norwick et de Salisbury; un grand nombre de pèlerins de la basse Bretagne, qui avaient pris pour chef le moine Héloin, un des prédicateurs de la croisade. Ces croisés, réunis à ceux qui avaient quitté l'armée chrétienne après le siége de Zara, se montrèrent impatients d'attaquer les Turcs; comme le roi de Jérusalem hésitait à rompre la trêve faite avec les infidèles, la plupart d'entre eux quittèrent la Palestine pour aller combattre sous les drapeaux du prince d'Antioche, qui était en guerre avec le roi d'Arménie. Ayant refusé de prendre des guides, ils furent surpris et dispersés par les musulmans que le prince d'Alep [2] avait envoyés contre eux; le petit nombre de ceux qui échappèrent au carnage, parmi lesquels l'histoire nomme deux seigneurs de

[1] Le moine Gunther.

[2] Jacques de Vitri, Albéric, et le continuateur de Guillaume de Tyr, parlent de cette bataille livrée entre Antioche et Tripoli; Villehardouin en fait aussi mention, et cite plusieurs des chevaliers qui furent tués ou faits prisonniers. On trouve aussi à ce sujet quelques détails dans les écrivains arabes.

Neuilly, Bernard de Montmirail et Renard de Dampierre, restèrent dans les fers des infidèles. Le moine Héloin eut la douleur de voir périr sur le champ de bataille les plus braves des croisés bretons, et revint presque seul à Ptolémaïs annoncer la sanglante défaite des soldats de la croix. Une horrible famine avait, durant deux ans, désolé l'Égypte et fait sentir ses ravages jusqu'en Syrie. Des maladies contagieuses succédaient à la famine; la peste moissonnait les habitants de la terre sainte : plus de deux mille chrétiens avaient en un seul jour reçu la sépulture dans la ville de Ptolémaïs.

Les députés de la terre sainte, en faisant ce lamentable récit, invoquaient par leurs larmes et leurs sanglots les prompts secours de l'armée des croisés. Mais les chevaliers et les barons ne pouvaient point abandonner leur entreprise commencée : ils promirent aux envoyés de la Palestine de porter leurs armes en Syrie dès qu'ils auraient soumis les Grecs, et, leur montrant les murs de Constantinople, ils leur dirent : *Voici le chemin du salut, voici la route de Jérusalem.*

Alexis devait payer aux Latins les sommes qu'il avait promises : s'il était fidèle aux traités, il craignait la révolte des Grecs; s'il ne remplissait point ses engagements, il redoutait les armes des croisés. Effrayés de l'agitation des esprits et retenus par une double crainte, les deux empereurs restaient immobiles dans leur palais, et n'osaient ni rechercher la paix ni préparer la guerre.

Les croisés, mécontents de la conduite d'Alexis, députèrent vers lui plusieurs des barons et des chevaliers, pour lui demander s'il voulait être leur ami ou leur ennemi. Les députés, en entrant dans Constantinople, entendirent partout sur leur passage les injures et les menaces d'un peuple irrité. Reçus dans le palais des Blaquernes, au milieu de la pompe du trône et de la cour, ils s'adressèrent à l'empereur Alexis et lui exprimèrent les plaintes de leurs compagnons d'armes. Conon de Béthune fut chargé de porter la parole, et s'exprima ainsi :

« Sire, nous sommes ici envoyés vers vous de la part des barons
« françois et du duc de Venise, pour vous remettre devant les yeux
« les grands services qu'ils vous ont rendus, comme chacun sait, et
« que vous ne pouvez dénier. Vous leur aviez juré, vous et votre père,
« de tenir les traitez que vous avez faits avec eux, ainsi qu'il paroist
« par vos patentes, qui sont scellées de vostre grand sceau; ce que

« vous n'avez pas fait toutefois, quoy que vous en soyez tenus. Ils « vous ont sommé plusieurs fois, et nous vous sommons encore de « rechef, de leur part, en présence de vos barons, que vous ayez à « satisfaire aux articles arrestez entre vous et eux. Si vous le faites, « à la bonne heure, ils auront occasion de se contenter; si au con- « traire, sçachez que d'ores en avant ils ne vous tiennent ny pour sei- « gneur ni pour amy, mais vous déclarent qu'ils se pourvoyront en « toutes les manières qu'ils aviseront, et veulent bien vous faire sçavoir « qu'ils ne voudroient vous avoir couru sus, ny sur aucun autre sans « deffy, n'estant pas la coustume de leur pays d'en user autrement. « n'y de surprendre aucun, ou faire trahison. C'est donc là le sujet « de nostre ambassade, sur quoy vous prendrez telle résolution qu'il « vous plaira[1]. »

Dans ce palais qui retentissait chaque jour des acclamations d'une cour respectueuse, les souverains de Byzance n'avaient jamais entendu un langage aussi plein de hauteur et de fierté. L'empereur Alexis, à qui ce ton menaçant semblait révéler son impuissance et le malheureux état de l'empire, ne put retenir son indignation. Les courtisans partageaient la colère de leur maître, et voulaient punir sur l'heure l'insolent orateur des Latins[2], lorsque les députés sortirent du palais des Blaquernes, et se hâtèrent de regagner le camp des croisés.

Le conseil d'Alexis et d'Isaac ne respirait que la vengeance; au retour des députés, la guerre fut décidée dans le conseil des barons. Les Latins ne songèrent plus qu'à attaquer Constantinople. Rien n'égalait la haine et la fureur des Grecs; mais la fureur et la haine ne leur tenaient point lieu de courage. N'osant affronter leurs ennemis en pleine campagne, ils résolurent de brûler la flotte des Vénitiens. Ils eurent alors recours à ce feu grégeois qui, plus d'une fois, avait suppléé à leur bravoure et sauvé leur capitale. Ce feu terrible, adroitement lancé, dévorait les vaisseaux, les soldats et leurs armes; semblable à la foudre du ciel, rien ne pouvait arrêter son explosion et

[1] Ce discours est tiré de Villehardouin. Vigenère dit de cette harangue : « Harangue bien un peu libre des despotes français aux empereurs de Constantinople. »

[2] « Là-dessus bruit se leva fort grand au palais; et les messagers s'en retournèrent aux portes, où ils montèrent habilement à cheval, n'y ayant celui, quand ils furent hors, qui ne se sentit très-heureux et content en son esprit, voire estonné, d'estre rechappé à si bon marché d'un si manifeste danger; car il ne tint presque à rien qu'ils n'y demeurassent tous morts ou pris. » (Villehardouin, liv. IV.)

ses ravages : les flots de la mer, loin de l'éteindre, ne faisaient que redoubler son activité. Dix-sept navires qu'on avait remplis de feu grégeois et de matières combustibles, furent poussés par un vent favorable vers le rivage du port où reposaient à l'ancre les vaisseaux de Venise. Pour assurer le succès de cette tentative, les Grecs avaient profité des ténèbres de la nuit. Le port, le golfe et le faubourg de Galata, furent tout à coup éclairés par une lueur menaçante et sinistre. A l'aspect du danger, les trompettes sonnent l'alarme dans le camp des Latins : les Français volent aux armes et se préparent au combat, tandis que les Vénitiens se jettent dans des barques et vont au-devant des navires qui portaient dans leurs flancs la destruction et l'incendie [1].

La foule des Grecs rassemblés sur le rivage applaudissait à ce spectacle et jouissait de l'effroi des croisés. Plusieurs d'entre eux, embarqués dans des nacelles, s'avançaient sur la mer, lançaient des flèches et s'efforçaient de porter le désordre parmi les Vénitiens. Les croisés s'encourageaient les uns les autres; ils se précipitaient en foule au-devant du péril; quelques-uns poussaient jusqu'au ciel des cris plaintifs et déchirants; d'autres invoquaient contre les Grecs toutes les puissances de l'enfer. Sur les murs de Constantinople, des battements de mains, des cris de joie, se faisaient entendre, et redoublaient à l'approche des vaisseaux couverts de flammes. Villehardouin, témoin oculaire, dit qu'au milieu de ce tumulte effroyable, la nature semblait être bouleversée et la mer prête à engloutir la terre. Cependant, à force de bras et de rames, les Vénitiens parvinrent à détourner loin du port les dix-sept brûlots, qui furent bientôt emportés par les courants au delà du canal. Les croisés, rangés en bataille, debout sur leur flotte ou dispersés dans des barques, rendirent grâces à Dieu de les avoir sauvés d'un si grand désastre; et les Grecs virent avec terreur leurs vaisseaux enflammés se consumer, sans avoir fait aucun mal, sur les eaux de la Propontide [2].

Les Latins irrités ne pouvaient pardonner à l'empereur Alexis sa perfidie et son ingratitude : « Ce n'était point assez pour lui d'avoir « manqué à tous ses serments, il voulait brûler la flotte qui l'avait

[1] Villehardouin nous parle ainsi des matelots vénitiens : « Ils saillirent tous soudain dedans leurs fustets et gailliotes, et dedans les esquifs de nefs, agraffant avec de longs crocqs celles qui estoient allumées, et, à force de rames, à la barbe même des ennemis, les remorquoient et tiroient malgré eux hors du port, de sorte qu'ils en furent délivrés en peu d'heures. » (Liv. IV.)

[2] Villehardouin, liv. IV.

« ramené triomphant au sein de son empire ; le temps était venu de « réprimer par le glaive les entreprises des traîtres et de punir de « lâches ennemis qui ne connaissaient d'autres armes que la fourberie « et la ruse, et qui, semblables aux plus vils brigands, ne savaient « porter leurs coups que dans l'ombre et le silence de la nuit. » Alexis, effrayé de ces menaces, ne songea plus qu'à implorer la clémence des croisés. Il leur fit de nouveaux serments, de nouvelles promesses, et rejeta les hostilités sur la fureur du peuple qu'il ne pouvait contenir. Il conjura ses amis, ses alliés, ses libérateurs, de venir défendre un trône près de s'écrouler, et proposa de leur livrer son propre palais[1].

Murzuffle fut chargé de porter aux Latins les supplications et les paroles de l'empereur ; et, profitant de cette occasion pour augmenter les alarmes et le mécontentement de la multitude, il eut soin de faire répandre le bruit qu'Alexis allait livrer Constantinople aux barbares de l'Occident. A cette nouvelle, le peuple se rassemble en tumulte dans les rues et sur les places publiques ; de toutes parts on répète que l'ennemi est déjà dans la ville, qu'on n'a pas un moment à perdre pour prévenir de grands malheurs, que l'empire a besoin d'un maître qui sache le défendre et le protéger.

Tandis que le jeune prince, saisi d'effroi, se renfermait dans son palais, la foule des séditieux accourt dans l'église de Sainte-Sophie pour choisir un autre empereur.

Depuis que les dynasties impériales étaient devenues le jouet des caprices de la multitude et de l'ambition des conspirateurs, les Grecs se faisaient un jeu de changer leurs souverains, sans songer qu'une révolution appelle toujours d'autres révolutions, et que, pour éviter les malheurs présents, ils se précipitaient dans des calamités nouvelles. Les plus sages du clergé et des patriciens se présentent à l'église de Sainte-Sophie, et cherchent à prévenir les maux dont la patrie est menacée. Vainement ils exposent qu'en changeant de maître, on va renverser le trône et perdre l'empire. « Lorsqu'on me « demanda mon avis, dit l'historien Nicétas, je n'eus garde de con- « sentir à la déposition d'Isaac et d'Alexis, parce que j'étais assuré « que celui qu'on élirait à leur place ne serait pas le plus fort. » Mais le peuple, ajoute le même historien, qui n'agit que par passion,

[1] Nicétas, chap. IV.

ce peuple qui, vingt ans auparavant, avait tué Andronic et couronné Isaac, ne pouvait plus supporter son ouvrage et vivre sous des princes qu'il avait choisis lui-même [1]. Cette multitude furieuse reproche à ses souverains sa misère, triste fruit de la guerre ; la faiblesse du gouvernement, ouvrage de la corruption générale. Les victoires des Latins, l'impuissance des lois, les caprices de la fortune, les volontés du ciel, tout devient un grief contre ceux qui gouvernent l'empire. La foule éperdue attend tout d'une révolution ; un changement d'empereur lui paraît le seul remède aux maux dont elle se plaint. On presse, on sollicite les patriciens et les sénateurs ; on connaît à peine les noms de ceux qu'on veut choisir pour maîtres ; mais tout autre qu'Alexis, tout autre qu'Isaac, doit mériter l'estime et l'amour des Grecs : il suffit de porter une robe de pourpre pour monter sur le trône de Constantin. Les uns s'excusent sur leur âge, les autres sur leur incapacité ; on leur propose, l'épée à la main, d'accepter l'autorité souveraine. Enfin, après trois jours d'orageux débats, un jeune imprudent, appelé Canabe, se laissa entraîner aux prières et aux menaces du peuple. Un fantôme d'empereur est couronné dans l'église de Sainte-Sophie, et proclamé dans Constantinople. Murzuffle n'était point étranger à cette révolution populaire. Plusieurs historiens ont pensé qu'il avait fait élire un homme obscur, dans le but d'essayer en quelque sorte le péril et de connaître la volonté et le pouvoir du peuple, afin d'en profiter un jour pour lui-même.

Alexis, averti de cette révolution, tremble au fond de son palais désert ; il n'a plus d'espoir que dans les Latins ; il sollicite par ses messagers l'appui des comtes et des barons ; il implore la pitié du marquis de Montferrat, qui, touché de ses prières, entre dans Constantinople au milieu de la nuit, et vient, à la tête d'une troupe choisie, pour défendre le trône et la vie des empereurs. Murzuffle, qui redoutait la présence des Latins, court auprès d'Alexis, lui représente les croisés comme ses ennemis les plus dangereux, et lui dit que tout est perdu si les Francs paraissent en armes dans son palais.

Lorsque Boniface se présente devant le palais des Blaquernes, il en trouve les portes fermées ; Alexis lui fait dire qu'il n'est plus libre

[1] Nous avons eu dans les mains un manuscrit de la Bibliothèque du roi où toutes les révolutions de Constantinople sont reproduites en miniatures très-remarquables pour le temps ; ce manuscrit est du quatorzième siècle.

de le recevoir, et le conjure de sortir de Constantinople avec ses soldats. La vue des guerriers de l'Occident avait répandu l'effroi parmi le peuple : leur retraite ranime le courage et la fureur de la multitude ; mille bruits différents se répandent partout à la fois ; les places publiques retentissent de plaintes et d'imprécations ; de moment en moment la foule s'accroît, le tumulte s'augmente. On ferme les portes de la ville ; les soldats et les habitants prennent les armes ; les uns veulent attaquer les Latins ; les autres parlent d'assiéger les empereurs dans leur palais. Au milieu de la confusion et du désordre, Murzuffle ne perd point de vue l'exécution de ses desseins : il gagne par ses caresses les gardes impériales ; ses amis parcourent la capitale, excitant par leurs discours la fureur et la rage de la multitude. Bientôt une foule immense s'assemble devant le palais des Blaquernes, et fait entendre des cris séditieux. Alors Murzuffle se présente devant Alexis [1] ; il redouble les alarmes du jeune prince, et, feignant de le plaindre et de le protéger, il l'entraîne dans un appartement écarté, le fait charger de fers et le jette dans un cachot. Il vient ensuite lui-même apprendre au peuple ce qu'il a fait pour le salut de l'empire ; le trône, d'où il a précipité son maître, son bienfaiteur et son ami, paraît une juste récompense de son dévouement et de ses services : il est porté en triomphe dans l'église de Sainte-Sophie, et couronné empereur aux acclamations de la multitude. A peine Murzuffle est-il revêtu de la pourpre impériale, qu'il veut s'assurer le fruit de son crime : redoutant les caprices du peuple et de la fortune, il se rend dans la prison d'Alexis, lui fait avaler un breuvage empoisonné, et, comme le jeune prince tardait à mourir, il l'étrangle de ses propres mains.

Ainsi périt, après un règne de six mois et quelques jours, l'empereur Alexis, qu'une révolution avait porté sur le trône, et qui disparut dans les orages d'une révolution nouvelle, sans avoir goûté les douceurs du rang suprême et sans qu'on pût savoir s'il était digne d'y monter. Ce jeune prince, placé dans la situation la plus difficile, n'eut

[1] Nicétas dit : Alexis supplia, en tremblant, Murzuffle de lui dire ce qu'il fallait faire : alors Murzuffle, l'ayant couvert de sa robe, le mena par une porte dérobée dans sa tente, comme pour le sauver ; peu s'en fallait qu'Alexis, pour le remercier, ne lui adressât ces paroles de David : « Il m'a caché dans sa tente aux jours de mon malheur. » Cependant on lui mit les fers aux pieds, on l'enferma dans une obscure prison. Villehardouin, dans son langage naïf, s'exprime en ces termes : « Une fois, environ vers minuit, que l'empereur dormoit dans sa chambre, entrent dedans et vous le prennent dans son lit, puis le jettent en un cul-de-fosse. » (Liv. IV.)

point le pouvoir ni peut-être la volonté de relever le courage des Grecs pour les opposer aux croisés. D'un autre côté, il ne sut point se ménager l'appui des croisés pour contenir les Grecs dans les bornes de l'obéissance. Dirigé par de perfides conseils, flottant sans cesse entre le patriotisme et la reconnaissance, craignant tour à tour d'aliéner des sujets malheureux, d'irriter des alliés formidables, il périt victime de sa faiblesse et de son irrésolution. Isaac l'Ange, en apprenant la fin tragique de son fils, mourut de frayeur et de désespoir[1]; il épargna ainsi un nouveau parricide à Murzuffle, qui n'en fut pas moins accusé de l'avoir fait périr. L'histoire ne parle plus de Canabe; le désordre était si grand, que les Grecs ne connurent point le sort de celui qu'ils avaient, peu de temps auparavant, élevé à l'empire. Ainsi quatre empereurs étaient descendus violemment du trône depuis l'arrivée des Latins, et la fortune réservait le même sort à Murzuffle.

Pour mettre à profit le crime qui avait servi ses desseins ambitieux, le meurtrier d'Alexis conçut le projet d'en commettre un autre, et de faire périr, par une trahison, les principaux chefs de l'armée des croisés. Un officier envoyé au camp des Latins était chargé de dire qu'il venait de la part de l'empereur Alexis, dont on ignorait encore la mort, engager le doge de Venise et les seigneurs français à se rendre au palais des Blaquernes, où toutes les sommes promises par les traités seraient remises entre leurs mains. Les seigneurs, les barons, promirent d'abord de se rendre à l'invitation de l'empereur; ils s'y préparaient avec joie, lorsque Dandolo éveilla leur défiance et leur fit craindre une nouvelle perfidie des Grecs. On ne tarda pas à être informé de la mort d'Isaac, du meurtre d'Alexis et de tous les crimes de Murzuffle[2]. A cette nouvelle, l'indignation fut générale parmi les croisés; les barons et les chevaliers ne pouvaient croire à un aussi grand attentat; chaque détail qu'ils apprenaient les faisait frémir d'horreur; ils oublièrent les torts d'Alexis, et, déplorant sa fin malheureuse, ils jurèrent de la venger. Dans le conseil, les chefs s'écrièrent qu'il fallait faire une guerre implacable à Murzuffle, et punir

[1] « Le pauvre vieil empereur Isaac, quand il vit son fils empoisonné de la sorte, et ce traistre et desloyal couronné, eut tant de peur et fascherie qu'il en prit une maladie dont il desceda tôt puis sans la faire longue. » (Villehardouin, liv. IV.)

[2] « Mais un meurtre, fait observer Villehardouin, ne se peut longuement celer; et s'apperceut-on bien soudain, tant les François que les Grecs, que le tout s'estoit passé de la sorte que vous venez de l'entendre raconter. » (Villehardouin, liv. IV.)

une nation qui venait de couronner la trahison et le parricide [1]. Les prélats et les ecclésiastiques, plus animés que tous les autres, invoquaient à la fois les foudres de la religion et celles de la guerre contre l'usurpateur du trône impérial et contre les Grecs infidèles à leur souverain, infidèles à Dieu lui-même. Ils ne pouvaient surtout pardonner aux sujets de Murzuffle de rester plongés dans les ténèbres de l'hérésie, et d'échapper par une révolte impie à la domination du saint-siége. Ils promettaient toutes les indulgences du souverain pontife et toutes les richesses de la Grèce aux guerriers appelés à venger la cause de Dieu et des hommes.

Tandis que les croisés déclaraient ainsi la guerre à l'empereur et au peuple de Constantinople, Murzuffle se préparait à repousser leurs attaques : il s'efforçait d'enchaîner à sa cause les habitants de la capitale; il reprochait aux grands leur indifférence, et leur proposait l'exemple de la multitude. Pour augmenter sa popularité et se procurer l'argent dont il avait besoin, il persécutait [2] les courtisans d'Alexis et d'Isaac, et confisquait les biens de tous ceux qui s'étaient enrichis dans l'administration publique [3]. L'usurpateur s'occupait en même temps de rétablir la discipline des troupes, d'augmenter les fortifications de la ville; il ne connaissait plus ni les plaisirs ni le repos. Comme on lui reprochait les plus grands crimes, il n'avait pas seulement à combattre pour l'empire, mais pour l'impunité; le remords doublait son activité, et ne lui montrait son salut que dans la victoire; on le voyait sans cesse parcourir les rues l'épée au côté, une massue de fer à la main, animant le courage du peuple et des soldats.

Cependant les Grecs, après avoir fait une nouvelle tentative pour brûler [4] la flotte des pèlerins, s'étaient enfermés dans leurs murailles, où ils supportaient avec patience les insultes et les menaces des Latins. Les croisés, toujours campés sur la colline de Galata, n'avaient rien à redouter de leurs ennemis; mais les vivres commençaient à

[1] Que ceux qui commettoient de tels et si abominables hommicides n'avoient droit de tenir terres ni seigneuries. » (Villehardouin, liv. IV.)

[2] Murzuffle dépouilla Nicétas de la place de logothète pour la donner à Philocale son beau-père. Aussi l'historien de Byzance n'épargne-t-il ni celui qui avait usurpé sa place, ni celui qui avait usurpé l'empire.

[3] « Pour le nouvel empereur, dit Nicétas, comme il ne trouva pas au commencement de son règne les coffres pleins ni demi-pleins, mais vuides, il voulut moissonner là où il n'avoit pas semé. »

[4] Les deux tentatives pour brûler la flotte de Venise sont rappelées dans une lettre de Baudouin au pape (*Gesta Innocentii*, cap. 92, p. 534-35). Le maréchal de Champagne ne parle que de la première tentative.

leur manquer, et ce qu'ils craignaient le plus, c'était la disette. Henri de Hainaut, pour l'approvisionnement de l'armée, entreprit une expédition : il s'empara de Phinée ou Phinopolis [1], où les guerriers de la croix firent un butin considérable. On trouva dans la ville conquise des vivres en abondance, et toutes sortes de provisions, qu furent envoyées, par mer, au camp des Latins. Murzuffle, informé de l'excursion des croisés, sortit pendant la nuit de Constantinople avec une troupe [2] nombreuse, et vint se placer en embuscade sur le chemin que devaient prendre Henri de Hainaut et ses chevaliers pour retourner à leur camp. Les Grecs attaquèrent les croisés à l'improviste, persuadés qu'ils les mettraient facilement en déroute; mais les guerriers francs, sans s'effrayer, se rangent en ordre de bataille, et font une si vive résistance, que les Grecs sont bientôt obligés de fuir. Murzuffle fut sur le point de tomber dans les mains de ses ennemis, et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval; il laissa sur le champ de bataille son bouclier, ses armes et l'étendard de la Vierge, que les empereurs avaient coutume de faire porter devant eux dans les plus grands périls. La perte de ce drapeau antique et révéré répandit le deuil et l'effroi parmi les Grecs. Les croisés, en voyant flotter dans leurs rangs victorieux l'étendard et l'image de la patronne de Byzance, furent persuadés que la mère de Dieu abandonnait les Grecs, et se déclarait pour la cause des Latins [3].

Après cette défaite, les Grecs crurent qu'il n'y avait plus pour eux de salut que dans les fortifications de leur capitale : il leur était plus facile de trouver des ouvriers que des soldats, cent mille hommes travaillaient jour et nuit à la réparation des murailles; les sujets de Murzuffle semblaient persuadés que leurs remparts suffiraient pour les défendre, et maniaient sans répugnance les instruments de maçonnerie, dans l'espoir qu'ils ne se serviraient point de la lance ni de l'épée.

[1] Phinée ou Phinopolis était une ville très-ancienne ; on en fait remonter l'origine au temps des Argonautes. Il n'en reste plus de vestige aujourd'hui.

[2] Nous avons pu reconnaître le lieu où Murzuffle et sa troupe se mirent en embuscade pour attendre les Latins; comme les croisés en revenant de Phinopolis suivaient le bord de la mer, les Grecs durent les attendre à la pointe du petit golfe où se trouve maintenant le village de *Buiukdéré*.

[3] Les barons firent présent du gonfalon impérial à l'ordre de Cîteaux ; cependant on montrait encore à Venise ce trophée de la valeur des croisés : ce qui fait dire à Gibbon que, si Venise garda le véritable gonfalon, le pieux Dandolo avait trompé la religion de l'ordre (Chap. 51, *Histoire de la décadence de l'empire romain*). Nicétas parle de cette image de la mère de Dieu, sous la protection de laquelle les Grecs avaient mis leur empire (*Bibliothèque des Croisades*).

Murzuffle avait appris à redouter le courage de ses ennemis; il se défiait de la valeur des Grecs : avant de tenter encore les hasards de la guerre, il rechercha la paix, et fit demander une entrevue aux chefs des croisés. Les seigneurs et les barons refusèrent avec horreur de voir l'usurpateur du trône impérial, le meurtrier, le bourreau d'Alexis; cependant l'amour de la paix fit consentir le doge de Venise à écouter les propositions de Murzuffle. Henri Dandolo se rendit sur sa galère à la pointe du golfe; l'usurpateur, monté sur un cheval, s'approcha du rivage de la mer. La conférence fut longue et animée : le doge exigeait de Murzuffle qu'il payât sur-le-champ cinq mille livres pesant d'or, qu'il aidât les croisés dans leur expédition en Syrie, qu'il jurât de nouveau obéissance à l'Église romaine. Après de longs débats, Murzuffle promit de donner aux Latins[1] l'argent et les secours qu'on lui demandait; mais il ne pouvait se résoudre à subir le joug de l'Église de Rome. Le doge s'étonnait qu'après avoir outragé toutes les lois du ciel et de la nature, on mît encore autant d'importance à des opinions religieuses : jetant un regard de mépris sur Murzuffle, il lui demanda si la religion grecque pardonnait la trahison et le parricide. L'usurpateur, irrité, dissimulait sa colère, et s'efforçait de justifier sa conduite, lorsque la conférence fut rompue par la présence de quelques cavaliers latins.

Murzuffle, de retour à Constantinople, ne s'occupa plus qu'à préparer la guerre, résolu de mourir les armes à la main. Par ses ordres, on éleva de plusieurs pieds les murs et les tours qui défendaient la ville du côté du port. On bâtit sur les murailles des galeries à plusieurs étages, d'où les soldats devaient lancer des flèches et faire mouvoir les balistes et les autres machines de guerre; au-dessus de chaque tour était placé un pont-levis qui, en s'abattant sur les vaisseaux, pouvait offrir aux assiégés un moyen de poursuivre les ennemis jusque dans leur flotte.

Les croisés, quoiqu'ils fussent remplis de bravoure, ne voyaient point ces préparatifs avec indifférence. Les plus intrépides ne pouvaient se défendre de quelque inquiétude, en comparant le petit nombre des Francs avec l'armée impériale et la population de Constan-

[1] Dandolo demanda à Murzuffle cinquante centenaires d'or, qui ont été évalués à 5,000 livres pesant d'or, ou 48,000,000 de francs. Nicétas seul parle de cette entrevue, dont Villehardouin, Gunther et les historiens contemporains d'Occident ne font aucune mention. Elle eut lieu au monastère de Saint-Cosme (Nicétas, liv. I, chap. 2, *Règne de l'empereur Alexis Ducas*).

tinople : toutes les ressources qu'ils avaient trouvées jusque-là dans l'alliance des empereurs allaient leur manquer, sans qu'ils eussent l'espoir d'y suppléer autrement que par les prodiges de la victoire; ils n'avaient point de secours à espérer de l'Occident. Chaque jour la guerre devenait plus périlleuse, la paix plus difficile; il n'était plus temps de songer à la retraite. Dans cette situation, tels étaient l'esprit et le caractère des héros de cette croisade, qu'ils puisèrent de nouvelles forces dans ce qui devait les abattre et les remplir d'effroi; plus le danger était grand, plus ils montrèrent de résolution et de courage : menacés de tous côtés, craignant de ne plus trouver d'asile ni sur la mer ni sur la terre, il ne leur restait d'autre parti à prendre que d'assiéger une ville dont ils ne pouvaient plus s'éloigner sans se précipiter vers une perte certaine. Aussi rien ne put résister à leur invincible audace.

A l'aspect de ces tours qui faisaient la sécurité des Grecs, les chefs assemblés dans leur camp, se partageaient les dépouilles de l'empire et de la capitale, dont ils se promettaient la conquête. On décida dans le conseil des princes et des barons, qu'on nommerait un empereur à la place de Murzuffle, et que cet empereur serait choisi dans l'armée victorieuse des Latins. Le chef du nouvel empire devait posséder en domaine le quart de la conquête, avec les deux palais de Bucoléon et des Blaquernes. Des villes et les terres de l'empire, ainsi que le butin qu'on allait faire dans la capitale, devaient être distribués entre les Français et les Vénitiens, avec la condition de rendre foi et hommage à l'empereur. Dans le même conseil, on fit des règlements pour fixer le sort du clergé latin, celui des barons et des seigneurs. On régla d'après les lois féodales les droits et les devoirs des empereurs et des sujets, des grands et des petits vassaux [1]. Ainsi Constantinople, au pouvoir des Grecs, voyait devant ses murailles une assemblée de guerriers qui, le casque sur la tête et l'épée à la main, abolissaient dans ses murs la législation de la Grèce, et lui imposaient d'avance les lois de l'Occident. Par cette législation qu'ils apportaient de leur pays, les chevaliers et les barons semblaient prendre possession de l'empire, et, tandis qu'ils faisaient encore la guerre aux habitants de

[1] Ce traité fait sous les murs de Constantinople nous a été conservé, et se trouve dans Muratori, t. XII. Nous en donnerons la traduction dans les Pièces justificatives, à la fin du volume. Gibbon paraît l'avoir ignoré. Villehardouin en parle assez longuement, liv. V.

Constantinople, ils pouvaient croire qu'ils combattaient déjà pour le salut et pour la gloire de leur patrie.

Dans le premier siége de Byzance, les Français avaient voulu attaquer la ville par terre; mais l'expérience leur faisait enfin apprécier les sages conseils des Vénitiens. Les chefs résolurent d'une voix unanime de diriger toutes leurs attaques du côté de la mer. On transporta dans les vaisseaux les armes, les vivres, les équipages. Toute l'armée s'embarqua le jeudi huitième jour d'avril. Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, la flotte, qui portait les cavaliers et leurs chevaux, les pèlerins avec tous leurs biens, les tentes, les machines des croisés et les destinées d'un grand empire, leva l'ancre et s'approcha des murailles de la ville. Les vaisseaux et les galères, rangés sur une seule ligne, s'étendaient à plus d'une demi-lieue française : les croisés commencèrent une rude et cruelle attaque, prenant terre en plusieurs endroits et poussant les béliers jusqu'au pied des remparts; en plusieurs lieux les échelles des navires furent approchées de si près, que ceux qui étaient sur la flotte et ceux qui défendaient les murailles et les tours, combattaient à coups de lances. Cependant les chevaliers et les barons qui montaient les navires, *ne savoient mie s'aider sur mer comme sur terre*, et leur bravoure se trouvait mal à l'aise sur un champ de bataille mobile et flottant au gré des vents; on se battait en plusieurs lieux différents, on se battait avec fureur, mais sans ordre. Cette attaque continua jusqu'à *l'heure de none;* alors la mauvaise fortune, dit le maréchal de Champagne, ou *plutôt nos péchés voulurent que nous fussions repoussés.* Ceux qui étaient descendus à terre regagnèrent les vaisseaux, et la flotte s'éloigna des remparts. Le peuple de Byzance courut dans les églises remercier le ciel d'une si grande victoire, et l'excès même de sa joie montra toute la crainte que lui inspiraient les Latins[1].

[1] Le récit de Villehardouin, que nous avons suivi, est d'autant plus précieux qu'il était présent. Le lecteur ne sera pas fâché d'en retrouver ici les principales circonstances; on pourra juger tout à la fois le caractère de cet assaut et l'esprit de l'historien qui nous en a transmis les détails.

« Le jeudi d'après la mi-carême, les croisés s'embarquèrent tous dans les navires, et firent entrer les chevaux dans les palendries, puis à chaque bataille fut despartie une flotte à part soy, dont les vaisseaux estoient rangés à côté l'un de l'autre, les navires et les vaisseaux ronds separés néanmoins des galères et des palendries. Chose véritablement magnifique et belle à voir, le vendredi au matin ils levèrent les ancres, et, à force de rames et de voiles, firent approcher leurs navires, galères et palendries de la ville; là, ils commencèrent une rude et cruelle attaque, prenant terre en plusieurs endroits, venant jusqu'au pied des murailles, et en divers lieux les échelles des navires furent approchées si près, que tous ceux qui estoient sur la courtine et dans les tours, que ceux qui estoient sur les échelles, combattoient à coups de lances Ainsi cette rude attaque continua en plus

Le soir même de cette journée, le doge de Venise et les barons tinrent conseil dans une église voisine de leur camp. Les chefs de la croisade durent porter dans ce conseil de bien tristes pensées, car Villehardouin avoue que tous *estoient en grand émoi pour le malheur qui venoit de leur arriver ce jour-là.* Il y eut dans cette assemblée des barons plusieurs avis proposés et débattus sur ce qu'il y avait à faire : quelques-uns étaient d'avis qu'il fallait attaquer la ville du côté de la Propontide, parce que de ce côté elle était moins fortifiée ; les Vénitiens, qui connaissaient la mer, répondaient que, sur ce point, on ne pourrait livrer un assaut, et que la flotte ne manquerait pas d'être entraînée par les courants. Du reste, ceux qui proposaient de changer ainsi le point de l'attaque, n'écoutaient que leur désespoir, et, si nous en croyons le maréchal de Champagne, *il y en avoit qui eussent volontiers desiré que la mer et le vent les eussent emportés bien loin de Constantinople.* Cependant le plus grand nombre ne se laissaient point décourager par l'échec qu'on venait d'éprouver. Il fut décidé dans le conseil que l'attaque serait reprise trois jours après, sur le même point où l'armée des pèlerins venait d'être repoussée.

On était au vendredi après la mi-carême : on employa le samedi et le dimanche à faire les dispositions pour un nouvel assaut. Les Grecs s'occupaient aussi de leurs préparatifs de défense : Murzuffle, avec une partie de son armée, avait planté ses tentes et ses pavillons sur la colline qui est appelée aujourd'hui le quartier du Phanar. Le lundi, au lever du jour, on donna le signal de l'attaque : tous les pèlerins prirent les armes, et leur flotte s'avança vers les remparts : ce que *voyant ceux de la ville*, ce sont les expressions de Villehardouin, *commencèrent à les craindre plus que devant.* Les guerriers de la croix, de leur côté, ne pouvaient se défendre de quelque crainte, en voyant tant de monde dans les tours et sur les remparts de la cité : pour enflammer l'ardeur et l'émulation des guerriers, les chefs des

de cent lieux, jusqu'à l'heure de none, que notre malheur ou plutôt nos péchés voulurent que nous en fussions repoussés, en sorte que tous ceux qui estoient descendus à terre, furent recoignés à vive force et contraints de regagner les vaisseaux et palendries. Les nostres perdirent en cet assault sans comparaison plus que les Grecs, qui furent fort réjouis d'avoir remporté cet avantage. »

Nous n'avons pas besoin de répéter ici que nous citons Villehardouin d'après la version Vigenère de l'édition de Ducange, parce que le récit est plus clair, et qu'il nous importe surtout de faire connaître les faits (Voyez Villehardouin, *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'Histoire de France*, t. I).

Latins firent publier par un héraut d'armes que le premier qui arborerait l'étendard des croisés sur une tour de la ville, recevrait cent cinquante marcs d'argent [1].

Bientôt l'attaque commence et devient générale. Le tumulte de la bataille était si grand, qu'on eût pu croire que la terre allait s'abîmer. Dans la flotte, les vaisseaux étaient joints ensemble et marchaient deux à deux, afin que, sur chaque point de l'attaque, le nombre des assaillants pût répondre à celui des assiégés. Cet assaut dura plusieurs heures; à la fin, Dieu envoya un vent du nord, qui poussa les navires près de la terre, de telle sorte que deux navires liés ensemble, l'un appelé la *Pèlerine*, l'autre le *Paradis*, furent por-

[1] Voici le récit que fait Villehardouin du dernier assaut : « Cependant l'empereur Murzuffle s'estoit venu loger en une grande place près de là, avec toutes ses forces, et y avoit fait dresser ses tentes et pavillons d'écarlate; d'autre part, le lundi arrivé, les nostres qui estoient dans les navires, les palendries et les galères, prirent tous les armes, et se mirent en estat de faire une nouvelle attaque : ce que voyant ceux de la ville, commencèrent à les craindre plus que devant; mais d'ailleurs les nostres furent étonnés de voir les murailles et les tours remplies d'un si grand nombre de soldats, qu'il n'y paroissoit que des hommes. Alors l'assaut commença rude et furieux; chaque vaisseau faisoit son effort à l'endroit où il estoit, et les cris s'élevèrent si grands, qu'il sembloit que la terre dût s'abismer. Cet assaut dura longtemps, et jusqu'à ce que notre sir Jésus-Christ leur fit lever une forte bise qui poussa les navires plus près de terre qu'ils n'estoient auparavant, de sorte que deux vaisseaux liés ensemble, l'un appelé la *Pèlerine*, l'autre le *Paradis*, furent portés si près d'une tour, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, que, comme Dieu et le vent les conduisit là, l'échelle de la *Pèlerine* s'alla joindre contre la tour. Et à l'instant, un Français appelé André d'Urboise et un Vénitien y entrèrent suivis incontinent après de nombre d'autres, qui tous mirent en fuite ceux qui la gardoient, et les obligèrent à l'abandonner.

« Les chevaliers qui estoient dans les palendries, ayant vu que leurs compagnons avoient gagné la tour, sautèrent à l'instant sur le rivage, et, ayant planté leurs échelles au pied du mur, montèrent contre mont à vive force, et conquirent encore quatre autres tours. Les autres, animés de leur exemple, commencèrent, de leurs navires, palendries et galères, à redoubler l'attaque à qui mieux mieux, enfoncèrent trois portes de la ville, entrèrent dedans, et, ayant tiré leurs chevaux hors des palendries, montèrent dessus et allèrent à toute bride au lieu où l'empereur Murzuffle estoit campé. Il avoit rangé ses gens en bataille devant ses tentes et pavillons, lesquels, comme ils virent les chevaliers montés sur leurs chevaux de combat venir droit à eux, se mirent en fuite, et l'empereur même s'en alla courant dans les rues et fuyant au château ou palais de Bucoléon... Comme le soir approchoit déjà et que nos gens estoient las et fatigués du combat et du carnage, ils sonnèrent la retraite, se rallièrent dans une grande place qui estoit dans l'enceinte de Constantinople; puis avisèrent cette nuit de se loger près des murailles et des tours qu'ils avoient gagnées, n'estimant point que d'un mois entier ils pussent conquérir le reste de la ville, tant il y avoit d'églises fortes et de palais, et autres lieux où on se pouvoit défendre... »

Nous croyons devoir faire connaître le récit de Nicétas : « ... parce que la reine des villes devait subir le joug de la servitude, deux soldats qui étaient sur une échelle vis-à-vis de Pétrion, s'abandonnèrent à la fortune, et sautèrent dans une tour, d'où ayant chassé la garnison, ils élevèrent les mains en signe de joie pour animer leurs compagnons. A cet instant même un cavalier nommé Pierre, qui avait la taille d'un géant, dont le casque paraissait aussi grand qu'une tour, entra par la porte qui était au même endroit. A la vue de ce seul cavalier, tous les Grecs prirent la fuite et se précipitèrent pêle-mêle dans la ville; ils se retirèrent chacun où ils purent, et plût à Dieu qu'ils se fussent précipités au fond de l'enfer; et Murzuffle eut peur d'être pris et de devenir la proie des barbares, il se sauva sur une barque avec Euphrosine, femme de l'empereur Alexis, et Eudoxie sa fille, dont il était éperdument amoureux. »

tés au pied d'une *tour, l'un d'un côté, l'autre de l'autre*. L'évêque de Troyes et l'évêque de Soissons montaient ces deux vaisseaux. A peine les échelles sont-elles appliquées aux murailles, qu'on voit deux guerriers francs sur une tour de la ville. Ces deux guerriers, dont l'un était un Français, nommé d'Urboise, et l'autre un Vénitien, Pierre Alberti, entraînent sur leurs pas une foule de leurs compagnons. Les Grecs tombent sous le fer des Latins ou prennent la fuite. Au milieu de la mêlée, le brave Alberti est tué par un Français qui le prend pour un Grec, et qui, s'apercevant de son erreur, veut lui-même se tuer de désespoir. Les croisés, animés au combat, s'aperçoivent à peine de cette scène douloureuse et tragique; les drapeaux des évêques de Troyes et de Soissons sont plantés sur le haut de la tour, et frappent les regards de toute l'armée. Cette vue enflamme ceux qui étaient encore sur les vaisseaux: de toutes parts on se presse, on s'élance, on vole à l'escalade. Les croisés s'emparent de quatre tours; trois portes de la ville s'écroulent sous les coups du bélier; les cavaliers sortent des navires avec leurs chevaux, toute l'armée des pèlerins se précipite à la fois dans la ville. Un cavalier, Pierre Bracheux, qui était entré par la porte *Pétrion* [1], pénétra presque seul jusque sur la colline où Murzuffle était campé. Les Grecs, dans leur frayeur, le prirent pour un géant; Nicétas dit lui-même que son casque paraissait grand comme une tour. Les soldats de l'empereur ne purent supporter la vue d'un seul cavalier français.

L'armée des Latins s'avançait avec ses étendards. *Alors*, dit le maréchal de Champagne, *vous eussiez vu abattre Grecs de tous côtés; les nôtres gagner chevaux, palefrois, mulets et autre butin, et tant de morts et de blessés, qu'ils ne se pouvoient nombrer*. Les croisés mirent le feu au quartier qu'ils avaient envahi, et les flammes poussées par le vent annoncèrent, jusqu'aux extrémités de la ville, la présence d'un vainqueur irrité. La terreur était au comble parmi le peuple. Tandis que tout fuyait devant eux, les croisés s'étonnaient de leur victoire. A l'approche de la nuit, craignant quelque surprise, ils vinrent s'établir à la portée de leur flotte et sous les murailles et

[1] La porte de Pétrion a été conservée, et les Turcs l'appellent Pétri Capoussi; elle était dans le quartier désigné par Phransès sous le nom de *Regio Petri*. Les trois portes qui furent enfoncées dans le dernier assaut, étaient sans doute la *Porte Sainte*, celle de *Pétrion* et la *Porte Impériale*. Elles existent encore toutes les trois : la première est appelée *Aya Capoussi*, la seconde, comme nous venons de le dire, *Petri Capoussi;* la troisième *Balart* ou *Balat*, ou la porte du palais (*Correspondance d'Orient*, t. III, p. 124).

les tours qu'ils avaient prises. Le marquis de Montferrat avec les siens alla camper dans un quartier d'où il pouvait veiller sur la ville; Henri de Hainaut dressa ses tentes devant le palais des Blaquernes; le comte de Flandre, par un heureux augure, occupa les tentes impériales, abandonnées par Murzuffle. Ainsi Constantinople fut prise d'assaut le lundi après la mi-carême, 10 avril, l'an de l'Incarnation 1204.

Cependant Murzuffle, parcourant les rues, fit tout ce qu'il put pour rallier ses soldats dispersés; mais ceux-ci, dit Nicétas, entraînés par *le tourbillon du désespoir*, n'avaient point d'oreilles pour l'entendre, point de courage pour le suivre. Villehardouin ajoute qu'à la fin Murzuffle s'éloigna le plus qu'il put des lieux occupés par les croisés et qu'il gagna la porte Dorée[1], par où il s'enfuit. Avec lui une grande multitude sortit de la ville, sans que les Latins pussent s'en apercevoir. Lorsque le bruit de sa fuite se répandit dans la capitale, on chargea son nom de malédictions, et, comme si l'empire à sa dernière heure avait eu besoin de la présence d'un empereur, une foule éperdue courut dans l'église de Sainte-Sophie pour choisir un nouveau maître.

Théodore Ducas et Théodore Lascaris se présentèrent aux suffrages de l'assemblée, et se disputèrent un trône qui n'était plus. Lascaris fut nommé empereur, mais il n'osa placer sur sa tête la couronne impériale. Ce prince avait de la fermeté et de la bravoure; les Grecs vantaient son habileté dans l'art de la guerre. Il entreprit de ranimer leur courage et leur patriotisme : « Les Latins, disait-il, « sont en petit nombre, et s'avancent en tremblant dans une ville « qui a encore d'innombrables défenseurs; les croisés n'osent s'éloi- « gner de leurs vaisseaux, leur seul refuge après une défaite; pressés « par l'approche du péril, ils viennent d'appeler à leur secours l'in- « cendie comme leur fidèle auxiliaire, et cachent leur effroi derrière « un rempart de flammes, un amas de ruines. Les guerriers de l'Oc- « cident ne combattent ni pour la religion ni pour la patrie, ni pour « leurs biens, ni pour l'honneur de leurs familles; les Grecs, au con- « traire, défendent tout ce qu'ils ont de plus cher, et doivent porter « au combat tous les sentiments qui peuvent redoubler le courage,

[1] La porte Dorée, par laquelle sortit l'usurpateur Murzuffle, est située à l'angle oriental de la ville. J'ai passé plusieurs fois devant la porte Dorée, qui fut murée dans les temps du Bas-Empire, et qui l'est encore à cause de certaines prédictions. L'arc de triomphe subsiste encore en grande partie, avec une inscription latine. (Voyez la *Correspondance d'Orient*, t. III.)

« enflammer la valeur des citoyens. Si vous êtes encore Romains, « ajoutait Lascaris, la victoire est facile : vingt mille barbares sont « venus s'enfermer dans vos murs ; la fortune les livre à nos armes. » Le nouvel empereur s'adressait ensuite aux soldats, aux gardes impériales : il leur représentait que leur salut était lié à celui de Constantinople ; que l'ennemi ne leur pardonnerait point de l'avoir repoussé plusieurs fois loin des remparts de la capitale ; que dans la victoire ils trouveraient tous les avantages de la fortune, tous les agréments de la vie ; que dans la fuite, la terre et la mer ne leur offriraient point d'asile, et que la honte, la misère, la mort même, suivraient partout leurs pas. Lascaris ne négligea point de flatter l'orgueil, de réveiller le zèle des patriciens. Il leur rappelait les héros de l'ancienne Rome, et proposait à leur valeur les grands exemples de l'histoire ; il leur disait que c'était à leurs armes que la providence avait confié le salut de la ville impériale ; que si, contre toute espérance, la patrie venait à succomber, ils auraient peu de regrets à abandonner la vie, et trouveraient peut-être quelque gloire à mourir le jour même où devait tomber le vieil empire des Césars.

Les soldats ne répondirent à ce discours qu'en demandant leur solde ; le peuple écoutait Lascaris avec plus de surprise que de confiance ; les patriciens restaient dans un morne silence, et n'éprouvaient d'autre sentiment qu'un profond désespoir. Bientôt les trompettes des croisés se font entendre : à ce signal, la terreur s'empare des plus braves ; on ne songe plus à disputer la victoire aux Latins. Lascaris, resté seul, est obligé d'abandonner lui-même une ville que personne ne veut défendre. Ainsi Constantinople, qui avait vu deux empereurs dans une nuit, se trouvait encore une fois sans maître, et ne présentait plus que l'image d'un vaisseau sans gouvernail, battu par les vents, et près de périr sous les coups de la tempête. L'incendie, allumé par les Latins, embrasa plusieurs quartiers, et consuma, de l'aveu des barons, plus de maisons que n'en contenaient les trois plus grandes villes de France et d'Allemagne[1]. L'embrasement dura toute la nuit. Quand le jour fut sur le point de paraître, les croisés, à la lueur des flammes, se disposaient à poursuivre leur victoire. Rangés en bataille, ils s'avançaient avec précaution et défiance, lorsqu'ils entendirent des voix suppliantes qui faisaient retentir l'air de

[1] Villehardouin.

prières et de gémissements. Des femmes, des enfants, des vieillards, précédés du clergé, portant des croix et les images des saints, venaient en procession se jeter aux pieds des vainqueurs. Les chefs se laissèrent toucher par les cris de cette foule éplorée. Un héraut d'armes parcourut les rangs, en proclamant les lois de la clémence : les soldats reçurent l'ordre d'épargner la vie des habitants, de respecter l'honneur des femmes et des filles. Le clergé latin réunit ses exhortations à celles des chefs de l'armée, et menaça des foudres de l'Église tous ceux qui abuseraient de la victoire pour outrager l'humanité.

Cependant les croisés s'avançaient au bruit des clairons et des trompettes. Bientôt leurs drapeaux furent arborés dans les principaux quartiers de la ville. Lorsque Boniface entra dans le palais de Bucoléon, qu'on croyait occupé par des gardes impériales, il fut surpris d'y trouver un grand nombre de femmes des premières maisons de l'empire, qui n'avaient pour défense que leurs gémissements et leurs larmes. Marguerite, fille du roi de Hongrie et femme d'Isaac ; Agnès, fille d'un roi de France[1], épouse de deux empereurs, se jetèrent aux genoux des barons et des chevaliers, en implorant leur miséricorde. Le marquis de Montferrat respecta leur infortune, et leur donna des gardes. Pendant que Boniface s'emparait du palais de Bucoléon, Henri de Hainaut prenait possession du palais des Blaquernes. Ces deux palais, remplis d'immenses richesses, furent préservés du pillage, et n'offrirent point les scènes lamentables qui désolèrent, pendant plusieurs jours, la ville de Constantinople.

Les croisés, impatients de recueillir les trésors qu'ils s'étaient partagés d'avance, se répandaient dans tous les quartiers de la capitale, et enlevaient sans pitié tout ce qui s'offrait à leur avidité[2]. Les maisons des plus pauvres citoyens étaient envahies comme celles des riches. Les Grecs, dépouillés de leurs biens, maltraités par les vainqueurs, imploraient l'humanité des comtes et des barons, se pressaient autour du marquis de Montferrat, en s'écriant : *Saint roi mar-*

[1] Agnès, fille de Louis VII, avait été, à l'âge de huit ans, accordée en mariage à Alexis Comnène, fils de Manuel, en 1179. Après la mort d'Alexis, son meurtrier Andronic usurpa l'empire, épousa Agnès, et n'en eut point d'enfants. Agnès demeura veuve à Constantinople jusqu'à l'époque de la prise de cette ville. Alors elle épousa Branas, qui resta attaché au parti des Latins.

[2] Villehardouin dit que les soldats gagnèrent infiniment en or, argent, pierreries, drap de soie et fourrures exquises de martre, zibeline, loup-cervier, hermine, et d'or de gris... « Si oncques ne fut vu nulle part un si riche saccagement. » (Liv. V.)

puis, ayez pitié de nous[1]. Boniface était touché de leurs plaintes, et s'efforçait de rappeler les croisés à des sentiments de modération; mais la licence des soldats croissait à la vue du butin; les plus dissolus, les plus indisciplinés donnaient le signal, marchaient à la tête, et leur exemple entraînait tous les autres : l'ivresse de la victoire n'avait plus de frein, ne connaissait ni la crainte ni la pitié.

Les croisés qui ne se livraient plus au carnage, employaient partout l'outrage et la violence pour dépouiller les vaincus : Constantinople n'avait point de lieu qui ne fût exposé à leur recherche brutale. Malgré les défenses plusieurs fois renouvelées de leurs chefs et de leurs prêtres, ils ne respectèrent ni la pudeur des femmes, ni la sainteté des églises. Des soldats et des valets de l'armée dépouillèrent les cercueils des empereurs; le corps de Justinien, que les siècles avaient épargné et qui s'offrit tout entier à leurs regards, ne put arrêter leurs mains sacriléges et leur faire respecter la paix des tombeaux. On les voyait dans les temples porter leurs mains avides partout où éclatait la soie, où brillait un peu d'or. L'autel de la Vierge qui décorait l'église de Sainte-Sophie et qu'on admirait comme un chef-d'œuvre de l'art, fut mis en pièces, et le voile du sanctuaire déchiré en lambeaux. Les vainqueurs jouaient aux dés sur des tables de marbre qui représentaient les apôtres, et s'enivraient dans des coupes réservées pour le service divin. Des chevaux, des mulets, amenés jusque dans le sanctuaire, succombaient sous le poids des dépouilles, et, percés de coups d'épée, souillaient de leur sang et de leurs ordures le parvis de Sainte-Sophie. Une fille prostituée, que Nicétas appelle la suivante des démons, la prêtresse des Furies[2], monta dans la chaire patriarcale, entonna une chanson impudique et dansa dans l'église, au milieu de la foule des soldats, comme pour insulter aux cérémonies de la religion.

Les Grecs ne pouvaient voir, sans frémir d'horreur, ces scènes impies. Nicétas, en déplorant les malheurs de l'empire et de l'Église grecque, déclame avec véhémence contre la race barbare des Francs. « Voilà donc, s'écrie-t-il, ce que nous promettaient ce hausse-col « doré, cette humeur fière, ces sourcils élevés, cette barbe rase, cette « main prête à répandre le sang, ces narines qui ne respirent que

[1] Nicétas.
[2] Le président Cousin, dans sa curieuse traduction de ce passage de Nicétas, appelle cette fille prostituée *une boutique d'enchantements*.

« la colère, cet œil superbe, cet esprit cruel, cette prononciation « prompte et précipitée! » L'historien de Byzance reproche aux croisés d'avoir surpassé les Turcs en barbarie, et leur rappelle l'exemple des soldats de Saladin, qui, maîtres de Jérusalem, ne violèrent point la pudeur des matrones et des vierges, n'entassèrent point les cadavres sanglants autour du sépulcre du Sauveur, ne firent ressentir aux chrétiens ni le fer, ni le feu, ni la faim, ni la nudité.

Les campagnes voisines du Bosphore n'offraient pas un spectacle moins déplorable que la capitale. Les villages, les églises, les maisons de plaisance, avaient été dévastés et livrés au pillage. Une foule éperdue couvrait les chemins et marchait au hasard, poursuivie par la crainte, succombant à la fatigue, jetant des cris de désespoir. On voyait des sénateurs, des patriciens, issus d'une famille d'empereurs, cherchant un misérable asile, errer couverts de lambeaux autour de la ville impériale. Tandis que les croisés pillaient l'église de Sainte-Sophie, le patriarche fuyait en implorant la charité des passants; tous les riches étaient tombés dans l'indigence, et n'inspiraient que le mépris; la noblesse la plus illustre, les plus grandes dignités, l'éclat des talents et des vertus, n'avaient plus rien qui attirât le respect. La misère, semblable à l'inévitable mort, avait effacé toutes les distinctions, confondu tous les rangs; les hommes de la lie du peuple achevaient de dépouiller les fugitifs en insultant à leur malheur. On entendait une multitude insensée se réjouir de l'infortune publique, applaudir à l'abaissement des grands et des patriciens, nommer ces jours désastreux les jours de la justice et de l'égalité.

Nicétas raconte lui-même son infortune et ses déplorables aventures. La maison qu'il habitait sous le règne des empereurs avait été consumée par les flammes dans le second incendie de Constantinople. S'étant retiré avec sa famille dans une autre maison bâtie près de l'église de Sainte-Sophie, il se vit bientôt menacé dans ce dernier asile, et ne dut son salut qu'au dévouement de l'amitié et de la reconnaissance. Un marchand vénitien qu'il avait sauvé de la fureur des Grecs, avant la fuite d'Alexis, voulut à son tour sauver son bienfaiteur : il s'arma d'une épée et d'une lance, prit l'habit d'un soldat de la croix, et, comme il parlait les langues de l'Occident, il défendit l'entrée de la maison de Nicétas, en disant qu'elle était à lui, qu'elle était le prix de son sang versé dans les combats. Cette sentinelle vigilante repoussa d'abord tous les agresseurs, et brava mille dan-

gers, modèle de la fidélité et de la vertu au milieu des désordres sanglants qui désolaient Constantinople.

La multitude turbulente des soldats remplissait toutes les rues, pénétrait partout, et s'indignait qu'une seule maison pût ainsi se dérober à ses brutales recherches. Le Vénitien, désespéré, vint à la fin avertir Nicétas qu'il était dans l'impuissance de le défendre plus longtemps. « Si vous restez ici, lui dit-il, demain peut-être vous serez chargé de chaînes, et votre famille sera en proie à toutes les violences du vainqueur. Suivez-moi, et je vous conduirai hors des portes de Constantinople. » Nicétas, avec sa femme et ses enfants, suivit le fidèle Vénitien; leur libérateur, couvert de ses armes, marchait à leur tête, et les conduisait comme s'ils eussent été ses prisonniers[1].

Cette malheureuse famille s'avançait remplie de crainte, et rencontrait à chaque pas des soldats avides de pillage qui maltraitaient les Grecs après les avoir dépouillés, et menaçaient toutes les femmes de leurs outrages. Nicétas, et quelques-uns de ses amis et de ses parents qui étaient venus se joindre à lui, portaient dans leurs bras leurs enfants, seul bien qu'ils eussent conservé, et avaient pour toute défense la pitié que devaient inspirer leur désespoir et leur misère. Ils marchèrent ensemble, et placèrent au milieu d'eux leurs femmes et leurs filles, dont les plus jeunes s'étaient noirci le visage avec de la terre. Malgré cette précaution, une jeune fille attira, par sa beauté, les regards d'un soldat, et fut enlevée des bras de son père, accablé de vieillesse et d'infirmités. Nicétas, touché des larmes du vieillard, vole sur les pas du ravisseur; s'adressant à tous les guerriers qu'il rencontre, il implore leur pitié, les conjure au nom du ciel, protecteur de la vertu, au nom de leurs propres familles, d'arracher une fille au déshonneur, un père au désespoir. Les guerriers francs sont attendris par ses prières; bientôt le père infortuné voit revenir sa fille[2] le seul espoir de son exil et la dernière consolation de ses cheveux blancs. Nicétas et ses compagnons d'infortune coururent encore d'autres dangers, et sortirent enfin de Constantinople par la porte Dorée, heureux de pouvoir quitter une patrie naguère l'objet de toutes leurs affections. Le généreux Vénitien reçut leurs adieux, et pria le ciel de les protéger dans leur exil.

[1] Nicétas, liv. II, chap. II.
[2] Nicétas épousa plus tard cette jeune fille.

Nicétas embrasse en pleurant son libérateur, qu'il ne devait plus revoir; puis, jetant un regard sur Constantinople, sur sa malheureuse patrie, il lui adresse ces plaintes touchantes, qui expriment les chagrins de l'exil et que lui-même nous a conservées : « O reine des « villes ! qui a pu nous séparer de toi? Quelle consolation trouverons- « nous en sortant de tes murailles, aussi nus que nous sommes sortis « du sein de nos mères? Devenus la fable des étrangers, les com- « pagnons des animaux qui habitent les forêts, nous ne pourrons « plus visiter ton auguste enceinte, et désormais nous ne paraîtrons « qu'avec crainte autour de toi, comme des passereaux dont le nid « est dissipé. »

Nicétas arriva avec sa famille à Sélivrée, et se retira dans la suite à Nicée, où il s'occupa de retracer l'histoire des malheurs de sa patrie.

Constantinople n'avait point cessé d'être le théâtre des violences que la guerre entraîne après elle. Au milieu des jeux sanglants de la victoire, les Latins, pour insulter aux mœurs efféminées des Grecs, se couvraient de longues robes flottantes, peintes de diverses couleurs; ils attachaient sur la tête de leurs chevaux la coiffure orientale et les parures des Byzantins; quelques-uns parcouraient les rues, en portant à la main, au lieu de leur épée, du papier et une écritoire, et raillaient ainsi les vaincus, qu'ils appelaient des scribes et des copistes.

Les Grecs avaient plusieurs fois insulté à l'ignorance des Latins[1] : les chevaliers croisés, sans chercher à repousser les outrages de leurs ennemis, n'estimaient que les trophées de la valeur, les travaux de la guerre, et méprisaient les arts et les douces occupations de la paix. Avec ces dispositions, ils ne devaient point épargner les monuments qui décoraient les places, les palais et les édifices publics de Byzance. Constantinople, qui jusqu'alors était restée debout au milieu des ruines de plusieurs empires, avait recueilli le naufrage des arts, et montrait encore les chefs-d'œuvre échappés au temps et à la barbarie. Le bronze, où respirait le génie de l'antiquité, fut livré au fourneau et converti en monnaie, pour satisfaire l'avidité des soldats. Les

[1] Nicétas prodigue les mots de *barbares*, d'*ignorants*, de *grossiers*, aux princes latins : ses reproches se fondent principalement sur leur ignorance de la langue grecque et des ouvrages d'Homère : il leur reproche jusqu'à leurs mets favoris, qui, selon lui, consistaient en bœuf bouilli, porc salé avec des pois, soupe avec de l'ail et des herbes fortes.

héros et les dieux du Nil, ceux de l'ancienne Grèce, de la vieille Rome, les chefs-d'œuvre des Praxitèle, des Phidias, tombèrent sous les coups du vainqueur.

Nicétas, qui déplore la perte de ces monuments, nous en a laissé une description dont l'histoire de l'art s'est enrichie[1]. L'historien de Byzance nous apprend que, sur la place de Constantin, on voyait, avant le siége, la statue en bronze de Junon, et celle de Pâris offrant à Vénus le prix de la beauté ou la pomme de discorde; la statue de Junon, qui avait orné le temple de la déesse à Samos, était d'une forme tellement colossale, que, lorsqu'elle fut renversée par les croisés, huit bœufs attelés transportèrent avec peine sa tête gigantesque jusque dans le palais de Bucoléon. Sur la même place s'élevait un obélisque de forme carrée, qui étonnait les spectateurs par la multitude et la variété des objets qu'il offrait à leurs regards. Sur les côtés de cet obélisque, l'artiste avait représenté, en bas-relief, toutes sortes d'oiseaux saluant le retour du soleil; des villageois occupés de leurs travaux rustiques; des bergers jouant de la flûte, des moutons bêlants, des agneaux bondissant sur l'herbe; plus loin, une mer tranquille et des poissons de mille espèces, les uns pris vivants, les autres rompant les filets et regagnant leurs retraites profondes; au fond d'un paysage, des amours nus, folâtrant et se jetant des pommes; au-dessus de l'obélisque, qui se terminait en pyramide, on voyait une figure de femme qui tournait au moindre souffle et qu'on appelait la suivante du vent.

Une statue équestre[2] décorait la place du Mont-Taurus : le cheval

[1] Cette description des monuments détruits à Constantinople ne se trouve que dans un seul manuscrit de Nicétas, celui de la *Bibliothèque Bodléienne*. Il a été publié par Fabricius, *Bibliothèque grecque*, t. VI, p. 405-416. Le t. XI et le t. XII des *Mémoires de la Société royale de Gœttingue* contiennent un beau travail de l'illustre Heyne sur ces monuments de l'art qui ont existé à Constantinople. Dans le premier mémoire, il offre la nomenclature des anciens monuments, *Priscæ artis opera;* dans le second, ceux qui furent élevés sous les empereurs de Byzance. Dans deux autres mémoires, le même savant décrit la perte de ces mêmes monuments, sous le titre : *De interitu operum quum antiquæ tum serioris ætatis*. Le travail de M. Harris est aussi remarquable (*Recherches philosophiques*, p. 111, ch. V, p. 311-312).

[2] Le Bellérophon : cette statue est celle de Théodose montrant un trophée posé sur une colonne voisine, c'est ainsi qu'on représentait le Pacificateur : *fuit adeo pacificatoris habitus*. Nicétas dit que de la main gauche il soutenait un globe. Les statues des autres empereurs de Constantinople offrent un semblable signe, auquel une croix est fixée. Le peuple croyait que sous la corne du pied gauche de devant était l'image d'un Vénète ou d'un Bulgare, ou d'un homme de quelque autre nation qui n'avait point de traité avec les Romains. La statue ayant été renversée par les Latins, on trouva, dit-on, l'image d'un Bulgare cachée dans la corne, traversée d'un clou, et incrustée de plomb. Cette statue venait d'Antioche de Syrie. A la base quadrilatérale était un bas-relief dans lequel la populace, toujours superstitieuse, voulait voir la prédiction de la chute de l'empire. On disait même que les Russes, représentés dans le bas-relief, devaient accomplir la prédiction.

semblait frapper la poussière de ses pieds et devancer les vents dans sa course. Comme le cavalier avait le bras étendu vers le soleil, les uns pensaient y voir Josué commandant à l'astre du jour de s'arrêter dans sa course; les autres croyaient que l'artiste avait représenté Bellérophon monté sur Pégase[1]. Une statue colossale d'Hercule[2], attribuée à Lysippe, était un des ornements de l'Hippodrome : le demi-dieu n'avait ni son arc ni sa massue : il était assis sur un lit d'osier, son genou gauche plié soutenait son coude; il tenait sa tête appuyée sur sa main gauche; ses regards et son air pensif laissaient voir le dépit et la tristesse que lui causait la jalousie d'Eurysthée. Hercule avait les épaules et la poitrine larges, les cheveux crépus, les membres nerveux; sa jambe seule surpassait en hauteur la stature d'un homme ordinaire. La peau du lion de Némée montrait, derrière les épaules du fils d'Alcmène, sa crinière hérissée; et la tête de l'animal, qu'on croyait entendre rugir, effrayait les passants qui s'arrêtaient pour contempler la statue.

Non loin du terrible Hercule on voyait un âne et son conducteur, qu'Auguste plaça dans sa colonie de Nicopolis pour rappeler une circonstance singulière qui lui avait présagé la victoire d'Actium; l'hyène ou la louve[3] qui allaita Romulus et Rémus, monument des vieilles nations de l'Occident; le sphinx au visage de femme, traînant derrière lui d'affreux animaux; le crocodile, habitant du Nil, avec sa queue couverte d'horribles écailles; un homme combattant un lion; l'éléphant avec sa trompe agile, et l'antique Scylla, montrant par devant les traits d'une femme aux larges mamelles, à la figure difforme, et par derrière, des monstres semblables à ceux qui avaient

[1] Un des traducteurs de Gibbon, d'une seule statue en fait deux : il parle d'une statue de Josué et d'une statue de Bellérophon. Il est vrai que cette erreur grossière ne se trouve que dans une traduction française ; l'original anglais dit que dans l'opinion vulgaire cette statue passait pour représenter Josué, mais qu'une tradition plus classique y reconnaissait Bellérophon et Pégase, l'attitude fière et libre du coursier paraissant indiquer qu'il planait ou marchait dans l'air plutôt que sur la terre (T. VI, in-4o, p. 171).

[2] Heyne l'attribue à Lysippe ; il pense que c'est le même que l'Hercule colossal de Tarente, qui fut apporté à Rome et placé dans le Capitole. De cette ville il passa à Constantinople, avec dix autres statues, sous le consulat de Julien et le règne de Constantin, c'est-à-dire vers 322 ; mais ce ne fut qu'après avoir été exposé dans la basilique qu'il vint orner l'Hippodrome (P. 11). Voyez aussi sur l'origine de cette statue d'Hercule l'ouvrage déjà cité de Harris, p. 301-312.

[3] Le savant Harris (Ibid.) pense que le monument qui représentait la louve allaitant Romulus, était le même que celui auquel Virgile fait allusion en décrivant le bouclier d'Énée :

Illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos et corpora fingere linguâ.

(ENEID. lib. VIII.)

poursuivi Ulysse et ses compagnons. Dans la même enceinte, un aigle déchirait un serpent entre ses serres, et l'emportait vers la voûte azurée : on voyait sur le bronze la douleur du reptile, la fierté de l'oiseau de Jupiter; lorsque le soleil brillait sur l'horizon, les ailes étendues du roi des airs marquaient, par des lignes adroitement tracées, les douze heures du jour.

Tous ceux qui, dans ce siècle grossier, conservaient quelque goût pour les arts, admiraient sur une colonne du cirque l'image d'une jeune femme, les cheveux tressés sur le front et noués par derrière. Cette jeune femme, comme par enchantement, portait à la main droite un cavalier dont elle tenait le cheval par un pied; le cavalier couvert d'une cuirasse, le cheval hennissant, semblaient écouter la trompette guerrière et ne respirer que les combats. Près de la borne orientale du cirque, étaient représentés sur le bronze les conducteurs des chars qui avaient remporté le prix, et dont les triomphes, dans des temps reculés, avaient souvent partagé l'empire en deux factions : ils paraissaient debout sur leurs chars, courant dans la lice, retenant ou lâchant tour à tour les rênes de leurs coursiers, les encourageant du geste et de la voix. Non loin de là, sur une base de pierre, plusieurs animaux de l'Égypte, l'aspic, le basilic et le crocodile, se livraient un combat mortel, image de la guerre que se font les méchants : les formes hideuses de ces animaux, la rage et la douleur exprimées dans tout leur corps, le poison livide qui s'exhalait de leurs morsures, inspiraient un sentiment d'horreur et d'effroi. Un autre chef-d'œuvre, fait pour charmer la vue, aurait dû toucher et désarmer les vainqueurs : parmi les statues dont parle Nicétas, on admirait une Hélène avec son sourire rempli de charme et son attitude voluptueuse; Hélène avec la parfaite régularité de ses traits, sa chevelure flottant au gré des vents, ses yeux pleins de langueur, ses lèvres qui paraissaient de rose sur l'airain, ses bras, dont le bronze même montrait la blancheur; Hélène enfin avec toute sa beauté, et telle qu'elle parut devant les vieillards d'Ilion, ravis d'admiration à sa présence[1].

Constantinople renfermait plusieurs autres chefs-d'œuvre qu'avaient admirés les siècles précédents. Presque tous ceux qui étaient de bronze furent condamnés à périr : les croisés ne virent dans ces mo-

[1] Nous avons cherché à traduire le plus littéralement qu'il nous a été possible le passage entier de Nicétas dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. III.

numents des arts que le métal dont ils étaient composés; « ce que « l'antiquité avait jugé d'un grand prix, dit Nicétas, devint tout à « coup une matière commune ; ce qui avait coûté d'immenses trésors « fut changé par les Latins en pièces de monnaie de peu de valeur.» Les statues de marbre tentèrent moins la cupidité des vainqueurs, et ne reçurent d'autres outrages que ceux qui étaient inséparables du tumulte et du désordre de la guerre.

Les Grecs, qui paraissaient si fiers de leur savoir, négligeaient eux-mêmes l'étude des beaux-arts. Les sciences de la Grèce, les lumières profanes de l'académie et du lycée, avaient fait place parmi eux aux débats de la scolastique; ils passaient avec indifférence devant l'Hippodrome, et n'avaient de vénération que pour les reliques et les images des saints. Ces trésors religieux, conservés avec soin dans les églises et les palais de Byzance, attiraient, depuis plusieurs siècles, les regards du monde chrétien; dans les jours qui suivirent la conquête, ils tentèrent la pieuse cupidité des croisés. Tandis que la plupart des guerriers enlevaient l'or, les pierreries, les tapis et les riches étoffes de l'Orient, les plus dévots des pèlerins, et surtout les ecclésiastiques, recueillaient un butin plus innocent et plus fait pour des soldats de Jésus-Christ. Plusieurs bravèrent les défenses de leurs chefs et de leurs supérieurs, et ne dédaignèrent point d'employer tour à tour les supplications et les menaces, la ruse et la violence, pour se procurer quelques reliques, objet de leur respect et de leur vénération. L'histoire contemporaine en rapporte plusieurs exemples qui serviront à faire connaître l'esprit des pèlerins vainqueurs de Byzance. Martin Litz, abbé de Pâris au diocèse de Bâle, entra dans une église qui venait d'être livrée au pillage, et pénétra, sans être aperçu, jusque dans un lieu retiré où de nombreuses reliques se trouvaient déposées sous la garde d'un moine grec. Ce moine était alors en prières, et levait des mains suppliantes vers le ciel; sa vieillesse et ses cheveux blancs, sa piété fervente, la douleur empreinte sur son front, devaient inspirer à la fois le respect et la pitié. Martin s'approche, avec un air de colère, du vénérable gardien du trésor sacré, et, prenant un ton menaçant, il lui dit : « Malheureux vieillard, si tu « ne me conduis au lieu où tu caches tes reliques, prépare-toi à « mourir sur l'heure. » Le moine, effrayé de cette menace, se leva en tremblant, et montra un grand coffre de fer, où le pieux abbé enfonça avec empressement ses deux mains, s'emparant de tout ce

qu'il put trouver de plus précieux. Ravi de cette conquête, il courut cacher son trésor sur un vaisseau, et sut, par une sainte fraude, le dérober pendant plusieurs jours à la connaissance de tous les chefs et de tous les prélats de l'armée, qui avaient sévèrement ordonné aux pèlerins d'apporter dans un lieu désigné les reliques tombées en leur pouvoir[1]. Martin Litz retourna d'abord auprès des chrétiens de la Palestine, qui l'avaient envoyé à Constantinople, et peu de temps après revint en Occident, chargé des dépouilles conquises sur le clergé de Byzance. Parmi les reliques qu'il rapportait avec lui, on remarquait un morceau de la vraie croix, les ossements de saint Jean-Baptiste, un bras de saint Jacques. La translation miraculeuse de ce trésor est célébrée avec pompe par le moine Gunther, auquel elle causait plus de surprise et de joie que la conquête d'un grand empire. Si l'on en croit la relation du moine allemand, les anges descendaient du ciel pour veiller sur les reliques de Martin Litz; sur la route du saint abbé, les tempêtes de la mer se taisaient, les pirates restaient immobiles; les brigands, fléaux des voyageurs, s'arrêtaient, saisis de respect et de crainte. Enfin Martin Litz fut reçu à Bâle en triomphe, et les trésors qu'il avait sauvés de tant de périls furent distribués aux principales églises de son diocèse.

Un autre prêtre, nommé Galon de Dampierre, du diocèse de Langres, moins adroit ou moins heureux que Martin Litz, n'avait point eu de part aux dépouilles des églises; il alla se jeter aux pieds du légat du pape, et lui demanda, les larmes aux yeux, la permission d'emporter dans son pays le chef de saint Mamas; un troisième ecclésiastique, qui était de la Picardie, ayant trouvé le chef de saint George et le chef de saint Jean-Baptiste, cachés parmi des ruines, se hâta de quitter Constantinople, et, chargé d'un si précieux butin, vint offrir à la cathédrale d'Amiens, sa patrie, les reliques dont la providence l'avait rendu possesseur[2].

Les princes et les barons ne dédaignèrent point ces saintes dépouilles. Dandolo, ayant eu en partage un morceau de la vraie croix que l'empereur Constantin faisait porter devant lui à la guerre, en fit présent à la république de Venise. Baudouin garda pour lui la couronne d'épines de Jésus-Christ et plusieurs autres reliques trouvées dans le palais de Bucoléon. Il envoya à Philippe-Auguste, roi de

[1] Le curieux récit de Gunther est traduit dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. III.
[2] Voyez *Hist Ecclés.* de Fleury, t. XVI, p. 143.

France, un morceau de la vraie croix[1] qui avait un pied de long, les cheveux de Jésus-Christ enfant, et le linge dont l'homme-Dieu fut enveloppé dans l'étable où il naquit.

Les prêtres et les moines grecs, dépouillés ainsi par les vainqueurs, abandonnèrent en pleurant les restes des saints qu'on avait confiés à leur garde et qui chaque jour guérissaient les malades, faisaient marcher les boiteux, rendaient la lumière aux aveugles, la force aux paralytiques. Ces saintes dépouilles, que la dévotion des fidèles avait rassemblées de toutes les contrées de l'Orient, vinrent orner les églises de France et d'Italie, et furent reçues par les chrétiens d'Occident comme le trophée le plus glorieux des victoires que Dieu avait fait remporter aux croisés.

Constantinople était tombée au pouvoir des Latins le dixième jour d'avril; on approchait de la fin du carême. Le maréchal de Champagne, après avoir raconté quelques-unes des scènes que nous venons de décrire, dit avec naïveté : *Ainsi se passèrent les fêtes de Pâques fleuries.* Le clergé appelait les croisés à la pénitence; la voix de la religion se fit entendre dans les cœurs endurcis par la victoire; les soldats accoururent dans les églises qu'ils avaient dévastées, et célébrèrent les souffrances et la mort du Christ sur les débris de ses propres autels.

Cette époque solennelle inspira sans doute quelques sentiments généreux; tous les Latins ne se montrèrent pas sourds au langage de la charité évangélique : nous devons dire ici, à la gloire des chevaliers et des ecclésiastiques, que la plupart d'entre eux protégèrent la liberté et la vie des citoyens, l'honneur des matrones et des vierges; mais tel était l'esprit qui animait alors les guerriers, que tous les croisés se laissèrent entraîner à la soif du butin, et que les chefs comme les soldats exercèrent, sans ménagement et sans scrupule, le droit que leur donnait la victoire de dépouiller les vaincus.

On avait désigné trois églises dans lesquelles toutes les dépouilles de Constantinople devaient être déposées. Les chefs ordonnèrent aux

[1] Plusieurs historiens contemporains, entre autres Guillaume le Breton, parlent des reliques que Philippe-Auguste reçut de Constantinople. (Voyez t. XIV de dom Bouquet.) Le morceau de la vraie croix dont il est ici question, avait été conservé dans le trésor de la Sainte-Chapelle jusqu'en 1791. A cette époque, il fut déposé au trésor de l'église de Saint-Denis, où il fut enlevé en 1793 et transporté dans un comité de la Convention. M. l'abbé Villars obtint d'en être le dépositaire; celui-ci le confia ensuite à M. l'abbé Sicard. Après la mort de ce dernier, le morceau de la vraie croix, trouvé parmi ses effets, tomba entre les mains de ses créanciers. La précieuse relique est ensuite retournée au trésor de l'église de Saint-Denis.

croisés d'apporter en commun le produit du butin, et menacèrent de la peine de mort et de l'excommunication tous ceux qui déroberaient le prix de la valeur et la récompense réservée aux travaux de toute l'armée. Plusieurs soldats, et même quelques chevaliers, se laissèrent entraîner à l'avarice, et retinrent des objets précieux tombés entre leurs mains : *ce qui fit*, dit le maréchal de Champagne, *que le Seigneur commença à les aimer moins*[1]. La justice des comtes et des barons se montra inflexible pour les coupables; le comte de Saint-Paul fit pendre, l'écu au cou[2], un de ses chevaliers qui avait détourné quelque chose du butin. Ainsi les Grecs, dépouillés par la violence, purent assister au supplice de quelques-uns des ravisseurs de leurs biens, et virent avec surprise les règlements d'une sévère équité mêlés aux désordres de la victoire et du pillage. Après les fêtes de Pâques, les croisés se partagèrent les richesses conquises : la quatrième partie du butin fut mise en réserve pour celui des chefs qui serait nommé empereur, et le reste divisé entre les Français et les Vénitiens. Les croisés français, qui avaient conquis Zara au profit de Venise, ne payèrent pas moins les cinquante mille marcs d'argent qu'ils devaient à la république; on préleva cette somme sur la portion du butin qui leur appartenait. Dans le partage qui se fit entre les guerriers de la Lombardie, de l'Allemagne et de la France, chaque chevalier eut une part égale à celle de deux cavaliers, et chaque cavalier une part égale à celle de deux fantassins. Toutes les dépouilles des Grecs n'avaient produit[3] qu'environ onze cent mille marcs d'argent. Quoique cette somme surpassât de beaucoup les revenus de tous les royaumes de l'Occident, elle était loin de représenter la valeur des richesses accumulées dans Byzance. Si les barons et les

[1] «Car bien souvent, ajoute Villehardouin, les bons pâtissent pour les mauvais.» (Liv. V.)

[2] Villehardouin, en parlant de la justice rigoureuse qu'on exerça contre ceux qui cherchèrent à détourner quelque chose du pillage, dit : *Et en y eut tout plein de pendus.*

[3] Une édition de Villehardouin porte le produit du butin, pour la part qui revenait aux Français, à cinq cent mille marcs d'argent, ce qui équivaut à vingt-sept millions; si on ajoute à cette somme les cinquante mille marcs dus aux Vénitiens et prélevés avant le partage, ainsi que la part qui était réservée à ceux-ci, on trouvera que le produit total du butin s'élevait à près de soixante millions. Il en fut détourné autant peut-être au profit des particuliers. Les trois incendies qui avaient dévoré plus de la moitié de la ville, avaient détruit bien des richesses; et dans la profusion qui suivit le pillage, les effets les plus précieux avaient tellement perdu de leur valeur, que le profit des Latins n'équivalait probablement pas au quart de ce qu'il en coûtait aux Grecs. Ainsi on peut croire que Constantinople, avant d'être attaquée, possédait pour environ six cents millions de richesses. Vigenère, dans ses notes sur Villehardouin, fait l'observation suivante à l'occasion du passage de l'historien où il est question du pillage de Constantinople : «Le butin de Constantinople est peu de chose pour une telle ville.» (P. 91.)

seigneurs, en se rendant maîtres de la ville, s'étaient contentés d'imposer un tribut aux habitants, ils auraient pu recueillir une somme plus considérable ; mais cette manière pacifique d'envahir des trésors ne convenait ni à leur caractère ni à leur humeur. L'histoire rapporte que les Vénitiens, plus éclairés, donnèrent dans cette circonstance de sages conseils, et firent des propositions qui furent rejetées avec dédain [1]. Les guerriers français ne savaient point soumettre aux calculs les avantages de la victoire. Le produit du pillage était toujours à leurs yeux le plus digne fruit de la conquête et la plus noble récompense de la valeur.

Lorsque les croisés se partageaient ainsi les riches dépouilles de l'empire d'Orient, ils se livraient à la joie, et ne voyaient point la faute qu'ils avaient faite en ruinant un pays qui allait devenir leur patrie : ils ne réfléchirent pas que la ruine des vaincus pouvait entraîner un jour celle des vainqueurs, et qu'ils deviendraient aussi pauvres que les Grecs qu'ils venaient de dépouiller. Sans regrets et sans prévoyance, espérant tout de leur épée, ils s'occupèrent de nommer un chef qui régnât sur un peuple en deuil et sur une ville désolée. La pourpre impériale avait toujours le même éclat à leurs yeux, et le trône ébranlé par leurs armes était encore l'objet de leur ambition. Villehardouin ne s'étonne pas *qu'il y eut tant d'aboyants après une telle dignité et honneur que celle de l'empire*. Six électeurs furent choisis parmi les nobles vénitiens, et six autres parmi les ecclésiastiques français [2], pour donner un maître à Constantinople; les douze électeurs s'assemblèrent dans la chapelle du palais de Bucoléon, et jurèrent sur l'Évangile de ne couronner que le mérite et la vertu.

Trois des principaux chefs de la croisade méritaient également les suffrages des électeurs. Si la pourpre était le prix de l'expérience, de l'habileté dans les conseils, des services rendus à la cause des

[1] Ils offraient de prendre la masse des dépouilles et de donner quatre cents marcs à chaque chevalier, deux cents à chaque prêtre ou cavalier, et cent à chaque soldat (Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XX, p. 306).

[2] Les six ecclésiastiques nommés par les Français pour élire un empereur, furent les évêques de Soissons, d'Halberstadt, de Troyes, de Bethléem. de Ptolémaïs, et l'abbé de Lucelane. Les noms des commissaires vénitiens se trouvent dans Rannusius; nous les faisons connaître ici d'après lui ; *Vitale Dandolo*, *Othon Querini*, *Bertuccio*, *Contarini*, *Pantaleone Barbo*, *Giovanni Baseggio*. Le même historien nous apprend que ce fut Pantaleone Barbo qui s'opposa à l'élection de Dandolo. Le traité est dans la chronique d'André Dandolo, p. 324-338; et le récit de l'élection dans Villehardouin, liv. V, nos 136-140. Ducange a présenté quelques observations curieuses.

Latins, on devait en décorer Henri Dandolo [1], qui avait été le mobile et l'âme de l'entreprise. Le marquis de Montferrat réunissait également les titres les plus recommandables [2]. Les croisés l'avaient choisi pour leur chef, et les Grecs le reconnaissaient déjà pour leur maître. Sa bravoure, éprouvée dans mille combats, promettait un ferme et généreux soutien au trône, qui se relevait du sein des ruines. Sa prudence, sa modération, pouvaient faire espérer aux Latins et aux peuples de la Grèce, qu'une fois élevé à l'empire, il réparerait les malheurs de la guerre. Baudouin n'avait pas moins de droits à la couronne impériale que ses deux concurrents : le comte de Flandre était parent des plus puissants monarques de l'Occident, et descendait, par les femmes, de Charlemagne. Il se faisait chérir des soldats, dont il partageait tous les dangers ; il avait mérité l'estime des Grecs, qui, au milieu même des désordres de la conquête, le célébraient comme le champion de la chasteté et de l'honneur. Baudouin était le protecteur des faibles, l'ami des pauvres ; il aimait la justice et ne redoutait point la vérité. Sa jeunesse, qu'il avait honorée par de brillants exploits et par de solides vertus, donnait aux sujets du nouvel empire l'espérance d'un règne long et fortuné ; le rang qu'il tenait parmi les guerriers et les princes, sa piété, ses lumières, son amour pour l'étude et pour les savants, le rendaient digne de s'asseoir sur le trône d'Auguste et de Constantin.

Les électeurs arrêtèrent d'abord leurs regards sur le vénérable Dandolo. Mais les républicains de Venise tremblèrent de voir un empereur parmi leurs concitoyens [3]. « Que n'aurons-nous pas à craindre, « disaient-ils, d'un Vénitien devenu le maître de la Grèce et d'une « partie de l'Orient ? Serons-nous soumis à ses lois, ou bien demeu« rera-t-il soumis aux lois de notre pays ? Sous son règne et sous « celui de ses successeurs, qui nous assurera que Venise, la reine « des mers, ne deviendra pas une des villes de cet empire ? » Les Vénitiens, en parlant ainsi, donnaient de justes éloges au caractère et aux vertus de Dandolo ; ils ajoutaient que leur doge, parvenu au

[1] Villehardouin se borne à faire remarquer que Dandolo était logé dans un des plus beaux palais du monde (Liv. V).

[2] Nicétas présente toujours ce marquis de Montferrat comme le chef d'une puissance maritime (P. 384). L'historien de Byzance ignore presque toutes les origines des guerriers francs.

[3] L'historien André Dandolo, après avoir rapporté les noms de ceux qui donnèrent leur voix au doge, vante la noble fidélité d'un Vénitien qui refusa d'élire le doge à l'empire de Constantinople. Il l'appelle *quidam Venetorum fidelis et nobilis senex.*

terme d'une vie remplie de grandes actions, n'avait plus qu'à finir ses jours avec gloire, et que lui-même trouverait plus glorieux d'être le chef d'une république victorieuse, que le souverain d'un peuple vaincu. « Quel Romain, s'écriaient-ils, aurait voulu quitter le titre « de citoyen de Rome, pour devenir le roi de Carthage? »

En terminant leurs discours, les Vénitiens conjurèrent l'assemblée de choisir un empereur parmi les autres chefs de l'armée. Dès lors le choix des électeurs ne pouvait plus se porter que sur le comte de Flandre et le marquis de Montferrat. Les plus sages craignaient que celui des deux concurrents qui n'obtiendrait pas l'empire ne fît éclater son mécontentement, et ne désirât la chute du trône occupé par son rival. On se ressouvenait encore des violents débats qui, dans la première croisade, avaient suivi l'élection de Godefroy de Bouillon, et des troubles suscités dans le royaume naissant de Jérusalem par l'ambition jalouse de Raymond de Saint-Gilles. Pour prévenir les effets d'une funeste discorde, on crut devoir arrêter d'avance que celui des princes qui obtiendrait les suffrages pour la couronne impériale, céderait à l'autre, sous la condition de foi et hommage, la propriété de l'île de Candie et de toutes les terres de l'empire situées au delà du Bosphore. Après cette décision, les électeurs ne s'occupèrent plus que de l'élection d'un empereur : leur choix fut longtemps balancé. Le marquis de Montferrat parut d'abord réunir les suffrages; mais les Vénitiens craignaient de voir sur le trône de Constantinople un prince qui avait quelques possessions dans le voisinage de leur territoire : ils représentèrent à l'assemblée que l'élection de Baudouin conviendrait mieux aux croisés, et qu'elle aurait surtout le grand avantage d'intéresser à la gloire et au maintien du nouvel empire la nation belliqueuse des Flamands et des Français. Les intérêts et les jalousies de la politique, et sans doute aussi la sagesse et l'équité, firent enfin tomber tous les suffrages sur le comte de Flandre.

Les croisés, assemblés devant le palais de Bucoléon, attendaient avec impatience la décision des électeurs. A l'heure de minuit, l'évêque de Soissons s'avança sous le vestibule, et prononça à haute voix ces paroles : « Cette heure de la nuit qui vit naître le Sauveur « du monde, donne naissance à un nouvel empire, sous la protection « du Tout-Puissant. Vous avez pour empereur Baudouin, comte de « Flandre et de Hainaut. » Il s'éleva des cris de joie parmi les Véni-

tiens et les Français. Le peuple de Constantinople, qui avait si souvent changé de maître, reçut sans répugnance celui qu'on venait de lui donner, et mêla ses acclamations à celles des Latins. Baudouin fut élevé sur un bouclier et porté en triomphe dans l'église de Sainte-Sophie. Le marquis de Montferrat suivait le cortége de son rival[1] : la généreuse soumission dont il donna l'exemple fut louée par ses compagnons d'armes, et sa présence n'attira pas moins les regards que la pompe guerrière qui entourait le nouvel empereur.

La cérémonie du couronnement fut renvoyée au quatrième dimanche après Pâques. Dans l'intervalle, on célébra avec beaucoup d'éclat le mariage du marquis de Montferrat avec Marguerite de Hongrie, veuve d'Isaac. Constantinople vit dans ses murs les fêtes et les spectacles de l'Occident, et, pour la première fois, les Grecs entendirent dans leurs églises les prières et les hymnes des Latins. Au jour fixé pour son couronnement, l'empereur Baudouin se rendit à Sainte-Sophie, accompagné des barons et du clergé. Là, pendant qu'on célébrait le service divin, l'empereur fut élevé sur un trône d'or, et reçut la pourpre des mains du légat du pape, qui remplissait les fonctions de patriarche. Deux chevaliers portaient devant lui le laticlave des consuls romains, et l'épée impériale, qu'on revoyait enfin dans la main des guerriers et des héros. Le chef du clergé, debout devant l'autel, prononça dans la langue grecque ces paroles : *Il est digne de régner;* et tous les assistants répétèrent en chœur : *Il en est digne, il en est digne.* Les croisés faisant entendre leurs bruyantes acclamations, les chevaliers couverts de leurs armes, la foule misérable des Grecs, le sanctuaire dépouillé de ses antiques ornements et rempli d'une pompe étrangère, présentaient à la fois un spectacle solennel et lugubre, et montraient tous les malheurs de la guerre au milieu des trophées de la victoire. Entourés des ruines d'un empire, les spectateurs les plus éclairés durent remarquer parmi les cérémonies de cette journée celle dans laquelle, selon l'usage des Grecs, on offrit à Baudouin un petit vase rempli de poussière et d'ossements, et un flocon d'étoupes enflammées[2], symbole de la brièveté de la vie et du néant des grandeurs humaines.

[1] Ce qui fait dire à Villehardouin : « Le marquis de Montferrat, sans mauvaise humeur, lui fit l'honneur tant qu'il put. » (Liv. V.)

[2] La cérémonie des étoupes allumées a lieu encore à l'exaltation des papes; on leur répète ces paroles : *Sic transit gloria mundi!* Villehardouin se borne à dire : « Le jour du couronnement

Avant la cérémonie de son couronnement, le nouvel empereur avait distribué à ses compagnons d'armes les principales dignités de l'empire. Le maréchal de Champagne, Villehardouin, obtint le titre de maréchal de Romanie; le comte de Saint-Paul, la dignité de connétable; la charge de protovestiaire (grand maître de la garde-robe), celles de grand échanson et de bouteiller, furent données à Conon de Béthune, à Macaire de Sainte-Menehould, à Milès de Brabant. Le doge de Venise, créé despote ou prince de Romanie, eut le droit de porter des brodequins de pourpre, privilége réservé chez les Grecs aux princes de la famille impériale. Henri Dandolo représentait à Constantinople la république vénitienne; la moitié de la ville était son domaine et reconnaissait ses lois; il s'élevait par sa dignité, autant que par ses exploits, au-dessus de tous les princes, de tous les grands de la cour de Baudouin; lui seul était exempt de rendre foi et hommage à l'empereur pour les terres qu'il devait posséder.

Cependant les seigneurs et les barons se montraient impatients de partager les villes et les provinces de l'empire. Dans un conseil composé de douze patriciens de Venise et de douze chevaliers français, toutes les terres conquises furent divisées entre les deux nations. La Bithynie, la Romanie ou la Thrace, Thessalonique, toute la Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, les plus grandes îles de l'Archipel, tombèrent dans le partage et sous la domination des Français. Les Vénitiens obtinrent les Cyclades et les Sporades dans l'Archipel, les îles et la côte orientale du golfe Adriatique, les côtes de la Propontide et celles du Pont-Euxin, les rives de l'Hèbre et du Vardas, les villes de Cypsèle, de Didymotique, d'Andrinople, les contrées maritimes de la Thessalie, etc.; telle fut d'abord la distribution des terres de l'empire. Mais des circonstances qu'on n'avait point prévues, la diversité des intérêts, les rivalités de l'ambition, toutes les chances de la fortune et de la guerre, apportèrent bientôt des changements à cette division du territoire. L'histoire entreprendrait en vain de suivre les conquérants dans les provinces tombées en leur pouvoir : il serait plus facile de marquer le cours d'un torrent débordé et de retracer le chemin des tempêtes, que de fixer

arrivé, l'empereur Baudouin fust couronné à grande joie et magnificence, l'an de l'incarnation de Notre-Sauveur MCCV. De là fut mené à grande pompe au palais de Bucalyon ; puis, quand ces festes furent passées, on commença à vaquer aux affaires. » (Liv. V.)

l'état des possessions incertaines et passagères des vainqueurs de Byzance[1].

Les terres situées au delà du Bosphore avaient été érigées en royaume et données avec l'île de Candie au marquis de Montferrat. Boniface les échangea contre la province de Thessalonique, et vendit l'île de Candie à la république de Venise pour trente livres pesant d'or[2]. Les provinces d'Asie furent abandonnées au comte de Blois, qui prit le titre de duc de Nicée et de Bithynie. Dans la distribution des villes et des terres de l'empire, chacun des seigneurs et des barons avait obtenu des domaines dont l'étendue et la richesse étaient proportionnées au rang et aux services du nouveau possesseur. Lorsqu'ils entendaient parler de tant de pays dont ils ne connaissaient qu'à peine les noms, les guerriers de l'Occident s'étonnaient de leurs conquêtes, et croyaient que la plus grande partie de l'univers était promise à leur ambition. Dans l'ivresse de leur joie, ils se déclaraient les maîtres de toutes les provinces qui avaient formé l'empire de Constantin. On tira au sort les pays des Mèdes et des Parthes, les royaumes qui étaient sous la domination des Turcs et des Sarrasins; plusieurs barons voulaient régner à Alexandrie; d'autres se disputaient le palais des sultans d'Iconium; quelques chevaliers échangeaient contre des possessions nouvelles ce que le sort leur avait donné; d'autres se plaignaient de leur partage, et demandaient une augmentation de territoire. Avec les trésors qui provenaient du pillage de la capitale, les vainqueurs achetaient les provinces de l'empire: on vendait, on jouait aux dés les cités et leurs habitants. Constantinople fut pendant quelques jours un marché où l'on trafiquait de la mer et de ses îles, des peuples et de leurs richesses; où l'univers romain était mis à l'enchère, et trouvait des acheteurs dans la foule obscure des croisés.

Tandis que les barons et les chevaliers se distribuaient ainsi les villes et les royaumes, l'ambition du clergé latin ne demeurait point oisive, et s'occupait d'envahir les dépouilles de l'église grecque. Tous les sanctuaires de Constantinople furent partagés entre les Français

[1] Dans le traité de partage, l'ignorance des copistes a défiguré presque tous les noms. Une carte de l'empire de Constantinople serait un travail extrêmement utile. Nous avons cherché à réunir dans un Éclaircissement spécial à la fin du volume, toutes les notions connues sur les États fondés par les Latins dans l'empire de Byzance. Ce traité de partage est en entier dans Muratori, *loc. citat.* Nicétas est entré dans beaucoup de détails sur le traité de partage (*Biblioth. des Croisades*, t. III).

[2] Cette vente est du mois d'août 1204. Sanuto la rapporte en entier, p. 533.

et les Vénitiens; on nomma des prêtres des deux nations pour desservir les temples enlevés aux vaincus, et Constantinople ne vit plus dans ses murs que les cérémonies religieuses de l'Occident. Les chefs de la croisade avaient décidé entre eux que, si l'empereur de Constantinople était choisi parmi les Français, on prendrait le patriarche parmi les Vénitiens. D'après cette convention, qui avait précédé la conquête, Thomas Morosini [1] fut élevé sur la chaire de Sainte-Sophie. Des prêtres et des évêques latins furent envoyés en même temps dans les autres villes conquises, et prirent possession des biens et des dignités du clergé grec. Ainsi le culte de Rome s'associait aux victoires des croisés, et faisait reconnaître son empire partout où flottaient les étendards des vainqueurs [2].

Rien ne résistait plus aux armes des croisés ; tout tremblait devant eux ; la renommée publiait partout leurs exploits et leur puissance ; mais, en jetant leurs regards dans l'avenir, les chefs devaient craindre que la retraite ou la mort de leurs guerriers ne laissât sans défenseurs l'empire fondé par les armes latines. Déjà la capitale et les provinces manquaient d'habitants. La population, affaiblie et dispersée, ne pouvait suffire ni à la culture des terres, ni aux travaux des villes. Dans cette conjoncture, les comtes et les barons, qui attendaient toujours avec crainte les jugements du chef de l'Église, redoublèrent de soumission pour le souverain pontife, et recherchèrent son appui, dans l'espoir que le saint-siége ferait déclarer l'Occident pour leur cause, et qu'à la voix du père des fidèles un grand nombre de Français, d'Italiens et d'Allemands viendraient peupler et défendre le nouvel empire [3].

Après son couronnement, Baudouin écrivit au pape pour lui annoncer les victoires extraordinaires par lesquelles il avait plu à Dieu

[1] Le pape ne voulut pas d'abord reconnaître cette élection, qui lui semblait une usurpation des droits du saint-siége ; mais, comme Morosini était un ecclésiastique d'un grand mérite, Innocent craignit d'en choisir un autre. Morosini fut envoyé à Constantinople, non pas comme l'élu des croisés, mais comme l'élu du pape. Les Vénitiens exigèrent que le nouveau patriarche fît serment de ne choisir pour chanoines électeurs de l'église de Sainte-Sophie que des Vénitiens qui auraient habité Venise au moins pendant dix ans : le clergé s'opposa à cette prétention, et on ne compte de patriarches vénitiens que le premier et le dernier de ceux dont l'histoire nous a conservé les noms.

[2] Villehardouin ne parle que très-légèrement des institutions fondées par les croisés dans l'empire. Les chroniqueurs de ce temps s'occupaient peu des institutions publiques, et ces choses se faisaient sans qu'ils s'en aperçussent. Nicétas entre beaucoup plus dans les détails.

[3] Il existe, sous la date de 1205, une lettre du pape Innocent à l'archevêque de Reims dans laquelle il l'invite à envoyer des prêtres et des clercs pour enseigner les bonnes doctrines à Constantinople (Baronius, ad ann. 1205).

de couronner le zèle des soldats de la croix. Le nouvel empereur, qui prenait le titre de chevalier du saint-siége, rappelait au souverain pontife les perfidies et la longue révolte des Grecs. « Nous avons sou-« mis à vos lois, disait-il, cette ville, qui, en haine du saint-siége, « pouvait à peine entendre le nom du prince des apôtres et n'accor-« dait pas une seule église à celui qui a reçu du Seigneur la supré-« matie sur toutes les églises[1]. » Baudouin invitait dans sa lettre le vicaire de Jésus-Christ à suivre l'exemple de ses prédécesseurs, Jean, Agapet et Léon, qui avaient visité en personne l'église de Byzance. Pour achever la justification des pèlerins devenus maîtres de l'empire grec, l'empereur latin invoquait le témoignage de tous les chrétiens d'Orient. « Lorsque nous sommes entrés dans cette capitale, disait-il, « plusieurs habitants de la terre sainte qui se trouvaient au milieu de « nous, faisaient éclater leur joie au-dessus de tous les autres, et « répétaient hautement qu'on avait rendu à Dieu un service plus « agréable que si on avait repris Jérusalem. »

Le marquis de Montferrat adressait en même temps au souverain pontife une lettre dans laquelle il protestait de son humble obéissance à toutes les décisions du saint-siége[2]. « Pour moi, disait le roi « de Thessalonique, qui n'ai pris la croix que pour l'expiation de mes « péchés, et non pour pécher avec plus de licence sous prétexte de « religion, je me soumets aveuglément à votre volonté. Jugez-vous « que ma présence soit utile en Romanie, j'y mourrai en combattant « vos ennemis et ceux de Jésus-Christ; pensez-vous au contraire « que je doive abandonner ces riches contrées, n'ayez égard ni aux « biens ni aux dignités que j'y possède, je suis prêt à retourner en « Occident; car je ne veux rien faire de ce qui peut attirer sur moi la « colère du souverain juge. »

Le doge de Venise, qui jusqu'alors avait bravé avec tant de fierté les menaces et les foudres de l'Église, reconnut la souveraine autorité du pape, et joignit ses protestations et ses prières à celles de Boniface et de Baudouin. Pour désarmer la colère d'Innocent, il lui représentait que la conquête de Constantinople avait préparé la délivrance de Jérusalem, et vantait les richesses d'un pays que les croisés venaient enfin de soumettre aux lois du saint-siége[3]. Dans toutes

[1] Baronius, ad ann. 1204.
[2] *Gesta Innocent.*, lib. VIII, ep. 59.
[3] Baronius, ad ann. 1205, a rapporté une lettre assez curieuse d'Innocent à Dandolo sur les

leurs lettres au souverain pontife et aux fidèles de l'Occident, les conquérants de Byzance parlaient de l'empire grec comme d'une nouvelle terre promise qui attendait les serviteurs de Dieu et les soldats de Jésus-Christ.

Innocent avait été longtemps irrité de la désobéissance des croisés. Dans sa réponse, il reprochait avec amertume à l'armée victorieuse des Latins d'avoir préféré les richesses de la terre à celles du ciel ; il réprimandait les chefs d'avoir exposé aux insultes des soldats et des valets de l'armée l'honneur des femmes et des filles, celui des vierges consacrées au Seigneur ; d'avoir ruiné Constantinople, pillé *les grands et les petits*, violé le sanctuaire, et porté une main sacrilége sur les trésors des églises. Cependant le père des fidèles n'osait sonder la profondeur des jugements de Dieu ; il se plaisait à croire que les Grecs avaient été justement punis de leurs fautes, et que les croisés étaient récompensés comme les instruments de la providence, comme les vengeurs de la justice divine. « Redoutez, disait-il aux Latins, la « colère du Seigneur ; espérez avec crainte qu'il vous pardonnera le « passé, si vous gouvernez les peuples avec équité, si vous êtes fidèles « au saint-siége, et, sur toute chose, si vous avez une ferme résolu- « tion d'accomplir votre vœu pour la délivrance de la terre sainte. » Cependant le souverain pontife était touché au fond du cœur des prières et de l'humble soumission des héros et des princes dont les exploits faisaient trembler l'Orient. Le cardinal Pierre de Capoue avait donné l'absolution aux Vénitiens excommuniés depuis le siége de Zara. Innocent blâma d'abord l'indulgence de son légat, et finit par confirmer le pardon accordé à Dandolo et à ses compatriotes. Le pape approuva l'élection de Baudouin, qui témoignait tant de dévouement au saint-siége, et consentit à reconnaître un empire auquel il devait donner des lois. Plus les croisés se montraient soumis à son autorité, plus il lui semblait que leurs conquêtes devaient intéresser la gloire de Dieu et celle du vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Il écrivit aux évêques de France, et leur dit que le Seigneur avait voulu consoler l'Église par la conversion des hérétiques ; que la providence

articles du traité de partage qui concernent les biens du clergé. Le pape est plus sévère envers les croisés que Nicétas lui-même : l'indignation que lui avait donnée la désobéissance des croisés, le portait à exagérer leurs torts. Les expressions de la lettre prouvent qu'il y avait plus d'amertume que de vérité dans les réponses d'Innocent (*Gest. Innocent.*, Muratori, *Scriptor. rer. ital.*, t. III, p. 1, cap. XCIV-CV).

avait humilié les Grecs, peuple impie, superbe et rebelle, et remis l'empire entre les mains des Latins, nation pieuse, humble et docile. Le souverain pontife invitait, au nom de l'empereur Baudouin, les Français de tout sexe et de toute condition à se rendre dans la Grèce[1] pour y recevoir des terres et des richesses selon leur mérite et leur qualité. Il promettait les indulgences de la croisade même aux fidèles qui, partageant la gloire des croisés, iraient défendre et faire fleurir le nouvel empire d'Orient[2].

Cependant le pape ne perdait point de vue l'expédition de Syrie, et paraissait persuadé que les secours envoyés à Constantinople devaient contribuer à la délivrance des saints lieux. Le roi de Jérusalem implorait plus que jamais, par ses lettres et ses ambassadeurs, la protection efficace du saint-siége et celle des princes de l'Occident.

Le nouvel empereur de Byzance ne renonçait point à l'espoir de secourir les colonies chrétiennes de Syrie, et pour relever le courage de ses frères de la terre sainte, il envoya à Ptolémaïs la chaîne du port et les portes de Constantinople[3]. Lorsque ces trophées de la victoire arrivèrent dans la Palestine, la disette, la famine, tous les fléaux d'une guerre malheureuse ravageaient les villes et les campagnes. A la nouvelle d'un prochain secours, le peuple de Ptolémaïs passa bientôt de l'excès de la douleur à tous les transports de la joie. La renommée, en publiant les conquêtes miraculeuses des compagnons de Baudouin et de Boniface, porta l'espérance et la sécurité dans toutes les villes chrétiennes de Syrie, et répandit la terreur parmi les musulmans. Maleck-Adhel venait de conclure une trêve avec les chrétiens, et tremblait qu'elle ne fût rompue[4], lorsque tout à coup il dut son salut à l'événement même qui avait causé ses alarmes.

La plupart des défenseurs de la terre sainte, qui n'avaient connu que les maux de la guerre, voulurent partager la gloire et la fortune des Français et des Vénitiens. Ceux mêmes qui avaient quitté l'armée victorieuse à Zara, qui avaient blâmé l'expédition de Constantinople,

[1] Baronius, ad ann. 1205.
[2] Voyez les lettres du cardinal Benoît de Sainte-Suzanne au marquis de Namur, aux archevêques de Reims, de Lyon et de Bourges (Baronius, ad ann. 1204).
[3] Nicétas, chap. IV.
[4] Innocent, qui avait si violemment censuré l'entreprise des croisés sur Constantinople, déclare dans ses lettres d'exhortation aux évêques de France pour la croisade d'outre-mer, que la prise de Constantinople a plus affligé le sultan d'Égypte que la prise même de Jérusalem (Ad ann. 1206).

crurent que la volonté du ciel les appelait sur les rives du Bosphore; ils abandonnèrent la terre sainte. Le légat du pape, Pierre de Capoue, fut entraîné par l'exemple des autres croisés, et vint animer par sa présence le zèle du clergé latin qui travaillait à la conversion des Grecs [1]. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple accoururent aussi dans la Grèce, où la gloire et de riches domaines étaient promis à leur valeur. Le roi de Jérusalem était resté à Ptolémaïs presque seul, et sans aucun moyen de faire respecter la trêve qu'il venait de conclure avec les infidèles.

Baudouin s'empressa d'accueillir les défenseurs de la terre sainte; mais la joie de l'empereur à leur arrivée fut troublée par la nouvelle qu'il reçut de la mort de sa femme, Marguerite de Flandre. Cette princesse, embarquée sur la flotte de Jean de Nesle, croyait trouver son mari dans la Palestine : succombant à la fatigue et peut-être au chagrin d'une longue absence, elle tomba malade à Ptolémaïs, et mourut en apprenant que Baudouin venait d'être nommé empereur de Constantinople. Le vaisseau destiné à ramener sur les rives du Bosphore la nouvelle impératrice, ne rapporta que sa dépouille mortelle. Baudouin, au milieu de ses chevaliers, pleura la mort d'une princesse qu'il aimait tendrement et qui, par ses vertus et les grâces de sa jeunesse, devait être l'ornement et l'exemple de la cour de Byzance. Il la fit ensevelir avec une grande pompe dans l'église de Sainte-Sophie, où, peu de jours auparavant, il avait reçu la couronne impériale [2]. Ainsi le peuple de Constantinople vit presque en même temps le couronnement d'un empereur et les funérailles d'une impératrice; les jours de triomphe et de joie furent mêlés à des jours de deuil. Ce contraste des fêtes de la mort et des pompes de la victoire et du trône semblait offrir une fidèle image de la gloire des conquérants et des destinées futures du nouvel empire.

L'empereur et ses barons, avec les secours qu'ils venaient de recevoir, avaient à peine vingt mille hommes pour défendre leurs conquêtes et contenir le peuple de la capitale et des provinces. Le sultan d'Iconium et le roi des Bulgares [3] menaçaient depuis longtemps d'envahir les terres voisines de leurs États : l'ébranlement et la chute de

[1] Le pape écrivit même une lettre à son légat, où il l'accusa de s'être rendu à Constantinople par cupidité, et d'avoir abandonné l'Église de Jérusalem (Baronius, ibid.).

[2] Le P. d'Outreman, *Constantinop. Belgic.* Lib. IV, § 2.

[3] Voyez la lettre d'Innocent au roi des Bulgares, vassal immédiat du saint-siége (*Gest. Innocent.*, Muratori, *Script. rer. italic.*, t. III, p. 1, cap. XCIV–CV).

l'empire grec offraient à leur ambition et à leur jalousie une occasion favorable d'éclater. Les peuples de la Grèce étaient vaincus sans être soumis. Comme dans le désordre qui accompagna la conquête de Byzance on ne reconnaissait plus d'autre droit que la force et l'épée, tous les Grecs qui avaient encore les armes à la main voulurent se faire une principauté ou un royaume. Partout des États et des empires nouveaux s'élevaient du sein des ruines et menaçaient déjà celui que les croisés venaient d'établir.

Un petit-fils d'Andronic fondait dans une province grecque de l'Asie Mineure la principauté de Trébisonde [1]; Léon Sgurre, maître de la petite ville de Napoli, avait étendu ses domaines par l'injustice et la violence, et, pour nous servir d'une comparaison de Nicétas, il s'était agrandi comme le torrent qui s'enfle dans l'orage et se grossit des eaux de la tempête. Conquérant barbare, tyran farouche et cruel, il régnait, ou plutôt il répandait la terreur dans l'Argolide et l'isthme de Corinthe. Michel l'Ange Comnène, employant les armes de la trahison, relevait le royaume d'Épire et retenait sous ses lois un peuple sauvage et belliqueux. Théodore Lascaris, qui, comme Énée, avait fui sa patrie livrée aux flammes, rassemblait des troupes dans la Bithynie et se faisait proclamer empereur à Nicée, d'où sa famille devait un jour revenir en triomphe dans Constantinople [2].

Si le désespoir avait donné quelque courage aux deux empereurs fugitifs, ils auraient pu entrer en partage de leurs propres dépouilles et conserver un reste de puissance; mais ils n'avaient point profité des leçons du malheur. Murzuffle, qui avait achevé tous les crimes commencés par Alexis, ne craignit point de se livrer à son malheureux rival, dont il avait épousé la fille. Les méchants se chargent quelquefois du soin de se punir entre eux : Alexis, après avoir accablé Murzuffle de caresses, l'attira dans sa maison, et lui fit arracher

[1] Le nom de Trébisonde se trouve presque dans tous les romanciers du quatorzième et du quinzième siècle : nous indiquerons dans l'Éclaircissement sur la fondation et le partage des principautés franques de Constantinople, la cause présumable de cet engouement de nos romanciers pour le nom sonore de Trébisonde. (Voyez l'Éclaircissement à la fin de ce volume.)

[2] M. Buchon a publié la traduction d'une chronique en vers grecs qui, après avoir rapporté avec rapidité toutes les autres croisades, traite principalement du partage et de la conquête des Francs dans l'empire de Constantinople. Nous en avions donné un extrait dans les Pièces justificatives d'une précédente édition. M. Buchon, en la publiant tout entière, a rendu un service véritable à l'histoire des saintes expéditions. Les chroniques de la famille des Villehardouin, qu'il y a ajoutées, sont abondantes en faits, et nous en ferons un ample usage dans notre Éclaircissement sur les royaumes francs de Constantinople. La collection de M. Buchon porte ce titre : *Collection des Chroniques nationales françaises du treizième au quatorzième siècle.* (Voyez le t. III.)

les yeux. En cet état, Murzuffle, abandonné des siens, pour lesquels il n'était plus qu'un objet d'horreur, allait cacher en Asie sa vie et sa misère, lorsqu'il tomba au pouvoir des Latins. Conduit à Constantinople et condamné à expier ses crimes par une mort ignominieuse, il fut précipité du haut d'une colonne élevée par l'empereur Théodose sur la place du Taurus. La multitude des Grecs qui avait offert la pourpre à Murzuffle, assista à sa fin tragique, et parut effrayée d'un supplice plus nouveau pour elle que le crime que l'on voulait punir. Après l'exécution, la foule contempla avec surprise sur la colonne de Théodose [1] un bas-relief qui représentait un roi tombant d'un lieu élevé et une ville escaladée du côté de la mer. Dans ces temps de troubles et de calamités, on voyait partout des présages. Tout, jusqu'au marbre et à la pierre, semblait avoir parlé des malheurs de Constantinople. Nicétas s'étonnait que de si grandes infortunes n'eussent pas été annoncées par une pluie de sang et quelques prodiges sinistres. Les Grecs les plus éclairés expliquaient la chute de l'empire de Constantin par les vers des poëtes et des sibylles, ou par les prophéties de l'Écriture; le peuple lisait la mort de ses tyrans et ses propres misères dans les regards des statues et sur les colonnes restées debout au milieu de la capitale [2].

La perfidie et la cruauté d'Alexis ne demeurèrent pas impunies. L'usurpateur fut obligé d'errer de ville en ville et de cacher quelquefois la pourpre impériale sous l'habit d'un mendiant. Il dut, pendant quelque temps, son salut au mépris qu'il inspirait aux vainqueurs. Après avoir erré longtemps, il fut livré, dit-on, au marquis de Montferrat, et conduit en Italie. Échappé de sa prison, il repassa en Asie et trouva un asile chez le sultan d'Iconium. Alexis ne put se résoudre à vivre en paix dans sa retraite, et se réunit aux Turcs pour attaquer son gendre Lascaris, auquel il ne pouvait pardonner de régner sur la Bithynie. Comme les Turcs furent battus, le prince fugitif tomba enfin dans les mains de l'empereur de Nicée, qui le fit jeter dans un

[1] Quelques écrivains modernes ont dit qu'on voyait encore de nos jours à Constantinople la colonne du sommet de laquelle Murzuffle fut précipité. Il existait dans cette ville deux colonnes, l'une de Théodose, l'autre d'Arcadius : la première a été détruite par Bajazet; il ne reste de l'autre que le piédestal, qui se trouve dans l'*Avret-Baras* (le marché aux femmes). Voyez le *Voyage de la Propontide*, par M. Lechevalier, qui a éclairci ce fait sur les lieux. On trouve des renseignements curieux dans les ouvrages de Cyllius, topog. 11-17 (Banduri, *Antiq. Constantinop.*, p. 507).

[2] Gunther raconte des prédictions à l'occasion du supplice de Murzuffle; mais ce qu'il y a de curieux, c'est que cinquante ans avant la conquête des Latins, le poëte Tzetzès, *Chiliad. IX*-27, ait raconté le songe d'une matrone qui avait aperçu une multitude armée dans la place publique et un homme jetant des cris perçants au haut de la colonne de Théodose.

monastère, où il mourut oublié des Grecs et des Latins. Il avait régné huit ans trois mois et dix jours.

Si nous en croyons Nicétas, Alexis était rempli de douceur et de modération. Il ne fit porter à aucune femme le deuil de son époux, et ne fit pleurer à personne la perte de ses biens. Cet éloge de Nicétas ne saurait faire oublier l'usurpation d'Alexis, source de tant de maux, et la lâcheté avec laquelle il abandonna l'empire en péril. Sans doute que l'histoire doit flétrir les rois qui ne respectent pas la vie des hommes et la fortune des citoyens; mais ses mépris doivent surtout tomber sur ceux que la voix du peuple ou la voix de Dieu n'a point appelés, et qui, dans les temps difficiles, n'ont ni la force ni le courage de la mission périlleuse qu'ils ont reçue ou qu'ils se sont donnée : voilà les mauvais princes, voilà les princes des mauvais jours. Quant à Murzuffle, la catastrophe qui termina sa vie ne nous inspire ni étonnement ni compassion. On peut dire qu'il montra quelque énergie pour la défense de Constantinople; son ambition aurait pu passer pour du patriotisme, si elle n'avait pas commencé par un grand crime. Ses efforts n'aboutirent qu'à amasser de nouvelles calamités sur Byzance, car la providence ne voulait point qu'un grand empire dût son salut à la trahison et au parricide.

Tandis que les princes tombés du trône se faisaient ainsi la guerre et se disputaient les ruines de l'empire, les comtes et les barons français quittaient la capitale pour prendre possession des villes et des provinces qu'ils avaient reçues en partage. Plusieurs d'entre eux furent obligés de conquérir, les armes à la main, les terres qu'on leur avait données. Le marquis de Montferrat se mit en marche pour visiter le royaume de Thessalonique et recevoir l'hommage de ses nouveaux sujets. L'empereur Baudouin, suivi de son frère Henri de Hainaut et d'un grand nombre de chevaliers, parcourut la Thrace et la Romanie, et partout, sur son passage, entendit les bruyantes acclamations d'un peuple toujours plus habile à flatter ses vainqueurs qu'à combattre ses ennemis. Arrivé à Andrinople, où il fut reçu en triomphe, le nouvel empereur annonça le projet de poursuivre sa marche jusqu'à Thessalonique. Cette résolution inattendue surprit le marquis de Montferrat, qui témoigna le désir d'aller seul dans son royaume[1]. Boniface promettait d'être soumis à l'empereur, d'em-

[1] Villehardouin, liv. VI.

ployer toutes ses forces contre les ennemis de l'empire; mais il craignait la présence de l'armée de Baudouin dans ses villes déjà épuisées par la guerre. Une vive querelle s'éleva entre les deux princes. Le marquis de Montferrat accusait l'empereur de vouloir s'emparer de ses États; Baudouin croyait apercevoir dans la résistance de Boniface le secret dessein de méconnaître la souveraineté du chef de l'empire. Tous les deux ils aimaient la justice, et ne manquaient point de modération; mais, depuis qu'ils étaient devenus, l'un roi de Thessalonique, l'autre empereur de Constantinople, ils avaient des courtisans qui s'efforçaient d'aigrir leur querelle et d'enflammer leur animosité. Les uns disaient à Boniface que Baudouin avait tous les torts, et qu'il abusait d'une puissance qui aurait dû être le prix d'une autre vertu que la sienne. Les autres reprochaient à l'empereur d'être trop généreux avec ses ennemis, et, dans l'excès de leur flatterie, ils ne lui trouvaient qu'un seul tort, celui d'avoir épargné trop longtemps un vassal infidèle. Malgré toutes les représentations du marquis de Montferrat, Baudouin conduisit son armée dans le royaume de Thessalonique. Boniface regarda cette obstination de l'empereur comme un sanglant outrage, et jura d'en tirer vengeance le glaive à la main. Poussé par la colère, il s'éloigna brusquement avec quelques chevaliers qui s'étaient déclarés pour sa cause, et courut s'emparer de Didymotique, ville de l'empereur, *une bonne ville et forte d'assiette*, dit Villehardouin.

Le marquis de Montferrat emmenait avec lui sa femme, Marguerite de Hongrie, veuve d'Isaac. La présence de cette princesse et l'espoir d'entretenir la division parmi les Latins attiraient les Grecs sous les drapeaux de Boniface. Il leur déclara qu'il combattait pour leur cause, et fit revêtir de la pourpre impériale un jeune prince, fils d'Isaac et de Marguerite de Hongrie. Traînant à sa suite ce fantôme d'empereur, auquel venaient de toutes parts se rallier les principaux habitants de la Romanie, il reprit le chemin d'Andrinople, et fit des préparatifs pour assiéger cette ville. Boniface, toujours plus irrité, n'écoutait ni les conseils, ni les prières de ses compagnons d'armes. La discorde allait faire couler le sang des Latins, si le doge de Venise, le comte de Blois, et les barons restés à Constantinople, n'avaient employé leur autorité et leur crédit pour prévenir les malheurs dont le nouvel empire était menacé. Vivement affligés de tout ce qu'ils avaient appris, ils envoyèrent des députés à l'empereur et

au marquis de Montferrat. Le maréchal de Champagne, envoyé auprès de Boniface, lui reprocha sans ménagement d'avoir oublié la gloire et l'honneur des croisés, dont il avait été le chef; de compromettre, par un vain orgueil, la cause de Jésus-Christ et le salut de l'empire; de préparer des jours de triomphe et de joie pour les Grecs, les Bulgares et les Turcs. Le marquis de Montferrat fut touché des reproches de Villehardouin, qui était son ami et qui parlait au nom de tous les croisés : il promit de faire cesser la guerre et de soumettre sa querelle avec Baudouin au jugement des comtes et des barons.

Cependant Baudouin àvait pris possession de Thessalonique. Aussitôt qu'il apprit les hostilités du marquis de Montferrat, il se hâta de revenir avec son armée vers Andrinople. Il roulait dans son âme des projets de vengeance, et menaçait de repousser la force par la force, d'opposer la guerre à la guerre, lorsqu'il rencontra plusieurs députés qui venaient, au nom des chefs de la croisade, lui parler de la paix et rappeler dans son cœur des sentiments de justice et d'humanité. Un chevalier du comte de Blois adressa à l'empereur un discours que Villehardouin nous a conservé, et dans lequel nos lecteurs aimeront sans doute à retrouver la noble franchise des vainqueurs de Byzance.

« Sire, lui dit-il, le doge de Venise, le comte Louis de Blois, mon « très-honoré seigneur, et tous les barons qui sont à Constantinople, « vous saluent comme leur souverain, et se plaignent à Dieu et à vous « de ceux qui, par leurs mauvais conseils, ont excité de funestes « discordes. Vous fîtes, certes, très-mal de prêter l'oreille à ces con- « seillers perfides, car ils sont nos ennemis et les vôtres. Vous sau- « rez que le marquis Boniface a soumis sa querelle au jugement « des barons; les seigneurs et les princes espèrent que vous ferez « comme lui et que vous ne résisterez point à la justice. Ils ont juré, « et nous sommes chargés de vous le déclarer en leur nom, de ne « point souffrir plus longtemps le scandale d'une guerre allumée « entre des croisés. »

Baudouin ne répondit point d'abord à ce discours, et parut surpris d'un tel langage; mais on lui parlait ainsi au nom du doge de Venise, dont il respectait la vieillesse et qu'il aimait tendrement; au nom des comtes et des barons, sans le secours desquels il ne pouvait conserver l'empire : il écouta enfin la voix de la raison et celle de l'amitié. Il promit de déposer les armes et de se rendre à Constan-

tinople pour terminer la querelle élevée entre lui et le marquis de Montferrat. A son arrivée, les comtes et les barons ne lui épargnèrent ni les plaintes ni les prières, et le trouvèrent docile à tous leurs conseils. Le marquis de Montferrat, qui ne tarda pas à le suivre, revenait avec crainte dans la capitale; il était accompagné de cent chevaliers avec leurs hommes d'armes. L'accueil qu'il reçut de Baudouin et des autres chefs acheva d'apaiser tous ses ressentiments et de dissiper toutes ses défiances. Dès lors on ne parla plus que de rétablir la paix et l'harmonie parmi les croisés. Le doge de Venise, les comtes et les barons, les plus sages des chevaliers, qui rappelaient aux maîtres du nouvel empire l'institution redoutable des pairs de l'Occident, jugèrent la querelle qui leur était soumise, et prononcèrent sans appel entre le roi de Thessalonique et l'empereur de Constantinople[1]. Les deux princes jurèrent de ne plus écouter les perfides conseils, et s'embrassèrent en présence de l'armée, qui se réjouit du retour de la concorde comme d'une grande victoire remportée sur les ennemis de l'empire. « Grand mal pouvoient faire, dit « Villehardouin, ceux qui ce discord avoient suscité; car si Dieu « n'eût pris pitié des croisés, ils estoient en danger de perdre leurs « conquestes, et la chrétienté en aventure de périr. »

Aussitôt que la paix fut rétablie, les chevaliers et les barons quittèrent de nouveau la capitale pour parcourir et soumettre les provinces. Louis, comte de Blois, qui avait eu en partage la Bithynie et qui avait pris le titre de duc de Nicée, se trouvait retenu dans la capitale par une maladie grave. Il fit partir, vers la Toussaint, Pierre de Bracheux et Payen d'Orléans avec cent chevaliers. Cette troupe de braves se rendit d'abord à Gallipoli, et, passant l'Hellespont, aborda à Piga, ville habitée par des Latins, et parcourut, sans rencontrer d'ennemis, la rive orientale de la Propontide. Ayant pénétré dans l'intérieur du pays, elle battit une armée de Lascaris et s'empara de Pénamène sur les confins de la Bithynie et de la Mysie; marchant de triomphe en triomphe, elle s'avança jusqu'au mont Olympe, et ne trouva de résistance que sous les murs de Brousse. Dans le même temps, d'autres chevaliers de la croix traversèrent le Bosphore à Chalcédoine, et suivirent les côtes de la mer jusqu'à la ville de Nicomédie, qui leur ouvrit ses portes et dans laquelle ils mirent une forte garnison.

[1] Baudouin et ses chevaliers avaient adopté la coutume judiciaire du royaume de Jérusalem.

Vers le mois de décembre, Henri de Hainaut, frère de Baudouin, qui avait obtenu l'Anatolie, s'était rendu par mer à Abydos. Les plaines de la Troade, tous les pays situés entre l'Hellespont et l'Ida, se soumirent d'autant plus volontiers, que la plus grande partie de la population se composait d'Arméniens, ennemis des Grecs. Henri, s'étant avancé jusqu'au canal de Lesbos ou de Mételin, mit en fuite Constantin, frère de Lascaris, et fit flotter ses drapeaux sur les murs d'Adramyte, ville située à la pointe du golfe du même nom.

D'un autre côté, les guerriers vainqueurs de Byzance soumettaient à leurs armes les villes et les seigneuries qu'ils avaient reçues dans la Romanie ou la Thrace jusqu'à Philippopolis. Le marquis de Montferrat, paisible possesseur de Thessalonique, entreprit de faire la conquête de la Grèce : il s'avança dans la Thessalie, dépassa les chaînes de l'Olympe et de l'Ossa, et s'empara de Larisse. Boniface et ses chevaliers, sans songer aux vieux Spartiates, traversèrent le détroit des Thermopyles, et pénétrèrent dans la Béotie et dans l'Attique; ils mirent en fuite Léon Sgurre, fléau d'une vaste province, et leurs exploits purent rappeler aux Grecs ces héros des premiers âges qui parcouraient le monde en combattant les monstres et les tyrans. Pendant que Boniface prenait possession de plusieurs contrées de la Grèce, Guillaume de Champlitte, vicomte de Dijon, et Geoffroi de Villehardouin, neveu du maréchal de Champagne, venus de France avec un grand nombre de chevaliers champenois et bourguignons, fondaient dans le Péloponèse une principauté qui devait durer plus longtemps que l'empire latin de Byzance. Ils se rendirent maîtres de l'Arcadie, de la Messénie, du territoire de Lacédémone, des rivages de la mer depuis Patras et Modon jusqu'à Calamata. La Grèce, tout entière soumise aux lois des Francs, eut bientôt des seigneurs d'Argos, de Corinthe, des grands sires de Thèbes, des ducs d'Athènes, des princes d'Achaïe. Des chevaliers français dictèrent des lois dans la ville d'Agamemnon, dans la cité de Minerve, dans la patrie de Lycurgue, dans celle d'Épaminondas. Étrange destinée des guerriers de cette croisade, qui avaient quitté l'Occident pour conquérir la ville et la terre de Jésus-Christ, et que la fortune conduisait dans les lieux remplis du souvenir des dieux d'Homère et de la gloire profane de l'antiquité !

Les croisés n'eurent pas longtemps à se féliciter de leurs conquêtes. Possesseurs d'un empire plus difficile à conserver qu'à soumettre par

les armes, ils ne surent point maîtriser la fortune, ce qui leur ôta bientôt ce que la victoire leur avait donné. Ils exercèrent leur pouvoir avec violence, et ne ménagèrent ni leurs sujets ni leurs voisins. Le roi des Bulgares, Joanice, avait envoyé à Baudouin une ambassade pour lui offrir son amitié : Baudouin répondit avec hauteur, et menaça de faire descendre Joanice de son trône usurpé[1]. En dépouillant les Grecs de leurs biens[2], les croisés se fermèrent toute source de prospérité, et réduisirent au désespoir des hommes auxquels ils n'avaient laissé que la vie. Pour comble d'imprudence, ils refusèrent de recevoir dans leurs armées les Grecs, qu'ils accablaient de leur mépris et qui devinrent pour eux des ennemis implacables[3]. Non contents de faire reconnaître leur autorité dans les villes, ils voulurent asservir les cœurs, et réveillèrent le fanatisme. D'injustes persécutions aigrirent l'esprit des prêtres grecs, qui déclamèrent avec fureur contre la tyrannie, et qui, réduits à la misère, furent écoutés comme des oracles et révérés comme des martyrs.

Le nouvel empire des Latins, dans lequel on avait introduit les lois féodales, se trouvait partagé en mille principautés ou seigneuries, et n'était plus qu'une espèce de république, difficile à gouverner[4]. Les Vénitiens avaient leur juridiction particulière, et la plupart des villes étaient régies tour à tour par la législation de Venise et par le code de la féodalité. Les seigneurs et les barons avaient entre eux des intérêts opposés et des rivalités qui, chaque jour, pouvaient faire éclater la discorde et la guerre civile. Les ecclésiastiques latins, qui avaient partagé les dépouilles de l'Église grecque, n'invitaient point à la paix par leur exemple, et portaient le scandale de leurs dissensions jusque dans le sanctuaire. Ils voulaient sans cesse faire prévaloir les lois et l'autorité de la cour de Rome sur celles des empereurs. Plusieurs d'entre eux avaient usurpé les fiefs sur les barons, et, comme les fiefs qu'ils possédaient étaient exempts du service militaire, l'empire se trouvait ainsi privé de ses défenseurs naturels.

[1] Il existe deux lettres, l'une du pape Innocent à Joanice, l'autre la réponse de Joanice au pape Innocent (*Gesta*, p. 108-109). Gibbon fait observer qu'on chérissait à la cour de Rome le roi des Bulgares comme un enfant prodigue.

[2] Voyez, à cet égard, les plaintes de Nicétas, dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. III.

[3] Voyez l'Éclaircissement à la fin de ce volume.

[4] La chronique grecque de Morée donne des détails fort curieux sur l'établissement de la principauté de Morée ou d'Achaïe. On peut voir aussi, au premier volume de la *Correspondance d'Orient*, ce que nous avons dit du gouvernement des Francs dans le Péloponèse, dans l'Attique et autres provinces grecques.

Le climat et les richesses de la Grèce, le séjour de Byzance, avaient énervé le courage des vainqueurs et porté la corruption parmi les soldats de la croix. Les peuples méprisèrent enfin la puissance et les lois de ceux dont ils méprisaient les mœurs. Comme les Latins s'étaient séparés, pour se rendre les uns dans la Grèce, les autres dans l'Asie Mineure, les Grecs qui ne voyaient plus de grandes armées et qui avaient quelquefois résisté à leurs ennemis avec avantage, commencèrent à croire que les guerriers de l'Occident n'étaient point invincibles.

Dans leur désespoir, les vaincus résolurent de courir aux armes, et, cherchant partout des ennemis aux croisés, ils implorèrent l'alliance et la protection des Bulgares. Il se forma une vaste conjuration, dans laquelle entrèrent tous ceux qui ne pouvaient plus supporter la servitude. Tout à coup l'orage éclata par le massacre des Latins; un cri de guerre se fit entendre depuis le mont Hémus jusqu'à l'Hellespont; les croisés, dispersés dans les villes et dans les campagnes, furent surpris par un ennemi furieux et sans pitié. Les Vénitiens et les Français qui gardaient Andrinople et Didymotique, ne purent résister à la multitude des Grecs : les uns furent égorgés dans les rues; les autres se retirèrent en désordre, et, dans leur fuite, ils virent avec douleur leurs drapeaux arrachés du sommet des tours et remplacés par les étendards des Bulgares. Les chemins étaient couverts de guerriers fugitifs, qui ne trouvaient point d'asile dans un pays naguère tremblant au bruit de leurs armes.

Chaque ville assiégée par les Grecs ignorait le sort des autres villes confiées à la garde des Latins; les communications étaient interrompues; de sinistres rumeurs se répandaient dans les provinces, et représentaient la capitale en feu, toutes les cités livrées au pillage, toutes les armées des Francs dispersées et anéanties. Les vieilles chroniques, en parlant de la barbarie des Grecs, parlent aussi de l'effroi qui s'était emparé de quelques-uns des chevaliers et des barons. La vue du danger semblait avoir étouffé dans leurs cœurs tous les sentiments : on voyait des croisés abandonner leurs compagnons, des frères abandonner leurs frères au moment du péril. Un vieux chevalier, Robert de Trit, qui, malgré ses cheveux blancs, avait suivi ses fils à la croisade, se trouvait assiégé par les Grecs dans Philippopolis : la ville était entourée d'ennemis; Robert n'avait presque plus d'espoir de salut. Dans un aussi pressant danger, ses larmes et

ses prières ne purent retenir auprès de lui ni son gendre ni son fils. Villehardouin nous apprend que ces lâches guerriers furent égorgés dans leur fuite, et que Dieu ne voulut point sauver ceux qui avaient refusé de secourir leur père.

Lorsque le bruit de ces désastres parvint à Constantinople, Baudouin assembla les comtes et les barons. On résolut de porter un prompt remède à tant de maux, et de déployer toutes les forces de l'empire pour arrêter les progrès de la révolte. Les croisés qui faisaient la guerre au delà du Bosphore, reçurent l'ordre d'abandonner leurs conquêtes, et de revenir sous les drapeaux de l'armée. Baudouin les attendit pendant plusieurs jours; mais, comme il était impatient de commencer la guerre, et qu'il voulait étonner l'ennemi par la promptitude de sa marche, il partit à la tête des chevaliers qui se trouvaient dans la capitale, et, cinq jours après son départ, parut devant les murs d'Andrinople.

Les chefs des croisés, accoutumés à braver tous les obstacles, n'étaient jamais retenus ni par le petit nombre de leurs soldats, ni par la multitude de leurs ennemis. La capitale de la Thrace, environnée d'inexpugnables remparts, était défendue par cent mille Grecs, à qui l'ardeur de la vengeance tenait lieu de courage; Baudouin comptait à peine huit mille hommes sous ses drapeaux. Le doge de Venise arriva bientôt avec sept à huit mille Vénitiens. Les Latins fugitifs vinrent de toutes parts se réunir à cette petite armée. Les croisés dressèrent leurs tentes, et se préparèrent à faire le siége de la ville. Leurs préparatifs se poursuivaient lentement, et les vivres commençaient à leur manquer, lorsque la renommée annonça la marche du roi des Bulgares [1]. Joanice, chef d'un peuple barbare et plus barbare lui-même que ses sujets, s'avançait avec une armée formidable : il cachait les projets de son ambition et de sa vengeance sous les apparences du zèle religieux, et faisait porter devant lui un étendard de saint Pierre qu'il avait reçu du pape. Le nouvel allié des Grecs se vantait d'être le chef d'une sainte entreprise, et menaçait d'exterminer les Francs, qu'il accusait d'avoir pris la croix pour ravager les provinces et piller les villes des chrétiens.

Le roi des Bulgares était précédé, dans sa marche, d'une troupe nombreuse de Tartares ou Comans [2], que l'espoir du pillage avait fait

[1] Villehardouin, liv. VII.

[2] Les Comans étaient une horde de Tartares qui, dans le douzième et le treizième siècle, cam-

sortir des montagnes et des forêts voisines du Danube et du Borysthène. Les Comans, plus féroces que les peuples du mont Hémus, buvaient, dit-on, le sang de leurs captifs, et sacrifiaient les chrétiens sur les autels de leurs idoles. Accoutumés, comme les guerriers de la Scythie, à combattre en fuyant, les cavaliers tartares avaient reçu de Joanice l'ordre de provoquer l'ennemi jusque dans son camp, et d'attirer dans une embuscade la pesante cavalerie des Francs. Les comtes et les barons avaient prévu le danger : ils défendirent aux croisés de quitter leurs tentes et de sortir de leurs retranchements. Mais tel était le caractère des guerriers français, qu'à leurs yeux la prudence ôtait à la bravoure tout son éclat, et qu'il leur paraissait honteux de supporter sans combat les menaces et la présence de l'ennemi.

A peine les Tartares ont-ils paru aux abords du camp, que leur vue fait oublier aux chefs mêmes des croisés l'ordre qu'ils ont donné la veille. Le comte de Blois, le comte de Flandre, volent à la rencontre de l'ennemi, le mettent en fuite, et le poursuivent pendant l'espace de deux lieues. Mais tout à coup les Tartares se rallient et fondent à leur tour sur les croisés. Ceux-ci, qui croyaient avoir remporté une victoire, se trouvent obligés de se défendre au milieu d'un pays inconnu ; leurs escadrons, accablés de fatigue, sont surpris, entourés par l'armée de Joanice. Enfoncés de toutes parts, ils font de vains efforts pour reprendre leur ordre de bataille, et ne peuvent ni fuir ni résister aux barbares.

Le comte de Blois s'efforce de réparer sa funeste imprudence par des prodiges de valeur ; couvert de blessures, il est renversé de son cheval au milieu des rangs ennemis. Un de ses chevaliers le relève et veut le retirer de la mêlée : « Non [1], s'écrie ce brave prince, laissez-moi combattre et mourir. A Dieu ne plaise qu'il me soit jamais « reproché d'avoir fui du combat ! » En achevant ces paroles, le comte de Blois tombe percé de coups, et son chevalier fidèle expire à ses côtés.

paient sur les frontières de la Moldavie : ils furent convertis au christianisme par le roi de Hongrie en 1270. Vigenère, dans une note sur Villehardouin, en parle en ces termes : « Par les Cumains, il entend sans doute les Scythes ou Tartares, comme l'exprime Nicétas Choniate, auteur grec, lequel estoit du temps de celui-ci, et a escrit fort exactement ceste histoire ; et, quant à l'occasion de ce mot, Pline, liv. VI, chap. II, appelle Cumanie un chasteau qui est au-dessus des portes Caucasiennes ou portes de fer, édifié par Alexandre-le-Grand, maintenant Desbent sur la mer Caspie, ainsi que le tesmoigne frère Hayton, Arménien, au 32e chapitre de son histoire, mais plus particulièrement Josapha Barbaro en la relation de son voyage. Delatour montre que ces Cumains sont les Tartares de Precops, anciennement la Chersonèse Taurique. » (Vigenère, p. 129.)

[1] Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, liv. XIV.

L'empereur Baudouin disputait encore la victoire. Les plus braves des chevaliers et des barons le suivaient dans la mêlée; un carnage horrible marquait partout leur passage à travers les rangs des barbares. Pierre, évêque de Béthléem, Étienne, comte du Perche, Renaud de Montmirail, Mathieu de Valincourt, Robert de Ronçai, une foule de seigneurs et de vaillants guerriers, perdent la vie en défendant leur prince. Baudouin restait presque seul sur le champ de bataille et combattait encore; mais il est enfin accablé par le nombre, et tombe entre les mains des Bulgares, qui le chargent de fers. Les débris de l'armée se retirent dans le plus grand désordre, et ne doivent leur salut qu'à la sage bravoure du doge de Venise et du maréchal de Champagne et de Romanie, restés à la garde du camp.

Dans la nuit même qui suivit le combat, les croisés lèvent le siége d'Andrinople, et reprennent, à travers mille dangers, le chemin de la capitale. Les Bulgares et les Comans, fiers de leur victoire, poursuivaient sans relâche l'armée qu'ils avaient vaincue. Cette armée, qui avait perdu la moitié de ses soldats, manquait de vivres, et traînait avec peine ses bagages et ses blessés. Les croisés étaient plongés dans un morne silence; leur désespoir se montrait dans leur contenance et sur leurs visages. Ils rencontrèrent à Rodosto Henri de Hainaut et plusieurs chevaliers qui revenaient des provinces d'Asie pour rejoindre l'armée d'Andrinople : ils racontent en gémissant leur défaite et la captivité de Baudouin; tous ces guerriers, qui n'avaient jamais été vaincus, expriment à la fois leur surprise et leur douleur, confondent leurs sanglots et leurs larmes, élèvent les yeux et les mains vers le ciel pour implorer la miséricorde divine. Les croisés qui revenaient des rives du Bosphore, s'adressent au maréchal de Romanie, et lui disent en pleurant : « Envoyez-nous au plus fort du « péril, car nous n'avons plus besoin de la vie : ne sommes-nous pas « assez malheureux de n'être pas venus assez tôt pour secourir notre « empereur? » Ainsi les chevaliers de la croix, poursuivis par un ennemi victorieux, ne connaissaient point la crainte; la douleur que leur donnait le souvenir de leur défaite, leur permettait à peine de voir les périls dont ils étaient menacés.

Cependant tous les croisés ne montraient pas ce noble courage : plusieurs chevaliers, que Villehardouin[1] ne veut point nommer pour

[1] Villehardouin, liv. VII. On nous reprochera peut-être d'avoir cité trop souvent l'histoire du

ne pas déshonorer leur mémoire, avaient abandonné les drapeaux de l'armée, et s'étaient enfuis jusqu'à Constantinople. Ils racontèrent les désastres des croisés, et, pour excuser leur désertion, ils firent un tableau lamentable des maux qui menaçaient l'empire. Tous les Francs furent saisis de douleur et d'effroi en apprenant qu'ils n'avaient plus d'empereur. Les Grecs qui habitaient la capitale, applaudissaient en secret au triomphe des Bulgares; leur joie, qu'ils savaient mal dissimuler, augmentait encore les alarmes des Latins. Un grand nombre de chevaliers, accablés de tant de revers, ne virent plus leur salut que dans la fuite, et s'embarquèrent à la hâte sur des vaisseaux vénitiens. En vain le légat du pape et plusieurs chefs de l'armée cherchèrent à les retenir, en les menaçant de la colère de Dieu et du mépris des hommes[1] : ils renoncèrent à leur propre gloire, ils abandonnèrent un empire fondé par leurs armes, et vinrent annoncer la captivité de Baudouin dans les villes de l'Occident, où l'on faisait encore des réjouissances publiques pour les premières victoires des croisés.

Cependant Joanice était à la poursuite de l'armée vaincue. Les Grecs, réunis aux Bulgares, s'emparaient de toutes les provinces et ne laissaient point de repos aux Latins. Parmi les désastres dont l'histoire contemporaine nous a transmis le déplorable récit, nous ne devons pas oublier le massacre de vingt mille Arméniens. Cette peuplade nombreuse avait quitté les bords de l'Euphrate, et s'était établie dans les contrées de l'Anatolie. Après la conquête de Constantinople, elle se déclara pour les croisés; et, lorsque les Latins éprouvèrent des revers, se voyant menacée et poursuivie par les Grecs, elle traversa le Bosphore, et suivit Henri de Hainaut qui marchait vers Andrinople. Ces Arméniens conduisaient avec eux leurs troupeaux et leurs familles; ils traînaient sur des chariots tout ce qu'ils avaient pu emporter de plus précieux, et, dans leur marche à travers les montagnes de la Thrace, ne suivaient qu'avec peine l'armée des croisés. Ce malheureux peuple fut surpris par les Tartares, et périt

maréchal de Champagne, et d'avoir donné ainsi de la monotonie à notre récit. Nous répondrons que la relation et les paroles naïves d'un pareil historien, qui raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a éprouvé, nous ont paru au-dessus de tout ce que le talent et l'art d'écrire pourraient mettre à la place : nous aimons à croire que, si notre récit a pu intéresser nos lecteurs, nous devons une grande partie de cet intérêt aux citations multipliées de Villehardouin et des autres historiens contemporains.

[1] « Ils partirent, dit Villehardouin, nonobstant toutes les remontrances qui leur furent faites à chaudes larmes, battant des mains. » (Liv. VIII.)

tout entier sous le glaive d'un impitoyable vainqueur. Les Francs pleurèrent la défaite et la destruction des Arméniens, sans pouvoir les venger; ils n'avaient plus que des ennemis dans les vastes provinces de l'empire; ils ne conservaient au delà du Bosphore que le château de Péges; du côté de l'Europe, que Rodosto et Sélivrée. Leurs conquêtes dans l'ancienne Grèce n'étaient pas encore menacées par les Bulgares, mais ces conquêtes éloignées ne servaient qu'à diviser leurs forces. Henri de Hainaut, qui prit le titre de régent, fit des prodiges de valeur pour reprendre quelques-unes des villes de la Thrace, et perdit dans des combats sans gloire un grand nombre des guerriers qui restaient sous ses drapeaux.

[1206.] L'évêque de Soissons et plusieurs croisés, tristes messagers d'un empire en deuil, furent envoyés en Italie, en France et dans le comté de Flandre, pour solliciter les secours des chevaliers et des barons; mais les secours qu'on espérait ne pouvaient arriver que lentement, et l'ennemi faisait de rapides progrès.

L'armée des Bulgares, comme un violent orage, s'avançait de tous côtés; elle désolait les campagnes de la Romanie, étendait ses ravages dans le royaume de Thessalonique, repassait le mont Hémus, et revenait plus nombreuse et plus formidable jusque sur les bords de l'Hèbre, menaçant les rives de l'Hellespont. L'empire latin n'avait plus de défenseurs qu'un petit nombre de guerriers répandus dans les villes et les forteresses; chaque jour la guerre et la désertion diminuaient le nombre et les forces des malheureux vainqueurs de Byzance. Cinq cents chevaliers, l'élite de l'armée des croisés, furent attaqués devant les murs de Rusium et taillés en pièces par la multitude innombrable des Comans et des Bulgares[1]. Cette défaite ne fut pas moins funeste que la bataille d'Andrinople : les hordes du mont Hémus et des rives du Borysthène n'eurent plus d'ennemis à combattre. Sur leur passage les campagnes étaient en flammes, les villes n'avaient point de moyens de défense et n'offraient aucun refuge. La terre était couverte de soldats qui égorgeaient tout ce qui s'offrait à leurs coups; la mer couverte de pirates qui menaçaient toutes les côtes de leurs brigandages. Constantinople s'attendait chaque jour à voir sous ses remparts les étendards victorieux de Joanice, et ne dut

[1] Villehardouin, liv. VIII. On peut lire dans Nicétas, chap. VI du règne de Baudouin, le tableau de l'invasion des barbares.

son salut qu'à l'excès des maux qui désolaient les provinces de l'empire.

Le roi des Bulgares n'épargnait pas plus ses alliés que ses ennemis. Les villes tombées en son pouvoir ne présentaient qu'un amas de ruines; il dépouillait les habitants, les traînait à sa suite comme des captifs, et leur faisait éprouver, avec toutes les calamités de la guerre, tous les excès d'une tyrannie jalouse et barbare[1]. Les Grecs, qui avaient sollicité son secours, furent enfin réduits à implorer l'appui des Latins contre leurs féroces alliés. Les croisés acceptèrent avec joie l'alliance des Grecs, qu'ils n'auraient jamais dû repousser, et rentrèrent dans Andrinople. Didymotique et la plupart des villes de la Romanie secouèrent le joug insupportable des Bulgares et se soumirent aux Latins. Les Grecs, que Joanice avait poussés au désespoir, montrèrent quelque bravoure, et devinrent pour les croisés d'utiles auxiliaires; mais que pouvait la valeur dans des villes désertes, dans des provinces ravagées, dans un empire détruit? Les hordes de la Bulgarie, victorieuses ou vaincues, poursuivaient leurs ravages; leur chef renouvelait chaque jour ses invasions, et ne laissait point de repos aux Francs. Abandonné par les Grecs de la Romanie, il invoqua les armes des Grecs de Nicée, et fit une alliance avec Lascaris, implacable ennemi des Latins.

Le pape avait en vain exhorté les peuples de France et d'Italie à s'armer pour secourir les vainqueurs de Byzance : il ne put réveiller leur enthousiasme pour une cause qui n'offrait plus à ses défenseurs que des malheurs certains et des dangers sans gloire.

Au milieu des périls qui se multipliaient chaque jour, les croisés ignoraient encore le sort de Baudouin[2] : tantôt on racontait qu'il avait brisé ses fers et qu'il avait été vu errant dans les forêts de la Servie[3];

[1] Nicétas, chap. IX.

[2] La chronique de la Morée dit que Baudouin mourut à la bataille d'Andrinople. Nicétas, p. 98, dit que Baudouin fut fait prisonnier et conduit à Terenove, capitale de la Mœsie ou Valachie, qu'on lui fit couper les pieds et les mains, et qu'on l'exposa ensuite dans une vallée pour devenir la proie des loups (Nicétas, chap. X).

[3] Parmi les recits romanesques qui se répandirent sur Baudouin, on doit remarquer celui d'Albéric de Trois-Fontaines. « L'empereur latin était renfermé dans une étroite prison à Terenove. La femme de Joanice en devint éperdument amoureuse, et lui proposa de s'enfuir avec elle. Baudouin rejeta cette proposition, et la femme de Joanice, indignée de son dédain et de son refus, l'accusa auprès de son mari d'avoir brûlé pour elle d'un amour adultère. Le barbare Joanice fit massacrer, au milieu d'un festin, son malheureux prisonnier, dont le corps fut exposé, sur des rochers, aux vautours et aux bêtes sauvages. » Vigenère annote ainsi Villehardouin : « Les barbares, après avoir longuement détenu Baudouin, lui firent enfin couper bras et jambes et jeter le tronc en une

tantôt qu'il était mort de douleur dans sa prison; tantôt enfin qu'il avait été massacré, au milieu d'un festin, par le roi des Bulgares, que ses membres mutilés avaient été jetés sur des rochers sauvages, et que son crâne, enchâssé dans de l'or, servait de coupe à son barbare vainqueur[1]. Plusieurs messagers envoyés par Henri de Hainaut parcoururent les villes de la Bulgarie pour connaître le sort de Baudouin, et revinrent à Constantinople sans avoir rien appris. Un an après la bataille d'Andrinople, le pape, sollicité par les croisés, avait conjuré Joanice de rendre aux Latins de Byzance le chef de leur nouvel empire. Le roi des Bulgares se contenta de répondre que Baudouin avait payé le tribut à la nature et que sa délivrance n'était plus au pouvoir des mortels. Cette réponse fit perdre toute espérance de revoir le monarque prisonnier, et les Latins ne doutèrent plus de la mort de leur empereur[2]. Henri de Hainaut recueillit le déplorable héritage de son frère, et lui succéda à l'empire au milieu de la douleur publique. Pour comble de malheurs, les Latins eurent à pleurer la perte de Dandolo, qui venait de terminer à Constantinople sa glorieuse carrière et dont les derniers regards virent la rapide décadence d'un empire qu'il avait fondé. Dandolo fut magnifiquement enseveli dans Sainte-Sophie, et son mausolée subsista jusqu'au temps de Mahomet II. Le vainqueur de Byzance fit démolir le tombeau du doge lorsqu'il changea l'église de Sainte-Sophie en mosquée. Un peintre vénitien qui avait travaillé plusieurs années à la cour de Mahomet, retournant dans sa patrie, obtint de ce sultan la cuirasse, le casque, les éperons et la toge de Dandolo, dont il fit présent à la famille de ce grand homme.

La plupart des chefs de la croisade avaient péri dans les combats, ou s'étaient retirés en Occident. Boniface, dans une expédition contre

vallée, où il demeura trois jours à combattre la mort, les bestes et oiseaux le mangeant tout en vie; puis de son teste fit faire un gobelet où il buvoit. » (P. 158.)

[1] George Acropolite, chap. XII.

[2] On ne pouvait croire à la mort de Baudouin. Un ermite s'était retiré dans la forêt de Glançon, du côté du Hainaut : le peuple du voisinage se persuada que cet ermite était le comte Baudouin; le solitaire répondit d'abord avec franchise, et se refusa aux hommages qu'on voulait lui rendre; on insista; enfin il fut tenté de jouer un rôle, et se donna pour Baudouin. Il eut d'abord un grand nombre de partisans ; mais le roi de France, Louis VIII, l'ayant invité à se rendre auprès de sa personne, il fut confondu par les questions qui lui furent faites; il prit la fuite, et fut arrêté en Bourgogne par Érard de Chastenai, gentilhomme bourguignon, dont la famille existe encore de nos jours. Jeanne, comtesse de Flandre, fit pendre cet imposteur sur la place de Lille. (Voyez aussi Ducange, *Histoire de Constantinople*, liv. III et liv. IX, et les récits de Mathieu Pâris, *Hist. maj.*, p. 271 et 272.)

les Bulgares du Rhodope, reçut une blessure mortelle, et sa tête fut portée en triomphe au farouche Joanice, qui avait déjà immolé un monarque à son ambition et à sa vengeance. La succession de Boniface fit naître de vives dissensions parmi les croisés, et le royaume de Thessalonique, qui avait jeté quelque éclat pendant sa courte durée, disparut dans le bruit et les orages d'une guerre civile et d'une guerre étrangère. Le frère et le successeur de Baudouin joignait les vertus civiles aux vertus militaires; mais il ne pouvait relever une puissance de toutes parts ébranlée.

Je n'ai pas le courage de poursuivre cette histoire, et de montrer les Latins dans l'excès de leur abaissement et de leur misère. En commençant mon récit, je disais: *Malheur aux vaincus!* en le terminant, je ne puis m'empêcher de dire : *Malheur aux vainqueurs!*

Un vieil empire qui s'écroule, un empire nouveau tout près de tomber en ruine, tels sont les tableaux que nous présente cette croisade. Jamais aucune époque n'offrit de plus grands exploits à l'admiration et de plus grands malheurs à déplorer. Au milieu de ces scènes glorieuses et tragiques, l'imagination est vivement émue et marche sans cesse de surprise en surprise. On s'étonne d'abord de voir une armée de trente mille hommes s'embarquer pour conquérir un pays qui pouvait compter plusieurs millions de défenseurs. Une tempête, une maladie épidémique, le manque de vivres, la division parmi les chefs, une bataille indécise, tout pouvait perdre l'armée des croisés et faire échouer leur entreprise. Par un bonheur inouï, rien de ce qu'ils avaient à craindre ne leur arrive. Ils triomphent de tous les dangers; ils surmontent tous les obstacles; sans avoir aucun parti parmi les Grecs, ils s'emparent de la capitale et des provinces; et, lorsqu'on voit partout leurs étendards triomphants, c'est alors que la fortune les abandonne et que leur ruine commence. Grande leçon donnée aux peuples par la providence, qui se sert quelquefois des conquérants pour châtier les nations et les princes et se plaît à briser ensuite les instruments de sa justice! Sans doute que cette providence, qui protége les empires, ne permet point que de grands États soient impunément renversés: pour effrayer ceux qui veulent tout soumettre à leurs armes, elle a voulu que la victoire ne portât que des fruits amers.

Les Grecs, nation dégénérée, n'honorèrent leurs malheurs par

aucune vertu. Ils n'eurent ni assez de courage pour prévenir les revers de la guerre, ni assez de résignation pour les supporter. Quand ils furent réduits au désespoir, ils montrèrent quelque valeur ; mais cette valeur fut imprudente et aveugle : elle les précipita dans de nouvelles calamités, et leur donna des maîtres plus barbares que ceux dont ils voulaient secouer le joug. Ils n'avaient point de chef qui pût les conduire [1], point de sentiment patriotique qui pût les rallier : déplorable exemple d'une nation abandonnée à elle-même, qui a perdu ses mœurs et n'a de confiance ni dans ses lois ni dans son gouvernement !

Les Francs avaient sur leurs ennemis tous les avantages que les barbares du nord avaient eus sur les Romains du Bas-Empire. Dans cette lutte terrible, la simplicité des mœurs, l'énergie d'un peuple nouveau pour la civilisation, l'ardeur du pillage et l'orgueil de la victoire, durent l'emporter sur l'amour du luxe, sur les habitudes formées au milieu de la corruption, sur la vanité qui met du prix aux choses frivoles et ne conserve qu'un vain souvenir de la véritable grandeur.

Les événements que nous venons de raconter suffisent sans doute pour faire connaître les mœurs et l'esprit des Grecs et des Latins. Deux historiens qui nous ont servi de guides dans cette histoire, peuvent ajouter, par la nature de leur style et même le caractère de leurs ouvrages, à l'idée que nous avons du génie des deux peuples.

Le Grec Nicétas fait de longues lamentations sur l'infortune des vaincus : il déplore avec amertume la perte des monuments, des statues, des richesses qui entretenaient le luxe de ses compatriotes. Ses récits, remplis d'exagérations et d'hyperboles, semés partout de passages tirés de l'Écriture et des auteurs profanes, s'éloignent presque toujours de la noble simplicité de l'histoire, et ne montrent qu'une vaine affectation de savoir. Nicétas, dans l'excès de sa vanité, hésite à prononcer le nom des Francs, et croit les punir en gardant le silence sur leurs exploits ; lorsqu'il décrit les malheurs de l'empire, il ne sait que pleurer et gémir ; mais, en gémissant, il veut encore plaire, et paraît plus occupé de son livre que de sa patrie.

[1] Il ne faut pas se laisser séduire par les éloges exagérés que donnent les historiens de Byzance à quelques généraux grecs : le correctif est dans les actions qu'ils racontent : elles sont tellement au-dessous des éloges, que les éloges ne sont plus que ridicules. Théodore Lascaris est le seul qui pourrait un peu ressortir dans le tableau.

Le maréchal de Champagne ne se pique point d'érudition et paraît fier de son ignorance. Sa narration, dépouillée de tout esprit de recherche, mais vive et animée, rappelle partout le langage et la noble franchise d'un preux chevalier. Villehardouin excelle surtout à faire parler les héros, et se plaît à louer la bravoure de ses compagnons; s'il ne nomme jamais les guerriers de la Grèce, c'est parce qu'il ne les connaît point et qu'il ne veut point les connaître. Le maréchal de Champagne ne s'attendrit point sur les maux de la guerre, et ne trouve de paroles que pour peindre des traits d'héroïsme : l'enthousiasme de la victoire, le spectacle des grandes choses, les nobles émotions ou les sentiments religieux peuvent seuls lui arracher des larmes. Quand les Latins ont éprouvé de grands revers, il ne sait point pleurer; il se tait, et l'on voit qu'il a quitté son livre pour aller combattre.

Il est un autre historien contemporain dont le caractère peut aussi nous faire juger le siècle où il a vécu et les événements qu'il raconte. Gunther, moine de l'ordre de Cîteaux, qui écrivait sous la dictée de Martin Litz, s'étend beaucoup sur la prédication de la croisade et sur les vertus de son abbé, qui se mit à la tête des croisés du diocèse de Bâle. Lorsque la république de Venise entraîne les pèlerins au siége de Zara, il se rappelle les ordres du pape, et garde le silence. Les prières et les infortunes du fils d'Isaac, la conquête de l'empire d'Orient, ne le touchent point. Toujours préoccupé de la terre sainte, il ne comprend point comment des chevaliers chrétiens peuvent avoir d'autre pensée et faire d'autre promesse que celle de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Mettant peu de prix à des victoires profanes, il ne s'arrête pas longtemps à décrire le siége de Constantinople; et, lorsque la ville est prise, il ne voit plus dans la foule des conquérants d'un grand empire que l'abbé de son monastère, chargé des pieuses dépouilles de la Grèce[1].

En lisant les trois histoires contemporaines de l'expédition de Constantinople, on voit que la première appartient à un Grec élevé à la cour de Byzance, la seconde à un chevalier français, la troisième à un moine. Si les deux premiers historiens, par leur manière d'écrire

[1] Le texte de Gunther a été publié par Canisius, t. IV. Basnage, qui l'a aussi publié avec des notes, a étalé tout le scepticisme de la réforme. Gibbon se moque perpétuellement du pauvre abbé Martin et de son historien. Nous avons préféré faire ressortir l'esprit du temps et du chroniqueur. Nous en avons donné un extrait dans la *Bibliothèque des Croisades*.

et les sentiments qu'ils expriment, nous donnent une idée juste de la nation grecque et des héros de l'Occident, le dernier peut aussi nous expliquer les opinions et le caractère de la plupart de ces croisés qui parlaient sans cesse de quitter l'armée partie de Venise, qui s'effrayaient des menaces de la cour de Rome, et qui avaient été conduits en Orient par une ardente dévotion, bien plus que par l'amour des conquêtes.

Au reste, ces pèlerins, n'ayant pour mobile que la piété, n'étaient qu'en très-petit nombre dans l'armée chrétienne, et furent entraînés par l'esprit général qui animait les chevaliers et les barons. Les autres guerres saintes avaient été prêchées dans les conciles; cette croisade fut proclamée dans les tournois, aussi la plupart des croisés se montrèrent-ils plus fidèles aux vertus et aux lois de la chevalerie qu'aux volontés du saint-siége. Ces guerriers si fiers et si braves étaient pleins de respect pour l'autorité et les jugements du pape; mais, poussés par l'honneur, placés entre leurs premiers serments et leur parole donnée aux Vénitiens, ils jurèrent souvent de délivrer Jérusalem, et furent conduits, sans y songer, sous les murs de Constantinople; armés pour venger la cause de Jésus-Christ, ils servirent l'ambition de Venise, à laquelle ils se croyaient liés par la reconnaissance, et renversèrent le trône de Constantinople pour payer cinquante mille marcs d'argent qu'ils devaient à la république.

L'esprit chevaleresque, un des caractères particuliers de cette guerre et du siècle où elle fut entreprise, entretenait dans le cœur des croisés l'ambition et l'amour de la gloire. Dans les premiers temps de la chevalerie, les chevaliers s'étaient déclarés les champions de la beauté et de l'innocence; d'abord on leur demandait justice contre les injures et les brigandages; bientôt des princes et des princesses dépouillés par la violence vinrent leur demander des provinces et des royaumes. Les champions du malheur et de la beauté devinrent alors d'illustres libérateurs et de véritables conquérants[1].

En même temps qu'un jeune prince venait implorer le secours des

[1] Les romans de chevalerie peignent mieux les mœurs de cette chevalerie qui conquérait des royaumes et vengeait les injures des princesses dépouillées, que de cette chevalerie des grands chemins encore informe et qui offre peu de couleurs poétiques. C'est ainsi que les romans de la Table-Ronde, de Lancelot du Lac, de la conquête de Trébisonde, parlent sans cesse d'usurpateurs renversés, *de chevaliers qui font estat ou royaume*, et qui épousent à la fin les filles des rois dont ils ont vengé la cause. Le spirituel Cervantes ne fait pas tenir d'autre langage à Don Quichotte, et on sait qu'il avait bien étudié les romans de chevalerie.

croisés pour faire remonter son père sur le trône de Constantinople, une jeune princesse, fille d'Isaac, roi de Chypre, dépouillée par Richard Cœur-de-Lion, se rendait à Marseille pour solliciter l'appui des guerriers qui s'embarquaient pour la Palestine. Elle épousa un chevalier flamand, et le chargea de reconquérir le royaume de son père. Ce chevalier flamand, que l'histoire ne nomme point et qui appartenait à la famille du comte Baudouin, lorsqu'il arriva en Orient, s'adressa au roi de Jérusalem, et lui demanda le royaume de Chypre; il fut appuyé dans sa demande par le châtelain de Bruges et la plupart de ses compatriotes qui avaient pris la croix. Amaury, qui avait reçu du pape et de l'empereur d'Allemagne le titre de roi de Chypre, loin de céder à de pareilles prétentions, ordonna au chevalier flamand, à Jean de Nesles et à leurs compagnons, de quitter ses États. Les chevaliers qui avaient embrassé la cause de la fille d'Isaac, ne songèrent plus à reprendre le royaume de Chypre, et, sans s'arrêter dans la terre sainte, qu'ils avaient juré de défendre, ils allèrent sur les bords de l'Euphrate et de l'Oronte chercher d'autres pays à conquérir.

Avant qu'il fût question d'attaquer Constantinople, nous avons vu une fille de Tancrède, dernier roi de Sicile, épouser un chevalier français et lui remettre le soin de venger sa famille, de faire valoir ses droits sur le royaume fondé par les chevaliers normands. Gauthier de Brienne, après son mariage, était parti pour l'Italie avec mille livres tournois et soixante chevaliers. Ayant reçu à Rome la bénédiction du pape, il avait déclaré la guerre aux Allemands, maîtres de la Pouille et de la Sicile, s'était emparé des principales forteresses [1], et pouvait jouir en paix du fruit de ses victoires, lorsqu'il fut surpris dans sa tente et tomba, couvert de blessures, entre les mains de ses ennemis. On lui promit de briser ses fers s'il renonçait à la couronne de Sicile; mais il préféra le titre de roi à la liberté, et se laissa mourir de faim plutôt que d'abandonner ses droits sur un royaume que lui avait donné la victoire.

Cet esprit de conquête, qui semblait général parmi les chevaliers, put favoriser l'expédition de Constantinople; mais il nuisit à la guerre sainte, en détournant les croisés de l'objet principal de la croisade.

[1] Les aventures et les guerres de Gauthier de Brienne sont racontées par Conrad, abbé d'Usperg, par Robert le Moine, par Albéric, et, comme nous l'avons déjà dit précédemment, par l'auteur des actes d'Innocent (*Gest. Innocent.*, Muratori, t. III).

Les héros de cette guerre sainte ne firent rien pour la délivrance de Jérusalem, dont ils parlaient sans cesse dans leurs lettres adressées au pape. La conquête de Byzance, bien loin d'être, comme le croyaient les chevaliers, le chemin de la terre de Jésus-Christ, ne fut qu'un nouvel obstacle à la conquête de la sainte cité; leurs imprudents exploits mirent les colonies chrétiennes dans le plus grand péril, et n'aboutirent qu'à renverser de fond en comble, sans la remplacer, une puissance qui pouvait opposer une barrière aux Turcs.

Les Vénitiens profitèrent habilement de cette disposition des chevaliers français; Venise parvint à étouffer la voix du souverain pontife, qui souvent donnait aux croisés des conseils dictés par l'esprit de l'Évangile. La république eut la plus grande influence sur les événements de cette guerre, ainsi que sur l'esprit des barons et des chevaliers, qui se laissèrent entraîner tantôt par le sentiment de l'honneur, tantôt par le besoin d'acquérir de riches domaines, et montrèrent ainsi dans toute leur conduite un bizarre mélange de générosité et d'avarice.

L'envie de s'enrichir par la victoire n'eut surtout plus de bornes, lorsque les croisés eurent vu Constantinople : l'ambition remplaça dans leurs cœurs tous les sentiments généreux, et ne laissa plus rien à cet enthousiasme, premier mobile des croisades. Aucun prodige, aucune apparition miraculeuse, ne vinrent seconder la valeur des chevaliers, auxquels il suffisait de montrer les richesses de la Grèce. Dans les croisades précédentes, les évêques et les ecclésiastiques promettaient les indulgences de l'Église et la vie éternelle aux combattants; mais, dans cette guerre, comme les croisés avaient encouru la disgrâce du chef des fidèles, ils ne pouvaient être soutenus dans les périls par l'espoir du martyre; et les chefs, qui connaissaient l'esprit des guerriers, se contentèrent de promettre une somme d'argent à celui des soldats qui monterait le premier sur les remparts de Constantinople. Lorsqu'on eut pillé la ville, les chevaliers et les barons s'écrièrent, dans l'ivresse de leur joie, *qu'on n'avait jamais vu un si riche butin depuis la création du monde* [1].

Nous avons remarqué que, dans la conquête des provinces, chaque chevalier voulut obtenir une principauté; chaque comte, chaque seigneur voulut avoir un royaume. Le clergé lui-même ne fut point

[1] Villehardouin a décrit ce butin avec enthousiasme. Vigenère, son traducteur, ajoute : « Mais peu de chose pour Constantinople. »

exempt d'ambition, et se plaignit plusieurs fois au pape de n'avoir pas été favorisé dans le partage des dépouilles de l'empire grec.

Pour résumer en peu de mots notre opinion sur les événements et les suites de cette croisade, nous devons dire que l'esprit de chevalerie et l'esprit de conquête enfantèrent d'abord des merveilles, mais qu'ils ne purent suffire à maintenir les croisés dans leurs possessions. Cet esprit conquérant, porté jusqu'aux plus aveugles excès, ne leur permit pas de penser qu'au milieu des plus grands triomphes, il est un terme où la victoire et la force elles-mêmes sont impuissantes, si la prudence et la sagesse ne viennent au secours de la valeur.

Les Francs, leurs ancêtres, qui étaient partis du Nord pour envahir les plus riches provinces de l'empire romain, avaient été mieux secondés par la fortune et surtout par leur propre génie. Respectant les usages des pays soumis à leurs armes, ils ne virent dans les vaincus que des concitoyens et des soutiens de leur propre puissance; ils ne formèrent point une nation étrangère au milieu des nations qu'ils avaient désolées par leurs victoires. Les croisés, au contraire, lorsqu'ils furent maîtres de Constantinople, montrèrent un profond mépris pour les Grecs, dont ils auraient dû rechercher l'alliance et l'appui; ils voulurent réformer les mœurs et les opinions, entreprise plus difficile que la conquête d'un empire, et ne trouvèrent que des ennemis dans un pays qui pouvait leur donner d'utiles auxiliaires.

Nous devons ajouter que la politique du saint-siége, qui d'abord entreprit de détourner les guerriers latins de l'expédition de Constantinople, devint par la suite un des plus grands obstacles à la conservation de leur conquête. Les comtes et les barons, qui se reprochaient d'avoir manqué d'obéissance au souverain pontife, suivirent enfin avec scrupule les instructions du père des fidèles, qui demandait à leurs armes la soumission de l'Église grecque et ne leur pardonnait qu'à ce prix une guerre faite contre sa volonté. Pour obtenir leur pardon et l'approbation du saint-siége, ils employèrent la violence contre le schisme et l'hérésie, et perdirent leur conquête à force de vouloir la justifier aux yeux du souverain pontife. Le pape lui-même n'obtint point ce qu'il désirait ardemment. La réunion de l'Église grecque à l'Église romaine ne pouvait s'opérer au milieu des menaces de la victoire et des malheurs de la guerre; les armes des vainqueurs n'eurent pas plus de pouvoir que les anathèmes de l'Église pour ramener les Grecs au culte des Latins. La violence ne fit qu'irriter les

esprits, et consomma la rupture au lieu de la faire cesser. Le souvenir des persécutions et des outrages, un mépris réciproque, une haine implacable, vinrent se placer entre les deux croyances et les séparèrent pour jamais.

L'histoire ne peut affirmer que cette croisade ait fait faire de grands progrès à la civilisation de l'Europe. Les Grecs avaient conservé la jurisprudence de Justinien; l'empire avait de sages règlements sur la levée des impôts et sur l'administration des deniers publics; mais les Latins dédaignèrent ces monuments de la sagesse humaine et de l'expérience de plusieurs siècles; ils n'envièrent aux vaincus que leur territoire et leurs trésors. La plupart des chevaliers s'applaudissaient de leur ignorance, et parmi les richesses de Constantinople ils ne recherchèrent point les ingénieuses productions de la Grèce. Au milieu des incendies qui embrasaient les maisons et les palais de la capitale, ils virent avec indifférence les bibliothèques livrées aux flammes. Il faut avouer cependant que, dans ces grands désastres, les muses n'eurent à pleurer la perte d'aucun des chefs-d'œuvre qu'elles avaient inspirés. Si les vainqueurs ne surent point apprécier les trésors du génie, ce riche dépôt ne devait pas être perdu pour leurs descendants. Presque tous les livres de l'antiquité qui étaient connus au temps d'Eustathe, et dont ce savant philologue avait fait la nomenclature quelques années avant la cinquième croisade, enrichirent la France et l'Italie à la renaissance des lettres.

Nous devons ajouter que la nécessité, pour les vaincus et les vainqueurs, de communiquer entre eux, dut contribuer à répandre la langue latine parmi les Grecs, et la langue grecque parmi les Latins[1].

[1] Nous croyons devoir citer ici un passage curieux d'un mémoire de M. Jourdain, intitulé : *Recherches sur les anciennes versions latines d'Aristote, employées par les scolastiques du treizième siècle.*

« Deux circonstances contribuèrent singulièrement à répandre en Occident, au treizième siècle, la connaissance de la langue grecque. Baudouin, placé sur le trône de Constantinople, écrivit au pape Innocent III, pour le prier de lui envoyer des hommes distingués par leur piété et par leurs lumières, choisis dans les ordres religieux et l'Université de Paris, afin d'instruire son nouveau peuple dans la religion catholique et les lettres latines. Le pape écrivit à divers ordres monastiques et à l'Université de Paris. Vers le même temps, Philippe-Auguste fonda, à Paris, près de la montagne Sainte-Geneviève, un collége constantinopolitain, destiné à recevoir les jeunes Grecs des familles les plus distinguées de Constantinople. L'intention de ce prince était d'éteindre dans le cœur de ces gens la haine qu'on leur avait inspirée contre les Latins, en leur faisant éprouver toutes sortes de bons traitements, et peut-être aussi de s'assurer d'otages contre la légèreté et la mauvaise foi des Grecs. On peut croire que cette circonstance contribua puissamment à répandre la connaissance du grec, non-seulement en France, mais dans tout l'Occident; car Paris était alors l'école la plus célèbre, et presque tous les hommes auxquels on attribue des traductions latines faites du grec avaient étudié dans cette ville : il faut aussi attribuer à la même cause les versions latines

Les peuples de la Grèce furent obligés d'apprendre l'idiome du clergé de Rome, pour faire entendre leurs réclamations et leurs plaintes; les ecclésiastiques chargés par le pape de convertir les Grecs ne purent se dispenser d'étudier la langue de Platon et de Démosthène, pour enseigner aux disciples de Photius les vérités de la religion catholique et romaine.

Nous avons parlé de la destruction des chefs-d'œuvre de la sculpture; nous devons dire néanmoins que plusieurs de ces chefs-d'œuvre échappèrent à la barbarie des vainqueurs. Les Vénitiens, plus éclairés que les autres croisés et nés dans une ville construite et embellie par les arts, firent transporter en Italie quelques-uns des monuments de Byzance. Quatre chevaux de bronze[1] qui, au milieu des révolutions des empires, avaient passé de la Grèce à Rome et de Rome à Constantinople, vinrent décorer la place de Saint-Marc : plusieurs siècles après cette croisade, ils devaient être enlevés à Venise, envahie à son tour par des armées victorieuses, et retourner de nouveau sur les bords de l'Adriatique, comme les éternels trophées de la guerre et les fidèles compagnons de la victoire.

Les croisés profitèrent encore de quelques inventions utiles, et les transmirent à leurs compatriotes. Les champs et les jardins de l'Italie et de la France s'enrichirent de quelques plantes inconnues dans l'Occident. Boniface envoya dans son marquisat la semence du maïs qu'on n'y connaissait point : un procès-verbal parvenu jusqu'à nous atteste la reconnaissance du peuple de Montferrat[2]. Les magistrats reçurent avec solennité les dons innocents de la victoire, et firent bénir sur les autels une production de la Grèce qui devait faire un jour la richesse des campagnes de l'Italie.

La Flandre, la Champagne, et la plupart des provinces de France

d'Aristote faites du grec et publiées avant saint Thomas. Cependant, si les Arabes n'eussent point répandu précédemment en Occident le goût de la philosophie péripatéticienne, il est douteux qu'on eût songé à tirer parti des relations établies entre l'Occident et Constantinople par l'inauguration de Baudouin, pour la puiser dans les sources les plus pures. »

[1] Depuis leur retour à Venise, l'histoire de ces chevaux célèbres a donné lieu à trois dissertations. Dans l'une, *Narrazione storica dei quatro cavalli di bronzo*, etc., M. le comte Cicognara, président de l'Académie royale des beaux-arts de Venise, prétend que ce monument fut fondu à Rome sous le règne de Néron, en mémoire de la victoire sur Tiridate. M. Schleger (*Lettera ai signori compilatori della biblioteca italiana*) rejette l'opinion de M. le comte Cicognara, et pense que les quatre chevaux de bronze ont pour auteur un statuaire grec de l'âge d'Alexandre (*Dei quatro cavalli della basilica di S. Marco*). M. André Mystoxidi, jeune Grec très-savant, fait venir ce superbe quadrige de Chio, ville féconde en sculpteurs habiles, et croit qu'ils ont pu être transportés à Rome au temps de Verrès, à Constantinople sous Théodose le Grand.

[2] On trouve, dans le t. I d'un ouvrage italien intitulé : *Storia d'Incisa e del già celebre suo Mar-*

qui avaient envoyé leurs plus braves guerriers à la croisade, prodiguèrent sans fruit leur population et leurs trésors dans la conquête de Byzance. On peut dire que nos intrépides aïeux ne gagnèrent à cette guerre merveilleuse que la gloire d'avoir donné, pour un moment, des maîtres à Constantinople et des seigneurs à la Grèce. Cependant ces conquêtes lointaines et cet empire nouveau, qui retenaient loin de la France des princes ambitieux et turbulents, durent être favorables à la monarchie française. Philippe-Auguste eut à s'applaudir de l'absence des grands vassaux de la couronne, et dut apprendre avec joie que le comte de Flandre, voisin incommode et vassal peu soumis, possédait un empire en Orient. Notre monarchie trouva donc quelque avantage à cette croisade, mais elle en profita beaucoup moins que la république de Venise.

Cette république, qui ne comptait pas deux cent mille citoyens et ne pouvait faire respecter son autorité sur le continent, se servit d'abord des armes des croisés pour soumettre des villes qu'elle ne serait point parvenue, sans leur secours, à faire rentrer sous sa domination. Dans la conquête de Constantinople, elle étendit son crédit et son commerce en Orient, et vit sous ses lois les plus riches possessions des empereurs grecs. Elle augmenta la réputation de sa marine, et s'éleva au-dessus de tous les peuples maritimes de l'Europe. Les croisés vénitiens, sous les étendards de la croix, ne cessaient jamais de combattre pour les intérêts et la gloire de leur patrie, tandis que les chevaliers français ne combattaient guère que pour leur gloire personnelle et leur propre ambition. La république de Venise, accoutumée à calculer les avantages et les dépenses de la guerre, se hâta de renoncer à toutes les conquêtes dont la conservation pouvait lui devenir onéreuse, et ne garda de ses nouvelles possessions en Orient que celles qu'elle jugea nécessaires à la prospérité de son commerce, à l'entretien de sa marine. Trois ans après la prise de Constantinople, le sénat de Venise publia un édit par lequel il permettait à tous les

chesato, publié à Asti, 1810, un monument précieux : c'est une charte qui constate l'envoi de la semence de maïs à une ville du Montferrat. Elle est dans les Pièces justificatives. On nous a fait observer que le maïs était indigène en Amérique et qu'il ne venait point d'Orient. Nous ne nions point que cette plante ne soit indigène dans le Nouveau Monde ; mais elle l'était aussi dans plusieurs provinces de l'empire grec. Mirkhond, historien persan qui écrivait quelques années avant la découverte de l'Amérique, fait mention du maïs comme étant cultivé dans les environs de la mer Caspienne. Voyez la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, au mot *Rous*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le maïs a été d'abord cultivé dans le Piémont et la Lombardie, ainsi que dans toutes les provinces voisines du Rhône, où il est encore appelé *blé de Turquie*.

citoyens de conquérir les îles de l'Archipel et leur cédait la propriété des pays conquis. On vit bientôt des princes de Naxos, des ducs de Paros, des sires de Mycone, comme on avait vu des ducs d'Athènes, des sires de Thèbes, des princes d'Achaïe; mais les ducs et les princes de l'Archipel n'étaient que des vassaux de la république. Ainsi Venise, plus heureuse que la France, faisait servir à ses intérêts la valeur et l'ambition de ses citoyens et de ses guerriers[1].

[1] Voy. les Éclaircissements à la fin du volume.

LIVRE XII.

DEPUIS LA MORT D'AMAURY JUSQU'A LA REDDITION DE DAMIETTE PAR LES CROISÉS.

1200-1221

[Sixième croisade.—Famine, peste, tremblement de terre en Égypte et en Syrie; mort d'Amaury et d'Isabelle; ambassade envoyée à Philippe-Auguste; on refuse à Malek-Adhel de prolonger la trève; Jean de Brienne, roi désigné, débarque à Ptolémaïs; il est vaincu; guerres religieuses en Europe : les Albigeois, les Sarrasins d'Espagne; la croisade est commencée par 50,000 enfants; lettre du pape à Malek-Adhel; le cardinal de Courçon prêche la croisade; Jacques de Vitri, évêque de Ptolémaïs; subside accordé par le roi de France; Jean-sans-Terre feint de prendre la croix; Othon de Saxe; concile œcuménique de Latran; mort du souverain pontife; son successeur Honoré III; dénombrement des princes croisés; origine des anciens peuples de la Prusse; l'empereur Frédéric III diffère son départ; André Béla, roi de Hongrie, reçoit le commandement et le remet à son fils; départ des croisés; Malek-Kamel, fils et successeur de Malek-Adhel; les chrétiens sont mis en fuite au mont Thabor; mort du roi de Chypre; André retourne en Europe avec ses Hongrois; expédition en Égypte; siége de Damiette; mort de Malek-Adhel; portrait de ce prince; les cardinaux de Courçon et Pélage; les musulmans s'avancent au secours de Damiette; les assiégeants sont battus; Malek-Kamel offre la paix; prise de Damiette et occupation de la basse Égypte; Pélage fait décider l'attaque du Caire; désastres; entrevue du roi de Jérusalem avec le sultan; Damiette est remise aux musulmans. — Comparaison du caractère particulier des six premières croisades.]

Dans les livres précédents, nous avons eu sous les yeux l'imposant spectacle d'un vieil empire qui tombe, d'un nouvel empire qui s'élève et s'écroule à son tour. L'imagination de l'homme aime à s'arrêter sur des ruines, et les plus sanglantes catastrophes lui présentent toujours des tableaux attachants. Nous devons nous attendre que notre récit inspirera moins d'intérêt, éveillera moins la curiosité, lorsque après les grandes révolutions que nous venons de raconter, nous reporterons nos régards sur les petits États que les chrétiens avaient fondés en Syrie et pour le salut desquels l'Occident ne cessait point de prendre les armes.

On a quelque peine à comprendre aujourd'hui cet enthousiasme qui animait tous les peuples pour la délivrance des saints lieux, et ce

puissant intérêt qui dirigeait toutes les pensées vers des contrées presque oubliées de l'Europe moderne. Dans la ferveur des croisades, la prise d'une ville ou d'un bourg de la Judée causait plus de joie que la conquête de Byzance, et Jérusalem était plus chère aux chrétiens de l'Occident que leur propre patrie. Cet enthousiasme, dont notre indifférence peut à peine se faire une idée, rend difficile la tâche de l'historien, et le fait souvent hésiter dans le choix des événements que l'histoire doit rappeler. Lorsque les opinions ont changé, tout a changé avec elles; la gloire elle-même a perdu de son éclat; ce qui paraissait grand aux yeux des hommes, ne leur semble plus que bizarre et vulgaire; les époques héroïques de nos annales sont devenues l'objet de nos superbes mépris; et, lorsque, sans nous reporter aux siècles des guerres saintes, nous voulons soumettre aux calculs de la raison ces entreprises extraordinaires, nous ressemblons à ces modernes voyageurs qui n'ont trouvé qu'un faible ruisseau à la place de ce fameux Scamandre, dont l'imagination des anciens et surtout la muse d'Homère avaient fait un fleuve majestueux. Au reste, si nous n'avons plus à raconter les révolutions et la chute des empires, l'époque dont nous retraçons le tableau ne nous offrira que trop encore de ces grandes calamités qui donnent la vie à l'histoire.

Tandis que la Grèce était en proie à tous les ravages de la guerre, des fléaux plus cruels désolaient l'Égypte et la Syrie. Le Nil, suspendant son cours accoutumé, cessa d'inonder ses rivages et de fertiliser les moissons. La dernière année de ce siècle s'annonça, dit un auteur arabe, comme un monstre dont la fureur allait tout dévorer. Quand la famine eut commencé à se faire sentir, le peuple fut condamné à se nourrir de l'herbe des champs et de la fiente des animaux[1]. On voyait les pauvres fouiller les cimetières et disputer aux vers les dépouilles des cercueils. Quand le fléau devint plus général, la population des villes et des campagnes, comme si elle eût été poursuivie par un ennemi impitoyable, fuyait en désordre, errait au hasard de cité en cité, de village en village, et trouvait partout le mal qu'elle voulait éviter. Dans tous les lieux habités, on ne pouvait faire un pas sans être frappé de la vue d'un cadavre ou de quelque malheureux sur le point d'expirer.

[1] La relation de cette famine et des désastres dont elle fut suivie, se trouve avec de grands détails dans les *Relations de l'Égypte* par Abdallatif, ouvrage traduit en français par M. Silvestre de Sacy.

Ce qu'il y avait de plus affreux dans cette calamité universelle, c'est que le besoin de vivre faisait commettre les plus grands crimes et rendait tous les hommes ennemis les uns des autres. Dans les premiers temps, on voyait avec horreur ceux qui se nourrissaient de chair humaine; mais les exemples d'un aussi grand scandale se multiplièrent tellement, qu'on n'en parla plus qu'avec indifférence. Les hommes, aux prises avec la faim, qui n'épargnait pas plus les riches que les pauvres, ne connurent plus la pitié, la honte, le remords, et ne furent retenus ni par le respect des lois, ni par la crainte des supplices. Ils en vinrent enfin à se dévorer entre eux comme des bêtes féroces. Au Caire, trente femmes, en un seul jour, périrent sur un bûcher, convaincues d'avoir tué et mangé des enfants. L'historien Abdallatif raconte une foule de traits barbares et monstrueux dont le récit fait frémir d'horreur et que nous ne rapporterons point dans cette histoire, de peur d'être accusé de calomnier la nature humaine.

Bientôt la peste vint ajouter ses ravages à ceux de la famine. Dieu seul, dit l'histoire contemporaine, connaît le nombre de ceux qui moururent de faim et de maladie. La capitale de l'Égypte, dans l'espace de quelques mois, compta cent onze mille funérailles. A la fin, on ne pouvait suffire à enterrer les morts; on se contentait de les jeter hors des remparts. La même mortalité se fit sentir dans les villes de Damiette, de Kous, d'Alexandrie. Ce fut à l'époque des semailles que la peste redoubla ses ravages; ceux qui ensemencèrent ne furent pas les mêmes que ceux qui avaient labouré, et ceux qui avaient ensemencé moururent avant d'avoir fait la moisson. Les villages étaient déserts, et rappelaient aux voyageurs ces expressions du Coran : *Nous les avons tous moissonnés et exterminés; un cri s'est fait entendre, et ils ont tous péri.* Des cadavres flottaient sur le Nil, aussi nombreux que les plantes bulbeuses qui, dans un certain temps, couvrent les eaux du fleuve. Un pêcheur en vit passer sous ses yeux plus de quatre cents dans une seule journée; on n'apercevait de toutes parts que des amas d'ossements humains; les chemins, pour nous servir de l'expression des auteurs arabes, étaient comme *un champ ensemencé de corps morts*, et les provinces les plus peuplées *comme une salle de festin pour les oiseaux de proie.*

L'Égypte perdit plus d'un million de ses habitants. La famine et la peste se firent sentir jusqu'en Syrie, et n'épargnèrent pas plus les

villes chrétiennes que les cités musulmanes. Depuis les bords de la mer Rougé jusqu'aux rives de l'Oronte et de l'Euphrate, toutes les contrées n'offraient que des scènes de deuil et de désolation. Comme si la colère du ciel n'eût pas été satisfaite, elle ne tarda pas à se manifester par un troisième fléau, non moins terrible que tous les autres.

Un violent tremblement de terre[1] dévasta les villes et les provinces que la famine et la peste avaient épargnées. Les secousses ressemblaient au mouvement d'un crible, ou à celui que fait un oiseau lorsqu'il relève et abaisse ses ailes. Le soulèvement de la mer et l'agitation des flots présentaient un aspect horrible : les navires se trouvèrent tout à coup portés sur la terre; une grande quantité de poissons furent jetés sur le rivage. Les hauteurs du Liban s'entr'ouvrirent et s'abaissèrent en plusieurs endroits. Les peuples de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Égypte crurent voir le tremblement de terre qui doit précéder le jugement dernier. Beaucoup de lieux habités disparurent totalement; une multitude d'hommes périrent; les forteresses de Hamah, de Balbec, furent renversées; il ne resta debout, dans la ville de Naplouse, que la rue des Samaritains; Damas vit s'écrouler ses plus superbes édifices; la ville de Tyr ne conserva que quelques maisons; les remparts de Ptolémaïs et de Tripoli n'étaient plus qu'un amas de ruines. Les secousses se firent sentir avec moins de violence sur le territoire de Jérusalem, et, dans la calamité générale, les chrétiens et les musulmans se réunirent pour remercier le ciel d'avoir épargné dans sa colère la ville des prophètes et des miracles.

De si grandes calamités auraient dû faire respecter les traités conclus entre les barons de la Palestine et les infidèles. Dans la cinquième croisade, le souverain pontife engageait les guerriers chrétiens à profiter de ces jours désastreux pour envahir les provinces musulmanes de la Syrie et de l'Égypte; mais, si l'avis du pape eût été suivi, si l'armée chrétienne, sortie de Venise, eût dirigé sa marche vers des contrées ravagées par la peste et la famine, il est probable que, vain-

[1] Les circonstances de ce tremblement de terre sont rapportées par Abdallatif (voyez aux p. 414 et suiv.); les historiens latins indiquent à peine un si grand désastre. Cependant saint Antonin rapporte que, le 30 mai, avant l'Ascension, on entendit en Syrie un bruit terrible; une partie de la ville d'Acre et le palais du roi s'écroulèrent; Tyr fut couvert de ruines. La forteresse que les chroniques nomment *Acra*, fut renversée, et les habitants ensevelis sous ses ruines; l'île d'Antaradus, où, suivant la chronique, saint Pierre avait dédié la première église à la sainte Vierge, resta intacte. Saint Antonin ajoute que ces calamités furent suivies de maladies épidémiques. Le récit de saint Antonin est rapporté dans Baronius, *Annales eccles.*, ad ann. 1202.

queurs et vaincus, tout aurait péri. La mort, comme une sentinelle formidable, veillait alors sur les frontières des chrétiens et des musulmans. Tous les fléaux de la nature étaient devenus les terribles gardiens des provinces, et défendaient l'approche et l'entrée des villes, mieux que n'auraient pu le faire de grandes armées.

Cependant les colonies chrétiennes commençaient, non pas à réparer leurs pertes, mais à oublier les maux qu'elles avaient soufferts. Le roi de Jérusalem, Amaury, donnait à ses barons l'exemple de la sagesse, et de la résignation évangélique. Les trois ordres militaires, qui avaient épuisé leurs trésors pour nourrir leurs soldats et leurs chevaliers dans le temps de la famine, invoquaient, par leurs lettres et par leurs envoyés, la charité des fidèles de l'Occident. On s'occupa de rebâtir les villes qui avaient été ébranlées par le tremblement de terre, les sommes amassées par Foulques de Neuilly, prédicateur de la dernière croisade, furent employées à relever les murailles de Ptolémaïs. Comme les chrétiens manquaient d'ouvriers, ils firent travailler les prisonniers musulmans. Parmi les prisonniers condamnés à ces sortes de travaux, l'histoire n'oubliera pas le célèbre poëte persan Saadi, tombé entre les mains des Francs, lorsqu'il se rendait en pèlerinage à Jérusalem[1]. L'auteur du *Jardin des roses* et de plusieurs autres ouvrages qui devaient faire un jour l'admiration de l'Orient et de l'Occident, fut chargé de fers, conduit à Tripoli et confondu avec la foule des captifs qui travaillaient aux fortifications de cette ville.

La trève qu'on avait conclue avec les infidèles subsistait encore; mais il s'élevait chaque jour des prétentions et des querelles suivies le plus souvent de quelques hostilités. Les chrétiens étaient toujours sous les armes, et la paix offrait quelquefois plus de troubles et de périls qu'une guerre ouverte et déclarée. Il régnait d'ailleurs à cette époque une grande confusion parmi les colonies chrétiennes, et même parmi les puissances musulmanes. Le prince d'Alep était en paix avec le roi de Jérusalem, tandis que le comte de Tripoli, le prince d'Antioche, les templiers, les hospitaliers, faisaient la guerre aux princes de Hamah, d'Émèse[2], ou à quelques émirs de la Syrie.

[1] Saadi a raconté lui-même son aventure dans *Gulistan*, chap. II, nº 31. Un marchand d'Alep le racheta de sa captivité en payant aux chrétiens une somme de dix écus d'or, et lui en donna cent autres pour la dot de sa fille qu'il lui fit épouser; mais cette femme fut pour lui une source de chagrins, et il se vit à la fin obligé de chercher sa liberté dans la fuite.

[2] L'histoire ne peut qu'à peine suivre les événements de cette époque à travers l'espèce d'anarchie qui régnait partout. Ce qui ajoute à la difficulté, c'est que les auteurs de nos vieilles chroniques

Chacun à son gré prenait ou quittait les armes, sans qu'aucune puissance pût faire respecter les traités.

On ne livrait point de grandes batailles, mais on tentait des incursions sur le territoire ennemi : on surprenait des villes, on pillait les campagnes, on revenait chargé de butin. Au milieu de ces désordres, qu'on appelait les *Jours de la trève*, les chrétiens de la Palestine eurent à pleurer la mort de leur roi. Amaury, suivant l'usage des fidèles, s'était rendu à Caïfa, pendant la semaine sainte, pour y cueillir des palmes. Ce prince tomba malade dans son pèlerinage, et revint mourir à Ptolémaïs. Ainsi le sceptre du royaume de Jérusalem resta de nouveau entre les mains d'Isabelle, qui n'avait ni le pouvoir ni l'habileté nécessaires pour gouverner les États chrétiens[1]. Dans le même temps, un fils de Bohémond, prince d'Antioche, expira dans les accès d'une violente frénésie. Bohémond III, dans un âge très-avancé, vit, avant de mourir, la guerre allumée entre son second fils Raymond, comte de Tripoli, et Livon, prince d'Arménie. L'ordre des templiers et celui des hospitaliers avaient pris parti dans cette guerre, et s'étaient armés l'un contre l'autre. Le prince d'Alep, les Turcs venus de l'Asie Mineure[2], se mêlaient aux querelles des chrétiens, et profitaient de leurs divisions pour ravager le territoire d'Antioche. Les États chrétiens de Syrie ne recevaient plus aucun secours de l'Occident. Le souvenir des fléaux qui avaient ravagé les contrées d'outre-mer devait refroidir le zèle et l'ardeur des pèlerins; les guerriers de l'Europe, accoutumés à voir de sang-froid tous les périls de la guerre, ne se sentaient point assez de courage pour braver la peste et la famine. Un grand nombre de barons et de chevaliers de la Palestine avaient eux-mêmes abandonné une terre trop longtemps désolée, pour se rendre, les uns à Constantinople, et les autres dans les provinces de l'Occident.

Innocent, qui avait fait jusque-là de vains efforts pour la délivrance des saints lieux et qui ne se consolait pas d'avoir vu se dissiper sans

ne connaissaient guère que le royaume de Jérusalem, et ne savaient rien de ce qui se passait dans l'intérieur des terres. Les historiens arabes, au contraire, s'occupaient plus des expéditions de l'intérieur que des événements de Ptolémaïs, située sur le bord de la mer, et isolée en quelque sorte du reste de la Syrie. A cet égard nous renvoyons aux chroniqueurs arabes, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV.

[1] Sanuto, liv. X, chap. III, ann. 1205. Amaury laissait un enfant qui ne lui survécut que peu de jours.

[2] On trouve le peu de détails qui nous restent sur cette époque, dans le continuateur de Guillaume de Tyr, *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

fruit de grandes armées chrétiennes dans la conquête de la Grèce, ne renonçait point à l'exécution de ses vastes desseins. Depuis le commencement de son règne, le souverain pontife montrait aux peuples chrétiens la terre sainte comme le chemin et la voie du salut. A l'exemple de ses prédécesseurs, il n'appelait pas seulement à la défense des colonies chrétiennes la piété et la vertu, mais encore le remords et le repentir. Tous ceux qui venaient lui confesser de grands péchés ne pouvaient expier leurs crimes qu'en traversant la mer pour combattre les infidèles.

Parmi les pécheurs condamnés à ce genre de pénitence, l'histoire cite les meurtriers de Conrad, évêque de Wurtzbourg et chancelier de l'Empire. Les coupables s'étant présentés devant le pape, nu-pieds, en caleçon, la corde au cou, jurèrent, en présence des cardinaux, de passer leur vie dans les plus austères mortifications et de porter les armes pendant quatre ans contre les Turcs. Les coupables furent en outre condamnés à ne porter ni vair, ni petit-gris, ni hermine, ni étoffe de couleur; à n'assister jamais aux jeux publics, à ne point se remarier étant veufs, à marcher nu-pieds et vêtus de laine, à jeûner au pain et à l'eau les mercredis et les vendredis, les Quatre-Temps et les Vigiles, à faire trois carêmes dans l'année, à réciter cent fois le *Pater*, à faire cent génuflexions par jour[1]. Un chevalier nommé Robert avait scandalisé toute la cour de Rome en confessant à haute voix qu'étant captif en Égypte pendant la famine, il avait tué sa femme et sa fille pour se nourrir de leur chair. Le pape imposa à Robert les pénitences les plus rigoureuses, et lui ordonna, pour achever l'expiation d'un si grand forfait, de passer trois années à visiter les lieux saints.

Innocent cherchait ainsi à entretenir dans les cœurs la dévotion des pèlerinages qui avaient donné naissance aux croisades et pouvaient encore ranimer le zèle et l'ardeur des guerres sacrées. D'après l'opinion que le souverain pontife cherchait à répandre parmi les fidèles et dont il semblait pénétré lui-même, ce monde corrompu n'avait point de crimes pour lesquels Dieu n'ouvrît les trésors de sa miséricorde, lorsqu'on courait les dangers du voyage d'outre-mer. Cependant les peuples restaient persuadés que les péchés et les erreurs d'un siècle perverti avaient irrité le Dieu des chrétiens, et que

[1] Fleury.

la gloire de conquérir la terre sainte était réservée à un siècle meilleur, à une génération plus digne d'attirer les regards et les bénédictions du ciel.

Cette opinion des peuples de l'Occident était peu favorable aux États chrétiens de la Syrie, qui marchaient chaque jour vers leur décadence. Isabelle, qui ne régnait plus que sur des villes dépeuplées, mourut peu de mois après son époux. Un fils qu'elle avait eu d'Amaury, l'avait précédée au tombeau. Le royaume de Jérusalem devenait l'héritage d'une jeune princesse, fille d'Isabelle et de Conrad, marquis de Tyr. Les barons et les seigneurs restés en Syrie sentirent plus que jamais la nécessité d'avoir à leur tête un prince qui pût les gouverner, et s'occupèrent de choisir un époux pour la jeune reine de Jérusalem.

Leur choix aurait pu tomber sur un d'entre eux; mais ils craignirent que la jalousie ne fit naître de nouvelles discordes et que l'esprit de rivalité et de faction n'affaiblît l'autorité de celui qui serait appelé à gouverner le royaume. L'assemblée des barons résolut de demander un roi à l'Occident et de s'adresser à la patrie des Godefroy et des Baudouin, à cette nation qui avait fourni tant de héros aux croisades, tant d'illustres défenseurs à la terre sainte[1].

Cette résolution des seigneurs et des barons de la Palestine avait non-seulement l'avantage de conserver la paix dans le royaume de Jésus-Christ, mais aussi celui de réveiller en Europe l'esprit de la chevalerie et de l'intéresser à la cause des chrétiens en Orient. Aymar, seigneur de Césarée, et l'évêque de Ptolémaïs, traversèrent la mer, et vinrent solliciter Philippe-Auguste, au nom des chrétiens de la terre sainte, de leur donner un chevalier ou un baron qui pût sauver ce qui restait du malheureux royaume de Jérusalem[2]. La main d'une jeune reine, une couronne et les bénédictions du ciel, devaient récompenser la bravoure et le dévouement de celui qui viendrait combattre pour l'héritage du fils de Dieu. Les députés furent reçus avec de grands honneurs à la cour du roi de France : quoique la couronne qu'ils venaient offrir ne fût plus qu'un vain titre, elle n'en éblouit pas moins les chevaliers français : leur valeureuse ambition était séduite par l'espoir d'acquérir une grande renommée et

[1] Le continuateur de Guillaume de Tyr, liv. VI.
[2] Sanuto, *Secret. fidel.;* Math. Pâris.

de relever le trône qu'avait fondé la bravoure de Godefroy de Bouillon et de ses compagnons.

Parmi les seigneurs de sa cour, Philippe distingua Jean de Brienne[1], frère de Gauthier, qui était mort dans la Pouille avec la réputation d'un héros et le titre de roi. Dans sa jeunesse, Jean de Brienne avait été destiné à l'état ecclésiastique; mais, élevé dans une famille de guerriers et moins sensible aux charmes de la piété qu'ébloui par ceux de la gloire, il refusa d'obéir à la volonté de ses parents. Comme son père voulut employer la force pour l'y contraindre, il alla chercher dans le monastère de Cîteaux un asile contre la colère paternelle. Dans cette retraite, Jean de Brienne fut confondu avec la foule des cénobites, et se livra comme eux au jeûne et à la mortification. Cependant les austérités du cloître ne pouvaient s'allier avec son ardeur, avec sa passion naissante pour le métier des armes; souvent, au milieu de la prière et des cérémonies religieuses, les images des tournois et des combats venaient distraire sa pensée et troubler son esprit. Un de ses oncles l'ayant trouvé à la porte du monastère, dans un état peu convenable à un gentilhomme, prit pitié de ses pleurs, l'emmena chez lui, encouragea ses dispositions naturelles. Dès lors Jean de Brienne ne fut plus occupé que de la gloire des combats, et celui qu'on destinait au service de Dieu, à la paix des autels, ne tarda pas à se faire une grande renommée par sa bravoure et ses exploits.

A l'époque de la dernière croisade, Jean de Brienne suivit son frère dans la conquête du royaume de Naples[2], et le vit périr en combattant pour un trône qui devait être le prix de la victoire. Il avait la même fortune à espérer et les mêmes dangers à courir, s'il épousait l'héritière du royaume de Jérusalem. Il accepta avec joie la main d'une jeune reine, avec un État qu'il fallait disputer aux Turcs; il chargea les ambassadeurs de la Palestine d'aller annoncer sa prochaine arrivée, et, plein de confiance dans la cause qu'il allait défendre, leur promit de les suivre à la tête d'une armée.

Lorsque Aymar de Césarée et l'évêque de Ptolémaïs furent de

[1] Le continuateur de Guillaume de Tyr rapporte que les barons de la Palestine avaient eux-mêmes demandé Jean de Brienne au roi de France. Nous ne trouvons ce fait dans aucun autre historien.

[2] Il existe une Vie de Jean de Brienne, publiée à Paris, en un volume in-12. Gibbon a tracé son portrait avec assez d'exactitude, *Décadence de l'Empire rom.*, chap. 51. Voyez aussi Gianone, *Hist. civil.*, t. II, liv. XVI.

retour dans la terre sainte, les promesses de Jean de Brienne relevèrent le courage abattu des chrétiens, et, comme il arrive souvent dans des temps malheureux, on passa du désespoir à de folles espérances. Il fut publié partout qu'une croisade formidable se préparait, et que les plus puissants monarques de l'Occident devaient y prendre part. Le bruit d'un armement extraordinaire en Europe jeta un moment l'effroi parmi les infidèles. Malek-Adhel, qui, depuis la mort de Malek-Aziz, régnait sur la Syrie et sur l'Égypte, craignit les entreprises des chrétiens, et, comme la trève faite avec les Francs était sur le point d'expirer, il proposa de la renouveler, offrant de livrer dix châteaux ou forteresses pour gage de sa foi et de son amour de la paix. Cette proposition aurait dû être accueillie par les chrétiens de la Palestine; mais l'espoir des secours de l'Occident avait banni du conseil des barons et des chevaliers tout esprit de modération et de prévoyance. Les plus sages des guerriers chrétiens, parmi lesquels on remarquait le grand maître de l'ordre de Saint-Jean, étaient d'avis qu'on prolongeât la trève. Ils rappelaient que plusieurs fois l'Occident avait promis des secours à la terre sainte et que ces secours n'étaient point arrivés; que, dans la dernière croisade, une grande armée attendue en Palestine avait dirigé sa marche vers Constantinople. Ils ajoutaient qu'il était prudent de ne point tenter la fortune des combats sur la foi d'une vaine promesse, et qu'on devait attendre les événements avant de prendre une détermination d'où pouvait dépendre le salut ou la ruine des chrétiens en Orient. Ces discours étaient pleins de sagesse et de raison; mais, comme les hospitaliers parlaient en faveur de la trève, les templiers se déclarèrent avec chaleur pour la guerre : tel était d'ailleurs l'esprit des guerriers chrétiens, que la prudence, la modération et toutes les vertus de la paix, leur inspiraient une sorte de dédain; que pour eux la raison était toujours du côté des périls, et qu'il suffisait de leur parler de courir aux armes pour réunir tous les suffrages. L'assemblée des chevaliers et des barons refusa de prolonger la trève faite avec les Turcs[1].

Cette détermination devait être d'autant plus funeste, que la situation de la France et de l'Europe ne permettait guère à Jean de Brienne de remplir ses promesses et de lever une armée pour la terre sainte.

[1] Le continuateur de Guillaume de Tyr, *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

L'Allemagne était toujours troublée par les prétentions d'Othon et de Philippe de Souabe; le roi Jean était sous le poids d'une excommunication, et le royaume d'Angleterre en interdit. Philippe-Auguste cherchait à profiter des troubles élevés de toutes parts autour de lui, soit pour étendre son influence en Allemagne, soit pour affaiblir la puissance des Anglais, maîtres de plusieurs provinces du royaume. Jean de Brienne arriva à Ptolémaïs avec le cortége d'un roi; mais il n'amenait que trois cents chevaliers pour défendre son royaume, et n'avait pour ressource pécuniaire que 80,000 livres, dont la moitié donnée par le roi de France, et l'autre moitié donnée par les Romains à la sollicitation du pape[1]. Ses nouveaux sujets, toujours remplis d'espérance, ne le reçurent pas moins comme un libérateur. Son mariage fut célébré avec une grande pompe, en présence des barons, des princes et des évêques de la Palestine. Comme la trève allait expirer, les Turcs prirent les armes et vinrent troubler les fêtes du couronnement. Malek-Adhel entra dans la Palestine à la tête d'une armée : les infidèles assiégèrent Tripoli et menacèrent Ptolémaïs.

Le nouveau roi, à la tête d'un petit nombre de fidèles, fit admirer sa valeur sur le champ de bataille; mais il ne put délivrer les provinces chrétiennes de la présence d'un ennemi formidable. Les guerriers de la Palestine, en comparant leur petit nombre à la multitude de leurs ennemis, tombèrent tout à coup dans le découragement; ceux qui naguère ne voulaient point de paix avec les infidèles ne se sentaient ni la force ni le courage de braver leurs attaques. La plupart des chevaliers français qui avaient accompagné le nouveau roi, quittèrent un royaume qu'ils étaient venus secourir, et retournèrent en Europe. Jean de Brienne n'avait plus que la ville de Ptolémaïs, et point d'armée pour la défendre : il s'aperçut alors qu'il avait entrepris une tâche difficile et périlleuse, et qu'il ne pouvait longtemps résister aux forces réunies des Turcs. Des ambassadeurs furent envoyés à Rome pour faire connaître au pape les dangers des États chrétiens en Asie, et pour implorer de nouveau l'appui des princes de l'Europe, et surtout des chevaliers français[2].

Ces nouveaux cris d'alarme furent à peine entendus des peuples de l'Occident. Les troubles qui agitaient l'Europe au départ de Jean

[1] Sanuto, liv. III.
[2] Baronius, ad ann. 1212, donne quelques détails sur cette ambassade.

de Brienne pour la Palestine, étaient loin d'être calmés, et ne permettaient point à la France surtout de secourir les colonies chrétiennes de l'Orient. Le Languedoc et la plupart des provinces méridionales du royaume étaient alors désolés par des guerres religieuses qui occupaient la bravoure des barons et des chevaliers.

Un esprit de raisonnement et d'indocilité qui s'était élevé au milieu des fidèles et que saint Bernard avait reproché à son siècle, faisait chaque jour des progrès funestes. Les plus saints des docteurs avaient déjà plusieurs fois exprimé leur douleur sur l'avilissement de la parole divine, dont chacun s'établissait le juge et l'arbitre, et qui était traitée, disait Étienne de Tournay dans ses lettres au pape, avec aussi peu de discernement que *les choses saintes données aux chiens, et les perles foulées aux pieds des pourceaux*. Cet esprit d'indépendance et d'orgueil, joint à l'amour du paradoxe et de la nouveauté, à la décadence des bonnes études, au relâchement de la discipline ecclésiastique, avaient enfanté les hérésies qui déchiraient alors le sein de l'Église.

La plus dangereuse de toutes les sectes nouvelles était celle des Albigeois, qui tiraient leur nom de la ville d'Albi, dans laquelle ils avaient tenu leurs premières assemblées. Ce nouveaux sectaires, ne pouvant s'expliquer l'existence du mal sous un Dieu juste et bon, adoptèrent deux principes comme les manichéens. Selon leur croyance, Dieu avait d'abord créé Lucifer et ses anges; Lucifer, s'étant révolté contre Dieu, fut banni du ciel et produisit le monde visible sur lequel il régnait. Dieu, pour rétablir l'ordre, créa un second fils, Jésus-Christ, qui devait être le génie du bien, comme Lucifer était le génie du mal[1].

Plusieurs écrivains contemporains nous représentent les Albigeois sous les couleurs les plus odieuses, et nous les montrent livrés à tous les genres de scandale. Cette opinion ne saurait être adoptée dans toute sa rigueur par l'histoire impartiale. Nous devons dire ici, à l'honneur de l'espèce humaine, que jamais une secte religieuse n'osa se présenter au monde en donnant l'exemple des mauvaises mœurs; et que, dans aucun siècle, chez aucun peuple, une fausse doctrine ne put jamais séduire et entraîner un grand nombre d'hommes,

[1] On sent qu'avec de telles opinions, les sectaires ne pouvaient recevoir le vieux Testament et la création d'après le système de Moïse; aussi les rejetaient-ils. Beaucoln, historien du manichéisme, t. I, a donné un catalogue des livres particuliers aux sectes manichéennes.

sans être recommandée au moins par les apparences de la vertu [1].

Les plus sages des chrétiens désiraient alors une réforme dans le clergé. « Mais il y avait, dit Bossuet, des esprits superbes [2], pleins « d'aigreur, qui, frappés des désordres qui régnaient dans l'Église « et principalement parmi ses ministres, ne croyaient pas que les « promesses de son éternelle durée pussent subsister parmi ces « abus. Ceux-ci, devenus superbes et par là devenus faibles, suc- « combèrent à la tentation qui porte à haïr la chaire en haine de « ceux qui y président; et, comme si la malice de l'homme pouvait « anéantir l'œuvre de Dieu, l'aversion qu'ils avaient conçue pour les « docteurs leur faisait haïr tout ensemble, et la doctrine qu'ils ensei- « gnaient, et l'autorité qu'ils avaient reçue de Dieu. »

Cette disposition des esprits donna aux apôtres de l'erreur le plus déplorable ascendant, et multiplia le nombre de leurs disciples. On distinguait dans la foule des nouveaux sectaires, les *Vaudois* ou *pauvres de Lyon*, qui se vouaient à une pauvreté oisive et méprisaient le clergé, qu'ils accusaient de vivre dans le luxe et dans la mollesse; les *apostoliques*, qui se vantaient d'être le seul corps mystique de Jésus-Christ; les *popelicains*, qui détestaient l'eucharistie, le mariage et les autres sacrements; les *aymeristes*, dont les chefs annonçaient au monde l'établissement futur d'un culte purement spirituel, et niaient l'existence de l'enfer et du paradis, persuadés que le péché trouvait en soi sa punition et la vertu sa récompense [3].

Comme la plupart de ces hérétiques montraient un grand mépris pour l'autorité de l'Église, qui était alors la première de toutes les autorités, tous ceux qui voulaient secouer le joug des lois divines, ceux mêmes à qui leurs passions rendaient insupportable le frein des lois humaines, vinrent à la fin se ranger sous les bannières des novateurs, et furent accueillis par une secte avide de s'agrandir, de se fortifier, et toujours disposée à regarder comme ses partisans et ses

[1] Une lecture attentive de saint Épiphane et de saint Augustin, *de Manicheis*, peut cependant nous faire connaître toute la perversité des sectes qui eurent leur origine dans les opinions des Gnostiques. Saint Épiphane avait été initié en Égypte dans les mystères des Gnostiques, et saint Augustin avait longtemps professé le manichéisme. Sur les sectes des Priscillianites et les Pauliciens, consultez Simon de Vrig, *Dissert. critic. de priscillianit.*, Utrecht, 1745; *Gerves. fran. histor. priscillianit. chronologic.*, Rome, 1750.

[2] Bossuet, *Histoire des variat.*, vol. II. L'abbé Pluquet, dans son *Dictionnaire des hérésies*, et Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. LXXVI, expriment la même opinion.

[3] Pluquet, *Dictionn. des hérésies*, aux mots indiqués. Pour plus grand éclaircissement, consultez Ducange, *Gloss.*, v. *Albigenses* et *Bulgares*; Bolgus, Patarini Gazari, Cathari, Muratori, t. V, p. 82.

défenseurs les hommes que la société rejetait de son sein, qui redoutaient la justice et ne pouvaient supporter l'ordre établi. Ainsi, les prétendus réformateurs du treizième siècle, en affectant eux-mêmes des mœurs austères, en proclamant le triomphe de la vérité et de la vertu, admettaient dans leur sein la corruption et la licence, détruisaient toute espèce de règle et d'autorité, abandonnaient tout au caprice des passions, ne laissaient aucun lien à la société, aucune force à la morale, aucun frein à la multitude.

[1210.] Les hérésies nouvelles avaient été condamnées dans plusieurs conciles; mais, comme on employa quelquefois la violence pour faire exécuter les décisions de l'Église, la persécution ne fit qu'aigrir les esprits au lieu de les ramener à la vérité. Des missionnaires, des légats du pape, furent envoyés en Languedoc pour convertir les hommes égarés; leurs prédications restèrent sans fruit, et la voix du mensonge prévalut sur la parole de Dieu. Les prédicateurs de la foi, à qui les hérétiques reprochaient leur ignorance, leur luxe, le relâchement des mœurs, n'eurent ni assez de résignation, ni assez d'humilité pour supporter de pareils outrages et les offrir à Jésus-Christ dont ils étaient les apôtres[1]. En butte aux railleries des sectaires, ne recueillant des travaux de leur mission que des humiliations et des mépris, ils s'accoutumèrent à voir des ennemis personnels dans ceux qu'ils étaient chargés de convertir; un esprit de vengeance et d'orgueil, qui ne venait point du ciel, leur fit croire qu'on devait ramener par la force des armes ceux qui avaient méconnu leur pouvoir et résisté à leur éloquence. Le souverain pontife, qui s'occupait sans cesse de la guerre d'outre-mer, hésitait à faire prêcher une croisade contre les Albigeois; mais il fut entraîné par l'opinion du clergé, peut-être aussi par celle de son siècle, et promit enfin à tous les chrétiens qui prendraient les armes contre les Albigeois, les priviléges réservés aux croisades contre les musulmans. Simon de Montfort, le duc de Bourgogne, le duc de Nevers, obéirent aux ordres du saint-siége. La haine qu'inspirait la secte nouvelle, et surtout la facilité de gagner les indulgences du souverain pontife sans quitter

[1] Les chroniques les plus curieuses sur les guerres des Albigeois viennent d'être publiées dans la grande collection des chroniques, de M. Guizot. A l'aide de ces chroniques, il sera désormais possible d'écrire l'histoire des Albigeois, qu'on n'a jusqu'ici qu'essayée; ce qu'il y a de plus important, c'est que non-seulement on pourra consulter les historiens orthodoxes, mais encore une chronique favorable aux Albigeois, qui aidera les critiques. Le père Vaissette, dans sa grande *Histoire du Languedoc*, a écrit avec candeur et impartialité l'histoire de la guerre des Albigeois, t. I.

l'Europe, firent accourir un grand nombre de guerriers sous les drapeaux de cette croisade, dans laquelle naquit l'inquisition, et qui fut à la fois funeste à l'humanité, à la religion et à la patrie[1]. De toutes parts s'élevèrent des bûchers; des villes furent prises d'assaut, leurs habitants passés au fil de l'épée. Les violences et les cruautés qui accompagnèrent cette guerre malheureuse ont été racontées par ceux mêmes qui y prirent la part la plus active[2]; leurs récits, qu'on a peine à croire, ressemblent quelquefois au langage du mensonge et de l'exagération. Dans les temps de vertige et de fureur, lorsque les passions violentes viennent égarer l'opinion et la conscience des peuples, il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui exagèrent les excès auxquels ils se sont livrés et se vantent du mal qu'ils n'ont pas fait.

Au reste, la guerre désastreuse des Albigeois n'entre point dans le plan de cette histoire; et, si nous en parlons ici, c'est pour faire connaître la situation de la France à cette époque et les obstacles qui s'opposaient alors aux entreprises d'outre-mer. Au milieu de ces obstacles sans cesse renaissants, Innocent III s'affligeait de ne pouvoir envoyer des secours aux chrétiens de la Palestine. Son affliction fut d'autant plus vive, que, dans le temps même où l'on combattait les Albigeois et le comte de Toulouse, les Sarrasins devenaient plus formidables en Espagne. Le roi de Castille, menacé par une armée innombrable, venait d'appeler à son secours tous les Français en état de porter les armes. Le pape lui-même avait écrit à tous les évêques de France, leur recommandant d'exhorter les fidèles de leurs diocèses à se trouver à une grande bataille qui devait se livrer entre les Espagnols et les Maures, vers l'octave de la Pentecôte. Innocent promettait aux guerriers qui se rendraient en Espagne les indulgences

[1] L'armée des croisés se rassembla à Lyon vers la Saint-Jean-Baptiste. Toute cette armée fut employée à l'expédition. Simon, comte de Leicester et de Montfort, obtint du pape la seigneurie de toutes les conquêtes : ce qui porta Raymond VI, comte de Toulouse, à protéger les hérétiques. Une multitude de prêtres, d'évêques, de prélats, étaient dans l'armée des croisés. Les conquêtes furent rapides. Simon de Montfort obtint ces seigneuries suivant la promesse du pape, comme on le voit dans les lettres du pontife (*Epistol.* CXXIII–CXXXVI, lib. XII). Voyez aussi les autorités déjà citées.

[2] L'abbé de Vaux-de-Cernay, qui s'était signalé dans la croisade des Albigeois, nous a laissé une histoire de cette époque, dans laquelle il raconte, avec un air de triomphe, des faits qui se sont passés sous ses yeux et dont la religion comme l'humanité doivent rougir. Quand on a lu son récit, on est persuadé de deux choses : la première, qu'il était de bonne foi dans l'excès de son zèle fanatique; la seconde, que son siècle pensait comme lui, et ne réprouvait point les violences, les persécutions dont on lui exposait aussi naïvement l'histoire.

Le père Langlois, jésuite, a fait en français une histoire des croisades contre les Albigeois.

des guerres saintes [1]. On fit à Rome une procession solennelle pour demander à Dieu la destruction des Maures et des Sarrasins. Les archevêques de Narbonne et de Bordeaux, l'évêque de Nantes, un grand nombre de seigneurs français, traversèrent les Pyrénées suivis de deux mille chevaliers avec leurs écuyers et leurs sergents d'armes. L'armée chrétienne rencontra les Maures dans les plaines de Las-Navas de Tolosa, et leur livra un combat dans lequel plus de deux cent mille infidèles perdirent la vie ou la liberté. Les vainqueurs, chargés de dépouilles, entourés de morts, chantèrent le *Te Deum* sur le champ de bataille. L'étendard du chef des Almoades fut envoyé à Rome comme un trophée de la victoire accordée aux prières de l'Église chrétienne [2].

En apprenant la bataille de Tolosa, le souverain pontife, au milieu de tout le peuple romain, remercia Dieu d'avoir dispersé les ennemis de son peuple, et fit des prières pour que le ciel, dans sa miséricorde, délivrât enfin les chrétiens de Syrie, comme il venait de délivrer les chrétiens de l'Espagne. Il renouvela ses exhortations aux fidèles pour la défense du royaume de Jésus-Christ. Mais, au milieu des troubles et des guerres civiles qu'il avait lui-même allumées, il ne put faire entendre les plaintes de Jérusalem, et versa des larmes de désespoir sur l'indifférence des peuples de l'Occident.

On vit alors ce qu'on n'avait point encore vu dans ces temps si féconds en prodiges et en événements extraordinaires. Cinquante mille enfants, en France et en Allemagne, bravant l'autorité paternelle, s'attroupèrent et parcoururent les villes et les campagnes, en chantant ces paroles : *Seigneur Jésus, rendez-nous votre sainte croix* [3]. Lorsqu'on leur demandait où ils allaient et ce qu'ils voulaient faire, ils répondaient : *Nous allons à Jérusalem pour délivrer le sépulcre du Sauveur*. Quelques ecclésiastiques aveuglés par un faux zèle avaient prêché cette singulière croisade ; la plupart des fidèles n'y voyaient qu'une inspiration du ciel, et pensaient que Jésus-Christ, pour faire éclater sa puissance divine, pour confondre l'orgueil des plus grands capitaines, des puissants et des sages de la terre, avait remis sa cause aux mains de la simple et timide enfance [4].

[1] *Regist.* d'Innocent, lib. XV, epist. CLXXX, et liv. XIV, epist. CLIV.

[2] Voyez l'Éclaircissement sur les croisades en Espagne, en Portugal et chez les Prussiens, à la fin de ce volume.

[3] Thomas de Champré, *de Apibus*, liv. II, cap. III.

[4] Albert de Trois-Fontaines et Mathieu Pâris entrent dans beaucoup de détails sur cette croisade (*Bibliothèque des Croisades*, t. II).

Des femmes de mauvaise vie et quelques hommes pervers se mêlèrent dans la foule des nouveaux soldats de la croix, pour les séduire. Une grande partie de cette jeune milice traversa les Alpes pour s'embarquer dans les ports de l'Italie. Ceux qui venaient des provinces de France se rendirent à Marseille. Sur la foi d'une révélation miraculeuse, on leur avait fait croire que, cette année, la sécheresse serait si grande, que le soleil dissiperait les eaux de la mer, et qu'un chemin facile conduirait les pèlerins, à travers le lit de la Méditerranée, jusque sur les côtes de Syrie[1]. Plusieurs de ces jeunes croisés s'égarèrent dans les forêts, périrent de chaleur, de faim, de soif et de fatigue; d'autres revinrent dans leurs foyers, honteux de leur imprudence, et disant qu'ils ne *savaient pas pourquoi ils étaient partis*. Parmi ceux qui s'embarquèrent, quelques-uns firent naufrage, ou furent livrés aux musulmans qu'ils allaient combattre[2]; plusieurs, disent les vieilles chroniques, recueillirent les palmes du martyre, et donnèrent aux infidèles le spectacle édifiant de la fermeté et du courage que la religion chrétienne peut inspirer à l'âge le plus tendre comme à l'âge mûr.

Ceux de ces enfants qui parvinrent jusqu'à Ptolémaïs durent y porter l'effroi, et faire croire aux chrétiens d'Orient que l'Europe n'avait plus de gouvernement, plus de lois, plus d'hommes sages ni dans les conseils des princes, ni dans ceux de l'Église. Rien ne caractérise mieux l'esprit de ces temps-là, que l'indifférence avec laquelle on vit de pareils désordres. Aucune autorité n'entreprit de les prévenir ou de les arrêter : lorsqu'on vint annoncer au pape que la mort avait moissonné la fleur de la jeunesse de France et d'Allemagne, il se contenta de dire : *Ces enfants nous font un reproche de nous endormir, lorsqu'ils volent au secours de la terre sainte*[3].

Le souverain pontife, pour accomplir ses desseins et réchauffer l'enthousiasme des fidèles, avait besoin de frapper vivement l'imagination des peuples et d'offrir un grand spectacle au monde chrétien. Innocent résolut d'assembler à Rome un concile général, pour y dé-

[1] Jacob de Vorag, *Chronic. Genue.*, *apud* Muratori, t. IX, p. 46.

[2] Thomas de Champré, liv. II, cap. III, *de Apibus*.

[3] Cette croisade d'enfants est rapportée par un si grand nombre d'historiens contemporains, qu'on ne peut la révoquer en doute. M. Jourdain a donné à la fin de ce volume, une lettre en forme d'éclaircissement sur cette croisade extraordinaire. Nous avons découvert quelques textes nouveaux depuis la mort de ce savant; voyez dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. I, les extraits d'Albert de Stade, de Mathieu Pâris et du moine Godefroy.

libérer sur l'état de l'Église et sur le sort des chrétiens en Orient. « La nécessité de secourir la terre sainte, disait-il dans ses lettres de « convocation, l'espérance de vaincre les Sarrasins est plus grande « que jamais. Nous renouvelons nos cris et nos prières pour vous « exciter à cette noble entreprise. Sans doute, ajoutait Innocent, que « Dieu n'a pas besoin de vos armes pour délivrer Jérusalem; mais il « vous offre une occasion de faire pénitence et de montrer votre amour « pour lui. O mes frères! combien d'avantages l'Église chrétienne n'a-« t-elle pas déjà retirés de tous les fléaux qui l'ont désolée et qui la « désolent encore! Que de crimes expiés par le repentir! Que de « vertus se raniment au feu de la charité! Que de conversions faites « parmi les pécheurs, à la voix gémissante de Jérusalem! Bénissez « donc l'ingénieuse miséricorde, le généreux artifice de Jésus-Christ, « qui cherche à toucher vos cœurs, à séduire votre piété, et veut « devoir à ses disciples égarés une victoire qu'il tient dans sa main « toute-puissante. »

Le pape compare ensuite Jésus-Christ, banni de son héritage, à un des rois de la terre qui serait chassé de ses États : « Quels sont les « vassaux, ajoutait-il, qui n'exposeront pas leur fortune et leur vie « pour faire rentrer leur souverain dans son royaume? Ceux des « sujets et des serviteurs du monarque qui n'auront rien fait pour sa « cause, ne doivent-ils pas être rangés parmi les rebelles et subir la « peine réservée à la révolte et à la trahison? C'est ainsi que Jésus-« Christ traitera ceux qui resteront indifférents à ses outrages et ne « prendront point les armes pour combattre ses ennemis. »

Pour relever les espérances et le courage des chrétiens, le saint-père terminait son exhortation aux fidèles, en disant : « *la puissance « de Mahomet touche à sa fin; car cette puissance n'est autre chose « que la bête de l'Apocalypse, qui ne doit pas passer le nombre de « six cent soixante-six années, et déjà six siècles sont accomplis*[1]. » Ces dernières paroles du pape étaient appuyées sur des prédictions populaires qui se répandaient dans l'Occident et faisaient croire à la destruction prochaine des musulmans.

Comme on l'avait vu dans les autres croisades, le souverain pon-

[1] C'était alors une opinion généralement répandue, tant chez les chrétiens orientaux que chez les occidentaux, que Mahomet n'est autre chose que la bête de l'Apocalypse. On en voit la preuve dans ces paroles du pape; on trouve un passage analogue dans une circulaire arabe qui est attribuée, mais à tort, à un évêque égyptien. (Voyez les *Mémoires* de M. Quatremère *sur l'Égypte*, t. I, p. 344.)

tife promettait à tous ceux qui prendraient les armes contre les infidèles la rémission des péchés et la protection spéciale de l'Église. Dans une occasion si importante, le chef des chrétiens ouvrait le trésor des miséricordes divines à tous les fidèles, en proportion de leur zèle et de leurs libéralités. Tous les prélats et les ecclésiastiques, les habitants des villes et des campagnes, étaient invités à fournir un certain nombre de guerriers et à les entretenir pendant trois ans selon leurs facultés. Le pape exhortait les princes et les seigneurs qui ne prendraient pas la croix à seconder le zèle des croisés par tous les moyens en leur pouvoir; le chef de l'Église demandait à tous les fidèles leurs prières, aux riches des aumônes et des tributs, aux chevaliers l'exemple du courage, aux villes maritimes des vaisseaux; il s'engageait lui-même à faire les plus grands sacrifices. Des processions devaient être faites chaque mois dans toutes les paroisses afin d'obtenir les bénédictions du ciel; tous les efforts, tous les vœux, toutes les pensées des chrétiens, devaient se porter vers l'objet de la guerre sainte. Pour que rien ne pût détourner les fidèles de l'expédition contre les Turcs, le saint-siége révoquait les indulgences accordées à ceux qui abandonnaient leurs foyers pour aller combattre les Albigeois en Languedoc, et les Maures au delà des Pyrénées.

On voit que le souverain pontife ne négligeait rien pour assurer le succès de la sainte entreprise. Un historien moderne remarque avec raison qu'il employa tous les moyens, *même ceux qui ne devaient pas réussir;* car il écrivit à Malek-Adhel, sultan de Damas et du Caire, pour le faire entrer dans ses desseins. « Le prophète Daniel « nous apprend, disait le pape au prince musulman, qu'il y a au ciel « un Dieu qui révèle les mystères, change les temps, transporte les « royaumes, et que le Très-Haut donne l'empire à qui il veut. Il a « permis que le pays de Jérusalem fût livré à votre frère Saladin, bien « moins à cause de sa valeur qu'en punition des péchés du peuple « chrétien. Maintenant, ramenés à Dieu, nous espérons qu'il aura « pitié de nous; car, selon le prophète, la miséricorde succède tou- « jours à la divine colère. C'est pourquoi, voulant l'imiter, lui qui a « dit dans son Évangile : *apprenez de moi que je suis doux et humble « de cœur*, nous prions humblement Votre Grandeur d'empêcher que « désormais la possession de la terre sainte n'occasionne l'effusion « du sang humain; suivez notre salutaire conseil : rendez cette terre « pour la conservation de laquelle vous auriez plus de peine que de

« profit. Après cette restitution, nous nous renverrons mutuellement « nos prisonniers, et nous oublierons nos réciproques injures. »

Ce n'était pas la première fois que le chef de l'Église adressait des prières et des avertissements aux puissances musulmanes. Deux ans auparavant il avait écrit au prince d'Alep, fils de Saladin, Malek-Daher-Gaist-Eddin-Gazi, dans l'espoir qu'il le ramènerait à la vérité évangélique et qu'il en ferait un fidèle auxiliaire des chrétiens. Toutes ces tentatives, qui n'aboutirent à rien, prouvent assez que le pape ne connaissait point l'esprit et le caractère des musulmans. Le souverain pontife ne fut pas plus heureux lorsque, dans ses lettres, il engagea le patriarche de Jérusalem à faire tous ses efforts pour arrêter les progrès de la licence et de la corruption parmi les chrétiens de la Palestine[1]. Les chrétiens de la Syrie ne changèrent point leurs mœurs, et toutes les passions continuèrent à régner au milieu d'eux. Les musulmans fortifièrent Jérusalem, qu'on leur demandait, et ne songèrent qu'à prendre les armes pour résister aux ennemis de l'islamisme.

Rien n'égalait l'ardeur et l'activité du souverain pontife. L'histoire peut à peine le suivre cherchant partout des ennemis aux musulmans et s'adressant tour à tour au patriarche d'Alexandrie, à celui d'Antioche, à tous les princes de l'Arménie et de la Syrie. Ses regards embrassaient à la fois l'Orient et l'Occident. Ses lettres et ses ambassadeurs allaient sans cesse remuer l'Europe et l'Asie. Innocent envoya la convocation pour le concile et la bulle de la croisade dans toutes les provinces de la chrétienté, et ses exhortations apostoliques retentirent depuis les bords du Danube et de la Vistule jusqu'aux rives du Tage et de la Tamise.

[1214.] Des commissaires furent choisis pour faire connaître à tous les chrétiens les décisions du saint-siége; ils avaient la mission de prêcher la guerre sainte et la réforme des mœurs, d'invoquer à la fois les lumières des docteurs et le courage des guerriers. Dans plusieurs provinces, la mission de prêcher la croisade fut confiée à des évêques; le cardinal Pierre Robert de Courçon, qui se trouvait alors en France comme légat du pape, reçut de grands pouvoirs du saint-siége, et parcourut le royaume en exhortant les chrétiens à prendre la croix et les armes.

[1] *Epistol. Innocent.*, lib. XIV, ep. CXLVI et CXLVII.

Le cardinal de Courçon, Anglais d'origine, avait étudié à l'université de Paris, et s'était lié dès lors avec Lothaire, qui devint pape sous le nom d'Innocent III. Il fut dans sa jeunesse[1] le disciple de Foulques de Neuilly, et s'était fait une grande renommée par son éloquence. Partout la multitude accourait pour entendre un orateur célèbre dans l'art de la parole, et revêtu de tout l'éclat de la puissance romaine. « Le légat, dit Fleury, avait le pouvoir de régler tout ce qui « concernait les tournois, et ce qui paraîtra plus singulier, la faculté « d'accorder une certaine indulgence à ceux qui assistaient aux ser- « mons dans lesquels il prêchait la croisade[2]. » Fidèle à l'esprit de la religion de Jésus-Christ, le cardinal de Courçon donna la croix à tous les chrétiens qui la demandaient, sans songer que les femmes, les enfants, les vieillards, les sourds, les aveugles, les boiteux, ne pouvaient faire la guerre aux musulmans, et qu'on ne forme point une armée comme l'Évangile compose le festin du père de famille. Aussi cette liberté d'entrer dans la sainte milice, accordée sans distinction et sans choix, ne fit que scandaliser les chevaliers et les barons et refroidir le zèle des guerriers.

Parmi les orateurs que le pape avait associés au cardinal de Courçon, on remarquait Jacques de Vitri, que l'Église plaçait déjà au rang de ses plus célèbres docteurs. Tandis qu'il prêchait la croisade dans les différentes provinces de France, la renommée[3] de ses talents et de ses vertus s'était répandue jusqu'en Orient. Les chanoines de Ptolémaïs l'avaient demandé au pape pour leur pasteur et leur évêque. Les vœux des chrétiens de la Palestine ne tardèrent pas à être remplis; Jacques de Vitri, après avoir excité les guerriers de l'Occident à prendre les armes, fut dans la suite témoin de leurs travaux, et les raconta dans une histoire qui est parvenue jusqu'à nous.

Les prédications de la guerre sainte réveillèrent la charité des fidèles. Philippe-Auguste abandonna le quarantième de ses revenus

[1] On peut lire sur le cardinal de Courçon une intéressante notice de Du Theil, *Notice des Manuscrits*, t. VI.

[2] *Histoire ecclésiast.*

[3] Le continuateur de Guillaume de Tyr s'exprime ainsi : « Il ot en France un clerc qui prescha de la croix, qui avoit nom maistre Jacques de Vitri; cil en croisa mult, là où il estoit en la prédication; l'eslurent les chanoines d'Acre, et mandèrent à l'Apostolle (le pape) qu'il le lor envoyast pour estre évesque d'Acre; et sachiez que s'il n'en eust le commandement de l'apostolle, il ne l'eust mie reçu, mais toutes voies passa-t-il outre mer, et fust évesque grand pièce, et fist mult de bien en terre; mais puis résigna-t-il, et retorna en France, et puis fut-il cardinal de Rome. » (Voyez l'extra du continuateur dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. I, et celui de Jacques de Vitri.

domaniaux [1] pour les dépenses de la croisade; un grand nombre de seigneurs et de prélats suivirent l'exemple du roi de France. Comme des troncs avaient été placés dans toutes les églises pour recevoir les aumônes des fidèles, ces aumônes mirent des sommes immenses entre les mains du cardinal de Courçon, qui fut accusé d'avoir détourné les dons offerts à Jésus-Christ. Ces accusations furent d'autant mieux accueillies que le légat du pape exerçait, au nom du saint-siége, une autorité qui déplaisait au monarque et aux peuples du royaume. Le cardinal, sans l'approbation du roi, levait des tributs, enrôlait des guerriers, abolissait des dettes, prodiguait les peines et les récompenses, usurpait, en un mot, toutes les prérogatives de la souveraineté. L'exercice d'un aussi grand pouvoir portait le trouble dans les provinces. Pour prévenir les désordres, Philippe-Auguste crut devoir faire un règlement qui statuait, jusqu'au concile œcuménique, sur le sort personnel des croisés, et sur les exemptions et les priviléges dont ils devaient jouir.

Tandis que le cardinal de Courçon continuait à prêcher la croisade dans les différentes provinces de France, l'archevêque de Cantorbéry exhortait aussi les peuples d'Angleterre à prendre les armes contre les infidèles. Depuis longtemps le royaume d'Angleterre était troublé par l'opposition violente des communes, des barons et même du clergé, qui avaient profité des excommunications lancées par le pape contre le roi Jean pour obtenir la confirmation de leurs libertés [2]. Le monarque anglais, en souscrivant aux conditions qui lui étaient faites, avait cédé à la nécessité et à la force, bien plus qu'à sa propre inclination; il voulut revenir sur ce qu'il avait accordé, et, pour mettre sa couronne sous la protection de l'Église, il prit la croix et fit serment d'aller combattre les Turcs. Le souverain pontife crut à la soumission et aux promesses du roi d'Angleterre. Après avoir prêché une croisade contre ce prince, qu'il accusait d'être l'ennemi de l'Église, il employa pour le défendre toute l'autorité du saint-siége et toutes les foudres de la religion.

[1] Philippe accorda ce quarantième qui ne devait pas tirer à conséquence pour l'avenir, *absque consuetudine*, et à condition que ce don volontaire serait employé là où le roi d'Angleterre et les barons des deux royaumes le jugeraient convenable. (Voyez le *Rec. des Ord.*, t. I, p. 31.) Il faut remarquer que ces mots *absque consuetudine*, et posterieurement *sans tirer à coutume*, furent une formule en usage soit dans les ordonnances émanées de la libre volonté des rois de France, soit de celles qui furent rendues sur les délibérations des etats généraux.

[2] Dans la charte accordée par le roi Jean, ce monarque dit expressément qu'il accorde cette charte par le conseil de l'archevêque de Cantorbéry, de sept évêques et du nonce du pape. (Voyez les Actes de Rymer.)

Le roi Jean, en prenant la croix, n'avait d'autre intention que de tromper le pape et d'obtenir la protection de l'Église ; le signe des croisés n'était pour lui qu'un moyen de conserver sa puissance : politique fausse et mensongère qui n'accrut point son autorité et contribua sans doute à affaiblir dans l'esprit des peuples l'enthousiasme de la guerre sainte. Les barons d'Angleterre, excommuniés à leur tour par le saint-siége, s'occupèrent de défendre leurs libertés [1], et n'écoutèrent point les saints orateurs qui les appelaient à combattre en Asie.

L'empire d'Allemagne n'était pas moins troublé que le royaume d'Angleterre. Othon de Saxe, après avoir été, pendant dix ans, l'objet de toutes les prédilections du saint-siége, s'attira tout à coup la haine implacable d'Innocent, pour avoir porté une vue ambitieuse sur quelques domaines de l'Église et sur le royaume de Naples et de Sicile. Non-seulement il fut excommunié, mais les villes mêmes qui lui restaient fidèles furent frappées de l'excommunication et de l'interdit. Le souverain pontife opposa Frédéric II, fils de Henri VI, à Othon, comme il avait opposé Othon à Philippe de Souabe [2]. L'Allemagne et l'Italie furent remplies d'agitation et de troubles. Frédéric, qui fut alors couronné roi des Romains à Aix-la-Chapelle, prit la croix, conduit par un sentiment de reconnaissance et dans l'espoir de conserver l'appui du saint-siége pour parvenir au trône impérial.

Cependant, Othon ne négligeait rien pour conserver l'empire et pour résister aux entreprises et aux poursuites de la cour de Rome. Il fit la guerre au pape, et s'allia à tous les ennemis de Philippe-Auguste, qui s'était déclaré pour Frédéric. Une ligue formidable, dans laquelle étaient entrés le roi d'Angleterre, les comtes de Flandre, de Hollande, de Boulogne, menaçait la France d'une invasion. La capitale et les provinces du royaume étaient déjà partagées entre les chefs de la ligue, lorsque Philippe remporta la victoire de Bouvines. Cette vic-

[1] C'est au règne du roi Jean que l'on rapporte la première charte des libertés de l'Angleterre, *magna charta ;* elle fut signée par le roi Jean, le 15 juin 1212, entre Vindsor et Staines : la liberté des élections fut assurée au clergé, ainsi que les appels à la cour de Rome ; les barons étendirent leurs priviléges féodaux ; la justice des schérifs, des comtes, ainsi que les immunités des villes, y trouvèrent une large consécration. Rymer rapporte la charte, vol. I, p. 201 ; la Chronique de Dunstad, vol. I, p. 73, et Mathieu Pâris, sont curieux pour les événements.

[2] C'est dans ces querelles que prirent naissance les factions des Guelfes et des Gibelins. Henri IV, de la maison de Souabe, était le chef naturel de la première de ces factions, qui avaient encore quelque force même à l'époque de l'invasion de Charles VIII en Italie. Consultez la 51e dissertation de Muratori, t. III, p. 145.

toire mémorable sauva l'indépendance et l'honneur de la monarchie française, et rendit la paix à l'Europe. Othon, vaincu, perdit ses alliés, et succomba sous les foudres de l'Église.

Le moment était venu où le concile convoqué par le pape devait se réunir. De toutes les parties de l'Europe, les ecclésiastiques, les seigneurs, les princes et leurs ambassadeurs, se rendirent dans la capitale du monde chrétien. On vit alors arriver à Rome les députés d'Antioche et d'Alexandrie [1], les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, qui venaient implorer l'appui des peuples de la chrétienté; les ambassadeurs de Frédéric, de Philippe-Auguste, des rois d'Angleterre et de Hongrie, venaient, au nom de leurs souverains, prendre place dans le concile. Cette assemblée, qui représentait l'Église universelle et dans laquelle on comptait près de cinq cents évêques et archevêques, plus de cent abbés et prélats venus de toutes les provinces de l'Orient et de l'Occident, se réunit dans l'église de Latran [2], et fut présidée par le souverain pontife. Innocent fit l'ouverture du concile par un sermon dans lequel il déplora les erreurs de son siècle et les malheurs de l'Église. Après avoir exhorté le clergé et les fidèles à sanctifier par leurs mœurs les mesures qu'on allait prendre contre les hérétiques et les Turcs, il représenta Jérusalem couverte de deuil, montrant les fers de sa captivité et faisant parler tous ses prophètes pour toucher le cœur des chrétiens.

« O vous, qui passez dans les chemins, disait Jérusalem par la « bouche du pontife, regardez et voyez si jamais il y eut une douleur « semblable à la mienne! Accourez donc tous, ô vous qui me chérissez, pour me délivrer de l'excès de mes misères! Moi, qui étais « la reine de toutes les nations, je suis maintenant asservie au tribut; « moi, qui étais remplie de peuple, je suis restée presque seule. Les « chemins de Sion sont en deuil, parce que personne ne vient à mes « solennités. Mes ennemis ont écrasé ma tête; tous les lieux saints « sont profanés; le saint sépulcre, naguère si rempli d'éclat, est « maintenant couvert d'opprobre; on adore le fils de la perdition et « de l'enfer là où les fidèles adoraient le fils de Dieu. Les enfants de

[1] L'évêque d'Antioche ne put venir en personne au concile pour cause de maladie; il y envoya l'évêque d'Autdon; l'excuse de l'évêque d'Alexandrie fut que la cité était au pouvoir des musulmans (Raynald., *Annales ecclesiast.*, ad ann. 1215).

[2] On peut consulter, sur la tenue de ce concile, sous la date de 1215, la chronique d'Usperg, le moine Godefroy, Mathieu Pàris, Albert de Stade, la chronique de Fosse-Neuve, et surtout la Collection des conciles. Fleury entre dans beaucoup de détails.

« l'étranger m'accablent d'outrages, et, montrant la croix de Jésus, « ils me disent : *Tu as mis toute ta confiance dans un bois vil ; nous « verrons si ce bois te sauvera au jour du danger*[1]. »

Innocent, après avoir fait parler ainsi Jérusalem, conjurait les fidèles de prendre pitié de ses maux et de s'armer pour sa délivrance. Il terminait son exhortation par ces paroles, où respiraient sa douleur et son zèle ardent : « Mes chers frères, je me livre tout « entier à vous ; si vous le jugez à propos, je promets d'aller en per- « sonne chez les rois, les princes et les peuples ; vous verrez si, par « la force de mes cris et de mes prières, je pourrai les exciter à com- « battre pour le Seigneur, à venger l'injure du crucifié, que nos péchés « ont banni de cette terre arrosée de sang et sanctifiée par le mystère « de notre rédemption. »

Le discours du pontife fut écouté dans un silence religieux ; mais, comme Innocent y parlait de plusieurs objets à la fois et que ses paroles étaient remplies d'allégories, il n'enflamma point l'enthousiasme de l'assemblée. Les pères du concile ne paraissaient pas moins frappés des abus qui s'introduisaient dans l'Église que des revers des chrétiens en Orient ; mais l'assemblée s'occupa d'abord des moyens de réformer la discipline ecclésiastique et d'arrêter les progrès de l'hérésie.

Dans une déclaration de foi, le concile exposa la doctrine des chrétiens, et leur rappela le symbole de la croyance évangélique. Il opposa la vérité à l'erreur, la persuasion à la violence, les vertus de l'Évangile aux passions des sectaires et des novateurs. Heureuse alors l'Église chrétienne, si le pape eût suivi cet exemple de modération, et si, en défendant les droits de la religion, il n'eût pas méconnu les droits des souverains ! Par une décision apostolique, proclamée au milieu du concile, Innocent déposa le comte de Toulouse, qu'on regardait comme le protecteur de l'hérésie, et donna ses États à Simon de Montfort, qui avait combattu les Albigeois[2].

Innocent ne pouvait pardonner au comte de Toulouse d'avoir excité une guerre qui avait troublé la chrétienté et suspendu l'exécution de ses desseins pour la croisade d'outre-mer. La politique violente du souverain pontife avait pour but d'effrayer les hérétiques et d'encou-

[1] Baronius, *Annales ecclesiast.*, ad ann. 1215.
[2] *Decret. conc. lateran.*; dans la grande Collection des conciles.

rager tous les chrétiens à prendre les armes pour la cause de Jésus-Christ et celle de son vicaire sur la terre.

Après avoir condamné les erreurs nouvelles et prononcé les anathèmes de l'Église contre tous ceux qui s'écartaient de la foi, le souverain pontife et les pères du concile s'occupèrent du sort des chrétiens en Orient et des moyens de secourir promptement la terre sainte. Toutes les dispositions exprimées dans la bulle de convocation furent confirmées. On arrêta que les ecclésiastiques paieraient, pour les dépenses de la croisade, le vingtième de leurs revenus, le pape et les cardinaux le dixième, et qu'il y aurait une trève de quatre ans entre tous les princes chrétiens. Le concile lança les foudres de l'excommunication contre les pirates qui troublaient la marche des pèlerins, et contre tous ceux qui fourniraient des vivres et des armes aux infidèles. Le souverain pontife promit de diriger les préparatifs de la guerre, de fournir trois mille marcs d'argent et d'armer à ses frais plusieurs vaisseaux pour le transport des croisés.

Les décisions du concile et les discours du pape firent une profonde impression sur l'esprit des chrétiens. Tous les prédicateurs de la guerre sainte étaient formellement invités à rappeler les fidèles à la pénitence, à interdire les danses, les tournois, les jeux publics; à réformer les mœurs, à faire revivre dans tous les cœurs l'amour de la religion et de la vertu. Ils devaient, à l'exemple du souverain pontife, faire retentir les plaintes de Jérusalem dans les palais des princes et solliciter les monarques et les grands de prendre la croix, afin que le peuple fût entraîné par leur exemple.

Les décrets sur la guerre sainte furent proclamés dans toutes les églises de l'Occident. Dans plusieurs provinces, et surtout dans le nord de l'Europe, on revit les prodiges, les apparitions miraculeuses qui avaient excité l'enthousiasme des chrétiens à l'époque des premières croisades; des croix lumineuses parurent dans le ciel, et firent croire aux habitants de Cologne et des villes voisines du Rhin que Dieu favorisait la sainte entreprise, et que la puissance divine promettait aux armes des croisés la défaite et la ruine des infidèles [1].

Les saints orateurs redoublèrent d'ardeur et de zèle pour engager les fidèles à prendre part à la guerre sainte. Partout la chaire évangélique retentissait d'imprécations contre les musulmans; partout on

[1] Chronic. d'Usperg, *Bibliothèque des Croisades*, t. I. Le moine Godefroy, ibid., t. II. *Albert de Stade*, ibid., t. II.

répétait ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis venu pour établir la guerre.* Les prélats, les évêques, tous les pasteurs, n'avaient plus d'éloquence que pour appeler aux armes les guerriers chrétiens. La voix des orateurs ne fut point la seule qui se fit entendre : la poésie elle-même, qui venait de renaître dans nos provinces méridionales, choisit les saintes expéditions pour le sujet de ses chants, et la muse profane des troubadours mêla ses accents à ceux de l'éloquence sacrée. Les Pierre d'Auvergne, les Ponce de Capdeuil, les Folquet de Romans, cessèrent de chanter l'amour des dames et la courtoisie des chevaliers, pour célébrer dans leurs vers les souffrances de Jésus-Christ et la captivité de Jérusalem[1]. « Il est venu le temps, disaient-« ils, où l'on verra quels sont les hommes dignes de servir l'Éternel. « Dieu appelle aujourd'hui les vaillants et les preux. Ceux-là seront à « jamais les siens, qui, sachant souffrir pour leur foi, se dévouer et « combattre pour leur Dieu, se montreront pleins de franchise et de « générosité, de loyauté et de bravoure ; qu'ils restent ici ceux qui « aiment la vie, ceux qui aiment l'or. Dieu ne veut que les bons et les « braves ; il veut aujourd'hui que ses fidèles serviteurs fassent leur « salut par de hauts faits d'armes et que la gloire des combats leur « ouvre les portes du ciel. » Un des chantres de la guerre sainte célébrait dans ses vers le zèle, la prudence, le courage du chef de l'Église ; et, pour déterminer les fidèles à prendre la croix, il leur disait : *Nous avons un guide sûr et valeureux, le souverain pontife Innocent.*

On espérait alors voir le père des chrétiens conduire lui-même les croisés et sanctifier par sa présence l'expédition d'outre-mer. Le pape, dans le concile de Latran, avait exprimé le désir de prendre la croix et d'aller en personne se mettre en possession de l'héritage de Jésus-Christ ; mais l'état où se trouvait l'Europe, les progrès de l'hérésie,et sans doute aussi les conseils des évêques et des cardinaux, l'empêchèrent d'accomplir son dessein[2].

Des germes de division subsistant entre plusieurs États de l'Europe, et ces discordes pouvant nuire aux succès de la guerre sainte, le pape Innocent envoya partout des députés conciliateurs et des anges de

[1] M. Raynouard, qui a fait les plus savantes recherches sur la langue et les poésies des troubadours, nous a communiqué cette pièce de Pierre d'Auvergne. Nous réunirons dans un Éclaircissement à la fin du volume suivant les poésies des troubadours relatives à la croisade ; nous y joindrons quelques sirventes des trouvères, poëtes du nord de la France. L'enthousiasme des guerres saintes avait inspiré également les poëtes de la langue d'oil et de la langue d'oc.

[2] *Gesta Innocent.* (Muratori, t. III, p. 40-50 et suiv.)

paix; il se transporta lui-même en Toscane pour apaiser les discordes élevées entre les Pisans et les Génois. Ses exhortations avaient réuni tous les cœurs; à sa voix, les ennemis les plus implacables juraient d'oublier leurs querelles pour combattre les musulmans; ses vœux les plus ardents allaient être remplis, et tout l'Occident, docile à ses volontés souveraines, était prêt à s'ébranler pour se précipiter sur l'Asie, lorsqu'il tomba malade et mourut à Pérouse, au mois de juillet de l'année 1216, laissant à ses successeurs le soin et l'honneur d'achever une si grande entreprise.

Comme tous les hommes qui ont exercé une grande puissance au milieu des orages politiques, Innocent, après sa mort, fut blâmé et loué tour à tour avec l'exagération de l'amour et de la haine. Les uns disaient qu'il avait été rappelé par la Jérusalem céleste et que Dieu voulait récompenser son zèle pour la délivrance des saints lieux. Les autres eurent recours à de miraculeuses apparitions, et firent parler les saints pour condamner sa mémoire : tantôt on l'avait vu poursuivi par un dragon qui demandait justice contre lui; tantôt il s'était montré environné des flammes du purgatoire. L'Europe fut sans cesse troublée sous son pontificat : il n'était point de royaume sur lequel la colère du pontife n'eût éclaté. Tant d'excès, tant de malheurs avaient aigri l'esprit des peuples, et l'on dut prendre quelque plaisir à croire que le vicaire de Jésus-Christ sur la terre allait être puni dans une autre vie. Innocent était cependant irréprochable dans ses mœurs; il avait d'abord montré quelque modération; il aimait la vérité et la justice; mais l'état malheureux où se trouvait l'Église, les obstacles de toute espèce qu'il rencontra dans son gouvernement spirituel, irritèrent son caractère et le jetèrent dans tous les excès d'une politique violente. A la fin, ne gardant plus aucun ménagement, il en vint jusqu'à prononcer ces paroles terribles : *glaive, glaive, sors du fourreau, et aiguise-toi pour tuer*[1]. Comme il avait voulu trop entreprendre, il laissa de grands embarras à ceux qui devaient lui succéder : telle était la situation où sa politique avait placé le saint-siége, que ses successeurs furent obligés de suivre ses maximes et d'achever le bien et le mal qu'il avait commencé. Désormais l'histoire des croi-

[1] Innocent prononçait ces paroles contre Louis, fils de Philippe-Auguste, qu'il avait d'abord exhorté à faire la guerre au roi d'Angleterre, et qu'il voulut ensuite excommunier, parce que ce prince persistait à poursuivre une guerre commencée d'après les ordres et les conseils du saint-siége.

sades sera sans cesse interrompue par les querelles des papes et des princes, et nous ne suivrons plus les pèlerins dans la terre sainte qu'au bruit des foudres lancées par les chefs de l'Église.

Censius Savelli, cardinal de Sainte-Luce, fut choisi par le conclave pour succéder à Innocent, et gouverna l'Église sous le nom d'Honoré III. Le lendemain de son couronnement, le nouveau pape écrivit au roi de Jérusalem pour lui annoncer son élévation et ranimer l'espérance des chrétiens de Syrie[1]. « Que la mort d'Innocent, disait-« il, ne vous abatte point le courage : quoique je sois loin d'égaler « son mérite, je montrerai le même zèle pour délivrer la terre sainte, « et je ferai tous mes efforts pour vous secourir quand le temps « sera venu. » Une lettre du pontife, adressée à tous les évêques, les exhorta à poursuivre la prédication de la croisade.

Pour assurer le succès de l'expédition d'Orient, Innocent avait d'abord cherché à rétablir la paix en Europe : la nécessité où se trouvaient alors les papes de rappeler les peuples à la concorde, était sans doute un des plus grands bienfaits des guerres saintes. Honoré suivit l'exemple de son prédécesseur, et voulut calmer toutes les discordes, même celles qui devaient leur origine aux prétentions de la cour de Rome. Louis VIII, fils de Philippe-Auguste, à la sollicitation du saint-siége, avait pris les armes contre l'Angleterre, et ne renonçait point au projet d'envahir un royaume longtemps accablé par les foudres de l'Église. Le souverain pontife s'abaissa jusqu'aux supplications, pour désarmer le redoutable ennemi du monarque anglais. Il espérait que l'Angleterre et la France, après avoir suspendu les hostilités, réuniraient leurs efforts pour la délivrance des saints lieux : ses espérances ne furent point remplies. Henri III, monté sur le trône d'Angleterre après la mort du roi Jean, prit la croix pour s'attirer la faveur du souverain pontife ; mais il ne songea point à quitter son royaume. Le roi de France, toujours occupé de la guerre des Albigeois, et peut-être aussi des secrets desseins de son ambition, se contenta de montrer un grand respect pour l'autorité du saint-siége, et ne prit aucune part à la croisade[2].

[1] Raynaldi a rapporté les lettres d'Honoré III pendant les premières années de son pontificat ; elles ont été publiées dans le recueil des lettres du souverain pontife, liv. I. Les principales, par rapport à la croisade, sont celles qu'il adressa à l'archevêque de Palerme, aux rois de France et d'Angleterre, à l'empereur de Constantinople et aux villes libres d'Italie.

[2] Comparez, sur ces événements, les lettres d'Honoré III et de Louis VIII. Recueil des *Historiens de France*, t. XVIII.

La plupart des évêques et des prélats du royaume, à qui le souverain pontife avait recommandé de donner l'exemple du dévouement, montrèrent en cette occasion plus d'empressement et de zèle que les barons et les chevaliers : un grand nombre d'entre eux prirent la croix et se disposèrent à partir pour l'Orient. Frédéric, qui devait la couronne impériale à la protection de l'Église, renouvela dans deux assemblées solennelles le serment de faire la guerre aux musulmans. L'exemple et les promesses de l'empereur, quoiqu'on pût douter de leur sincérité, entraînèrent les princes et les peuples de l'Allemagne : les habitants des bords du Rhin[1], ceux de la Frise, de la Bavière, de la Saxe, de la Norwége; les ducs d'Autriche, de Moravie, de Brabant, de Limbourg; les comtes de Juliers, de Hollande, de Wit, de Loos; l'archevêque de Mayence, les évêques de Bamberg, de Passau, de Strasbourg, de Munster, d'Utrecht, se rangèrent à l'envi sous les bannières de la croix, et se préparèrent à quitter l'Occident pour se rendre en Asie[2].

Parmi les princes qui jurèrent de traverser la mer pour combattre les musulmans, on remarquait André II, roi de Hongrie. Bela, père du monarque hongrois, avait fait le vœu d'aller dans la terre sainte, et, n'ayant pu entreprendre le saint pèlerinage, il avait, au lit de mort, fait jurer à son fils de remplir son serment. André, après avoir pris la croix, fut longtemps retenu dans ses États par des troubles que son ambition avait fait naître et qu'il ne sut point apaiser. Gertrude, qu'il avait épousée avant la cinquième croisade, arma contre elle la cour et la noblesse par son orgueil et ses intrigues. Cette princesse impérieuse[3] fit aux grands du royaume de si sanglants outrages, elle leur inspira une haine si violente, qu'on forma des complots contre sa vie et qu'elle trouva des meurtriers dans sa propre cour.

[1] Il existe une lettre du pape dans laquelle il félicite les habitants de Cologne de leur zèle pour la guerre sainte. De concert avec les habitants de la Frise, ils avaient armé trois cents navires et fait de nombreux préparatifs : ils y avaient été excités par des apparitions dans le ciel, qui sont rapportées par Mathieu Pâris, le moine Godefroy et Richard de Saint-Germain, analysés dans la *Bibliothèque des Croisades.*

[2] Raynaldi expose avec beaucoup d'érudition et assez d'impartialité les causes qui excitèrent et arrêtèrent tour à tour l'enthousiasme des pèlerins. (Voyez *Annales ecclesiast.*, ad. ann. 1217.)

[3] L'historien de Hongrie, Bonfinius, rapporte que Gertrude livra à la passion de son frère la femme de Banc, chancelier du royaume. Il ajoute que Banc tua la reine pour venger son outrage : cette assertion est contredite par tous les historiens. Le même auteur dit encore que la femme d'André fut assassinée pendant le voyage du roi de Hongrie dans la terre sainte : cette assertion est aussi fausse que la première. Gertrude périt assassinée le 18 septembre 1213. (Voyez Palma, *Notitia rer. Hung.*, t. I.)

Des désordres, des malheurs sans nombre, suivirent cet attentat, et le plus grand de tous fut sans doute l'impunité des coupables.

En de pareilles circonstances, la politique faisait peut-être un devoir au roi de Hongrie de rester dans ses États; mais le spectacle de tant de crimes impunis effraya sans doute sa faiblesse, et lui inspira le désir de s'éloigner d'une cour remplie de ses ennemis. Comme sa mère Marguerite, la veuve de Bela, il croyait trouver aux lieux consacrés par les souffrances de Jésus-Christ un asile contre les chagrins qui poursuivaient sa vie. Le monarque hongrois pouvait penser aussi que le saint pèlerinage le ferait respecter de ses sujets, et que l'Église, toujours armée en faveur des princes croisés, défendrait mieux que lui-même les droits de sa couronne[1]. Il résolut enfin de remplir le vœu qu'il avait fait devant son père mourant, et s'occupa des préparatifs de son départ pour la Syrie.

André régnait alors sur un vaste royaume : la Hongrie, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Gallicie et la province de Lodomérie, obéissaient à ses lois et lui payaient des tributs. Dans toutes ces provinces, naguère ennemies des chrétiens, on prêcha la croisade. Des peuplades errantes dans les forêts entendirent les plaintes de Sion, et jurèrent de combattre les infidèles. Parmi les peuples de Hongrie qui, un siècle auparavant, avaient été la terreur des compagnons de Pierre l'Ermite, une foule de guerriers s'empressèrent de prendre la croix, et promirent de suivre leur monarque à la terre sainte.

Dans tous les ports de la Baltique, de l'Océan et de la Méditerranée, on équipait des vaisseaux et des flottes pour le transport des croisés. Dans le même temps une autre croisade était prêchée contre les habitants de la Prusse, restés dans les ténèbres de l'idolâtrie. La Pologne, la Saxe, la Norwége, la Livonie, armaient leurs guerriers pour renverser sur les rives de l'Oder et de la Vistule les idoles du paganisme, tandis que les autres nations de l'Occident se préparaient à faire la guerre aux musulmans dans les pays de Judée et de Syrie.

Les peuples encore sauvages de la Prusse, séparés par leur croyance et leurs usages des autres peuples de l'Europe, offraient alors au milieu de la chrétienté une image vivante de l'antiquité païenne et de

[1] On a dû voir plusieurs fois que la coutume du saint-siége était de prendre sous sa protection les royaumes des princes qui s'armaient pour le tombeau de Jésus-Christ. Dans cette croisade, Honoré mit aussi sous la protection du saint-siége le royaume de Norwége, dont le souverain avait envoyé des soldats contre les infidèles (*Epistol. Honor.*, p. 200, 201 et 206).

la superstition des vieilles nations du Nord. Leur caractère et leurs mœurs méritent de fixer l'attention de l'historien et celle des lecteurs, fatigués peut-être de voir toujours sous leurs yeux le tableau des prédications de la guerre sainte et des expéditions lointaines des croisés.

On a beaucoup discuté sur l'origine des anciens peuples de la Prusse; nous n'avons sur ce point que des conjectures et des systèmes. Les Prussiens avaient l'extérieur semblable à celui des Germains[1] : les yeux bleus, le regard vif, les joues merveilles, une taille élevée, le corps robuste, la chevelure blonde. Cette ressemblance avec les autres Allemands était produite par le climat, et non par le mélange des nations. Les habitants de la Prusse avaient plus de rapport avec les Lithuaniens, dont ils parlaient la langue et qu'ils imitaient dans leurs vêtements. Ils se nourrissaient de la chasse, de la pêche, de la chair des troupeaux; l'agriculture ne leur était point connue; les cavales leur fournissaient du lait, les brebis de la laine, les abeilles du miel; dans les relations du commerce, ils faisaient peu de cas de l'argent; apprêter du lin et du cuir, fendre des pierres, aiguiser des armes, façonner l'ambre jaune[2], c'était là toute leur industrie. Ils marquaient le temps par des nœuds sur des courroies, et les heures par les mots de *crépuscule*, de *lueur*, d'*aurore*, de *lever du soleil*, de *soir*, de *premier sommeil*, etc.; l'apparition des pléiades les dirigeait dans leurs travaux.

Les mois de l'année portaient les noms des productions de la terre[3] et des objets qui s'offraient à leurs yeux dans chaque saison : ils avaient le mois des corneilles, le mois des pigeons, celui des coucous, des bouleaux verts, des tilleuls, du blé, du départ des

[1] On peut lire, sur les mœurs et la religion des anciens Prussiens, la chronique de Pierre Durburg, prêtre de l'ordre teutonique. Cette chronique, dont le but est de raconter les conquêtes des chevaliers teutoniques, renferme plusieurs dissertations historiques qui nous ont paru d'un grand intérêt. Les plus curieuses sont : *Dissertatio de diis veterum Prussorum; Dissertatio de sacerdotibus veterum Prussorum; Dissertatio de cultu deorum, de nuptiis, de funeribus, de locis divino cultui dicatis*, etc., etc. On peut consulter une dissertation latine, *De moribus Tartarorum, Lithuanorum et Moschorum :* cet ouvrage renferme des détails curieux sur le culte et les mœurs de la Lithuanie et de la Samogitie, qui avaient de la ressemblance avec le culte et les mœurs des Prussiens. M. Kotzebue, dans son *Histoire des chevaliers teutoniques*, a jeté beaucoup de lumière sur l'origine de la législation, sur les usages et la religion des anciens peuples de la Prusse.

[2] Tacite, *De moribus German.* Les barbares s'étonnaient, ajoute le grand historien, du prix que notre luxe avait mis à une production de si peu d'utilité. — Pline, *Hist. nat.* XXVIII, 11, remarque ironiquement que la mode n'avait pu encore apprendre l'utilité de l'ambre. Néron envoya un chevalier romain pour acheter de l'ambre afin de le *prodiguer* aux dames romaines, suivant l'expression de Tacite.

[3] Cette coutume n'a pas été sans exemple dans les temps modernes et philosophiques.

oiseaux, de la chute des feuilles, etc. Les guerres, l'incendie des grandes forêts, les ouragans, les inondations, formaient les principales époques de leur histoire.

Le peuple habitait des huttes bâties de terre; les riches, des maisons construites en bois de chêne; la Prusse n'avait point de villes, quelques châteaux forts s'élevaient sur les collines. Cette nation, encore sauvage, reconnaissait des princes et des nobles; celui qui avait vaincu les ennemis, celui qui excellait à dompter les chevaux, parvenait à la noblesse. Les seigneurs avaient droit de vie et de mort sur leurs vassaux[1]. Les Prussiens ne faisaient point la guerre pour conquérir un pays ennemi, mais pour défendre leurs foyers et leurs dieux. Leurs armes étaient la lance et le javelot, qu'ils maniaient avec beaucoup d'adresse. Les guerriers nommaient leur chef, qui était béni par le grand prêtre. Avant d'aller au combat, les Prussiens choisissaient un de leurs prisonniers de guerre, l'attachaient à un arbre et le perçaient de flèches[2]. Ils croyaient aux présages : l'aigle, le pigeon blanc, le corbeau, la grue, l'outarde, promettaient la victoire; le cerf, le loup, le lynx, la souris, la vue d'un malade ou bien d'une vieille femme, annonçaient des revers. En présentant leur main, ils offraient la paix; pour jurer les traités, ils posaient une main sur leur poitrine, et l'autre sur le chêne sacré. Victorieux, ils jugeaient les prisonniers de guerre; le plus distingué d'entre les captifs, immolé aux dieux du pays, expirait sur un bûcher.

Au milieu de leurs usages barbares, les sauvages habitants de la Prusse avaient la réputation de respecter les lois de l'hospitalité : les étrangers, les naufragés, étaient sûrs de trouver chez eux un asile et des secours. Intrépides à la guerre, simples et doux au milieu de la paix, reconnaissants et vindicatifs, respectant le malheur, ils avaient plus de vertus que de vices, et n'étaient corrompus que par l'excès de leur superstition.

Les Prussiens croyaient à une autre vie. Ils appelaient l'enfer *Pekla* : des chaînes, d'épaisses ténèbres, des eaux fétides, faisaient

[1] En ceci, comme on le voit, le vasselage des Prussiens différait essentiellement du vasselage plus généreux et tout à fait libre des Germains. (Voyez Tacite. *De mor. German.* 13-16.)

[2] Une lettre du pape Honoré à l'archevêque de Mayence dit qu'il y a en Prusse un peuple de barbares, chez qui on tue toutes les filles qui naissent, hors une seule, de chaque mère; que ces barbares prostituent leurs filles et leurs femmes, immolent les captifs à leurs dieux, trempent dans le sang de ces victimes leurs épées et leurs lances pour se porter bonheur dans les combats. (Voyez Raynaldi, 1218)

le supplice des méchants. Dans les Champs-Élysées, qu'on appelait *Rogus*, de belles femmes, des festins, une boisson choisie, des danses, des couches molles, de beaux vêtements, étaient la récompense de la vertu [1].

Dans un lieu appelé *Romové* s'élevait un chêne verdoyant qui avait vu cent générations et dont le tronc colossal renfermait trois images des dieux principaux; le feuillage dégouttait du sang des victimes immolées chaque jour : c'était là que le grand prêtre avait établi sa demeure et rendait la justice. Les prêtres seuls osaient approcher de ce lieu sacré; le coupable s'en éloignait en tremblant. *Perkunas*, dieu du tonnerre et du feu, était le premier parmi les dieux des Prussiens : il avait le visage d'un homme courroucé, la barbe crépue et la tête environnée de flammes. Le peuple appelait les éclats de la foudre *la marche et les pas de Perkunas*. Près du bosquet de Romové, aux bords d'une source sulfureuse, un feu éternel brûlait en l'honneur du dieu du tonnerre.

Auprès de Perkunas, *Potrimpus* paraissait sous la forme d'un adolescent, portant une couronne d'épis : on l'adorait comme le dieu des eaux et des fleuves; il préservait les hommes du fléau de la guerre et présidait aux plaisirs de la paix. Par un étrange contraste, on offrait à cette divinité pacifique le sang des animaux et des captifs égorgés au pied du chêne; quelquefois on lui sacrifiait des enfants. Les prêtres lui avaient consacré un serpent, symbole de la fortune.

Sous l'ombrage de l'arbre sacré on voyait encore *Pycollos*, dieu des morts : il avait la forme d'un vieillard, les cheveux gris, les yeux gris, le visage pâle et la tête enveloppée d'un drap mortuaire; ses autels étaient des amas d'ossements; les divinités infernales obéissaient à ses lois; il inspirait la tristesse et la terreur [2].

Une quatrième divinité, *Curko*, dont l'image ornait les branches du chêne de Romové, procurait aux hommes les choses nécessaires à la vie. Chaque année, on renouvelait aux semailles d'automne son image, qui consistait en une peau de chèvre élevée sur une perche

[1] Comparez ces traditions avec les chants d'Odin et des guerriers du Nord, recueillis dans l'Edda, ou mythologie scandinave : il y a des analogies frappantes. Mallet, dans son *Histoire du Danemarck*, a rendu populaires les traditions historiques des peuples du Nord.

[2] Tous ces dieux, sous les dénominations différentes d'Odin, de Thor, de Frigga, etc., etc., se trouvent dans l'Edda des Scandinaves.

de huit pieds et couronnée de gerbes de blé; pendant que la jeunesse entourait l'idole, le prêtre offrait sur une pierre du miel, du lait et les fruits des champs. Les Prussiens célébraient en l'honneur du même dieu plusieurs autres fêtes dans le printemps et dans l'été. A la fête du printemps, qui avait lieu le 22 mars, on adressait à Curko ces paroles : « C'est toi qui as chassé l'hiver et qui ramènes « les beaux jours; par toi les jardins et les champs refleurissent; par « toi les forêts et les bois reprennent leur verdure. »

Les habitants de la Prusse avaient une foule d'autres dieux qu'ils invoquaient pour les troupeaux, pour les abeilles, pour les forêts, pour les eaux, les moissons, le commerce, la paix des familles et le bonheur conjugal; une divinité aux cent yeux veillait sur le seuil des maisons; un dieu gardait la basse-cour, un autre l'étable; le chasseur entendait bruire l'Esprit de la forêt sur le sommet des arbres; le marin se recommandait au dieu de la mer [1]. *Laimelé* était invoquée par la femme en couches, *et filait la vie des hommes.* Des divinités tutélaires arrêtaient les incendies, faisaient découler la sève du bouleau, gardaient les chemins, éveillaient avant l'aube les ouvriers et les laboureurs. L'air, la terre et les eaux étaient peuplés de gnomes ou petits dieux, de spectres, de lutins, qu'on nommait *Arvans.* Partout on croyait que le chêne était un arbre cher aux dieux; son ombrage offrait un asile contre la violence des hommes et les coups du sort. Outre le chêne de Romové, les Prussiens avaient plusieurs chênes qu'ils regardaient comme les sanctuaires de leurs divinités. On consacrait aussi des tilleuls, des sapins, des érables, des forêts entières; on consacrait des fontaines, des lacs, des montagnes; on adorait des serpents, des hiboux, des cigognes et d'autres animaux; enfin, dans les contrées habitées par les Prussiens, toute la nature était remplie de divinités, et, jusque dans le quatorzième siècle de l'ère chrétienne, on pouvait dire d'un peuple de l'Europe ce que Bossuet dit de l'ancien paganisme : *Tout y était Dieu, excepté Dieu lui-même.*

Longtemps avant les croisades, saint Adalbert avait quitté la Bohême sa patrie pour parcourir les forêts de la Prusse et convertir les Prussiens au christianisme. Son éloquence, sa modération, sa charité, ne purent désarmer la fureur des prêtres de Perkunas :

[1] Comparez tous ces rites et toutes ces pompes religieuses avec les fêtes presque semblables des Danois et des Norwégiens (Torfeus, *Histor. Norweg.;* Wormius, *Antiq. Dan.*).

Adalbert mourut percé de flèches, et reçut la palme du martyre[1]. D'autres missionnaires eurent le même sort. Leur sang s'éleva contre leurs meurtriers, et le bruit de leur mort, le récit des cruautés d'un peuple barbare, allèrent partout solliciter la vengeance des chrétiens du Nord. Chez tous les peuples voisins, on parlait sans cesse de prendre les armes contre les idolâtres de la Prusse. Un abbé du monastère d'Oliva, plus habile et surtout plus heureux que ses prédécesseurs, entreprit la conversion des païens de l'Oder et de la Vistule, et parvint, avec le secours du saint-siége, à former une croisade contre les adorateurs des faux dieux[2]. Un grand nombre de chrétiens prirent la croix, à la voix de Christian, qui leur promit la vie éternelle s'ils succombaient dans les combats; des terres et des trésors, s'ils triomphaient des ennemis de Jésus-Christ. Bientôt les chevaliers du Christ et les chevaliers de l'Épée, institués pour combattre les païens de la Livonie; les chevaliers teutoniques, qui, dans la Palestine, rivalisaient de puissance et de gloire avec les deux ordres des templiers et des hospitaliers, vinrent grossir les armées rassemblées pour envahir la Prusse et convertir ses habitants. Cette guerre dura près de deux siècles. Dans cette lutte sanglante, si la religion chrétienne inspira quelquefois ses vertus aux combattants, le plus souvent les chefs de cette longue croisade furent conduits par la vengeance, l'ambition et l'avarice. Les chevaliers de l'ordre teutonique, qui portèrent presque toujours la bravoure jusqu'à l'héroïsme, restèrent les maîtres du pays conquis par leurs armes. Ces moines conquérants n'édifièrent jamais les vaincus ni par leur modération, ni par leur charité, et furent souvent accusés au tribunal du chef de l'Église d'avoir converti les Prussiens, non pour en faire des serviteurs de Jésus-Christ, mais pour augmenter le nombre de leurs sujets et de leurs esclaves.

Nous n'avons parlé des peuples de la Prusse et de la guerre suscitée contre eux, que pour faire connaître une nation et des usages

[1] Voyez, sur ce pieux missionnaire, les *Annales* de Baronius, ad ann. 1216. Dans le neuvième siècle, saint Anschaire avait parcouru, par l'ordre de Louis le Débonnaire, toutes les provinces païennes de la Saxe, de la Prusse, du Danemarck et de la Norwége, afin de les tirer de l'idolâtrie et de les éclairer sur le christianisme Saint Anschaire remplit sa pieuse mission avec plus de zèle que de bonheur. La relation curieuse de son voyage existe encore sous ce titre : *Vita S. Anscharii*; elle a été rédigée par un de ses diacres et compagnons; on la trouve dans le recueil de Langebeck, t. I.

[2] Voyez les exhortations du saint-père, à l'occasion de cette guerre, dans les épîtres d'Honoré (*Epistol.* XLVII, XLVIII, XLIX, L, LI, LIV), et dans Baronius, ad ann. 1220.

presque ignorés des savants modernes, et pour montrer combien l'ambition et la soif des conquêtes pouvaient abuser de l'esprit des croisades; nous nous hâtons de revenir à l'expédition qui se préparait contre les musulmans.

[1217.] L'Allemagne regardait Frédéric II comme le chef de la guerre qu'on allait faire en Asie; mais le nouvel empereur, assis sur un trône longtemps ébranlé par les guerres civiles, redoutant les entreprises des républiques d'Italie[1] et peut-être celles des papes ses protecteurs, crut devoir différer son départ pour la Palestine.

Cependant le zèle des croisés n'était point ralenti, et, dans leur impatience, ils jetèrent les yeux sur le roi de Hongrie pour les conduire dans la guerre sainte. André, accompagné du duc de Bavière, du duc d'Autriche et des seigneurs allemands qui avaient pris la croix, partit pour l'Orient à la tête d'une nombreuse armée, et se rendit d'abord à Spalatro, où des vaisseaux de Venise, de Zara, d'Ancône et des autres villes de l'Adriatique, attendaient les croisés pour les transporter dans la Palestine.

Dans tous les pays qu'il traversa, le roi de Hongrie fut accompagné des bénédictions du peuple. Lorsqu'il s'approcha de la ville de Spalatro, les habitants et le clergé vinrent en procession au-devant de lui, et le conduisirent dans leur principale église, où tous les fidèles rassemblés invoquèrent la miséricorde du ciel pour les guerriers chrétiens. Peu de jours après, la flotte des croisés sortit du port[2] et fit voile pour l'île de Chypre, où s'étaient rendus les députés du roi et du patriarche de Jérusalem, des ordres du Temple, de Saint-Jean et des chevaliers teutoniques.

Une foule de croisés embarqués à Brindes, à Gênes et à Marseille, avaient précédé le roi de Hongrie et son armée. Le roi de Chypre, Lusignan, et la plupart de ses barons, entraînés par l'exemple de tant d'illustres princes, prirent la croix et promirent de les accompagner dans la terre sainte. Bientôt tous les croisés partirent ensemble du port de Limisso, et débarquèrent en triomphe à Ptolémaïs.

[1] Gianone, *Révolut. d'Italie*, a longuement parlé de ces guerres de Frédéric contre les républiques d'Italie (Liv. XVI).

[2] Le P. Maimbourg et la plupart des historiens font embarquer le roi de Hongrie à Venise : ils ne connaissaient pas la chronique de Thomas, diacre de Spalatro, qui donne les plus grands détails sur le passage d'André II, sur son voyage à la terre sainte et son retour dans ses États. Cette chronique renferme, il est vrai, beaucoup de choses hasardées sur la croisade et sur le royaume de Hongrie au retour d'André; mais elle doit inspirer toute confiance pour ce qui se passait à Spalatro. Cette chronique a été publiée par Muratori. *Bibliothèque des Croisades*, t. II.

Un historien arabe dit que, depuis le temps de Saladin, les chrétiens n'avaient point eu d'armée aussi nombreuse dans la Syrie. Dans toutes les églises on remercia le ciel du puissant secours qu'il envoyait à la terre sainte; mais la joie des chrétiens de la Palestine ne tarda pas à être troublée par la difficulté de trouver des vivres pour une aussi grande multitude de pèlerins.

Cette année avait été stérile dans les plus riches contrées de la Syrie; les vaisseaux qui arrivaient d'Occident n'avaient apporté en Palestine que des machines de guerre, des armes et des bagages. Bientôt la disette se fit sentir parmi les croisés, et porta les soldats à la licence et au brigandage. Les Bavarois commirent les plus grands désordres, pillèrent les maisons et les monastères, dévastèrent les campagnes; les chefs ne purent rétablir l'ordre et la paix dans l'armée qu'en donnant le signal de la guerre contre les Turcs; et, pour sauver les terres et les maisons des chrétiens, ils proposèrent à leurs soldats de ravager les campagnes et les villes des infidèles[1].

Toute l'armée, commandée par les rois de Jérusalem, de Chypre et de Hongrie, alla camper sur les bords du torrent de Cison. Le patriarche de la ville sainte, pour frapper l'imagination des croisés et leur rappeler l'objet de leur entreprise, se rendit au camp des chrétiens, portant une partie du bois de la vraie croix qu'on prétendait avoir été sauvée à la bataille de Tibériade. Les rois et les princes vinrent au-devant de lui les pieds nus, et reçurent avec respect le signe de la rédemption. Cette cérémonie enflamma le zèle et l'enthousiasme des croisés, qui ne songèrent plus qu'à combattre pour Jésus-Christ. L'armée traversa le torrent, s'avança vers la vallée de Jesraël, entre le mont Hermon et le mont Gelboé, sans rencontrer un ennemi. Les chefs et les soldats se baignèrent dans les eaux du Jourdain, et parcoururent les rives du lac de Génésareth. L'armée chrétienne marchait en chantant des cantiques : la religion et ses souvenirs avaient ramené la discipline et la paix parmi les soldats. Tout ce qu'ils voyaient autour d'eux les remplissait d'une pieuse vénération pour la terre sainte. Dans cette campagne, qui fut un véritable pèlerinage, ils firent un grand nombre de prisonniers sans livrer de combats, et revinrent à Ptolémaïs chargés de butin.

A l'époque de cette croisade, Malek-Adhel ne régnait plus ni sur

[1] Richard de Saint-Germain et Mathieu Pâris (*Bibliothèque des Croisades*).

la Syrie ni sur l'Égypte. Après être monté sur le trône de Saladin par l'injustice et la violence, il en était descendu volontairement. Vainqueur de tous les obstacles et n'ayant plus de vœux à former, il sentit le vide des grandeurs humaines, et quitta les rênes d'un empire que personne ne pouvait lui disputer. Malek-Kamel, l'aîné de ses fils, était sultan du Caire; Corradin [1], son second fils, souverain de Damas. Ses autres fils avaient reçu en partage les principautés de Bosra, de Baalbec, de la Mésopotamie, etc. Malek-Adhel, libre des soins de l'empire, visitait tour à tour ses enfants, et maintenait la paix au milieu d'eux. Il n'avait conservé de son pouvoir passé que l'ascendant d'une grande renommée et d'une gloire acquise par de nombreux exploits; mais cet ascendant subjuguait les princes, le peuple et l'armée. Dans les moments de péril, ses conseils étaient des lois; les soldats le regardaient comme leur chef, ses fils comme leur arbitre souverain, tous les musulmans comme leur défenseur et leur appui.

La nouvelle croisade avait jeté l'épouvante parmi les infidèles. Malek-Adhel calma leurs alarmes, en disant que les chrétiens seraient bientôt divisés, et que leur formidable expédition ressemblait aux orages qui grondent sur le Liban et qui se dissipent d'eux-mêmes. Ni les armées de Syrie ni les armées d'Égypte ne parurent dans la Judée; les croisés, rassemblés à Ptolémaïs, s'étonnaient de n'avoir point d'ennemis à combattre. Les chefs de l'armée chrétienne avaient résolu de porter leurs armes sur les bords du Nil; mais l'hiver, qui venait de commencer, ne permettait pas d'entreprendre une expédition lointaine. Pour occuper les soldats, que l'oisiveté portait toujours à la licence, on forma le projet d'attaquer la montagne du Thabor, où s'étaient fortifiés les musulmans.

Le mont Thabor, si célèbre dans l'Ancien et le Nouveau Testament, s'élève comme un dôme superbe à l'extrémité orientale de la belle et vaste plaine d'Esdrelon. Le penchant de la montagne est couvert en été de fleurs, de verdure et d'arbres odoriférants. De la cime du Thabor, qui forme un plateau d'un mille d'étendue, on aperçoit le lac de Tibériade, la mer de Syrie, et la plupart des lieux où Jésus-Christ opéra ses miracles.

Une église, qu'on devait à la piété de sainte Hélène, élevée au lieu même où le Sauveur s'était transfiguré en présence de ses disciples,

[1] Ce prince se nommait Cherf-Eddin-Malek-Moadham-Issa. (Voyez les Extraits des auteurs arabes, *Bibliothèque des Croisades*.)

avait longtemps attiré la foule des pèlerins. Deux monastères bâtis au sommet du Thabor rappelèrent pendant plusieurs siècles la mémoire d'Élie et de Moïse, dont ils portaient le nom; mais, depuis le règne de Saladin, l'étendard de Mahomet flottait sur cette montagne sainte. L'église de Sainte-Hélène, les monastères d'Élie et de Moïse, avaient été démolis, et sur leurs ruines s'élevait une forteresse d'où les musulmans menaçaient les établissements chrétiens.

On ne pouvait arriver sur le Thabor sans affronter mille dangers. Rien n'intimida les guerriers chrétiens; le patriarche de Jérusalem, qui marchait à la tête des croisés, leur montrait le signe de la rédemption et les animait par son exemple et ses discours. D'énormes pierres roulaient des hauteurs occupées par les infidèles. L'ennemi faisait pleuvoir une grêle de javelots sur tous les chemins qui conduisaient à la cime de la montagne. La valeur des soldats de la croix brava tous les efforts des Turcs; le roi de Jérusalem se signala par des prodiges de bravoure, et tua de sa main deux émirs. Parvenus au sommet du Thabor, les croisés dispersèrent les musulmans; ils les poursuivirent jusqu'aux portes de la forteresse : rien ne pouvait résister à leurs armes. Mais tout à coup quelques-uns des chefs redoutèrent les entreprises du prince de Damas, et la crainte d'une surprise agit d'autant plus vivement sur les esprits, que personne n'avait rien prévu. Tandis que les musulmans se retiraient pleins d'effroi derrière leurs remparts, une terreur subite s'empara des vainqueurs; les croisés renoncèrent à l'attaque de la forteresse, et l'armée chrétienne se retira sans rien entreprendre, comme si elle ne fût venue sur le mont Thabor que pour y contempler le lieu consacré par la transfiguration du Sauveur.

On ne pourrait croire à cette fuite précipitée sans le témoignage des historiens contemporains. Les anciennes chroniques, selon leur usage, ne manquent pas d'expliquer par la trahison un événement qu'elles ne peuvent comprendre; il nous paraît cependant plus naturel d'attribuer la retraite des croisés à l'esprit de discorde et d'imprévoyance qu'ils portaient dans toutes leurs expéditions. D'ailleurs il n'y a ni source ni fontaine sur le Thabor, et le manque d'eau put empêcher les croisés d'entreprendre le siége de la forteresse.

Cette retraite eut les suites les plus funestes. Tandis que les chefs se reprochaient entre eux la honte de l'armée et la faute qu'ils avaient faite, les chevaliers et les soldats étaient tombés dans le découragement-

ment. Le patriarche de Jérusalem refusa de porter désormais devant les croisés la croix de Jésus-Christ, dont la vue ne pouvait ranimer ni leur piété ni leur courage. Les princes et les rois qui dirigeaient la croisade, voulant réparer un revers si honteux avant de rentrer dans Ptolémaïs, conduisirent l'armée vers la Phénicie. Dans cette nouvelle campagne aucun exploit ne signala leurs armes. Comme on était en hiver, un grand nombre de soldats surpris par le froid restèrent abandonnés sur les chemins; d'autres tombèrent entre les mains des Arabes bédouins. La veille de Noël, les croisés, qui campaient entre Tyr et Sarepta, furent surpris par une violente tempête : les vents, la pluie, la grêle, les tourbillons, les coups redoublés du tonnerre, tuèrent leurs chevaux, enlevèrent leurs tentes, dispersèrent leurs bagages. Ce désastre acheva de les décourager, et leur fit croire que le ciel leur refusait son appui.

Comme ils manquaient de vivres et que toute l'armée ne pouvait subsister dans le même lieu, ils résolurent de se séparer en quatre corps différents jusqu'à la fin de l'hiver. Cette séparation, qui se fit au milieu de plaintes mutuelles, parut être l'ouvrage de la discorde bien plus que celui de la nécessité. Le roi de Jérusalem, le duc d'Autriche, le grand maître de Saint-Jean, allèrent camper dans les plaines de Césarée; le roi de Hongrie, le roi de Chypre, Raymond, fils du prince d'Antioche, se retirèrent à Tripoli. Le grand maître du Temple, celui des chevaliers teutoniques, André d'Avesnes avec les croisés flamands, allèrent fortifier un château bâti au pied du mont Carmel; les autres croisés se retirèrent à Ptolémaïs avec le dessein de retourner en Europe.

Le roi de Chypre tomba malade, et mourut lorsqu'il était sur le point de retourner dans son royaume. Le roi de Hongrie était découragé, et commençait à désespérer du succès d'une guerre aussi malheureusement commencée. Ce prince, après un séjour de trois mois dans la Palestine, crut que son vœu était accompli, et résolut tout à coup de retourner dans ses États.

L'Occident avait été surpris sans doute de voir André abandonner son royaume, déchiré par les factions, pour se rendre dans la Syrie : on ne s'étonna pas moins en Orient de voir ce prince abandonner la Palestine, sans avoir rien fait pour la délivrance des saints lieux. Le patriarche de Jérusalem accusa son inconstance, et s'efforça de le retenir sous les drapeaux de la croisade : comme André ne se ren-

dait point aux prières du patriarche, celui-ci recourut aux menaces, et déploya le formidable appareil des foudres de l'Église. Rien ne put ébranler la résolution du roi de Hongrie, qui se contenta, pour ne pas paraître déserter la cause de Jésus-Christ, de laisser la moitié de ses troupes au roi de Jérusalem [1].

Après avoir quitté la Palestine, André s'arrêta longtemps en Arménie, et parut oublier ses propres ennemis comme il oubliait ceux de Jésus-Christ. Il revint en Occident par l'Asie Mineure, et vit, en passant à Constantinople, les tristes débris de l'empire latin, qui auraient dû émouvoir son indolente légèreté et lui rappeler la ruine qui menaçait son propre royaume. Le monarque hongrois, qui avait laissé son armée en Syrie, rapportait avec lui plusieurs reliques, telles que la tête de saint Pierre, la main droite de l'apôtre Thomas, un des sept vases dans lesquels Jésus-Christ changea l'eau en vin aux noces de Cana. Sa confiance dans ces objets révérés lui fit négliger les moyens de la prudence humaine. Si l'on en croit une chronique contemporaine [2], lorsqu'il fut de retour en Hongrie, les reliques qu'il rapportait de la terre sainte suffirent pour apaiser les troubles de ses États, et faire fleurir dans toutes les provinces la paix, les lois et la justice. La plupart des historiens hongrois [3] tiennent un autre langage, et reprochent à leur monarque d'avoir dissipé ses trésors et ses armées dans une expédition imprudente et malheureuse. Le retour d'André ne fut salué par aucun mouvement joyeux : on obtint avec peine de quelques prélats qu'ils allassent à sa rencontre. La noblesse et le peuple profitèrent de sa longue absence pour lui imposer des lois, et pour obtenir des libertés et des priviléges qui affaiblirent la puissance royale et jetèrent dans le royaume de Hongrie les germes d'une rapide décadence.

Après le départ du roi de Hongrie, on vit arriver à Ptolémaïs un grand nombre de croisés partis des ports de la Hollande, de la France, de l'Italie. Les croisés de la Frise, ceux de Cologne et des bords du Rhin, s'étaient arrêtés sur les côtes de Portugal; ils avaient vaincu les Maures dans plusieurs grandes batailles, tué deux princes sarrasins, et fait flotter les drapeaux de la croix sur les murs d'Alcaçar. Ils racontaient les miracles par lesquels le ciel avait secondé leur

[1] Raynaldi. *Annal. ecclesiast.*, ad ann. 1218.
[2] L'archidiacre Thomas.
[3] Palma.

valeur, et l'apparition des anges revêtus d'armes étincelantes, qui avaient combattu sur les rives du Tage avec les soldats de Jésus-Christ[1]. L'arrivée de ces guerriers, le récit de leurs victoires, ranimèrent le courage des croisés restés en Palestine sous les ordres de Léopold, duc d'Autriche; avec un aussi puissant renfort, on ne parla plus que de recommencer la guerre contre les musulmans.

Le projet de conquérir les bords du Nil avait souvent occupé les chrétiens. Depuis que l'idée d'une guerre en Égypte avait été exprimée par le pape lui-même au milieu du concile de Latran, on regardait ce projet comme une inspiration du ciel; on ne songeait plus qu'aux avantages d'une riche conquête, et les périls d'une entreprise aussi difficile ne se présentaient plus à la pensée des soldats de la croix. « Au mois de mai, après l'Ascension, dit Olivier Scholastique, « une flotte étant préparée et armée, le roi de Jérusalem, le patriar- « che, les évêques de Nicosie, de Béthléem et de Ptolémaïs, le duc « d'Autriche, les trois ordres des chevaliers et une grande multitude « de croisés, s'embarquèrent sur les vaisseaux et se rendirent au *châ- « teau des Pèlerins*[2], bâti entre Caïphas et Césarée. Une partie de la « flotte, voguant à pleines voiles et n'ayant pu s'arrêter sur la côte, « arriva devant Damiette le troisième jour. Les chefs qui s'étaient « arrêtés au château des Pèlerins, restèrent trois jours de plus dans la « traversée; d'autres, poussés par des vents contraires, n'arrivèrent « sur les côtes d'Égypte qu'au bout de quatre semaines. L'arche- « vêque de Reims et l'évêque de Limoges, à qui leur grand âge ne « permit point de suivre leurs compagnons, moururent, le premier à « Ptolémaïs, l'autre en repassant la mer. Ceux qui arrivèrent d'abord « devant Damiette prirent pour chef le comte de Saarbruck, et dé- « barquèrent à l'occident de l'embouchure du Nil; le roi de Jérusa- « lem débarqua peu de temps après, sans rencontrer aucune résis- « tance. L'armée de la croix planta ses tentes dans une campagne

[1] On peut voir, sur cette campagne contre les Maures, le registre d'Honorius dans Raynaldi, ad ann. 1217, et surtout la lettre écrite au pape par Guillaume de Hollande, traduite dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

[2] Le château des Pèlerins est bâti sur les bords de la mer, à trois lieues du Carmel, au sud-ouest et près du lieu appelé *Pierre Encise*. Ce château fut construit par les templiers, quelque temps après la troisième croisade; on y trouva des sources abondantes et des fondements d'un très-ancien édifice qui remontait vraisemblablement au temps des Juifs. C'est aujourd'hui la plus belle ruine du moyen âge dans cette contrée. Lorsqu'on arrive par la mer, on voit de loin ses tours et ses remparts, qui sont encore debout; on ne voit l'état de ruine du château que lorsqu'on en approche. Nous l'avons visité en 1830; nous n'y avons trouvé que des chèvres et des pâtres. (Voyez *Correspondance d'Orient*, t. IV.)

« sablonneuse qui faisait partie de l'île de Mehallé ou du Delta. »

Damiette, ou l'ancienne *Damiatis*, bâtie sur la rive droite du Nil, à un mille de l'embouchure du fleuve, était une des villes les plus considérables de l'Égypte. Elle fut, dans l'antiquité, la rivale de Thanis et de Péluse, et, dans le temps des croisades, elle conservait encore quelque chose de son antique splendeur. Son territoire, arrosé par le Nil, que les pèlerins appelaient le *fleuve du paradis*, se couvrait de toutes sortes de moissons. On y voyait, de tous côtés, des forêts de palmiers, d'orangers et de sycomores. A l'orient s'étendait le lac de Menzaleh. Damiette recevait par l'embouchure du Nil les richesses de la Syrie, de l'Asie Mineure et de l'Archipel. Comme cette ville était une des portes de l'Égypte et qu'elle avait été attaquée plusieurs fois par les chrétiens, les maîtres du Caire n'avaient rien négligé pour la fortifier. Elle était entourée de fossés profonds et d'un triple rang de murailles. Au milieu du Nil s'élevait une tour à laquelle aboutissait une chaîne qui fermait le passage du fleuve et défendait l'approche de la ville. La cité avait une garnison composée de vingt mille soldats d'élite, et la population pouvait mettre quarante mille hommes sous les armes.

Dans nos courses en Égypte, nous avons vu la plage où débarquèrent les croisés et la plaine où ils dressèrent leurs tentes. Ils voyaient devant eux les tours et les remparts de Damiette, et les forêts de palmiers et de sycomores qui couvraient la rive orientale du fleuve; derrière eux s'étendait une campagne aride, bornée au nord par la mer, au midi par le lac Bourlos, à l'orient par des collines de sable. A peine venaient-ils d'établir leur camp qu'ils furent témoins d'une éclipse de lune : cette éclipse fut regardée comme un sûr présage de la défaite des infidèles ; car la lune, si nous en croyons les chroniqueurs du temps, passait pour avoir une grande influence sur les destinées des musulmans. Lorsque Alexandre eut débarqué en Asie, ajoute Olivier Scholastique, un phénomène semblable lui avait annoncé les victoires qu'il allait remporter sur Darius.

Avant d'attaquer la ville, il fallait s'emparer de la tour bâtie au milieu du Nil. Le duc d'Autriche, le comte Adolphe de Mons, les hospitaliers et les templiers, montés sur des navires avec un grand nombre de Teutons et de Frisons, s'approchèrent de la forteresse musulmane, et livrèrent plusieurs assauts sans pouvoir s'en rendre maîtres. Pendant toutes ces attaques, une grêle de pierres et de traits étaient

lancés des remparts de la ville contre les assaillants ; le feu grégeois roulait comme un fleuve sur ceux qui essayaient d'atteindre aux créneaux ; plusieurs guerriers, couverts de leurs armes, tombèrent dans le Nil, et leurs âmes, disent les chroniques, allaient rejoindre dans le ciel les saints et les martyrs. Chaque jour, après un combat de plusieurs heures, les vaisseaux des chrétiens s'éloignaient de la tour, les mâts et les cordages rompus, la proue fracassée, criblés de javelots au dedans et au dehors, à demi brûlés par le feu grégeois. Cependant les pèlerins, loin de se décourager, redoublaient d'efforts, et renouvelaient sans cesse leurs attaques. Les plus légers de leurs navires remontèrent le Nil, et vinrent jeter l'ancre au-dessus de la tour bâtie au milieu du fleuve ; on rompit la chaîne qui empêchait le passage des vaisseaux ; on renversa le pont de bois qui communiquait de la tour à la ville. On inventa des moyens d'attaque et des machines dont la guerre n'avait point encore offert de modèle : un énorme château de bois fut construit sur deux navires liés ensemble par des solives ; ce château flottant, doublé de cuivre, avait des galeries destinées à recevoir des combattants, et un pont-levis qui devait s'abattre sur la tour des Égyptiens. Un pauvre prêtre de l'église de Cologne, qui avait prêché la croisade sur les bords du Rhin et suivi l'armée chrétienne en Égypte, s'était chargé de diriger la construction de cet édifice redoutable [1]. Comme les papes, dans leurs lettres, recommandaient toujours aux croisés de se faire [2] accompagner en Orient par des hommes exercés aux arts mécaniques, l'armée chrétienne ne manqua point d'ouvriers pour faire les travaux les plus difficiles. Les aumônes des chefs et des soldats fournirent aux dépenses nécessaires.

Tous les croisés attendaient avec impatience le moment où l'énorme forteresse pourrait s'approcher de la tour du Nil. Dans le camp des chrétiens, on fit des prières pour obtenir la protection du ciel ; le patriarche et le roi de Jérusalem, le clergé et les soldats, se livrèrent pendant quelques jours aux austérités de la pénitence ; toute l'armée, les pieds nus, alla en procession jusqu'au bord de la mer. Les chefs avaient choisi, pour donner l'assaut, la fête de l'apôtre saint Barthélemi. Tous les croisés étaient remplis d'espérance et d'ardeur ; tous

[1] Il s'agit ici d'Olivier Scholastique ; cependant son récit le laisse à peine deviner, et montre partout le sentiment de l'humilité chétienne. (Voyez *Bibliothèque des Croisades*, t. II.)

[2] Gretzer, dans son traité *De cruce*, dit formellement que les papes engageaient les chefs des pèlerins à emmener avec eux des agriculteurs et des ouvriers.

enviaient la gloire de combattre. On prit l'élite des soldats de chaque nation; et Léopold, duc d'Autriche, le modèle des chevaliers chrétiens, obtint l'honneur de commander une expédition à laquelle se trouvait attaché tout le succès de la croisade.

Au jour indiqué, les deux navires surmontés du château de bois reçurent le signal du départ. Ils portaient trois cents guerriers couverts de leurs armes. Une multitude innombrable de musulmans rassemblés sur les remparts de la ville contemplaient ce spectacle avec une surprise mêlée d'effroi. Les deux navires liés ensemble s'avançaient en silence au milieu du fleuve; tous les croisés, rangés en bataille sur la rive gauche du Nil, ou dispersés sur les collines du voisinage, saluèrent par de nombreuses acclamations la forteresse mobile qui portait la fortune et l'espoir de l'armée chrétienne. Arrivés près des murailles, les deux vaisseaux jettent leurs ancres, les soldats se préparent à l'assaut; tandis que les chrétiens lancent leurs javelots et se disposent à se servir de la lance et de l'épée, les assiégés font pleuvoir des torrents de feu grégeois, et réunissent tous leurs efforts pour livrer aux flammes le château de bois où combattaient leurs ennemis. Les uns étaient animés par les applaudissements de l'armée chrétienne, les autres encouragés par les acclamations mille fois répétées des habitants de Damiette. Au milieu du combat, tout à coup la machine des croisés paraît en feu; le pont-levis, appliqué sur les murailles de la tour, chancelle; le porte-enseigne du duc d'Autriche tombe dans le Nil; le drapeau des chrétiens reste au pouvoir des ennemis. A cette vue, les musulmans poussent des cris de joie, et de longs gémissements se font entendre sur le rivage où campaient les croisés; le patriarche de Jérusalem, le clergé, l'armée tout entière étaient tombés à genoux et levaient des mains suppliantes vers le ciel.

Bientôt, comme si Dieu eût voulu exaucer leurs prières, la flamme s'éteint, la machine est réparée, le pont-levis rétabli; les compagnons de Léopold renouvellent leur attaque avec plus d'ardeur; du haut de leur forteresse ils dominent sur les murailles de la tour, et combattent à grands coups de sabres, de piques, de haches d'armes et de massues de fer. Deux soldats s'élancent sur la plate-forme où se défendaient les Égyptiens; ils portent l'épouvante parmi les assiégés, qui descendent en tumulte dans le premier étage de la tour[1].

[1] Olivier Scholastique, en racontant cette victoire subite, dit que les larmes des fidèles éteigni-

Ceux-ci mettent le feu au plancher et cherchent à opposer un rempart de flammes à leurs ennemis qui se précipitent à leur poursuite : ces derniers efforts de la bravoure et du désespoir n'offrent aux soldats chrétiens qu'une vaine résistance ; les musulmans sont attaqués de toutes parts ; partout leurs murailles, ébranlées par les machines de guerre, s'écroulent autour d'eux et menacent de les ensevelir sous leurs ruines ; bientôt ils mettent bas les armes et demandent la vie à leurs vainqueurs.

Les croisés restèrent ainsi maîtres de la tour du Nil, et la ville commença à être menacée. L'armée chrétienne, qui avait été témoin du combat, vit avec joie les prisonniers égyptiens promenés en triomphe dans le camp ; conduits devant les princes et les chefs assemblés, les captifs racontèrent les prodiges de la bravoure chrétienne, et demandèrent à voir les *hommes vêtus de blanc et couverts d'armes blanches* qu'ils avaient eus à combattre. On leur présenta les guerriers qui les avaient vaincus ; mais ils ne reconnurent point dans ceux-ci cet aspect terrible et cette vertu céleste dont le souvenir les remplissait encore de terreur. Alors, dit un témoin oculaire, les *pèlerins*[1] *comprirent que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait envoyé ses anges pour attaquer la tour.*

Vers le même temps, Malek-Adhel, qui s'était rendu si redoutable aux chrétiens, mourut en Syrie. Avant sa mort, il avait appris la victoire que les croisés venaient de remporter devant Damiette : les chrétiens ne manquèrent pas de dire qu'il avait succombé au désespoir et qu'il emportait avec lui au tombeau la puissance et la gloire des musulmans [2].

Les chrétiens, dans leurs histoires, ont représenté Malek-Adhel comme un prince ambitieux, cruel et farouche. Les auteurs orientaux célèbrent sa piété et sa douceur ; un historien arabe vante son amour pour la justice et la vérité, et peint d'un seul trait la modération des monarques absolus de l'Asie, en disant que le *frère de Saladin écoutait sans colère ce qui lui déplaisait.*

rent le feu, *exstinxerunt ignem fidelium lacrymæ ;* il ajoute qu'un jeune homme de Liége monta le premier dans la tour ; qu'un jeune Frison, tenant un fléau à battre le blé, en frappait les assiégés à droite et à gauche, et, renversant celui qui portait l'étendard jaune du sultan, le lui enleva.

[1] La chronique des podestats de Reggio, *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

[2] Les auteurs musulmans font le même aveu. Makrizi dit que Malek-Adhel, en apprenant la prise de la tour de la chaîne, se frappa la poitrine, et qu'il désespéra du salut de l'Égypte (Auteurs arabes, *Bibliothèque des Croisades*).

Tous les historiens se réunissent pour louer la bravoure du prince musulman et l'habileté qu'il mit dans l'exécution de tous ses desseins. Aucun prince ne sut mieux que lui se faire obéir et donner au pouvoir suprême cet éclat extérieur qui frappe l'imagination des peuples et les dispose à la soumission. Dans sa cour, il paraissait toujours entouré du faste de l'Orient. Son palais était comme un sanctuaire dont personne n'osait approcher. Il paraissait rarement en public, et ne se montrait jamais que dans un appareil qui inspirait la crainte[1]. Comme il fut heureux dans toutes ses entreprises, les musulmans n'eurent pas de peine à croire que le favori de la fortune était le favori du ciel : le calife de Bagdad lui avait envoyé des ambassadeurs pour le saluer *roi des rois*. Malek-Adhel se plaisait à porter dans les camps le nom de *Seïf-eddin*[2] (Épée de la religion); et ce nom glorieux, qu'il avait mérité en combattant les chrétiens, lui attirait la confiance et l'amour des soldats de l'islamisme. Par son abdication, il étonna l'Orient, comme il l'avait étonné par ses victoires : la surprise qu'il causa ne fit qu'ajouter à sa gloire comme à sa puissance; et, pour que sa destinée fût en tout point extraordinaire, la fortune voulut qu'en descendant du trône il restât toujours le maître. Ses quinze fils, dont plusieurs étaient souverains, tremblaient encore devant lui; les peuples se prosternaient sur son passage; jusqu'à l'heure où il ferma les yeux[3], sa présence, son nom seul maintint la paix dans sa famille et dans les provinces, l'ordre et la discipline dans les armées.

A sa mort, tout commença à changer de face : l'empire des Ayoubites, qu'il avait relevé par ses exploits et dont il était le plus ferme appui, pencha vers sa décadence; l'ambition des émirs, longtemps contenue, éclata par des complots formés contre l'autorité suprême; un esprit de licence se répandit dans les armées musulmanes, et surtout parmi les troupes qui défendaient l'Égypte.

Les croisés auraient dû profiter de la mort de Malek-Adhel et des suites qu'elle devait entraîner, en attaquant sans relâche les musul-

[1] Le continuateur de Guillaume de Tyr.

[2] C'est sous le nom de *Seïf-Eddin*, et par corruption *Saphadin*, que Malek-Adhel est connu dans nos histoires des croisades.

[3] Au rapport d'un historien arabe, comme on avait à craindre quelque révolution, on crut devoir cacher la mort de Malek-Adhel, et il fut enterré secrètement dans le château de Damas. Les funérailles se firent avec une telle précipitation, que les officiers du sultan, manquant de linceul pour l'ensevelir, firent usage du bonnet et de la robe d'un homme de loi, et que, faute d'instrument pour creuser la fosse, ils dérobèrent la pioche d'un paysan. (Voyez la Dissertation de M. Hamaker, p. 81.)

mans découragés. Mais au lieu de poursuivre leurs succès, soit qu'ils manquassent de navires pour traverser le Nil, soit que la rive où était bâtie Damiette fût défendue par des fortifications redoutables, ils restèrent dans leur camp et s'abandonnèrent à un funeste repos, oubliant tout à coup les travaux, les périls et l'objet de la guerre commencée. Un grand nombre d'entre eux, persuadés qu'ils avaient assez fait pour la cause de Jésus-Christ, ne songeaient plus qu'à s'embarquer pour retourner en Europe. Chaque vaisseau qui sortait du port rappelait aux pèlerins les souvenirs de la patrie; et le beau ciel de Damiette, qui avait enflammé leur enthousiasme au commencement du siége, ne suffisait plus pour les retenir dans un pays qu'ils commençaient à regarder comme une terre d'exil.

Cependant le clergé censurait vivement la retraite ou la désertion des croisés, et conjurait le ciel de punir les lâches soldats qui abandonnaient ainsi les drapeaux de la croix. En parlant de ces déserteurs, Olivier Scholastique nous dit qu'*ils s'aimaient plus eux-mêmes qu'ils n'avaient de compassion pour leurs frères*. Six mille pèlerins de la Bretagne qui retournaient en Europe sous la conduite d'Honoré de Léon, firent naufrage après avoir été longtemps battus par la tempête vers les côtes de la Pouille, et périrent presque tous en vue de Brindes. Les ecclésiastiques et les plus ardents des croisés ne manquèrent pas de voir dans un si grand désastre la manifestation de la colère divine. Lorsque les croisés de la Frise, après avoir déserté les drapeaux de la terre sainte, furent de retour en Occident, l'Océan rompit tout à coup ses digues et franchit ses rivages; les plus riches provinces de la Hollande furent submergées; cent mille habitants et des villes entières disparurent sous les eaux [1]. Un grand nombre de chrétiens attribuèrent cette calamité à la retraite coupable des Frisons et des Hollandais.

Le pape voyait avec douleur le retour des pèlerins déserteurs de la cause de Jésus-Christ. Honoré ne négligeait rien pour assurer le succès d'une guerre qu'il avait prêchée; chaque jour ses prières et ses menaces pressaient le départ de ceux qui, après avoir pris la croix, différaient d'accomplir leur serment.

D'après l'ancien usage des navigateurs, deux époques de l'année étaient fixées pour traverser la mer. Les pèlerins s'embarquaient

[1] Albéric de Trois-Fontaines.

presque toujours au mois de mars et au mois de septembre, soit pour se rendre en Orient, soit pour retourner en Europe : ce qui les faisait comparer à ces oiseaux voyageurs qui changent de climat à l'approche de la saison nouvelle et vers la fin de l'été [1]. A chaque passage, la Méditerranée était couverte de vaisseaux qui transportaient des croisés, les uns revenant dans leurs foyers, les autres allant combattre les infidèles. Lorsque l'armée chrétienne déplorait encore la retraite des guerriers frisons et des Hollandais, on vit arriver au camp de Damiette des guerriers venus d'Allemagne, de Pise, de Gênes, de Venise et de plusieurs provinces de France.

Parmi les guerriers français, l'histoire cite Hervé, comte de Nevers; Hugues, comte de la Marche; Milès de Bar-sur-Seine, les seigneurs Jean d'Artois et Ponce de Crancey, Ithier de Thacy, Savary de Mauléon; ils étaient accompagnés de l'archevêque de Bordeaux, des évêques d'Angers, d'Autun, de Beauvais, de Paris, de Meaux, de Noyon, etc. L'Angleterre envoyait aussi en Égypte les plus braves de ses chevaliers. Henri III avait pris la croix après le concile de Latran; mais, comme il ne pouvait quitter ses États, épuisés par la guerre, troublés par la discorde, les comtes d'Harcourt, de Chester, d'Arundel, et le prince Olivier, furent chargés d'acquitter en son nom le vœu qu'il avait fait d'aller combattre en Orient pour la cause de Jésus-Christ.

A la tête des pèlerins qui arrivèrent successivement en Égypte, se trouvaient deux cardinaux que le pape envoyait auprès de l'armée chrétienne. Robert de Courçon, un des prédicateurs de la croisade, avait la mission de prêcher la morale de Jésus-Christ dans le camp des croisés, et de réchauffer par son éloquence le zèle et la dévotion des soldats de la croix. Le cardinal Pélage [2], évêque d'Albano, était revêtu de toute la confiance du saint-siége; il apportait avec lui des trésors destinés aux dépenses de la guerre; les croisés de Rome et de plusieurs autres villes d'Italie marchaient sous ses ordres et le reconnaissaient comme leur chef militaire.

Le cardinal Pélage était appelé à exercer une grande autorité parmi les soldats de la croix, et son caractère naturellement impé-

[1] On peut lire à ce sujet une dissertation latine de Bucler intitulée : *De passagiis*. L'auteur est entré dans de curieux détails sur les temps, les lieux d'embarquement, et sur le prix des passages.

[2] Nous n'avons pu savoir avec précision l'époque où le légat Pélage arriva devant Damiette. Il est pourtant certain qu'il n'était pas à l'armée chrétienne pendant que les croisés attaquaient la tour du Nil, et qu'il arriva peu de temps après la reddition de cette tour.

rieux devait encore ajouter à la puissance qu'il avait reçue du saint-siége. En quelque mission qu'il fût employé, il ne reconnaissait point d'égal et ne pouvait souffrir de supérieur. On l'avait vu résister au souverain pontife dans le sein du conclave ; il aurait résisté aux plus puissants monarques dans leur conseil. Le cardinal Pélage, persuadé que la providence devait se servir de lui pour accomplir de grands desseins, se croyait propre à tous les travaux, appelé à tous les genres de gloire. Lorsqu'il avait pris une détermination, il la soutenait avec une opiniâtreté invincible, et n'était arrêté ni par les obstacles, ni par les périls, ni par les leçons de l'expérience. Si, dans un conseil, Pélage ouvrait un avis, il l'appuyait de toutes les menaces de la cour de Rome, et souvent on aurait pu croire que les foudres de l'Église n'avaient été remises entre ses mains que pour faire triompher ses propres opinions.

A peine arrivé en Égypte, le légat du pape voulut prendre part à la guerre : dans un combat, qui se livra le jour de la Saint-Denis, il marcha à la tête de l'armée, tenant à la main une croix, adressant au ciel d'ardentes prières pour le triomphe des armes chrétiennes [1]. La victoire se déclara pour les croisés. Dès lors, Pélage voulut être le chef de la croisade, et disputa le commandement de l'armée au roi de Jérusalem. Pour appuyer ses prétentions, il disait que les croisés avaient pris les armes à la voix du souverain pontife et qu'ils étaient les soldats de l'Église. La multitude des pèlerins se soumit à ses lois, persuadée que Dieu le voulait ainsi ; mais cette prétention de diriger la guerre révolta les princes et les barons. Dès lors il fut aisé de prévoir que la discorde viendrait par celui dont la mission était de rétablir la paix, et que l'envoyé du pape, chargé de prêcher l'humilité parmi les chrétiens, allait tout perdre par sa folle présomption. Le cardinal de Courçon mourut peu de temps après son arrivée. Le continuateur de Guillaume de Tyr, en déplorant la mort de ce légat, qui s'était fait remarquer par sa modération, caractérise d'un seul mot la conduite de Pélage et les suites qu'elle devait avoir, en disant : *Alors mourut le cardinal Pierre, et Pélage vécut, dont ce fut grand dommage.*

[1] Le Mémorial de Reggio rapporte les prières que le légat faisait à la tête des bataillons chrétiens. La même chronique peint avec beaucoup de vérité les transports de dévotion que faisaient éclater les croisés sur le champ de bataille. (Voyez l'extrait de cette chronique, *Bibliothèque des Croisades*, t. I.)

Cependant l'approche du danger avait réuni les princes musulmans. Le calife de Bagdad, que Jacques de Vitri appelle le *pape des infidèles*[1], exhorta les peuples à prendre les armes contre les chrétiens. Malek-Kamel envoya des ambassadeurs à tous les princes musulmans de la Syrie et de la Mésopotamie, pour les avertir du danger qui menaçait l'Égypte. Le sultan du Caire campait toujours avec son armée dans le voisinage de Damiette, où il attendait les princes de sa famille. La garnison de la ville recevait chaque jour des vivres et des renforts, et pouvait résister longtemps à l'armée chrétienne.

Les préparatifs et l'approche des musulmans firent enfin sortir les croisés de leur inaction. Animés par leurs chefs, surtout par la vue du danger et par la présence d'un ennemi formidable, les soldats chrétiens reprirent les travaux du siége, et livrèrent plusieurs assauts à la ville du côté du Nil.

Le fleuve fut le théâtre de plusieurs combats, où les croisés ne purent triompher de leurs ennemis[2]. Dans un de ces combats, un vaisseau des templiers se trouva entraîné par le vent sous les murs de la ville : les ennemis, accourant sur une foule de barques, s'en emparèrent; mais les templiers, préférant la mort à l'esclavage, percèrent le fond du navire, et, tout à coup, les habitants de Damiette, qui applaudissaient au triomphe des Turcs, ne virent plus sur les flots que la pointe d'un mât et l'étendard où brillait la croix de Jésus-Christ.

Cependant les croisés commençaient à murmurer contre le légat du pape. « Pourquoi, s'écriaient-ils, nous a-t-on amenés sur ce sable désert? Notre pays manquait-il de sépulcres? » Pélage mêla ses

[1] *Califas papa ipsorum.* Le continuateur de Guillaume de Tyr appelle le calife l'*apostoille des mécréants.* Le même historien ajoute : « Après manda (*le soudan du Caire*) au calife de Baudac, qui apostoille étoit des Sarrasins, et par Mahomet qu'il le secouràt, et s'il ne le secorroit, il perdroit la terre; car l'apostoille de Rome y envoyoit tant de gent, que ce n'estoit mie conte ne mesure, et qu'il fait preschier par payennisme ainsi comme faisoient par chrétienté, et envoyàt au soudan grant secors de gent par son preschement. »

[2] Nous aurions pu citer ici les nombreux détails donnés sur ces combats par les auteurs du temps; mais nous aimons mieux renvoyer à ce qui a déjà été dit dans notre *Bibliothèque des Croisades.* On fera bien de consulter surtout les auteurs arabes, beaucoup plus précis et plus circonstanciés que les Latins. M. Reinaud, dans l'*Examen critique* qu'il a fait de ces auteurs, nous semble avoir levé toutes les incertitudes qui régnaient sur ce sujet. (Voyez au § 73, déjà cité.) Ici nous nous contenterons de dire que de part et d'autre on mit en usage tout ce que le courage et l'enthousiasme religieux peuvent enfanter. Le sultan, ne se sentant pas en état de défendre la rive orientale du Nil, fit construire un pont sur le fleuve pour fermer le passage. Le pont étant rompu, il embarrassa le lit du Nil par de grands bateaux coulés à fond. Ce fut alors que les croisés, creusant le lit d'un ancien canal qui aboutissait à la mer, évitèrent l'embouchure du fleuve et entrèrent avec leurs grands navires au milieu du Nil.

larmes à celles des pèlerins; il les exhorta à la patience; et, pour obtenir l'appui et les conseils de la sagesse divine, il ordonna des prières, des processions, des jeûnes. Les croisés, remplis d'ardeur, allaient recevoir le signal d'un nouveau combat, mais tout à coup une violente tempête s'élève, des torrents de pluie tombent du ciel, le fleuve et la mer sortent de leur lit; la plaine où campaient les chrétiens est inondée; en un moment l'armée a perdu ses tentes, ses bagages, ses vivres; les pèlerins consternés tremblent que Dieu ne veuille punir une seconde fois les péchés des hommes par un déluge. Cet orage épouvantable se prolongea pendant trois jours. Le légat et le clergé étaient en prières, les croisés invoquaient à genoux la miséricorde divine, lorsque le soleil reparut sur l'horizon, le ciel reprit sa sérénité, les eaux se retirèrent. Les chrétiens crurent alors que Dieu les avait sauvés par un miracle : cette persuasion ranima leur courage, et leur donna la force de supporter leurs maux. Rien n'égale la constance héroïque avec laquelle ils bravèrent, pendant tout l'hiver, le froid, la pluie, la faim, les maladies, toutes les fatigues de la guerre.

[1219.] Toujours campés sur la rive occidentale du Nil, ils ne pouvaient assiéger la ville du côté de la terre qu'en traversant le fleuve. Le passage était difficile et périlleux : le sultan du Caire avait placé son camp sur le rivage opposé; la plaine où les chrétiens voulaient établir leurs tentes, était couverte de soldats musulmans. Un événement inattendu vint tout à coup aplanir tous les obstacles.

Nous avons parlé de l'esprit séditieux des émirs, qui, depuis la mort de Malek-Adhel, laissaient éclater ouvertement leur ambition et cherchaient à jeter le trouble dans les armées musulmanes. On remarquait parmi ces émirs le chef d'une troupe de Curdes, nommé Émad-Eddin, qui était fils de Maschtoub *le Sillonné*[1], devenu si fameux sous Saladin par la défense de Ptolémaïs contre toutes les forces de l'Occident. Associé aux destinées des fils d'Ayoub, cet émir avait vu tomber et s'élever plusieurs dynasties musulmanes, et méprisait des puissances dont il connaissait la source et l'origine. Soldat intrépide, sujet peu fidèle, toujours prêt à servir ses souverains dans un combat, à les trahir dans un complot, Émad-Eddin ne pouvait

[1] Maschtoub était ainsi appelé d'une blessure qui lui sillonnait le visage. La chronique d'Ibn-Férat ajoute que l'émir, fils du Sillonné, méprisait les *choses futiles des rois, et qu'on rapportait de lui des choses extraordinaires touchant ses révoltes contre les souverains.*

supporter un prince qui régnait par les lois de la paix, ni reconnaître un pouvoir qui n'était point le fruit de ses intrigues ou d'une révolution. Comme la fortune avait toujours favorisé son audace et qu'il avait reçu le prix de toutes ses trahisons, chaque révolte augmentait son crédit et sa renommée. Ennemi de toute autorité reconnue, l'appui de tous les mécontents, l'espoir de tous ceux qui aspiraient à l'empire, il était presque aussi redoutable que le vieux de la Montagne, dont les menaces faisaient trembler les monarques les plus puissants. Émad-Eddin résolut de changer le gouvernement de l'Égypte, et conçut le projet de détrôner le sultan du Caire pour mettre à sa place un autre fils de Malek-Adhel.

Plusieurs émirs avaient été entraînés dans cette conspiration. Au jour indiqué, on devait entrer dans la tente de Malek-Kamel, et le contraindre, par la violence, à renoncer à l'autorité suprême. Le sultan fut averti de la conjuration tramée contre sa personne, et, la veille du jour où le complot devait éclater, il sortit de son camp au milieu de la nuit[1]. Cette fuite déconcerta les plus audacieux des conjurés, et leur ôta tout espoir d'achever le crime commencé, qui ne leur offrait plus que des périls. Le lendemain, au lever du jour, des bruits sinistres se répandent, on s'interroge avec inquiétude; tandis que les chefs du complot restent immobiles, une foule agitée s'assemble devant les tentes des principaux émirs; aucun d'eux n'ose prendre le commandement et donner des ordres : les chefs se défiaient des soldats, les soldats de leurs chefs. Le plus grand tumulte régnait dans le camp; on craignait d'être attaqué et surpris par les chrétiens. Enfin une terreur générale s'empare de l'armée, qui abandonne ses tentes, ses bagages, et se précipite en désordre sur les traces du sultan fugitif.

Tel est le récit des auteurs arabes; d'après celui des auteurs latins, la retraite des musulmans fut l'effet d'un miracle[2]. Saint George et des guerriers célestes, couverts d'armes et de robes blanches, appa-

[1] Nous renvoyons, pour les détails, aux auteurs arabes, § 73. Bernard le Trésorier est le seul des auteurs latins qui ait parlé de cette circonstance; il en donne même une raison assez naturelle. Il rapporte que le sultan, ayant commencé à craindre pour Damiette, résolut d'y nommer un gouverneur, et qu'il fit choix d'Émad-Eddin. Mais l'émir, qui se souvenait de ce qui était arrivé sous le règne de Saladin à son père, lequel, après avoir défendu Ptolémaïs avec le plus grand courage, avait été laissé prisonnier entre les mains des chrétiens, craignit d'éprouver le même sort, et refusa de s'enfermer dans la place. Les auteurs arabes n'ont rien dit de ce fait.

[2] Olivier Scholastique, et l'auteur de la chronique de Reggio, qui ne savaient rien de la conspiration de l'émir, ne peuvent s'empêcher de crier au miracle en annonçant la retraite inattendue de

rurent dans le camp des Turcs; ceux-ci avaient entendu pendant trois jours une voix terrible qui courait dans toute l'armée et leur criait : « *Fuyez, sinon vous mourrez.* » Après ces prodiges (c'était le jour de Sainte-Agathe), une autre voix se fit entendre le long du fleuve, et, s'adressant aux chrétiens, leur dit : « *Que faites-vous? « voilà tous les Sarrasins qui s'enfuient.* » Alors l'armée chrétienne se hâta de traverser le Nil, s'empara du camp des musulmans, fit un immense butin, et s'approcha des murailles de Damiette.

Cependant le sultan s'était enfui du côté du Caire sur les bords du canal d'Aschmoun. Quelques jours après, son frère, le prince de Damas, arriva avec toutes les forces de la Syrie. L'armée égyptienne, naguère dispersée, se rallia bientôt sous les drapeaux de Malek-Kamel. Émad-Eddin et les autres chefs de la révolte furent arrêtés et conduits au delà du désert. L'ordre et la discipline se rétablirent parmi les Égyptiens. L'armée chrétienne eut alors à combattre toutes les forces réunies des infidèles, impatients de réparer leur échec et de reprendre les avantages qu'ils avaient perdus.

Le souverain de Damas, avant de prendre le chemin de l'Égypte, avait fait plusieurs incursions sur le territoire de Ptolémaïs. Ensuite, craignant que les chrétiens ne profitassent de son absence pour s'emparer de Jérusalem et s'y fortifier, il fit démolir les remparts de la ville sainte. Les tours et les murailles que Saladin avait réparées furent abattues; il ne resta debout que la tour de David. On détruisit aussi la forteresse de Thabor et toutes celles que les musulmans conservaient sur les côtes de la Palestine, mesure pleine de vigueur qui affligea les infidèles[1], et qui dut affliger encore plus les chrétiens, en leur montrant qu'ils avaient à combattre des ennemis animés par le désespoir et disposés à tout sacrifier pour leur défense.

Dans le même temps, le sultan du Caire écrivit de nouveau aux princes musulmans de Syrie et de Mésopotamie qui ne s'étaient pas encore mis en marche, pour les conjurer de presser leur départ. S'adressant à son frère le prince de Kélat, dans la grande Arménie : « O ma bonne étoile, lui écrivait-il, si tu veux me secourir, lève-toi sans retard; si tu arrives bientôt, tu me trouveras au milieu de mes

l'armée musulmane. Selon le premier, ce fut un apostat qui en apprit la nouvelle aux chrétiens; selon l'auteur italien, ce fut un personnage céleste. Le récit de la chronique de Reggio nous a paru ici très-animé et très-poétique. (Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, aux extraits d'Olivier et de la chronique de Reggio.)

[1] Voyez, à ce sujet, les lamentations des auteurs arabes, t. IV de la *Bibliothèque des Croisades*.

guerriers, armé de l'épée et de la lance ; si tu tardes à venir, nous ne nous verrons plus qu'au jour de la résurrection, dans la plaine du dernier jugement. » Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce message, c'est qu'il était écrit en vers, et que le langage de la poésie avait paru nécessaire au monarque égyptien pour exprimer les alarmes de son peuple et les périls de l'islamisme[1].

Les chrétiens avaient conservé leur camp sur la rive occidentale du Nil, et communiquaient entre eux par un pont de bateaux. Ils avaient à combattre la garnison de la ville, et l'armée musulmane qui les menaçait à la fois sur les deux rivages du fleuve. Leur bravoure repoussait toutes les attaques, et dans les périls ils s'encourageaient les uns les autres, en disant : « *Si Dieu est pour nous, qui peut triompher de nous ?* » Les Turcs, pour combattre les croisés, choisissaient souvent les jours où ceux-ci s'occupaient de leurs solennités religieuses. Le dernier dimanche de carême, lorsque l'armée chrétienne se disposait à célébrer l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, les musulmans se rangèrent en bataille dans la plaine, et leur flotte s'avança sur le Nil. Le fleuve et le rivage furent tout à coup couverts de bataillons et de vaisseaux ennemis qui tout à la fois attaquèrent les ponts, les galères et le camp des croisés. Le combat dura depuis l'aurore jusqu'à la nuit; les Turcs perdirent cinq mille de leurs guerriers et trente de leurs navires. Les chroniques contemporaines, pour célébrer ce triomphe des chrétiens, disent qu'ils *fétèrent ainsi le dimanche des Rameaux, et que leurs épées nues, leurs lances ensanglantées, furent les seules palmes qu'ils portèrent dans cette sainte journée.*

Cependant le siége n'avançait point, et les croisés continuaient de souffrir toutes sortes de privations et de misères. Ils les avaient supportées pendant tout l'hiver avec une résignation évangélique; mais la vue du printemps, l'aspect des vaisseaux qui arrivaient d'Europe, semblaient amollir leur courage. Pendant l'octave de Pâques, le duc d'Autriche, qui les avait si souvent conduits à la victoire, résolut de retourner en Occident. Cette résolution plongea tous les pèlerins dans le deuil et le découragement. Pour les retenir sous les drapeaux de la croix, le légat du pape fut obligé de renouveler et de multiplier les indulgences de l'Église, qu'il étendit au père[2], à la mère, à l'é-

[1] Cette lettre nous a été conservée par Makrizi (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).
[2] Mémorial de Reggio, *Bibliothèque des Croisades*, t. I

pouse, aux frères et sœurs, aux enfants de chacun des croisés qui resteraient au camp. La promesse de ces trésors spirituels, l'arrivée de nouveaux pèlerins, quelques avantages remportés sur l'ennemi, soutinrent le courage de l'armée et la patience des soldats de Jésus-Christ.

Comme rien n'était plus difficile que d'établir la discipline dans l'armée chrétienne et de rallier dans la mêlée tant de guerriers qui parlaient des langues diverses, on construisit un *carroccio* à la manière des Lombards, sur lequel on plaça l'étendard de la croisade. La vue de ce char, au rapport des chroniqueurs contemporains, effraya les musulmans, et donna une confiance nouvelle aux soldats chrétiens. Les croisés ne passaient pas une semaine sans livrer un assaut à la ville, ou sans combattre l'armée musulmane; les Turcs marchaient au combat en invoquant Mahomet; les chrétiens, en invoquant les noms de Jésus-Christ et de saint George. Plusieurs fois les musulmans pénétrèrent dans les retranchements des croisés, sans pouvoir y arborer leur étendard; plusieurs fois les assiégeants parvinrent jusque sur les remparts de Damiette, et leurs bataillons, disent les chroniques, seraient entrés dans la ville si la seule dévotion, et non l'amour d'une vaine gloire, avait dirigé leur bravoure.

Pendant qu'on se battait sur le Nil et sur les remparts, les chevaliers et tous ceux qui avaient coutume de combattre à cheval restaient oisifs sous leurs tentes : ceux des croisés qui combattaient à pied et qui se mesuraient chaque jour avec un ennemi redoutable, firent entendre des murmures, et se plaignirent d'être abandonnés par ceux-là mêmes qui les avaient conduits à la croisade. Aussitôt que ces plaintes commencent à se faire entendre, les barons, les chefs et les soldats, tout s'émeut dans le camp; on donne le signal du combat. Dès le lever du jour, les cavaliers et les fantassins sortent des retranchements pour aller chercher l'ennemi. Bientôt l'armée chrétienne arrive en présence des musulmans, qui se hâtent de ployer leurs tentes et de prendre la fuite. Comme cette retraite subite paraît être une ruse de guerre, les chefs des croisés s'assemblent pour délibérer sur le parti qu'ils ont à prendre : les uns veulent qu'on poursuive l'ennemi, les autres qu'on reste sur la défensive. Pendant que les chefs délibèrent, l'armée s'impatiente, la confusion s'introduit dans les rangs, et, lorsque le plus grand désordre règne parmi les croisés, l'ennemi revient sur ses pas et se dispose au combat. Les

premiers bataillons qui se présentent devant lui sont saisis de surprise et d'effroi; les soldats de Chypre, ceux d'Italie, se retirent avec précipitation; en vain le légat et le patriarche cherchent à ranimer leur courage; l'épouvante gagne toute l'armée. Le roi Jean avec ses soldats, les comtes de Hollande, de Witt, de Chester, secondés par les chevaliers de l'Hôpital et du Temple, font des prodiges de valeur pour arrêter l'impétuosité des musulmans et pour sauver la multitude dispersée des chrétiens.

Un grand nombre de croisés perdirent la vie dans cette journée. Le lendemain le clergé déplora dans ses chants lugubres ce jour de colère et de calamité, et remercia le ciel de n'avoir pas épuisé toutes les flèches de son courroux contre une armée qui avait cédé au démon de la jalousie et de l'orgueil. On était d'ailleurs persuadé dans tout le camp que les anges avaient consolé ceux qui venaient de tomber sous le glaive des musulmans. Comme ce désastre arriva le jour de la décollation de saint Jean-Baptiste, une chronique contemporaine fait remarquer à ce sujet que saint Jean *voulut avoir ce jour-là des compagnons de son martyre*. Pour proclamer son triomphe, le sultan du Caire envoya les têtes des martyrs de la croix dans toutes ses provinces, et des hérauts d'armes annoncèrent dans les cités musulmanes que ceux qui *voulaient avoir des esclaves, n'avaient qu'à venir au camp de Damiette*.

Dans ce temps-là on vit arriver à l'armée chrétienne un saint personnage appelé François d'Assise. Sa réputation de piété s'était répandue dans le monde chrétien, et l'avait précédé en Orient. Dès sa plus tendre jeunesse, François avait quitté la maison paternelle pour mener une vie d'édification. Un jour qu'il assistait à la célébration de la messe dans une église d'Italie, il fut frappé du passage de l'Évangile où Notre-Seigneur dit à ses disciples : *Ne portez ni or, ni argent, ni autre monnaie, ni sacs pour le voyage, ni sandales, ni bâtons*. Dès lors François avait vu en pitié toutes les richesses de ce monde, et s'était voué à la pauvreté des apôtres. Il parcourait les villes en invitant les peuples à la pénitence. Les disciples qui le suivaient, bravaient le mépris de la multitude, et s'en faisaient une gloire devant Dieu; lorsqu'on leur demandait d'où ils venaient, ils avaient coutume de répondre : *Nous sommes de pauvres pénitents venus d'Assise*.

François fut attiré en Égypte par le bruit de la croisade et par l'espoir d'y faire quelque grande conversion. Le jour qui précéda la

dernière bataille, il avait eu un pressentiment miraculeux de la défaite des chrétiens. François fit part de sa prédiction aux chefs de l'armée, qui l'écoutèrent avec indifférence. Mécontent des croisés et dévoré du zèle de la maison de Dieu, il conçut alors le projet de faire triompher la foi par son éloquence et par les seules armes de l'Évangile. Il s'avança vers le camp ennemi, et se fit prendre par les soldats musulmans, qui le conduisirent devant le sultan. Alors François d'Assise s'adressa à Malek-Kamel, et lui dit : « C'est Dieu qui m'en« voie vers vous pour vous montrer la voie du salut. » Après ces paroles, le missionnaire exhorta le soudan[1] à embrasser l'Évangile; il défia en sa présence tous les docteurs de la loi, et proposa de se jeter dans un bûcher allumé, pour confondre l'imposture, et prouver la vérité de la religion chrétienne. Le sultan, étonné, congédia le zélé prédicateur, qui n'obtint rien de ce qu'il souhaitait ardemment; car il ne convertit pas le chef des infidèles, et ne cueillit point la palme du martyre.

Après cette aventure, saint François d'Assise revint en Europe, où il fonda l'ordre religieux des Frères mineurs, qui ne possédaient d'abord ni églises, ni monastères, ni terres, ni troupeaux, et qui, répandus dans les provinces de l'Occident, travaillaient à la conversion des pécheurs. Les disciples de saint François portèrent quelquefois la parole de Dieu jusque chez les peuples sauvages. Quelques-uns allèrent en Afrique et en Asie, cherchant, comme leur maître, des erreurs à combattre et des maux à souffrir; ils plantèrent la croix de Jésus-Christ sur les terres des infidèles; dans leur croisade d'apôtres, ils répétaient ces paroles évangéliques : *que la paix soit avec vous;* ils n'étaient armés que de leurs prières et n'aspiraient qu'à la gloire de mourir pour la foi.

Le printemps et l'été s'étaient passés dans des combats continuels, et les croisés, quoiqu'ils eussent essuyé une défaite, conservaient encore une attitude formidable. Les musulmans avaient perdu l'es-

[1] « Li soudan, nous transcrivons le récit du vieux continuateur de Guillaume de Tyr, dist qu'il avoit archevesques et évesques de sa loi, et sans eux ne pouvoit-il ouir ce qu'ils diroient. Les clercs (saint François et son compagnon) lui respondirent : Mandez les querre, et ils vinrent à lui en sa tente... Si leur conta ce que li clercs lui avoient dict. Ils respondirent : Sire, tu es épée de la loi... Nous te commandons, de part Mahomet, que tu lor fasses la teste couper. A tant prirent congé, si s'en allèrent. Li soudan demora et li dicts clercs, dont vint li soudan, si lors dist : Seignors, ils m'ont commandé, de part Mahomet et de part la loi, que je vous fasse les testes couper; mais j'irai encontre le commandement, etc. » L'historien ajoute que le sultan leur fit donner des présents qu'ils refusèrent; qu'il leur fit servir à manger, et les renvoya *à l'ost des chrestiens.*

poir de triompher d'un ennemi qui résistait à tous les fléaux de la guerre et du climat. Un grand nombre de pèlerins profitèrent du passage de septembre pour retourner en Europe, mais chaque jour il en venait d'autres. On annonçait l'arrivée prochaine de l'empereur d'Allemagne, qui avait pris la croix : cette nouvelle soutenait le courage des chrétiens; les musulmans tremblaient d'avoir à combattre le plus puissant des monarques de l'Occident. Le sultan du Caire, au nom de tous les princes de sa famille, envoya des ambassadeurs au camp des croisés pour demander la paix. Il proposait d'abandonner aux Francs le royaume et la ville de Jérusalem, et ne se réservait que les places de Carac et Montréal, pour lesquelles il offrait de payer un tribut. Comme on venait de démolir les remparts et les tours de la ville sainte, les musulmans s'engageaient à payer deux cent mille dinars pour les rebâtir; ils promettaient encore de rendre tous les prisonniers faits sur les chrétiens depuis la mort de Saladin[1].

Les principaux chefs de l'armée chrétienne furent assemblés pour délibérer sur les propositions des musulmans. Le roi de Jérusalem, les barons français, anglais, hollandais, allemands, furent d'avis d'accepter la paix; le roi de Jérusalem rentrait par là dans son royaume; les barons de l'Occident voyaient finir une guerre qui les retenait depuis trop longtemps loin de leur patrie.

« En acceptant la paix, on atteignait le but de la croisade, la déli-
« vrance des saints lieux..... Les guerriers chrétiens assiégeaient
« Damiette depuis dix-sept mois; le siége pouvait se prolonger en-
« core... Beaucoup de croisés retournaient chaque jour en Europe;
« chaque jour une foule de guerriers musulmans accouraient sous
« les drapeaux des sultans du Caire et de Damas... Lorsqu'on aurait
« pris Damiette, on serait trop heureux de l'échanger contre le
« royaume de Jérusalem... Les musulmans offraient de donner avant
« la victoire tout ce qu'on pouvait obtenir et désirer après la con-
« quête..... Il n'était pas sage de refuser ce que la fortune venait
« offrir sans combats et sans périls. On devait éviter l'effusion du
« sang, et penser que les victoires achetées par la mort des soldats
« de la croix n'étaient point celles qui plaisaient le plus au Dieu des
« chrétiens. »

[1] Auteurs arabes, *Bibliothèque des Croisades*, t. IV, et le Mémorial *des Podestats* de Reggio.

Le roi de Jérusalem et la plupart des barons parlaient ainsi, et cherchaient à ramener à leur opinion les seigneurs italiens et la plupart des prélats que le cardinal entraînait dans un sentiment contraire. Le légat du pape se regardait comme le chef de cette guerre; il voulait la continuer pour prolonger sa puissance et se faire une grande renommée. « Il ne voyait dans les propositions de l'ennemi « qu'un nouvel artifice pour retarder la prise de Damiette et gagner « du temps.... Les Sarrasins n'offraient que des campagnes désertes « et des villes démolies, qui retomberaient en leur pouvoir.... Ils ne « songeaient qu'à désarmer les chrétiens, à leur fournir un prétexte « pour retourner en Occident... Les choses avaient été poussées trop « loin pour qu'on pût s'arrêter sans déshonneur... Il était honteux « pour les chrétiens de renoncer à la conquête d'une ville qu'ils « assiégeaient depuis dix-sept mois et qui ne pouvait plus se dé- « fendre. Il fallait d'abord s'en emparer, on saurait ensuite ce qu'on « aurait à faire : maîtres de Damiette, les croisés pouvaient con- « clure une paix glorieuse et recueillir tous les avantages de la vic- « toire... »

Les motifs allégués par le cardinal Pélage n'étaient point dépourvus de raison; mais l'esprit de parti et de faction régnait dans le conseil des chefs de la croisade. Comme il arrive toujours en de semblables circonstances, chacun formait son opinion, non sur ce qu'il croyait utile et juste, mais sur ce qui lui paraissait le plus favorable au parti qu'il avait embrassé : les uns voulaient qu'on poursuivît le siége, parce que le roi de Jérusalem avait soutenu un avis contraire; les autres voulaient accepter la capitulation proposée, parce que cette capitulation était rejetée par le légat du pape. L'armée chrétienne présentait alors un étrange spectacle : d'un côté Jean de Brienne et les guerriers les plus renommés se déclaraient pour la paix; de l'autre, le légat et la plupart des ecclésiastiques demandaient avec chaleur la continuation de la guerre. On délibéra pendant plusieurs jours, sans que les deux partis pussent se rapprocher; et, tandis que la discussion s'échauffait dans le conseil, les hostilités recommencèrent. Alors tous les croisés se réunirent pour poursuivre le siége de Damiette.

Le sultan du Caire, abandonné par plusieurs de ses alliés, fit tous ses efforts pour ranimer le courage de son armée. Quelques soldats musulmans, profitant des ténèbres de la nuit, tentèrent de se jeter

dans la place. Quelques-uns purent atteindre et franchir les portes[1]; le plus grand nombre furent surpris et massacrés par les croisés, qui veillaient sans cesse autour des murailles.

Les nouvelles que le sultan Malek-Kamel recevait de Damiette devenaient chaque jour plus alarmantes. Les musulmans eurent recours à toutes sortes de stratagèmes pour faire arriver des vivres à la garnison : tantôt on remplissait de provisions quelques sacs de peau, qu'on abandonnait au cours du Nil et qui venaient flotter sous les remparts de la ville; tantôt on cachait des pains dans des linceuls qui enveloppaient des cadavres et qui, portés par les eaux, étaient arrêtés au passage par les assiégés. Ces stratagèmes ne tardèrent pas à être découverts par les chrétiens. Alors la famine fit d'horribles ravages : les soldats, accablés par la fatigue, poursuivis par la faim, n'avaient plus la force de combattre et de garder les tours et les remparts. Les habitants, livrés au désespoir, abandonnaient leurs maisons et fuyaient une cité remplie de funèbres images. Plusieurs vinrent implorer la compassion des croisés. Le commandant de Damiette adressa au sultan du Caire un message dans lequel il déplorait la profonde détresse du peuple et des soldats; il faisait parler Damiette elle-même, qui exprimait en vers plaintifs ses chagrins et ses alarmes : « O souverain de l'Égypte! s'écriait la cité en deuil; si « tu tardes à me secourir, c'en est fait de ma puissance, c'en est fait « de ma gloire : bientôt la croix va se déployer sur mes édifices en « ruines, et la cloche des infidèles proclamera dans mes remparts « désolés le triomphe de l'Évangile[2]. » Damiette et son commandant ne reçurent aucune réponse à leur message lamentable : en vain des plongeurs musulmans, s'avançant sous les eaux du Nil, s'efforçaient de pénétrer jusqu'à la ville, ils se trouvaient pris dans des filets tendus sur leur chemin; et ceux qui les surprenaient de la sorte étaient appelés dans l'armée chrétienne, des *pêcheurs d'hommes*. Enfin, toute communication fut interrompue; ni le sultan du Caire ni les croisés ne purent plus savoir ce qui se passait dans la place assiégée, où régnait le silence de la mort et qui, selon l'expression d'un auteur arabe, n'était plus qu'*un sépulcre fermé*.

Le cardinal Pélage, qui avait prêché la guerre dans le conseil des

[1] Le côté par lequel les soldats musulmans pénétrèrent dans la ville était confié à la garde du duc de Nevers, lequel *ot grand blasme et banni en fut hors de l'ost*.

[2] Makrizi.

princes, la poursuivait avec toute l'énergie de son caractère. Sans cesse il ranimait les croisés par ses discours; le camp retentissait chaque jour de ses prières adressées au Dieu des armées. L'histoire nous a conservé plusieurs des belliqueuses oraisons que le prélat récitait sur le champ de bataille pour enflammer le zèle et l'ardeur des guerriers chrétiens. Il prodiguait tour à tour les promesses et les menaces de l'Église; il avait des indulgences pour les périls, il en avait pour les misères que souffraient les croisés, pour tous les travaux qu'il leur commandait.

Quelques pèlerins infidèles se retirèrent alors parmi les musulmans, oubliant leur religion et leur patrie. D'autres, plus pervers, entreprirent de livrer aux ennemis les postes qui leur étaient confiés; mais le Dieu qui voit tout, disent les chroniques, découvrit leurs complots, et confondit les déserteurs et les traîtres. Le légat et les chefs de l'armée, pour maintenir l'ordre et la discipline, invoquèrent tour à tour la sévérité des lois humaines et celle des lois divines[1]. Un chevalier qui s'éloignait du lieu du péril perdait ses chevaux et ses armes, et était chassé honteusement de l'armée; un fantassin qui abandonnait son poste, un marchand ou une femme qui se mêlait dans les rangs sans combattre, était condamné à perdre la main droite et tout ce qu'il possédait. L'excommunication fut prononcée contre tout homme ou femme, préposé à la garde des pavillons, qui serait trouvé sans armes. Toutes ces mesures répandirent une crainte salutaire parmi les pèlerins, et l'histoire ne parle pas d'une seule infraction aux lois qui furent alors promulguées; aussi tous les stratagèmes des ennemis, toutes les tentatives du désespoir vinrent échouer contre la surveillance active des chefs et la bravoure docile des soldats.

Dans les premiers jours de novembre, tout étant prêt pour un dernier assaut, des hérauts d'armes parcoururent le camp et répétèrent ces paroles : *Au nom du Seigneur et de la Vierge, nous allons attaquer Damiette; avec le secours de Dieu, nous la prendrons.* Tous les croisés répondirent : *Que la volonté de Dieu soit faite.* Le légat traversa les rangs en promettant la victoire aux pèlerins; on préparait les échelles; chaque soldat apprêtait ses armes. Pélage avait résolu de profiter des ténèbres de la nuit pour une entreprise décisive. Quand la nuit fut avancée, on donna le signal. Un violent orage

[1] Le *Mémorial* de Reggio, *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

grondait, on n'entendait aucun bruit sur les remparts ni dans la ville; les croisés montèrent en silence sur les murailles, et tuèrent quelques musulmans qu'ils y trouvèrent. Maîtres d'une tour, ils appelèrent à leur aide les guerriers qui les suivaient, et, ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ils chantèrent à haute voix *Kyrie eleison*. L'armée, rangée en bataille au pied des remparts, répondit par ces mots : *Gloria in excelsis*. Le légat, qui commandait l'attaque, se mit aussitôt à entonner le cantique de la victoire, *Te Deum laudamus*. Les chevaliers, les templiers, tous les croisés accoururent. Deux portes de la ville, brisées à coups de hache et consumées par le feu, laissèrent un libre passage à la multitude des assiégeants. *Ainsi*, s'écrie le vieil historien dont nous suivons le récit, *Damiette fut prise par la grâce de Dieu*[1]. Au lever du jour, les soldats de la croix, l'épée nue à la main, se disposaient à poursuivre les infidèles dans leurs derniers retranchements; mais, lorsqu'ils pénétrent dans les rues, une odeur infecte empoisonne l'air qu'ils respirent, un affreux spectacle les fait reculer d'horreur. Les places publiques, les maisons, les mosquées, toute la ville était remplie de cadavres : la vieillesse, l'enfance, l'âge mur, tout avait péri dans les calamités du siége. Damiette comptait, à l'arrivée des croisés, soixante et dix mille habitants; il n'en restait que trois mille des plus robustes, qui étaient près d'expirer et se traînaient, comme de pâles ombres, au milieu des tombeaux et des ruines.

Cet horrible tableau toucha le cœur des croisés, et mêla un sentiment de tristesse à la joie que leur donnait la victoire. Les vainqueurs trouvèrent dans la cité conquise d'immenses richesses en épiceries, en diamants, en étoffes précieuses. Quand ils eurent pillé la ville, on aurait pu croire, dit un historien, que les guerriers de l'Occident venaient de conquérir la Perse, l'Arabie et les Indes. Les ecclésiastiques lancèrent les foudres de l'excommunication contre tous ceux qui détourneraient quelque chose du butin; mais ces menaces n'effrayèrent point la cupidité des soldats : toutes les richesses trouvées dans la ville ne produisirent que deux cent mille écus, qui furent distribués à l'armée victorieuse.

[1] La prise de Damiette est racontée plus en détail par le Mémorial de Reggio que par Olivier. Le dernier fixe cette prise au 9 novembre; le mémorial au 5 du même mois (*Bibliothèque des Croisades*). Olivier porte le nombre des morts à quatre-vingt mille; les auteurs arabes à vingt mille. Il est vrai que ceux-ci semblent ne parler que des musulmans qui périrent les armes à la main.

Damiette avait une célèbre mosquée, ornée de six vastes galeries et de cent cinquante colonnes de marbre, surmontée d'un dôme superbe qui s'élevait au-dessus de tous les édifices de la ville. Cette mosquée, où la veille les musulmans éplorés invoquaient encore Mahomet, fut consacrée à la Vierge, mère de Jésus-Christ. Toute l'armée chrétienne vint y remercier le ciel du triomphe accordé aux armes des croisés. Le lendemain, les barons et les prélats s'y rendirent encore pour délibérer sur leur conquête, et, par une résolution unanime, donnèrent la ville de Damiette au roi de Jérusalem. On s'occupa ensuite du sort des malheureux habitants qui avaient échappé à la peste et à la famine. Jacques de Vitri, en décrivant les désastres de Damiette, en montrant l'horrible faim moissonnant toutes les familles pendant le siége, donne surtout des larmes aux petits enfants qui demandaient du pain à leurs parents décédés. Le sort de ces petits êtres, qu'on trouva encore en vie, toucha le vertueux évêque de Ptolémaïs, qui en fit acheter plusieurs pour leur donner le baptême et les faire élever dans la religion chrétienne. La pieuse charité du prélat ne put leur procurer que la vie éternelle, car ils moururent presque tous après avoir été baptisés. Tous les musulmans qui avaient assez de force pour travailler, reçurent la liberté et du pain, et furent employés à nettoyer la ville. Tandis que les chefs veillaient sur une cité en deuil et s'occupaient de prévenir des calamités nouvelles, l'état affreux de Damiette et l'air empoisonné qu'on y respirait obligèrent l'armée chrétienne de retourner dans son camp et d'attendre le moment où la ville conquise pourrait être habitée sans danger.

Lorsque la nouvelle de la prise de Damiette se répandit en Syrie et dans la haute Égypte, tous les musulmans saisis d'effroi coururent dans leurs mosquées implorer leur prophète contre les ennemis de l'islamisme. Le sultan du Caire et le prince de Damas envoyèrent des ambassadeurs au calife de Bagdad, et le conjurèrent d'exhorter tous les vrais croyants à prendre les armes pour défendre la religion de Mahomet. Le calife vit avec douleur les calamités qui allaient tomber sur les princes de la famille de Saladin, mais d'autres dangers le menaçaient lui-même. Les hordes des Tartares étaient sorties de leurs montagnes, et, après avoir envahi plusieurs provinces de la Perse, s'avançaient vers les rives de l'Euphrate. Le calife, loin de pouvoir secourir par ses exhortations et ses prières les musulmans de la Syrie et de l'Égypte, invoquait leur secours pour défendre sa

capitale et pour arrêter l'orage prêt à fondre sur tout l'Orient. Quand les ambassadeurs musulmans revinrent à Damas et au Caire, leurs récits ajoutèrent de nouvelles alarmes à celles qu'inspiraient déjà les conquêtes des chrétiens.

Cependant les princes Ayoubites n'hésitèrent point à réunir tous leurs efforts contre les croisés, et résolurent entre eux d'attendre un moment plus favorable pour défendre le chef de l'islamisme. Les nations musulmanes redoutaient plus l'invasion des chrétiens que celle des hordes de la Tartarie. Les conquérants que les peuples craignent le plus, sont ceux qui veulent changer les lois et la religion du pays conquis. Les Tartares, qui n'avaient point de mœurs et d'habitudes formées, prenaient celles des peuples vaincus ; les chrétiens ne faisaient la guerre que pour tout détruire et tout asservir. Déjà de riches cités, de grandes provinces, étaient en leur pouvoir : tout avait changé de forme sous leur domination. Ainsi les princes et les peuples musulmans, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Rouge, oublièrent l'orage qui grondait sur la Perse, qui s'avançait lentement vers la Syrie, et résolurent de prendre les armes contre les croisés maîtres des rives du Nil.

Après la prise de Damiette, les soldats musulmans qui défendaient l'Égypte avaient d'abord été frappés d'une si grande terreur, que pendant plusieurs jours aucun d'eux n'osa paraître devant les soldats chrétiens. Les guerriers égyptiens qui gardaient la forteresse de Thanis, bâtie au milieu du lac Menzaleh, abandonnèrent leurs remparts à l'approche de quelques croisés, et un des plus fermes boulevards de l'empire musulman tomba sans défense au pouvoir des Francs. Dès lors les chrétiens purent croire qu'ils n'avaient plus d'ennemis sur les bords du Nil. Au milieu des rigueurs de l'hiver, plusieurs des pèlerins étaient retournés en Europe. Ceux qui restaient sous les drapeaux de la croisade, oublièrent les travaux et les périls de la guerre, et se livrèrent à la mollesse, à la volupté, à tous les plaisirs que leur inspiraient l'approche du printemps, le climat et le beau ciel de Damiette.

Dans les loisirs de la paix, on vit bientôt renaître les divisions qui avaient éclaté pendant la guerre. La prise de Damiette avait enflé l'orgueil du cardinal Pélage, qui dans l'armée chrétienne parlait en vainqueur et commandait en maître. *Le roi de Jérusalem,* dit à cette occasion le continuateur de Guillaume de Tyr, *fut mult ennuyé, parce*

que le légat avoit seigneurie sur lui, *et avoit deffendu qu'on ne fist rien pour lui en l'ost.* Ce prince, mécontent, abandonna l'armée dont il n'était plus le chef, et une ville qu'on lui avait donnée, mais qu'il ne gouvernait point[1]. Dès lors Pélage ne trouva plus pour ses prétentions ni de résistance ni de rivalité, et resta, selon l'expression des chroniques du temps, *le sire de l'ost.* On ne pouvait venir à l'armée chrétienne, ni s'en éloigner, sans une permission revêtue de son sceau. Ce qui acheva de soulever tous les esprits, ce fut l'ordre qu'il donna de retenir au profit de l'Église les dépouilles de tous ceux qui étaient morts dans la croisade. Il appelait sans cesse les censures ecclésiastiques au secours de son autorité, et la moindre désobéissance était punie par l'excommunication. Cependant on voyait arriver chaque jour de nouveaux croisés, impatients de signaler leur bravoure contre les musulmans. Le duc de Bavière et quatre cents barons et chevaliers allemands envoyés par Frédéric II débarquèrent sur les bords du Nil. Peu de temps après, l'armée chrétienne reçut dans ses rangs des croisés de Milan, de Pise, de Gênes; des prélats et des archevêques conduisaient la foule des défenseurs de la croix qui arrivaient de toutes les provinces de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Le souverain pontife n'avait rien négligé pour le succès de la guerre sainte; il envoyait au cardinal Pélage[2] des vivres pour l'armée, et des sommes considérables, les unes tirées de son propre trésor, les autres offertes par la charité des fidèles de l'Occident. Le légat voulut profiter de tous les secours qu'il venait de recevoir : il proposa de poursuivre la guerre et de marcher contre la capitale de l'Égypte. Le clergé adopta l'avis de Pélage; mais les chevaliers et les barons, qui ne pouvaient supporter son autorité, ne voulurent point l'accompagner dans sa nouvelle expédition. Ce fut en vain qu'il invoqua la puissance et la volonté du saint-siége : le plus grand nombre des croisés, même les Italiens, refusèrent de lui obéir; et, comme on alléguait l'absence du roi de Jérusalem, il fut obligé d'envoyer des députés à Jean de Brienne, pour le conjurer de revenir

[1] Le roi Jean avait des droits au royaume d'Arménie par sa fille. Quand il arriva à Acre, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, « si li firent aucunes gents accroire que sa fame voloit empoisonner sa fille, dont il tenoit le royaume; le roi fut mult dolent; si batit sa fame de ses éperons, si que l'on dit quelle fut morte de cette bateure. » Ce trait prouve que Jean de Brienne était plus vif et plus emporté que sa conduite avec le légat ne semble le faire croire.

[2] Il nous reste deux lettres qu'écrivit Honoré au légat Pélage, en lui envoyant les sommes dont nous venons de parler; elles nous ont paru très-curieuses et mériter une place dans les Pièces justificatives qui accompagnent ce volume.

au camp et de reprendre le commandement de l'armée chrétienne.

Tandis que les croisés restaient ainsi dans l'inaction, les musulmans volaient aux armes : les souverains d'Émèse, de Damas et de l'Arménie, les princes de Hamah, de Baalbec, de l'Arabie, rassemblaient de nouvelles armées. Après la prise de Damiette, le sultan du Caire s'était retiré avec ses troupes dans le lieu où se séparent les deux branches orientales du Nil : c'est là qu'il voyait arriver chaque jour sous ses drapeaux les princes et les guerriers musulmans; il avait fait construire un palais au milieu de son camp, entouré de murs. Les musulmans y avaient bâti des maisons, des bains, des bazars. Le camp du sultan devint bientôt une ville qu'on appela *Mansourah* (la victorieuse) et qui devait être célèbre dans l'histoire par là défaite et la ruine des armées chrétiennes.

Dès que le roi de Jérusalem fut revenu à Damiette, les chefs des croisés se réunirent en conseil pour délibérer sur ce qu'ils avaient à faire. Le légat du pape ouvrit le premier son avis, et proposa de marcher contre la capitale de l'Égypte. « Il fallait attaquer le mal dans « sa source, et, pour vaincre les Sarrasins, détruire le fondement de « leur puissance... L'Égypte leur fournissait des soldats, des vivres et « des armes. En s'emparant de l'Égypte, on les privait de toutes leurs « ressources... Jamais les soldats de la croix n'avaient eu plus de « zèle; les infidèles plus de découragement... C'était trahir la cause « commune que de perdre une aussi belle occasion... Lorsqu'on atta- « quait un puissant empire, la prudence ordonnait de ne mettre bas « les armes qu'après l'avoir renversé... En s'arrêtant après la pre- « mière victoire, on montrait plus de faiblesse que de modération... « Le monde chrétien avait les yeux sur l'armée des croisés; il n'atten- « dait pas de leur valeur la délivrance des saints lieux seulement, « mais la mort de tous les ennemis de Jésus-Christ, la destruction de « tous les peuples qui avaient imposé un joug sacrilége à la cité de « Dieu. »

Les évêques, les prélats, la plupart des ecclésiastiques, applaudirent aux discours belliqueux du légat; l'avis de Pélage fut soutenu aussi par le comte Célano et Mathieu de la Pouille, que Frédéric II avait envoyés en Égypte avec quelques troupes, pour combattre à outrance les ennemis de Jésus-Christ : ils étaient chargés d'annoncer l'arrivée de Frédéric lui-même, et de poursuivre sans relâche la guerre commencée. Cependant les seigneurs et les barons, les grands

maîtres du Temple et de Saint-Jean, tous les chefs qui avaient quelque expérience et qui connaissaient l'Égypte, redoutaient les suites de l'expédition proposée par le légat. Le roi de Jérusalem se chargea d'exprimer leurs craintes dans le conseil. On était alors au mois de juillet, temps où le Nil commence à croître, où tous les chemins du Caire allaient être ensevelis sous les eaux. « Connaissez-vous, dit Jean « de Brienne, tous les périls, tous les maux qui vous attendent dans « l'expédition qu'on vous propose? Nous allons marcher sur une terre « inconnue, au milieu d'une nation ennemie : vaincus, il ne nous res« tera plus d'asile; vainqueurs, nos victoires ne feront qu'affaiblir « notre armée... S'il nous est facile de conquérir des provinces, il « nous sera peut-être impossible de les défendre... Les croisés, tou« jours prêts à retourner en Europe, valent mieux pour gagner des « batailles que pour assurer la possession des pays conquis... Sans « doute qu'avec les soldats de la croix, nous ne craignons point les « armées musulmanes, qui se rassemblent de toutes parts; mais, « pour assurer notre salut, il ne suffira pas de vaincre nos ennemis, « il faudra les exterminer. Nous n'avons pas affaire à une armée, « mais à tout un peuple animé par le désespoir... On n'avait point ou« blié les expéditions imprudentes d'Amaury sur les terres d'Égypte, « expéditions qui n'avaient eu d'autre résultat que d'élever la domi« nation de Saladin et de préparer la décadence du royaume de Jé« rusalem. »

Jean de Brienne fondait son opinion sur beaucoup d'autres motifs que lui suggéraient ses connaissances dans l'art de la guerre. Il termina son discours en disant que Damiette[1] et Thanis suffisaient pour contenir les peuples de l'Égypte; qu'il fallait reprendre les villes qu'on avait perdues, avant de songer à conquérir des pays qu'on n'avait jamais possédés; qu'enfin on ne s'était point réuni sous les drapeaux de la croix pour assiéger Thèbes, Babylone et Memphis, mais pour délivrer Jérusalem qui ouvrait ses portes aux chrétiens et dans laquelle on pouvait se fortifier contre toutes les attaques des infidèles; que puisque le puissant empereur d'Allemagne faisait annoncer son

[1] Nous sommes portés à croire que le roi de Jérusalem avait, pour rester à Damiette, d'autres raisons qu'il ne disait point et dont les chroniqueurs ne parlent point. Il est probable qu'il manquait de l'argent nécessaire pour entretenir ses troupes et que le légat Pélage ne voulait point lui en donner. Quelques relations contemporaines nous disent que Jean de Brienne avait été obligé de s'éloigner de l'armée à cause des dettes qu'il avait contractées et qu'il ne pouvait payer.

arrivée en Orient, il était sage de l'attendre pour porter les derniers coups aux Sarrasins.

La plupart des barons et des chevaliers se réunirent au roi de Jérusalem, et virent, comme lui, plus de périls que d'avantages pour les chrétiens dans l'expédition proposée. Pélage n'écouta leurs discours qu'avec une vive impatience : il répondit que la faiblesse et la timidité se couvraient souvent du voile de la prudence et de la modération; que Jésus-Christ n'appelait point à sa défense des guerriers aussi sages, aussi prévoyants, mais des soldats qui cherchaient les combats plutôt que des raisons et voyaient la grandeur, la gloire d'une entreprise, et non ses périls. Le légat ajouta plusieurs motifs à ceux qu'il avait déjà donnés, et les exprima avec une grande amertume; enfin il déclara d'un ton de colère que l'invasion de l'Égypte était une résolution de l'Église elle-même, et menaça des foudres de Rome tous ceux qui tenteraient de s'opposer aux desseins de Dieu. Le roi de Jérusalem et la plupart des chefs, craignant d'être excommuniés, redoutant plus encore de voir leur bravoure exposée au moindre soupçon, cédèrent à la volonté opiniâtre de Pélage : le conseil des barons et des évêques décida que l'armée chrétienne partirait de Damiette pour marcher vers le Caire.

Le 16 des calendes d'août (nous abrégeons le récit d'Olivier), les croisés se mirent en marche. Ils s'avançaient, sur la rive droite du Nil, en ordre de bataille : on comptait dans les rangs plus de douze cents chevaliers avec leurs écuyers et leurs sergents d'armes; les fantassins étaient si nombreux, que les Turcs comparaient leur multitude à un nuage de sauterelles; quatre mille archers étaient répandus en avant et sur la gauche de l'armée; une flotte composée de six cent trente vaisseaux, grands et petits, remontait en même temps le fleuve; les bagages, la troupe sans armes, le clergé et les femmes, marchaient au milieu des bataillons [1]. Quatre mille cavaliers musulmans vinrent attaquer les chrétiens à plusieurs reprises, mais ils furent toujours repoussés. L'armée chrétienne avait dépassé Pharescour Saremsac et Baramoun; les habitants fuyaient avec leurs femmes et leurs enfants. Enfin, la veille de la Saint-Jacques, le pré-

[1] Voici, dit Olivier, quel était l'ordre de notre marche. A notre droite, le fleuve couvert de nos vaisseaux; à notre gauche, l'infanterie rangée en bataillons serrés; les lanciers et les archers réunis; les bagages, le peuple, le clergé, au milieu de l'armée; on défendait d'aller seul en avant, de rester en arrière, ou de rompre les rangs. Le légat fit de grandes largesses aux guerriers, et n'épargna ni peines ni trésors pour le succès de l'entreprise (*Bibliothèque des Croisades*, t. III).

somptueux cardinal se flattait déjà qu'il allait abattre le culte de Mahomet et faire triompher dans tout l'Orient la religion de la croix.

Sans livrer un seul combat, l'armée chrétienne arriva à la pointe du Delta de Damiette. Elle dressa ses tentes dans le lieu où le canal d'Aschmoun se sépare du Nil; de l'autre côté du canal était Mansourah, où se trouvait rassemblée l'armée musulmane.

Le souverain de Damas, les princes d'Alep, d'Émèse, de Bosrha, conduisant de nombreuses troupes, s'étaient mis en marche pour venir au secours de l'Égypte. Dans toutes les cités égyptiennes, des hérauts d'armes proclamaient une loi du sultan qui ordonnait à tout le peuple de se lever en armes; d'énormes tributs étaient levés dans toutes les provinces, et la mort ou la prison punissait la résistance des pauvres comme des riches. Un historien arabe nous représente la terreur universelle du pays, par ces seules paroles : le *Nil sortait de son lit, et personne n'y prenait garde.* Tout ce que l'Égypte renfermait de trésors, d'armes, de vivres, tout ce qu'elle avait d'hommes en état de combattre, prenait la route de Mansourah. Cependant Malek-Kamel n'osait se mesurer avec les croisés, et redoutait leur audace éprouvée tant de fois. Le bruit de l'arrivée de Frédéric et de l'approche des Tartares, la multitude même qui accourait pour défendre le pays, donnaient aux princes musulmans de sérieuses alarmes, et leur faisaient désirer de terminer une guerre qui épuisait leurs ressources, consumait leurs forces, et ne leur offrait pas même dans la victoire les dédommagements de tant d'efforts et de sacrifices.

Des ambassadeurs vinrent proposer la paix aux chefs de l'armée chrétienne : les musulmans offraient à leurs ennemis, s'ils consentaient à déposer les armes, de leur rendre tout le royaume de Jérusalem. Jean de Brienne et la plupart des barons, qui voyaient les difficultés et les périls de l'expédition commencée, écoutèrent avec autant de surprise que de joie les propositions des infidèles, et n'hésitèrent point à les accepter; mais ils n'avaient plus aucun pouvoir dans l'armée. Le légat, qui exerçait une autorité absolue et qui rêvait sans cesse des conquêtes, prit des dispositions pacifiques pour un effet de la crainte, et ne songea qu'à combattre un ennemi qui demandait grâce.

Les ambassadeurs, revenus au camp des musulmans, annoncèrent que les chrétiens refusaient la paix. Leur récit excita l'indignation,

et l'indignation releva les courages : le sultan du Caire ne songea plus qu'à se défendre ; son camp prenait chaque jour un aspect plus formidable. Bientôt un terrible auxiliaire auquel Pélage ne songeait point, devait protéger les infidèles contre leurs ennemis et les faire triompher sans combats et sans périls.

Tout le pays retentissait du bruit des clairons et des trompettes ; en deçà comme au delà du canal on ne voyait au loin que des boucliers et des lances. La chronique de Tours fait ici une description curieuse de l'armée chrétienne. « Les Romains, dit-elle, au milieu desquels « se trouvait le légat, ne cessaient d'étaler leur orgueil ; les Espagnols « et les Gascons, de faire entendre leur babil facétieux ; les Allemands « de montrer l'entêtement de leur caractère. La milice des Français, « qu'on reconnaissait à leur modestie, à la simplicité de leurs mœurs « et à l'éclat de leurs armes, s'était réunie autour du roi de Jérusalem « avec les templiers et les hospitaliers, et se tenait loin du bruit et « des clameurs, toujours prête à repousser les attaques des Sarrasins. « Les Génois, les Pisans, les Vénitiens, les croisés de la Pouille et de « la Sicile, campaient sur le rivage du Nil, chargés de la garde des « vaisseaux. » Dans l'état d'inaction où restait l'armée, plusieurs se lassèrent d'une guerre où l'on ne livrait point de batailles ; d'autres crurent qu'on n'avait pas besoin de leur secours ; quelques-uns plus prévoyants craignirent de prochains revers : plus de dix mille croisés abandonnèrent le camp, et retournèrent à Damiette.

L'armée chrétienne était depuis plus de trois semaines en présence de l'ennemi, attendant toujours le signal des victoires qu'on lui avait promises. Enfin le débordement des eaux du Nil vint troubler l'imprudente sécurité des soldats de la croix, et fournit à leurs ennemis les moyens de les attaquer avec succès. La flotte musulmane, transportée tantôt par terre, et tantôt s'avançant par les canaux du Delta, entra dans le fleuve en face de Sarensah[1]. Dès lors toute communi-

[1] Les auteurs arabes nous ont ici beaucoup aidé. On ne peut mieux se faire une idée de l'obscurité qui régnait dans cette partie des événements de la croisade, qu'en considérant les erreurs de personnes qui, telles que M. Hamaker, ont le plus étudié la matière. Au sujet des canaux dont il est ici question, M. Hamaker, au lieu de les faire couler à l'occident du Nil, les a placés à l'orient. Que l'on songe aux changements qui se sont opérés en Égypte depuis les croisades, aux côtes qu ont été englouties par les eaux de la mer, à celles qui se sont nouvellement formées par les alluvions du Nil, aux canaux qui se sont comblés, à ceux qui ont été de nouveau ouverts par la main des hommes ; que l'on songe surtout à l'imperfection de nos cartes géographiques, et l'on sera plus porté à apprécier l'utilité de ces auteurs arabes qu'on lisait si peu, et qui sont si exacts quand ils parlent de leur pays (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV).

cation se trouva interrompue entre Damiette et le camp des croisés; plusieurs vaisseaux chrétiens furent pris par les infidèles; l'armée chrétienne manquait de vivres, et n'avait plus de moyens de s'en procurer; elle ne pouvait plus marcher vers le Caire. Les chefs, s'étant assemblés en conseil, délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre. Après une longue délibération, on donna le signal de la retraite; mais, tandis que l'armée, à l'entrée de la nuit, se préparait à partir, la multitude imprudente mit le feu aux pavillons, et les musulmans furent avertis par la lueur des flammes. Un grand nombre de pèlerins qui avaient bu le vin qu'on ne pouvait emporter, accablés par l'ivresse, se traînaient avec peine ou restaient endormis sur les chemins; les croisés, marchant au milieu des ténèbres, ne suivaient plus leurs drapeaux, et s'égaraient dans des campagnes inconnues. Trois cents prêtres, après en avoir obtenu la permission du légat, se précipitèrent dans des navires; mais ils périrent presque tous; ils reçurent, dit la chronique de Tours, la palme du martyre, *et Dieu commença ainsi par son sanctuaire.*

Au lever du jour, l'armée chrétienne vit accourir la cavalerie musulmane, qui la pressait sur l'aile droite et cherchait à la pousser dans le Nil. Sur les derrières de l'armée se précipitaient une multitude d'Éthiopiens à la couleur noire et dont l'affreuse nudité répandait l'effroi. La bravoure du roi Jean, des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, arrêta l'impétuosité des musulmans, et les soldats d'Éthiopie, pressés par le glaive, se jetèrent dans le fleuve, semblables, dit Olivier, à une troupe de grenouilles qui sautent dans les marécages. Mais, la nuit suivante, tandis que l'armée chrétienne prenait un peu de repos, le sultan du Caire fit lever toutes les écluses, et l'*eau du Nil coula sur la tête de ceux qui dormaient.* Bientôt on vit reparaître les Éthiopiens, avides du sang des croisés : le désordre se met dans l'armée, qui ne peut se ranger en bataille. La multitude des musulmans occupait les lieux élevés; les soldats chrétiens erraient au hasard dans la plaine, poursuivis par les flots débordés et par un ennemi auquel on venait de refuser la paix.

Dans cette extrémité, le roi de Jérusalem et les principaux chefs des croisés envoyèrent plusieurs de leurs chevaliers aux musulmans pour leur proposer le combat; mais ceux-ci ne furent ni assez imprudents, ni assez généreux pour accepter une proposition inspirée par le désespoir. Les chrétiens étaient épuisés de faim et de fatigue; la

cavalerie, enfoncée dans la vase, ne pouvait avancer ni reculer; les fantassins avaient jeté leurs armes; les bagages de l'armée flottaient sur les eaux; on n'entendait plus que des gémissements et des plaintes. « Lorsque les guerriers francs, dit un historien arabe, ne « virent plus devant eux que la mort, leurs âmes tombèrent dans « l'avilissement, et leurs dos se courbèrent sous la verge du Dieu à « qui toute louange appartient. »

Pélage dut sentir alors toute l'étendue de sa faute. On pouvait approuver son projet de marcher sur le Caire; mais ce projet, pour être exécuté, avait besoin d'un chef habile qui méritât l'amour et la confiance des croisés. Le légat présomptueux dédaigna tous les conseils et ne prévit aucun des obstacles; il conduisait une armée pleine de mécontents; il avait révolté tous les chefs par son orgueil, et ceux à qui il avait confié tous ses secrets le trahirent[1]. Au milieu des cris et des plaintes de l'armée à laquelle il avait promis la victoire, Pélage fut obligé de négocier la paix, et sa fierté s'abaissa jusqu'à implorer la clémence des musulmans. Des ambassadeurs chrétiens, parmi lesquels on remarquait l'évêque de Ptolémaïs, allèrent proposer aux vainqueurs une capitulation; ils offraient de rendre la ville de Damiette, et demandaient pour l'armée chrétienne la liberté de retourner en Palestine. Les princes musulmans s'assemblèrent en conseil pour délibérer sur la proposition des croisés. Les uns étaient d'avis d'accepter la capitulation; les autres voulaient que tous les chrétiens fussent faits prisonniers de guerre. Parmi ceux qui proposaient les mesures les plus rigoureuses, se faisait remarquer le prince de Damas, implacable ennemi des Francs. « On ne pouvait faire un « traité, disait-il, avec des guerriers sans humanité et sans foi. On « devait se rappeler leur barbarie dans la guerre, leurs trahisons dans « la paix..... Ils étaient armés pour ravager les provinces, pour dé- « truire les cités, pour renverser le culte de Mahomet..... Puisque la « fortune mettait entre les mains des *vrais croyants* les plus cruels « ennemis de l'islamisme et les dévastateurs de l'Orient, on devait « les immoler au salut des nations musulmanes, et profiter de la « victoire pour effrayer à jamais tous les peuples de *la croyance* « *d'Issa*. »

La plupart des princes et des émirs, animés par le fanatisme et la

[1] Imbert, maréchal du Temple, confident du légat, passa chez les musulmans avec tous ceux qu'il put entraîner dans la désertion. (Voyez Olivier, *Bibliothèque des Croisades*, t. II.)

vengeance, applaudissaient à ces discours violents. Le sultan du Caire, plus modéré et sans doute aussi plus prévoyant que les autres chefs, redoutant toujours l'arrivée de Frédéric, l'invasion des Tartares et peut-être aussi l'abandon de ses alliés, celui de ses propres soldats, combattit l'opinion du prince de Damas, et proposa d'accepter la capitulation des chrétiens. « Tous les Francs n'étaient point dans « cette armée qu'on pouvait retenir prisonnière; d'autres croisés « gardaient Damiette et pouvaient la défendre. Les musulmans « avaient soutenu un siége de dix-huit mois; les chrétiens pouvaient « résister aussi longtemps... Il était plus avantageux pour les princes « de la famille de Saladin de rentrer dans leurs cités, que de retenir « quelques-uns de leurs ennemis dans les fers... Si l'on détruisait « une armée chrétienne, l'Occident, pour venger la honte et la dé- « faite de ses guerriers, allait envoyer en Orient d'innombrables « légions... On ne devait pas oublier que les provinces musulmanes « étaient épuisées; que toutes sortes de violences avaient été em- « ployées, pour se procurer de l'argent, pour lever des troupes..... « D'autres ennemis que les chrétiens maintenant désarmés, d'autres « périls que ceux auxquels on venait d'échapper, pouvaient bientôt « menacer la Syrie et l'Égypte... Il était sage[1] de faire la paix dans « le moment même, pour se préparer à des combats nouveaux, à des « guerres plus cruelles peut-être que celle qu'on venait de faire et « qui avait un terme si glorieux pour les musulmans. »

Le discours de Malek-Kamel ramena les princes de sa famille à des sentiments de modération : la capitulation fut acceptée. Le sultan du Caire envoya son propre fils au camp des chrétiens pour gage de sa parole. Le roi de Jérusalem, le duc de Bavière, le légat du pape et les principaux chefs de l'armée chrétienne, se rendirent au camp des Turcs et restèrent en otage jusqu'à l'accomplissement du traité[2].

Lorsque les députés de l'armée prisonnière vinrent à Damiette, et

[1] La chronique d'Ibn-Férat donne quelques détails sur ce conseil des princes musulmans. (Voyez les extraits des auteurs arabes.) Les historiens occidentaux n'en parlent point. Il est fâcheux que Jacques de Vitri, qui fut envoyé au camp des musulmans pour proposer la capitulation, ait gardé le plus profond silence sur une circonstance aussi importante. Nous avons remarqué plusieurs fois que les historiens arabes, lorsque les musulmans éprouvaient des revers, se contentent de dire : *Dieu est grand, que Dieu maudisse les chrétiens*. On retrouve le même inconvénient dans les historiens occidentaux, qui se taisent presque toujours lorsque les chrétiens sont vaincus.

[2] Ces détails se trouvent dans le récit des auteurs arabes, et dans un fragment de la chronique de Tours traduit parmi les Pièces justificatives de ce volume.

qu'ils annoncèrent le désastre et la captivité des chrétiens, leur récit arracha des larmes à la foule des croisés qui arrivaient alors de l'Occident. Lorsque ces mêmes députés annoncèrent que la ville devait être rendue aux infidèles, la plupart de Francs ne purent retenir leur indignation, et refusèrent de reconnaître un traité aussi honteux pour les soldats de la croix. Les uns voulaient retourner en Europe, et se préparaient à déserter les drapeaux de la croisade; les autres couraient vers les remparts, s'emparaient des tours et juraient de les défendre [1].

Peu de jours après, de nouveaux députés vinrent annoncer que le roi de Jérusalem et les autres chefs de l'armée allaient livrer Ptolémaïs aux musulmans si l'on refusait de rendre Damiette. Pour achever de vaincre l'opiniâtre résistance de ceux qui voulaient défendre la ville et qui reprochaient à l'armée prisonnière la honte des chrétiens, ils ajoutèrent que cette armée, dans sa défaite, avait obtenu un prix digne de ses premiers exploits, et que les Turcs s'étaient engagés à restituer la véritable croix du Sauveur tombée au pouvoir de Saladin à la bataille de Tibériade [2]. Les plus ardents des pèlerins cédèrent enfin aux prières des députés. Alors le peuple et les soldats se répandirent dans la ville, pour y enlever tout ce qu'elle renfermait de richesses, tandis que le clergé, poussé par le désespoir, brisait dans les églises les autels et les images des saints, qui allaient être exposés aux outrages des infidèles. Ce fut au milieu de la douleur générale et des plus violents désordres que Damiette fut rendue aux Turcs.

Cependant l'armée chrétienne avait perdu ses tentes et ses bagages; elle avait passé plusieurs jours et plusieurs nuits dans une plaine couverte des eaux du Nil. La faim, les maladies, l'inondation, allaient la faire périr tout entière. Le roi de Jérusalem, qui se trouvait alors au camp des Turcs, informé de l'horrible détresse des chrétiens, alla conjurer Malek-Kamel de prendre pitié de ses ennemis désarmés. Le continuateur de Guillaume de Tyr, qui nous sert ici de guide dans

[1] La chronique de Tours décrit avec beaucoup de détails la confusion qui régnait alors dans Damiette. Les Italiens et les Allemands ne voulaient pas rendre la ville ; les Grecs, les Syriens, les Français, étaient d'un avis contraire.

[2] On a vu dans le livre précédent que les chrétiens, en prenant Constantinople, crurent y trouver cette même croix enlevée par les musulmans à Tibériade. On a peine à suivre dans les chroniques du temps tout ce qui est dit sur la vraie croix : peut-être en existait-il plusieurs morceaux de divers côtés. C'est ce que disent certains chroniqueurs, et ce qui expliquerait la variété des opinions à cet égard.

notre récit, rapporte, dans son vieux langage, l'entrevue touchante de Jean de Brienne et du sultan d'Égypte. « Le roi s'assist devant le « soudan et se mist à plorer; le soudan regarda le roi qui ploroit, et « lui dist : Sire, pourquoi plorez-vous? — Sire, j'ai raison, répondist « le roi, car je vois le peuple dont Dieu m'a chargé périr au milieu « de l'eau et mourir de faim. Le soudan eut pitié de ce qu'il vit le « roi plorer; si plora aussi; lors envoya trente mille pains as pauvres « et as riches; ainsi leur envoya quatre jours de suite. »

Malek-Kamel fit fermer les écluses, et la plaine cessa bientôt d'être inondée. Lorsque Damiette eut été rendue aux musulmans, l'armée chrétienne commença à faire sa retraite. Les croisés, qui devaient la liberté et la vie aux Turcs, traversèrent la ville qui leur avait coûté tant de combats et de travaux, et quittèrent les rivages du Nil, où, quelques jours auparavant, ils juraient de faire triompher la cause de Jésus-Christ. Ils emportaient tristement la vraie croix, dont ils auraient dû suspecter l'authenticité et la découverte puisqu'elle n'opérait plus de prodiges et qu'elle n'était plus pour eux le signal de la victoire. Le sultan d'Égypte les avait fait accompagner par un de ses frères, chargé de pourvoir à tous leurs besoins sur la route. Les chefs des musulmans étaient impatients de voir partir une armée qui avait menacé leur empire; ils pouvaient à peine croire à leur triomphe, et quelques alarmes se mêlaient sans doute à la pitié que leur inspiraient des ennemis vaincus.

On avait fait à Ptolémaïs des réjouissances pour les victoires des chrétiens sur les bords du Nil; on croyait déjà voir les saints lieux délivrés et l'empire des musulmans détruit. Le retour de l'armée fit succéder le deuil et la consternation à la sécurité et à la joie. Dans toutes les villes musulmanes, on célébra par des fêtes publiques la délivrance de l'Égypte; les chants des poëtes comparaient le sultan du Caire au prophète Mahomet, dont la religion triomphante dominait sur de vastes contrées soumises autrefois aux lois de Moïse et de Jésus-Christ. Son frère le prince de Kélat, appelé *Moussa* ou *Moïse*, était comparé au législateur des Hébreux, dont la verge miraculeuse avait appelé les vengeances du ciel sur les ennemis d'Israël et suscité enfin contre eux la colère des flots[1]. L'Égypte cependant, au milieu de ces hymnes de triomphe, était encore plongée dans la

[1] Ces particularités, et beaucoup d'autres que nous sommes obligé d'omettre ici, se trouvent dans le récit des auteurs arabes. (*Bibliothèque des Croisades*, t. IV.)

désolation. Les Arabes bédouins, par ordre du sultan, avaient ravagé toutes les provinces voisines du théâtre de la guerre; tous ceux qui se livraient à l'industrie et qu'on soupçonnait d'avoir de l'or, avaient été persécutés et dépouillés : les terres les plus fécondes étaient devenues stériles, les riches étaient devenus pauvres. Dans cette calamité générale, les chrétiens ne devaient point être épargnés : on leur enleva leurs biens, on les précipita dans les cachots, plusieurs perdirent la vie, et, ce qui fut pour eux le plus grand sujet d'affliction, on ferma leurs oratoires, on démolit leurs églises.

Tels furent les premiers résultats d'une croisade décidée dans un concile, prêchée au nom du saint-siége dans le monde chrétien, et dont les préparatifs avaient occupé l'Europe pendant plusieurs années.

Chacune des croisades précédentes avait un objet distinct, une marche facile à suivre, et n'était remarquable que par de grands exploits ou de grands revers. Celle dont nous parlons maintenant et qui doit embrasser encore un espace de vingt années, se mêle à tant d'événements divers, à tant d'intérêts opposés, à tant de passions étrangères aux guerres saintes, qu'elle ne présente d'abord qu'un tableau confus, et que l'historien, sans cesse occupé de faire connaître les révolutions de l'Orient et de l'Occident, peut avec raison être accusé d'avoir, comme l'Europe chrétienne, oublié Jérusalem et la cause de Jésus-Christ.

En lisant le douzième livre de cette histoire, on s'aperçoit qu'on est déjà loin du siècle qui vit naître les croisades et qui fut témoin de leurs progrès éclatants. Si on rapproche cette guerre de celles qui l'ont précédée, il est facile de voir qu'elle a un caractère différent, non-seulement dans la manière dont elle fut conduite, mais encore dans les moyens employés pour enflammer le zèle des chrétiens et leur faire prendre les armes.

Lorsqu'on a vu les incroyables efforts des papes pour armer les peuples de l'Occident, on s'étonne d'abord du peu de succès qu'obtinrent leurs exhortations, leurs menaces et leurs prières. Il suffit de comparer le concile de Clermont, tenu par Urbain, avec le concile de Latran, présidé par Innocent : dans le premier, les plaintes de Jérusalem excitent les sanglots de tout l'auditoire; dans le second, mille objets différents viennent occuper l'attention des pères de l'Église, qui s'expriment sans émotion et sans douleur sur les malheurs de la terre sainte. A la voix d'Urbain, les chevaliers, les barons,

les ecclésiastiques, jurèrent tous ensemble d'aller combattre les infidèles; le concile devint tout à coup une assemblée d'intrépides guerriers : il n'en fut pas de même du concile de Latran, où personne ne prit la croix et ne fit éclater ce vif enthousiasme que le pape voulait réveiller dans tous les cœurs.

Nous avons fait remarquer dans notre récit que les prédicateurs de la guerre sainte permettaient aux pèlerins de se racheter de leur vœu en payant une somme d'argent : cette manière d'expier ses péchés parut une innovation scandaleuse; et l'indulgence des missionnaires de la croisade, qui dispensaient ainsi du pèlerinage ceux qui avaient pris la croix, leur fit perdre quelque chose de leur ascendant. Ils n'étaient plus, comme auparavant, les envoyés du ciel; la multitude ne leur reconnaissait plus le don des miracles; quelquefois ils se trouvèrent obligés d'employer les menaces et les promesses de l'Église pour attirer des auditeurs à leurs sermons; souvent même le peuple cessa de les regarder comme les interprètes de l'Évangile, et ne vit en eux que les percepteurs des deniers du saint-siége. Ce trafic des priviléges de la croisade, achetés au poids de l'or, dut arrêter l'essor des passions généreuses, et confondre dans l'esprit des chrétiens les choses de la terre avec les pensées qui viennent du ciel.

On trouve une autre différence remarquable dans la prédication de cette croisade : le refus d'admettre les grands coupables sous la bannière de la croix, l'étonnement que causait aux chevaliers chrétiens l'enrôlement de la foule obscure du peuple dans la sainte milice, suffisent pour marquer un changement dans les mœurs et dans les opinions des croisés. Le sentiment de l'honneur, qui tient à l'amour de la gloire et tend à établir des distinctions parmi les hommes, semblait avoir prévalu sur le sentiment purement religieux, qui inspire l'humilité, reconnaît à tous les chrétiens des droits égaux, et confond le repentir avec la vertu. La croisade où l'on n'admettait que les hommes dont on estimait la bravoure et la conduite, cessait en quelque sorte d'être une guerre véritablement religieuse, et commençait à ressembler aux guerres ordinaires, dans lesquelles les chefs sont les maîtres de choisir leurs soldats.

L'enthousiasme des guerres saintes ne se réveillait plus que par intervalles, comme un feu près de s'éteindre; les peuples avaient besoin d'un grand événement, d'une circonstance extraordinaire, de l'exemple des princes, pour s'armer contre les infidèles. Les subti-

lités des théologiens, qui voulurent tout soumettre à leurs discussions, contribuèrent à refroidir ce qui restait de cette ardeur pieuse et guerrière que, jusqu'alors, il avait fallu modérer et contenir dans de justes bornes. On disputa, dans les écoles, sur la question de savoir dans quel cas un chrétien était exempt d'accomplir son vœu ; quelle somme il fallait payer pour se racheter d'une promesse faite à Jésus-Christ; si certains exercices de piété suffisaient pour remplacer le pèlerinage; si un héritier devait remplir le serment d'un testateur; si le pèlerin qui mourait en allant à la croisade avait plus de mérite aux yeux de Dieu que celui qui mourait à son retour; si la femme pouvait se croiser sans le consentement de son mari, et le mari sans le consentement de sa femme, etc.[1]. Du moment que toutes ces questions furent solennellement discutées, que sur plusieurs points les avis furent partagés parmi les théologiens, l'enthousiasme, qui ne raisonne point, s'affaiblit devant la froide raison des docteurs, et les pèlerins parurent moins céder aux transports d'un sentiment généreux qu'à la nécessité de remplir un devoir et de suivre une règle établie.

Au milieu des prédications et des préparatifs de cette croisade, l'Europe offre un spectacle nouveau qui a dû vivement frapper l'attention des observateurs éclairés : c'est une croisade d'enfants. Ceux qui cherchent à expliquer le cœur humain par les événements historiques, ne trouvent aucun phénomène semblable dans l'histoire ancienne et l'histoire moderne. On ne pouvait plus ranimer l'enthousiasme des croisades, et tout à coup la timide enfance est appelée à donner l'exemple. On a pu remarquer que, lorsque les passions et les opinions qui dominent les sociétés tendent à l'affaiblir, il s'y mêle souvent quelque chose de singulier et de bizarre qui atteste leur discrédit ou leur décadence, et montre les vains efforts tentés pour leur rendre la force et la vie.

Dans cette sixième croisade, les chrétiens ne réunirent jamais tous leurs efforts contre les infidèles; aucun esprit d'ordre ne présida à leurs entreprises; les croisés, qui ne tenaient leur mission que de leur zèle, ne partaient qu'au gré de leur volonté et de leur fantaisie; les uns revenaient en Europe sans avoir combattu les musulmans; les

[1] La plupart de ces questions se trouvent rapportées dans le chapitre de l'ouvrage du jésuite Gretzer, *De cruce*.

autres abandonnaient les drapeaux de la croisade après une victoire ou une défaite; et de nouveaux croisés étaient sans cesse appelés pour défendre les conquêtes ou réparer les fautes de ceux qui les avaient précédés. Quoique dans cette croisade l'Occident eût compté plus de cinq cent mille guerriers partant pour la Palestine ou pour l'Égypte, les bords du Jourdain et du Nil virent rarement de grandes armées. Comme les croisés ne furent jamais réunis en grand nombre, ils n'eurent à éprouver ni la famine, ni les fléaux qui avaient moissonné les armées des premiers défenseurs de la croix; mais, s'ils éprouvèrent moins de revers, s'ils furent plus disciplinés, on peut dire aussi qu'ils ne montrèrent point cette ardeur et ces vives passions que les hommes se communiquent entre eux, et qui prennent un nouveau degré de force et d'activité au milieu d'une multitude assemblée pour la même cause et sous les mêmes drapeaux.

En plaçant le théâtre de la guerre en Égypte, les chrétiens n'eurent plus sous les yeux, comme dans la Palestine, les monuments et les lieux révérés qui pouvaient leur rappeler la religion et le Dieu pour lequel ils allaient combattre; ils n'avaient plus devant eux et autour d'eux le fleuve du Jourdain, le Liban, le Thabor, la montagne de Sion, dont l'apect frappait si vivement l'imagination des premiers croisés.

Dans les autres croisades, les papes s'étaient contentés d'exciter l'enthousiasme des pèlerins et d'adresser au ciel des prières pour les conquêtes des croisés; dans cette guerre, les chefs de l'Église voulurent diriger toutes les expéditions et conduire, par leurs légats, les opérations militaires des armées chrétiennes. L'invasion de l'Égypte avait été décidée dans le concile de Latran, sans qu'on eût écouté les avis des plus habiles guerriers. Lorsque les hostilités eurent commencé, on vit les envoyés du pape présider à tous les événements de la guerre; par leurs ambitieuses prétentions autant que par leur ignorance, ils affaiblirent la confiance et l'ardeur des soldats de la croix, ils perdirent tous les fruits de la victoire, et firent naître une fâcheuse rivalité entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

Si dans la croisade précédente l'expédition des soldats chrétiens contre la Grèce n'avait pas procuré à l'Occident de grands avantages, elle illustra du moins les armes des Vénitiens et des Français. Dans la guerre que nous venons de raconter, les chevaliers et les barons qui prirent la croix n'ajoutèrent rien à leur gloire et à leur renommée.

Les croisés qui purent revoir leur patrie, n'y rapportèrent que le souvenir des plus honteux désordres. Un grand nombre d'entre eux, revenus en Europe, ne montrèrent à leurs compatriotes que les fers de leur captivité et les maladies contagieuses de l'Orient.

Les historiens que nous avons suivis ne parlent point des ravages de la lèpre parmi les peuples de l'Occident; mais le testament de Louis VIII [1], monument historique de cette époque, atteste l'existence de deux mille léproseries dans le seul royaume de France. Ce spectacle douloureux dut être un sujet d'effroi pour les plus fervents des chrétiens, et les désenchanta de ces régions de l'Orient où, jusque-là, leur imagination n'avait vu que des prodiges et des merveilles.

Le siége de Damiette ne fut point cependant sans gloire, et peut être comparé, pour sa durée et pour la résistance qu'éprouvèrent les croisés, au siége si célèbre de Ptolémaïs. Toutefois l'Orient ne vit alors ni de grands princes ni de grands capitaines; et, comme le légat et les ecclésiastiques dirigeaient presque seuls la croisade, les combattants montrèrent plus de dévotion que d'enthousiasme belliqueux. En célébrant l'entreprise hardie, mais malheureuse, de quelques guerriers chrétiens qui attaquèrent Damiette du côté du fleuve, un chroniqueur, témoin oculaire, ajoute que ces guerriers n'étaient pas de ceux dont le ciel devait protéger les armes, *car le seul amour de la gloire les portait à combattre.* Cette réflexion d'Olivier Scholastique nous fait voir quels sentiments animaient la plupart des croisés.

Les miracles, les visions célestes, se mêlent sans cesse, dans les chroniques contemporaines, au récit des événements du siége. Les historiens n'oublient ni les jeûnes ni les processions ordonnés par le clergé, ni les prières prononcées à haute voix sur le champ de bataille; leur relation est sans cesse interrompue par des maximes pieuses ou des citations de l'Écriture; et, lorsque arrivés au dernier assaut livré à la ville, ils nous montrent l'armée chrétienne précédée de ses prêtres et chantant sur les remparts et au pied des remparts les cantiques de l'Église, leur récit semble bien moins nous offrir a description d'un combat que le spectacle d'une cérémonie religieuse.

[1] Louis VIII mourut en 1226, peu d'années après l'expédition des chrétiens en Égypte.

Parmi les peuples qui combattaient alors sous les drapeaux de la croix, l'histoire doit distinguer les pèlerins de Cologne, ceux de la Frise et de la Hollande. En mémoire des glorieux travaux de cette guerre, Frédéric II reçut chevalier Guillaume, comte de Hollande, et permit aux habitants de Harlem d'ajouter une épée d'argent aux quatre étoiles peintes sur leur étendard. Dans la capitale de la Frise, l'usage s'était conservé jusqu'aux temps modernes de porter en procession l'image du vaisseau qui avait rompu la chaîne du Nil. Deux cloches provenant du butin fait dans la croisade et suspendues au haut d'une tour, retentissaient chaque soir pour rappeler les exploits des Frisons et des Hollandais pendant le siége de Damiette [1].

Un des traits caractéristiques du temps dont nous parlons, c'est l'esprit de prosélytisme poussé jusqu'à l'excès et l'extrême confiance des fidèles dans le don de persuasion accordé à l'Église. Nous avons vu le pape Innocent envoyer des ambassadeurs et des messages aux princes musulmans de la Syrie, persuadé que les infidèles eux-mêmes ne résisteraient point à ses exhortations apostoliques. Nos lecteurs ont remarqué avec quelle pieuse audace saint François d'Assise avait bravé la présence et le glaive des Turcs, n'ayant pour sauvegarde et pour appui que le bâton des pèlerins et les paroles de l'Évangile. Il nous reste une lettre fort curieuse adressée au sultan du Caire par Olivier Scholastique, après la reddition de Damiette et la défaite des chrétiens. Dans cette lettre destinée à convertir le sultan et à obtenir la restitution du royaume de Jérusalem, Olivier remerciait le prince musulman de l'humanité qu'il avait montrée envers les croisés. « Vous avez, lui disait-il, comblé nos otages de tous les « biens dont l'Égypte abonde; vous nous avez envoyé chaque jour « vingt ou trente mille pains, avec des fourrages; vous avez construit « un pont et desséché les chemins que l'eau avait rendus impratica- « bles; vous nous avez fait garder comme la prunelle de vos yeux. « Lorsqu'une bête de somme était égarée, vous donniez des ordres « pour qu'elle fût reconduite à son maître; vous avez fait transporter « à vos dépens les malades et les infirmes; et, ce qui est plus géné-

[1] Jean de Leyde, qui rapporte ce fait, dit que les petits vaisseaux portés en procession étaient terminés en scie, pour rappeler que la chaîne du Nil fut brisée par une scie attachée à un navire du comte de Hollande. M. Hamaker nous apprend, dans son mémoire sur le siége de Damiette, que les cloches dont nous parlons ici, ou d'autres qui les ont remplacées, sonnent tous les soirs, et que les navires avec une scie ornent encore aujourd'hui les voûtes du principal temple de Harlem. (Voyez pour plus de détails la *Dissertation* de M. Hamaker, p. 82 et suiv.)

« reux encore, vous avez défendu, sous des peines terribles, qu'on « insultât les chrétiens par des paroles et même par des signes[1]. » Olivier Scholastique, qui joignait les lumières de son temps à une grande simplicité de cœur, avait plus de foi dans la puissance de ses raisonnements que dans les prodiges de la bravoure. Cette ardeur de convertir les musulmans tenait sans doute à une conviction profonde des vérités de l'Évangile; mais on peut dire qu'elle tenait aussi à cet orgueil, né dans les controverses de l'école, pour lequel les disputes théologiques étaient de véritables combats et qui se persuadait chaque jour davantage que Dieu avait promis de soumettre le monde aux argumentations et aux subtilités des docteurs.

Une dernière réflexion achèvera de faire connaître l'époque que nous venons de décrire : parmi les abus qu'on fit alors de l'esprit des croisades et les malheurs qu'elles entraînèrent après elles, on ne peut oublier les guerres civiles et religieuses dont la France et plusieurs contrées de l'Europe furent le théâtre. Le désir violent de réunir tous les hommes par les liens de la foi orthodoxe dut souvent armer les peuples les uns contre les autres. Dans leurs expéditions en Orient, les chrétiens s'étaient familiarisés avec l'idée d'employer la force et la violence pour changer les cœurs et les opinions. Comme on avait fait longtemps la guerre aux infidèles, on voulut aussi la faire aux hérétiques : on s'arma d'abord contre les Albigeois, ensuite contre les païens de la Prusse, par la même raison qu'on s'était armé contre les musulmans.

Les écrivains modernes ont déclamé avec une véhémence éloquente contre ces guerres désastreuses; mais, longtemps avant le siècle où nous sommes, l'Église avait condamné les excès d'un aveugle fanatisme. Saint Augustin, saint Ambroise, les pères des conciles avaient enseigné dès longtemps au monde chrétien qu'on ne détruit point l'erreur par le glaive et qu'on ne doit point prêcher aux hommes les vérités de l'Évangile au milieu des menaces et des violences de la guerre.

La croisade contre les Prussiens nous montre tout ce que l'ambition, l'avarice, la tyrannie, ont de plus cruel et de plus barbare. Le tribunal de l'histoire ne saurait juger avec trop de sévérité les chefs de cette guerre, dont les ravages et les fureurs se prolongèrent pen-

[1] *Histoire du siège de Damiette*, dans la collection de George Ekkard.

dant plus d'un siècle; mais, tout en condamnant les excès des conquérants de la Prusse, il faut convenir des avantages que l'Europe put retirer de leurs exploits et de leurs victoires. Une nation séparée de tous les autres peuples par ses mœurs et ses usages cessa d'être étrangère à la république chrétienne. L'industrie, les lois, la religion, qui marchaient à la suite des vainqueurs pour adoucir les maux de la guerre, répandirent leurs bienfaits parmi des hordes sauvages. Plusieurs villes florissantes s'élevèrent du sein des forêts, et le chêne de Romové[1], à l'ombre duquel on immolait des victimes humaines, fut remplacé par des églises où l'on prêcha la charité et les vertus de l'Évangile. Les conquêtes des Romains furent quelquefois plus injustes, leurs guerres plus barbares; elles offraient moins d'avantages au monde civilisé, et cependant elles n'ont point cessé d'être l'objet de l'admiration et quelquefois même des éloges de la postérité.

La guerre des Albigeois fut plus cruelle et plus malheureuse que la croisade dirigée contre les peuples de la Prusse. Les missionnaires et les guerriers outragèrent par leur conduite toutes les lois de la justice et de la religion qu'ils voulaient faire triompher. Les hérétiques usèrent souvent de représailles envers leurs ennemis. De part et d'autre on s'arma du fer des meurtriers et des bourreaux; de part et d'autre l'humanité eut à déplorer les plus coupables excès.

En parcourant les sanglantes annales du moyen âge, on s'afflige surtout de voir des guerres entreprises et poursuivies au nom d'une religion de paix, tandis qu'on trouve à peine un exemple de guerre religieuse chez les anciens et sous les lois du paganisme[2]. On doit croire que les peuples modernes et ceux de l'antiquité ont eu les mêmes passions; mais, chez les anciens, la religion entrait moins avant dans le cœur de l'homme et dans l'esprit des institutions sociales. Le culte des faux dieux n'avait aucun dogme positif; il n'ajoutait rien à la morale, il ne prescrivait point de devoirs aux citoyens, il n'était point lié aux maximes de la législation, et se trouvait en quelque sorte en dehors de la société. Lorsqu'on attaquait le paganisme ou qu'on changeait quelque chose au culte des faux dieux,

[1] La ville de Thorn fut bâtie à la place d'un chêne consacré par les Prussiens.

[2] On pourrait citer, parmi les Grecs, la guerre sacrée, entreprise pour les terres qui appartenaient au temple de Delphes; mais, en relisant l'histoire de cette guerre, il sera facile de voir que ce peuple ne se battait point pour un dogme ou pour une opinion religieuse, comme dans les guerres qui, chez les modernes, ont eu la religion pour motif ou pour prétexte.

on ne blessait point profondément les affections, les mœurs, les intérêts des sociétés païennes. Il n'en est pas de même du christianisme, qui, surtout au moyen âge, se mêlait à toutes les lois civiles, rappelait à l'homme tous ses devoirs envers la patrie, s'unissait à tous les principes de l'ordre social. Au milieu de la civilisation naissante de l'Europe, la religion chrétienne se trouvait confondue avec tous les intérêts des peuples; elle était en quelque sorte le fondement de toute société; elle était la société elle-même : on ne doit donc pas s'étonner que les hommes fussent disposés à se passionner pour sa défense. Alors tous ceux qui se séparaient de la religion chrétienne, se séparaient de la société; et tous ceux qui rejetaient les lois de l'Église, cessaient par là de reconnaître les lois de la patrie. C'est sous ce point de vue qu'il faut considérer les croisades des Albigeois et des Prussiens, qui étaient moins des guerres religieuses que des guerres sociales.

ECLAIRCISSEMENTS.

I. — Page 204.

Sur Conrad, chancelier de l'empire.

Le rôle important qu'a joué le chancelier Conrad dans cette croisade, nous impose l'obligation d'entrer dans quelques détails sur sa personne.

Conrad était d'origine noble, quoique les historiens ne s'accordent point touchant la famille à laquelle il appartenait ; mais toujours paraît-il certain qu'il sortait d'une des trois maisons de Rabensburgk, de Reienstein et de Querfurt, et que sa naissance favorisa son ambition. L'étendue de son savoir et ses qualités personnelles le firent distinguer à la cour de Frédéric Ier, et ce prince le fit son chapelain et son chancelier. Dans cette place éminente, qui le mettait à la tête des affaires publiques, il déploya les talents les plus rares. Ce fut pour récompenser ses services que Frédéric l'éleva, en 1183, à l'évêché de Lubeck. Il était difficile que la vie d'un prélat pût convenir à un homme qui avait vécu à la cour et parcouru la carrière politique avec éclat, et dont les succès avaient accru l'ambition. Aussi, profitant de quelques démêlés qu'il eut avec le comte Adolphe, il renonça à son évêché, revint à la cour, et y reprit la dignité de chancelier.

On a prétendu qu'il avait accompagné Frédéric dans sa croisade ; bien plus, qu'après sa mort c'était lui qui avait pris le commandement de l'armée et en avait ramené les restes en Allemagne. Mais on a confondu l'expédition de 1189 avec celle de 1196. Tageno, à qui on doit le récit détaillé de la croisade de Frédéric, ne nomme point Conrad, quoiqu'il fasse connaître tous les personnages de marque dont ce prince fut accompagné. Godefroy le Moine met à la tête de l'armée Henri et Gérard, qui la commandèrent pendant dix semaines. Enfin, Arnault de Lubeck nomme Godefroy de Wurtzbourg comme le grand moteur de cette croisade.

Conrad occupa la même dignité de chancelier sous Henri VI, et jouit des faveurs de ce prince ; il fut employé par lui dans les affaires d'Italie, et on trouve dans Arnault de Lubeck une lettre du prévôt de l'église de Hildesheim dans laquelle il rend compte de son voyage en Italie et en Sicile. Dans le même temps où il dirigea la croisade de 1196, il fut fait évêque de Hildesheim. Nous avons parlé de ses faits pendant la croisade. A son retour de Syrie, dans les guerres que se firent Philippe de Souabe et Othon de Saxe, il se déclara pour le premier. A la même époque, le siége de Wurtzbourg étant devenu vacant, il le postula, parce que le titre de *dux Franciæ orien-*

talis, qui y était attaché, flattait son ambition, et il s'y installa sans demander l'approbation du pape Innocent III. Le pontife, irrité du mépris de sa suprématie, prononça des anathèmes et lança des sentences d'excommunication contre Conrad, l'obligea de renoncer à l'évêché de Hildesheim comme au siége de Wurtzbourg, le trouvant indigne de diriger ceux qu'il avait délaissés par orgueil ou ceux qu'il avait recherchés par avarice. En vain Conrad, pour l'apaiser, lui fit offrir de riches présents et employa l'intercession des premières personnes de l'Empire; il fallut s'humilier. Après avoir protesté de sa soumission absolue au pape, en présence de l'archevêque de Magdebourg et de Mayence, il se rendit à Rome, malgré l'intempérie de la saison. Conrad parut devant le pape, les pieds nus, le pallium et la corde au cou, se prosterna le visage contre terre; et, étendant les bras en croix, versant des torrents de larmes, il confessa ses fautes et résigna ses deux évêchés. Nous possédons une bulle d'Innocent, sous la date de 1200, dans laquelle il rend compte de cette pénitence solennelle. Conrad obtint par cette démarche les faveurs du saint-siége, et fut promu canoniquement à l'évêché de Wurtzbourg. Livré dès lors aux soins de l'épiscopat, il s'appliqua à établir l'ordre dans son Église, forma les clercs à l'honnêteté, à la chasteté, enfin à toutes les vertus religieuses qui pouvaient les rendre agréables à Dieu et aux hommes. La pureté de sa doctrine, la fermeté de sa conduite, le firent craindre et respecter des laïques. Cette même sévérité fut la cause de sa mort; car, une contention s'étant élevée entre des séculiers et le clergé pour des affaires d'intérêt, Conrad soutint les droits de l'Église avec toute la fermeté de son caractère, et périt, assassiné par ses adversaires, dans la ville de Wurtzbourg, au mois de decembre 1202.

Plusieurs historiens lui ont reproché une trop grande ambition dirigée vers les grandeurs humaines et les richesses : nous n'entreprendrons point de le justifier de ces accusations, dont ses apologistes mêmes reconnaissent la vérité, en convenant qu'*il était un peu cupide* (*etenim aliquantulùm cupidus erat*); c'était cette même cupidité qui avait établi la division entre lui et le comte Adolphe; mais on doit également adopter l'éloge qu'en font les écrivains du temps, et Arnault de Lubeck en particulier, qui l'appelle *vir litteratus valdè, et in causis tractandis acerrimus orator.*

II. — Page 310.

Sur l'établissement des princes francs dans l'empire de Constantinople.

La marche rapide de notre récit ne nous a pas permis de nous arrêter sur quelques détails curieux qui tiennent à l'établissement des Francs dans l'empire de Constantinople; nous allons donc revenir, dans cet Éclaircissement, sur ce sujet. Les souvenirs de l'ancienne Grèce, les hauts faits de la chevalerie française, la situation actuelle de ces contrées, tout semble se réunir pour jeter un puissant intérêt sur l'établissement des croisés dans la ville fondée par Constantin.

Nous avons vu qu'avant la prise de Constantinople, les croisés étaient con-

venus entre eux de partager les provinces du nouvel empire qu'allaient fonder leurs armes. L'auteur des *Gestes d'Innocent III* nous a conservé ce traité de partage. Les pèlerins y conviennent que les Vénitiens seront conservés dans les priviléges et prérogatives qui leur avaient été accordés par les empereurs de Constantinople; que l'empereur élu aura la quatrième partie du territoire, avec les palais des Blaquernes et de Bucoléon, et que les trois autres parties seront divisées entre les Français et les Vénitiens, que les ecclésiastiques auront droit d'élire un patriarche, et se partageront entre eux les bénéfices. Douze personnes devaient faire la division et la distribution des fiefs et des honneurs, et régler les services dus par les chevaliers et les barons de l'empire. On convint en outre que les fiefs seraient héréditaires, sous les mêmes charges de service et de redevance militaires que les fiefs de Jérusalem et d'Occident; que le duc de Venise ne ferait aucun hommage à l'empereur; que sa souveraineté serait indépendante, et que la république ne reconnaîtrait aucun suzerain. Ce traité fut envoyé au pape par des députés, et approuvé par le souverain pontife [1].

Après la prise de Constantinople et le couronnement de Baudouin, le premier soin des croisés fut de mettre à exécution le traité antérieur. Avant tout partage, le nouveau souverain investit le marquis de Montferrat des terres d'outre le canal, vers l'Anatolie et l'île de Candie; et, comme le marquis s'était allié au roi de Hongrie, il témoigna le désir de posséder le royaume de Thessalonique, qui avoisinait le territoire hongrois; après quelque contestation, il en reçut l'investiture [2].

Par une charte du 12 août 1204, le roi de Thessalonique vendit à Marc Sanudo, noble vénitien, et à Ravinio Carcério, gentilhomme véronais, députés à cet effet par le duc Henri Dandolo, l'île de Candie, moyennant cent mille pepres d'or, monnaie de l'empire [3].

Vers le mois de septembre on procéda au partage général du territoire. La portion attribuée aux Vénitiens se trouva aussi considérable que celle du monarque élu; Baudouin n'eut que le quart de tout l'empire, comme on l'avait stipulé; Venise obtint la moitié du reste, et l'autre fut distribuée entre les pèlerins, et dut dépendre, comme fief, de Constantinople; l'empereur donna le duché de Nicée ou Bithynie à Louis, comte de Blois, et à Renier de Trit, gentilhomme du comté de Hainaut, celui de Philippopolis en Thrace.

Lorsque les deux légats du pape arrivèrent à Constantinople, suivis de l'élite de la chevalerie d'Occident, Baudouin, pour les retenir, leur conféra plusieurs fiefs; Étienne du Perche reçut le duché de Philadelphie, et Thierri de Thenemonde une portion de terre en Romanie. Les églises, les terres, les hôpitaux, furent distribués entre les chevaliers du Temple et ceux de Jérusalem; ils s'obligèrent à tous les devoirs de la vassalité, et promirent le service militaire.

Pour mettre plus d'ordre dans cet Éclaircissement, nous consacrerons un paragraphe particulier à chacun des grands États fondés par la conquête.

[1] *Gest. Innoc.*, ad ann. 1204.
[2] *Innocent III*, lib. VIII, epist. 59.
[3] *Rhamnus*, lib. IV. Voyez plus loin la valeur de cette monnaie.

§ I. — De l'empire de Constantinople.

Nous avons raconté avec quelques détails, dans notre histoire, les progrès successifs de l'empire latin de Constantinople et sa décadence rapide jusqu'à la malheureuse bataille d'Andrinople. C'est à cette époque que nous allons reprendre le récit des événements.

Après la victoire des Bulgares, dit l'historien Nicétas, il ne resta plus aux Français, de toutes leurs conquêtes, que les cités de Constantinople, Rodosto et Selivrée dans la Thrace : toutes les villes grecques subirent la domination des Bulgares et de Théodore Lascaris. Dans ces tristes conjonctures, les Francs résolurent de solliciter la piété et de réveiller le courage de leurs frères d'Occident : l'évêque de Soissons, Nicolas de Mailly et Jean de Bliaut, se dirigèrent vers l'Italie. L'empire se trouvait alors gouverné par deux baillis ou régents : Henri, pour Baudouin, captif chez les Bulgares; et Marin Zéno, que les Vénitiens avaient élu après la mort de Dandolo. Les deux baillis firent défenses expresses aux barons et aux chevaliers qui avaient des fiefs dans l'empire, de les aliéner, l'État se trouvant dans un moment de péril. Henri partit tout aussitôt de Constantinople à la tête de ce qui lui restait de troupes; il s'empara successivement de Chiorli, Arcadiople, Bysie, Apres. A Bysie, il établit pour gouverneur Anseau de Cayeux, et rendit Apres à Théodore Branas, le seul des seigneurs grecs qui eût conservé la fidélité féodale aux empereurs latins; il avait épousé l'impératrice Agnès, sœur de Philippe-Auguste; et telle était leur affection réciproque, que, suivant le moine Albéric, on disait publiquement qu'il y avait eu avant mariage *doux parler* et *jeux d'amour*. Mais les Bulgares arrêtèrent bientôt les conquêtes des Latins; ils les dispersèrent, selon Nicétas, comme le cheval disperse la poussière du sol qu'il frappe de ses pieds. Cet événement arriva la veille de Noël; partout où passèrent les Bulgares, les villes et les campagnes furent détruites, si bien que les Grecs se virent contraints à s'unir avec les Latins pour se sauver des ravages de leurs féroces alliés. Ils députèrent vers le grec Branas, qui servit d'intermédiaire dans cette négociation; on convint que ce seigneur recevrait à titre de fief de l'empire Andrinople et Didymotique, et que les Grecs révoltés se soumettraient à cette condition à l'obéissance de l'empereur latin.

En ce moment éclatait une violente querelle entre le clergé franc de Constantinople et le patriarche Morisini. Les chanoines de Sainte-Sophie et les Vénitiens l'avaient reçu avec toute espèce d'honneurs, mais les clercs francs ne voulaient pas reconnaître son autorité; enfin le cardinal de Sainte-Suzanne calma l'irritation des esprits, il fut convenu que la quinzième partie des biens de l'empire appartiendrait à l'Église, non compris dans iceux, dit Villehardouin, les cloîtres et les maisons qui leur appartenaient. On apprit alors à Constantinople que le bailli avait forcé les Bulgares à lever le siége d'Andrinople et que le souverain pontife avait écrit pour appeler les peuples chrétiens au secours de *la nouvelle France*, car c'est ainsi que l'on commençait à appeler l'empire naissant de Constantinople.

Lorsqu'on eut appris avec quelque certitude la mort de Baudouin, Henri

ceignit la couronne impériale, le dimanche d'après la Notre-Dame de la mi-août. Il se mit immédiatement en campagne, atteignit et dispersa les Bulgares, s'empara de Didymotique et d'Aquilée. Au milieu des réjouissances publiques, l'empereur épousa la jeune Agnès, fille du marquis de Montferrat, qu'Othon, seigneur d'Athènes et de Thèbes, lui avait amenée.

Quelques seigneurs grecs se disputaient alors les derniers débris de l'empire de Constantin. Théodore Lascaris, qui s'était fait proclamer empereur à Nicée, d'abord attaqué par David Comnène, qui se qualifiait pareillement d'empereur et avait placé le siége de son empire à Trébisonde, capitale de la Colchide, et par Manuel Maurozomes, qui s'était emparé, avec l'aide du sultan d'Iconium, son gendre, de toute la contrée qui environne le Méandre, les avait vaincus, et, fier de ses succès, résolut de chasser du territoire impérial les Francs, hôtes importuns et conquérants ambitieux. Il rompit tout à coup la trêve anciennement conclue, et parut dans la lice à la tête d'une puissante armée. L'empereur fit passer le bras de Saint-George à ses troupes, et les mit en sentinelle avancée dans le château de Piga, de l'autre côté du détroit; mais aussitôt les Bulgares envahissent l'empire par la Thrace, viennent devant Andrinople, défendue seulement par dix chevaliers latins, l'assiégent et la pressent de toutes parts; Lascaris, de son côté, attaque les frontières maritimes. Henri, par des prodiges de courage, force les Bulgares à se retirer; une trêve est conclue entre Lascaris et l'empereur, qui revient à Constantinople. Ce retour fut marqué par l'hommage que fit le marquis de Montferrat au nouveau souverain des terres qu'il tenait de l'empire, et par la concession faite à titre de fief au sire de la Villehardouin, de la ville de Messinople, à la charge d'hommage et de service militaire. Cette année 1207, le roi des Bulgares mourut, et l'empire fut ainsi délivré d'un de ses plus cruels ennemis. Tandis qu'il assiégeait Thessalonique et que ses tentes se déployaient sur tout le pays, on entendit une nuit le roi des Bulgares s'écrier : « Je suis blessé à mort ! » Il avait vu en songe un cavalier revêtu d'armes blanches qui l'avait percé d'outre en outre avec le fer de sa lance; s'éveillant en sursaut, il accusa Manastras, un des chefs qui avait sa tente tout à côté de la sienne, de l'avoir frappé du glaive. Manastras, qui entend ces paroles, ne perd pas un moment, fait emporter et ensevelir le corps du prince, et lève le siége de Thessalonique. Cantacuzène attribue la mort du Bulgare à une vengeance particulière de saint Démétrius, dont il avait menacé de détruire les églises.

Après la retraite des Barbares, pour la première fois les empereurs latins prirent le nom de Constantin : on voit ce titre sur leur monnaie. Pour honorer ce grand titre, dit l'historien Acropolite, Henri marcha contre les Bulgares, les défit, et les força pour longtemps à demeurer dans leur pays. La guerre éclata entre l'empereur et le bailli du royaume de Thessalonique, qui, par sa désobéissance, avait mérité la colère de Henri. « Les Lombards n'ont-ils pas conquis le pays comme les Francs? disait le bailli de Thessalonique. Pourquoi seraient-ils soumis au respect et à l'obéissance? » La guerre se prolongea par la perfidie du bailli, qui promit de se soumettre, et qui, chaque fois qu'on le sommait de sa parole, prenait les armes. La haine des

Lombards et des Francs était d'ailleurs la cause réelle de ces différends, elle était tellement violente, qu'un Italien nommé Carcerio s'était chargé de poignarder ou d'empoisonner l'empereur. Enfin la paix fut conclue aux conditions que le bailli quitterait la Grèce et se retirerait en Italie. Le despote d'Étolie et d'Épire se fit comprendre dans le traité; il fit hommage, donna sa fille à Eustache, frère de l'empereur, et en dot le tiers de ses États.

Les princes francs cherchaient à s'allier avec les familles qui pouvaient favoriser leurs conquêtes : Henri épousa la fille de Vorillas, roi des Bulgares, et le roi des Bulgares épousa la nièce de l'empereur. Mais le prince d'Épire rompit le traité qu'il venait de conclure; il s'empara du connétable de Romanie et de cent chevaliers : le connétable et son chapelain sont suspendus à une colonne élevée; les chevaliers furent livrés au fouet des eunuques. En même temps Michel conclut un traité avec Lascaris, et tous deux cherchent à attirer à leur service les soldats latins mécontents de la paie de l'empereur. Ils y réussirent; sur deux mille chevaliers, Lascaris en avait plus de huit cents italiens ou français. Après avoir vaincu le sultan d'Iconium et arraché à David Comnène, empereur de Trébisonde, Héraclée et plusieurs autres places, le prince grec marcha contre l'empereur Henri, alors occupé à calmer les dissensions qui s'étaient élevées, comme dans tous les pays conquis par les armes chrétiennes, entre les possédant fief ecclésiastique et le prince à l'occasion du service militaire. Tandis qu'on disputait sur les priviléges des églises, sur la place que devait avoir l'empereur dans Sainte-Sophie, sur le *solium* ou siége d'or du patriarche, sur les prérogatives du légat, sur les interdits, Lascaris s'avança dans la Cappadoce, renversant tous les obstacles et chassant devant lui les soldats latins, si bien que l'empereur fut obligé de marcher contre lui avec toutes ses forces. On allait en venir aux mains, lorsque les évêques rapprochèrent les deux princes, et le traité suivant fut conclu : Toutes les contrées qui s'étendaient depuis le mont Camine jusqu'à Achirao demeuraient à l'empereur; Lascaris eut pour lui Niocastre, Celbian, Chliare, Pergame et leur territoire, les villes de Pruse et de Nicée. L'empereur lui donna sa nièce en mariage; elle se nommait Yolande, elle était fille de la comtesse d'Auxerre.

On disputait toujours à Constantinople sur les affaires de l'Église. Il s'agissait alors d'élire un patriarche; l'empereur favorisait l'archevèque d'Héraclée, le duc de Venise le curé de Saint-Paul; le légat du pape n'osa se décider, et renvoya l'affaire au saint-siége, qui désigna un troisième patriarche, Gervais, natif de Toscane; il assista au concile de Latran, avec les archevêques latins d'Héraclée, de Thèbes, de Thessalonique, de Serre, de Larisse, de Patras, de Candie, de Néopatras, de Vérisie, de Philippi et leurs suffragants, ce qui prouve que toutes ces provinces étaient alors soumises aux rites latins. Sur ces entrefaites, Henri mourut; la plupart des auteurs prétendent qu'il fut empoisonné : les uns disent que le poison lui fut donné par sa femme, princesse barbare et fille du roi des Bulgares; les autres par les Grecs, qui, ne pouvant supporter le joug de l'Église latine, que l'empereur leur avait imposé, se vengèrent par sa mort. Cependant les historiens grecs ne l'accusent pas d'une intolérance trop sévère; plusieurs le louent de sa con-

descendance politique pour les Hellènes et de la douceur de son gouvernement.

Henri ne laissait d'autre descendance qu'une fille, jolie, dit Acropolite, mais bâtarde, mariée à un parent d'Azen, roi de Bulgarie et despote de Melenie. Les barons, privés d'un chef, s'assemblèrent pour nommer un bailli ou régent de l'empire : les uns voulaient choisir Pierre, comte d'Auxerre, beau-frère de l'empereur Henri ; les autres portèrent leur choix sur André, roi de Hongrie. Le roi de Hongrie avait un plus grand nombre de voix, parce qu'il avait plus de moyens de défendre l'empire ; mais on le consulta avant de l'élire : comme il avait promis d'aller en terre sainte, il ne voulut pas de la couronne qu'on lui offrait. On députa donc vers le comte d'Auxerre. Les barons de Constantinople arrivèrent à son château, où on les accueillit magnifiquement. Philippe Monske dit *que les dames désarmèrent les chevaliers, et les damoiselles les écuyers jeunes d'âge*. Pierre fit annoncer une levée de gens de guerre, et, prêt à partir pour son nouvel empire, il engagea à Henri, comte de Nevers, son gendre, le comté de Tonnerre et la seigneurie de Cruzi. Il traversa l'Italie, suivi de cent soixante chevaliers portant bannière, et de cinq mille cinq cents cavaliers ou fantassins, pris parmi les hommes du comté d'Auxerre et de Flandre. Dans la route il y eut *maintes joûtes essayées;* et, en passant par Bologne, le comte conféra solennellement l'ordre de chevalerie à Guy Lambertini, Louis Rampon et Testa Pétro. A Rome, l'empereur et l'impératrice, après quelques difficultés, reçurent la couronne de Constantin dans l'église de Saint-Laurent, le dimanche où l'on chante *Misericordia*. Les deux époux se mirent en marche, suivis de leurs quatre *damoiselles*, du légat du pape, de Jean Collone, cardinal du titre de Sainte-Praxède; ils s'embarquèrent sur des vaisseaux vénitiens, dans l'intention d'assiéger Durazzo, alors au pouvoir d'un prince grec, le plus grand ennemi des Latins, Théodore Comnène. Tandis que sa femme et ses filles se rendaient à Constantinople, Pierre assiégeait vainement la capitale de Théodore, et, forcé de lever le siége, il se mit en marche à travers les montagnes de l'Albanie. Son ennemi vigilant s'empara de toutes les hauteurs, de sorte qu'il fut impossible au comte d'Auxerre d'échapper au danger qui le menaçait; ses barons et ses chevaliers furent dispersés; lui-même, prince crédule, se fiant aux paroles trompeuses de Théodore, fut chargé de chaînes au milieu des plaisirs d'un festin, ainsi que le légat, qui faisait bonne chère, et plusieurs barons et chevaliers *portant bannière et montant destriers*.

Le pape, instruit de l'arrestation de l'empereur et du légat, se plaignit à Théodore par l'organe de messire André, son diacre et son propre chapelain. « Prenez garde que les croisés ne tirent de vous une cruelle vengeance, » lui dit le pieux chapelain. En même temps le pape écrivait aux évêques de France pour presser le départ des croisés, sous la conduite de Robert de Courtenay, seigneur de Conches, grand boutillier de France. L'empereur mourut en prison ou fut tué par Théodore, qui peu de temps après conclut avec le pape une convention, par laquelle il consentit à délivrer le cardinal légat.

Cependant il fallait pourvoir à la sûreté de l'empire. Les barons s'assemblèrent; Conon de Béthune, sénéchal de Romanie, fut élevé au rang de bailli de Constantinople. Les églises et les barons disputaient toujours sur les immunités ecclésiastiques : on régla que les églises cathédrales jouiraient des mêmes droits que sous l'empereur Alexis Comnène.

Pendant ce temps, Robert de Courtenay s'avançait à travers l'Allemagne au secours de l'empire. En passant sur le territoire des Bulgares, Robert donna sa fille Yolande pour épouse à Azen, roi des Barbares; la jeune demoiselle pleura chaudement; mais elle se consola, parce qu'Azen *était fort et de bonne mine*. Enfin, arrivé à Constantinople, ce nouvel empereur fut couronné dans l'église de Sainte-Sophie. Il ratifia tout ce qu'avait fait le régent, et, rassemblant les barons et les Vénitiens, il prit conseil d'eux pour savoir ce que demandait la situation du pays. Les plus puissants ennemis étaient toujours le brave Lascaris et le despote d'Épire. On résolut de conclure un traité d'alliance avec le premier de ces princes; Gérard de la Truie et Thierri de Valincourt, clercs lettrés, furent chargés de la négociation; on convint d'un échange des barons chrétiens faits prisonniers contre les plus braves des Grecs tombés au pouvoir des Francs; et, l'impératrice étant morte sur ces entrefaites, on proposa une des filles de Lascaris pour épouse au nouveau maître de Byzance; mais la mort frappa Lascaris au milieu de ces négociations; elles furent rompues par l'opposition du patriarche, car, dit Acropolite, il était inouï qu'une même personne fût père et beau-frère tout à la fois, ce qui serait arrivé par le fait de cette alliance, Lascaris ayant épousé la sœur de Robert de Courtenay.

Vatace succéda à Lascaris : il descendait de l'illustre famille des Ducas, mais par les femmes. Les parents de Lascaris, privés du trône, se retirèrent auprès de l'empereur Robert et demandèrent vengeance. Le prince, les yeux toujours fixés sur l'Europe, sollicitait des secours : le despote de l'Épire venait de s'emparer de Thessalonique, et ses armées s'étaient répandues sur le territoire de jour en jour plus resserré des Latins. L'empire se trouvait alors ainsi divisé : Robert régnait à Constantinople, Vatace à Nicée, un Comnène à Trébisonde, et Théodore à Thessalonique.

La Grèce ainsi morcelée fut bientôt en feu. Les premières querelles éclatèrent entre l'empereur et Vatace; dans les plaines de Romanie l'armée des Francs éprouva encore une défaite; toutes les possessions des barons et des chevaliers dans l'Asie, tombèrent au pouvoir du prince grec, qui s'empara même de l'île de Lesbos ou Mételin. La consternation fut à son comble dans la nouvelle France. Messinople, Xante, Andrinople, répondent à l'appel d'indépendance que leur fait Vatace : le drapeau des Ducas, surmonté du dragon de l'empire, est arboré sur la plupart des villes de la Grèce; le pape sollicitait toute la chrétienté de secourir les établissements des Latins menacés; il recommandait l'union aux princes, réchauffait le zèle attiédi des fidèles.

A cette époque, le bruit courut dans le Hainaut que Baudouin, empereur de Constantinople, vivait caché sous les habits d'un ermite dans les bois de Glanson; voilà que plusieurs nobles hommes et le commun du peuple, qui ne croyaient pas à la mort de Baudouin, l'entourent et lui demandent qui il

est, ainsi déguisé en l'ermitage. « Je suis un pauvre homme, et je ne puis dire mon nom, répond-il. » Alors la comtesse de Flandre et sa fille l'appellent en secret dans leur palais, et lui persuadent de se faire passer pour le véritable empereur de Constantinople, ce qui pourrait lui être utile. À peine a-t-il consenti à ce qu'on exige de lui, que le peuple enthousiaste l'enlève de l'ermitage. Après l'avoir baigné, car il était tout sale, on le revêt des habits impériaux, et on le conduit de cités en cités; vous eussiez vu les communes, les nobles hommes accourir pour le fêter et célébrer son retour; lui, précédé de la croix, racontait comment il était tombé au pouvoir des Bulgares; sept fois il s'était sauvé de sa captivité, sept fois il avait été repris et conduit devant le roi barbare; enfin, échappé aux dangers de toute espèce, il avait fait vœu de demeurer comme un pauvre ermite, dans le jeûne et la solitude. Louis VIII, roi de France, voulut voir et interroger lui-même ce nouvel empereur; il envoya auprès du prince l'évêque de Senlis, Mathieu de Montmorenci. L'imposteur ne put éviter cette entrevue; il vint donc à Péronne sous sauf-conduit et accompagné du duc de Brabant et de Valeran de Luxembourg, donnant des fiefs, conférant l'ordre de chevalerie à la manière des princes. Lorsqu'il parut devant le roi, le monarque lui dit : « Beau sire, quand donc vous êtes-vous marié? quand avez-vous reçu l'accolade de chevalerie? quand m'avez-vous fait hommage du fief de Flandre? » L'imposteur ne put répondre que par des paroles évasives et prit la fuite pendant la nuit. Ne se trouvant pas assez en sûreté dans la Flandre, il s'achemina vers Rome avec la harpe de ménestrel et le bourdon de pèlerin. Arrêté dans la Bourgogne, on apprit en effet qu'il était ménestrel et jongleur de son métier; qu'il se nommait Bertrand de Reitz ou de Rens.

Pendant ce temps le véritable empereur de Constantinople, au lieu d'appliquer ses soins, dit la chronique de Baudouin d'Avesnes, à s'appuyer de quelque illustre alliance, s'éprenait inconsidérément des charmes d'une jeune demoiselle française, fille de Baudouin de Neuville, promise à *un chevalier maître au fait des armes*. L'empereur *lâchant bride aux violents mouvements de sa passion*, enleva la *jolie damoiselle*, et Ducange n'ose se prononcer *s'il l'entretint en qualité d'amie, ou bien s'il la prit comme une femme légitime*. Quoi qu'il en soit, le chevalier à qui elle était promise conçut un violent dépit, et, soulevant les barons de Constantinople, pénétra dans le palais et enleva la mère et la fille. On les mit toutes deux dans un bateau; la mère fut noyée et la fille eut le nez et les lèvres coupés. L'empereur se retira de Constantinople, et vint à Rome pour se plaindre à Grégoire IX de la violence qu'il avait éprouvée. Le pape lui donna satisfaction; mais, en retournant dans sa capitale, dit un chroniqueur, *le mal d'amour* qui le dévorait causa sa mort, l'an 1228.

Robert ne laissait qu'un fils âgé de neuf ans, le jeune Baudouin. Les barons hésitèrent à lui confier l'empire dans un temps où tant d'ennemis *aboyaient* après l'empire (telle est l'expression de Ducange); ils s'allièrent d'abord avec le roi des Bulgares, résolurent même de demander la fille d'Azen pour le jeune Baudouin; mais, réfléchissant avec plus de maturité sur le besoin qu'ils avaient d'un chef, ils jetèrent les yeux sur Jean de Brienne, qui

avait porté la couronne de Jérusalem et commandait alors les armées du saint-siége contre Frédéric. Le pape approuva le choix des barons, et l'on convint que Jean de Brienne conserverait la pourpre pendant toute sa vie et le titre d'empereur, qui retournerait à sa mort au jeune Baudouin.

Lorsque Jean de Brienne arriva dans le palais de Constantinople, on apprit la nouvelle de la captivité de Théodore, despote d'Épire, un des plus cruels et des plus ambitieux ennemis des Francs : il avait été vaincu par Azen, roi des Bulgares. Jean de Brienne profita de cette circonstance pour passer en Asie. Vatace, le successeur de Lascaris, était alors occupé à réprimer la sédition du césar Léon Gabala (on conservait encore dans les petites souverainetés grecques les formes et les dignités de la cour de Byzance). Andronic, grand domestique du palais de Vatace et général de ses troupes, était à leur tête dans l'île de Rhodes révoltée. Jean de Brienne trouva donc peu de résistance : Vatace, pris au dépourvu, manifesta par ruse l'intention de s'unir à l'Église romaine. Plusieurs conférences eurent lieu à Nicée ; on ne put réussir à concilier les intérêts et les croyances. Jean de Brienne s'empara de Piga ; Vatace alors fait alliance avec Azen, dont il épouse la fille, et bientôt l'empire des Francs fut menacé jusque dans sa capitale. Le danger étant pressant, le pape écrivit aux Vénitiens, aux seigneurs féodaux de la Morée ; il les pressait, au nom du ciel, de venir au secours de la nouvelle France. Azen s'avançait à travers la Thrace, Vatace envahissait la Propontide, la Chersonèse ; et les deux armées, après avoir réuni un butin immense, se présentèrent devant Constantinople. Selon Philippe Monske, elles s'élevaient à plus de cent mille hommes. Jean de Brienne avait alors cent soixante chevaliers et quelques sergents ; ajoutons à cela le menu peuple. Le brave prince n'hésita pas cependant dans ses résolutions : à la tête de ses chevaliers portant bannière, il dispersa les Barbares, tandis que la flotte vénitienne s'emparait de leurs vaisseaux.

L'historien Acropolite assistait, à côté de Vatace, à cette miraculeuse bataille, dont il a dissimulé la honte pour l'armée grecque et pour l'armée bulgare. Une seconde fois les Barbares se présentent devant Constantinople, une seconde fois ils sont défaits. Mais c'était déjà beaucoup que la capitale eût été assiégée : cette circonstance annonçait que les projets des ennemis s'agrandissaient ; qu'il ne s'agissait plus d'une ville, d'une province, mais de l'empire. Les colonies latines étaient dans le plus triste état, sans armées, sans argent, au milieu de populations ennemies. Baudouin partit alors pour Rome, et le pape publia une croisade pour l'empire des Latins menacé. Tandis que Pierre de Dreux, comte de Bretagne, Hugues IV, duc de Bourgogne, Henri II, comte de Bar-le-Duc, Raoul de Nesle, comte de Soissons, Jean, comte de Mâcon, et plusieurs autres barons et gentilshommes, prenaient la croix, on apprit la mort de Jean de Brienne. Le messager qui arriva à la cour du roi de France, raconta que l'empereur avait souvent demandé à Dieu, dans la ferveur de ses oraisons, de lui révéler le jour de sa mort ; que les nuits qui la précédèrent il avait vu un vieillard vénérable qui, lui montrant la corde et les sandales de la pénitence, lui avait déclaré que la volonté de Dieu était qu'il mourût en habit de frère mineur ; la nuit suivante

il vit une légion d'anges vêtus de blanc; alors il consulta son chapelain. « *Beau sire,* lui dit le prêtre, *l'heure approche;* » il fut surpris par une fièvre tierce, durant laquelle il prit l'habit de saint François, et expira en répétant ces paroles : « Mon doux Jésus ! plût à Dieu qu'après avoir vécu dé-« licieusement sous des habits somptueux dans la pompe du siècle, je pusse, « comme je le souhaite passionnément, couvert de cet habit et du sac de pé-« nitent, suivre votre sainte pauvreté et humilité ! » Il faut remarquer, comme une chose singulière, que Jean de Brienne, destiné par son oncle à la vie monastique, s'était enfui de Clairvaux, tant alors il répugnait à la solitude et au repos de la vie religieuse. Anseau de Cayeux, gentilhomme de Picardie, en l'absence de Baudouin, fut établi bailli de Constantinople. L'empire latin était dans une situation désespérée ; mais les Bulgares, qui décidaient pour ainsi dire alors de la puissance, abandonnant le Grec Vatace et le schisme, s'unirent aux Français et reconnurent l'Église de Rome. Secourus par ce puissant allié, les Français se présentèrent devant Chiorli, une des places les plus importantes de la Thrace ; mais le Bulgare, ayant appris la nouvelle de la mort de sa femme et de son fils, leva précipitamment son camp pour retourner dans ses États ; et les Francs, n'étant pas assez forts pour résister à Vatace, furent obligés de se retirer. Dans ce temps le Bulgare quitta encore une fois l'alliance des Latins, s'unit à Vatace, et replaça sur le trône de Thessalonique Théodore Comnène. Le jeune Baudouin parcourait alors la France et l'Angleterre, implorant partout des secours, tandis que de son côté le souverain pontife, prenant toujours sous sa protection les colonies des Francs, persuadait au roi de Hongrie de faire la guerre au barbare Azen. Jean de Béthune s'avançait en même temps dans l'Italie avec les forces que Baudouin avait pu lever ; mais l'empereur Frédéric lui fit défense de traverser la Lombardie ; et, après de longs pourparlers, permit enfin aux troupes de s'embarquer à Venise. Jean de Béthune fut seul arrêté, seul retenu par l'ordre de Frédéric.

Tel était le besoin d'argent qui pressait les barons français, qu'ils furent obligés d'aliéner les plus précieux trésors de l'empire, la couronne d'épines du Seigneur, les reliques, et, comme le dit un historien de ce temps, *les choses qui sont hors du commerce.* Une charte constate qu'elles furent données en gage à Albertini Morosini, bailli de la république de Venise, à l'abbesse de Notre Dame, surnommée Perinlepte, à deux autres Vénitiens, pour la somme totale de vingt mille *pepres* (monnaie de l'empire), *avec faculté de retirer ces gages en payant et remboursant toutes ces sommes, en dedans le terme qui seroit convenu.* On prolongea de plus en plus ce terme, jusqu'à ce qu'enfin saint Louis dégagea la sainte couronne en payant à Nicolas Quirini, qui était dépositaire des reliques, les sommes dues, avec intérêt à vingt pour cent. On trouve l'acte de dégagement dans le Trésor des chartes. Philippe Monske a célébré en vers les pompes qui accompagnèrent la translation de la relique dans la Sainte-Chapelle, à Paris, et le cartulaire de l'église Notre-Dame du Puy a conservé la prière qui fut dite à l'occasion de l'envoi fait par saint Louis, à l'église du Puy, d'une épine détachée de la sainte couronne.

Baudouin pressait le départ des troupes qu'il avait levées pour défendre l'empire des Latins; il engagea le comté de Namur pour cinquante mille livres parisis à saint Louis, et fit des donations pieuses; il assura le douaire de Marie de Brienne, sa femme, traversa l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie, arriva enfin à Constantinople, tandis que Thibaut de Navarre allait *chantant et baladant*, comme le dit Philippe Monske, à la terre sainte. Baudouin fut couronné dans Sainte-Sophie de la main du patriarche. Il se mit en campagne le printemps suivant, et se fortifia de l'alliance des Cumans par un traité solennel. Acropolite ne manque pas de faire observer que les Francs et les Cumans, à la manière des Barbares, mêlèrent leur sang, pour figurer leur étroite alliance. Albéric de Trois-Fontaines dit seulement que les Cumans et les princes latins firent passer un chien entre les deux armées et le découpèrent ensuite en petits morceaux, pour montrer qu'ils traiteraient de la même manière celui qui méconnaîtrait le traité qu'on venait de conclure.

Les nouveaux alliés assiégèrent Chiorli, alors défendu par un Grec dont la famille originaire de Provence, suivant Ducange, serait alliée aux Blacas et et aurait possédé le fief d'Aulps (de Alpibus). Baudouin, pendant le siége, donna l'investiture du fief de Négrepont à Guillaume de Vérone, et au prince d'Achaïe, de la terre de Courtenay, donation qui ne fut point ratifiée par saint Louis. Toutes ces investitures furent données pour de l'argent, tant les besoins de l'empereur étaient pressants. Il envoya aussi le bois de la vraie croix à saint Louis.

Il ne paraît jamais de comète, dit le docte Ducange, sans qu'elle soit suivie de quelque événement sinistre; aussi cette année fut-elle marquée par la mort de grands personnages, tels qu'Azen, roi de Bulgarie, Nariot de Torcy, *qui savait le turc*, Jonas, roi des Cumans, son gendre; enfin, pour derniers effets de la comète, l'impératrice Irène, femme de Vatace, Manuel Comnène, fils de Théodore, despote de Thessalonique, perdirent aussi la vie en cette année.

Vatace agrandissait toujours sa puissance; il fit la guerre à Jean, empepereur de Thessalonique, s'empara de ses États, convint avec lui qu'il ne porterait plus le chapeau pyramidal, les brodequins de pourpre, marques de la dignité impériale; qu'il ne prendrait plus que le titre de despote, faisant hommage de son territoire à Vatace.

Baudouin, qui voyait s'amonceler l'orage, conclut un traité d'alliance avec le sultan de Choni; les émirs et les barons chrétiens unirent leurs bannières, ce qui ne contribua pas peu, selon Pachymère, à précipiter la chute de la domination des Francs. Baudouin vint encore une fois en Occident, assista à l'élection du pape Innocent IV, au concile de Lyon, et obtint différents subsides pour soutenir l'empire des Latins à Constantinople.

Cet empire était toujours menacé par Vatace : ses flottes s'emparaient des îles de Mételin, de Chio, de Samos et de Candie; ces terres étaient alors possédées à titre de *chevalerie* et de fief de *haubert* (ou grand fief), par une multitude de petits seigneurs grecs sous la protection des républiques de Gênes et de Venise. On cherchait toujours à réunir l'Église grecque et l'Église latine : c'était là une des préoccupations du saint-siége. La mort de

Vatace favorisa ces négociations. Alexandre IV envoya des légats vers l'empereur Théodore, mais l'issue des négociations ne fut point décisive, l'irritation était trop grande. L'empire de Constantinople se réduisait à sa seule capitale. Théodore Lascaris, âgé de vingt-trois ans quand il succéda à Vatace, allait suivre le noble dessein de son père lorsqu'il mourut dans l'Asie Mineure, au mois d'août 1258. Michel Paléologue, de l'illustre famille de ce nom, fut élu en sa place. Il suivit le projet de son prédécesseur, qui était alors l'unique pensée des princes grecs; il chercha d'abord à s'emparer de Constantinople par les intelligences qu'il sut entretenir parmi les habitants. Telle était la triste situation des Francs, qu'ils avaient été obligés d'ôter le plomb qui couvrait les églises pour en faire de la monnaie, et de démolir les palais pour se procurer du bois; Baudouin mit même son jeune fils Philippe comme otage dans les mains des Vénitiens, qui lui avaient prêté quelques sommes d'argent. Tous les châteaux des environs de Constantinople étaient au pouvoir de Michel, qui s'était uni aux Génois, alliés naturels des Grecs, parce que les Vénitiens l'étaient des Francs. Vainement les Latins, sur le conseil du bailli de Venise, tentèrent-ils de détourner l'attention de Stratégopule, général de Michel, en attaquant Daphmosie du côté de la Thrace; vainement firent-ils des prodiges de valeur, Constantinople fut escaladée par les hardis aventuriers appelés *volontaires*, qui, n'appartenant à aucun pays, se mettaient indifféremment au service de tous. Bientôt on entendit retentir les cris de *vivent les empereurs Jean et Michel! vivent les Grecs!* La ville est envahie par les soldats furieux. Pendant ce vacarme, dit Ducange, Baudouin était dans le palais des Blaquernes; n'osant plus se hasarder dans les rues, pleines de soldats et de Grecs, il s'embarqua de ce palais. Un historien dit que le nombre des fugitifs qui s'embarquèrent sur la flotte vénitienne fut si considérable, que la plupart moururent de faim avant d'arriver à l'île de Négrepont. Les Grecs célébrèrent leur victoire dans la ville, et effacèrent des fastes publics le règne éphémère des usurpateurs latins. Baudouin vint de l'île de Négrepont au royaume de Naples. Après sa mort, les droits à l'empire, car les Latins considéraient leur conquête comme un droit, passèrent successivement à Philippe, son fils, à Catherine, comtesse de Valois, et vinrent s'éteindre dans la maison des princes de Tarente.

Voici maintenant la liste généalogique des empereurs de Constantinople.

EMPEREURS DE CONSTANTINOPLE.

De la maison des comtes de Flandre

Baudouin IX, comte de Flandre et de Hainaut, règne depuis 1204 jusqu'en 1206;

Henri, son frère, depuis 1206—1216.

De la maison de Courtenay

Pierre, comte d'Auxerre, règne de 1216—1219.

Robert, son fils, de 1219—1228;
Baudouin I, de 1237—1263.

De la maison de Brienne.

Jean de Brienne, de 1228—1237. Il ne possédait qu'en viager la dignité impériale.

Outre ces empereurs qui s'assirent sur le trône de Byzance, il faut ajouter les noms des empereurs titulaires de Constantinople, c'est-à-dire ceux qui, n'occupant ni la capitale ni les provinces du vieil empire des Grecs, prirent cependant aussi le titre d'*empereur ;* en voici la liste :

Philippe de Courtenay;
Charles, comte de Valois;
Philippe II, prince de Tarente;
Robert II, prince de Tarente;
Philippe III, prince de Tarente;
Jacques du Beaux.

La puissance des patriarches fut souvent égale à celle des empereurs; c'est pourquoi avec le catalogue des empereurs de Constantinople, nous allons faire connaître la liste des patriarches :

Thomas Morosini, élu en 1205, confirmé par le pape Innocent en décembre, même année, occupe le siége de Constantinople jusqu'en 1215;
Gervais, élu en 1215, jusqu'en 1220;
Mathieu, élu en 1220, censuré, ou, selon quelques-uns, déposé par le pape,
Jean d'Abbeville, fait patriarche en 1226, refuse;
Simon, de 1226—1231;
Nicolas, de 1231—1251,
Pantaléon Zustignani, de 1251—1257;
Hugolin,
Pierre,
Léonard,
Gotio,
Robert,
Henri,
Guillaume,
Pierre Thomas,
Paul,
Jacques de Viss,
Bessarion.

} Ces patriarches occupèrent le siége de Constantinople après la prise de cette capitale par les Grecs.

Voici quelles étaient les dépendances ecclésiastiques du patriarcat de Constantinople, et par conséquent la situation de l'Église grecque. Ce patriarcat contenait trente-deux provinces.

1° *Athènes.* Elle avait quinze suffragants, qui étaient les évêques de Né-

grepont, des Thermopyles, de Mégare, de Daulis, d'Arlona, de Zorcon, de Caryste, de Corone en Béotie, d'Andros, de Scyros, de Céos, d'Égine, de Cithnos, de Salona et de Réos;

2° *Césarée*. Pas de suffragants;

3° *Corfou* Idem;

4° *Corinthe*. Dix suffragants : les évêques de Céphalonie, Zante, Malvoisie, Damalas, Gilas, Gimenès, Argos, Lacédémone, Mana et Christianapolis;

5° *Crète* ou *Candie*. Dix suffragants : les évêques de Chironis, Sitia, Arcadia (Crète), Calamona, Agria, Cysanos, Cantanum, Ariensis, Milopotamon, Hiérapétra;

6° *Cyzique*. Quatre évêques suffragants : les évêques d'Adramytta, Libari, Puconnésus, Périum;

7° *Dyrrachium*. Quatre évêques : Lichnidus, Prisca, Lissus et Candavia;

8° *Éphèse*. Trois suffragants : les évêques de Pergame, Dimitri et Auréliopolis;

9° *Andrinople*. Trois suffragants : les évêques de Sozopolis, Scopéli et Agatopolis;

10° *Héraclée*. Huit suffragants : les évêques de Panis, Sélivré, Mizínum, Callipolis, Chersonèse, Rodosto, Péristanim et Bizia;

11° *Hiérapolis*. Un évêque suffragant, celui d'Ancyre;

12° *Larisse*. Huit suffragants : les évêques de Cardiki, Dymicus, Démétrias, Sidonia, Nazora, Calodonie, Lidori, Thèbes ou Zeituni;

13° *Macra*. Pas de suffragants,

14° *Mitylène*. Idem;

15° *Naupacte*. Quatre suffragants : les évêques de Bathrote, Nicopolis, Cronon, Acton;

16° *Naxos*. Trois suffragants : les évêques de Santorin, de Théra et de Céos;

17° *Néopacensis*. Pas de suffragants;

18° *Néopatras*. Un suffragant, l'évêque de Lavata;

19° *Nicomédie*. Deux suffragants : les évêques de Chalcédoine et de Césarée,

20° *Le Vieux Patras*. Cinq suffragants : les évêques d'Amyclée, de Méthone, Coron, Aline et Andrévida;

21° *Philippi*. Deux suffragants : les évêques de Valachie et de Christopolis;

22° *Rhodes*. Six suffragants : les évêques de Nizérias, Milo, Carpatur, Tine, Micone et Chios;

23° *Sardes*. Un suffragant, Tripolis;

24° *Sébaste*. Deux suffragants : les évêques de Sébastopolis et Beirouth;

25° *Scherres*. Un suffragant, l'évêque de Zichna;

26° *Smyrne*. Un suffragant, l'évêque de Phocée;

27° *Thèbes*. Deux suffragants : les évêques de Castoria et de Zarratori;

28° *Thessalonique*. Un évêque suffragant, celui de Cythron;

29° *Trajanopolis*. Un évêque suffragant, celui de Rhasium;

30° *Trébisonde*. Pas de suffragants.

31° *Nérisi*. Quatre suffragants : les évêques de Rusoli, Apt, Ptolène et Médène;

32° *Zichia*, en Scythie. Onze suffragants : les évêques de Caffa, Soldaia, Sarra, Camachus, Sybala, Thanos, Chersonèse, Bospore, Matriga, Syba et Lucco.

On sait que, dans la hiérarchie ecclésiastique, le suffragant dépend, pour sa juridiction spirituelle, du métropolitain.

§ II. — Royaume de Thessalonique.

L'existence de cette principauté latine fut moins longue et bien moins brillante que celle de l'empire fondé sur les ruines de l'empire grec ; le royaume de Thessalonique ne comprit d'abord que la portion de territoire qui environne la ville de ce nom. Mais les conquêtes successives des chevaliers et des barons ajoutèrent à ce premier territoire les villes de Serre et de Bentrée, le détroit de Thessalie et les rives du beau fleuve Pénée, célèbre dans l'antiquité païenne, de sorte que le royaume franc de Thessalonique devint encore un des beaux lots de la conquête.

D'après les clauses de la convention de partage, le royaume de Thessalonique, sans relever précisément de l'empire, avait été astreint à quelques devoirs féodaux ; ils furent l'objet des premières discussions, et l'on vit alors le marquis de Montferrat combattre contre ses frères d'armes venus de l'Occident et se réunir au prince grec du pays, leur ennemi commun. Mais, la paix une fois faite et consolidée par l'instinct de l'intérêt mutuel, le marquis continua ses conquêtes à travers l'Olympe et l'Ossa. Il avait parmi ses plus redoutables adversaires l'empereur grec Alexis, qui s'était joint à Léon Sgure, guerrier vaillant, seigneur de Napoli et de Corinthe. Léon et Alexis s'étaient retranchés dans les défilés inexpugnables de l'Olympe ; mais l'habile marquis de Montferrat, guidé par des gens qui connaissaient les localités, sut échapper à la nécessité de franchir les Thermopyles ; *de sorte*, dit le savant Ducange, *qu'il arriva sans coup férir au détroit fameux de ce nom*, *où Léonidas*, *capitaine lacédémonien*, *arrêta*, *avec trois cents hommes*, *une puissante armée de Xerxès*, *roi de Perse*. Le marquis pénétra sans résistance dans la Béotie et l'Attique, s'empara de Thèbes, d'Athènes et d'Argos, qui furent confiées, à titre de fief, à Othon de Laroche.

Ce fut sur ces entrefaites que se donna la malheureuse bataille d'Andrinople, où l'armée des Francs fut dispersée par les Bulgares. Bientôt le royaume de Thessalonique vit les Barbares s'approcher de ses frontières ; la ville de Serre fut emportée, et la capitale elle-même menacée par le roi Jean. Le danger s'éloigna bientôt ; la paix succéda à la guerre. Alors arriva dans la ville de Constantinople Othon de Laroche, seigneur d'Athènes ; il venait de la part du marquis proposer à Henri, successeur de Baudouin, Agnès, fille du nouveau roi. L'empereur accepta l'alliance ; ce mariage fut célébré dans l'église de Sainte-Sophie. Une entrevue eut lieu entre les deux princes quelques mois après ; il s'agissait de concerter une guerre contre les Bulgares ; le marquis fit hommage de ses terres à Henri, donna le fief de

Messinople à messire de Villehardouin, et marcha, immédiatement après la cérémonie d'hommage, contre les Bulgares à travers les montagnes de Rhodope; mais le roi Jean et les siens, connaissant le petit nombre de chevaliers et de barons qui l'accompagnaient, parvinrent bientôt à l'envelopper. Le malheureux prince, après des prodiges de valeur, succomba, sa tête fut portée dans les villes et les campagnes de la Bulgarie, comme un trophée de la victoire. Les Barbares assiégèrent Thessalonique; mais, comme nous l'avons vu plus haut, leur roi y perdit la vie de la main d'un de ses guerriers.

Le marquis de Montferrat laissait un fils de son mariage avec l'impératrice Marie de Hongrie; il le désigna pour son successeur dans son testament. Ce jeune prince n'avait encore que dix ans. On créa donc un bailli; il est appelé le comte Gras par Villehardouin; ce comte voulut s'assurer pour lui-même la souveraineté au préjudice des droits légitimes de Démétrius. L'empereur Henri prit la défense du royal enfant; il marche, et, après quelque résistance, les portes de Thessalonique s'ouvrent devant lui, et l'étendard légitime est replacé sur les murailles. L'empereur reçut Démétrius chevalier de ses propres mains, et l'investit du royaume de Thessalonique, qui devint depuis cette époque un fief plus immédiat de l'empire.

La révolte qui venait d'éclater dans ce royaume avait des racines plus profondes, des causes plus générales que celles que nous venons de signaler : les cités n'avaient pas pris les armes pour des personnes, mais pour des opinions et des intérêts nationaux. Les barons qui s'étaient partagé le territoire de Thessalonique, appartenaient presque tous à l'Italie; le fief de la conquête était en quelque sorte l'image du fief de Montferrat; en choisissant un bailli, ils avaient donc placé à leur tête un protecteur naturel, une espèce de roi, assez fort pour les défendre, mais pas assez puissant pour les dominer. Le jeune Démétrius, protégé par l'empereur Henri, allait les placer sous le sceptre de la branche flamande des conquérants de l'empire; aussi les seigneurs se gardèrent-ils bien de ratifier l'hommage sans restriction juré par Démétrius, et tous prirent les armes pour résister. Après une guerre sanglante et des divisions intestines, les barons lombards consentirent à déposer le comte de Blandras, à recevoir la comtesse de Montferrat pour régente, et le jeune Démétrius pour roi.

Mais Dieu ne permet pas, comme le fait observer Philippe Monske, que les meilleures choses aient une grande durée : Théodore, prince d'Épire, à la tête de ses Grecs, envahit le territoire de Thessalonique. L'impératrice et son jeune fils, au milieu de la décadence générale des affaires des Latins, se virent forcés de quitter leur capitale, qu'ils ne devaient plus revoir. Démétrius écrivit au pape une lettre où les caractères étaient à peine tracés, tant sa main était faible : des indulgences furent accordées, et le père commun des fidèles ne dédaigna pas de désigner par le nom de croisade une expédition militaire contre les Grecs usurpateurs de Thessalonique; il y appela les évêques, les barons et les chevaliers. Tout fut inutile : Thessalonique ne revint plus au pouvoir de la race du marquis de Montferrat.

Ainsi, ce royaume dura vingt ans, 1204 — 1224. Il ne vit que deux mo-

narques; après eux, plusieurs princes prirent le titre de roi de Thessalonique :

Jean de Brienne et ses enfants,
Guillaume de Vérone, seigneur de Négrepont;
Hugues, duc de Bourgogne;
Charles I, roi de Sicile;
Philippe I, empereur de Constantinople,
Louis de Bourgogne, prince d'Achaïe.

§ III. — Du territoire des Vénitiens dans l'empire.

Nous avons vu que les Vénitiens s'assurèrent une portion considérable des terres conquises; ils y établirent de petites souverainetés de deux espèces : les unes dépendant immédiatement de la république; les autres confiées à des seigneurs italiens ou grecs, imitant dans les concessions les hiérarchies et les dépendances féodales, telles que les barons français les avaient adoptées. Constantinople et les grandes villes maritimes formèrent des exceptions, et les portions qui avaient été attribuées aux Vénitiens, changées en véritables factoreries, furent soumises à des baillis qui géraient les affaires de la république.

Outre la portion de territoire tombée de plein droit entre les mains de la république, la première acquisition que firent les Vénitiens fut celle de l'île de Candie, qu'ils achetèrent du marquis de Montferrat; les Vénitiens la mirent dans les mains de Marc Sanudo et de Ravain Carcerio. On proclama dans Venise, à Constantinople, que tous les citoyens qui voudraient armer à leurs frais pour conquérir quelques-unes des îles de l'Archipel, la république les y autorisait, et qu'ils posséderaient ces petites souverainetés nouvelles comme des fiefs et des dépendances de la république. En conséquence de ces permissions de *courre* sur l'ennemi, la mer de la Grèce fut couverte de navires; Marc Dandolo et Jacques Viaro se saisirent de Gallipoli dans le détroit des Dardanelles; Marc Sanudo des îles de Naxos, de Paros et de Milo, que ses successeurs possédèrent longtemps sous le titre de duc de Naxos. Marc Dandolo prit l'île d'Andros; André et Jérôme Ghili celles de Thénon, Sciros et Micoyne; Pierre Gustiani celle de Céa; Philréole Navagies celle de Lemnos.

En même temps, le nouveau doge de Venise, Pierre Zéno envoya une armée navale contre l'île de Corfou, alors habitée par des pirates pisans et des Génois; l'île fut soumise. Le doge de Venise la peupla d'une colonie de citoyens, et elle devint ainsi un des boulevards de la république. La flotte s'empara encore des îles de Céphalonie et de Zante, qui furent confiées à un seigneur français, vassal de la république.

La situation particulière des terres qui appartenaient à la république, les mettait à l'abri des vicissitudes de la fortune. Comme elles consistaient presque toutes en des îles ou des territoires maritimes, il s'ensuivait que les Grecs, ayant peu de vaisseaux, ne pouvaient lutter avec la maîtresse des mers. Pendant la durée de l'empire de Byzance, les Vénitiens ne perdirent que

Durazzo et une portion des terres de l'Esclavonie, que leur arracha Théodore Comnène, un des vaillants princes grecs qui défendaient l'indépendance de leurs ancêtres.

Lors de la prise de Constantinople par les Grecs, la puissance des Vénitiens commença à décliner : ils perdirent leurs priviléges et leurs comptoirs dans cette cité. Les Pisans, et surtout les Génois, rivaux des Vénitiens, qui déjà s'étaient emparés de l'île de Rhodes, remplacèrent les factoreries vénitiennes dans la capitale et ses dépendances; des guerres éclatèrent sur tous les points maritimes, et particulièrement dans l'île de Négrepont. Les Génois, favorisés par les Grecs, s'emparèrent successivement des îles de Chio, Négrepont, et de quelques autres points de l'Archipel; mais les Vénitiens ne perdirent leurs importantes possessions dans les îles de la Grèce que par suite des conquêtes des Turcs, qui emportèrent, à diverses époques, la plupart de ces positions maritimes.

Pour revenir maintenant à la forme de gouvernement de ces comptoirs, il est facile de s'en faire une idée par les statuts municipaux que les républiques de Pise, de Venise et de Florence, envoyaient à leurs colonies, et dont la plupart ont été imprimées vers le milieu du quinzième siècle (1468-1475). Ces statuts confiaient presque tous les pouvoirs à l'élection, sauf le bailli, désigné par le doge, et qui représentait la république; l'administration de la justice était confiée à des magistrats dont les attributions ont servi de modèle aux juridictions plus perfectionnées des consuls dans l'étranger; les peines criminelles y sont en général d'une extrême sévérité; les transactions commerciales excitent principalement l'attention du législateur; c'est un code complet qui, comme le *Consulat de la mer* des Catalans, n'a pas toujours été dédaigné par les rédacteurs de nos lois nouvelles sur les transactions maritimes et les opérations du commerce.

Les Vénitiens eurent quatre baillis ou podestats à Constantinople, ce furent : Marin Zéno, Nicolas Tiepolo, Marin Michiel, Marc Gradenigo; il y eut aussi cinq générations de ducs de Naxos : Marc Sanudo, Guillaume Sanudo, Jean della Carcéri, Jacques Crespo, François Crespo; cinq comtes de Céphalonie : Léonard de Tocco, Charles de Tocco, Charles de Tocco II, Charles de Tocco III, Léonard de Tocco II; un seigneur de Négrepont : Ravain della Carcéri; un seigneur de Corinthe : Reignier Acciaroli; enfin cinq citoyens de la même famille succédèrent aux Othons de Laroche dans le gouvernement d'Athènes.

§ IV. — Souveraineté d'Achaïe et de Morée.

Tandis que l'empire des Francs à Constantinople s'agrandissait par la conquête, une expédition partie de l'Occident venait augmenter les possessions des Latins dans la Grèce. Les comtes de Champlitte et de Dijon, de la maison des comtes de Champagne, ayant appris que les croisés s'étaient établis dans la Romanie, fondant partout des seigneuries, résolurent d'agrandir leur patrimoine par l'acquisition de quelque terre. L'aîné, Hugues de Champlitte, resta à la tête de la famille; Guillaume, le plus jeune des frères, rassembla ses hommes d'armes et un petit nombre de guerriers qui offrirent de

l'accompagner en qualité de bannerets, et à la condition que chacun d'eux pourrait se créer un fief de famille. On se réunit en un banquet, et l'aîné des comtes de Champagne, s'adressant à Guillaume, lui dit : « Cher frère, puisque je reste ici, prends tout l'argent qui est dans notre trésor et tout ce que nous avons en commun, et pars avec mes vœux et ceux de toute notre famille; j'espère en la bonté de Dieu qu'il te fera réussir. »

Avant son départ, Guillaume de Champlitte avait signé de son scel la charte suivante : « Moi, Guillaume de Champlitte, vicomte de Dijon, je fais savoir à tous présents et à venir, que, prêt d'entreprendre le voyage d'outre-mer, je donne à Dieu et aux solitaires d'Hauterive, pour le repos de mon âme et de celles de mes ancêtres, les vingt-trois sous et demi de Dijon qu'ils me doivent pour le cens des vignes qu'ils possèdent dans le territoire de Mirande; je donne en même temps aux mêmes solitaires le plein usage de toutes mes forêts. Les témoins de cette charte sont le frère Pons Cellier, de l'ordre de Cîteaux; Robert de Farsde, mon chapelain, et mes hommes d'armes. Fait l'an de l'incarnation du Sauveur MCCII. »

Le Champenois et ses compagnons partirent donc; et, après s'être pourvus à Venise des objets nécessaires à leur voyage, arrivèrent dans la Morée, à quinze lieues environ de Patras, où ils établirent immédiatement un château fort bâti en brique.

De toutes les provinces de l'empire de Constantinople, la Morée avait le mieux conservé les mœurs antiques de la Grèce glorieuse; les habitants du Péloponèse avaient gardé quelque chose de l'énergie et de l'indépendance de leurs ancêtres; gouvernés par un système municipal, sorte de république morcelée, ils opposèrent une plus longue résistance aux guerriers francs. La Morée comptait alors douze places fortes ou villes considérables : Patras, Corinthe, Argos, Naplion, Ponticos, Arcadia, Coron, Calamata, Modon, Nicli, Lacédémonia et Monobaria.

Les Francs dirigèrent d'abord leurs armes contre Patras. Après une longue résistance la ville leur ouvrit ses portes. Les guerriers de Champagne apprirent alors des Grecs qui connaissaient le pays, que la plus belle contrée de la Morée était du côté d'Andravida (l'emplacement de l'ancienne Cylcène) [1]. La ville d'Andravida était ouverte de toutes parts, sans être défendue ni par des tours ni par des murailles. Or, quand les habitants virent s'approcher les Francs avec leurs bannières déployées, ils sortirent, grands et petits, tenant dans les mains des croix et de saintes images, et se soumirent au chef champenois.

Maîtres d'Andravida, les Francs résolurent de marcher sur Corinthe. Tandis que les vaisseaux vénitiens côtoyaient le rivage, le Champenois [2] traversait Vostitza [3]. Corinthe obéissait alors à Léon Sgure, né à Napoli de Romanie, et qui, suivant Nicétas-Choniates, dans sa Vie de Baudouin, avait succédé à son père dans la tyrannie de cette cité. Léon Sgure, maître d'Argos, de Co-

[1] Le père Lequin, dans son *Oriens christianus*, nomme cette cité indifféremment Andravitza ou Andravilla. M. Pouqueville a vu à Andravilla des halles comme dans plusieurs villes de France.

[2] Dans la chronique grecque de Guillaume de Champlitte, on lit toujours ὁ Καμπάνιτσας.

[3] L'antique Ægium (suivant M. Pouqueville, t. III, p. 551 et suiv.), où se réunirent les chefs grecs pour l'expédition de Troie. Elle devint ensuite la cité où se rassemblait la diète des Achéens.

rinthe et de Clube, avait épousé Eudoxie, fille de l'empereur Alexis et veuve de Murzuffle. Sgure résolut de se défendre contre les Francs. Ceux-ci dressèrent des trébuchets, lancèrent des flèches, et bientôt ils furent maîtres de la ville. Le tyran se retira dans la citadelle. Après la prise de la cité, la trompette retentit aussitôt dans les camps, les hérauts d'armes proclamèrent que tous les Grecs qui voudraient reconnaître le Champenois obtiendraient des honneurs et des bienfaits; que ceux qui résisteraient seraient traités comme des vaincus. Les communautés, les riches Grecs, accoururent en toute hâte pour profiter de ces promesses ou éviter l'effet de ces menaces; ils jurèrent donc fidélité au Champenois, et celui-ci leur fit l'accueil le plus gracieux.

Pendant que ce vaillant prince poursuivait ses conquêtes, Geoffroy de Villehardouin, neveu du sénéchal historien, était jeté par la tempête au port de Modon, et s'emparait de plusieurs places de la Morée, d'accord avec un Grec du pays; mais après la mort de son nouvel allié, Geoffroy de Villehardouin, en mésintelligence avec son successeur, vint trouver le marquis de Montferrat à Napoli de Romanie. Ce prince lui offrit des fiefs moyennant l'hommage; mais Geoffroy préféra s'associer aux conquêtes de Guillaume de Champlitte. Ils marchèrent ensemble sur Argos. Cette cité considérable, qui, suivant le chroniqueur de la Morée[1], s'étend dans la plaine comme une tente déployée, ne résista que peu de jours; les Francs attaquèrent la ville, et les bannières des chevaliers champenois flottèrent bientôt sur les remparts. On y apprit une triste nouvelle : Léon Sgure, renfermé dans la citadelle de Corinthe, s'était précipité sur la ville après le départ des chevaliers chrétiens; il avait égorgé les malades et les blessés; l'étendard des Grecs avait remplacé le gonfalon des comtes de Champlitte. Les Francs retournèrent à Corinthe, où ils trouvèrent le marquis de Montferrat. Le comte de Champlitte se déclara son vassal, et reçut en fief la manse d'Athènes[2], c'est-à-dire les terres et la cité. Celui qui commandait alors dans Athènes avait le titre de *grand sire* (megas kyr). Boniface concéda encore au Champenois trois manses dans l'Épire. Le seigneur d'Athènes était de Bourgogne, comme nous l'avons dit, il s'appelait Othon de la Roche; plus tard il prit le titre de duc; les trois seigneurs des manses de l'Épire étaient de Vérone en Lombardie; on présume qu'ils étaient des familles Rabani et Millioni. Après ce pacte féodal, le marquis de Montferrat prit congé de ses nobles vassaux; Geoffroy de Villehardouin demeura près du Champenois. Geoffroy dit alors aux chevaliers : « Vous pressez en vain les citadelles de Corinthe et d'Argos, mieux vaudrait s'emparer du pays plat et sans défense situé entre Patras et Coron. » Les guerriers francs applaudirent à son avis et se mirent en marche dans les terres. Ils arrivèrent à Andravida, et le maréchal de Villehardouin fit aussitôt assembler les chefs de la cité et leur dit : « Archontes, mes amis, voyez ces troupes, voyez l'éclat extérieur dont leur chef est environné; vous, mes amis, vous n'avez aucun soldat, aucun chef qui puisse vous secourir; venez donc, faisons un traité qui puisse sauver vos campagnes du pillage; vous qui êtes

[1] Page 117.
[2] La manse, dans la signification féodale, équivaut au manoir. (Voy. Ducange au mot *Mansa*.)

des hommes sensés et ne pouvez manquer d'avoir de l'influence sur les autres Grecs qui sont tous vos parents, vos amis ou vos compagnons, préparez leurs esprits, et engagez-les à se soumettre de bonne volonté. » Les Grecs saluèrent le maréchal et l'envoyèrent dans les campagnes avec une charte de Guillaume de Champlitte, scellée de son sceau, et annonçant que tous ceux qui se soumettraient à lui, conserveraient leur patrimoine. De toutes parts on vint donc reconnaître le Champenois aux conditions suivantes : les fils de famille devaient conserver leurs droits héréditaires; les hommages et les avantages militaires devaient être répartis dans la même proportion; le surplus appartenait de droit aux Francs; quant aux habitants des campagnes, ils conservaient leurs propriétés. Six des principaux Grecs et six des barons francs s'occupèrent du partage des terres, suivant les conventions. Au même temps on résolut de diriger les soldats et les flottes du côté de Ponticos [1], Arcadia [2], Coron et Calamata [3]. Toutes ces cités se rendirent aux guerriers francs; on conserva aux habitants leurs priviléges et leurs propriétés. Sur ces entrefaites, arrivèrent des messagers de la Champagne; le comte demanda tout aussitôt des nouvelles de sa famille. Ceux-ci, tout consternés, lui dirent les larmes aux yeux : « Apprends, seigneur, que le comte de Champagne, ton frère aîné, est mort; tous les bannerets, ainsi que toutes les communautés de cette contrée, qui est ton héritage, désirent vivement que tu retournes, en toute hâte. » Le comte demanda avis, et tous les seigneurs lui conseillèrent de retourner en France. Alors le Champenois s'adressa au sire Geoffroy de Villehardouin, et lui dit : « Ce serait une ingratitude à moi, et je m'attirerais le blâme des hommes si je ne cherchais pas à vous récompenser de vos bons services; je vous donne donc en toute propriété Calamata et Arcadia, et voilà l'anneau d'or de vassalité. Je vous prie en outre de tenir le pays que j'ai conquis dans la Morée, à titre de bail, sous cette condition, que, s'il me plaisait dans un an, à partir de ce jour, d'envoyer quelqu'un pour me remplacer dans la Morée, vous remettrez dans ses mains le pays et la souveraineté, et vous ne conserverez que vos propres terres. Passé l'année, je veux que vous restiez souverain de la Morée, avec le droit de transmettre la souveraineté en héritage à vos descendants. » Geoffroy remercia respectueusement son suzerain; les chartes furent dressées et scellées. Après les cérémonies d'hommage, le comte se mit en route pour l'Italie.

Le premier soin de Villehardouin fut de faire vérifier le livre de partage des terres qu'on avait dressé du temps du Champenois [4]. En voici quelques fragments.

Le premier porté sur ce livre était messire Gaultier de Rouman : il avait

[1] M. de Pouqueville nomme ce lieu Pundico-Castron, château des rats. Les traditions du pays reportent l'origine d'un vieux château qui existe encore, à Geoffroy de Villehardouin.

[2] Elle occupe l'emplacement de Cyparisséis ou Cyparessia, et commande les chemins qui conduisent de l'Élide dans la Messénie.

[3] Elle est située à dix minutes de là mer, sur l'emplacement de l'ancien bourg de Calami.

[4] Le système féodal se produisait partout avec les mêmes formes; on ne doit pas oublier qu'après la conquête de l'Angleterre par les Normands, Guillaume fit dresser le Doomsday book, ou livre de partage des terres des vaincus.

vingt-quatre fiefs de chevalier. Dans la suite il fit bâtir le château d'Acoba dans la Messénie, sur le Xérillo-Potamo.

Le second était Hugues de Brienne : il avait dans le défilé de Scorta vingt-deux fiefs de cavalier.

Messire Guillaume Alaman eut Patras dans son apanage.

On avait ensuite donné à messire Rémond le château de Véligosti avec un fief de quatre cavaliers ; il devait porter bannière.

Messire Guy de Nesle avait six fiefs dans la Laconie et un château à l'embouchure de l'Eurotas.

On donna à messire Raoul de Tournay la petite ville de Calarita, située dans le bassin du Cérynite, avec douze fiefs.

A messire Hugues de Lille, huit fiefs de cavalier; il changea son nom contre celui de Charbonnier.

A messire Jean de Neuilly, quatre fiefs et le droit de porter bannière; il reçut aussi le titre transmissible de maréchal de Romanie.

A messire Robert de la Trémouille, quatre fiefs et Chalatrisa [1], l'ancienne Trytée.

Quatre autres fiefs furent donnés au Temple, quatre autres aux chevaliers teutoniques, sous condition de lever bannière; le métropolitain de Patras et son chapitre obtinrent huit fiefs de cavalier; l'évêque d'Oléon, son suffragant, quatre fiefs de chevalier; le même nombre fut attribué aussi aux évêques de Modon et de Coron, de Lacédémonia et d'Amyclée.

Plusieurs chevaliers et sergents furent aussi gratifiés d'un fief par le Champenois avant son départ.

On régla ensuite l'ordre du service militaire : tous les seigneurs qui avaient plus de quatre fiefs devaient lever bannière et conduire à la défense du territoire deux sergents à cheval et un cavalier par chaque fief; ceux qui en avaient moins, devaient avoir sous leur bannière un chevalier et douze sergents; ceux qui n'avaient qu'un fief, devaient servir en personne, ce qui leur fit donner le nom de sergents de la conquête.

Pour ce qui tient à la police du pays, voici ce qu'on régla : pendant quatre mois le feudataire devait être sous les armes pour le service du prince du pays et dans l'endroit qu'il lui plairait de désigner; pendant quatre autres mois il devait être à la disposition de son seigneur particulier dans la hiérarchie féodale; et pendant les quatre mois restants, il était libre; les fiefs de l'Église étaient dispensés de toute garnison, sauf les cas d'invasion de l'ennemi et de conquête. Les jugements par cour furent confiés aux bannerets, chacun dans son fief particulier; les évêques eurent aussi la juridiction féodale dans toute son étendue; on régla, par convenance, qu'ils ne pourraient pas assister aux jugements où la peine de mort serait prononcée.

Dans le règlement de ces fiefs on avait compris un grand nombre de châteaux et de terres qui n'étaient pas encore au pouvoir des Francs, de sorte que Geoffroy de Villehardouin, nouveau *bailli* de Morée, convoqua les chevaliers et les barons pour marcher à la conquête de ce territoire grec. On

[1] M. Pouqueville l'a retrouvée dans le nom de Chalantista.

s'empara d'abord de Véligosti et de Nidi; les Francs marchèrent ensuite sur Lacédémonia.

Lacédémonia était une ville bien garnie de tours et de murailles fabriquées de chaux. Les habitants étaient résolus à ne pas se rendre. Cependant, après un long carnage, ceux qui restèrent se soumirent aux mêmes conditions que les autres habitants de la Morée. Geoffroy de Villehardouin fit rassembler les principaux Grecs, et leur demanda quelle place restait encore à soumettre. « Corinthe n'est plus à vous. — Argos, Anaplion, Monobaria, ne sont point encore entièrement soumises, répondirent-ils; promettez-nous, si vous voulez que nous vous aidions, que jamais aucun Franc ne forcera les Grecs à changer de religion, à devenir latins. »

On le leur accorda, et des chartes furent dressées; alors on admira la sagesse de messire Geoffroy, et on se dit: « Qui sait si le Champenois ne nous enverra pas de France quelque jeune étourdi qui viendra troubler nos affaires? nous avons un bon souverain, pourquoi ne le garderions-nous pas? » Alors les barons vinrent trouver Geoffroy, et lui dirent: « Gardez la souveraineté. » Geoffroy refusa d'abord; mais, prié de toutes parts, il accepta. On songea aux moyens d'accomplir cette résolution. Des messagers furent envoyés à Venise avec des présents; on sollicita le doge pour qu'il retînt dans sa marche celui que le Champenois désignerait pour la souveraineté de la Mo ée.

Pendant ce temps, le Champenois, de retour dans ses domaines de France, choisissait parmi les siens un cousin nommé Robert, à qui il confiait la souveraineté de la Morée. Robert partit donc pour la Morée, et, traversant l'Italie, vint à Venise pour solliciter un vaisseau de passage. Sous différents prétextes, le doge de Venise retint Robert pendant deux mois au milieu des plaisirs et de la bonne chère. Enfin, lors du départ, le doge recommanda au capitaine de la galère de débarquer Robert à Corfou, et de l'y retenir le plus longtemps qu'il pourrait. Lorsque le capitaine arriva devant cette île, s'adressant à son passager, il lui dit: « Ma galère vient d'être percée dans la cale, et j'ai besoin de la calfater; mon bon frère, faites donc retirer vos effets et débarquez un moment afin que je puisse tenir la mer. » Robert débarqua, et, tandis qu'il dormait dans une hôtellerie, le capitaine de la galère donna le coup de sifflet de départ.

Quand Robert se fut aperçu de la perfidie du Vénitien, il loua un navire pour la Morée, et, après une heureuse et courte navigation, il vint débarquer à Saint-Zacharias. Il demanda tout de suite où était Geoffroy, le *bailli* de la Morée; on lui indiqua Andravida. Mais Geoffroy, qui savait son arrivée et se souvenait de la condition de sa souveraineté, se retira, et Robert courut vainement après lui dans toutes les cités; il ne put le rencontrer qu'après l'année expirée, c'est-à-dire qu'au moment où la souveraineté appartenait de plein droit à Geoffroy de Villehardouin. Robert appela à la cour des barons; on lut les chartes de conventions scellées du sceau du comte de Champlitte, et la cour décida unanimement que, quinze jours étant écoulés après ce terme d'une année, Geoffroy de Villehardouin était devenu le prince légitime de la Morée. Alors Robert de Champagne, s'adressant au prince, lui dit: « Je vois

bien que je ne puis obtenir la souveraineté de ce pays; fais-moi donc donner des chevaux et des compagnons, afin que je me mette en route. » Geoffroy l'accabla de présents, et l'engagea à demander tout ce qui pouvait lui être utile. Robert s'embarqua à bord d'une galère et retourna en France. Après son départ, messire Geoffroy prit le titre de souverain de la Morée; il mourut presque aussitôt, laissant deux fils, le premier du nom de Geoffroy; le second du nom de Guillaume, qui était seigneur de Calamata.

Geoffroy II était plein de sagesse. Or, voilà qu'il lui survint une affaire qui l'embarrassa.

Pierre de Courtenay [1] régnait sur Constantinople; il avait fait une convention de mariage pour sa fille avec le roi d'Aragon et de Catalogne. La fille de l'empereur s'était embarquée avec une suite brillante sur dix galères, qui s'arrêtèrent au château de Pontrin dans la Morée. Messire Geoffroy de Villehardouin était alors à Ulisiri; on vint lui annoncer l'arrivée des dix galères. Il se rendit immédiatement sur le rivage, et, lorsque les grands eurent vu la belle princesse, ils dirent à leur suzerain : « A quoi vous serviraient toutes vos prouesses, si vous ne laissiez pas d'héritiers pour vous succéder? Puisque Dieu vous a amené cette belle fille, prenez-la pour votre épouse. Si l'empereur son père venait d'abord à s'en fâcher, il finira par se raccommoder avec vous. Geoffroy ne fit pas grande difficulté. L'évêque d'Oléon fut chargé de porter la parole à la princesse, qui accepta. (On raconte une semblable aventure arrivée à une autre princesse grecque, Eudoxie, sœur de l'empereur Alexis II, fiancée à un roi d'Aragon, et qui épousa en route le jeune seigneur de Montpellier, Guillaume, fils de la duchesse Mathilde.)

Après la célébration du mariage et toutes les fêtes données à cette occasion, les galères retournèrent à Constantinople. L'empereur fut courroucé, car le roi d'Aragon lui avait promis des hommes d'armes pour soumettre les Grecs. Villehardouin s'excusa; il fit connaître le besoin qu'il avait d'une épouse choisie parmi les Francs; il offrit de se faire l'homme lige de l'empire et d'en dépendre pour la souveraineté de la Morée; enfin, de se réunir au prince pour soumettre les Grecs rebelles. L'empereur agréa ces offres. Après avoir pris l'avis de son conseil, il se rendit à Larisse, où il eut une entrevue avec messire Geoffroy. Voici quelles furent les conventions arrêtées : l'empereur donna à Geoffroy toute la Dodécanèse, c'est-à-dire les douze Cyclades [2]; il l'honora du titre de πρίγγιπας (prince); il le nomma Domestique de toute la Romanie; il lui conféra le droit de guerre, de battre des deniers et des sous d'argent à sa propre effigie, sous la condition de relever de lui pour toutes ses terres; enfin le nouveau prince de la Morée adopta les usages et assises de Jérusalem.

De retour à Modon, Geoffroy de Villehardouin résolut d'achever ses conquêtes. Les premiers de son conseil lui dirent : « Vous savez, monseigneur, que les églises possèdent environ le tiers de la Morée; il faut donc les sommer de nous prêter des secours dans l'attaque des places ennemies. » Ville-

[1] La chronique de Morée le nomme Robert.

[2] Les douze Cyclades étaient Skino, Paros, Amorgos, Délos, Ténos, Nio, Serpho, Myconos, Syros, Siphno, Andros et Naxos. Cette dernière île était la plus grande des Cyclades.

hardouin les approuva, et, comme le clergé fit quelque difficulté, il saisit tous les bénéfices ecclésiastiques, et leurs revenus servirent à bâtir Chcoumonzit[1]. Les prélats excommunièrent le prince et les sujets. On en appela au jugement de Rome, et le pape envoya un pardon général à Geoffroy, qui fit appeler les évêques et les prêtres, leur disant : « Par Jésus-Christ, ce n'est pas moi qui ai tort; car, si les Grecs s'emparaient de la Morée, que deviendraient vos bénéfices ? Je ne demande pas que vous fassiez garnison, aidez-moi seulement dans mes projets contre l'ennemi. » La réconciliation fut complète entre les évêques et le prince de Morée ; mais celui-ci ne vécut pas longtemps ; il mourut ne laissant point d'enfants.

Guillaume son frère lui succéda. Au moment où il prit les rênes du gouvernement, les Grecs occupaient encore les places de Monosia, de Corinthe, et de Napoli tout près d'Argos. Le prince crut qu'il ne mériterait pas le titre de souverain de la Morée, tant que ces villes seraient au pouvoir des Grecs. Il convint avec la république qu'elle lui fournirait deux galères pour la garde du pays, et quatre galères bien armées pour assiéger Monosia et Napoli; en récompense, la communauté de Venise devait désormais posséder en toute propriété Modon et Coron, avec leurs villages et dépendances. On résolut avant tout d'assiéger Corinthe. Le seigneur d'Athènes, Marc Sanuto, duc de Naxos, Robert di Carçéri, seigneur de l'île de Négrepont, André et Jérôme Ghisi, duc de Schiras et de Micon, Pierre Giustiani et Domenico Michieli, duc de Céos, Philippe Navarro, seigneur de Lemnos, Marin Dandolo, duc d'Andros, se rendirent au siége de Corinthe. La ville fut serrée de près, et l'on éleva une forteresse tout auprès, à laquelle on donna le nom de Montesquiou[2]. Les Grecs capitulèrent enfin, sous la condition qu'on leur conserverait leurs priviléges municipaux. Napoli et Monosia se rendirent aux mêmes conditions; ces places furent données au seigneur franc d'Athènes, qui fixa alors sa résidence à Thèbes. Les Mélinges et les Escrites firent aussi leur soumission[3]; mais ils y mirent les conditions expresses de n'obéir qu'à leur propre chef, de ne se réunir que pour le service militaire et les besoins du territoire.

Lorsque la Morée fut entièrement arrachée à la domination des Grecs, comme il arrive en pareil cas, les chevaliers se disputèrent entre eux leurs possessions particulières. La chronique de Morée dit que la première querelle s'éleva à l'occasion du refus d'hommage du duc d'Athènes au prince Guillaume de Villehardouin. On assembla le conseil; la guerre fut résolue; mais le duc de Caristéna, neveu de Villehardouin, et plusieurs seigneurs bannerets, s'unissant au seigneur d'Athènes, la guerre devint difficile. Cependant les armées d'Athènes et de Modon se rencontrèrent dans le défilé de Mégare; le duc fut défait. On allait l'assiéger dans Thèbes, lorsque, par l'intervention du patriarche, il promit foi et hommage; et en effet, au milieu d'une cour brillante, le prince le baisa sur la bouche, et le duc d'Athènes mit sa main dans celle de Guillaume, en signe de vassalité. De nouvelles dif-

[1] Aujoud'hui Castel-Tornese.
[2] Μουντεσκοῦδι.
[3] Ils habitaient la contrée des Slaves.

ficultés s'étant élevées, on en remit la décision au roi de France; le duc d'Athènes se présenta nu-tête devant la cour plénière. La question était de savoir si le duc avait perdu ses fiefs par félonie. On décida que l'hommage n'ayant pas été fait avant la guerre, il ne pouvait y avoir félonie. On le remit donc en possession légitime de son fief.

Pendant ce temps, Guillaume marchait du côté de la Pélagonie[1]. Le despote Koutroulis, qui s'était révolté contre l'empereur grec, l'avait appelé, et joignait ses troupes aux siennes; les deux armées se portèrent du côté de Patras. Là, les princes alliés célébrèrent des fêtes au milieu d'une pompe solennelle; on s'accorda sur les conquêtes à faire. Les nouveaux alliés se dirigèrent à travers la Valachie, offrant à tous ceux qui voudraient les suivre une forte solde. De leur côté, les Grecs approvisionnèrent les places de guerre, et les mirent en état de défense. Le sébastocrator ordonna aux habitants de rentrer dans les villes; tous ceux qui ne purent s'approvisionner s'enfuirent dans les montagnes. La jonction des troupes se fit à Arta; les Francs prirent le chemin de Janina, la capitale de l'Épire; les seigneurs de Thèbes et d'Athènes se réunirent aux alliés dans la plaine de Thessalina.

Théodore Ducas gouvernait alors la Valachie : il lève immédiatement une armée et s'avance contre les Francs. On voyait dans cette multitude d'ennemis deux mille Cumans, cavaliers agiles et prompts au combat, trois cents Allemands bardés de fer, des Hongrois, des Serviens, des Bulgares et des Turcs; les Grecs formaient le plus petit nombre. Les habitants des villes et des villages avaient reçu l'ordre d'allumer des torches sur les montagnes, de pousser des cris, afin de faire croire que les armées étaient innombrables. Le général de l'empereur grec s'adressa aux Francs pour les effrayer, et en effet il y réussit. Ils résolurent de quitter le camp pendant la nuit, de se retirer dans les montagnes. Le brave seigneur de Cariséna, seul, fut profondément troublé de la honte de fuir; dans son agitation, il s'arrêta près de sa tente, et, comme il avait juré de ne parler du projet à âme qui vive, avec un bâton qu'il tenait à la main, il frappa fortement une des colonnes en s'écriant : « Colonne, soutiens bien la tente qui me couvre; je l'aime trop pour la laisser exposée au danger; il a été décidé entre les princes que nous abandonnerions le petit peuple : ô ma chère tente ! prends tes mesures pour ton salut, et tâche d'échapper au péril. »

Ces paroles furent entendues et comprises de tous; on murmura, et les chefs, pour calmer les craintes, annoncèrent qu'on livrerait bataille; les Grecs, alliés des Francs, les abandonnèrent dans la nuit. « Qui donc pourra, s'écrie le chroniqueur de la Morée, se fier à la parole d'un Grec? »

Les Francs, malgré le petit nombre auquel ils étaient réduits, attendirent l'armée impériale. Elle parut bientôt, les Allemands en tête. Le seigneur de Cariséna se précipite la lance en arrêt sur cette avant-garde; elle chancelle, et fuit; alors s'avancent les Hongrois avec leurs flèches; l'air en est obscurci; l'intrépide seigneur de Cariséna est renversé de son cheval; il baisse son étendard en signe de soumission; on s'empare de lui; l'armée des Francs

[1] Cette province est située sur les confins de la Macédoine et de l'Albanie,

se disperse, le prince Guillaume et les principaux chefs sont faits prisonniers ; on les mène devant l'empereur. Tout aussitôt ils se jettent à genoux pour le saluer ; mais celui-ci, en homme sage et noble, les prit par la main et les releva : « Que le prince et ses compagnons soient les bienvenus ici, » s'écria-t-il ; il les fit asseoir et leur assigna une honorable demeure ; mais le lendemain il les manda devant lui, et sollicita, de la part des Francs, une renonciation à leur souveraineté dans la Morée : « C'est mon héritage que vous retenez, leur dit-il. — Despote et seigneur, répondit le prince de la Morée, vous exigez de moi ce qu'il m'est impossible de vous accorder : nos conquêtes sont un patrimoine commun, et je ne pourrai rien céder sans le consentement de tous mes compagnons : retenez-moi tant qu'il vous plaira, vous en êtes le maître ; tout ce que je puis faire, c'est de vous promettre une rançon telle que vous la fixerez. »

Ce discours, où se révèle tout l'esprit du système féodal, mécontenta l'empereur. « Prince, vous prouvez bien que vous êtes un Franc, vous en avez tout l'orgueil ; mais prenez garde, vous vous êtes perdu une fois, craignez de vous perdre une seconde. » Le prince ne fut pas touché de ce discours, il resta avec les siens trois ans dans les fers ; il n'en sortit qu'en consentant à la cession des trois forteresses de Monosia, Magna et Misitra, qui dépendaient de son domaine particulier. Quand ils retournèrent chez eux, ils trouvèrent leurs femmes qui avaient gouverné pendant leur absence. On exécuta le traité en livrant les places ; mais tout aussitôt les Francs envahirent la Lacédémonie, violant ainsi le serment qu'ils avaient fait. L'empereur prit à sa solde cinq mille Turcs, donna ordre de rassembler les troupes asiatiques, et le grand domestique s'avança sur la Morée. Les vassaux grecs des défilés furent provoqués à prendre les armes, par une bulle scellée du sceau d'or ; des troupes innombrables se répandirent le long des rives de l'Alphée. « Parlerai-je, s'écrie la chronique de Morée, parlerai-je de cette grande bataille où trois cents Français défirent toutes les troupes de l'empereur ? » En effet, le bailli de la Morée s'avança avec ce petit nombre de chevaliers ; de sorte que, lorsque le grand domestique vit s'approcher cette faible troupe, il s'écria : « Voilà un petit déjeuner qu'on nous sert. » Au premier choc des Turcs, cent chevaliers francs furent démontés ; mais ils prirent les chevaux de leurs écuyers, et s'élancèrent dans les rangs ennemis, qu'ils dispersèrent en un moment. Le grand domestique voit s'approcher la bannière des Francs : « Donne-moi mon coursier, » dit-il à son Turcoman ; et il prit la fuite, poursuivi par les Latins, dont les épées flamboyantes s'étaient déjà teintes du sang des Grecs. Quand on annonça au prince de la Morée la victoire de ses chevaliers, il pleura de n'avoir pu assister à la bataille.

Cette époque de combats et de victoires pour les Francs fut marquée par la défection des Turcs, qui, n'ayant pas reçu de solde des Grecs, s'unirent aux Latins : « Votre empereur ne doit avoir qu'une parole, dit Mélik, leur chef ; vous nous avez renvoyés en refusant de nous payer notre solde, eh bien ! nous allons trouver les Francs et vivre avec eux. » Aussitôt il fait sonner les trompettes et les clairons, se rend auprès du prince Guillaume, et, par l'organe d'Anceau de Toucy qui savait le turc, il dit au prince Guillaume :

« Voulez-vous de nous pour archers, nous vous offrons nos services pendant « un an; autrement, laissez-nous retourner en Asie. » Guillaume répondit : « Soyez les bienvenus, frères et amis; depuis longtemps je désirais vous voir « réunis avec nous. » Alors tous frappèrent dans leurs mains en répétant : *Malik Salik!* c'était le nom de leur chef. Le prince s'approcha d'eux, leur tendit la main, et aussitôt tous les Turcs descendirent de cheval, mais les chefs demeurèrent sur leurs étriers, brandissant leurs arcs et leurs flèches; ils demandèrent à marcher contre le grand domestique, qui s'avançait à la tête des troupes impériales. On délibéra dans le camp, et les Francs, craignant que les Turcs ne prissent la fuite et n'ébranlassent leurs colonnes, résolurent, sur l'avis de messire Anceau, de les placer au centre; craignant cependant de blesser l'orgueil des nouveaux alliés en paraissant se méfier d'eux, on leur dit que leur poste serait autour de la bannière du prince, et que là où était l'image de la Vierge était le poste d'honneur. *Malik Salik!* s'écrièrent-ils encore une fois, et les trompettes retentissantes annoncèrent la présence de l'ennemi. Les premiers corps de Francs succombent sous leur multitude innombrable : « Que faites-vous, seigneurs chevaliers? s'écrie mes« sire Anceau tout rouge de colère; pensez-vous que ce soient là des jeux « d'enfants? Jouons-nous aux barres ou combattons-nous réellement[1]? Compa« gnons, chargeons l'ennemi comme de loyaux bannerets. » Les Grecs à leur tour s'ébranlent; ce fut alors que les Turcs se précipitèrent dans la plaine et achevèrent la défaite des troupes impériales; mais messire Anceau n'était point encore satisfait : « J'ai un frère dans les prisons de Constantinople; je « n'ai pu faire un seul prince grec prisonnier, comment pourrai-je racheter « mon frère? » Il pleurait ainsi à chaudes larmes, lorsqu'un de ses sergents, l'apercevant, lui dit : « Mon sire, que me donnerez-vous si je vous amène un « prince grec, pieds et poings liés? — Tout, sauf mon corps et mon hon« neur, » répondit le seigneur. Alors il le prit par la main et le conduisit à l'entrée d'une caverne où il lui montra, ô joie extrême! le grand domestique lui-même[2]. On l'emmène au camp, et des reproches retentissent de toutes parts : « L'empereur, dit-on surtout, a violé la parenté spirituelle en envahissant le territoire de la Morée, car le prince Guillaume n'est-il pas le parrain de son fils? » Le grand domestique répondit : « Ma présente position, mes « frères, ne me permet pas de répondre : il ne sied pas à l'honnête homme « de se vanter des chances de la fortune; les hasards de la guerre sont « variables; le plus grand tort n'est-il pas toujours de votre côté? La terre « de la Morée vous appartient-elle ou au saint empire? » Le prince se fâcha en entendant ces paroles hardies : « Vous êtes mon captif, je dois vous excu« ser, autrement je vous aurais déjà appelé en champ clos. » Dans ce temps, les Scortins se révoltèrent et levèrent l'étendard des Grecs au milieu de leurs défilés inexpugnables. On commanda aux Turcs de parcourir ces pays rebelles. Vous eussiez vu alors quelle frayeur se répandit dans ces monts escarpés : les moissons furent embrasées, la terre offrit l'aspect d'un vaste

[1] *Chronique de Morée*, pag. 280.
[2] Cette caverne, selon Ducange, était le fort Gardiki, sur le Pénée.

incendie, les rebelles se soumirent, et les Turcs revinrent au camp chargés de butin. Alors Malik, s'adressant au prince Guillaume, lui dit : « Frère, « l'expédition est finie ; voici deux ans que nous sommes loin de chez nous ; « nous avons promis à nos femmes de nous asseoir à leur foyer dans deux « années au plus tard ; tu es content de nous, aujourd'hui nous voulons par- « tir. » On accéda avec peine à leur demande, mais enfin il fallut consentir, et des guides les dirigèrent jusque dans la Valachie ; quelques-uns restèrent dans le pays et furent recherchés en mariage, après le baptême, par de nobles demoiselles qui leur confièrent leurs fiefs.

Or, maintenant il faut raconter l'histoire du brave seigneur de Cariténa, dont la réputation était répandue par tout le monde. Voilà que, par un vice commun à beaucoup de jeunes chevaliers, il se laisse prendre d'amour pour la femme de messire de Catara, noble et vieux homme. Il l'enlève, et tous deux partent et vont faire un pèlerinage à Saint-Nicolas de Rome, et au mont Saint-Michel, dans la Pouille. Le roi Mainfroy, qui connaissait la réputation du seigneur de Cariténa, apprenant son voyage, s'informa de son objet. Les uns lui dirent : « Il vient en pèlerinage pour voir les saints couvents ; » d'autres mieux instruits lui dirent : « Seigneur, il est pris d'amour, et vient jouir librement dans ce pays de la femme du vieux messire de Catara. » Mainfroy mande Cariténa, le fait asseoir à ses côtés, et lui demande l'objet de son voyage. « Je viens visiter les saints lieux, accomplir les vœux de ma captivité « à Constantinople. — Tout seul? répond le roi. — Oui, en toute humilité. « — Je suis fâché de ce mensonge, noble homme, votre conduite est digne de « blâme ; vous abandonnez votre seigneur lige pendant la guerre : perfidie « insigne ! vous avez enlevé la femme et la femme légitime d'un chevalier, « votre frère d'armes ; partez donc ; si dans quinze jours vous n'avez quitté « le royaume, je vous jure, par saint Michel, que je vous ferai trancher la « tête. — Je m'humilie, répondit le seigneur de Cariténa, j'irai servir mes « frères d'armes, et je ramènerai ma pèlerine à son époux. »

Au moment où il débarqua dans la Morée, il trouva l'assemblée des nobles, des bourgeois et des chevaliers réunie ; on délibérait sur l'affaire que voici. Le comte d'Anjou avait eu de sa femme trois belles filles : l'une épousa messire Charles, frère cadet du roi de France, l'autre le roi, la troisième le roi d'Angleterre. A la mort du comte d'Anjou, Charles devint son héritier ; alors les querelles de Mainfroy avec la cour de Rome étaient dans toute leur vivacité ; le saint père sollicita Charles de prendre le parti du successeur de saint Pierre ; il lui promit, parmi toutes choses, l'investiture de la Sicile et le titre de roi. Charles n'osait point se déterminer sans le consentement de son frère le roi de France, qui avait alors convoqué une cour plénière où les nobles dames et les preux chevaliers s'étaient réunis. Deux des sœurs, filles du comte d'Anjou, la reine de France et celle d'Angleterre, avaient pris place l'une à côté de l'autre et causaient à la manière des femmes ; pendant qu'elles étaient ainsi à raconter leurs gaies aventures, voilà qu'il arrive la comtesse d'Anjou et de Provence, et, lorsqu'elle eut pris place, la reine de France adressa la parole à sa sœur aînée : « Ma bonne sœur, quoique vous soyez « l'aînée, il ne vous convient pas de vous asseoir à nos côtés, nous qui

« sommes reines, tandis que vous n'êtes que comtesse. » La comtesse rougit de honte et se retira dans sa chambre, où elle pleura à chaudes larmes. Le comte de Provence arrive à l'instant; et comme nuit et jour il pouvait approcher de sa noble épouse, il la surprend tout en pleurs. « Qu'avez-vous donc, « comtesse? — Rien, seigneur. — Vous me trompez, et, si vous ne m'en « apprenez le sujet à l'instant, je vous donnerai un juste sujet de pleurer. » La comtesse avoua alors son affront. « Eh bien, je jure, dit-il en baisant sa « noble épouse sur les lèvres, je jure, par Jésus-Christ et par la Vierge, de « ne plus entrer dans votre lit, de ne plus toucher votre belle peau avant que « vous soyez reine. » Il part sur-le-champ, va trouver le roi son frère qui se promenait avec le roi d'Angleterre, leur fait connaître les offres du pape et ses intentions, et obtient son approbation royale pour une si belle entreprise. Il part tout aussitôt, et reçoit à Rome le titre de roi de Sicile. « Saint père, « dit-il alors au pape, je ne suis point venu ici pour me reposer ainsi qu'une « femme : je m'en vais faire la guerre à Mainfroy et aux Gibelins. » Alors le pape lui plaça sur le côté gauche la croix qu'il venait de faire faire pour lui ainsi que pour toute l'armée; le roi se mit aussitôt en marche et se dirigea sur la Pouille. Dieu seconda ses généreuses résolutions; le tyran fut vaincu, et Charles proclamé dans le royaume de Naples.

Tels étaient les événements sur lesquels on délibérait dans la Morée, lors de l'arrivée du seigneur de Caristéna Le prince de ce pays avait considéré que, l'empereur de Constantinople le pressant continuellement, il avait besoin de se placer sous la protection d'un prince assez puissant pour s'opposer à l'empereur. Le seigneur de Thèbes lui dit alors: « Pourquoi ne rompez-« vous pas la fidélité que vous devez à l'empereur, pour vous placer sous la « suzeraineté du roi Charles? si vous le permettez, je proposerai l'alliance. » Cette proposition fut adoptée dans le conseil, et messire Pierre de Thou et l'évêque d'Oline furent choisis pour porter ce message auprès du roi, qui accepta la suzeraineté, sous la condition qu'Isabelle, fille du prince Guillaume, viendrait demeurer à Rome et épouserait le fils du roi Charles. Guillaume voulut lui-même accompagner sa fille. Quelle pompe, quelle fête on fit alors à Naples! Il fut logé dans le palais; un banquet de nobles hommes et de jeunes demoiselles fut tenu avec la plus grande magnificence; des tournois et des fêtes accompagnèrent l'union des deux jeunes époux.

On apprit alors que la Morée venait d'être envahie par les Grecs, qui avaient appelé à leur secours les Cumans, les Turcs et les troupes guerrières de la Syrie. Les messagers, qui trouvèrent leur souverain au milieu des fêtes, le prièrent de hâter son départ; des vaisseaux préparés à la hâte le débarquèrent en peu de jours dans sa principauté. Charles l'y fit accompagner par Galeran de Brienne, qu'il nomma son bailli dans la Morée. Aussitôt les guerriers délibèrent et conviennent de longer le fleuve Alphée pour aller chercher les Grecs vers Nicli. Arrivée à la belle place de Cariséna, l'armée campa autour de la ville; alors les soldats de l'empereur de Constantinople étaient en bataille dans les environs de Lacédémonia; ils devaient défendre les défilés et les hauteurs, toujours moins aisés à attaquer: tel était l'ordre formel de Michel Paléologue.

Que devait-on faire pour chasser les Grecs? Attaquer ces défilés pouvait compromettre l'armée; demeurer autour de Nicli passerait pour lâcheté. Dans le temps qu'on délibérait, le prince Guillaume reçut l'avis que le roi Charles était menacé dans ses États par Conradin; son suzerain l'appelait lui et ses guerriers à la défense de Naples; Guillaume conclut aussitôt une trêve avec l'empereur, et marcha avec l'élite des chevaliers de la Morée au secours de son suzerain à Naples; il contribua au succès de la bataille des Abruzzes; et, lorsque Conradin ne fut plus à craindre, il retourna, chargé d'or et de présents, dans sa principauté; il n'avait perdu que trois braves guerriers dans tous les combats. La trêve avec les Grecs était rompue : « Jamais, dit Guil« laume, les prétextes ne manqueront à ces misérables! marchons donc encore « une fois. » Mais voilà qu'une grande dissension s'étant mise dans l'armée, le brave seigneur de Cariséna, qui s'était sacrifié pour sauver son frère, mourut. Oh! quel malheur! les grands et les petits le pleurèrent, et jusqu'aux oiseaux mêmes s'attristèrent sur son sort. Comme il n'avait pas d'héritiers mâles et légitimes, sa succession fut divisée en deux lots : l'un revint au prince, par droit de retour, comme suzerain; l'autre à sa veuve, à titre de douaire; elle épousa le comte de Brienne, qui depuis réunit à ses États le duché d'Athènes, par le décès du mégas kyr; elle mit au monde un bel enfant, qui se rendit fameux dans l'Occident.

C'est à cette époque qu'arrivèrent dans la Morée les Catalans, connus sous le nom de *la grande Campagnie* et dont nous parlerons plus tard. Messire Gautier de Rosière, seigneur d'Açora, mourut aussi dans ce temps; car la mort étendait partout ses ravages. Dame Marguerite, sa fille, s'achemina pour recevoir l'investiture du prince Guillaume, mais un peu tard; elle était retenue comme otage à Constantinople, et Guillaume lui refusa ce qu'elle demandait. On lui conseilla d'épouser un homme puissant qui pût faire valoir ses droits; c'est pourquoi elle donna sa main à messire Jean de Saint-Omer, frère du noble homme Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes, dont le père avait épousé la sœur du roi de Hongrie. Jean de Saint-Omer se présenta devant le prince, et lui dit : « Par Dieu, monseigneur, je vous prie de vouloir bien convoquer tous les princes et bannerets, hommes sages de la Morée, pour juger ma cause. — J'y consens, répondit Guillaume; je suis prêt à assembler ma cour pour vous satisfaire. » En effet, la cour se réunit dans l'église de Sainte-Sophie, à Andravida. On entendit les parties. « Je vous demande, comme droit, la principauté. — Non, vous ne l'aurez que comme grâce, répondit Guillaume. — Soyons donc jugés par les usages, répondit dame Marguerite éplorée. — Quel sera votre avocat? — Messire Nicolas de Saint-Omer. — Et moi, je remets la verge de commandement à mon logothète, messire Léonard de Coraîi; qu'il juge les droits avec impartialité. »

On lut les livres des assises; l'hommage devait avoir lieu dans un an et un jour, il n'avait pas été fait; l'avocat de dame Marguerite répondit : « Elle était alors en otage pour son suzerain; » mais le logothète dit : « Il n'en est pas moins vrai qu'elle n'est point venue à l'hommage. » La cour opina pour ce dernier avis : or, le roi avait sur le cœur de la dépouiller; il dit à son logothète : « Faites un privilége franc pour dame Marguerite; je veux qu'elle

tienne le fief de moi; envoyez la chercher sur-le-champ, j'ai besoin de lui parler. » Dame Marguerite arriva : « Approchez donc, chère fille, voilà votre fief. » La noble femme se mit à genoux : « Sire, je deviens votre lige du fief. » Le prince tira son gant et la revêtit. Cependant elle ne reçut que le fief de la baronnie. Peu de temps après, le prince Guillaume mourut : « Tout le monde doit pleurer sa mort, dit le chroniqueur de la Morée, car c'était un bon prince; on doit regretter qu'il n'ait pas eu d'enfants mâles; il n'eut que des filles, et perdit ainsi les fruits de ses héroïques travaux; il ne convient pas à un souverain de se réjouir quand il n'obtient que des filles; car le gendre que Dieu lui donnera, deviendra maître de toute sa souveraineté et de sa gloire. »

Isabelle, épouse du prince Louis de Naples, fut appelée à la souveraineté de la Morée; le connétable, messire Jadu, informa le roi Charles de l'événement qui appelait Isabelle au trône; le roi de Naples fut d'avis d'envoyer d'abord un homme prudent, et son choix porta sur un chevalier appelé Rousseau de Sully; il lui donna cinquante chevaliers et deux cents arbalétriers, et lui dit : « Sois le bailli de la Morée. » Messire Sully arriva dans les terres qui lui étaient confiées. Les grands l'accueillirent avec plaisir, car il était l'image du roi; mais ils se refusèrent à l'hommage lige. D'après les usages, en effet, il fallait, pour exiger l'hommage lige, que le prince se présentât en personne et jurât aux communes de les maintenir dans leurs libertés, aux grands dans leurs priviléges. L'hommage lige se fait devant le seigneur en l'embrassant sur la bouche; et cet hommage est réciproque, car le prince doit foi à son lige, aussi bien que son lige la lui doit de son côté, et il n'y a aucune différence dans la nature de leurs obligations, sauf l'honneur et la gloire, qui appartiennent au souverain : « or les hommes liges de la Morée, lui dirent-ils, vous prient de ne pas prendre en mauvaise part ce qu'ils mettent en avant; ils préfèrent être dépouillés de leurs biens, et même brûlés vifs, plutôt que d'être privés de leurs lois. Jurez donc le premier sur l'Évangile du Christ, que vous nous gouvernerez d'après les lois du pays, et les seigneurs jureront à leur tour de rester fidèles au roi et à vous. »

Rousseau de Sully consentit à faire ce qu'on exigeait de lui; mais il déplaça tout aussitôt le protovestiaire, le trésorier, les prévôts et le châtelain, et fit sentir une pesante domination. Tandis qu'on se plaignait de sa tyrannie, on apprit la mort du jeune roi Charles, et sa mort réunit la Morée au royaume de Naples.

Depuis cette époque, les annales de la Morée n'offrent plus d'intérêt.

§ IV. — Des Catalans.

Tant que les Turcs n'avaient fait que se montrer sur les frontières de l'empire sans le menacer de leurs armées, les Latins et les Grecs s'étaient fait des guerres violentes, au sein des nouvelles colonies fondées par la valeur des croisés; mais la puissance ottomane, s'accroissant à l'abri de ces divisions, parut bientôt aux Francs telle qu'elle était, telle qu'elle pouvait de-

venir surtout, et l'alarme commune ramena quelques moments de concorde et de paix au milieu de cet empire agité. C'était à peu près vers le commencement du quatorzième siècle; Andronic régnait à Byzance; la guerre entre Charles de Sicile et l'empereur venait de se terminer par une paix que tout faisait espérer devoir être d'une longue durée; l'Europe allait jouir du repos. Parmi les soldats que l'empereur et le roi Charles avaient réunis sous leurs drapeaux se trouvaient des troupes d'aventuriers aragonais, connues sous le nom de *grandes compagnies*, qui, n'étant fixées sous aucune bannière, combattaient pour tous ceux qui les prenaient à leur solde : utiles en temps de guerre, elles devenaient dangereuses pour les jours de repos; et les cités rançonnées et les campagnes dévastées marquaient leur passage à travers les royaumes. Lorsque Frédéric eut donc fini la guerre, il réfléchit sur l'emploi qu'il pouvait faire des grandes compagnies, et, tandis qu'il rêvait sur les pays vers lesquels il pourrait les diriger, tout à coup les chefs de ces compagnies, Roger de Flour, vice-amiral de Sicile, Bérenger de Cutenza, Fernand Ximenès de Arenos et Bérenger de Roccafort, vinrent lui déclarer que l'intention des Catalans était de se mettre au service des Grecs et de solliciter l'empereur Andronic de les prendre à son service contre les Turcs, qui menaçaient d'envahir l'empire. Andronic, deux fois vaincu par les enfants du prophète, n'hésita pas à accepter l'offre des aventuriers; Frédéric favorisa leur départ; on convint par un traité que Roger, un des chefs des aventuriers, aurait le titre de grand duc, c'est-à-dire de grand amiral de Romanie, et épouserait la nièce de l'empereur. Fernand Ximenès, le seul des capitaines qui l'accompagna, se mit à la tête des troupes de terre, et ils arrivèrent à Constantinople, l'un avec dix-huit galères et quatre gros navires, l'autre avec huit mille soldats catalans et amogavares. Les Amogavares, selon Rémond de Montamer, qui suivit ses frères d'armes dans cette expédition, étaient les meilleures troupes de l'Espagne. Ils étaient les fils de ces Barbares qui, réfugiés dans les montagnes de la Catalogne, firent payer cher aux paladins de Charles, au brave Roland, au courtois Olivier, leur téméraire entreprise au delà des Pyrénées.

Peu de jours après leur arrivée à Constantinople, on délibéra sur les projets à exécuter contre les Turcs : les chefs résolurent de passer en Asie; ils étaient d'autant plus déterminés à presser leur départ, qu'une vive querelle avait éclaté entre les Catalans et les Génois. Les Génois avaient prêté de l'argent aux aventuriers, ce qui leur donnait de la supériorité et de l'orgueil; ils se moquaient du costume bizarre des Amogavares, si bien qu'un d'entre eux ayant mis l'épée à la main, le sang coula. On résolut donc d'employer promptement ces bras oisifs, et des navires débarquèrent les Catalans au delà du bras de Saint-George. Ils rencontrèrent les Turcs, les défirent, leur tuèrent trois mille chevaux et dix mille hommes de pied. Les Catalans étaient sous les ordres de Fernand de Haones, chevalier espagnol et portant bannière. Après cette victoire, des dissensions éclatèrent entre les chefs des Catalans. Fernand Ximenès de Arenos, d'une naissance illustre, ne voulant partager le commandement avec personne, se retira auprès du duc d'Athènes, lui offrit ses services, et en fut agréé.

A ce moment arriva auprès de Roger et de Fernand de Haones, Bérenger de Roccafort, un des aventuriers qui étaient demeurés en Sicile, avec deux cents chevaliers et mille Amogavares. Les Turcs assiégeaient alors Philadelphie ; les Catalans les attaquent, les pressent ; Alysyra, qui commandait les assiégeants, est blessé à mort, douze mille hommes restent sur le champ de bataille ; mais ces troupes indisciplinées d'aventuriers, si utiles contre l'ennemi, étaient en même temps un poids insupportable pour leurs alliés; leurs quartiers d'hiver étaient marqués par le pillage ; on ne les payait pas exactement, alors ils rançonnaient, et quelquefois même la paye régulière n'était pas un moyen efficace de se sauver du pillage; leur nombre s'accroissait chaque jour. Bérenger Entença, autre chef de bande, arriva sur ces entrefaites, à Gallipoli, avec mille Amogavares et trois cents chevaux. Roger, son ancien ami, le reçut avec plaisir, et comme l'empereur Andronic venait de le revêtir de la dignité de César, il le revêtit à son tour de celle de grand duc ou despote de la Romanie, qu'il avait jusqu'alors possédée.

A mesure que les expéditions des Catalans prenaient quelque importance, les princes de l'Europe cherchaient à les tourner au profit de leur autorité. Le roi Frédéric confia à l'infant de Maïorque le commandement suprême de toutes les troupes catalanes, et, sous prétexte des divisions qui existaient entre les chefs, chercha à les réunir sous ses bannières et à profiter de leurs conquêtes. Alors fut conclue une nouvelle convention entre les aventuriers et l'empereur grec ; on resserra les liens de la fidélité ; il fut arrêté que Roger se revêtirait du chapeau pyramidal des Césars, de couleur rouge mêlée d'or, et des bottines bleues, et que toutes les terres dont les aventuriers s'empareraient dans l'Asie sur les Turcs, leur appartiendraient à titre de fief, sauf l'hommage et le tribut. Avant la conclusion de ce traité, les Génois, jaloux des Catalans, avaient offert de débarrasser l'empire de leur présence ; ils armèrent cinquante galères et dix mille hommes ; on n'accepta point leur offre. Pendant ce temps, Roger, chef des Catalans, fut assassiné ; on soupçonna les Grecs de cette perfidie. La guerre éclata sur-le-champ ; les Catalans s'enfermèrent dans Gallipoli, et de là ils envoyèrent défier l'empereur lui-même, et lui offrirent le combat singulier d'un contre un, dix contre dix, cent contre cent. Ce fut alors que les Catalans prirent le titre de *compagnie française* ou *de France ;* car, comme le fait observer Ducange dans son orgueil patriotique, partout où il y a de la gloire et de l'honneur, on rencontre aussi le nom de France, comme si dans ce nom il y avait quelque chose de grand et une sorte d'anoblissement de toute roture. Michel Paléologue, fils de l'empereur, se présenta bientôt à la tête de trente mille hommes et de quatorze mille chevaux devant Gallipoli, alors défendue par moins de quinze cents hommes. Les Catalans firent élever sur les tours la bannière de saint Pierre ; vainement les Grecs tentèrent-ils l'attaque, ils furent plusieurs fois repoussés, et, au moment où ils se retiraient en désordre, les braves aventuriers les chargèrent et mirent l'armée entière en déroute.

A cette époque, les Catalans s'unirent aux Turcopoles, et de Gallipoli, lieu dans lequel ils avaient fixé leur retraite, ils firent des courses sur le territoire des Grecs ; Fernand Ximenès se présenta jusqu'aux portes de Constan-

tinople; Roccafort dirigea ses braves aventuriers du côté du mont Rhodope, et Rémond de Montaner, un des historiens dont nous analysons la chronique et qui commandait alors à Gallipoli, assiégea et prit Madyte, à une demi-journée de cette place. De leur côté, les Grecs provoquèrent les secours des Génois : onze galères de cette nation, après deux sommations par message et trompette, vinrent s'embosser devant Gallipoli, toujours sous les ordres de Rémond de Montaner. Il n'y avait pas plus de vingt chevaliers dans la place et cent vingt hommes de roture ; cependant toute espèce d'attaque fut inutile : les Génois furent repoussés. Rémond célèbre le courage des femmes catalanes, qui, au nombre de deux mille, parurent sur les remparts et soutinrent de leurs mains et de leurs poitrines les terribles assauts des Génois. Les Turcs, frappés d'admiration par ces traits de courage, envoyèrent proposer leur alliance aux Catalans, qui acceptèrent. Trois mille Turcs auxiliaires vinrent se ranger sous les ordres des braves aventuriers espagnols. Mais les dissensions éclataient toujours au moment de la victoire. Bérenger de Entença, quelque temps prisonnier aux mains des Génois, retourna dans le camp; les Catalans le demandèrent pour chef; mais les Amogavares, les Turcopoles, préféraient Roccafort. Pour éviter toute effusion de sang, toute espèce de querelle, on résolut que chaque chef conduirait les soldats qui volontairement se placeraient sous lui, qu'ils ne dépendraient en rien l'un de l'autre. A la suite de cet arrangement, Entença, suivi des nobles aragonais, vint mettre le siége devant Macri. Roccafort, avec les Turcopoles, les Amogavares, serra de près Éner ou Énos, ville située sur la rivière de Marizi.

Ce fut pendant cette expédition qu'arriva l'infant don Fernand de Maïorque; le chroniqueur Montaner, dévoué à la royale famille d'Aragon, lui remit la place de Gallipoli; les chefs reconnurent son autorité, sauf Roccafort et les Amogavares, qui ne firent qu'une soumission apparente à l'infant. De là des dissensions et des querelles; les chefs, ayant délibéré d'abandonner Gallipoli, se mirent en marche. Les soldats de Roccafort formaient l'avant-garde; sous le plus frivole prétexte ils attaquent les Aragonais, frappent de mort Entença, leur chef, et ce ne fut que la présence de l'infant, qui vint à eux nu-tête et sans armes, qui put calmer leur fureur. Ce prince, ne pouvant plus se fier à Roccafort, se retira dans l'île de Tasso, alors au pouvoir de Licien Jacquéria, qui s'était emparé naguère de cette île avec le secours des Catalans. Roccafort demeura dès ce moment le seul chef des aventuriers.

Nous ne suivrons pas les aventures, les conquêtes et les revers de l'infant et de Roccafort: il ne nous a paru important que de faire connaître le caractère de ces luttes guerrières aux pays d'Asie; il nous suffira de dire que Roccafort, au service de tous les princes qui voulaient le payer, finit sa vie dans les combats. Quant à l'infant d'Aragon, il s'empara du duché d'Athènes, et momentanément de l'Achaïe; et, se plaçant sous la protection des rois de Sicile, sa famille posséda, pendant quelques générations, ce duché, une des dernières colonies de France dans la Grèce. Ducange en a publié la généalogie.

III. — Page 538.

Sur les croisades contre les Sarrasins d'Espagne, du Portugal, et les Albigeois.

Il nous eût été impossible, dans le cours de la présente histoire, de détourner nos lecteurs du grand tableau des guerres d'Orient, pour porter leur attention sur les croisades particulières qui se dirigèrent vers différents points de l'Europe; nous avons pensé cependant qu'un tableau rapide de ces guerres entreprises au nom de la croix serait le complément nécessaire de l'histoire des expéditions saintes. Nous allons donc suivre ces diférentes troupes de pèlerins qui combattirent les Maures au delà des Pyrénées, et les hérétiques dans les États du petit-fils du comte de Saint-Gilles.

§ I. — Des croisades contre les Maures d'Espagne.

L'Espagne était soumise au faible gouvernement des Visigoths, lorsque les Sarrasins parurent pour la première fois sur ses côtes. Déjà, sous le règne de Wamba, ils avaient tenté de pénétrer dans la Péninsule, mais leur petit nombre était venu échouer contre la résistance des armées du prince barbare.

La plupart des historiens, et particulièrement Rodrigue de Tolède, reportent à la trahison du comte Julien les premiers succès des Arabes en Espagne. Nous ne rappellerons pas les circonstances de cet événement trop bien connu, célébré par les poëtes et les romanciers : il suffira de dire que dans l'année 711 Tarik, au nom de Muza, lieutenant du calife, et, peu de temps après, Muza lui-même, débarquèrent en Espagne, et, profitant des dissensions publiques et des ambitions personnelles, s'emparèrent en peu d'années du royaume des Visigoths. Muza choisit pour capitale Cordoue, dont le territoire fertile et le climat heureux avaient excité, suivant l'expression d'un auteur arabe, de douces émotions dans l'âme du lieutenant du calife. Muza laissa le gouvernement à son fils Abdelasis; et, tandis qu'il allait en Orient offrir au commandeur des croyants les belles esclaves et les plus riches dépouilles, Abdelasis peuplait son sérail des jeunes princesses aux blonds cheveux, choisies dans la nation des Goths. Une révolution le renversa, et Muhor, nouveau lieutenant du calife, après avoir gouverné pendant quelques années le royaume des Espagnes, entreprit de passer les Pyrénées et d'envahir la Septimanie; son projet échoua; il ne put soumettre les provinces de l'Aragon et de la Catalogne, dont les montagnes favorisaient l'indépendance. Zama fut plus heureux : la Septimanie se soumit aux lois du prophète. Un officier du calife de Damas gouverna Narbonne, Béziers, Carcassonne, Agde et Lodève. Suivant les chroniqueurs chrétiens, la tolérance des Arabes fut grande : ils laissèrent à chacun son culte et sa loi; ils se mêlèrent, se confondirent avec les habitants du pays; de là la dénomination de *Mozarabiques* ou *Mixti-Arabes*. Les chrétiens se soulevèrent. Cependant, Eude, duc d'Aquitaine, marcha contre les Sarrasins, les atteignit devant Toulouse,

et les força à la retraite; mais de nouvelles troupes descendaient sans cesse du sommet des Pyrénées; des victoires, des alliances, des trahisons, des courses désastreuses jusqu'au cœur de la France, marquèrent l'histoire de la domination des Arabes dans la Septimanie, jusqu'à ce que l'ambitieux Abdérame envahît la Gaule, favorisé par les comtes et les barons soulevés contre l'ambition de Charles-Martel. Si l'on en croit les cartulaires des abbayes, pleins de tristes expressions et de déplorables récits, les villes d'Uzès, de Viviers, Valence, Vienne, Lyon, gémirent des fureurs de ces troupes, appelées, par quelques chroniqueurs, Vandales, à cause de leur origine africaine. Toutes nos annales ont retenti de la célèbre victoire de Charles-Martel, à la tête de ses Francs et de ses Bourguignons. A la suite de leurs défaites, les Sarrasins furent chassés de la Provence et obligés de se réfugier au delà des Pyrénées. Aucune expédition ne fut tentée par Pépin contre les Arabes; mais Charlemagne, maître absolu du vaste empire des Francs, résolut de pousser ses conquêtes en Espagne. Des dissensions divisaient les petits princes musulmans de l'Espagne : quelques-uns s'adressèrent à Charlemagne; l'empereur n'hésita pas à les secourir. Avec l'impératrice Hildegarde, ses barons et ses chevaliers, il se rendit dans l'Aquitaine, où il célébra la fête de Pâques. Il divisa son armée en deux corps : les milices levées dans le royaume d'Austrasie, de Bourgogne, se dirigèrent vers le Roussillon; Charles, avec ses paladins, prit le chemin de la Gascogne. L'empereur assiégea Pampelune; les gouverneurs d'Huesca et de Jacca vinrent lui rendre hommage. Charles marcha à Saragosse, l'assiégea et la prit, et, la campagne étant finie, l'empereur se disposa à retourner en France par la vallée de Roncevaux. Les chroniques et les romanciers du temps ont déploré la malheureuse défaite des Francs dans les défilés de Roncevaux; ils ont parlé surtout de la mort des braves paladins Roland et Olivier d'Anselme, comte du palais, dont le courage et la force prodigieuse excitaient l'étonnement des contemporains. Tout ce que nous avons de positif sur la défaite de l'arrière-garde de Charlemagne se trouve dans le chroniqueur Éginhard. Tandis que l'empereur franchissait les Pyrénées, une troupe de Gascons montagnards, à la tête de laquelle s'était mis leur duc, Loup, fils de Waifre, surprit l'arrière-garde des paladins au milieu de forêts épaisses et dans les défilés des montagnes. Les Français, quoique surpris, se défendirent avec courage; mais, comme ils étaient pesamment armés, ils ne purent résister à ces troupes légères qui connaissaient les lieux où elles combattaient. Les Gascons s'emparèrent de tous les bagages de l'armée, et se dispersèrent dans les montagnes à la faveur de la nuit.

Tandis que l'esprit de conquête, les sentiments religieux, entraînaient les chevaliers au delà des Pyrénées, les débris de la population chrétienne de l'Espagne, réfugiés dans les montagnes, fondaient de petites principautés, qui, sous le nom d'Oviédo et de Soprarbe, menaçaient la puissance musulmane, alors divisée, comme il arrive toujours après la victoire. Dans le dixième siècle, ce fut une habitude chevaleresque et religieuse d'aller secourir les chrétiens des montagnes et des petites républiques d'Oviédo et de Soprarbe. Beaucoup de chartes du temps constatent cette ardeur des

barons et des chevaliers de la Septimanie, de l'Aquitaine et de la Provence. On allait alors en pèlerinage à Saint-Jacques de Galice, lieu vénéré de la chrétienté, et le saint voyage n'eût pas été complet si l'on ne fût pas allé briser une lance contre les ennemis de la foi. D'ailleurs les Sarrasins, de leur côté, menaçaient souvent les terres d'au delà des Pyrénées. En 1018, un émir vint mettre le siége devant Narbonne; en 1047, ils pillèrent l'abbaye de Lerins, et emmenèrent captifs plusieurs religieux, et jusqu'au milieu du douzième siècle on vit des armées de Sarrasins ravager le Roussillon.

Les évêques, les prêtres, les chevaliers et les barons allaient donc essayer leur valeur en Espagne, surtout lorsque après la fondation des royaumes d'Aragon, de Navarre, de Léon et de Castille, et l'agrandissement du territoire chrétien, ces pèlerinages offrirent des moyens de fortune, des alliances avantageuses. Les vieilles chartes citent Pierre, évêque de Toulouse, qui alla servir contre les Sarrasins en possession du territoire de Barcelone; et le brave Raymond, si célèbre dans les guerres saintes, avait noblement jouté, comme le dit le chroniqueur du Languedoc, contre les Maures, et reçut, comme récompense, Elvire, princesse de Castille, que Catel appelle *la plus belle dame du pays;* il l'emmena par mer à Marseille, et dans l'abbaye de Saint-Victor ils souscrivirent une charte en faveur des pauvres pèlerins qui partaient pour l'Orient.

De l'an 1065 à l'an 1087, on compte trois expéditions des guerriers chrétiens se dirigeant contre les Sarrasins d'Espagne : l'une de Bourguignons, la seconde de Normands, la troisième, enfin, des barons de Provence et de Septimanie. Un chroniqueur publié par Duchesne donne la liste de ces pieux croisés.

Il faut remarquer qu'à cette époque les reliques de Saint-Jacques de Compostelle inspiraient aux pieux chevaliers presque la même vénération que le tombeau de Jésus-Christ. Lorsque les suspensions d'hostilités entre les Sarrasins et les chrétiens de Jacca et de Léon permettaient aux pèlerins de se diriger vers les Pyrénées, une multitude pleine de ferveur traversait les monts escarpés, et venait dans ce lieu saint, avec la panetière et le bourdon, déposer ses pieuses offrandes. Le reliquaire de Saint-Jacques de Compostelle fut une seule fois pillé par le fameux Almansor, vers la fin du dixième siècle.

Cet amour des pèlerinages provoqua les expéditions armées des barons et des chevaliers en Espagne, par la même raison qu'il avait inspiré les croisades d'Orient; comme les mêmes idées et les mêmes opinions régnaient sur le monde chrétien, elles devaient produire en tous lieux les mêmes résultats. Les expéditions contre les Sarrasins d'Espagne reposèrent donc sur un semblable mobile que les croisades dans la Palestine.

Tandis que, brillantes de leur luxe et de leur civilisation, les cités habitées par les Maures se livraient aux plaisirs et à toutes les douceurs de la vie, les chrétiens des royaumes réunis de Navarre et de Castille appelaient sous les armes la chevalerie du Languedoc et de la Provence. Avec le secours des pèlerins, Alphonse VI reconquit Tolède, la capitale de l'ancienne monarchie, Saragosse, et quelques autres cités de la vieille Espagne.

Lors de la formation des ordres militaires dans la Palestine, les Templiers obtinrent une brillante existence en Espagne. Quelques années après leur premier établissement, ils furent dotés de toutes les terres qu'ils conquerraient sur les Maures dans la partie de l'Aragon située au delà de l'Èbre. Telle était alors la vénération qu'on portait en Espagne à cet ordre célèbre, qu'Alphonse I, roi d'Aragon, leur légua son royaume. Les cortès n'approuvèrent pas cette donation; mais le successeur d'Alphonse se vit forcé à faire de nombreuses concessions à ces chevaliers ambitieux, et s'engagea même à ne faire de paix avec les Maures que de leur consentement.

A l'exemple de l'ordre des Templiers, se formèrent les trois grands ordres militaires de l'Espagne : celui de Calatrava, 1158, de Santiago, 1175, et l'ordre plus moderne d'Alcantara. C'étaient, dit Mariana, de véritables colléges militaires, possédant les différentes parties de la Castille, des villes entourées de murs et gouvernées par un grand maître, dignitaire électif dont l'influence dans le gouvernement égalait pour le moins celle des nobles les plus puissants. En 1210, Ferdinand III conquit l'Andalousie, et Jacques I, roi d'Aragon, dit le Victorieux, ajouta à ses possessions le royaume de Valence, les îles Baléares et le royaume de Murcie. Depuis cette époque, les conquêtes des chrétiens s'arrêtèrent; les Sarrasins furent plus forts, parce que leur territoire fut plus resserré, tandis que les dissensions, suite de la victoire, affaiblissaient leurs ennemis.

Dans le quinzième siècle, les possessions des Sarrasins ne consistaient plus qu'en la seule ville de Grenade. Ferdinand et Isabelle, qui réunirent sur leur tête toute la monarchie espagnole, entreprirent la conquête de ce dernier abri de la puissance musulmane. Elle fut achevée en 1478 ; tout le monde connaît la mesure sévère du cardinal Ximenès et les circonstances déplorables de l'expulsion des Maures de la monarchie espagnole.

§ II. — Croisade contre les Albigeois.

Une des plus sanglantes et des plus tristes croisades fut incontestablement celle des Albigeois, dirigée contre l'infortuné comte de Toulouse. Comme il nous a été impossible de nous en occuper en détail dans la marche de notre récit, nous allons y suppléer dans cette partie de notre Éclaircissement.

Ces hérétiques furent appelés Albigeois du nom de la ville d'Albi, leur principale retraite. Leur hérésie avait des rapports intimes avec celle des Vaudois, que Pierre Valdo, ou du Vaud, propagea dans la ville de Lyon. Quelle était cette hérésie? dans quelle source était-elle puisée? Ces questions ont occupé l'Europe savante. Je dois donner succinctement l'analyse des travaux qui ont été faits.

Dans les premiers siècles de l'Église, une hérésie vaste et hardie troubla les doctrines pures de l'Évangile : sous les noms de Gnostiques, Ophites, Valentiniens, Carpocratiens, Manichéens, des chrétiens osèrent mêler les doctrines orientales, les démonologies de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte, avec les enseignements de Jésus-Christ ; on vit alors s'introduire dans le système des chrétiens les deux principes de Zoroastre, la longue série d'éma-

nations de la doctrine platonicienne, la théorie des nombres de Pythagore, une multitude d'autres idées empruntées à des systèmes étrangers.

D'abord, ces doctrines nouvelles se concentrèrent dans l'Orient, où elles étaient nées; mais l'évêque Marc les transporta en Espagne pendant le quatrième siècle, sous le nom de priscillianisme. D'un autre côté, les sectaires, persécutés dans l'Arménie, se retirèrent d'abord dans la Bulgarie ; dans le onzième siècle, ils formèrent des établissements fixes, sous le nom de *patarini*, dans l'Italie, et en Allemagne, sous le nom de *catharres* ou *gazarres*. Ils parurent en France sous la dénomination ignoble de *bougres*, et l'opinion des savants veut qu'ils aient été les pères des Albigeois.

Tout ce qu'on sait de positif sur les opinions des malheureux sectaires, nous le tenons des écrivains ecclésiastiques. Il existe à la Bibliothèque du roi l'interrogatoire subi devant l'inquisition par les Albigeois; et tout ce qu'on peut découvrir, c'est une ferme persévérance dans des opinions secrètement enseignées et dont ils se gardent de faire la révélation. Il paraît toutefois que les dogmes des deux principes distincts et également incréés, l'un la source du bien, l'autre la source du mal, le système des *Éons* ou émanations spirituelles, avaient survécu, et que sur ces deux points les doctrines orientales et primitives des Gnostiques se montraient encore dans le système des Albigeois.

Quoi qu'il en soit, les croisés qui s'armèrent contre eux ne voyaient les choses ni aussi loin, ni aussi profondément; ils répondirent à l'appel de l'Église et au jugement du concile.

Le comte Raymond gouvernait le vaste et riche comté de Toulouse ; ses ancêtres s'étaient illustrés dans les guerres saintes, et lui-même avait combattu les Sarrasins d'Espagne. Il paraît cependant que le comte, indifférent sur la doctrine, avait négligé de poursuivre cette portion de ses sujets qui était sortie des devoirs de l'Église orthodoxe. Cette tolérance, unique alors dans l'Europe chrétienne, avait attiré dans le comté du Languedoc un grand nombre d'hérétiques, et l'attention du pape s'était plusieurs fois dirigée vers ce foyer de l'hérésie. D'abord, il envoya des prédicateurs pour les convertir; ensuite, des légats parcoururent les provinces pour lancer la terrible excommunication. Le plus ardent fut Pierre de Castelnau; il ne respecta même pas le comte de Toulouse, et dans sa capitale même il osa l'excommunier. Quelque temps après, Pierre de Castelnau fut assassiné. Comme il s'était attiré le juste courroux du comte de Toulouse, on accusa ce seigneur de la mort du légat. Dès lors la croisade fut dirigée contre lui-même; l'hérésie n'en fut plus que le prétexte; on promit à ceux qui marcheraient contre le Languedoc les mêmes indulgences qu'aux guerriers qui prenaient la croix contre les infidèles. On vit alors sous les drapeaux de la croisade, Guillaume, archevêque de Bourges; Pierre, évêque de Sens; Robert, archevêque de Rouen ; les évêques de Nevers, d'Autun, de Lisieux, de Chartres et de Bayeux; Eudes, duc de Bourgogne; les comtes de Metz, de Nevers, et plusieurs autres vassaux de la couronne, dont le plus ardent, sans contredit, fut ce Guillaume de Montfort que les chroniques du temps comparent à l'aîné des Machabées. L'orage était près d'éclater; Raymond recourut au pape ; il

se plaint de l'abbé de Cîteaux, légat du saint-siége ; celui-ci est remplacé par Milon, notaire de l'Église romaine, homme plus fougueux et plus fier. Il somme Raymond de comparaître devant lui à Valence : le malheureux comte obéit ; là, il lui commande de livrer sept places principales de ses États comme gages : Raymond obéit encore ; enfin, dans le petit concile qui se tint à l'église de Saint-Gilles, tant vénérée par ses ancêtres, Raymond fit amende honorable sur le tombeau de Pierre de Castelnau, et reçut, nu, en chemise, l'absolution des mains du légat.

Mais cette absolution ne suffisait pas pour rendre la paix à ces malheureuses provinces : les croisés avaient reçu l'ordre d'exterminer les hérétiques. Que pouvait faire Raymond? il crut empêcher le mal en se mettant lui-même dans la confédération, il prit la croix et s'unit aux confédérés contre les Albigeois. Alors tous les seigneurs qui dépendaient de lui se crurent dégagés du serment de vassalité ; ils cherchèrent individuellement à se défendre.

Cinq grands fiefs dépendaient du comté de Toulouse : les comtés de Foix et de Querci, la vicomté de Narbonne, celle de Béziers et la baronnie de Montpellier ; tous ces feudataires indépendants, abandonnés par leur seigneur, se préparent à se défendre. Cependant les croisés s'avançaient toujours dans le Languedoc ; Béziers est assiégée et prise d'assaut, tous les habitants en sont égorgés ; Carcassonne est obligée de se rendre ; mille horreurs, mille excès que l'histoire se refuse à retracer, signalent la marche des soldats de Jésus-Christ. Ce fut alors que Simon de Montfort, au refus du duc de Bourgogne et du comte de Nevers, fut élu chef de la croisade, et son ambition put déployer, sous ce titre, tous les ressorts dont elle était capable. Il proposa au comte de Toulouse de lui céder les places conquises par les armes des croisés. Sur son refus, il les sollicite de la cour de Rome : le pape n'osa point encore déployer cette excessive rigueur : il blâma le comte de Montfort, l'inexorable vengeance des légats, et, après avoir donné l'absolution au comte de Toulouse, il convoqua un prochain concile, dans lequel Raymond devait se purger du crime d'hérésie et du meurtre de Castelnau. Le concile fut en effet assemblé ; les ordres du pape y furent méconnus, ou du moins exagérés ; on ne voulut point entendre Raymond, on l'excommunia de nouveau, parce qu'il n'avait point exterminé l'hérésie et ne cessait *d'accabler ses peuples de péages et d'impôts*. Un chroniqueur du temps rapporte que le malheureux comte pleura de rage et de désespoir au pied de l'autel.

Dans cette triste situation, le comte de Toulouse provoqua l'intervention de Pierre II, roi d'Aragon. Ce prince, son seigneur supérieur pour le fief de Carcassonne, avait été violemment irrité de ce que les croisés avaient ruiné cette cité, qui ressortissait à sa mouvance. Le légat et le comte de Montfort feignirent d'accueillir ces souveraines remontrances : ils consentirent à restituer au comte toutes les terres de son domaine, pourvu qu'il exterminât l'hérésie, condition qui rendait toujours le chef des croisés maître de décider si le traité devait ou non recevoir son exécution entière. Raymond ne voulut point signer le traité, il reprit son énergie ; mais il n'était plus temps : Montfort avait reçu de nouvelles troupes, que sa femme lui avait amenées ; le roi

d'Aragon lui-même s'était réuni aux croisés; Montfort avait reçu de lui le comté de Carcassonne.

Le siége et la prise de Lavaur par les croisés présentèrent les plus horribles circonstances : Girande de Montréal, la dame du lieu, fut précipitée dans un puits; Aimers, son frère, et quatre-vingts gentilshommes de nom et d'armes furent égorgés; on brûla les soldats et les bourgeois; Raymond, pendant ce temps, réunissait ses sujets sous sa bannière. Le danger commun multipliait les défenseurs de sa cause. De son côté, le bouillant Montfort rassemblait ses fougueux compagnons : de tous les points de la France marchaient, comme à une guerre sainte, *tous les hommes sans condition et sans honneur*, comme les appellent les deux savants bénédictins auteurs de l'*Histoire du Languedoc*. Les premières opérations militaires furent avantageuses au comte Raymond. Montfort, qui avait poussé ses conquêtes jusqu'à Toulouse, fut forcé de lever le siége de cette place, et bientôt il fut lui-même assiégé dans Castelnaudary. La noblesse du Languedoc, secondée par son comte, avait toute espérance de s'emparer du comte de Montfort; mais l'habile lieutenant du saint-siége échappa à toutes les attaques de ses ennemis; Raymond fut obligé de lever précipitamment le siége de Castelnaudary; Montfort le poursuit, et bientôt le comte est réduit à sa seule capitale et Montauban.

Maître du plus beau fief de la couronne de France, Montfort réunit les principaux chefs de son armée; il leur distribue les places et les châteaux pour les tenir en arrière-fief; en présence des évêques et de ses guerriers, convoqués à Pamiers, il publie un code de lois féodales, un code des devoirs et des droits pour ses nouvelles conquêtes; on y remarque cette disposition : « D'ici à dix ans, toute femme noble ne pourra, sans la permission du comte « de Montfort, épouser un gentilhomme du pays. » Le pape n'approuva pas la conduite hardie, l'usurpation violente des croisés; il existe encore des lettres d'Innocent III où il blâme avec véhémence le comte de Montfort : « Non content de vous être élevé contre les hérétiques, vous avez tourné les « armes des croisés contre les catholiques; vous avez répandu le sang des « innocents, vous avez choisi le moment où le roi d'Aragon était occupé avec « les Sarrasins, pour vous mettre en possession des terres de ses vassaux, « quoique aucun de leurs sujets ne fût suspect d'hérésie. »

Un concile fut assemblé à Lavaur; le roi d'Aragon proposait, si l'on ne voulait rendre au comte de Toulouse son domaine, de poser la couronne du comte sur la tête de son jeune fils. Le concile, sous l'influence de Montfort, rejeta toute proposition. Le roi d'Aragon recourut à la terrible nécessité de la guerre; c'était un peu tard : déjà, sous l'inspiration du légat, Philippe-Auguste avait réuni une cour plénière à Paris; le mercredi des Cendres de l'an 1212, en présence des barons réunis, Philippe traça à son jeune fils, Louis VIII, qui avait promis de combattre les ennemis de l'Église, le projet de cette croisade; il distribue les emplois aux chefs et prend toutes les mesures pour assurer le succès de l'expédition; le roi de France voulait, dans cette occasion, moins expulser le comte Raymond de son grand fief que conserver dans toutes circonstances l'influence de la couronne : la présence de

l'héritier présomptif du trône diminuait, par le fait, l'autorité du comte de Montfort. La guerre et la conquête allaient se faire, pour ainsi dire, sous la bannière de France. Le chroniqueur Guillaume de Puy, partisan de Montfort, exprime son mécontentement sur l'arrivée du jeune prince.

Pendant ces préparatifs, le roi d'Aragon envahissait le Languedoc et assiégeait Muret; Montfort se jeta dans cette place avec neuf cents hommes; le roi d'Aragon était à la tête de plus de cinquante mille lances, disent les chroniqueurs enthousiastes *du Machabée de la nouvelle loi*, et pourtant, dans une sortie, cette armée est dispersée, comme si la main de Dieu avait soulevé encore une fois les flots de la mer Rouge contre un nouveau Pharaon. Montfort frappe de sa main le roi d'Aragon lui-même; l'énorme lance de l'ennemi de l'Église fut envoyée à Rome comme un trophée de la victoire, et Montfort, prosterné au pied des autels, chanta des cantiques d'humilité et de contrition; des prières et des réjouissances publiques célébrèrent sa victoire. Le malheureux comte opposa encore quelques faibles résistances, mais elles furent inutiles : son ennemi, toujours actif, acheva sa conquête, et en sollicita le prix de la cour de Rome. Le légat, plus sage et plus modéré, se contenta de réconcilier la plupart des seigneurs du Languedoc avec l'Église; les bourgeois de Toulouse obtinrent la même faveur. On conféra à Montfort le titre d'administrateur suprême de tout le comté de Toulouse; mais ce titre ne suffisait pas à son ambition, il lui fallait la dépossession de Raymond. Les prélats n'osèrent pas prononcer sur une question féodale d'une aussi haute importance. Philippe-Auguste se borna à envoyer son fils, Louis VIII, comme nous l'avons vu, jusqu'au concile de Latran.

Ce fut au mois de novembre 1215 que le concile de Latran s'assembla dans l'église de Saint-Jean à Rome; il fut composé de quatre cent douze évêques et de huit cents abbés ou prieurs. Le comte de Toulouse, accompagné de son fils et de deux des principaux vassaux, se présenta pour demander la restitution de tout ce qui lui avait été enlevé. Sa réclamation fut repoussée; le pape et les évêques le déclarèrent déchu de tous ses droits, adjugèrent au comte de Montfort le comté de Toulouse et les autres conquêtes qu'il avait faites, sous l'hommage néanmoins dû à tous les seigneurs de qui les fiefs relevaient. Le concile réduisit le malheureux Raymond à une rente de huit cents livres, payable tous les ans pour son entretien. Quant aux marquisats de Beaucaire et de Provence, il fut ordonné qu'ils demeureraient en séquestre dans les mains de l'Église jusqu'à la majorité du jeune Raymond son fils, qui serait alors mis en possession ou de la totalité ou d'une partie de ces débris de la fortune de son père, pourvu qu'il se montrât digne d'en jouir.

Lorsque Montfort connut ce jugement, il s'empressa de solliciter l'investiture des fiefs que l'Église venait de lui donner; il l'obtint facilement; mais cette investiture fut comme le terme de ses succès. Sans cesse aux prises avec les anciens possesseurs légitimes de ce comté et avec les peuples qui les soutenaient de leur affection, le comte de Montfort fut tué devant Toulouse; il laissa pour successeur Amaulry son fils.

Le premier soin du vassal était toujours de solliciter l'investiture des fiefs;

Amaulry s'adressa donc à Philippe-Auguste. De son côté, le jeune comte Raymond rappela dans une lettre éloquente adressée au roi de France, les anciens services de ses aïeux, leur titre à la possession de Toulouse; le pape rappelait au roi les décisions inflexibles du concile de Latran et l'obéissance que les fidèles devaient aux suprêmes décisions de l'Église.

Philippe-Auguste se prononça pour Amaulry; six cents hommes d'armes et dix mille hommes d'infanterie durent marcher sous les ordres du prince Louis pour remettre l'héritier de Montfort en possession du comté de Toulouse. Le jeune Raymond ayant obtenu quelques succès, la politique du roi de France se modifia, ses affections pour Amaulry se refroidirent : Louis eut ordre de revenir auprès de son père. Enfin, pressé de toutes parts, le fils du comte de Montfort offrit au roi Philippe de lui céder en toute propriété le Languedoc pour le réunir à son domaine; le pape, le comte de Toulouse, les princes, sollicitèrent Philippe-Auguste de mettre un terme à ces incertitudes. On réunit plusieurs assemblées à Melun, où les propositions d'Amaulry furent rejetées; ces négociations continuèrent encore quelque temps, lorsque le roi indiqua une cour plénière pour les décider en dernier ressort; cette cour devait s'assembler en 1223; mais Philippe-Auguste mourut cette année, laissant à son successeur la décision de cette importante affaire.

Nous ne pousserons pas plus loin l'histoire des fiefs de Toulouse et des malheureux Albigeois : tout le monde connaît la part malheureuse que prit saint Louis lui-même dans l'extermination des hérétiques; nous ajouterons seulement que la guerre contre les comtes de Toulouse eut cet immense résultat pour la couronne, de renouer les liens féodaux entre le Languedoc et le roi de France, qui s'étaient brisés pendant les désordres de la deuxième race. A la fin du règne de Louis VII, le Languedoc était comme un État étranger par rapport aux rois de France; à la fin du règne de Philippe-Auguste, il était rentré dans la subordination féodale et s'était soumis à toutes les obligations de la vassalité.

§ III. — Croisades contre le Portugal.

Nous avons peu de renseignements sur les croisades qui se dirigèrent vers le Portugal; toutefois nous allons faire connaître, d'après les chroniqueurs et les romanciers portugais, les principaux souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Le Portugal avait subi comme l'Espagne la domination des Maures; ces belles provinces étaient divisées en petites principautés musulmanes. La fondation du royaume de Portugal est due au comte Henri, dont les aventures romanesques ont été célébrées par tous les poëtes des bords du Tage. Henri était de Bourgogne, fils de Robert I, duc de ce vaste fief. Comme l'oisiveté lui devenait insupportable et que *les délices des châteaux ne valoient pas une joûte*, il résolut d'aller au delà des Pyrénées rompre une lance contre les musulmans. Il paraît que, s'étant distingué dans les combats, il reçut d'Alphonse, roi de Castille, le gouvernement des provinces situées entre le Douro et le Minho. Le jeune duc de Bourgogne, par son courage et par l'alliance

d'Alphonse avec Constance sa tante, obtint tant de crédit à la cour, qu'il fut nommé juge du camp dans les combats qui eurent lieu à l'occasion du mariage des infants avec Elvire et Dona Sol, filles du Cid. En 1095, Henri suivit dans la terre sainte les pèlerins de Godefroy ; et les romanciers portugais le font un des douze chefs qui conduisaient cette expédition. A son retour il fut fait comte de Portugal, et fixa sa résidence à Guimaraens. Par des conquêtes successives, Henri agrandit ses États ; les rois maures de Coïmbre et de Huesca furent faits prisonniers et conduits dans sa capitale. Il porta ses armes dans la Galice et dans le royaume de Léon. Au siége de la ville de Braga, il rendit le dernier soupir, recommandant à son fils de continuer la guerre contre les infidèles. Henri mourut donc en 1130 ; il avait gagné dix-sept batailles contre les Maures, et pris sur eux un grand nombre de villes ; il eut pour successeur Alphonse ou Henriquez I, d'abord comte, et qui prit ensuite le titre de roi de Portugal. A peine monté sur le trône, le jeune prince écrivit à saint Bernard pour le prier de lui envoyer des moines de son ordre, afin d'élever des cellules et bâtir des monastères dans les villes et les campagnes. En effet, saint Bernard envoya quatre moines de son ordre ; ils s'établirent sur la montagne de Voaga. Les conquêtes contre les Maures agrandissaient chaque jour le territoire du Portugal ; la plus importante des entreprises fut dirigée en 1139 contre Ismaïl, qui gouvernait les provinces au delà du Tage. Avec quinze mille hommes et le secours de la croix, car on la portait dans le Portugal comme dans les autres expéditions saintes, il dispersa la multitude innombrable d'infidèles que dirigeait Ismaïl. On comptait parmi les chevaliers qui prirent part à cette grande affaire, plusieurs barons des comtés de Champagne et de Bourgogne.

La victoire redoublant l'ardeur commune, on résolut de marcher sur Lisbonne, dont les Maures s'étaient emparés depuis quelques années. En ce moment on apprit qu'une flotte de soixante-dix navires chrétiens était arrivée à Porto ; le roi fit proposer aux croisés de se joindre à lui pour assiéger Lisbonne ; les Francs y consentirent ; ils se présentèrent devant la ville, mais inutilement : leurs tentatives furent repoussées ; les chevaliers du Temple, cette milice invincible, dit un chroniqueur, furent eux-mêmes obligés de penser à la retraite. Après avoir aidé le roi de Portugal dans d'autres entreprises dirigées contre les infidèles, les Francs mirent à la voile et se dirigèrent vers la terre sainte.

Un jour le roi se promenait autour d'une montagne d'où son regard pouvait plonger sur Lisbonne et sur la mer ; comme il regardait attentivement cette ville et rêvait en la regardant, il vit la mer couverte de vaisseaux qui voguaient à pleines voiles vers l'embouchure du Tage ; il envoya immédiatement un des chevaliers qui étaient auprès de lui, pour s'informer d'où venait et où allait cette flotte ; il apprit que c'étaient des Anglais, des Français et des Allemands qui allaient à la terre sainte, sous la conduite de différents chefs ; ils s'appelaient Guillaume de Corni, Childe Rollin et Ligel. Leur flotte était composée de cent quatre-vingts vaisseaux qui portaient quatorze cents hommes.

Le roi fit alors proposer aux chefs de cette armée de l'aider à faire le

siége de Lisbonne. Cette ville, dit un poëte portugais, dont on a cru qu'Ulysse avait jeté les premiers fondements, est située presque dans le milieu du Portugal, vers l'endroit où le Tage décharge ses eaux dans la mer. Le roi désirait ardemment de la soumettre à sa domination; il proposa donc un parti avantageux aux croisés; il leur offrit de leur abandonner tout le butin s'ils réussissaient; ils y consentirent et coupèrent toute communication entre les Maures de Lisbonne et ceux de l'Afrique. Par là les vivres manquèrent aux premiers, et toute communication avec la ville fut interceptée; le roi investit la place par terre. Les chrétiens pèlerins ou portugais, qu'excitait le double motif de l'intérêt et du zèle, combattaient avec une ardeur égale; les Maures prodiguaient leur vie pour la défense de leurs foyers. Le 25 octobre 1147, toutes les troupes étant réunies, on résolut un assaut général. Quelque temps avant d'attaquer, Alphonse tint ce discours aux soldats de toutes les nations : « Amis et compagnons, il s'agit ici de la conquête du Portugal et de la ruine des infidèles; ils sont à nous si par votre valeur nous réduisons cette place où sont renfermées toutes les richesses des mécréants. Ceux que vous allez combattre ne sont que des habitants timides : les plus braves ont succombé. » A ces mots, les soldats pleins d'ardeur escaladent les murs; les pèlerins, venus par mer, descendent de leurs navires, et un assaut général est donné. Après une opiniâtre résistance, la ville fut prise; plus de deux cent mille Maures périrent, selon l'opinion des chroniques; la ville fut livrée au pillage pour récompenser les soldats. Lorsque le calme fut rétabli, on consacra la grande mosquée pour servir de cathédrale. On nomma Gilbert, quoique prêtre étranger, à l'épiscopat de Lisbonne; c'était un homme d'une vaste érudition et d'une vertu reconnue. La fertilité du pays et la température invitèrent une partie des croisés à s'établir dans ces contrées; Alphonse leur accorda toutes sortes d'immunités et de priviléges; il leur permit aussi de bâtir quelques villes, et ce sont eux qui jetèrent les premiers fondements d'Alméida, de Villa-Verde (de la couleur de leurs croix), d'Arada, d'Azembaya, de Castanéda, et quelques autres places qui subsistent encore.

L'établissement des croisés dans le Portugal fut immédiatement suivi de l'institution d'un ordre de chevalerie. Le roi créa l'ordre *de l'Aile* à la suite d'une vision qu'il eut dans son sommeil et dont le siége de Lisbonne avait été l'occasion; il accueillit aussi l'ordre espagnol de Calatrava, et le conféra à plusieurs des pèlerins qui s'étaient établis dans ses États. Cette même année 1148, il leur donna des libertés municipales et des lois.

Ces nouvelles colonies s'agrandissaient sous le paisible gouvernement du roi de Portugal, qui pensait toujours à agrandir ses États, lorsque l'arrivée d'une nouvelle flotte de pèlerins lui donna l'occasion de satisfaire sa bouillante ambition. Quelques princes danois, frisons et flamands, dit un savant portugais, poussés par cet esprit aventurier qui était si fort à la mode dans ce siècle d'ignorance et de barbarie, avaient depuis peu armé cinquante-trois vaisseaux pour aller à la terre sainte; la mer, que le ciel ne mettait pas toujours dans les intérêts de pareils conquérants, les forçait souvent d'aborder dans des lieux où ils ne savaient que faire. » Une tempête

força donc ces aventuriers à chercher un refuge dans le port de Lisbonne. Nous apprenons par les chroniques françaises qu'ils avaient à leur tête Jacques, seigneur d'Avesnes, maréchal de Brabant; le roi les reçut honorablement et leur demanda des secours contre les Maures qui l'environnaient. On convint de part et d'autre qu'on assiégerait Silvès, ville forte et florissante dans le royaume des Algarves et qui servait de retraite aux pirates maures. Un traité fut conclu. Le roi de Portugal devait rester possesseur de la ville à condition qu'il donnerait aux étrangers le butin qu'on y ferait. Les étrangers remirent à la voile et se rendirent devant Silvès; ils furent suivis de quarante galères portugaises chargées de toutes les munitions nécessaires. Le roi partit avec l'armée de terre, dont il donna le commandement au comte Mundez de Souza. Dès que la flotte et l'armée furent arrivées dans le royaume des Algarves, on investit la place et on commença l'attaque. Tout ce que l'industrie, la force et le courage, peuvent inventer pour la défense et pour l'attaque d'une ville fut pratiqué par les assiégeants et les assiégés; mais la faim et la soif forcèrent les ennemis à se rendre et à implorer la clémence du vainqueur, qui leur accorda la vie. Le siége avait duré deux mois; on démantela la ville après qu'on l'eut pillée; quelques-uns des pèlerins obtinrent des terres dans le pays et s'y fixèrent; le plus grand nombre prirent la route d'Orient, et continuèrent leur voyage.

D'après le témoignage des monuments portugais, tous les deux ou trois ans les rives du Tage étaient visitées par des pèlerins anglais, flamands et français; leurs armes servaient à détruire la puissance des Maures, et un poëme portugais qui nous a été conservé compare ces troupes de pèlerins à la manne céleste que Dieu envoya aux Israélites dans le désert. Nous renvoyons, pour les détails, à deux mémoires publiés par l'académie de Lisbonne sur l'état du Portugal lors du débarquement des croisés.

IV. — Page 359.

Lettre à M. Michaud sur la croisade d'Enfants de 1212, par Am. Jourdain.

L'expédition d'outre-mer, entreprise vers 1212 et composée d'enfants, si elle n'est pas un des événements les plus marquants de l'histoire des croisades, n'en paraît pas un des moins extraordinaires. Que des institutions, dictées par l'esprit de religion, destinées à propager notre culte ou à en relever l'éclat, n'aient pas toujours trouvé dans leur objet un préservatif contre la corruption attachée aux choses humaines, c'est une vérité qu'établissent de nombreux exemples; mais que le fanatisme ou le génie du mal soit assez puissant pour éteindre dans l'enfance le sentiment naturel de sa faiblesse et l'arracher à ses soutiens, pour lui inspirer cette suite d'idées, cette persévérance dans les résolutions, cet accord qu'exige toute entreprise formée par un concours nombreux d'individus, c'est ce qu'on a peine à croire, quoique le souvenir du fait soit conservé par plusieurs historiens. Quiconque connaît le goût du moyen âge pour le merveilleux et n'a lu que le récit incomplet

des historiens modernes des croisades, est d'abord tenté de ranger cette expédition parmi les aventures fabuleuses, et, pour y ajouter quelque foi, il faut la réunion de témoignages dignes de notre confiance.

Dans ma première incrédulité, je me suis plu à réunir ces témoignages : je vous les offre dans cette lettre, monsieur, afin de fournir, s'il est possible, un trait de plus pour le tableau varié des égarements de l'esprit humain.

Il faut distinguer diverses circonstances dans cet étrange événement : sa date, les moyens qui le préparèrent, les lieux qui en furent témoins, son issue. Quoique la critique n'ait pas les moyens suffisants pour déterminer chacun de ces points avec précision, cependant les chroniques du moyen âge fournissent des documents assez étendus pour satisfaire une sage curiosité.

Quant à la date, les historiens contemporains placent tous cette croisade sous l'année 1212 [1] ou 1213 [2] au plus tard. Ce n'est que par une erreur facile à reconnaître que d'autres l'avancent de douze ans [3] ou la reculent de dix [4].

Quant aux lieux qui virent naître et s'exécuter une semblable entreprise, il paraît que les croisés appartenaient à deux nations, et formèrent deux troupes qui suivirent une route opposée. Les uns, partis de l'Allemagne, traversèrent la Saxe, les Alpes, et arrivèrent jusqu'aux bords de la mer Adriatique [5]; la France fournit les autres; et ceux-ci, rassemblés aux environs de Paris, traversèrent la Bourgogne et arrivèrent à Marseille, lieu de leur embarquement [6].

Les prestiges, les fascinations, l'annonce de prodiges, furent employés pour soulever cette jeunesse et la mettre en mouvement. On rapportait, selon Vincent de Beauvais, que le Vieux de la Montagne, qui avait coutume d'élever des *Arsacides* depuis l'âge le plus tendre, retenait deux clercs captifs, et ne leur accorda la liberté que lorsqu'ils lui eurent promis de lui ramener de jeunes garçons de la France. L'opinion était donc que ces enfants, trompés par de fausses visions et séduits par les promesses des deux clercs, se revêtirent du signe de la croix.

Le promoteur de la croisade en Allemagne était un certain Nicolas, Allemand de nation [7]. Cette multitude d'enfants s'était persuadé, dit Bizarre, à l'aide d'une fausse révélation, que la sécheresse serait telle cette année que les abîmes de la mer se trouveraient à sec, et elle était venue à Gènes

[1] Vincent Bellov., *Specul. Hist.* liv. XXX, cap. 5. — Albert Stad., *Chron.* fol. 202, ex ed. Rein. — Godefr. Monach., *Annal.* ap. Freh. *Collect.* — Alberici *Chron.*, p. 459. — Sicard., *Chron.*, ap. Murat., tom. VII, p. 623.

[2] Thom. de Cantipr., *De Apibus.*

[3] *Chron Argent.*, ap. Urtii collect., t. I, p. 11.

[4] Jacob. de Vorrag., *Chron. Januense*, ap. Murat., t. IX, p. 46. Ce qui prouve l'erreur de date, c'est que Bizarre (*Hist. Genuens.*), qui a copié cette chronique, place l'événement sous l'année 1212. Je ne sais d'après quelle autorité Jean Massé le met dans sa Chronique en 1210.

[5] Voyez la *Chron Anon.* de Strasbourg, Godefroy le Moine, Jacques de Vorragine et l'évêque Sicard.

[6] Albéric entre dans d'assez grands détails, et quoique cet historien pèche généralement par une grande crédulité, son témoignage ne saurait ici être révoqué en doute.

[7] Jacques de Vorragine.

dans l'intention de se rendre à Jérusalem, en suivant le lit aride de la Méditerranée.

La composition de ces troupes répondait parfaitement à ces moyens de séduction. On y voyait des enfants de tout âge, de toute condition, même de tout sexe; quelques-uns n'avaient pas plus de douze ans; ils se mettaient en route des villes et des villages, sans chefs, sans guides, sans aucune provision, ayant la bourse vide. En vain leurs parents, leurs amis, cherchaient à les retenir en leur montrant la folie d'une telle expédition : la captivité à laquelle on les condamnait redoublait leur ardeur; brisant les portes ou s'ouvrant une issue à travers les murs, ils parvenaient à s'échapper et allaient rejoindre leurs bandes respectives. Si on les interrogeait sur le but de leur voyage, ils répondaient qu'ils allaient visiter les lieux saints. Quoiqu'un pèlerinage commencé sous de semblables auspices, marqué de toutes sortes d'excès, dût être un objet de scandale plutôt que d'édification, il y eut des gens assez peu sensés pour y voir un effet de la toute-puissance de Dieu. Des hommes, des femmes, quittèrent leurs maisons et leurs champs, et se joignirent aux troupes vagabondes, croyant suivre la route du salut; d'autres leur fournirent de l'argent et des vivres, pensant aider des âmes inspirées de Dieu et guidées par les sentiments d'une vive piété. Le pape, instruit de leur marche, dit en gémissant : « Ces enfants nous reprochent d'être plongés dans le « sommeil, tandis qu'ils volent à la défense de la terre sainte [1]. » Si des hommes prévoyants, parmi le clergé, blâmaient ouvertement cette expédition, on donnait l'incrédulité et l'avarice pour motifs de leurs censures, et, afin d'éviter [2] le mépris public, la sagesse était condamnée au silence.

Cependant l'événement fit voir que tout ce que l'homme entreprend sans le balancier de la raison et la vigueur de la réflexion, n'obtient point une heureuse issue; et bientôt, dit l'évêque Sicard, cette multitude disparut tout entière, *quasi evanuit universa.*

Mais il faut soigneusement distinguer ici le sort des croisés allemands et des croisés français, quoiqu'une partie de ces derniers aient pu se diriger vers l'Italie.

Il suffisait de porter le signe de la croix pour être admis dans la croisade; si la surveillance des princes et des prélats dans les expéditions dirigées par la puissance ecclésiastique et l'autorité séculière ne parvenait point à en écarter les hommes de mauvaises mœurs, quelle espèce de gens ne devait point offrir une réunion formée sans aucun soin et dont la plupart des membres fuyaient, comme l'enfant prodigue, la maison paternelle, pour se livrer sans contrainte à leurs penchants vicieux? Aussi le récit de Godefroy le Moine ne doit-il point nous étonner, lorsqu'il rapporte que des voleurs se mêlèrent parmi les pèlerins allemands, et disparurent après les avoir dépouillés de leurs bagages et des dons que les fidèles leur distribuaient. Un de ces voleurs, ayant été reconnu à Cologne, termina ses jours sur la potence. A ce premier malheur se joignit une foule de maux, résultat nécessaire de

[1] Albert de Stadt.
[2] Chronique anonyme de Strasbourg.

l'imprévoyance des croisés. La fatigue d'une longue route, la chaleur, le besoin, en moissonnèrent une grande partie. Parmi ceux qui arrivèrent en Italie, les uns se dispersèrent dans les campagnes, et, dépouillés par les habitants, ils furent réduits en servitude; d'autres, au nombre de sept mille, se présentèrent devant Gênes : d'abord le sénat leur permit de séjourner six ou sept jours dans la ville; mais, réfléchissant ensuite sur l'inutilité de leur entreprise, craignant qu'une telle multitude n'apportât la disette, appréhendant surtout que Frédéric, qui était alors en rébellion contre le saint-siége et en guerre avec Gênes, ne profitât de cette circonstance pour exciter quelque tumulte, il ordonna aux croisés de s'éloigner de la ville. Cependant une opinion reçue du temps de Bizarre, était que la république accorda le droit de cité à plusieurs de ces jeunes Allemands distingués par l'éclat de leur naissance; ils acquirent par la suite une telle considération, qu'ils entrèrent dans l'ordre des patriciens; et c'est d'eux, ajoute le même historien, que tirent leur origine plusieurs familles encore existantes de nos jours, parmi lesquelles on distingue la maison des Vivaldi. Les autres, reconnaissant trop tard leur erreur, reprirent la route de leur pays; et ces croisés, qu'on avait vus s'avancer par troupes nombreuses en répétant des chants propres à les animer, revinrent isolément, dépouillés de tout, marchant les pieds nus, éprouvant les angoisses de la faim et servant de dérision à la population des villes et des campagnes : dans cette déconfiture, plusieurs jeunes filles perdirent la fleur de la virginité.

Les croisés de France éprouvèrent un sort à peu près semblable : une faible partie revint; le reste périt dans les flots ou devint un objet de spéculation pour deux négociants de Marseille. Hugues Ferréus et Guillaume Porcus, c'étaient leurs noms, faisaient avec les Sarrasins un grand commerce, dont la vente des jeunes garçons formait une branche considérable. L'occasion d'un trafic avantageux ne pouvait être plus favorable; ils offrirent donc aux pèlerins qui arrivèrent à Marseille, de les transporter en Orient, sans aucune rétribution, donnant à cet acte de générosité la piété pour motif. Cette proposition fut acceptée avec joie, et sept vaisseaux chargés de ces pèlerins voguèrent vers les côtes de Syrie. Au bout de deux jours de navigation, lorsque les bâtiments étaient parvenus en face de l'île Saint-Pierre, près de *la Roche du reclus*, une tempête violente s'éleva, et la mer engloutit deux de ces navires et tous les passagers qu'ils portaient. Les cinq autres parvinrent à Bugi et à Alexandrie, et les jeunes croisés furent tous vendus aux Sarrasins ou à des marchands d'esclaves [1]. Le calife en acheta pour sa part quarante, qui tous étaient dans les ordres, et les fit élever avec soin dans un lieu séparé : douze autres périrent martyrs, n'ayant point voulu renoncer à la religion. Aucun d'eux, au dire d'un des clercs élevés par le calife et qui recouvra par la suite sa liberté, n'embrassa le culte de Mahomet : tous, fidèles à la religion de leurs pères, la pratiquèrent constamment dans les larmes et dans la servitude. Hugues et Guillaume, ayant formé plus tard le projet d'assassiner Frédéric, furent découverts et périrent d'une mort honteuse, ainsi que trois Sar-

[1] Ce récit nous est fourni par Albéric; on le trouvera confirmé par Thomas de Champré et Roger Bacon.

rasins leurs complices, trouvant dans cette fin misérable le juste salaire de leur trahison.

Par la suite, le pape Grégoire IX fit élever une église dans l'île de Saint-Pierre, en l'honneur des naufragés, et institua douze canonicats pour la desservir. On montrait encore, du temps d'Albéric, le lieu où avaient été ensevelis les cadavres que la mer avait rejetés sur ses bords.

Quant aux croisés qui survécurent à tant de calamités et restèrent en Europe, le pape ne voulut point les relever de leurs vœux, à l'exception toutefois de quelques vieillards ou infirmes : le reste fut obligé de s'acquitter du pèlerinage dans l'âge de maturité, ou se racheta de son vœu par des aumônes.

Telle fut l'issue de cette croisade, que deux chroniques désignent sous une juste épithète : *expeditio nugatoria*, *expeditio derisoria* [1].

Deux faits pourront paraître extraordinaires dans ce récit : la condition attachée par le Vieux de la Montagne à la liberté du clerc dont parle Vincent de Beauvais, et ce commerce d'enfants entrepris par les négociants de Marseille.

Sur le premier point, on ne peut offrir que l'opinion reçue parmi les peuples de l'Occident; on croyait généralement, au treizième siècle, que le Vieux de la Montagne entretenait des intelligences avec l'Europe chrétienne; plusieurs princes furent même accusés d'avoir eu recours au poignard de ses sicaires pour se défaire de leurs ennemis. Frédéric reçut ses ambassadeurs en Sicile [2], Roger Bacon se plaint amèrement des fascinations qu'emploient secrètement les Sarrasins pour séduire les jeunes serviteurs du Christ [3]; le nom d'*assassins* avait déjà passé dans la langue vulgaire au treizième siècle, et ce nom était l'objet de la terreur commune. Malgré l'opinion de quelques critiques, il faudrait donc un plus mûr examen que ne le comporte cette lettre, pour rejeter le récit de Vincent de Beauvais.

Quant au commerce des jeunes garçons, ce n'est point un fait nouveau : on en trouve des traces bien antérieures à cette époque. Les Grecs et les Vénitiens le pratiquaient assez ouvertement. Le pape Zacharie racheta, en 748, plusieurs esclaves chrétiens enlevés à Rome par les marchands de Venise; les gens de Verdun, au témoignage de Luitprand, allaient vendre aux Arabes d'Espagne des jeunes gens qu'ils avaient mutilés et qui devaient servir à la garde des femmes dans le sérail [4]. D'ailleurs, le sort de ces jeunes croisés qui s'embarquèrent à Marseille et trouvèrent l'avilissement et l'esclavage au lieu du sol sacré promis à leur zèle aveugle, est attesté par deux écrivains contemporains dignes de toute confiance: ce sont l'illustre Thomas de Champré et Roger Bacon. Je n'aperçois donc aucun doute raisonnable à élever sur ce fait; mais j'y trouve un nouvel exemple de la cupidité humaine, qui sacrifie, pour se satisfaire, ce que la nature et la religion ont de plus sacré.

Recevez, Monsieur, etc.

[1] *Chron. Augus.; Chron. Argent.*— [2] Godefr. Mon.— [3] *Opus majus*, p. 254, édit. in-fol.

[4] Voyez Marini, *Storia civile e politica del comercio dei Veneziani*, tom. I, p. 206 ; De Guignes, *Mémoire sur le commerce des Francs dans le Levant*, etc., tom. XXXVII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

PIECES JUSTIFICATIVES.

I. — PAGE 190.

Lettre du duc de Saxe à l'archevêque de Cologne [1].

Comme nous connaissons la grande part que vous prenez à notre élévation et à la prospérité de toute la chrétienté, nous faisons savoir à votre sagesse et à votre discrétion, qu'ayant été élu chef de toute l'armée par les princes de l'empire romain, par les barons du territoire de Jérusalem et par la voix de tout le peuple, nous avons, d'accord avec les princes et tous les officiers de l'armée, dirigé notre marche vers Béryte; et, lorsque dans la nuit de Saint-Séverin, nous nous avancions en ordre et avec beaucoup de précaution entre Tyr et Sidon, Saphadin et tous les amiraux de Babylone et de Damas, à la tête d'une grande multitude de Sarrasins, se sont présentés à nous du flanc de la montagne; et aussitôt, environnant notre armée par derrière jusqu'à la mer, ils n'ont cessé de harceler nos bataillons par de vives et continuelles attaques. Enfin cette nation détestable, réunissant toutes ses forces et les rangeant en ordre, les a dirigées contre nous. En effet, le dessein de ces peuples était de nous attaquer avec toutes leurs forces, afin d'éprouver quelles étaient véritablement les nôtres. Mais le Dieu protecteur de ceux qui espèrent en lui, qui préserve le faible du joug du puissant, a arraché ses faibles serviteurs des mains des impies, non sans un grand désastre pour ces derniers, car ils ont perdu le gouverneur de Sidon et beaucoup d'autres Sarrasins, qui, comme lui, sont demeurés sur la place; et, dès ce moment, ils n'ont plus osé nous attaquer, en sorte que, dès le jour même, nous avons eu l'avantage d'asseoir notre camp sur les bords du fleuve de Sidon. Et, comme nos vaisseaux précédaient l'armée, les Sarrasins qui étaient dans le port de Béryte les voyant s'avancer, furent saisis de crainte, et abandonnèrent ce port, qui était très-fortifié. Pour nous, le lendemain, en poursuivant l'armée ennemie, nous nous emparâmes, sans aucun obstacle, de ce lieu si propre à la résistance, et nous y trouvâmes une si grande quantité d'armes de toute espèce, que vingt chariots étaient à peine suffisants pour les transporter. Nous y trouvâmes également tant de vivres, qu'ils auraient pu suffire pour alimenter cinq cents hommes pendant plus de sept ans. Comme nous séjournâmes en cet endroit pendant vingt jours, les autres Sarrasins, craignant notre arrivée, abandonnèrent le château de Gibel, et un autre château très-fortifié, dit le château de Liéche. Étant donc instruits que tous les postes voisins de la mer

[1] Cette lettre se lit dans Otton de Saint-Blaise, sous l'année 1197.

étaient, jusqu'à Antioche, au pouvoir des chrétiens, tournant aussitôt notre marche vers le territoire de Sidon, nous ravageâmes tout le pays qu'avaient occupé les Sarrasins. Ainsi, ayant, avec le secours du roi du ciel, chassé les Sarrasins, qui n'osent plus paraître, nous espérons que dans peu nous pourrons prendre la cité sainte de Jérusalem; car les Sarrasins, sachant que notre armée est forte et animée du même esprit, n'osent plus se montrer dans aucune occasion. Nous prions donc instamment Votre Révérence qu'elle veuille bien, tant pour notre prospérité que pour celle de toute la chrétienté, faire faire mémoire de nous par toute l'étendue de son archevêché, et engager tous ceux de cet archevêché qui ont pris le signe de la croix, à s'acquitter de leur vœu et à marcher au secours de la chrétienté. Quant à ceux qui voudraient se fixer dans la terre promise, nous leur assignerons des revenus suffisants.

II. — PAGE 193.

Lettre de Henri VI adressée à ses prélats d'Allemagne [1].

Henri, par la grâce de Dieu, empereur des Romains, roi de Sicile, et toujours auguste, à ses chers et fidèles archevêques, abbés et prélats des églises, salut et toutes sortes de prospérités.

Nous avons cru devoir vous faire connaître, à tous en général et à chacun en particulier, qu'ayant soumis, par la grâce de Dieu, le royaume de Sicile, rétabli par nos soins dans un état prospère, pour la gloire de celui qui a étendu ses bras sur la croix et qui s'est immolé pour nous; considérant la misère et la détresse auxquelles, par suite des péchés commis, la terre promise se trouve réduite de la manière la plus révoltante par la barbarie des païens, nous avons, pendant la célébration de la fête de la résurrection de Notre-Seigneur, résolu, dans une assemblée solennelle tenue à Bari à l'effet de s'occuper des moyens de délivrer ladite terre promise, d'envoyer, à nos frais, quinze cents soldats et autant de sergents, qui demeureront au service de l'expédition pendant un an, à dater du mois de mars. A cet effet, nous avons promis de donner à chaque soldat trente onces d'or et autant de vivres qu'il lui en faudra pour un an: l'argent leur sera compté partout où ils s'embarqueront; quant aux vivres, nous les leur ferons transporter et remettre au lieu de leur débarquement. De leur côté, les soldats et sergents jureront d'obéir à celui que nous leur donnerons pour chef et de demeurer pendant une année entière au service de Dieu. S'il arrive que quelqu'un d'entre eux vienne à mourir, ce qui restera de son argent et de ses vivres ne pourra être assigné à aucun autre, mais devra, d'après la décision des chefs de l'armée, être réservé à celui qui le remplacera dans le service. Nous vous recommandons donc instamment à tous de faire connaître, chacun dans vos diocèses, notre volonté aux soldats et aux hommes zélés pour le service de la chrétienté, afin que ceux d'entre eux qui, animés par l'inspiration divine, voudraient

[1] Nous avons tiré cette lettre des Annales de Godefroy le Moine, *Ap. Freh. Collect.*, t. I, *ex ed. Struv.*

aller venger les injures faites à Jésus-Christ et à la chrétienté, se préparent au départ pour le terme prescrit.

Donné, etc.

III. — Page 208.

Lettre du grand maître des hospitaliers [1].

Nous désirons instruire le cœur de nos amis des événements qui se passent ici. A l'époque déplorable du dernier passage, nous vous envoyions, comme de coutume, le récit de ce qui était arrivé dans la terre de Jérusalem ; mais le navire qui voguait vers l'Occident, s'est brisé sur les côtes de Tripoli, en face de Biblos. L'évêque d'Acre, plusieurs de nos frères, hommes recommandables par leurs qualités et qui devaient vous entretenir des affaires de la terre sainte, ainsi qu'un grand nombre de pèlerins de toutes classes, ont été, par la volonté de Dieu, engloutis sous les eaux, à la grande douleur de tout le peuple chrétien. Nous pensions qu'après le naufrage aucun vaisseau ne pourrait faire le trajet, car les bâtiments dans lesquels nos envoyés se préparaient à passer, étant sortis d'Acre et étant restés en mer trois jours et plus, ayant perdu leurs antennes dans une bourrasque, rentrèrent à Tripoli, échappant à peine au naufrage. Toutefois, profitant de l'occasion que nous avons pu rencontrer, nous instruisons votre fraternité que l'abominable prince de Damas, le plus terrible des ennemis de la chrétienté, est devenu prince de Babylone. . . . .

. . . .

Cependant nos ennemis se livrent à une grande joie, parce qu'ils connaissent notre petit nombre, et savent que nous manquons d'armes et d'argent. C'est pourquoi nous vous adressons de lamentables cris, et vous conjurons de daigner nous secourir, en employant l'aide et le conseil des grands et des petits, et de décider le roi d'Angleterre et tous ceux que vous pourrez convaincre à s'occuper de nos intérêts. Craignant les grandes richesses, quoique les denrées ne viennent qu'à grands frais, nous ne sommes pas moins frappés tous de la terreur accoutumée ; et, puisque le peuple entier de la terre de promission avait tant de peine à se défendre contre le seul royaume de Damas et de Babylone, quelle crainte ne doit pas nous inspirer, à nous, restes si faibles, la réunion de ces deux États sous un même sceptre ? Tel est, dans sa triste vérité, l'état de la terre promise et des ennemis du Christ ; si nous recevions de Jésus-Christ un bon aide et que le ciel nous fût propice, nous penserions à venger les injures du fils de Dieu et le déshonneur des chrétiens. Comme il suffit, cher frère, de vous dire peu de choses, vous connaissez assez l'étendue de nos besoins ; mais écoutez maintenant ce qui nous afflige outre mesure : la Sicile est ravagée par les Teutons et les Lombards ; notre maison de Barole est abandonnée ; les frères se sont réfugiés dans l'intérieur de la ville ; les maisons du dehors, dont nous tirions

[1] Cette lettre est tirée des Annales de Roger de Hovcden.

des secours, sont réduites à rien; personne ne se maintient même dans la ville. Depuis notre départ d'ici, nous n'avons rien reçu de la Sicile jusqu'à ce moment; depuis un an, nous achetons froment, vin, orge, viande, fromage, tout ce qui est nécessaire pour nos maisons et nos châteaux, dont la dépense est incalculable. Nous ne recevons d'argent que de nos maisons d'outre-mer, car nous ne pouvons nous en procurer par une autre voie, et on peut dire que nous n'avons rien touché en comparaison de nos dépenses. Vous saurez que nous sommes accablés de dettes. Attendant vos secours et ceux de nos autres bons frères, nous vous conjurons par l'amour de Dieu et le nôtre de nous les envoyer par le premier passage de mars.

IV. — Page 220.

Traité d'alliance entre Baudouin, comte de Flandre, Thibaut, comte de Troyes, et Louis, comte de Blois, frères; et le seigneur Henri Dandolo, doge de Venise, pour le passage de la terre sainte [1].

De nombreux exemples ont prouvé que le pays de Jérusalem a été occupé par des païens, et délivré quand le Seigneur l'a permis, pour signaler sa gloire et sa puissance; mais la situation de ce pays est devenue de nos jours si déplorable, que les adversaires de la croix de Jésus-Christ, ayant multiplié le nombre de leurs coupables adhérents, se sont emparés de Jérusalem, où reposait le corps de notre Sauveur; et que toutes les autres villes et les châteaux, excepté quelques-uns, sont tombés en leur pouvoir, ce que nous ne devons pas attribuer à l'injustice d'un juge qui punit, mais plutôt à l'iniquité du peuple qui l'a offensé; puisque nous lisons dans l'Écriture, que, quand le peuple se convertissait au Seigneur, un seul homme suffisait pour en combattre mille, et deux pour en repousser dix mille. En effet, si Dieu l'avait voulu dans ses profonds jugements, il aurait vengé son injure; mais il a peut-être préféré nous éprouver et apprendre aux chrétiens que celui qui connaît ou qui recherche le Seigneur, qui saisit avec joie l'instant de la pénitence qui lui est offert, prend ses armes et son bouclier pour voler à la défense de son Dieu. Quoique, pour délivrer la terre sainte, beaucoup de princes, tels que l'empereur des Romains, les rois de France et d'Angleterre, nombre de ducs, de marquis, de comtes et de barons, et beaucoup d'autres, *eussent pris le glaive de la force*, cependant, pour n'avoir pas mis dans leur œuvre assez d'union, ils n'ont obtenu que de légers avantages dans cette contrée. C'est pourquoi il a plu au Seigneur de vous inspirer à vous, illustres princes, Baudouin de Flandre, et Thibaut, palatin de Troyes, Louis de Blois et de Clermont, et à plusieurs autres nobles personnages, le dessein de vous décorer du signe de la croix et de vous armer pour sa défense contre les infidèles. Après y avoir convenablement et mûrement réfléchi et ne voyant pas de moyen plus sûr de venir au secours de la terre sainte et de dompter l'or-

[1] Ce traité et les suivants se lisent dans la Chronique d'André Dandolo, insérée par Muratori dans le tome XII de ses *Scriptor. rer. Ital.*

gueil des ennemis que de vous associer à nous, pour travailler en commun à cette entreprise, avec la protection du Seigneur; à ces fins, vous nous avez envoyé les nobles hommes, Conon de Béthune, Geoffroy Maréchal, Jean de Fraise, Alard de Maqueriaux, Milon de Prévino et Gaultier de Goudonville, nous suppliant instamment, avec l'appui de la divine miséricorde, de vous aider de nos conseils, de vous prêter assistance dans cette occurrence, parce que vous vous en rapportiez entièrement à notre prudence, pour vous et tout ce qui vous regarde, et que vous ne vouliez rien faire sans nos conseils dans cette expédition. Après les avoir entendus, nous, par la grâce de Dieu, Henri Dandolo, doge de Venise, de Dalmatie et de Croatie, après avoir reçu avec les distinctions et l'empressement convenables vos députés et les lettres qu'ils nous ont présentées de votre part, nous avons éprouvé au fond de notre cœur la plus vive satisfaction, et nous nous sommes rappelé la mémoire de nos prédécesseurs, qui secoururent à propos et avec éclat le royaume de Jérusalem, et qui ont acquis, par la grâce du Seigneur, beaucoup d'honneur et de gloire. Pour répondre à l'exhortation du souverain pontife, qui nous a souvent donné le même conseil dans sa sollicitude paternelle, et ne doutant pas que vous ne vouliez dévotement, fidèlement et sincèrement coopérer à cette entreprise, nous avons reçu, en l'honneur du Seigneur, vos supplications avec affection et cordialité. Vos susdits députés nous ont prié de leur fournir une flotte pour transporter quatre mille cinq cents hommes bien armés, autant de cavaliers et neuf mille cuirassiers; (s'ils venaient à manquer, on ne nous en doit pas moins la somme plus bas indiquée) et vingt mille piétons bien armés, avec des vivres pour un an, ce que nous avons promis de leur fournir. A l'égard des vivres, on est convenu de distribuer, pour chaque individu, six setiers, soit de farine, soit de blé, soit de légumes, et une demi-cruche de vin [1]; pour chaque cheval, trois boisseaux mesure de Venise, de l'eau en quantité suffisante, et autant de vaisseaux qu'il sera jugé convenable pour transporter les susdits chevaux. A l'égard des vaisseaux pour le transport des hommes, il en sera fourni suffisamment à notre gré et au gré de nos barons, le tout de bonne foi. Ledit moyen de transport doit être fourni depuis la fête prochaine des saints apôtres Pierre et Paul, en l'honneur de Dieu, du bienheureux Marc, évangéliste, et de la chrétienté, durant un an, à moins que, de votre consentement et du nôtre, il n'en arrive autrement. A ces fins, vous devez nous donner 85,000 marcs d'argent, de bon aloi, poids de Cologne, dont on fait usage dans nos États; sur quoi nous devons avoir d'ici aux calendes d'août 15,000 marcs, et de là à la Toussaint 10,000 autres; de cette époque à la purification de la Sainte-Vierge, encore 10,000; enfin, d'ici au mois d'avril prochain compris, les autres 50,000 marcs restants; et, pendant tout le même mois, devront se trouver les hommes et les chevaux avec tout ce qui leur est nécessaire pour la traversée, et ils doivent aller à leur destination et rester au service du Seigneur pendant un an s'il le faut, à moins que de votre con-

[1] L'interprétation de ce passage présente quelque difficulté à cause de l'incertitude qui règne dans l'évaluation des mesures du moyen âge.

sentement et du nôtre, il n'en soit autrement. Il est bon d'observer que vous ne devez pas vous procurer de subsistances depuis Crémone jusqu'à Venise, et depuis Bologne, Imola, Faïence jusqu'à Venise, si ce n'est par notre ordre; et, pour assurer l'alliance que nous contractons, elle doit être telle que nous vous traitions avantageusement, comme vous le ferez à notre égard; et si, Dieu aidant, nous faisons quelque acquisition en commun ou en particulier, soit par la force des armes, soit en vertu d'un traité, nous devons avoir une moitié de tout, et vous l'autre moitié. Lesquelles dites conditions ci-devant stipulées, vos susdits députés, par eux-mêmes et de votre part, ont juré sur leur âme et par les saints Évangiles d'observer fidèlement, ainsi que vous, ce que vous-mêmes jurerez et ferez jurer à vos barons d'observer, et à toute la nation de votre part, si nous ne décidons autrement. Vous ferez jurer la même chose, si vous le pouvez, au seigneur roi de France. Pour nous, à l'égard des conventions relatives à la flotte que nous avons promis de vous fournir, ainsi qu'il est dit ci-dessus, nous jurons de les observer de même que toute autre disposition mentionnée plus haut, si nous venons avec l'armée, ce que nos barons ont pareillement juré. Mais, si nous ne suivions pas la susdite armée, ceux qui tiendront notre place dans cette occasion jureront, et feront jurer de notre côté à tous ceux qui seront dans l'armée, d'observer ce traité, dans le cas où vous l'exigeriez. De notre avis et de celui de nos susdits députés, il est convenu que, de part et d'autre, on choisira six personnes, afin que, si par hasard (Dieu veuille nous en préserver!) il s'élève quelque difficulté entre votre nation et la nôtre, ils rétablissent la concorde et redressent les griefs, ce qu'ils traiteront sous la foi du serment. Vous ferez souscrire le présent concordat, que nous avons fait ensemble, à notre saint-père le pape, afin que, si l'une des parties contractantes s'écartait des clauses du traité, il lui impose la peine à laquelle elle devra justement se soumettre. Et, pour donner plus de force à cet écrit, nous avons ordonné d'y apposer une bulle de plomb portant nos armoiries.

Fait à Venise, au Rialto, dans le palais du doge ci-dessus nommé. Délivré par les mains d'André Conado, prêtre, chancelier de notre cour, l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur, 1201, le 4 avril, l'an X du règne de Henri Dandolo.

Je, Vivien, notaire et juge de sa majesté Henri, empereur des Romains, ai vu et lu l'original de ce traité, que j'ai transcrit sur ce registre, sans y rien ajouter ni retrancher de ce que j'y ai trouvé, et je l'ai affirmé et attesté de ma propre main [1].

Serment des députés de Baudouin, comte de Flandre, fait à l'illustre seigneur doge Henri Dandolo, pour le passage de la terre sainte.

Notre illustre seigneur Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, ayant, par l'inspiration du Très-Haut, pris le signe de la sainte croix pour passer au service du Seigneur, et, d'après sa coutume de ne rien entreprendre que sur

[1] On trouve dans la même chronique de Dandolo un pareil traité conclu entre le doge et le marquis de Montferrat.

de sages déterminations, ayant commencé par songer aux moyens de pouvoir accomplir utilement son vœu, a cru qu'aucun prince de ce siècle n'est plus propre que vous, seigneur Henri Dandolo, par la grâce de Dieu, doge de Venise, de Dalmatie et de Croatie, à contribuer au succès de l'expédition ayant pour objet de délivrer le territoire de Jérusalem. C'est pourquoi nous, Conon de Béthune et Alard de Maqueriaux, avons été spécialement chargés par le susdit seigneur notre maître, de venir de la part de sa dévotion réclamer humblement vos conseils et vos secours pour une entreprise aussi pieuse et aussi salutaire, vous déclarant, en son nom, qu'il est prêt, de son côté, à abandonner sa personne et ses biens à votre sagesse et à votre discrétion, et qu'il est disposé à se conformer là-dessus à votre volonté en tout ce qui sera nécessaire. Lorsque nous sommes venus nous présenter devant votre personne en qualité de députés, et que nous vous avons communiqué les lettres qui nous avaient été remises de la part dudit seigneur notre maître, vous avez daigné nous accueillir avec bienveillance et répondre favorablement à l'objet de notre mission. Or, le contenu des susdites lettres est que vous ajoutiez foi à tout ce que nous vous dirons de la part du seigneur notre maître, comme s'il vous le disait lui-même; tenant pour certain que tout ce que nous arrêterons avec vous de sa part, il le ratifiera et s'y conformera avec une entière volonté, comme s'il l'eût fait en personne; que, si nous vous faisons quelque serment en son nom, il le confirmera, et qu'en son âme il le tiendra pour aussi sacré que s'il l'eût contracté lui-même. Et, à cet effet, il nous a remis ce parchemin non écrit, muni de son sceau, sur lequel il est marqué que le susdit comte approuve et ratifie tout ce que nous conclurons avec vous en son nom. Nous faisons donc le serment, sur notre âme et sur celle de notre susdit seigneur, que tous les articles qui seront contenus dans cet acte, que nous vous remettons l'an de grâce 1201, et auquel nous avons apposé notre sceau, il les ratifiera de sa propre main; qu'il prêtera le serment en personne, et le fera prêter à tous ceux qui lui sont soumis, ce qui sera aussi strictement observé. Fait à Venise, au mois d'avril de la susdite année, etc. [1]

V. — Page 263.

Lettre du pape Innocent III.

Maintenant que des motifs plus pressants que jamais appellent les chrétiens au secours de la terre sainte, et qu'on a lieu d'attendre des efforts actuels de plus heureux résultats que tous ceux que l'on avait obtenus jusqu'à ce jour, nous prenons le parti d'élever de nouveau la voix, et de vous faire entendre nos cris au nom de celui qui, en mourant, a crié à haute voix sur la croix, et qui a porté l'obéissance envers Dieu, son père, jusqu'à mourir pour nous arracher aux tourments d'une mort éternelle; au nom de celui qui crie aussi par

[1] Nous nous dispensons de rapporter les serments prêtés par les députés de Thibaut, comte de Troyes, et du comte de Blois, parce qu'ils sont conformes à celui qu'on vient de lire.

lui-même et dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce entière- « ment à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. » C'est comme s'il disait d'une manière plus manifeste : Que celui qui veut me suivre à la couronne, me suive aussi au combat qui est maintenant proposé à tous pour servir d'épreuve. En effet, le Dieu tout-puissant aurait bien pu, si telle eût été sa volonté, empêcher tout à fait cette terre de tomber entre les mains des ennemis; il pourrait aussi maintenant, s'il voulait, l'en arracher facilement, puisque rien ne peut résister à sa volonté. Mais, comme l'iniquité se trouvait bientôt portée à son comble et que le zèle de la charité se refroidissait dans la plupart, pour tirer ses fidèles serviteurs du sommeil de la mort et les rappeler au désir de la vie, il leur a proposé cette lutte afin d'y éprouver leur foi, comme l'or au creuset, leur offrant en cela une occasion, bien plus, un gage assuré de salut. C'est pourquoi ceux qui auront combattu fidèlement pour lui, obtiendront de lui une couronne heureuse; mais ceux qui, dans une nécessité aussi pressante, se seront refusés à un service qu'ils devaient à la gloire du Seigneur, mériteront d'entendre, au grand jour du jugement, prononcer leur juste condamnation. Quels heureux effets produira cette sainte entreprise! Combien, recourant à la pénitence, se rangeront sous l'étendard de la croix et mériteront par leurs efforts une couronne de gloire, qui peut-être auraient péri dans leurs iniquités, après avoir passé une vie entièrement consacrée aux voluptés charnelles et aux frivolités de ce monde! C'est un ancien artifice de Jésus-Christ, qu'il a daigné renouveler en ces jours pour le salut de ses fidèles serviteurs. En effet, si quelque monarque de la terre se trouvait chassé par ses ennemis hors de ses États, ne le verrait-on pas, lorsqu'il les aurait recouvrés, condamner comme infidèles et destiner à tous les supplices que méritent de grands coupables, ceux de ses vassaux qui, dans ce cas, n'auraient point exposé pour lui, non-seulement leurs biens, mais encore leur personne? De même le roi des rois, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous a donné un corps et une âme, et tous les autres biens dont vous jouissez, vous condamnera comme coupables d'une noire ingratitude et du crime d'infidélité, si vous négligez de marcher à son secours dans un temps où il est comme chassé du royaume qu'il a acquis au prix de son sang. Que quiconque se refusera, dans cette nécessité pressante, d'aller au secours de son rédempteur, sache donc qu'il fera voir une criminelle dureté et qu'il sera grièvement coupable. Si quelqu'un se voyait enlever injustement une portion, même légère, de l'héritage de ses pères, bientôt, conformément aux usages de ce monde, il travaillerait de toutes ses forces à obtenir réparation de cette injustice et à repousser la violence; et il n'épargnerait ni sa personne ni ses biens, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à recouvrer entièrement ce qu'il aurait perdu. Quelle excuse pourra donc apporter celui qui se sera refusé à quelques faibles travaux pour punir les offenses faites à son rédempteur, et le venger des outrages qu'il reçoit, et qui, en épargnant sa personne et ses biens, empêche qu'on ne recouvre les lieux témoins de la passion et de la résurrection de Notre-Seigneur, où Dieu, notre roi, a daigné, il y a plusieurs siècles, opérer, au milieu de la terre, le salut des hommes? Comment aussi, d'après le précepte divin, celui-là aime-t-il son prochain comme

soi-même, ainsi qu'il est écrit, qui sait que ses frères, chrétiens de croyance et de nom, gémissent dans les prisons des perfides Sarrasins et souffrent toutes les horreurs de la plus dure captivité, et qui se refuse à travailler d'une manière efficace à leur délivrance, transgressant de la sorte ce précepte de la loi naturelle que Dieu a fait connaître dans son Évangile : « Faites aux « hommes tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-mêmes. » Ignorez-vous que, chez eux, plusieurs milliers de chrétiens gémissent dans l'esclavage et dans les fers, et sont sans cesse livrés aux plus cruels tourments? car toutes les provinces maintenant au pouvoir des Sarrasins furent habitées par des peuples chrétiens jusqu'après le temps de saint Grégoire; mais, vers cette époque, il s'est élevé un enfant de perdition, un faux prophète, nommé Mahomet, qui, par l'appât des jouissances de ce monde et par l'attrait des voluptés charnelles, a trouvé moyen de séduire un grand nombre et de les détourner du sentier de la vérité. Quoique sa perfidie ait triomphé jusqu'à ce jour, nous mettons néanmoins notre confiance dans le Seigneur, qui nous a déjà si bien inspirés, et nous espérons qu'on verra bientôt arriver la fin de cette bête, dont, selon l'Apocalypse de saint Jean, « le nombre est renfermé dans six cent soixante-six. » Il finira bientôt par l'opération du Saint-Esprit, qui ranimera du feu de la charité les cœurs refroidis des fidèles; et, de ces années, il s'en est déjà écoulé près de six cents. Outre les anciennes injures graves et considérables que les perfides Sarrasins ont faites à notre rédempteur, à cause de nos péchés, dernièrement, sur le mont Thabor, où il fit apercevoir à ses disciples l'image de sa gloire future, ces mêmes perfides Sarrasins ont élevé une forteresse pour la confusion du nom chrétien. Ils espèrent, au moyen de cette forteresse, s'emparer facilement de la ville d'Acre, qui en est voisine, et envahir ensuite, sans le moindre obstacle, tout le reste de la terre sainte, presque entièrement dénuée de forces et de secours. C'est pourquoi donc, mes chers enfants en Jésus-Christ, changez en des sentiments de paix et d'amour vos dissensions et vos discordes impies, et que chacun de vous s'empresse de se ranger sous l'étendard de la croix, sans hésiter à exposer sa personne et ses biens pour celui qui a offert pour vous son âme et a versé pour vous son sang. Marchez avec sécurité à cette sainte expédition, certains que, si vous êtes vraiment repentants, ce travail court et passager sera pour vous un moyen sûr de parvenir à la vie éternelle. Pour nous, dépositaire de la miséricorde divine, et à qui a été transmise l'autorité des bienheureux saint Pierre et saint Paul, d'après le pouvoir que, malgré toute notre indignité, Dieu nous a donné de lier et de délier, nous accordons à tous ceux qui entreprendront en personne et à leurs frais ce travail méritoire, le pardon absolu de leurs péchés, après qu'ils s'en seront repentis sincèrement de cœur et qu'ils les auront confessés de bouche, et nous leur donnons l'espoir certain de parvenir plus facilement par ce moyen à la vie éternelle. Quant à ceux qui, sans assister en personne à l'expédition, y contribueraient de leurs facultés et enverraient, selon leur rang et leurs moyens, des hommes propres à la chose, de même qu'à ceux qui iraient en personne, quoique aux dépens des autres, nous accordons à tous le pardon de leurs péchés. Nous accordons le même pardon, à raison de l'étendue de leurs sacri-

fices et de la ferveur de leur dévotion, à tous ceux qui se priveront d'une partie de leurs biens pour subvenir aux frais de l'entreprise. Nous prenons également sous la protection de saint Pierre et sous la nôtre les personnes et les biens des fidèles, du moment où ils auront reçu le signe de la croix; nous les mettons sous celle des archevêques et évêques, et de tous les prélats de l'Église ; et nous déclarons qu'aucune atteinte ne sera portée aux possessions des absents, tant qu'on n'aura pas acquis l'entière certitude de leur mort ou de leur retour. S'il arrivait à quelqu'un d'y porter atteinte, il sera cité par les prélats de l'Église, et devra encourir la censure ecclésiastique. S'il arrivait, d'un autre côté, que quelques-uns de ceux qui se disposeraient à partir pour la terre sainte fussent obligés par serment à payer quelques usures, nous enjoignons aux prélats de l'Église d'user des mêmes moyens pour forcer leurs créanciers à les dégager de leur serment et à se désister de leurs poursuites usuraires ; et, s'il arrivait que quelqu'un de ces créanciers entreprît de forcer son débiteur au paiement des usures, qu'il encoure la même censure et soit forcé à la restitution. Quant aux Juifs, nous ordonnons qu'ils soient forcés par la puissance séculière à faire remise de toute usure à ceux qui partent pour la terre sainte ; et, jusqu'à ce qu'ils aient fait cette remise, ils seront privés, par la voie de l'excommunication, de toute espèce de commerce avec tous les chrétiens. Mais, afin que les secours à fournir pour la terre sainte deviennent moins onéreux et plus faciles, étant prélevés sur un plus grand nombre, nous prions tous les fidèles en général et chacun en particulier, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, le seul vrai, le seul Dieu éternel, demandant, au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, à tous les archevêques, évêques, abbés et prieurs, à tous les chapitres des églises, tant cathédrales que conventuelles, à tous les clercs ainsi qu'à toutes les villes, bourgs et cités, de fournir chacun, selon ses facultés propres, le nombre requis de guerriers, avec toutes les choses nécessaires à leur entretien pour trois ans. Si, à cet effet, chaque contribution particulière paraissait insuffisante, on en réunirait plusieurs ensemble; car nous ne doutons pas que, si les personnes se présentent en nombre suffisant, les ressources ne manquent point. Nous invitons particulièrement à contribuer de leurs moyens, les rois, princes, comtes, barons et autres grands qui n'assisteraient point en personne à l'expédition. Quant aux villes maritimes, nous réclamons de leur part le secours des vaisseaux, et, de peur que nous ne paraissions imposer aux autres de graves et pesants fardeaux, auxquels nous ne voudrions pas toucher, nous déclarons en conscience, devant Dieu, que ce que nous exigeons des autres, nous le ferons nous-même avec empressement. Nous avons cru devoir statuer, par rapport aux clercs qui feront partie de l'expédition, que, toute contestation cessante, ils pourront, à cet effet, engager les revenus de leurs bénéfices pour trois ans. Mais, comme le secours que réclame la terre sainte pourrait éprouver beaucoup d'obstacles ou de retards, si, avant de conférer à chacun le signe de la croix, il fallait s'arrêter à examiner s'il est capable de s'acquitter personnellement de toutes les obligations qu'impose un pareil vœu, nous consentons à ce que, les personnes séculières exceptées, tous ceux qui le voudront prennent le signe de la croix ; et à ce que, si les raisons d'une pressante nécessité

ou d'une utilité évidente l'exigent, leur vœu puisse, en vertu d'un mandement apostolique, être changé, racheté ou différé, et, pour la même raison, nous révoquons les pardons et indulgences accordés par nous, jusqu'à ce jour, à ceux qui se sont présentés pour marcher contre les Maures en Espagne, ou contre les hérétiques de Provence; surtout parce qu'elles leur ont été accordées pour un temps qui est maintenant entièrement écoulé, et pour des raisons qui présentement n'existent plus en grande partie. Car, avec la grâce de Dieu, l'une et l'autre affaire se trouvent tellement avancées, qu'elles n'exigent plus des mesures bien actives; et si, par hasard, elles en exigeaient, nous aurions soin de tourner notre attention de ce côté. Nous accordons toutefois que les pardons et indulgences de ce genre demeurent aux Provençaux et aux Espagnols. Au reste, comme les corsaires et les pirates entravent beaucoup les mesures que l'on prend pour secourir la terre sainte, en saisissant et dépouillant ceux qui y vont ou ceux qui en reviennent, nous les frappons d'excommunication, ainsi que leurs principaux complices et fauteurs, défendant, sous peine d'anathème, à toutes personnes de traiter sciemment avec eux d'aucune vente ou d'aucun achat, enjoignant aux gouverneurs des villes et des lieux qu'ils habitent de les rappeler de ce commerce d'iniquité et d'arrêter leurs brigandages. D'ailleurs, comme ne vouloir point troubler les méchants n'est autre chose que les encourager, et comme celui-là n'est point étranger aux manœuvres d'une société secrète, qui néglige de s'opposer à ces crimes manifestes, nous ne pourrons donc nous dispenser d'exercer la sévérité ecclésiastique sur les personnes et les biens de ceux qui se trouveraient dans ce cas, puisqu'ils ne deviendraient pas moins dangereux au nom chrétien que les Sarrasins eux-mêmes. De plus, nous renouvelons la sentence d'excommunication portée, dans le concile de Latran, contre ceux qui fournissent aux Sarrasins des armes et du fer, et qui servent de pilotes aux corsaires de ces nations; nous déclarons aussi qu'ils seront privés de ce qu'ils possèdent, et demeureront dans l'esclavage, si par hasard ils y tombent. Nous ordonnons que cette sentence soit publiée dans toutes les villes maritimes, chaque dimanche et chaque jour de fête. Mais, comme nous devons beaucoup plus attendre de la clémence divine que de la puissance humaine, il nous faut, dans de pareilles conjonctures, combattre moins avec des armes corporelles qu'avec des armes spirituelles; c'est pourquoi nous statuons et ordonnons qu'une fois chaque mois, il sera fait séparément une procession générale d'hommes, et de même séparément, autant que possible, une de femmes, pendant lesquelles, l'esprit rempli des sentiments d'humilité, on demandera par de ferventes prières qu'il plaise à la miséricorde divine d'éloigner de nous l'opprobre et la confusion, en délivrant des mains des païens cette terre sur laquelle ont été opérés tous les mystères de notre rédemption, et en la rendant, pour la gloire du Tout-Puissant, au peuple chrétien. On aura toujours soin, dans cette procession, de faire au peuple une fervente exhortation et de lui répéter le nom du signe de notre salut. On joindra à la prière le jeûne et l'aumône, afin que l'un et l'autre soient pour elle comme des ailes qui lui servent à s'élever plus facilement et plus promptement aux oreilles de l'Éternel, qui nous exaucera avec bonté dans un temps propice. Chaque jour éga-

lement, à la messe solennelle, après le baiser de la paix, au moment où l'hostie salutaire, offerte pour les péchés du monde, est sur le point d'être consumée, tous les assistants, les hommes ainsi que les femmes, se prosterneront humblement contre terre, les clercs chanteront à haute voix le psaume : *Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam*, auquel ils ajouteront : *Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus ; et fugiant à facie ejus qui oderunt eum*. Ensuite le célébrant chantera à haute voix sur l'autel l'oraison : *Deus, qui admirabile*, etc. Dans les églises où s'assemblera la procession générale, on aura soin de placer un tronc qui sera fermé de trois clefs, dont l'une demeurera entre les mains d'un honnête prêtre, l'autre entre celles d'un dévot laïque, et la troisième entre celles d'un religieux, pour qu'ils aient soin de les garder fidèlement. C'est dans ce tronc que les clercs, les laïques, les hommes et les femmes déposeront les aumônes destinées au secours de la terre sainte, selon les dispositions de ceux auxquels ces soins auront été confiés. Quant au départ et au passage, qui devront se faire avec modestie et ordre, en temps et lieu convenables, nous ne voulons rien statuer encore à cet égard jusqu'à ce que l'armée du Seigneur ait pris le signe de la croix. Mais, comme toutes les circonstances sont maintenant prévues, nous prendrons tous les arrangements qui nous paraîtront nécessaires, d'après le conseil d'hommes sages et prudents. A cet effet, nous avons choisi notre cher fils de Sales, les ci-devant abbés de Novo-Castro, C. doyen de Spire, et le gardien des augustins, tous hommes d'une probité et d'une fidélité reconnues, qui, après s'être associé des hommes probes et honnêtes, régleront et disposeront, en notre nom, tout ce qu'ils croiront nécessaire pour la réussite de cette entreprise, faisant exécuter fidèlement et soigneusement leurs arrêtés, dans chaque diocèse, par des hommes propres à la chose et spécialement députés à cet effet. C'est pourquoi nous vous prions tous, vous supplions et vous conjurons au nom du Seigneur, vous mandons par les présentes lettres apostoliques, et vous enjoignons par l'autorité du Saint-Esprit, d'avoir soin de prouver, en toute occasion, à ces légats de Jésus-Christ, par votre empressement à leur fournir les choses nécessaires, qu'ils trouveront par vous et en vous les moyens propres à parvenir au but si désiré.

VI. — Page 220.

Traité fait sous les murs de Constantinople.

Nous, Henri Dandolo, par la grâce de Dieu, doge de Venise, de Dalmatie et de Croatie, et les très-illustres seigneurs Boniface, marquis de Montferrat; Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut ; Louis, comte de Blois et de Clermont ; et Henri, comte de Saint-Paul ; chacun pour notre part, afin de maintenir parmi nous l'union et la concorde, et pour éviter toute matière de scandale, avec la coopération de celui qui est notre paix, qui a fait tout, et pour la gloire duquel nous avons cru devoir établir l'ordre suivant, après nous être réciproquement engagés par les liens du serment : d'abord, nous devons tous, après avoir invoqué le nom de Jésus-Christ, faire l'attaque de la ville ;

et si, à l'aide de la puissance divine, nous parvenons à y entrer, nous devons demeurer et servir sous le commandement de ceux qui auront été établis chefs de l'armée, et les suivre ainsi qu'il aura été ordonné. Tout l'avoir qui aura été trouvé dans la ville, chacun devra le déposer en commun dans le lieu qui aura été désigné à cet effet, nous réservant toutefois, ainsi que pour nos Vénitiens, trois parts de cet avoir, qui doivent nous être remises comme une indemnité de ce que l'empereur Alexis était tenu de nous payer ainsi qu'à vous. De votre côté, vous retiendrez une quatrième part, jusqu'à ce que nous ayons obtenu tous une satisfaction égale; et, s'il se trouve quelque chose de reste, nous le partagerons également entre nous et vous, en sorte que tous soient satisfaits. Et si ledit avoir n'est pas suffisant pour acquitter ce qui nous est dû, ce dit avoir, de quelque source qu'il provienne, sera partagé de même entre vous et nous, ainsi qu'il a été ci-dessus réglé, sauf les vivres et fourrages qui devront être mis en réserve et partagés également entre vos gens et les nôtres, afin que les uns et les autres puissent subsister d'une manière convenable; et ce qui se trouvera de reste devra être partagé avec l'autre butin, selon qu'il a été prescrit ci-dessus. Nous et nos Vénitiens devrons jouir, par tout l'empire, d'une manière libre et absolue et sans aucune espèce de contradiction, de toutes les prérogatives et possessions dont nous avions coutume de jouir, tant dans l'ordre spirituel que dans le temporel, ainsi que de tous les priviléges et usages écrits ou non écrits. Seront aussi choisis six membres de notre part et six de la vôtre, qui, après avoir prêté serment, devront élire dans l'armée, et élever au pouvoir, celui qu'ils croiront le plus propre à l'exercer et à commander en cette terre pour l'avantage et la gloire de Dieu, de la sainte Église romaine et de l'empire. S'ils s'accordent entre eux, nous devrons reconnaître pour empereur celui qu'ils auront élu d'une commune voix. Mais, s'il arrive que six soient d'un avis et six d'un autre, on s'en remettra au sort, et celui sur lequel le sort tombera, nous devrons le reconnaître pour empereur. S'il se trouve majorité d'un côté, nous reconnaîtrons pour empereur celui en faveur duquel cette majorité se sera déclarée. Si le conseil se divise en plus de deux parties, on reconnaîtra pour empereur celui que la partie la plus nombreuse se sera accordée à élire. Le personnage qui aura été élu empereur aura le quart de ce qui aura été conquis sur l'empire, le palais des Blaquernes et la Gueule de Lion. Les trois autres quarts seront partagés également entre vous et nous. Quant aux membres clercs qui se trouveront du côté où l'empereur n'aura point été choisi, ils auront le privilége de composer le clergé de l'église de Sainte-Sophie, et d'élire un patriarche pour la gloire de Dieu, de la sainte Église romaine et de l'empire. Mais pour les membres clercs de l'un et l'autre côté, ils composeront le clergé de chacune des églises qui tomberont en leur partage. Pour ce qui est des biens des églises, on aura soin d'en distribuer aux ecclésiastiques autant qu'il leur en faudra pour vivre honorablement, et aux églises autant que leur entretien en exigera. Ce qui restera de ces biens sera partagé et réparti ainsi qu'il a été réglé ci-dessus. Nous devons en outre prêter le serment, de part et d'autre, qu'à dater du dernier jour du présent mois de mars, nous resterons pendant l'espace d'une année entière au service de

l'empereur, contribuant à affermir sa puissance, pour la gloire de Dieu, de la sainte Église romaine et de l'empire; et tous ceux qui auraient auparavant séjourné dans l'empire, devront jurer fidélité à l'empereur, selon la bonne et louable coutume. Ainsi donc, tous ceux qui habitent maintenant dans l'empire, doivent, ainsi qu'il vient d'être mentionné, jurer qu'ils tiennent pour bons et authentiques les règlements et traités qui auront été faits. Il est aussi à propos de mentionner que, tant de votre part que de la nôtre, il devra être choisi douze membres au plus, selon qu'il conviendra, lesquels, après avoir prêté le serment, seront chargés de distribuer entre les particuliers les fiefs et honneurs et de régler les droits de servage auxquels ces mêmes particuliers devront être assujettis envers l'empereur et l'empire, selon qu'eux membres le jugeront convenable; que le fief qui aura été assigné à chacun, sera possédé librement et sans aucun obstacle, par sa postérité tant masculine que féminine, et que le possesseur aura entière puissance d'exécuter tout ce qui sera en sa volonté, sauf l'obéissance aux lois et ce qu'il devra au service de l'empereur et de l'Empire. Sera en outre fait, pour l'empereur, tout le service nécessaire, indépendamment de celui auquel seront obligés les possesseurs de fiefs et priviléges, selon l'ordre qui leur aura été assigné. Il est statué, en outre, qu'aucun individu d'une nation qui aurait la guerre avec nous, ou avec nos successeurs, ou les Vénitiens, ne pourra être reçu dans l'empire jusqu'à ce que cette guerre soit entièrement terminée. De plus, chaque partie est tenue de travailler sincèrement à obtenir de notre saint-père le pape que, si quelqu'un tentait de contrevenir à la présente constitution, il soit frappé de l'excommunication. De son côté, l'empereur est tenu de jurer que les actes et dons qui auront été faits, il les tiendra pour irrévocables, conformément à tout ce qui a été ci-dessus mentionné. Que si le présent traité venait à exiger quelque addition ou suppression, il sera en notre pouvoir et liberté de le faire, assistés de nos six conseillers, conjointement avec ledit seigneur marquis, assisté également de ses six conseillers. D'un autre côté, le susdit seigneur doge ne pourra prêter le serment à l'empereur pour aucun service, pour aucun fief ou privilége qu'on lui accorderait; mais celui ou ceux qu'il déléguera touchant ce qui le concerne, prêteront serment de faire, envers l'empereur et envers l'empire, tout service requis conformément à ce qui a été ci-dessus mentionné. Donné, l'an de grâce 1204, le septième jour du mois de mars [1].

VII. — Page 341.

Charte relative à l'introduction du maïs [2].

Anno nativitatis Domini nostri Jesu Christi millesimo ducentesimo quarto, ind. vii die v, vel non. Augusti, in oppido Incisæ Montisferrati, in ecclesiâ parochiali collegiatâ S. Joannis Baptistæ... et in pleno consilio... in quo in-

[1] Vient ensuite la ratification du traité par le marquis de Montferrat, les comtes de Blois et de Saint-Paul.

[2] Cette pièce curieuse est tirée de la *Storia d'Incisa e del già celebre suo marchesato;* Asti, 1810.

terfuerunt... integrum consilium componentes... excellentissimus dominus noster Henricus, Marchio Incisæ, Valis, etc... et populo ibi congregato... comparuerunt egregii domini, *Jacobus ex Marchionibus Incisæ*, quondam *Alberti*, et *Antoniellus Molinari*... ambo capitanei equitum serenissimi Bonifacii, Marchionis Montisferrati et supremi ducis christianarum omnium potentiarum, qui declaraverunt se contulisse militando cum eodem Bonifacio, eorum duce, ad magnam Constantinopolis civitatem, et, illâ captâ... redivisse ad civitatem Casalis Montisferrati, et in eam Alexium imperatorem illum, victum et captum cum uxore et filiis ejus traduxisse, et per hanc eorum patriam transeuntes, donavisse sicuti et donant et remittunt... acceptantibus pro eâ domino Henrico Marchione eximioque publico consilio ante dictis, crucem unam argenteam... in quâ parva crux de ligno veræ crucis Domini nostri Jesu Christi... Translatis indè supradictis omnibus... in ejusdem communitatis consularem aulam, ipsi egregii domini capitanei equitum *Jacobus et Antoniellus* tradiderunt et donaverunt eorum patriæ (quibus suprà acceptantibus) bursam unam capacitatis octavæ partis stadis unius de hâc mensurâ plenam de semine seu granis de colore aureo et partim albo, non ampliùs anteà visis in regionibus nostris, quod dixerunt detulisse ab unâ provinciâ Asiæ *Natoliâ* dictâ, per quam cum equitibus suis incursiones exsecuti erant, tempore circumvallationis magnæ illius civitatis Constantinopolis, et vocari *Meliga*, quod tractu temporis magnum reditum, et subsidium patriæ compararet. Quam bursam et seminis grana, uti suprà *Meliga* dicta, prælibati excellentissimus dominus Henricus Marchio et magnifici consules in hoc publicum archivium consulare tradiderunt... pro seminatione et collectione promissi fructûs ad hujus populi utilitatem, si terræ qualitas, aër, et cultura favebunt, uti sperant.

Pro quibus muneribus... gratias egerunt nomine patriæ... et pro ipsorum munerum memoriam chartam hanc fieri rogarunt, cui testes interfuerunt omnes supra dicti. Et scripsi ego Laurentius Ferrarius publicus imp. auctoritate notarius, et hujus communitatis cancellarius.

VIII. — PAGE 409.

Extrait de deux lettres d'Honoré III, concernant les sommes données par ce pape pour la croisade [1].

Nous ne vous rappellerons pas que nous avons donné dix-neuf mille marcs d'argent pour la flotte des Romains; cinq mille livres pour les armes et les vivres qui devaient être transportés au port; à vous, mille onces d'or lorsque vous êtes parti; cinq mille autres onces d'or tirées de notre trésor que les frères de l'Hôpital et du Temple ont été chargés de payer après votre départ; puis cinq mille, tirées aussi de notre trésor, et remises par notre vénérable frère, l'évêque de Béthléem, et par les frères Teutoniques; six cent douze tant marcs d'argent qu'onces d'or, provenants du vingtième et du rachat des

[1] Ces deux lettres se lisent dans le cinquième livre des registres d'Honoré III.

vœux; onze mille six cents, du vingtième levé en France, trois mille du vingtième et du rachat des vœux, délivrés au cardinal de Sainte-Cécile, notre secrétaire et camérier; cent soixante marcs d'argent du vingtième et du rachat des vœux donnés au patriarche d'Antioche : toutes ces sommes vous étaient destinées, et vous ont été remises. Nous avons encore fait payer par le comte Jacques, notre maréchal, quatre-vingts marcs provenant du vingtième pour un navire et une machine à lancer des pierres, pour lesquels marcs votre évêché s'est obligé, selon que vous nous l'avez mandé par vos lettres. Nous avons encore donné quatre-vingts onces d'or du vingtième à maître Mathieu, notre camérier, pour envoyer aux Vénitiens qui sont devant Damiette, les lettres du doge et des galères. Nous avons fait assigner au duc de Bavière deux mille marcs que l'empereur nous devait. Trois mille onces d'or tirées de notre trésor ont encore été délivrées à Otton de Machillon; nous vous envoyons aujourd'hui, par Gison, prêtre et chanoine de la basilique de Saint-Pierre, et par Octon, frère de l'ordre Teutonique, cinq mille onces provenantes du vingtième; ils en ont reçu en outre quatre-vingt-six mille, provenantes également du vingtième pour leurs dépenses et pour l'achat de chevaux; nous avons aussi mandé par Hugues de Saint-Georges et Jean de Novill, frères de la milice du Temple, qu'on eût à vous compter treize mille marcs du vingtième levé en Angleterre; nous donnerons des ordres pour que le reste vous soit promptement envoyé. Les hospitaliers et les templiers ont reçu de Hongrie mille sept cent onze marcs d'argent, et trente-huit marcs d'or, de la part de maître Accontio, notre chapelain, que nous avions envoyé dans ce pays à cet effet; ils en doivent encore recevoir d'autres que notre chapelain n'a pas touchés jusqu'à présent. Toutes ces sommes vous seront envoyées, par notre ordre, au prochain passage. Nous avons ordonné à l'archevêque de Gênes de vous envoyer en sterlings et autres monnaies d'argent mille quatre cent cinquante-huit livres génoises qu'il a retirées du rachat des vœux et du vingtième de son diocèse. L'évêque de Lausanne, qui a acheté un vaisseau à Gênes pour aller au secours de la terre sainte, ou toute autre personne sûre, si le passage de cet évêque vient à être retardé, vous les portera. Nous avons donné ordre aux maîtres de la milice du Temple et de l'Hôpital en Espagne, de vous faire payer par des personnes prudentes et fidèles soixante-cinq marcs d'or, et vingt-cinq mille six cent quarante-deux *marabotins* (monnaie d'Espagne), et sept cent cinquante-quatre oboles *maximutimes*, et trois cent cinquante-trois marcs d'argent, et cinq mille cent livres en diverses monnaies d'Espagne, toutes sommes provenantes du vingtième levé par Centius, chanoine de la basilique de Saint-Pierre, et déposées en différents endroits de l'Espagne. Notre espérance et notre intention est que tout cet argent vous soit remis au prochain passage.

(Cette lettre est immédiatement suivie d'une seconde qui en forme comme le complément, et que nous traduisons ici.)

Outre les secours que nous avons envoyés à la terre sainte en différents temps, il en est quelques-uns que nous allons noter, afin que le souvenir ne s'en perde pas pour la postérité. Nous avons fait passer une fois aux tem-

pliers cinq mille marcs du vingtième d'Angleterre, par Aimar, templier, trésorier de Paris. Une autre fois le frère S., notre panetier, a envoyé, par notre ordre, aux templiers, six mille onces d'or, comme il nous l'a mandé par ses lettres. Nous avons donné à l'évêque d'Ostie, que nous avons envoyé en Lombardie pour prêcher la croix, cent marcs sterling pour ses dépenses, et deux cent cinquante livres pour payer ses dettes. Nous avons donné à l'évêque de Reggio, qui était allé avec lui pour le même objet, cinquante marcs sterling provenants du vingtième. Nous avons accordé trente livres, deniers du sénat, à l'évêque de Tusculum, qui est allé auprès de l'empereur; au marquis de Montferrat, qui s'y est également rendu, cent onces d'or provenantes du vingtième, pour ses dépenses; plus cent livres, deniers du sénat; plus, dix onces d'or provenantes du vingtième, lesquelles lui seront payées le 15 de mars lorsqu'il sera prêt à passer la mer. Nous avons de même assigné..... onces d'or provenantes du vingtième, à l'évêque de Reggio.

IX. — Page 417.

Récit de la reddition de Damiette en 1221, par l'auteur anonyme de la Chronique de Tours. (*Recueil des Historiens de France*, t. XVIII, p. 300 et suiv.)

Le légat Pélage, voyant que l'armée innombrable qui était à Damiette ne faisait rien depuis longtemps, et désirant avec ardeur étendre l'empire du nom chrétien, commença à examiner s'il conviendrait mieux de la conduire à Alexandrie, ou du côté du Caire en remontant le fleuve; mais, quand il eut appris que Casal, sur la rive du fleuve, était une place remplie d'édifices et de richesses, à vingt-trois stades du Caire et à égale distance de Damiette, où le fleuve, se partageant en trois branches, forme autant de grands fleuves, dont le premier se rend à Alexandrie, le second à Damiette, le troisième dans les campagnes de Tanis, et où les Sarrasins avaient construit un pont de bateaux qu'on appelait le Pont-Casal, le légat conçut le plus vif désir d'aller assiéger cette place; ce qui excitait principalement son désir, c'était un livre trouvé parmi les dépouilles des ennemis, dans lequel il était dit que la loi de Mahomet ne durerait que six cents ans, qu'elle serait détruite au mois de juin, et que celui qui la détruirait viendrait de l'Espagne. Le légat, qui était né dans ce pays, avait beaucoup de confiance dans ce livre. D'un autre côté, l'évêque d'Acre annonçait publiquement que David, roi des deux Indes, venait au secours des chrétiens, amenant avec lui des peuples très-féroces qui, comme des animaux sauvages, dévoreraient les sacriléges Sarrasins. Le légat, qui voyait qu'il ne pouvait rien entreprendre sans le secours du roi de Jérusalem, lui envoya des députés pour le supplier d'avoir pitié des soldats de la croix, de se montrer le fils de l'Église romaine, et de revenir au plus tôt à Damiette. Le roi se rendit volontiers aux prières du légat; mais, lorsqu'il eut connu son dessein, il s'y opposa en assurant qu'on ne pourrait venir au secours de l'armée chrétienne, soit par

terre, soit par eau, quand elle serait à Casal. Le légat, supportant impatiemment cette opposition, excommunia tous ceux qui voudraient empêcher l'entreprise. Le roi, qui vit que rien ne pouvait faire changer la résolution du légat, promit, malgré lui, de partir sur-le-champ avec Pélage, aimant mieux souffrir avec le peuple chrétien ou subir le martyre, que de l'abandonner sans guide ou de rester dans le bourbier des voluptés du siècle.

Le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, le roi et le légat ordonnèrent que tous sortissent de la ville avec leurs armes et portassent avec eux pour deux mois de vivres. Au jour désigné toute l'armée se mit en marche pleine d'espérance, et s'éloigna du territoire de Damiette avec ordre et précaution. Une multitude de vaisseaux portaient sur le fleuve les armes et les vivres. Plusieurs croisés craignant que l'humidité du rivage ou de la terre ne les incommodât pendant qu'ils dormiraient, portaient sur leurs épaules des lits de bois et autres; mais l'ardeur du soleil, la fatigue du chemin et les fréquentes incursions des ennemis, les forcèrent à abandonner leur fardeau à deux milles de Damiette. Toute l'armée chrétienne s'étendait sur un espace de seize stades de long et de huit de large. Le roi avait ordonné que tous marchassent en bataillon serré, à petits pas et sans bruit. Il avait défendu qu'on poursuivît les Parthes dans leur fuite. Les ennemis de la croix ne cessaient jour et nuit d'attaquer les chrétiens par une grêle de traits et de javelots. Enfin, précédant notre armée, ils arrivèrent au pont, s'enfermèrent dans Casal, et fortifièrent la ville et l'entrée du pont par un grand nombre d'hommes armés. Les nôtres campèrent dans une plaine qui bordait le rivage, et se fortifièrent du côté des ennemis par des fossés et des palissades. Tout le pays retentissait du bruit des trompettes et des armes des deux armées; l'air brillait des diverses couleurs des boucliers et des casques. Les Romains ne cessaient d'étaler leur orgueil; les Espagnols et les Gascons, de faire entendre leur babil facétieux, et les Allemands de montrer leur entêtement; mais la milice des Français, remarquable par sa modestie, ses mœurs et ses armes, se tenait avec le roi de Jérusalem, les templiers et les hospitaliers, loin du bruit et des clameurs. Couvrant l'armée du Christ du côté des Sarrasins, elle soutenait leurs continuels assauts. Les Pisans, les Vénitiens, les Génois, les Siciliens, les habitants de la Pouille, les Africains, furent envoyés à la garde du rivage et des vaisseaux. L'armée chrétienne se montait à près de soixante-dix mille hommes, sans compter le vulgaire. Les Sarrasins étaient venus au secours du soudan du Caire en nombre considérable. Le prince, voyant la multitude des chrétiens, et prévoyant de la part des nôtres beaucoup d'audace et de résistance, tint conseil et résolut de ne pas combattre; mais il ordonna qu'on gardât toutes les avenues, afin qu'aucun secours et aucune provision ne pussent arriver à l'armée chrétienne. Il espérait que par ce moyen exécrable l'armée du Seigneur périrait, sans aucun dommage pour les siens.

Enfin, à cause de nos péchés, les vivres venant à manquer, une horrible famine affligea l'armée chrétienne, et le Nil, débordant selon sa coutume, inonda tout le terrain qu'elle occupait. Ainsi le peuple de Dieu perdait ses forces par le besoin, et restait dans la boue jusqu'à la cheville des pieds, en

sorte qu'il pouvait dire avec le prophète : *Infixus sum in limo profundi et non est substantia.* Là étaient des pleurs et des grincements de dents ; là, les gémissements de la langueur ; là, les hurlements du désespoir ; là, les cris des mourants, afin que fût accomplie cette parole du prophète : *Foris vastavit eos gladius, et intus pavor.* Des prêtres du Seigneur, au nombre de trois cents, après en avoir obtenu la permission du légat, montèrent sur des vaisseaux et naviguèrent au plus vite vers Damiette ; mais tous ces vaisseaux furent pris par les Sarrasins, excepté un seul. Ces prêtres gagnèrent la palme du martyre, et le Seigneur commença ainsi par son sanctuaire. Les chrétiens, se voyant près de périr par le manque de pain et par l'inondation, tinrent conseil, et décidèrent de retourner à Damiette. Ils abandonnèrent donc leur camp pendant le silence de la nuit ; mais les Allemands furieux brûlèrent leurs tentes. Les Égyptiens. à la vue de ce feu, connurent la fuite des nôtres. Ils se mettent aussitôt à leur poursuite, et les conduisent jusqu'à deux milles du pont en les chassant avec impétuosité au milieu de l'eau, où les croisés étaient enfoncés jusqu'au genou. Épuisés par la marche et par le jeûne, les chrétiens restèrent alors immobiles, implorant la miséricorde de Dieu. Comme ils ne pouvaient plus avancer, ils soutinrent patiemment les continuels assauts des ennemis, n'attendant plus que la mort ; mais celui qui ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie, et dans la main duquel est le cœur des rois, arracha les croisés à la mort, qui était présente, et tourna le cœur du roi d'Égypte à la miséricorde envers eux ; car le soudan du Caire, touché d'une pitié naturelle, les sauva des fers et de la mort, et leur fournit les vivres nécessaires. Enfin, après plusieurs propositions de paix faites de part et d'autre, il fut convenu que les chrétiens rendraient Damiette aux Sarrasins ; que ceux-ci restitueraient aux chrétiens la partie de la vraie croix que le soudan avait enlevée à Jérusalem ; qu'ils donneraient aux croisés une sauvegarde, et que les prisonniers seraient rendus des deux côtés. Une trêve de huit ans fut jurée.

La renommée, qui a coutume de ne rien faire en secret, vola aussitôt à Damiette, où elle porta la consternation en y racontant l'infortune de l'armée chrétienne. Les uns voulaient rendre la ville, mais les autres ne le voulaient pas. Une sédition s'éleva à ce sujet ; les Vénitiens, les Pisans, les Génois, les Siciliens et les seigneurs allemands pensaient qu'il fallait défendre Damiette ; d'un autre côté, les Grecs, les Syriens, les Arméniens, les hospitaliers, les templiers et les seigneurs de France, qui étaient restés dans la ville, menaçaient de la rendre. Les Vénitiens et ceux de leur parti assiégent les palais du roi, du Temple et de l'Hôpital, les battent avec diverses machines ; et, le matin du jour de la Saint-Gilles, 2 septembre, s'en rendent maîtres. Pendant que la ville était ainsi occupée par le parti de l'empire, les nôtres, qui étaient restés captifs, envoyèrent des députés à Damiette pour leur dire que, si la ville n'était pas rendue aux Égyptiens, ils donneraient la ville d'Acre en place. A cette menace, toute la ville se rassembla dans l'église de la Sainte-Vierge pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Voyant que les vivres manquaient, que l'hiver approchait, qu'ils ne pourraient recevoir de secours, et qu'en perdant la ville d'Acre on ferait une plus grande perte qu'en rendant

Damiette, de l'avis des plus expérimentés, tous convinrent unanimement de remettre la ville aux Égyptiens.

Il fut donc ordonné que le lendemain, c'est-à-dire la veille de la nativité de la Vierge, tous sortiraient de la ville, chacun emportant avec soi ses bagages, et qu'on dresserait les tentes sur le rivage. A cet ordre, un cri s'élève dans les airs; le deuil, les plaintes, les gémissements remplissent toute la ville. Vous auriez vu les ecclésiastiques et les fidèles entrer en pleurant dans les églises, renverser les autels consacrés et les images des saints, pour que les Sarrasins ne les souillassent pas, ou ne les fissent pas servir à leurs insultes et à leurs moqueries. Ainsi, la veille de la nativité de la Vierge, ils sortirent de la ville les larmes aux yeux, et allèrent dresser leurs tentes sur la rive du fleuve; ils pouvaient dire avec raison comme le prophète : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus quum recordaremur Sion.* L'armée chrétienne étant considérablement augmentée par le grand nombre de prisonniers qui furent rendus, et les vaisseaux ne suffisant pas pour transporter une aussi grande multitude, on pria humblement le soudan du Caire de faire conduire en Palestine tous les chrétiens pauvres. Ce prince y consentit volontiers; il donna même son fils en otage, et fit conduire par le désert jusqu'à Ptolémaïs près de soixante-dix mille chrétiens; il accorda un an à ceux qui ne pouvaient alors emporter avec eux, par mer ou par le désert, leurs bagages et effets; et le jour de la Nativité, les Sarrasins, entrant dans Damiette, passèrent le jour et la nuit dans les fêtes et dans la joie. Toute la ville fut illuminée, et les rues retentirent d'une infinité d'instruments de musique. Les chrétiens, au contraire, tristes et silencieux, montèrent sur leurs vaisseaux, et trois jours après, arrivèrent en Syrie.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME DEUXIEME

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie Renou et Maulde, rue de Rivoli, 144.